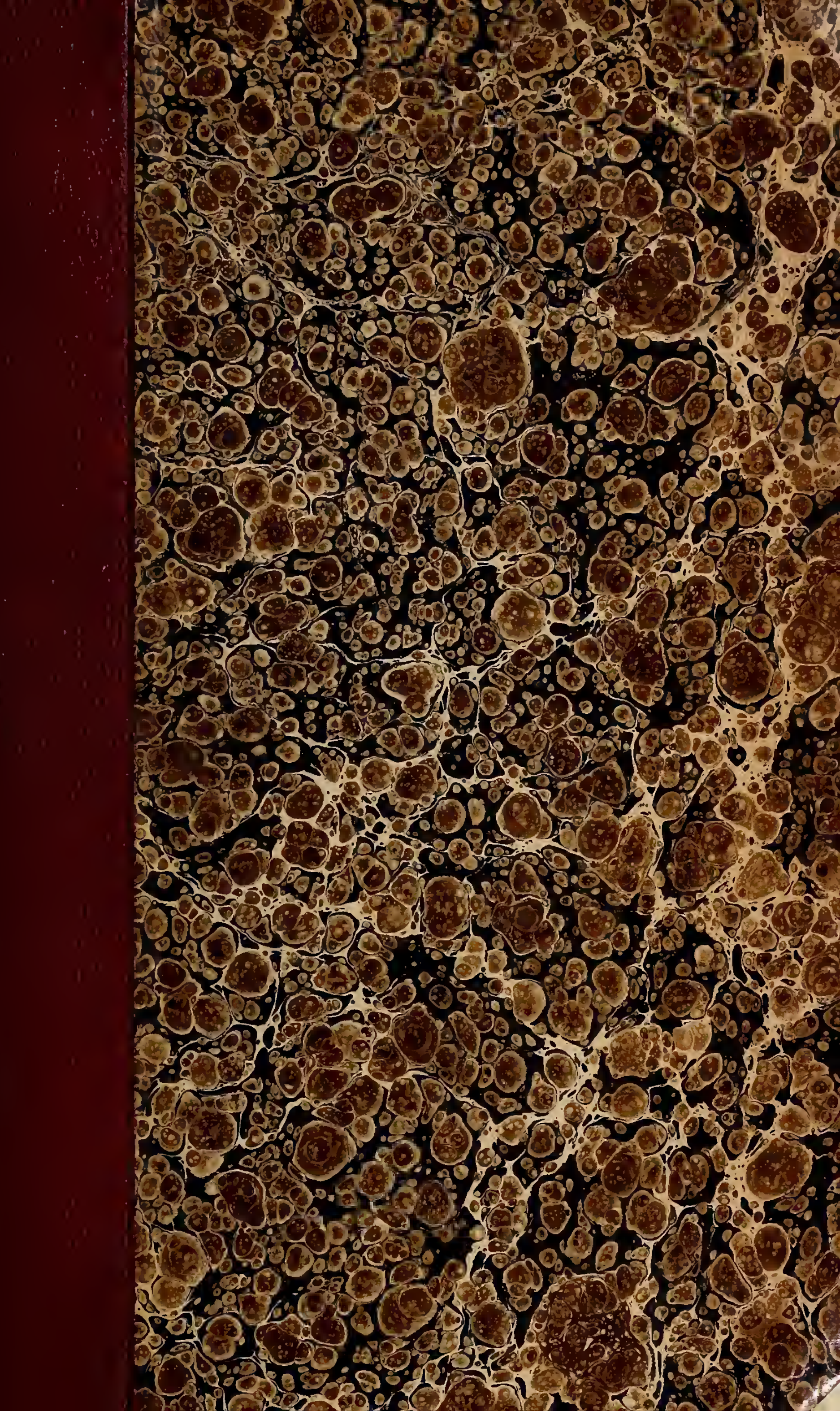


JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

PARIS. IMPRIMERIE DE CHARLES NOBLET

13, RUE CUJAS. — 1893

JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

TROISIÈME SÉRIE — DIX-HUITIÈME ANNÉE

SOIXANTE-HUITIÈME ANNÉE



PARIS

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

A LA MAISON DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

102, BOULEVARD ARAGO, 102

1893

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

Paris, le 22 décembre 1892.

Les circonstances douloureuses au milieu desquelles nous finissons l'année 1892 n'ont rien à faire avec les missions. N'y a-t-il pas cependant, dans le spectacle qui se déroule sous nos yeux, des leçons dont nous puissions faire notre profit?

Une sorte de tremblement de terre s'est produit dans le monde qui nous entoure; des entreprises colossales, auxquelles a concouru l'épargne de tout un pays, semblent vouées à un avortement misérable; des réputations, jusqu'à ce jour intactes, s'effondrent en une heure; des hommes, hier puissants, tombent du faîte du pouvoir. Et ces secousses semblent en annoncer d'autres, plus profondes.

En présence de ce bouleversement, comment ne pas être saisi? Comment ne pas être frappé de la vanité de tout ce qui, aux yeux du monde, est brillant, riche, puissant, solide? Comment ne pas se rappeler les déclarations de l'Écriture sur l'éclat trompeur des richesses, sur la caducité du pouvoir, sur la faiblesse de tout ce qui n'est qu'humain?

Et, à moins d'être irrémédiablement léger et insouciant, comment ne pas chercher des points fixes dans l'ébranlement général, et sous ces flots agités un fond immuable où jeter l'ancre?

« Ne vous assurez point sur les grands, ni sur aucun fils d'homme qui ne saurait délivrer... Leur souffle s'en va; ils rentrent dans la terre; et en ce même jour, leurs desseins périssent...

« L'Eternel dissipe le conseil des nations; il met à néant les desseins des peuples; mais *ce que l'Éternel a résolu subsiste toujours. les desseins de son cœur durent d'âge en âge...* »

Le point fixe, le roc solide, le voilà! La volonté de Dieu; l'accord avec cette volonté, voilà le terrain qui ne manque jamais sous les pieds.

Nous en avons la preuve dans les événements même de ces jours : l'honnêteté, la pratique du bien, la droiture, ont une valeur absolue. Souvent méconnue, il est des jours où cette valeur est soudain révélée à tous les yeux; quand tout chancelle et s'écroule, l'homme probe reste debout et ferme, et il y a, dans l'hommage que lui rend l'opinion, comme un témoignage involontaire à la vérité de ces paroles saintes : « L'homme de bien... règle ses affaires avec droiture. Il ne sera jamais ébranlé... Il n'aura peur d'aucun mauvais bruit. Son cœur est ferme, se confiant en l'Eternel. Celui qui fait la volonté de Dieu, demeure... »

Faire ce qui est droit, marcher dans la crainte de Dieu, accomplir ses commandements, voilà la première, la fondamentale leçon qui doit résulter pour nous de ces tristes jours. Qui sait? Il était peut-être bon qu'elle nous fût rappelée. Elle n'est jamais trop présente à notre esprit, cette royauté de la loi morale, ce droit imprescriptible du vrai et du juste, ce néant de toute influence, de toute réputation, et même de toute piété, que n'accompagne pas la pratique du bien.

Mais est-ce tout? Dieu ne nous adresse-t-il pas, en ce mo-

ment, un autre appel encore? N'y a-t-il pas, dans les catastrophes auxquelles nous assistons, comme une invitation à ne pas lier notre vie et nos forces à des entreprises purement humaines et par conséquent fragiles, et à les rattacher à l'œuvre inébranlable et toujours en progrès de Dieu lui-même ?

« L'Éternel dissipe le conseil des nations ; il met à néant les desseins des peuples ; mais ce que l'Eternel a résolu subsiste toujours ; les desseins de son cœur durent d'âge en âge ».

Quelle confirmation les événements de l'histoire moderne n'ont-ils pas donné à cette antique parole ! Comparez l'histoire politique de ce siècle, avec ses changements de régimes, ses écroulements de trônes, ses remaniements de frontières, à la marche imperceptible d'abord, mais lentement progressive, et maintenant évidente à tous les yeux, des missions évangéliques à la conquête du monde païen. Où était, il y a un siècle, cette troupe apostolique? Elle ne comptait, les Moraves et quelques autres exceptés, qu'un seul soldat, William Carey. Qu'est-elle aujourd'hui ? Une armée de 4,213 missionnaires et 163 femmes missionnaires non-mariées, répartis entre 235 sociétés et agences, et occupant, dans le monde entier, plus de 10,500 postes. Elle s'avance, l'armée du Roi des Rois, et rien ne peut plus arrêter sa marche ; la terre tremble sous ses pas, et déjà les signes de la venue du Fils de l'homme apparaissent dans les nuées.

Oh ! que je comprends le psalmiste s'écriant, après qu'il a contemplé, d'un regard prophétique, ce progrès toujours croissant du règne de Dieu ! que je le comprends, exaltant le bonheur de ceux qui sont enrôlés dans l'armée victorieuse de ce Roi, et qui forment ici-bas son peuple ! « Oh ! qu'heureuse est la nation de laquelle l'Eternel est le Dieu, et le peuple qu'il s'est choisi pour héritage ! »

Ce bonheur, cette sécurité, tout nous convie aujourd'hui à les chercher. Assurons nous-en la possession en entrant dans le plan de Dieu ; en rattachant notre vie à la vie éternelle ;

en mettant notre force, notre volonté, nos biens, notre sang au service du royaume qui ne peut être ébranlé.

Faites-le, riches, en employant votre fortune à ce qui demeure, en la consacrant à Dieu, en en réglant l'emploi sous son regard et dans le sentiment que vous n'en êtes que les dépositaires, et qu'un jour il faudra rendre compte. Avant ce jour, « faites-vous des bourses qui ne s'usent pas, un trésor qui ne manque jamais. »

Faites-le, vous surtout jeunes gens, jeunes filles, vous qui pouvez encore disposer de votre vie; mettez-la au service de ce qui dure, associez-la aux desseins de Dieu; n'en disposez qu'après vous être pénétrés de la pensée qu'elle est à Dieu, qu'il a, lui, les premiers droits sur vous, qu'elle ne sera heureuse et féconde que dans la mesure où elle sera rattachée à Dieu, et d'accord avec sa volonté.

Faisons-le tous, en nous détournant de plus en plus de ce qui passe, de ce qui n'est qu'apparence, jouissance fictive, gloire d'un jour, et en mettant ce qui nous reste de temps, d'influence, de biens terrestres, de force morale, au service de Dieu et de sa cause.

Si nous entrons dans la nouvelle année avec ces résolutions, cette année sera bonne, — bonne pour nos âmes, — bonne pour les œuvres de Dieu, bonne pour nos missions, bonne aussi pour la patrie terrestre, à laquelle rien de ce que nous donnons à la cité de Dieu n'est ôté; qui a besoin avant tout de ces chrétiens vrais et solides, que Jésus a appelés le sel de la terre, et qui perd sa planche de salut, quand ce sel perd sa saveur!

« Que ta bonté soit sur nous, ô Eternel! comme nous nous sommes attendus à toi. »

LES RÉUNIONS DE PRIÈRES POUR LES MISSIONS

Nous attirons l'attention des nos lecteurs sur *les Réunions de prières pour les missions*, qui auront lieu cette année le

14 janvier, à 8 heures 1/4 du soir, à la Maison des missions, et dans deux autres lieux de culte. Le programme de la semaine de prières donne à cet égard des indications détaillées que nous reproduisons sur la couverture de cette livraison.

Nous ne saurions trop engager les amis des missions à se rendre à ces réunions. Nos missionnaires et ceux qui, parmi nous, collaborent à leur travail, portent un lourd fardeau ; notre moyen le plus efficace de les aider c'est de les recommander avec leur œuvre à ce Dieu qui nous a commandé de dire : Que ton règne vienne.

NOTRE SITUATION FINANCIÈRE

Cette situation s'est améliorée depuis que nous en avons entretenu nos lecteurs; elle reste cependant assez sérieuse pour que les amis des missions s'en préoccupent.

Pour terminer l'exercice sans nouveau déficit, il nous faudrait recevoir, d'ici à la prochaine assemblée annuelle, environ 188,000 francs.

L'exercice précédent ayant laissé un découvert de 10,000 fr., il faudrait, pour que l'année actuelle finît *sans aucun déficit*, que notre caisse reçût, avant la clôture des comptes, environ 190,000 francs.

Nous prions nos amis de prendre ces chiffres en sérieuse considération. Ils tiendront à honneur de ne pas attendre, pour s'émouvoir, que le déficit soit un fait accompli. Ils se souviendront que c'est pendant l'exercice en cours que nous avons dû, outre nos œuvres ordinaires, commencer la mission du Congo, reprendre celle de Maré et accorder un secours extraordinaire à la mission de M. Mayor en Kabylie. Ces efforts ont notablement accru nos charges.

Il y a quelques jours, nous recevions un don qui nous a beaucoup émus et encouragés. Une amie de nos missions nous envoyait, au nom de son mari et au sien propre, 500 fr.

à l'occasion de leur récent mariage ; ce qui avait inspiré cette offrande, c'est précisément le désir de nous aider à vaincre le vieil ennemi, le déficit.

Pourquoi la même pensée n'inspirerait-elle pas d'autres efforts du même genre? Le déficit, pour une œuvre dont l'essence même est le progrès, la marche en avant, c'est la paralysie partielle ou totale, c'est le boulet au pied des messagers de l'Évangile. Le déficit vaincu, c'est la conquête possible, c'est l'esprit d'entreprise affranchi. Que nos amis, grands et petits, riches et pauvres, choisissent pour notre œuvre, qui est leur œuvre, entre ces deux alternatives.

PAROLES D'ADIEUX DE M. EDGAR KRUGER

Le départ de M. Edgar Krüger, de sa sœur, mademoiselle Eveline Krüger, et de mademoiselle Jacot, a eu lieu, comme nous l'avons annoncé dans notre dernière livraison. C'est le samedi, 10 décembre, que nos voyageurs, auxquels s'étaient adjointes mesdemoiselles Marguerite et Sophie Kohler, se sont embarqués à Southampton.

Nous n'avons pu, il y a un mois, que mentionner la réunion d'adieux qui a précédé ce départ. Elle laisse de fortifiants souvenirs à ceux qui y ont assisté. M. le pasteur Dhombres la présidait. Prenant pour texte les paroles bien connues de Paul à Timothée (2 Tim., II, 1-13), il a montré que le missionnaire est un soldat et un laboureur, et a rattaché à cette double qualification d'utiles réflexions. M. le professeur Krüger, oncle de notre jeune missionnaire, lui a parlé de sa future carrière, et du secret de la force du serviteur de Dieu, qui consiste à chercher Jésus dans toutes les circonstances. Après quelques mots du directeur, M. Edgar Krüger lui-même a pris la parole et a prononcé une allocution dont nous tenons à reproduire au moins quelques passages. Après avoir exprimé

sa reconnaissance envers Dieu, envers ses parents, envers tous ceux qui ont contribué à sa préparation de missionnaire, il a rendu témoignage de sa foi, de la certitude où il est, en parlant d'obéir à l'appel de Dieu ; de sa confiance en Celui qui, l'ayant mis à part pour son service, ne l'abandonnera pas aux difficultés extérieures ni à sa propre faiblesse. « Malgré la crainte que j'éprouve, dit-il, je me sens pourtant poussé à aller de l'avant. Une voix irrésistible m'appelle. Reculerai-je, quand c'est depuis des années que j'entends cette voix qui me dit d'aller? Si je n'écoutais pas cet appel, je serais tourmenté par le reproche que doit se faire le soldat qui déserte son drapeau. Reculer serait désobéir. »

Ce n'est d'ailleurs pas seulement l'appel de Dieu qui engage notre jeune frère à partir, c'est aussi la pitié pour ces millions de païens qui vivent sans loi, sans Dieu, accomplissant les mauvais désirs de leur cœur ; c'est l'amour, en un mot; amour faible encore, mais réel.

En terminant, M. Krüger caractérise le ministère spécial dont il va être chargé. Car s'il part, comme ses collègues, avec le ferme dessein d'être le messager de l'Évangile, il aura pour tâche particulière, tâche à laquelle il s'est préparé, après avoir suivi les cours de la Maison des Missions, par deux années d'études manuelles, de former des apprentis chrétiens. Ecoutons-le caractériser sa future tâche.

« Ces paroles de l'Éternel à Jérémie me serviront de règle de conduite : « Regarde, je t'ai établi aujourd'hui sur les nations et sur les royaumes, afin que tu arraches et que tu démolisses, que tu ruines et que tu détruises, que tu bâtisses et que tu plantes. »

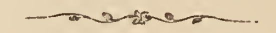
« Démolir et arracher, planter et bâtir; ce que le prophète doit faire parmi ses compatriotes, j'aurai à le faire au Zambèze : démolir l'édifice du paganisme et poser les fondements du christianisme, voilà ma tâche... Annoncer le vieil Évangile qui ne change pas, proclamer la folie de la croix, parler de l'amour de Dieu qui s'est révélé en Jésus-Christ et rendre témoignage de sa miséricorde qui pardonne, voilà mon activité.

« Mais je n'oublie pas que la prédication par la parole ne suffit pas ; il faut encore l'exemple, la prédication vivante. Ces mots que je lisais dernièrement me sont restés : « C'est l'homme qui est missionnaire, ce ne sont pas ses paroles. » (Prof. Drummond.) Cela est vrai chez nous; c'est à plus forte raison parmi une population qui ne pense pas, mais qui observe. Je demande instamment à Dieu de me donner les forces nécessaires pour vivre une vie vraiment chrétienne, afin que cette vie puisse servir de recommandation à ma parole.

« Il est une autre partie de mon activité que je mentionnerai encore, toute pratique celle-là. Ayant passé ces deux dernières années à apprendre les éléments de différents métiers, j'ai l'intention de créer au Zambèze un atelier afin d'enseigner aux indigènes le maniement des outils. Je ne crois pas que l'enseignement des travaux manuels soit incompatible avec l'œuvre des missions. Au contraire, j'ai la conviction que l'école industrielle est le complément de l'évangélisation.

« Et maintenant, chers amis, en nous séparant, vous pour reprendre vos occupations habituelles, et moi pour commencer une nouvelle activité, nous éprouvons le besoin de nous remettre réciproquement à ce Dieu de miséricorde que nous voulons servir. Quoique séparés par la distance, nous resterons unis par la prière devant le trône de Dieu. »

Quelques paroles de M. Appia ont terminé la réunion, qui a été suivie d'un service de sainte Cène.



LESSOUTO

LE DIMANCHE D'UN MISSIONNAIRE

Lettre de M. Dieterlen.

Octobre 1892.

Je commencerai par l'emploi de ma journée d'hier, qui était un dimanche et que j'ai en partie consacrée à une petite

tournée d'évangélisation. C'est la première fois que j'ai pu aller voir des païens chez eux; les autres dimanches, j'étais de service à Morija, ou en voyage, ou encore retenu au logis par la pluie. N'ayant rien de tout cela hier, j'ai pris ma canne et je me suis dirigé vers la montagne de Masité pour y rendre visite à ces Cafres, dont j'ai plusieurs fois parlé dans le temps. En grimpant le long de la colline, j'ai rencontré un vieux, grand, maigre, ridé et grisonnant, que j'avais, à plusieurs reprises, remarqué parmi mes auditeurs.

— Et où vas-tu? lui dis-je, pensant qu'il se rendait soit à une fête païenne ou dans les champs.

— Je vais à l'église, me répondit-il.

— A l'église?

— Oui.

— Eh bien! aujourd'hui j'ai vu un miracle!

— Lequel?

— C'est toi qui es le miracle! Depuis que je vous connais, c'est la première fois que je vois l'un d'entre vous allant à l'église.

— Oh! j'y vais depuis l'époque du sarclage; j'y vais tous les dimanches.

— Et est-ce que tu aimes un peu les choses de Dieu?

— Oui, un peu.

Cet « un peu » m'a fait plaisir. Si Mapécha (c'est le nom de ce Cafre) avait répondu : « Je les aime beaucoup », cela m'aurait inspiré des doutes; j'aurais eu des défiances. Mais non, il a dit « un peu ». Il a donc été vrai. Il n'a pas dit plus qu'il n'y en avait. C'est une preuve de sincérité, une espérance.

Je l'ai encouragé, en lui disant que son peu d'amour et d'intérêt peut devenir tout si c'est authentique, et je l'ai quitté en lui serrant la main. Aurons-nous dans cet homme le premier tison arraché du feu dans ce village rébarbatif et corrompu? — Plus haut, j'entre dans un petit village de Bassoutos pour voir la vieille Monica, une chrétienne de vieille date, à moitié paralysée, que l'on trouve toujours

accroupie à côté de sa chaumière, silencieuse, inoccupée, avec de petits enfants nus, jouant autour d'elle. Nous causons. Je tâche de lui dire quelque chose qui convienne à sa situation. Sa religion est bien simple : c'est la soumission un peu trop fataliste peut-être à la puissance de Dieu, son maître, j'allais dire son propriétaire. « Il faut accepter ce que Dieu envoie; je n'attends plus que les décisions que Dieu voudra prendre à mon égard. » Ce sont là les paroles que les Bassoutos disent toujours quand ils sont dans l'épreuve, et elles répondent exactement à leurs sentiments, à leur nature fataliste, portée à subir l'inévitable et à ne pas lutter contre les événements. Son fils est catholique de par son mariage avec une chrétienne élevée (et bien élevée) par les prêtres. Caractère querelleur et violent. Il me parle longtemps de la manière dont, « vous autres blancs, vous nous traitez; vous ne nous payez pas la valeur de notre travail, vous nous trompez. » Il frappait un autre... sur mon dos. Naturellement je ne me suis pas ému pour si peu, j'ai répondu tranquillement, ce qui l'a désarmé. Et j'allais partir quand il me rappela et me demanda « des nouvelles de la religion. » Nous causâmes des deux religions, le catholicisme et le protestantisme ; il voulait discuter, or, je n'aime pas la discussion, encore moins la controverse. Et je souffre assez des divisions lamentables de l'église chrétienne universelle pour sympathiser avec un pauvre noir que ces divisions étonnent et déroutent. J'ai donc accentué les points de contact, les croyances communes, la simplicité de l'Evangile qui ne nous demande pas des choses savantes, compliquées, mais qui nous enseigne la confiance en Dieu, l'obéissance et la haine du mal. Sur ce terrain, nous étions d'accord. Et je suis parti, content de n'avoir pas controversé, content aussi d'avoir affirmé les grands faits, sur lesquels nous sommes d'accord.

Chez mes Cafres, accueil presque affectueux. Je retrouve le chef du village, Juli, dormant sur le gazon, la tête sur une pierre, vieilli et maigri. Il a perdu sa femme, il y a quelques

mois, mais il lui en reste une autre, car il en avait deux. La disette est grande, on se serre la ceinture, car les sauterelles ont dévoré blé et maïs l'an dernier. Reviendront-elles cette année? Si elles reviennent, nous sommes perdus; c'est la famine vraie, la dispersion, la mort.

Arrive Christian, mon ami Christian, comme l'appelle Juli, — un vrai païen, malgré son beau nom, et ayant la spécialité de fabriquer, avec du laiton, d'élégantes spatules servant de mouchoirs de poche et de cures-dents tout à la fois. Il est triste. Il a perdu ses deux femmes en quelques mois, car, lui aussi, en avait deux. C'est lui qui, un jour, me parlant de ses affaires de famille, me disait sérieusement : « Autrefois, j'étais riche ; j'étais un gentilhomme, et j'épousai deux femmes. » Bel idéal du gentilhomme que ce Cafre noir, ignorant et loqueteux, qui possède assez de bestiaux pour se payer le luxe de deux femmes. Je vois aussi une grosse fille de vingt ans, à moi connue depuis quatre ou cinq ans, énorme, charnue, au visage matériel et goguenard; elle s'appelle Mama Nuébi. Nous avons eu, autrefois, de longues discussions, à propos d'une canne qu'elle voulait me vendre fort cher, et que je lui ai laissée pour compte. J'ai oublié la canne, mais la fille est toujours là et m'a pris sous sa protection. C'est elle qui, sans que je l'y invite, va convoquer ses camarades pour « la prière ». En somme, j'ai eu une douzaine d'auditeurs et d'auditrices; je n'ai pas manqué de leur dire le plaisir que m'a fait la rencontre de Mapécha : « En voilà au moins un qui a de l'esprit! Il va écouter ce qui se dit à l'église; cela ne l'engage à rien. Nous ne forçons pas les gens à devenir chrétiens. Mais c'est sot de rester chez soi, et de se résigner à être païen, avant même d'avoir entendu l'Évangile et compris ce qu'il demande de nous. Avec votre système, vous croupirez indéfiniment dans votre ignorance, vous et vos enfants. Et ce sera votre faute. »

Je leur ai ensuite raconté l'histoire de l'enfant prodigue, dans le style du pays, pour la leur expliquer ensuite briève-

ment. Je leur ai dit que lors de ma prochaine visite, je leur demanderai ce qu'ils ont retenu de mon récit. Ce sera une expérience intéressante, car je crois que la vraie manière d'évangéliser nos païens dans leurs villages, ce serait de leur faire des espèces d'école du dimanche, des causeries familières, comme avec des enfants, avec questions. Ils répondraient si on savait s'y prendre. Tout dépendrait de celui qui évangélise, de sa familiarité, du fait qu'il s'assied au milieu des gens pour leur parler, au lieu de se tenir debout. De cette manière, on pourrait suivre un certain ordre et n'avancer qu'au fur et à mesure que les païens comprennent.

Nous parlons encore école; les hommes sont d'avis qu'ils devraient envoyer leurs enfants à l'école, « pour qu'ils ne soient pas aussi ignorants que nous ». Naturellement, je les y encourage de toutes mes forces. Je reprends mon bâton et la route de la station.

Au bord du ruisseau appelé Lérato, c'est-à-dire Amour, je trouve un païen assis sur une pierre; un petit garçon tout nu et barbouillé de rouge grignotte un morceau de pain noir; un cheval sellé tond, du bout des dents, l'herbe verte que les pluies font pousser vite. Nous nous saluons, nous causons.

— Quoi de nouveau dans le monde? me dit le païen.

— Rien de nouveau. Il paraît qu'il y aura mercredi un « pitso ».

Nous voilà, là-dessus, parlant politique; puis, nous parlons pluie et beau temps, sauterelles, disette, etc. Tout à coup, il me dit :

— Quoi de nouveau dans les choses de Dieu?

Par exemple! voilà une question que je n'avais, je crois, jamais entendu sortir de la bouche d'un païen du Lessouto. S'enquérir ainsi de ce qui se passe dans le domaine religieux! Le faire spontanément, naturellement!... Je lui réponds que c'est toujours la même chose; les uns croient en Jésus, les autres pas. Dieu les appelle tous au salut. Les pensées miséricordieuses sont encore là.

— Ils finiront par croire tous, dit-il.

— Mais il y en aura qui ne croiront pas; la mort les surprendra, ou ils s'endurciront, à force de tarder.

— Tu dis vrai!

Et ainsi de suite.

Sur ce, sa femme immerge du lit profond du ruisseau, où elle était allée faire ses ablutions, un petit morceau de savon à la main et le corps enveloppé de sa couverture de laine. Il faut recommencer à subir l'interrogatoire classique : D'où viens-tu? Où vas-tu? Pourquoi voyages-tu seul? Comment t'appelles-tu? Je réponds honnêtement à toutes ces questions. Puis c'est mon tour de parler. Je lui montre ses tatouages, de larges raies noires, en relief, taillées à travers son visage et la défigurant considérablement.

— Ces raies, tu n'as pas pu les laver. Tu ne pourras jamais les enlever; et cela te vexera plus tard.

— Quand?

— Quand tu deviendras chrétienne, si toutefois tu le deviens. Mais elles auront ceci de bon : elles te rappelleront ton paganisme; elles t'exhorteront à vivre dans l'humilité et te feront sentir la grandeur de l'amour de Dieu qui veut te tirer du paganisme et de ses ténèbres. Car vous êtes encore dans les ténèbres, et Dieu veut vous en délivrer. La première chose à faire, c'est de voir ses péchés et sa misère. Après cela, on peut demander du secours à Dieu et en obtenir de Lui.

Elle me demanda mon nom. Je lui dis que je m'appelle Dieterlen.

— Titérélane! Titrilani! Quel nom difficile; je ne le saurai jamais. Je dirai que près du Lérato, j'ai rencontré un blanc qui se promenait seul; que c'était un missionnaire; qu'il m'a parlé de Dieu; mais je ne pourrai dire son nom!

— Cela ne fait rien; mon nom n'a pas d'importance. Ce qui importe, c'est que vous voyiez votre misère et que vous vous repentiez. Voilà ce que tu dois retenir de notre rencontre.

L'homme remonte sur son cheval, la femme rajuste sa toilette, et je traverse le ruisseau pour revenir tout doucement à la station. H. D.

QUELQUES REMARQUES SUR L'ÉTAT SOCIAL DU LESSOUTO

Lettre de M. Alfred Casalis.

Kalo, 1er novembre 1892.

Cher monsieur et honoré directeur,

Au moment de partir pour la Conférence de Béthesda, j'avais commencé une lettre à votre intention; en voici les premiers mots :

« Joël n'a pas oublié la leçon reçue en 1890; il se tient coi. »

Cette lettre n'est jamais partie, et les événements ont donné raison à ce que vous appellerez peut-être ma « paresse épistolaire », car Joël ne s'est pas souvenu de la leçon reçue en 1890.

Les fusils ont pleuré, comme disent les Bassoutos, et je m'aperçois que je vais devenir le chroniqueur militaire du *Journal des Missions*.

Militaire, c'est bien ambitieux! car, personnellement, je n'ai jamais mangé à la gamelle, et quant aux Bassoutos, ils ignorent le mot et la chose.

Le Mossouto est querelleur et batailleur; dire qu'il est guerrier, ce serait peut-être trop. Nos idées de bravoure, de dévouement à la patrie, d'héroïsme, n'ont rien à faire ici.

Les Bassoutos sont-ils braves? On pourrait se poser la question. Dans quelques rencontres de la fameuse Guerre des Fusils, ils se sont, dit-on, bien battus. Il faut cependant reconnaître qu'ils n'ont jamais eu devant eux de bonnes troupes régulières de l'armée anglaise. Ils ont eu affaire à des bandes de mercenaires grassement soudoyés, qui ne demandaient qu'à gagner leur argent sans risquer leur peau. Vous savez

même qu'après la grande bataille de Maféteng, presque tous les Burghers, milice bourgeoise, ont déserté.

Il se peut cependant qu'une guerre aussi sérieuse par ses conséquences possibles, ait développé, dans la tribu, des sentiments belliqueux et héroïques Mais, dans les petites luttes civiles qui sont à l'ordre du jour chez Molapo, on ne voit rien de pareil.

Savez-vous comment nos amis se préparent à la guerre? En se tenant prêts à fuir. Chacun dispose sa petite propriété de façon à pouvoir, à la première alarme, se sauver à toutes jambes. Les bergers dressent le bétail à s'enfuir en masse compacte ; les femmes vont cacher le grain dans de petites cavernes qui abondent dans la montagne et sur les rives du Calédon ; elles enterrent aussi les marmites, puis elles passent la frontière avec leurs enfants et se réfugient sur le territoire hollandais.

Au khotla, les hommes dansent, mangent des viandes de sacrifices, s'aspergent de médecines préservatrices des balles, chantent leurs chants de guerre. J'ai été les voir lors des troubles dont je parle, et l'un d'eux brandissait son assagaie, puis la fichait en terre par trois fois, jurant qu'il tuerait trois ennemis. Mais tout cela, c'est la parade, la griserie guerrière et bravache qui se retrouve, en pareilles circonstances, chez les blancs aussi bien que chez les noirs.

Puis, sur le champ de bataille, nos vaillants ne songent qu'à se tenir à bonne distance. On se mitraille à cinq cents mètres de distance avec des fusils qui portent à deux cents mètres, et quand une centaine de balles ont tué un homme, le résultat est encore remarquable.

Après tout, s'ils tiennent à la vie, ils ont raison; mais qu'on ne parle pas de leurs vertus guerrières, à moins que le cheval ne fasse le héros! La guerre serait alors une course dont le succès serait en raison directe de la rapidité des chevaux.

On s'est donc de nouveau battu chez Joël. L'origine : une question de champs et de bestiaux; le lieu : chez Matéla. Matéla est un chef placé, au détriment de Joël, sous la suzerai-

neté de Jonathan, et qui occupe tout le territoire compris entre la rivière Hololo et le Mont aux Sources, à l'extrême nord du Lessouto. Il y a eu beaucoup de poudre brûlée et quatre hommes tués. Joël lui-même n'a pas pris part à la lutte, mais c'étaient des gens à lui qui se battaient. Comme d'habitude, il y eut une grande panique. Les gens se sauvaient; les villages étaient vides, et toujours revenait l'éternel refrain : Jonathan arrive; il est à Boutéa-Bouta, un tel l'a vu; Lérotholi vient avec lui!

Jonathan n'est heureusement pas venu, et le cas a été jugé par Sir Marshall Clark, dans un pitso tenu à Thlotse-Heigts. Tous ceux dont les mains avaient versé le sang furent condamnés à quelques mois de prison. La prison est un remède nouvellement appliqué, et qui paraît devoir être efficace.

Tout est de nouveau rentré dans l'ordre; mais pour combien de temps?

Il serait difficile de savoir si la tribu, dans son ensemble, désire la paix. Il est certain que les chefs et leur entourage immédiat de petits chefs, de conseillers et de courtisans, ne sont guère pacifiques; tandis qu'il semble que le peuple aimerait, avant tout, cultiver ses champs en paix.

Le fameux « plus ça change, plus c'est la même chose », dépeint à merveille l'état politique et social du Lessouto.

Plus le gouvernement et les missionnaires font d'efforts pour développer la tribu, pour la civiliser, l'instruire, l'habituer aux coutumes, aux lois, à la jurisprudence des blancs, plus la tribu semble fuir les conseils et l'influence de ceux qui cherchent à la pousser dans la voie du progrès, et se rejeter dans les bras de ses innombrables chefs, dont les idées gouvernementales ne sont, au fond, que l'arbitraire et l'absolu érigés en dogmes.

Je ne parle pas ici du mouvement religieux. Il obéit à d'autres lois et paraît, grâce à Dieu, se maintenir assez bien en dehors de la sphère d'influence des chefs, soit qu'ils le combattent, soit qu'ils le tolèrent sans l'approuver. Les jours paraissent venus où le christianisme sera assez fort pour se

développer normalement, indépendamment des influences extérieures. Il faut, toutefois, réserver le cas d'un bouleversement politique qui, en portant atteinte à l'intégrité du territoire et à l'indépendance de la tribu, pourrait compromettre gravement le présent et l'avenir de nos Églises.

Dans l'ordre social, cela me paraît incontestable, les Bassoutos font peu ou point de progrès... Évidemment, si l'un de nos vénérés pionniers revenait au Lessouto et passait par Thlotse-Heigts, Masérou ou Morija, je serais traité d'aveugle ou de pessimiste convaincu. Mais que ce témoin des temps passés vînt ensuite dans les villages du nord, de Kalo, Léribé, Cana et même Thaba-Bossiou, qu'il vînt s'asseoir au khothla d'un de nos grands chefs, qu'il se trouvât témoin oculaire d'une de ces querelles sanglantes qui se renouvellent sans cesse, il lui faudrait bien avouer que c'est toujours la même chose. Mêmes superstitions, même impureté, même paresse, même insouciance, même imprévoyance du lendemain, mêmes querelles, mêmes haines d'homme à homme, de chef à chef, de clan à clan !

Le désir de se développer, d'améliorer sa situation matérielle, le goût du travail, le génie des affaires, du commerce, l'adoption d'un métier manuel, en un mot, tout ce qui caractérise le blanc, le pousse à travailler, à s'ingénier, à se développer, semble être inconnu du noir, ou, plus exactement, du Mossouto, car il y a d'autres noirs, et peut-être y en a-t-il qui valent, intellectuellement, plus que les nôtres.

Il n'y a pas encore un seul homme au Lessouto qui, à cet égard, — abstraction faite, toujours, du domaine religieux — se soit élevé au-dessus de ses compatriotes. Il y a quelques interprètes dans les bureaux du gouvernement, quelques commis dans les magasins, quelques menuisiers et charpentiers. Mais d'entreprise et d'esprit d'entreprise, il n'y en a pas. Pas de noir entrepreneur de maçonnerie, pas d'ateliers de menuiserie, pas de forgerons travaillant à domicile régulièrement. Pas un Mossouto qui ait eu l'idée de s'installer un magasin de cordonnerie, de sellerie, de se mettre armurier

et de réparer les mauvais fusils qui ne manquent pas. Ce n'est pas l'intelligence et l'habileté qui leur font défaut. Au contraire, les Bassoutos excellent particulièrement à tous les ouvrages de cuir. La pratique et l'expérience, ils l'acquerraient en un tour de main. Les fonds viendraient aussi; presque tous les blancs du pays se feraient un plaisir d'encourager telle entreprise de ce genre, à commencer par le magistrat général.

Ce qui fait défaut, — c'est *le vouloir*.

Vous savez tout ce que notre collègue, M. Preen, a fait dans ce sens à Leloaleng. Ateliers de charpenterie, de menuiserie, forge, moulin, rien n'y manque, — que les élèves. Il y en a vingt. Il devrait y en avoir cinquante. Et leur apprentissage fini, que deviennent-ils? En général, ils tombent entre les mains de leurs chefs, qui les monopolisent et les annihilent. M. Preen est infatigable et a la foi robuste; mais je ne sais rien de plus décourageant que cette indifférence des Bassoutos aux efforts faits pour faire d'eux des hommes et les arracher à leur vie végétative et somnolente.

Nous sentons plus que jamais que tant que le mouvement religieux ne s'appuiera pas sur un progrès social parallèle, il n'y aura rien de durable de fait. Aussi sommes-nous heureux de voir que le Comité des Missions se propose de venir en aide à M. Preen et de lui accorder un collaborateur. Les élèves de M. Preen font d'excellent ouvrage, témoin la jolie chapelle de Cana, par exemple. Mais notre frère est seul à la brèche, et il y a deux cent quarante-neuf mille Bassoutos!

J'entends, on dira : ce n'est pas dans le génie de la race; les Bassoutos sont un peuple de montagnes, donc un peuple de bergers, de pasteurs. Ce serait joli, si c'était vrai.

Mais, d'abord, les Bassoutos ne sont pas originaires de leurs montagnes. Ils viennent d'en haut, des plaines du Nord, et il n'y a pas si longtemps qu'ils habitent leurs belles montagnes bleues. Ils ne les admirent même pas, leurs montagnes. Pour eux, un pays qui a des *meepa*, des côtes, est vilain, et le haut plateau des Maloutis ne leur inspire guère

d'enthousiasme. Bien des fois, pendant une excursion que je fis, avec M. Robert Grétillat, au Mont aux Sources et chez Ledinguana, je dis à nos guides : « Quel beau pays ! » Eux de s'écrier : *Ouèh ! hoa tsabeha hakakang !* Allons donc ! c'est un pays effrayant !

Aujourd'hui, ils émigrent vers la montagne, mais par force, la plaine étant trop peuplée, et à regret.

Quant au bétail, s'ils l'aiment, ce n'est pas d'un bel amour sentimental et idyllique. La pastorale n'est pas de mise ici. Un peuple de bergers, de vrais bergers, sait soigner le bétail, l'élever, l'améliorer, en tirer richesse et bien-être. La vente du lait, les fromages, la viande de boucherie, la puissante vache laitière et le bœuf gras, cela se voit-il, cela existe-t-il au Lessouto?

Le bétail ne sert ici qu'à une seule chose : *acheter des femmes.*

Voilà à quoi se réduisent les goûts pastoraux des Bassoutos. Cela est cru, mais cela est vrai, et cela est triste. Car il y a, me semble-t-il, une corrélation étroite entre l'aptitude au travail et la moralité.

L'homme qui occupe ses mains et son intelligence est incontestablement plus apte à se défendre contre les mauvaises tentations. La tension de son esprit, l'activité de son corps, ne laissent pas de place aux rêveries malsaines, aux mauvaises convoitises. Pas de meilleur agent moralisateur que le travail : c'est une vérité d'Évangile.

Or, voici ce qui ronge et ruine toute œuvre religieuse et civilisatrice au Lessouto : la paresse, la nonchalance invincible des indigènes. Ajoutez-y l'indifférence, l'imprévoyance la plus puérile. Un exemple entre mille. Nous avons eu, l'année dernière, une forte invasion de sauterelles; en conséquence, une pauvre récolte. Cela n'empêcha pas nos imprévoyants de vendre presque tout ce qu'ils avaient récolté, ou peu s'en faut, parce que les magasins offraient un meilleur prix. La conséquence : tout le grain a été littéralement drainé et expédié dans la colonie ou aux Mines d'or. Aujourd'hui,

dans les magasins où il y a encore du grain, tel indigène qui avait vendu son sac de maïs pour 12 fr. 50, ou même 17 francs, le rachète pour 25 francs, 35 francs, pour un bœuf; dans le sud, plus cher encore. Que sera-ce si les sauterelles reviennent !

Cette paresse et cette incurie générales ne sont, heureusement, pas incurables. Le Mossouto est trop intelligent pour rester le valet des blancs. Il se développera. Son état actuel est encore une conséquence du régime social du pays. Vous le savez, le Mossouto ne possède rien; il est le vassal taillable et corvéable à l'infini d'un suzerain absolu et servilement adulé, — le *mokuéna*, le crocodile, le chef; on dit qu'ailleurs le crocodile s'appelle le mangeur d'hommes. Nos chefs du Lessouto justifieraient ainsi assez bien leur surnom royal.

Leur nombre est d'ailleurs légion. Chaque grand chef à cinq ou six *grands fils :* chacun reçoit son *borèna*, c'est-à-dire ses pouvoirs et ses droits de chef; le pays en est rempli. Et plus il y a de chefs, plus la tribu est asservie, moins l'individu se sent à l'abri des coups de main, plus il a peur d'être *mangé*, c'est-à-dire pillé. En conséquence, il se contente du moindre bénéfice, parce que c'est celui qui lui coûte le moindre travail et lui offre le plus de sécurité.

Le remède viendra, il n'y a pas de doute, et il viendra bientôt. La colonie du Cap et les États en général du Sud de l'Afrique avancent à grands pas dans la voie du progrès. Il faudra bien que le Lessouto emboîte le pas. Un petit pays purement indigène, un *état nègre*, pour parler vieux style, marchant à la mode *nègre*, deviendrait en pleine colonie du Cap, bientôt peut-être au milieu de la Confédération des États-Unis de l'Afrique du Sud, un inacceptable contre-sens. Or, c'est une loi formelle, un peuple ne peut s'isoler et s'enrayer au milieu du mouvement qui entraîne les pays limitrophes. Il suivra, ou il périra.

Voilà pourquoi, bien que de nationalité étrangère à celle du gouvernement du Lessouto, et bien que chaud partisan du droit des indigènes à posséder leur territoire et à maintenir

leur intégrité nationale même au milieu d'autres États gouvernés par des blancs, je crois que, dans l'intérêt des Bassoutos, il faut faire des vœux sincères pour que tout le pouvoir des chefs se concentre peu à peu dans les mains du seul chef suprême, Lérotholi, et que ce dernier soit le vassal fidèle et intelligent du gouvernement.

Il faut, en effet, qu'on se souvienne en France que le Lessouto n'est pas ce qu'on appelle un *pays ouvert*. C'est un protectorat réel, le noir protégé contre le blanc. Le blanc n'y peut séjourner que par autorisation du magistrat. S'il n'est ni missionnaire, ni maçon, ni commerçant (avec patente du gouvernement), il doit quitter le pays dans les vingt-quatre heures.

Que peuvent demander de plus les indigènes? Sans le gouvernement le pays serait *ouvert;* c'est-à-dire envahi, exploité; des concessions de mines, des fermes seraient accordées aux blancs. Ce serait la fin.

Je n'engage pas ici l'opinion de mes collègues, mais je crois que, depuis la guerre des fusils, la preuve est faite. Indépendants, les Bassoutos se mangeront entre eux, ou le voisin les mangera !

Gouvernés d'une main ferme, ils iront de l'avant !

J'essaierai prochainement, cher monsieur, de vous envoyer un aperçu analogue sur l'état religieux du Lessouto. C'est, à vos yeux, je pense, le point important, mais c'est le plus délicat. Ici, c'est le domaine des faits, là ce sera plutôt celui des idées. J'essaierai d'être clair et d'être exact sans prétendre à l'infaillibilité. Comme disait M. Choiseul, qui déclarait avoir emprunté ce principe philosophique à Malebranche : « Il faut tendre à l'infaillibilité sans y prétendre. »

A Kalo tout est calme. L'œuvre ne fait pas de progrès, mais il n'y a là rien d'étonnant; on ne peut pas labourer, herser, semer et récolter tout à la fois.

Personnellement nous allons très bien. Dieu veuille qu'il en soit de même pour vous tous. ALFRED CASALIS.

ZAMBÈZE

DERNIÈRES NOUVELLES (1)

Nous avons reçu, le 12 décembre, un courrier du Zambèze apportant des nouvelles de Kazungula et Sesheké jusqu'au 22 octobre, et de Séfula jusqu'au 28 septembre. Selon notre habitude, nous résumons ici le contenu de ce courrier.

L'événement principal dont il nous entretenait est la *troisième conférence des missionnaires* du *Zambèze* qui s'est tenue à Séfula du 13 ou 14 au 19 septembre dernier (2).

C'est l'arrivée de M. et madame Ad. Jalla et les décisions à prendre à propos de leur placement qui a été l'occasion de cette réunion, où a été débattu, comme de juste, l'ensemble des intérêts de la mission du Zambèze.

Comme nous l'avions annoncé dès notre livraison d'octobre (3), c'est vers le 12 juillet que le jeune couple missionnaire se proposait de quitter Kazungula où il était arrivé le 25 juin, pour se rendre à Séfula. En réalité, le départ définitif n'a eu lieu que le 20 juillet. Ce jour-là, M. Jalla, accompagné de sa belle-sœur, prenait, en canot, le chemin de Sesheké, où M. Adolphe Jalla se trouvait déjà. Nous publions d'autre part de copieux extraits d'une lettre de M. Louis Jalla à sa mère, racontant ce voyage qui s'est fait en wagon et s'est accompli dans de bonnes conditions. C'est le lundi 25 juillet que nos trois voyageurs ont quitté Sesheké.

(1) Voir, aux *Variétés*, page 41, le beau témoignage que le missionnaire Johnston, dont la visite a été si bienfaisante à nos frères du Zambèze, vient de rendre à leur œuvre devant le Comité.

(2) La première Conférence du Zambèze s'est tenue du 22 au 23 août 1887, à Kazungula. MM. Coillard, Jeanmairet, L. Jalla, Dardier et Goy y assistaient. — La deuxième Conférence a eu lieu à Sesheké, du 19 au 23 août 1889. Y ont pris part : MM. F. Coillard, D. Jeanmairet et L. Jalla.

(3) *Journal des Missions*, octobre, p. 432.

où ils avaient joui de la cordiale hospitalité de M. et madame Goy. L'arrivée à Séfula a eu lieu au commencement de septembre. Nos missionnaires sont restés réunis pendant près d'un mois : ce n'est que le 28 septembre que M. L. Jalla reprenait, en canot, le chemin de Kazungula, où il arrivait sain et sauf le 12 octobre au coucher du soleil.

Pendant son absence de près de trois mois, madame Jalla avait eu à traverser des moments difficiles : son enfant, le petit Valdo, avait eu un commencement de croup qui avait jeté la jeune mère dans des anxiétés faciles à se représenter. L'enfant, heureusement, n'a pas tardé à se remettre.

A Sesheké, M. et madame Goy ont été réjouis, le 29 juillet, par la naissance d'une petite *Flore*, qui, aux dernières nouvelles, se portait bien, quoique petite et fluette.

Telle est, en peu de mots, l'histoire de notre mission pendant l'été de cette année. Pour compléter le tableau, il nous reste à mentionner le seul événement extérieur grave dont les lettres de nos missionnaires faisaient mention : c'est l'épidémie de petite vérole, déjà annoncée par M. Coillard dans la lettre publiée par le *Journal des Missions* dans sa dernière livraison (1). Ce fléau, qui a fait dans tous le pays des Barotsis de nombreuses victimes, a été combattu énergiquement, dans la mesure du possible, par nos missionnaires. De nombreux indigènes ont pu être vaccinés à temps par leurs soins et échapper ainsi à la maladie. Espérons que de cette épreuve et de ce bienfait résultera, par la bonté de Dieu, un progrès sérieux de la mission elle-même.

(1) Année 1892, p. 528.



QUELQUES LIGNES DE M. COILLARD

Séfula, 26 septembre 1892.

Bien cher monsieur Bœgner,

Je ne vous écrirai pas une lettre, cette fois, car tout le monde vous écrit. Et puis, je n'ai pas encore pu regarder en face ma correspondance. L'encre ne coule plus dans ma plume...

Mes frères vous auront dit que je suis mieux. Ce mois qu'ils ont passé avec moi ici m'a fait immensément de bien. Fort et « vaillant » comme on dit chez vous, je ne le serai plus jamais. Mais Dieu, dans sa bonté, me donnera la mesure de grâce qu'il me faut « pour achever avec joie ma carrière et ce ministère qui m'a été confié ». Nous sommes en plein dans cette saison cruelle, la saison de mon deuil... N'en parlons plus.

J'espère que dans le courant du mois prochain, je pourrai enfin commencer les préliminaires de mon installation à Léaluyi. Mais les ouvriers sont rares, à cause de la petite vérole qui sévit toujours. J'ai bien réussi à inoculer des vaches et à créer ainsi du vaccin. Des centaines de personnes ont été vaccinées, et, lors même que presque tous ont eu la petite vérole, tous l'ont eu sous une forme très bénigne, et une seule, à ma connaissance, est morte. Mais les difficultés que nous rencontrons! Le roi, lui, ne voulait le vaccin que pour lui-même, son fils, ses enfants, son neveu exclusivement; plus tard, il l'a voulu aussi pour son village. Quant aux gens, ou bien ils n'avaient pas de confiance dans leurs gens à eux, ou bien, une fois vaccinés, ne revenaient plus. Eux vaccinés, qu'importe la nation! Pour propager le vaccin, il me faudra donc encore refaire mes expériences, inoculer des vaches, et, avec le virus ainsi obtenu, vacciner des gens. On ne réussit pas toujours.

Tous les garçons et presque toutes les filles de la maison ont été malades. Et c'était intéressant de voir le rapport in-

time entre une bonne vaccine et la variole. Nous avons maintenant une pauvre fille qui est criblée de pustules. Je l'ai vaccinée trois ou quatre fois sans succès. La pauvre enfant est méconnaissable. C'est aujourd'hui le onzième jour, le jour critique. En voyant son corps, ses bras surtout, couverts de ces affreuses pustules, elle n'a fait que sangloter toute la matinée. Elle croit qu'elle va mourir, et elle a peur d'être ensevelie à la manière des chrétiens!... Pauvre petite!

Tout notre entourage est triste..., il y a des villages entiers tout à fait désertés ; les champs restent en friche et nous nous attendons à une épouvantable famine.

M. L. Jalla va partir demain pour son voyage de retour. Je le répète, sa visite, comme l'arrivée de M. et madame Adolphe Jalla, m'a fait du bien... Madame Jalla sera, je l'espère, une femme missionnaire digne de son mari... Quels doux moments nous avons passés ensemble avec ces chers amis. Qu'elle en eût donc joui, elle aussi, qui m'a quitté... Vous pouvez vous imaginer si j'éprouve encore des moments d'angoisse... Les bras éternels du Tout-Puissant me soutiennent; sans cela, toutes les vagues de tristesse et de douleur qui ont passé sur moi m'eussent depuis longtemps englouti...

... Combien de temps pourrai-je rester à Léaluyi ? Je tiens à ne pas m'y lier. Je ferai reposer sur Jacob, l'évangéliste que les Jalla viennent d'amener, et qui m'accompagne, autant de responsabilité que possible, afin de pouvoir me retirer sans être aperçu. Comprenez-moi bien : ce n'est pas que je veuille prendre ma retraite ou quitter la mission, ou que même j'aie d'autres plans; non : où que je sois, quoi que je fasse, la mission du Zambèze a mon cœur, et elle aura les derniers services que je pourrai lui rendre ; je mourrai à son service si le Seigneur exauce ma prière. Mais je ne vaux pas grand'chose, et le Maître pourrait bien me mettre aux vieux fers. Envoyez-nous donc du renfort ; autrement d'autres viendront récolter où nous défrichons avec tant de sueurs.

Priez pour votre pauvre frère affligé,

F. Coillard.

ZAMBÈZE

EN VOYAGE

De Kazungula à Séfula.

Fragments d'une lettre-journal de M. Louis Jalla à sa mère.

Juillet 1892.

Mère chérie,

... Le 20, nous partirons de Kazungula, Emma et moi, dans un canot ramé par six hommes, laissant ma petite femme chérie tout émue de rester seule si longtemps, car à peine pourrai-je être de retour pour octobre. Mon Valdolino commence déjà à me manquer terriblement; je vois sans cesse ses chers petits bras tendus vers son papa. Que c'est délicieux de le posséder! Que Dieu veuille nous le conserver et ne pas permettre qu'il devienne un sujet d'inquiétude pour sa maman.

Donc, partis à dix heures du matin avec Emma, nous campâmes à la belle étoile, à mi-chemin de Seshéké. Après avoir chanté et prié avec les bateliers, nous nous endormions sur nos nattes, en dépit du froid et des moustiques. Avant le lever du soleil, nous étions déjà autour du feu, grelottant et nous séchant de la rosée de la nuit. A six heures, nous nous remettions en route, et vers trois heures et demie, nous arrivions à Seshéké, où Adolphe nous guettait depuis longtemps sur la rive. Emma n'était pas fatiguée du tout; comme Marie, elle préfère le canot au fleuve. Nous passâmes là, c'est-à-dire chez les Goy, où je jouis toujours beaucoup, du jeudi au lundi. Le dimanche, après le culte du matin, auquel n'assistèrent qu'une trentaine de gens du village, plus les enfants et les ouvriers, nous allâmes voir les trois petits tombeaux de Mimi et Marguerite Jeanmairet et Émile Goy. Madame Goy avait meilleure mine. J'espère que tout ira bien pour l'événement qu'elle attend ces jours-ci.

Le lendemain matin, dès cinq heures et demie, nos deux

wagons s'ébranlent, tandis que nous nous installons tous les trois sur le devant du premier et que nos apprentis conducteurs excitent de leur mieux les pauvres bœufs étonnés de se remettre déjà en voyage. Bientôt, grâce à la négligence d'un de nos « garçons », le wagon passe sur deux des dix brebis données à Adolphe. Abondance superflue de viande au camp.

Un peu plus loin, M. Goy nous rejoint à cheval, apportant une bouteille de lait pour le déjeuner qu'il vient partager avec nous. Emma se remet donc à cuisiner de plus belle..... Gare au pain brûlé, à la soupe trop salée ; car, au lieu d'un taquin, il y en a deux! Mais elle leur tient tête, et l'*humour* de notre repas donne appétit à tous.

Le jour suivant, un de nos wagons *sticke* dans le sable. Nous dételons pour déjeuner, nous et nos bœufs; après quoi, ayant doublé les attelages, nous sortons de peine et nous arrivons bientôt à un grand village où nous achetons cinq gourdes de miel au prix de un mètre de calicot chacune, plus du lait en quantité; — vrai luxe, dont nous nous régalons, ainsi que nos sept chiens, dont quatre à peine sevrés! Puis nous arrivons dans une forêt infestée de la tsetse (1), où les buissons nous déchirent la peau et les vêtements.

Un peu plus loin, en essayant de mettre sous le joug un bœuf extraordinairement mutin, Adolphe est envahi par la *souroui,* terrible fourmi rouge qui, en un clin d'œil, lui monte par tout le corps, jusqu'à la tête. Les garçons amènent en hâte le wagon un peu plus loin et détellent, tandis qu'Adolphe se débarrasse en toute hâte de ses vêtements. Emma, seule dans le wagon, se désole et n'ose mettre pied à terre de peur d'être dévorée. Enfin, Adolphe, enveloppé d'une couverture, remonte dans le wagon pour s'y coucher, pendant que nous exposons ses habits à la fumée qui met en fuite la souroui.

27 *juillet.* — Pour sortir de la tsetse, nous nous engageons dans un bras du fleuve Loandja, où l'on n'a de l'eau que jus-

(1) Mouche dont la piqûre, on le sait, est mortelle aux bœufs.

qu'au genou; néanmoins, les bœufs, y ayant engagé le wagon, ne peuvent plus l'en sortir, même en doublant les attelages; aussi faut-il dételer. Grâce à des bois coupés et mis sur le bourbier, Adolphe et moi réussissons à gagner le sec; mais c'est toute une journée perdue, car il faut décharger les wagons et transporter, avant tout, de l'autre côté du bourbier, Emma, étendue sur le lit porté par huit garçons. Enfin, les bœufs réussissent à amener les wagons au sec, et nous soupons gaiement, bien que piqués par des moucherons qui entrent sans trêve dans le nez, les yeux, les oreilles, montrant pour Adolphe une prédilection spéciale.

Jeudi, 28. — Ce voyage me fait beaucoup de bien. Je jouis grandement des Adolphe, et je vis en seigneur, n'ayant rien à faire qu'à manger, boire et dormir. Mon Valdolino me manque beaucoup, cela va de soi, ainsi que sa maman.

Tout à l'heure, par la bêtise de notre conducteur, le wagon est arrêté par un arbre qu'il faut abattre, puis amené sur une termitière haute de trois mètres. Comment le wagon n'a-t-il pas versé?... je ne me l'explique que par une intervention miraculeuse! Il ne pouvait pencher davantage, et nous aurions, sans doute, été écrasés tous les trois dans la chute! Mais Dieu veillait sur nous.

Samedi, 30. — Je vais faire visite au chef, qui, flatté, me montre la forge du village avec son marteau et son enclume, m'explique comment on travaille le fer, comment on va, d'abord, le chercher à deux jours de marche; comment, à l'aide d'un grand feu, on le purifie des scories; on en fait des morceaux gros comme le poing, qu'on transforme habilement, ensuite, en pioches, lances, aiguilles, *Mabeko* (mouchoirs de poche), etc. Chaque village paie au roi un tribut annuel, sur le fer, de tant de pioches et de lances. Le chef, par exemple, doit fournir, par an, soixante pioches. Chaque année aussi, ils doivent creuser des canots dans le bois et les lui amener à Léaluyi. C'est là leur *botlanka*, leur esclavage, comme ils disent. Sans compter qu'un enfant ou deux, par famille, est propriété du roi, qui peut en disposer comme

bon lui semble. Quelle fourmilière de gens, d'enfants surtout, dans ce coin de pays, et quelle belle œuvre on pourrait faire parmi eux !

L'après-midi, je repars, en quête de la tsetse. Nous marchons près d'une heure et réussissons enfin à en attraper deux. Elle est très leste, et on ne peut s'en emparer que quand elle est en train de piquer, en lui mettant dessus une lame de couteau. La piqûre, quoique douloureuse, est inoffensive pour l'homme.

Au coucher du soleil, nous rentrions au camp et soupions bientôt, au clair de lune. Je plains cette pauvre Emma qui, à chaque halte, doit penser aux repas et cuisiner en plein air et plein soleil.

Vers neuf heures et demie, on vient nous dire que les chevaux ne peuvent avancer. Nous arrêtons les wagons, et Adolphe trouve bientôt que notre bécasson de berger, pour raccourcir la route, avait voulu traverser un marais où nos malheureux chevaux étaient maintenant cloués, immobiles, enfoncés jusqu'au poitrail... Quelle nuit ! Pendant quatre heures consécutives, il nous fallut patauger, grelottants, dans cette boue jusqu'aux genoux. Enfin, le premier cheval fut sorti du pétrin ; mais quant aux deux autres, il nous fallut les attacher par le cou et par les jambes, et les traîner de notre mieux jusqu'au sec. Pauvres bêtes et pauvres gens ! J'y abîmai une paire de pantalons neufs.

2 *août*. — Pendant que nous dînions, revient de Sesheké le messager Coillard, avec la nouvelle de la naissance de Flore Goy, et d'excellentes nouvelles de mes deux trésors.

Plus tard, nous avancions tranquillement en tête de la caravane, lorsque nous entendons un coup de fusil. En même temps, les conducteurs du second wagon appellent au secours. Nous saisissons nos fusils en toute hâte, très surexcités en songeant aux lions des jours précédents (1)... Grand

(1) On lira, dans le *Petit Messager* de février, les rencontres de la caravane avec des lions.

est notre désappointement en apprenant que ce n'était qu'une hyène qui avait voulu s'attaquer aux chevaux et que les chiens avaient mise en fuite. Nous campons au milieu de la forêt. Emma a la fièvre et passe une mauvaise nuit. On entend au loin rugir le lion.

Dimanche, 7 *août*. — Quel bonheur d'avoir un jour de repos! Emma va beaucoup mieux. A dix heures, nous faisons le culte avec nos garçons et quelques gens du village. Je leur parle de Zachée et de la bonne manière d'accueillir le Sauveur. A midi, nous buvons une petite goutte de vin à la santé de mon fils qui accomplit aujourd'hui sa première année.

10 *août*. — Il fait très froid la nuit, et le matin nous trouvons de la glace dans les seaux. De la glace au Zambèze, c'est joli! Je prends les devants avec les fusils et les gamins, car c'est un coin à gibier et lions. Sur une vaste plaine se trouve un grand étang où nagent quelques canards. Un de nos hommes en tue deux bien gros qui font bientôt la joie d'Emma. Au loin, on voit des antilopes et des zèbres, mais l'herbe est brûlée, et comme on ne peut les approcher sans être vu de très loin, je laisse les fusils aux gamins qui, peu après, tirent et manquent, comme d'habitude. A midi, il fait très chaud, et nous campons. Tout à côté sont encore les ossements et le crâne du lion tué en 1890. Nous sommes en plein coin de lions; mais comme l'herbe est brûlée partout, ils se tiendront tranquilles. Comme nous soupions, arrivent deux messagers envoyés par Marie. Il y a de mauvaises nouvelles : le lion nous a tué six têtes de gros bétail. Les pertes continuant, bientôt nous ne risquerons plus de rien perdre. Nous sommes déjà les plus pauvres du Zambèze, ce qui est mal commode à Kazungula, où il y a toujours du monde à héberger. En dépit de nos pertes, j'étais bien reconnaissant d'avoir d'excellentes nouvelles de mes bien-aimés, de sentir mon Valdolino toujours aussi plein d'entrain.

Lumbe, 14 *août*. — A la longue, le récit d'un voyage devient monotone; les mêmes scènes réapparaissent, les mêmes

incidents se renouvellent : stickages, arbres à couper, retards inattendus et inévitables; que sais-je? Quant au paysage, je t'en fais grâce; c'est le plus monotone de tous. On sort d'une longue forêt sablonneuse pour traverser une longue plaine sablonneuse aussi... quand elle n'est pas marécageuse, ce qui est pire encore... Et ainsi chaque jour; à moins que l'on n'ait à traverser une grande rivière, comme le Ndjoko ou le Lumbé. Alors, la monotonie se change en anxiété et en émotion au passage de ces lourds wagons dans lesquels l'eau entre grand train. Puis, la traversée accomplie, c'est la reconnaissance qui succède à l'angoisse. Aujourd'hui, la bonne moitié du voyage de Sesheké à Séfula, la plus difficile, est derrière nous; nous ne nous sentons plus bien loin du terme, ce qui nous réjouit beaucoup. Le Lumbé est la plus grande rivière des quatre principales que l'on traverse en allant de Sesheké à Séfula. Les abords en sont marécageux, mais le gué est sablonneux ; très bon, par conséquent.

Lorsque le wagon est en marche, Emma dort ou sommeille le plus souvent, pendant qu'Adolphe et moi nous marchons, afin de pouvoir exciter les bœufs, et cela jusqu'à en perdre la voix, et de mieux veiller aux arbres contre lesquels le wagon pourrait heurter. Le soir, après souper, nous nous asseyons tous les trois autour d'un grand feu, et nous causons de tous nos bien-aimés au loin.

Ces derniers soirs, la lune se levant de plus en plus tard, nous soupions vers sept heures, puis, lorsqu'elle était levée, nous faisions encore une bonne marche de deux heures; après quoi, nous nous couchions. Un de mes gamins étend une natte auprès du feu qu'il vient d'allumer, et je m'endors bientôt malgré la dure; etc...

Ce qui suit est adressé à M. Boegner.

30 août.

« Cher monsieur,

« Dans quatre jours, nous espérons être enfin à Séfula avec nos wagons, et y déposer le bâton de pèlerin. Nos quarante

et un jours de voyage vus à travers le prisme de la jeunesse encore en voyage de noces, pour ainsi dire, ont revêtu, pour mon frère et sa femme, un cachet de poésie qu'un vieil Africain comme moi ne voit plus aussi clairement.

« J'ai cependant énormément joui de ce voyage, à cause d'eux que je ne reverrai plus d'un an ou deux au moins.

« Vous aurez appris quels ravages fait la petite vérole au Borotse. L'école est dispersée. Il y a eu des morts même parmi nos connaissances ; en particulier, un conseiller du roi qui était un de nos bons amis. Heureusement que M. Coillard a pu vacciner, et avec un plein succès, tous ceux qui sont venus à lui. Du Borotse, l'épidémie ne tardera pas à envahir Sesheké et Kazungula ; aussi, vous comprenez mes inquiétudes et mon désir de devancer à pied les wagons, afin d'arriver au plus tôt à Séfula et d'expédier, par un exprès, du vaccin à ma femme et à mon enfant, comme aussi aux Goy.

« Si, au moins, le fléau ouvrait les yeux de ce pauvre peuple et lui apprenait à regarder à Celui qui, seul, fait mourir et vivre. Ce sera, j'espère, le cas pour plusieurs de ceux qui ont entendu déjà la voix de l'Évangile. Mais qu'est leur petit nombre comparé aux milliers d'âmes qui ne savent encore rien du Sauveur ! Mon cœur saignait en voyant les foules entourer nos wagons à Moshukula, au Njoko, au Lumbé, au Luyi. »

Séfula, 2 septembre.

« Me voici à Séfula depuis hier matin. Comme je vous le disais, j'ai devancé les wagons et j'ai fait soixante-dix kilomètres entre mardi soir et hier jeudi, toujours dans un affreux sable qui rend la marche très pénible. Aussi quelle joie d'être enfin arrivé et reçu à bras ouverts par le cher M. Coillard ! Je le trouvai très affairé à vacciner les gens, secondé par mademoiselle Kiener ; aussi n'osèrent-ils pas même me serrer la main avant de s'être bien lavés. La petite vérole fait rage, mais le vaccin en atténue la violence, même chez les gens vaccinés étant déjà malades. Il n'y a eu qu'un cas mortel

dans la station, mais ailleurs, les villages sont à moitié déserts. Malheureusement, le roi, au lieu de seconder M. Coillard, ne songe qu'à sa propre famille, et entrave plutôt son missionnaire qui voudrait vacciner le plus de gens possible.

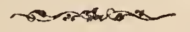
Séfula n'a pas beaucoup changé depuis l'an passé. Quoique madame Coillard, qui en était l'âme, ait disparu, on dirait qu'elle est encore là, tant les choses sont demeurées les mêmes. Il semble qu'elle soit toujours là, et cette pensée est douce et bienfaisante. On se sent dans une atmosphère de paix. Mademoiselle Kiener, qui a repris ses bonnes couleurs d'Europe, dirige le ménage, sans bruit, mais avec une régularité et un savoir-faire admirables. Quel privilège pour M. Coillard qu'elle soit là dans son épreuve ! Pratique, entièrement dévouée à sa tâche, elle n'a besoin d'aucune direction. C'est à Lealuyi que M. Coillard se sentira plus seul encore, car mademoiselle Kiener restera à Séfula; mais de quel secours elle sera pour ma belle-sœur !...

Louis Jalla.

CONGO FRANÇAIS

UN NOUVEAU COURRIER

Nous recevons trop tard pour en faire usage un volumineux courrier de Talagouga, apportant des nouvelles jusqu'au 15 novembre. Ces nouvelles, grâce à Dieu, sont bonnes; nous en ferons part, dans un mois, à nos lecteurs.



TAÏTI

HEUREUSE ARRIVÉE A TAITI DE M. ET MADAME BRUNEL

Papéété, le 11 octobre 1892.

Bien cher monsieur Bœgner,

Avec tous nos vénérés Directeurs et tous ceux qui s'intéressent à notre mission Océanienne, vous vous réjouirez

d'apprendre que notre nouveau collègue et sa jeune compagne, M. et madame Brunel, sont très heureusement parvenus au terme de leur long voyage. Leur arrivée parmi nous nous a causé un intime plaisir. Nous avions demandé à Dieu, en public et en particulier, de les préserver de tout danger et de les amener sains et saufs sur nos lointaines plages. Il a entendu nos vœux et tous ceux des amis qui en Europe ont prié chaque jour en leur faveur. Nous avons vu dans le nouveau renfort envoyé à notre mission une preuve de l'intérêt permanent que lui porte le Comité des Missions. Nos chers indigènes y ont vu un signe nouveau de l'amour des Églises de France envers eux. Aussi ont-ils fait à nos deux nouveaux amis un accueil très cordial.

C'est le dimanche 4 courant que nous avons présenté M. et madame Brunel à notre congrégation du chef-lieu. Une belle assemblée remplissait notre temple indigène. Aux salutations du Comité et des amis de France, présentées par M. Brunel, un de nos principaux diacres a répondu en exprimant la joie sincère que chacun éprouvait. S'adressant à M. Brunel, il lui a dit entr'autres : le pays est ouvert devant toi ; va partout où tu seras appelé pour annoncer l'Évangile du salut, sois le bien venu au milieu de nous.

Notre nouveau collègue a ensuite prononcé un discours qui a été comme le programme de toute sa future prédication. Comme ses devanciers, il ne voudra savoir autre chose parmi les Tahitiens que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié.

Nos indigènes, auxquels j'interprétais paragraphe par paragraphe ses paroles, en ont reçu une impression certainement favorable ; ce qui est du meilleur augure.

Cette impression s'est renforcée dans une réunion d'appel qui s'est tenue le dimanche suivant et où, après avoir présenté les exhortations les plus pressantes, il a terminé en prononçant lui-même en tahitien les mots suivants : *eaha autou e parohi ai irapaé? Haere mai i teienei mahana!* « Pourquoi resteriez-vous dehors? Venez, venez aujourd'hui. »

M. et madame Brunel viennent souvent prendre des leçons de tahitien. L'ardeur qu'ils mettent à ce travail permet de penser qu'ils ne seront pas longtemps avant de pouvoir s'exprimer dans cette langue. Que Dieu bénisse leurs commencements et leur accorde de pouvoir accomplir dans ces îles une longue carrière à la gloire de son nom.

Nous devons partir dans quelques heures avec M. Viénot pour aller présider le service de consécration d'un nouveau pasteur pour la paroisse de Mahaena, à environ 45 kilomètres.

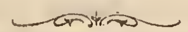
M. et madame Brunel nous accompagneront. La route, qui est très accidentée à certains endroits, leur offrira sûrement beaucoup d'intérêt.

En l'absence de M. Brun, les élèves de notre école pastorale sont à Papéété, où je leur donne à peu près tout mon temps disponible. Ils sont cinq, et nous en aurons bientôt un sixième. Leurs progrès, quoique lents, inspirent quelque satisfaction.

Ceux qui ont été consacrés l'année dernière paraissent bien appréciés par leurs troupeaux.

Je vous prie, cher monsieur Bœgner, d'agréer l'assurance de mes sentiments très dévoués.

F. VERNIER.



MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

CHRONIQUE DES MISSIONS

LES MISSIONNAIRES DU PAYS DE GARENGANZÉ APRÈS LA MORT DE MSIDI. — MESSAGERS DE DIEU ET EXPLORATEURS. — L'ALCOOL AU CONGRÈS DE BRUXELLES. — L'ESPRIT COLONIAL. — S. E. MGR LAVIGERIE. — J. CALVERT ET LES ÎLES VITI. — VINGT-CINQ ANS AUX NOUVELLES-HÉBRIDES.

La mort violente du roi Msidi, au Garenganzé ou Katanga(1), n'a pas été sans inspirer quelque inquiétude aux amis des missionnaires qui vivent comme des sentinelles perdues dans

(1) Voir le *Journal des Missions*, 1892, p. 367.

ces contrées presque inaccessibles de l'Afrique centrale. De récentes nouvelles ont dissipé, pour le moment, ces appréhensions.

Aussi bien pendant de longs mois, la vallée de la Loufira a été fort troublée. « Nous avons dû être très circonspects, écrit M. D. Crawford (1) ; ai-je besoin d'ajouter que durant ces luttes nous avons observé une stricte neutralité ? non pas une neutralité armée, mais une neutralité réelle, comme il convient à des pèlerins séjournant dans le pays... Si, par aventure, je recevais jamais quelque coup mortel, au cours d'une de nos excursions, on ne me fera pas croire que ce n'est pas par erreur et que mon agresseur ne le regretterait pas. » On aime à entendre ce langage du vrai apôtre. Il compte sur Dieu (2) ; mais il a aussi bonne conscience. Il n'a pas besoin d'hommes armés pour le protéger ; il sait qu'il est venu faire du bien aux naturels ; il les aime et compte sur leur amitié. A côté de lui passent les explorateurs que l'Europe civilisée acclame, et qui laissent derrière eux, dans le pauvre continent noir, une trainée de feu, de sang et de boue. Il faut savoir gré à un homme de la position de M. Cust, d'avoir récemment passé en revue, à cet égard, les deux expéditions qui ont prétendu sauver Émin-Pacha, celle de Stanley et celle du docteur Peters, et d'avoir flétri, par de simples citations, leurs procédés aussi odieux que barbares (3).

La mort de Msidi a été le signal de la dispersion pour tous ceux que son pouvoir tyrannique réunissait à Bounkéya. Moukandou-vantou, l'un des fils de Msidi, qui lui a succédé, n'a plus guère qu'une douzaine d'hommes autour de lui. Ce qui

(1) *Echoes of Service*, 1892, p. 256 ; comp. le *Journal des Missions*, 1892, p. 364, où *Law* est une faute d'impression pour « Lane », le nom du compagnon de M. Crawford.

(2) Voir, d'ailleurs, le *Journal des Missions*, 1892, p. 363.

(3) R.-N. Cust, LL. D., *The Ethics of African geographical Exploration*, Londres, 1892 ; broch. in-8° de 17 p. ; traduction française, sous le titre de : *La Morale des Explorations géographiques africaines*, comme supplément à l'*Afrique explorée et civilisée* (Genève, 1892), livraison de novembre.

fut la résidence peuplée, animée, presque brillante d'un grand chef pendant une génération, n'est plus qu'une solitude, ou mieux, dit M. H.-B. Thompson (1), un cimetière.

Les missionnaires se sont retirés vers l'est, au-delà de la Loufira, sur la rivière Loufoï, à environ deux journées de marche au nord du village de Katanga. Ils ont étudié plusieurs vallées, où jamais homme blanc n'avait pénétré, et ne savent pas encore où ils s'établiront définitivement. « Nous nous adaptons à notre milieu, écrivent-ils (2) ; nous savons que Dieu dispose de voies et de moyens illimités ; il suppléera à tous nos besoins ici... Nous vivons de pain de sorgho et de venaison. Nous nous présentons et nous sommes reçus partout comme des *valouwé va Léza*, « des messagers de Dieu ». Ces lettres vont jusqu'au 1er avril; on ne sait rien de plus.

De Nana Kandoundou, la station intermédiaire entre le Katanga et le Bihé, il y a de bonnes nouvelles. « Pour sûr, écrit M. C.-W. Bird, le 22 mai 1892 (3), nous avons lieu de dire en regardant en arrière: « Heureux l'homme qui se confie en l'Éternel. » Il est assez intéressant d'apprendre, en passant, que le mari de la cheffesse Nana Kandoundou porte le titre de Moukwétounga, employé de même chez les ba-Rotsé, au dire de nos missionnaires (4). Cela n'est pas trop étonnant; Nana Kandoundou n'est qu'à environ cinq cents kilomètres au nord de Léalouyi et de Séfoula.

Le Katanga, ainsi que le pays des ba-Rotsé, appartient à la zône africaine réservée par l'article XC de l'acte général du congrès de Bruxelles de 1890 (5) ; elle s'étend du 20e degré de latitude nord au 22e degré de latitude sud, c'est-à-dire du Sahara à la frontière septentrionale du Transvaal. Dans ce

(1) *Echoes of Service*, 1892, p. 262.
(2) *Echoes of Service*, 1892. pp. 257 et 258.
(3) *Echoes of Service*, 1892, p. 285.
(4) Comp. le *Journal des Missions*, 1885, p. 348 et 1886, p. , avec *Echoes of Service*, 1892, pp. 236 et 287.
(5) Voir le *Journal des Missions*, 1890, p. 356.

vaste espace, le commerce de l'alcool est prohibé ou du moins grevé d'une taxe progressive. Dix-sept puissances européennes ont signé cet acte. Au Congo belge, il y eut d'abord un bon mouvement. « Le commerce de *gin* se terra un temps devant l'impôt si lourd, écrit M. C.-H. Harvey, de la Société baptiste américaine, à Banza-Mantéka, sous la date du 4 juin 1892 (1); puis, le gouvernement réduisit la taxe, si bien qu'une factorerie qui avait renoncé à la vente d'eaux-de-vie, recommença; elle fit des affaires magnifiques et tapageuses; et toutes les autres maisons font de même. Elles récoltent une moisson d'or aux dépens des naturels ruinés. » L'acte général de la Conférence de Bruxelles est-il donc « le document insensé d'une éclatante moquerie » ? demande le rédacteur des *Regions Beyond.* Il se peut, en effet, hélas ! Quelques dizaines de milliers de dollars vont bien plus loin, dans ce monde, que la philanthropie des congrès: pour l'une on fait de la théorie; pour les autres, de la pratique; ceci paralysera toujours cela.

Est-ce à dire qu'il faille se taire? Non pas. Il faudrait soulever l'opinion publique contre ce trafic honteux, et contre bien autre chose; mais qu'est-ce que l'opinion publique? Un roseau que le vent agite; et le souffle devant lequel ce roseau se couche tout seul, est celui de l'intérêt sonnant et trébuchant. Qu'est-ce, au fond, que la politique et la conquête et la possession coloniale, sinon la rapine organisée? Tout représentant colonial est un adversaire né de l'aborigène. Au tréfond de sa pensée se trouve, fût-ce inconsciemment et naïvement, ce que M. Martini énonce sans pudeur : « Le naturel se présente comme un obstacle aux besoins de notre civilisation: il faut que nous l'aidions à disparaître, comme il a été fait pour les Peaux-Rouges, par des fusillades répétées et par l'alcool à jet continu » (2).

L'homme dont la voix éloquente a été pour beaucoup dans

(1) *Regions Beyond*, Londres 1892, p. 376.
(2) D'après les *Regions Beyond*, 1892, p. 371.

la convocation du congrès de Bruxelles, Mgr Lavigerie, est mort le 26 novembre dernier. Sous la pourpre du cardinal battait un cœur généreux. Son éducation ecclésiastique a pu l'entraîner à des compromis de conscience, à des duplicités (1) que la morale jésuitique excuse ; il n'en reste pas moins que ce prélat, docteur en Sorbonne, diplomate, primat d'Afrique, a montré que ce qui fascinera toujours le plus tout chrétien authentique, ce qui le remplira du plus pur enthousiasme, ce qui le transfigurera, c'est l'apostolat évangélique au milieu des païens.

Sous d'autres cieux, il faut noter le départ de deux fidèles missionnaires; la vie de chacun d'eux a pour pour cadre splendide l'histoire de la grande évolution des ténèbres à la merveilleuse lumière, parcourue par deux archipels de l'Océan Pacifique.

James Calvert est mort à Brighton (Angleterre), le 8 mars 1892. Quand il arriva, en 1836, à Lakemba, une des îles Viti (ou Fidji), il n'y avait pas un seul chrétien dans tout l'archipel. Cinquante ans plus tard, en 1886, il vit l'archipel à peu près christianisé : quarante mille sept cent dix-huit écoliers étaient instruits par deux mille cinq cent vingt-six maîtres indigènes, environ cent trois mille auditeurs fréquentaient régulièrement les cultes, présidés par une cinquantaine de pasteurs vitiens consacrés et par plus de mille évangélistes ;

(1) Voir le *Journal des Missions*, 1891, p. 114. — Charles-A. Lavigerie, né à Bayonne en 1825, fit ses études à Saint-Sulpice; il fut docteur et professeur de théologie à la Sorbonne; puis, envoyé en mission en Syrie, après 1861; ensuite, auditeur de rote à Rome; en 1863, évêque de Nancy; en 1867, archevêque d'Alger ; cardinal, en 1882. Il est douteux que l'intelligence exacte, l'âme froide et irréductible de l'Éminentissime Préfet de la Propagande, Mgr Ledochowski, ait bien caractérisé Lavigerie, en disant que l'illustre primat de l'Église d'Afrique « fut d'autant plus ému de pitié pour les pauvres Africains que déjà des émissaires avaient pénétré parmi ces peuples pour les enlacer dans les filets de l'hérésie. » (Lettre à Mgr Tournier, dans les *Missions catholiques*, 1892, p. 617.)

vingt-sept mille quatre-vingt-dix-sept Vitiens étaient des membres actifs de l'Église de Jésus-Christ (1).

Le 18 juillet 1892, est mort, en Écosse, un autre missionnaire, John Inglis. L'inscription encastrée récemment dans le mur, à côté de la chaire de l'église d'Anamé, à Anéïtyoum (2), dans les Nouvelles Hébrides, laisse deviner ce que fut la vie de ce serviteur de Dieu. Voici cette inscription : « En souvenir du révérend John Inglis, docteur en théologie, et de Jessie, sa femme, missionnaires à Anamé pendant vingt-cinq ans, de 1852 à 1877. Ils trouvèrent ici un peuple païen ; quand ils le quittèrent, c'était une Église chrétienne ; ils nous ont enseigné à lire et à écrire ; ils ont traduit la Parole de Dieu en notre langue ; ils ont introduit parmi nous plusieurs métiers utiles ; il ont pris soin de nos orphelins ; ils firent du bien à tous ; ils furent eux-mêmes un exemple vivant de ce qu'ils enseignaient ; ils furent bien aimés. M. Inglis mourut le 18 juillet 1891, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans ; madame Inglis mourut le 3 août 1885, à l'âge de soixante-quatre ans » (3).

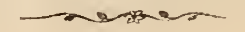
F. H. K.

---

(1) D'après un rapport de J. Calvert, dans *Report of the Missionary Conference* (Londres, 1888), t. I, p. 332 et suivantes ; comp. A.-W. Murray, *The Bible in the Pacific* (Londres, 1888), p. 76 et suivantes. — J. Calvert était né en 1813 ; d'abord imprimeur, puis missionnaire wesleyen. il passa vingt-neuf ans aux îles Viti, de 1836 à 1865 ; il travailla ensuite, de 1872 à 1881, dans l'Afrique australe ; il visita encore une fois les îles Viti, en 1886. Il a revisé toute la traduction de la Bible en vitien, en 1866, après avoir déjà surveillé l'impression de la première édition du Nouveau Testament, en 1847. Plus tard, il fut aidé, dans l'imprimerie, par un jeune Français, Edouard Martin (d'origine noble (?), dit Calvert, *l. c.*, p. 335), naufragé dans l'archipel, vers 1853, et qui s'attacha aux missionnaires, se convertit, et demeura pour eux un excellent auxiliaire.

(2) Voir le *Journal des Missions*, 1891, p. 34 et suivantes.

(3) *The Church of Scotland... Mission Record*, 1892, p. 635.



VARIÉTÉS

RÉCEPTION DU MISSIONNAIRE JAMES JOHNSTON PAR LE COMITÉ DES MISSIONS

Ce n'est pas une sinécure que d'être membre d'un Comité de Missions, et la tâche que l'on accepte en le devenant n'est pas légère. Que de fois, pendant une de ces séances où les champs de travail, avec leurs besoins et leurs difficultés, sont passés en revue, un sentiment d'écrasante responsabilité étreint le cœur de ceux qui portent le fardeau de la direction ! Et ce fardeau leur paraîtrait trop lourd, s'ils ne se souvenaient que l'œuvre des Missions est, après tout, l'œuvre de Dieu, et que celui qui l'a ordonnée est suffisant pour la mener à bonne fin.

Mais cette tâche, si sérieuse, a aussi ses joies : nulle part, peut-être, autant que dans les Missions, on ne touche du doigt cette force de Dieu qui s'accomplit dans la faiblesse des hommes, et ces délivrances, ces victoires de la charité et de la foi, ces exaucements de prières, ces triomphes de l'Évangile, ces consolations, enfin, qui sont l'accompagnement ordinaire de la vie consacrée au service de Dieu. Il semble alors qu'un rayon du ciel traverse l'atmosphère, et le sentiment de la présence de Dieu envahit tous les cœurs.

Pareille joie a été accordée au Comité de notre Société, dans sa séance du 5 décembre. La veille, au matin, un étranger était venu se présenter à la Maison des Missions; c'était le Dr James Johnston, missionnaire à la Jamaïque, revenant tout droit de Zanzibar, après le long et périlleux voyage qui l'avait amené au Zambèze, il y a un peu plus d'un an, comme nos lecteurs s'en souviennent(1). M. Johnston était pressé; des mois s'étaient écoulés depuis qu'il avait reçu, pour la dernière fois, des nouvelles de sa famille ; cependant, il con-

(1) Voir le *Journal des Missions*, 1892, p.

sentit, sans trop de peine, à prolonger jusqu'au lundi soir son séjour à Paris, et c'est ce qui a valu à notre Comité le privilège de le recevoir et de l'entendre.

Le Dr Johnston est âgé de trente-sept ans, mais il paraît plus jeune ; sa figure, maigre et brunie par le soleil d'Afrique, exprime une sérénité et une candeur presque enfantines, en même temps qu'une grande énergie. Mais écoutons son récit, ainsi qu'il l'a fait au Comité, en s'aidant, pour expliquer son itinéraire, de la carte d'Afrique de M. Krüger ; nous reproduisons à peu près textuellement ses paroles, en les complétant par des détails qu'il donnait lui-même, la veille, aux quelques amis des Missions réunis à l'Oratoire.

M. James Johnston est Écossais. Ses premières pensées de missions remontent aux funérailles de Livingstone, auxquelles il lui fut donné d'assister. Ses études médicales, menées très rapidement, eurent pour effet d'affaiblir momentanément sa santé ; si bien qu'au lieu d'aller en Afrique, selon son désir, il se vit obligé de chercher un champ de travail parmi les nègres libérés de la Jamaïque. C'est là qu'il commença son œuvre, à la fois médicale et spirituelle ; et il parcourait les montagnes et les vallées, prêchant l'Évangile et donnant ses soins aux malades (1). Le succès, un succès extraordinaire, répondit à ses efforts. « Je désire, dit-il, qu'on ne perde pas de vue, quand je mentionne ces succès, la différence énorme qui sépare les nègres d'Afrique de ceux au milieu desquels j'ai travaillé ; j'ai moissonné où d'autres avaient semé. Depuis cinquante années, le terrain était préparé par l'instruction donnée dans de bonnes écoles, et par la diffusion des saintes Écritures. Aussi ne tardai-je pas à voir un troupeau nombreux se rassembler autour de moi. Les chrétiens qui le composaient voulurent avoir un tabernacle ; ils construisirent une sorte d'immense panier rond, formé de branches de palmiers et de cocotiers entrelacées, et

(1) M. Johnston a complété son instruction médicale par des études de théologie ; il a reçu la consécration aux Etats-Unis.

pouvant contenir quinze cents personnes. Bientôt, ce temple provisoire ne suffit plus à l'Église, qui, au bout de quatre années, comptait déjà mille membres baptisés. Actuellement, elle en a trois mille quatre cent soixante; le tabernacle d'osier a été remplacé par dix temples de pierre avec plancher et bancs en acajou; nous avons, de plus, un dispensaire et un hôpital pouvant recevoir soixante-dix malades. Notre Église reste, d'ailleurs, une œuvre d'évangélisation et ne se rattache à aucune dénomination spéciale.

« Tant de progrès intérieurs ne pouvaient suffire à nos chrétiens. Fils de l'Afrique, ils eurent bientôt le désir de porter à leurs compatriotes restés dans leur pays d'origine l'Évangile qui faisait leur vie. Au cours de mes voyages au Canada et aux États-Unis, j'avais assisté à de nombreuses réunions de missions sur l'Afrique; j'avais lu, aussi, force livres sur le noir continent. Et cependant, mes idées sur l'Afrique restaient vagues. Comment diriger les efforts de nos chrétiens sans une connaissance précise de leur futur champ de travail? Cette connaissance, il n'y avait qu'un moyen de l'acquérir : il fallait aller l'étudier sur place. La question des frais ne m'arrêtait pas; mes ressources personnelles me permettaient de supporter la dépense. Quant aux compagnons noirs que je pensais emmener, leur voyage serait payé par l'Église, comme l'avaient été nos diverses constructions. Un obstacle, cependant, m'arrêtait : ma famille, mes trois enfants, ma femme, qui, pendant plus de quinze ans, avait porté avec moi le poids de mon œuvre; enfin, cette œuvre elle-même que je ne pouvais laisser sans direction. Mais, un soir, après une réunion, ma femme me dit : « James, je ne « serai pas un obstacle sur ton chemin. Pars pour l'Afrique; « avec nos aides indigènes, je dirigerai notre œuvre en ton « absence. » Je partis donc, emmenant avec moi six hommes de bonne volonté. Mon but était de leur faire voir l'Afrique, pour qu'ils pussent, en connaissance de cause, dire à leurs compatriotes de la Jamaïque ce qu'est cette Afrique, au salut de laquelle ils sont appelés à travailler, dans ma conviction.

« Je partis donc et débarquai à Benguella (1), il y a environ deux ans. Désirant apprendre la langue du pays, le *umbundu* qui se parle jusqu'au Haut Zambèze, je fis un séjour de trois mois près des stations américaines du Bihé. De là, je pensais me rendre dans le pays de *Garenganze*, à 300 kilomètres du lac Bengwéolo, pour y visiter la mission Arnot, établie chez Msidi, le roi de Katanga. Mais à ce même moment, M. Stairs, délégué de l'État libre du Congo, se rendait chez ce même roi, en partant du Tanganyka, chargé d'une mission officielle; il voyait de mauvais œil qu'un autre blanc prît le chemin du même pays (2). Je changeai donc mon itinéraire et me rendis droit à Belmonte; après quoi, contournant par le sud le bassin du Haut Zambèze, je franchis successivement les sources marécageuses de neuf rivières affluentes de la Chobé, qui elle-même est tributaire du Zambèze. C'est ainsi que, après bien des difficultés, j'arrivai sur les bords de ce grand fleuve, en face de la capitale du pays des Barotsis, Léaluyi. Nous étions en pleine mauvaise saison; toute mon expédition, forte de cent hommes, fut prise des fièvres, mais j'avais avec moi quantité de médicaments; personne ne périt.

« A un moment une grande effervescence régnait à la cour du roi et dans son entourage. Le traité passé avec la compagnie de l'Afrique du Sud occupait les esprits; on en discutait la portée et les conséquences. Dans ces conditions, l'entrée du pays n'était pas chose facile, d'autant plus que l'étiquette

(1) Il est indispensable, pour comprendre le voyage de M. Johnston et en saisir l'importance, de suivre son récit sur une carte.

(2) Ici, M. Johnston, ouvrant une parenthèse, a raconté au Comité les incidents tragiques qui, d'après la version recueillie par lui, ont marqué la mission de Stairs. Nous supprimons cette partie de son récit, notre Chronique des Missions ayant déjà rendu compte de ces faits, d'après le témoignage d'un missionnaire placé sur les lieux. — Voir, dans le *Journal des Missions*, année 1892, p. 360 et suiv., le récit de ces événements et la description de l'œuvre de M. Arnot et de ses compagnons. Voir aussi, dans la présente livraison, p. 35, les dernières nouvelles de cette mission.

et la diplomatie africaines imposent souvent aux voyageurs une interminable attente, avant que la frontière s'ouvre pour eux ; je résolus de brusquer les choses et de ne pas laisser au roi le temps de m'opposer un refus. Laissant sur la rive sud ma caravane, je franchis le fleuve tout seul et me présentai à la cour, disant ma profession de médecin et offrant mes services au roi. Celui-ci se trouvait avoir seize de ses femmes malades. Il m'invita à les soigner et me fit le plus charmant accueil ; m'autorisa à faire entrer dans le pays ma caravane, m'assignant une hutte et en donnant une autre à mes deux compagnons de la Jamaïque. J'avais laissé les quatres autres au Bihé, où ils aidaient les Américains pour une construction.

« Mais tout cela ne faisait pas mon compte. Je connaissais depuis longtemps M. Coillard, de réputation ; je désirais le voir d'autant plus vivement que depuis quatre mois je n'avais pas vu d'homme blanc. J'obtins un cheval, et, malgré les instances du roi qui ne me voyait qu'à regret quitter mes patients, je me rendis à Séfula.

« J'y arrivai, comme vous le savez, peu après la mort de madame Coillard. Je trouvai M. Coillard dans le premier accablement de son deuil. Ses compagnons, trop identifiés à sa vie et à sa pensée pour réagir contre ses dispositions, étaient, eux aussi, sous le poids de la tristesse. Je m'efforçai de les aider et de les rattacher à la vie en les distrayant et en donnant à leur pensée une direction différente. Je fis de la photographie avec M. Coillard. Ensemble nous parcourûmes à cheval les environs de Séfula. Ensemble nous allâmes à la capitale. J'espère avoir été ainsi de quelque secours à votre vénéré missionnaire. Quant à moi, j'ai infiniment joui de sa société. Mon séjour à Séfula et dans vos autres stations est le point brillant, le temps le plus beau et le plus béni de mon voyage d'Afrique.

« Faut-il vous dire mon opinion sur la mission française du Zambèze ? Elle se poursuit dans des conditions extraordinairement difficiles. J'avais vu la mission américaine de la côte occidentale. Là, la conscience des hommes est libre ; au

Zambèze, elle ne l'est pas. Le roi peut tout arrêter; la vie, le cœur, l'âme de ses sujets sont dans sa main. Le despotisme et l'esclavage ont à ce point façonné les esprits, que chacun regarde au roi, et que nul ne veut paraître le dépasser ni se séparer de lui en rien. Eh bien, malgré cela, la mission a fait un travail admirable ; c'est la plus belle œuvre que j'aie vue en Afrique, je pourrais en parler des heures entières. Vous ne sauriez croire, par exemple, l'influence immense qu'exerce M. Coillard sur le pays, sur le roi. Sans doute celui-ci ne se livre pas tout entier à cette influence; il s'y dérobe, la combat même en dessous par moments ; mais cela même prouve l'ascendant du missionnaire.

« On se saurait trop dire de bien non plus du travail accompli par vos missionnaires à Seshéké et Kazungula. Il y a là une œuvre considérable poursuivie malgré d'énormes difficultés, celle du climat avant tout. Pour ne parler que du travail matériel, vous ne sauriez croire tout ce qu'ont fait vos missionnaires. Il est juste de rendre hommage à cet égard à ce qu'ont exécuté M. Jalla et M. Goy, et cela sans négliger le ministère. Quant à M. Waddell, l'artisan qui aide M. Coillard, c'est un homme étonnant. Il fait tout de ses mains ; depuis l'abattage des arbres jusqu'à la fabrication et la pose des portes et des fenêtres.

« Et le travail spirituel, où en est-il ? Laissez-moi, à ce sujet, vous dire ma pensée sans détour. La plaie de bien des œuvres religieuses, ce sont les rapports que l'on exige prématurément des ouvriers. Les donateurs veulent à tout prix être encouragés. Telle école du dimanche qui a donné 1 franc pour les missions, veut savoir combien d'âmes ont été gagnées par le moyen de ce franc. Votre mission ne souffre pas de ce mal-là. Vous ne recevez pas de rapports triomphants. Ce que vos missionnaires vous disent de leur œuvre et de ses fruits, vous pouvez être assurés que c'est toujours le *minimum* de ce qu'ils peuvent dire. Mais leur œuvre n'en est pas moins solide et fondée sur le roc. Elle ne frappe pas les regards, semblable à ces piles sous-marines qui por-

tent le pont du Forth ou de la Tay (1), et qui constituent la partie la plus nécessaire et la plus admirable de ces merveilleuses constructions. Mais le jour viendra où cette œuvre émergera du sein des eaux profondes, et on verra sa grandeur et sa vitalité par les fruits magnifiques qu'elle portera. »

Après ce précieux témoignage rendu à la mission du Zambèze, M. Johnston a raconté brièvement la suite et la fin de son voyage. De Kazungula, il s'est rendu chez Khama, le roi de Bamangwato ; une épidémie de petite vérole sévissait à la capitale, Palapyé, et l'art médical de notre voyageur a été largement mis à contribution. De là, reprenant la direction du nord, il a traversé le pays des Matébelés au sud du Mashonaland, puis, par le Manica, Massikesse et Gouvéia, dont le chef du même nom venait de mourir, il a rejoint le Zambèze à Sena, l'a franchi, s'est rendu au lac Nyassa par le Chiré, est revenu sur ses pas et a touché la côte orientale à Linde. C'est là que, trouvant un bateau à charbon, il a pu s'embarquer pour Zanzibar et de là pour l'Europe.

En terminant son récit, M. Johnston, après avoir répondu à diverses questions, est encore revenu sur la mission du Zambèze, qu'il a vivement recommandée à la sollicitude du Comité et des chrétiens qui la soutiennent.

« En dehors de la mission française du Zambèze, il n'y a pas en ce moment (2) de témoin du Christ sur une zone qui va de la côte occidentale, où opère la mission américaine, jusqu'au lac Nyassa et à la côte orientale, et qui n'a pas moins de 780 milles de hauteur (3).

---

(1) Ponts gigantesques construits récemment sur des estuaires en Écosse et en Angleterre.

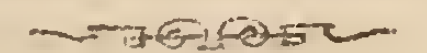
(2) La mission Arnot n'a pas, comme le supposait M. Johnston, interrompu ses travaux par suite des événements racontés plus haut.

(3) Voici, déterminée exactement, la zone privée de missionnaires autres que ceux de notre Société. Elle va, en largeur, des stations américaines du Bihé aux stations écossaises et anglaises du lac Nyassa, et du Chiré à la côte orientale. En hauteur, elle s'étend des stations les plus septentrionales de la Société de Londres, chez les Mangwatos et les Matébélés, jusqu'aux stations établies dans la boucle du Congo. Seule, dans cet immense espace, notre mission, avec la mission Arnot, tient actuellement le drapeau de la croix.

« J'insiste sur ce fait, car la *grandeur de l'œuvre* qui vous est confiée au Zambèze, en ressort ; et ce qui s'en dégage aussi, c'est *l'honneur* que Dieu vous fait en vous confiant cette tâche. Mais, permettez-moi de l'ajouter, vos ouvriers ont besoin d'être renforcés. M. Coillard, projetant de s'établir à la capitale, a parfaitement raison : c'est là qu'est le nœud des difficultés à vaincre, la clef des positions à conquérir. Mais vous, Société de missions, vous devez prendre des précautions et adjoindre à M. Coillard les aides dont il a besoin, sans quoi vous ne le garderez pas longtemps. Léaluyi est beaucoup plus malsain que Séfula; j'y ai eu les fièvres toutes les nuits. Les points les plus élevés de cette capitale ne sont que de quatre pieds au-dessus du niveau des inondations du Zambèze : quand les eaux se retirent, elles laissent les environs de la capitale couverts d'un limon fétide, sur une largeur de 30 milles et une longueur de 200 milles ; de là des émanations et des fièvres. Léaluyi a d'autres inconvénients : le tam-tam, les cris des femmes y retentissent pendant toutes les nuits; le sommeil y est difficile pour un homme âgé. M. Coillard, en disant que sa vie appartient à la mission et qu'il est dans la main de Dieu aussi bien à Léaluyi qu'à Séfula, est dans le vrai; mais ce n'est pas une raison pour ne pas prendre toutes les précautions possibles. Je voudrais que M. Coillard pût être libre de revenir souvent à Séfula pour s'y reposer et s'y retremper. Pour cela il faudrait qu'un jeune missionnaire pût être placé à Léaluyi, M. Coillard restant le titulaire du poste, mais n'étant pas obligé à y résider en permanence. »

On devine l'intérêt et l'émotion avec lesquels le Comité a entendu ces récits qui lui faisaient en quelque sorte toucher du doigt, dans sa réalité et dans sa solennelle grandeur, l'œuvre qui lui est confiée au Zambèze. Le président s'est fait l'interprète de ces sentiments et a remercié M. Johnston du bien qu'il a fait à M. Coillard par sa visite et lui a dit les vœux qui l'accompagneraient dans son voyage de retour et dans la suite

de sa carrière. M. Johnston a exprimé sa joie de l'accueil qu'il venait de recevoir; puis il a pris congé du Comité, après avoir été recommandé à la grâce de Dieu par une fervente prière du président.



COMMENT LES PAYS-BAS S'OCCUPENT DE MISSION
(Suite.)

LES MISSIONS NÉERLANDAISES AU XVIIe ET AU XVIIIe SIÈCLE. — LA SOCIÉTÉ NÉERLANDAISE DE MISSION. — LES PREMIERS OUVRIERS. — LA RÉACTION CONFESSIONNELLE. — DEUX NOUVELLES SOCIÉTÉS « CROYANTES ». — LES MISSIONS « ECCLÉSIASTIQUES ». — SOCIÉTÉS AUXILIAIRES ET SECONDAIRES. — LE GOUVERNEMENT. — VUE GÉNÉRALE.

Cependant, le siècle avait marché en Hollande. Les convictions flottantes et nuageuses s'étaient condensées; les opinions s'étaient polarisées. Les accents enthousiastes de la lyre de W. Bilderdijk avaient éveillé à la fois les sentiments nationaux et confessionnels des descendants de ceux que Guillaume d'Orange avait conduits jadis contre le duc d'Albe. Dans le rationalisme plus ou moins militant des uns, on voyait déjà poindre la critique négative de l'école de Leyde. Sur les ruines de l'ancien supranaturalisme qui avait uni et abrité les représentants de diverses tendances ecclésiastiques, naissait une réaction vigoureuse en faveur de l'orthodoxie stricte de Dordrecht. Hendrik de Cock en fut le premier héros, vers 1832, et, deux ans plus tard, il sortit avec sa communauté de l'Église officielle. C'est l'origine de l'Église chrétienne réformée (*Christelijk gereformeerde Kerk*) (1), dont la première communauté, celle d'Utrecht, obtint le droit d'existence par un rescrit royal du 14 février 1839. En outre, ce mouvement s'est propagé au sein même de l'Église officielle, où il a fini par s'incarner dans la personne du docteur A. Kuyper.

Au milieu de cette agitation et de ces métamorphoses, l'ancienne Société néerlandaise de mission demeurait comme une sorte de monument d'un âge passé; et quand elle se mit à osciller sur sa base ébranlée, elle inclina vers la gauche. Ce penchant avait été remarqué depuis assez longtemps. Dès 1842, le grand conservateur Groen van Prinsterer s'étonnait de pouvoir coopérer encore avec la Société rotterdamoise. Cinq ans après, il conseilla à ses amis d'envoyer leurs dons à la mission de Paris. De cette époque troublée date l'intérêt fidèle que d'excellents amis néerlandais portent à

(1) Ce nom ne date, cependant, que de 1869.

notre œuvre. D'autres soutinrent les missions d'Hermannsbourg et de Barmen (1). Toutefois, l'un des hommes les plus actifs du parti évangélique, le pasteur O.-G. Heldring, tenta, jusqu'en 1856, de défendre la cause de la Société néerlandaise de mission. En 1847, il avait suppléé à ce qu'il estimait être un défaut de l'organisation de cette Société, en envoyant en mission des ouvriers dépourvus de toute préparation théologique. Cette entreprise (*Christen-Werklieden*) eut d'abord un grand succès : les « ouvriers chrétiens » de Heldring, dont les premiers furent, d'ailleurs, fournis par Gossner, de Berlin, défrichèrent la Nouvelle-Guinée (2), les îles Sanghi et Talaou, la presqu'île méridionale de Celèbès. plus tard, le fondateur reconnut lui-même que ses instruments étaient insuffisants pour cons-



truire un édifice durable. En 1855, quelques amis chrétiens d'Amsterdam formèrent le Comité de Java (*Java-Comité*) : ils se proposaient seulement de réunir des fonds pour soutenir une Société de mission intérieure et extérieure (*Genootschap voor In- en Uitwendige Zending te Batavia*), qui existait à Batavia (Java) depuis 1851 (3). Ce n'est que plus tard, vers 1860, qu'ils entreprirent une mission proprement dite dans la haute vallée d'Angkola (Sumatra), et, en 1879, une autre dans la partie orientale de Java. Enfin, il faut mentionner ici l'activité du pasteur H.-W. Witteveen, d'Ermeloo, un de ces hommes dont le zèle ne s'accommode d'aucune coopération. Il

(1) Voir le *Journal des Missions*, 1891, p. 107 et suiv., et 1892, p. 94 et suiv., et ci-après, p. 53.

(2) Voir le *Journal des Missions*, 1891, p. 37.

(3) Celle-ci, fondée le 7 septembre 1851 par quelques chrétiens néerlandais de Batavia, était destinée à soutenir et à diriger sur place les ouvriers chrétiens de Heldring. Elle fut reconnue par le gouvernement en novembre 1854.

envoya, à ses propres risques et périls, en mai 1856, G. van Asselt comme missionnaire à Sumatra ; d'autres missionnaires quittèrent après cela la communauté séparée et isolée d'Ermeloo, pour aller aux îles Talaou, en Afrique et en Chine. Il y eut là d'excellents départs et point d'esprit de suite. L'entreprise déclina lentement; le dernier missionnaire d'Ermeloo est mort, en 1891, à Salatiga (Java central).

La fondation d'aucune de ces œuvres ne témoignait d'une hostilité directe contre la Société de Rotterdam; mais il se propageait certainement une certaine défiance à l'égard de cette association. Finalement, en mai 1858, une scission éclata dans son Comité. Le 23 juin suivant, quelques hommes très en vue, comme Groen van Prinsterer, Da Costa, Capadose, Heldring, van Rhijn, ce dernier un ancien directeur de la Société néerlandaise de mission, et d'autres, se réunirent pour former une nouvelle Société de mission, mais sans aboutir; ils s'engageaient à n'expédier que des missionnaires « croyants ». Cela paraît singulier. On le saisit mieux en apprenant que deux missionnaires de la Société néerlandaise venaient de donner leur démission assez bruyamment et en renonçant aux vérités centrales du christianisme. Ainsi débuta une scission que l'on ne pouvait plus éviter; malheureusement, elle aboutit à un fractionnement déplorable qui paralyse encore aujourd'hui les forces vives du christianisme néerlandais.

Une nouvelle Société néerlandaise de mission (*Nederlandsche Zendingsvereeniging*) (1) finit par se former à Rotterdam, à côté de l'ancienne, le 2 décembre 1858. Mais le public était devenu pointilleux ; même dans les cercles opposés à l'ancienne Société, on salua la nouvelle par des censures. On blâma son caractère laïque; on découvrit une tendance darbiste dans un pronom de l'article premier des statuts. Elle fit partir son premier messager en 1862. Depuis lors, elle concentre, avec beaucoup de sagesse et de persévérance, ses efforts sur les Soundanais ou « aborigènes », dans la partie occidentale de Java. Un de ses missionnaires, S. Coolsma, a terminé, en 1889, la traduction de la Bible en soundanais (2).

Cinq mois après la formation de cette Société, le 13 août 1859, plusieurs des chefs du parti évangélique, parmi eux O.-G. Heldring, créèrent la Société des missions d'Utrecht (*Utrechtsche Zendingsve-*

(1) Celle de 1797 se nomme *Genootschap* (société); celle de 1858 s'appela d'abord *Rotterdamsche Zendingsvereeniging* (union); elle prit le nom ci-dessus en 1861.

(2) *Orgaan der Nederl. Zendingsvereeniging*, 1889, p. 133-143. Cette Société comptait, au 31 décembre dernier, 1,093 chrétiens, dont 619 communiants, dirigés par huit missionnaires européens (*Orgaan*, 1892, p. 65).

reeniging). Elle prit rapidement de l'importance : en 1863, elle occupa la Nouvelle-Guinée (1), puis, en 1865, Halmaheira, la « Grande Terre » des Moluques ; dans les deux contrées, les « ouvriers chrétiens » de Heldring avaient fait œuvre de pionniers ; enfin, en 1884, un missionnaire fut envoyé d'Utrecht à l'île Bourou, qui dresse ses hautes montagnes à l'ouest de Céram, parmi les Moluques du sud.

Les deux dernières associations mentionnées sont nées par scission pour des raisons doctrinales. D'autres se formèrent pour des motifs ecclésiastiques. Les mennonites (2) ou baptistes néerlandais soutenaient, depuis 1824, leurs frères anglais. En 1847, ils fondèrent à Amsterdam l'Union baptiste pour les progrès de la propagation de l'Évangile dans les colonies néerlandaises (*Doopsgezinde Vereeniging tot bevordering der Evangelieverbreiding in de Nederl. overzeesche Bezittingen*). Leur premier missionnaire se fixa, en 1854, dans le pays de Djapara (Java). Le centre de leur activité, qui est aussi colonisatrice, se trouve aujourd'hui dans la ville de Mergaradja. Depuis 1878, ils occupent encore quelques postes sur la côte ouest de Sumatra, presque sous l'équateur. D'autre part, l'Église réformée libre (de 1834) s'intéressait depuis 1839 à l'évangélisation de Java. Ensuite, elle fit diverses tentatives en Chine (1851), au Transvaal (1858), à Surinam (1863). Enfin, en juin 1872, le synode de cette Église régularisa définitivement son activité extérieure, en nommant une commission permanente de mission (*Allgemeene Zendingscommissie der christelijk gereformeerde Kerk*) ; celle-ci dirigea jusque tout récemment des missionnaires à Batavia (1873), à Sourabaya (Java oriental) et à l'île Soumba (1885), dont les mœurs primitives sont si intéressantes. Avant cela, la Société d'Utrecht ni surtout la nouvelle de Rotterdam, n'avaient pu convenir à ceux qui désiraient évangéliser les païens et qui ne trouvaient une expression satisfaisante de leur foi que dans les formules de Dordrecht. Ils créerent, en 1860, la Société néerlandaise réformée de mission (*Nederlandsche Gereformeerde Zendingsvereeniging*). Tous les missionnaires de cette Société doivent adhérer explicitement aux écrits symboliques de l'Eglise réformée néerlandaise.

---

(1) Où nous avons rencontré ses missionnaires à l'œuvre ; voir le *Journal des Missions*, 1892, p. 37 et suiv.

(2) Descendants des disciples de Menno Simons (1492-1559, qui, choqué par le pédobaptisme, quitta l'Église réformée néerlandaise en 1536 et rassembla, en les assagissant, les débris des anabaptistes. Ils sont actuellement environ 50,000 en Hollande ; mais ils se sont répandus en Allemagne (18,000), en Russie (40,000), et aux Etats-Unis (200,000).

Toute l'activité porte une marque ecclésiastique spéciale. Le missionnaire est délégué par son Église locale; il va fonder des Églises; on abhorre le nom de station. On semblait même retourner, dans la pratique, au multitudinisme des missions du XVIIe siècle; en 1882, le missionnaire Brieger baptisa en une tournée de quelques semaines, dans les résidences de Tegal et de Banyoumas (Java central), plus de mille personnes; d'autres milliers ont été reçus dans les « Églises » depuis lors, surtout dans le sultanat de Djokdjokarta (Java central), sur le versant de l'Océan Indien. Le pasteur L. Cachet, délégué en mai 1891 pour inspecter ces travaux, a heureusement enrayé cette façon sommaire d'évangéliser. Au reste, une nouvelle évolution s'effectue dans ces cercles. Dans le récent conflit entre le synode officiel et l'université libre d'Amsterdam, fondée en 1880 à l'instigation du docteur A. Kuyper, les partisans de la Société réformée de mission sont devenus des dissidents; ils se sont confédérés, au cours de l'année 1892, avec les Églises issues du schisme de 1834; il paraît que des négociations actuellement pendantes aboutiront à la fusion des deux missions ecclésiastiques réformées.

On voit ainsi, en face de l'ancienne Société néerlandaise née en 1797 et qui subsiste toujours avec sa tendance latitudinaire, une première série de sociétés servant d'organes au parti évangélique, et une seconde série où se réfléchissent les divisions confessionnelles des Pays-Bas. Peut-être pourrait-on classer dans cette dernière série la Société auxiliaire des missions moraves (*Zeister Hulpsgenootschap*), fondée à Zeist dès 1798 pour aider les entreprises apostoliques de l'Unité des frères dans la Guyane hollandaise. Il reste après cela une troisième série d'agences de mission soit évangéliques, soit confessionnelles, soit auxiliaires, mais toutes d'origine récente dans les Pays-Bas.

Seule, la plus importante remonte par ses racines au delà du milieu de ce siècle. C'est le Comité auxiliaire de la Société rhénane de mission (*Hulpsgenootschap voor de Rhijnsche Zending*), constitué à Amsterdam, le 29 juin 1869. La Société rhénane a son siège central à Barmen (1); elle a évangélisé les Dayak de la côte sud de Bornéo depuis 1835 jusqu'en 1859; alors, une insurrection anéantit cette œuvre et causa la mort violente de quatre missionnaires et de trois de leurs compagnes. On ne reprit le travail qu'en 1866. En attendant, l'attention des directeurs avait été attirée sur les Batta de Sumatra qui résident, au nombre de trois cent mille environ, autour

(1) Voir le *Journal des Missions*, 1891, p. 107 et suiv.; 1892, p. 94 et suiv.

du grand lac de Toba. Deux missionnaires d'Ermeloo (1) travaillaient dans ces contrées depuis 1856; en 1861, ils passèrent au service de la Société rhénane qui se hâta de leur envoyer d'autres auxiliaires. L'Évangile célèbre là, ainsi qu'à l'île de Nias, à l'ouest de Sumatra, des triomphes remarquables. On y compte vingt-deux mille six cent soixante et dix Batta baptisés,— les Niassi paraissent être les descendants d'une ancienne colonie batta — dont quatre mille cinquante-quatre membres communiants de l'Église et cinq mille neuf cent quatorze catéchumènes (2).

Dans les mêmes cercles d'où était sorti le Comité auxiliaire de la Société de Barmen et dont faisaient parti les hommes qui avaient formé le Comité de Java (3), on se préoccupait, en 1872, de la nécessité de créer une école supérieure où l'on instruirait des aides indigènes. Les pourparlers aboutirent, le 15 novembre 1872, à la constitution du Comité central pour créer et maintenir un séminaire près de Batavia (*Centraal-Comité voor de oprichting en instandhouding van een Seminarie nabij Batavia*). Un capital considérable fut réuni, et, en 1878, l'école fut installée à Dépok, à près de quarante kilomètres au sud de Batavia. On y reçoit trente-quatre élèves qui y passent trois ou quatre ans. Plusieurs sociétés de mission y envoient des jeunes gens; durant l'année scolaire de 1890-91, il y avait douze Batta, dix Sanghirais, sept Javanais et cinq Dayak (4). Environ soixante-quinze élèves de Dépok sont actuellement employés dans toute l'Insulinde. C'est là une excellente œuvre d'alliance évangélique. On trouve un autre exemple d'un pareil esprit d'union chrétienne, dans le Comité pour les îles Sanghi et Talaou (*Sangi en Talaoet-Comité*), né en 1887 et composé de délégués du Comité de Java, de la Société d'Utrecht et de celle de Rotterdam (la nouvelle). L'existence d'une œuvre fort importante, commencée en 1857 par des « ouvriers chrétiens » de Heldring, se trouve ainsi assurée (5).

Un autre groupe de chrétiens néerlandais, les luthériens, voulurent finalement avoir leur mission en Insulinde. Ils nommèrent, en 1882, une commission de mission extérieure (*Nederlandsch evangelisch luthersch Genootschap*) que dirigent aujourd'hui deux missionnaires aux îles Batou, à l'ouest de Sumatra.

(1) Voir ci-dessus, p. 50. Un Anglais y avait fait une première tentative vers 1820, et deux missionnaires américains y furent assassinés et dévorés par les Dayak, aussitôt après être arrivés, en 1834.

(2) *Jahresbericht der Rhein. Missions-Gesellschaft*, 1892, p. 74.

(3) Voir ci-dessus, p. 50.

(4) *Geïllustreerd Zendingblad* (Amsterdam), 1891, p. 94.

(5) Voir le *Journal des Missions*, 1892, p. 326 et suiv.

En dernier lieu, il faut nommer la Société ou l'Union pour soutenir la mission de Salatiga à Java (*Vereeniging tot ondersteuning der Salatiga-Zending op Java*). Sa formation, en 1890, a été provoquée par le désir de constituer un propriétaire légal pour divers terrains et bâtiments appartenant à ce que l'on nomme la mission de Salatiga. On doit sans doute remonter le courant de son histoire jusqu'à Bruckner, un élève de Jaenicke, qui partit avec Jos. Kam en 1813 (1) et s'établit dans le district de Semarang (Java central); devenu baptiste, il se sépara de la Société néerlandaise, et transporta sa résidence à Salatiga, dans le même district. Il fut là un ouvrier fidèle, mais s'isolant de plus en plus, et mourut presque dans l'abandon vers le milieu du siècle. Il avait traduit le Nouveau Testament en javanais. Vers cette même époque, une dame Le Jolle, qui demeurait dans la contrée avec son mari, officier de l'armée coloniale, profitait de toutes les occasions pour encourager les chrétiens indigènes qu'elle rencontrait ou pour évangéliser les non chrétiens. Elle quitta le pays en 1856, non sans avoir obtenu une réserve territoriale pour ses protégés. Il y avait alors une cinquantaine de baptisés. En Hollande, madame Le Jolle entra en rapport avec la communauté d'Ermeloo. De là, R. de Boer, mort récemment (2), fut expédié à Java, en 1868, pour prendre soin de ces convertis. En 1884, la Société allemande de Neukirchen (3) lui envoya des auxiliaires; elle dirigera sans doute désormais cette œuvre un peu particulariste par ses origines, dont le Comité de Salatiga forme la Société auxiliaire en Hollande.

Un étranger s'égare facilement dans ce dédale de divisions. On a essayé dans ce qui précède de résumer les origines de toutes ces agences de mission et d'en montrer les caractères les plus saillants. Il sera plus facile désormais, en renvoyant le lecteur attentif à cette étude, de parler de l'œuvre importante que nos amis néerlandais poursuivent dans leurs colonies. Encore faut-il mentionner, pour être à peu près complet, que l'ancienne Société de Rotterdam, privée d'une partie de ses ressources à la suite de la crise qu'elle traversa, finit par remettre au gouvernement la mission florissante de Celèbès. On compte là et dans plusieurs autres îles, depuis 1873, un certain nombre de missionnaires (*hulppredikers*, « pasteurs auxiliaires »), qui desservent les communautés indigènes et qui sont salariés par le gouvernement. Il y en a une trentaine environ.

---

(1) Voir le *Journal des Missions*, 1892, p. 545.
(2) Voir ci-dessus, p. 51.
(3) Voir le *Journal des Missions*, 1891, p. 107.

Suivant le dernier rapport des colonies néerlandaises (1), on compte environ deux cent soixante-six mille chrétiens sur une population de trente millions dans l'Insulinde. Quatre-vingt mille de ces chrétiens appartiennent aux communautés dirigées par les diverses sociétés de mission; environ cent quatre-vingt-dix mille sont confiés aux soins des pasteurs auxiliaires de l'Église officielle des Indes, et de ce nombre, mille neuf cent cinquante seulement sont à Java, dont la population se monte à environ dix-huit millions d'habitants (2).

AGENCES.	SIÈGE CENTRAL.	FONDATION.	CHAMP DE TRAVAIL.	STATIONS.	MISSIONNAIRES.	AIDES INDIGÈNES.
1. Société néerlandaise. .	Rotterdam.	1797	Java (1812, 1848), Moluques (1815), Célèbes (1826).. .	10	12	7
2. Société auxil. morave.	Zeist.	1798	Surinam (1735).			
3. Association baptiste. .	Amsterdam.	1847	Java central (1854), Sumatra (1870).	4	5	12
4. Comité de Java.	Amsterdam.	1855	Sumatra (1860), Java orient. (1879).	3	3	5
5. Association néerland. .	Rotterdam.	1858	Java occidental (1862). . .	8	7	17
6. Association d'Utrecht.	Utrecht.	1859	Nlle-Guinée (1863), Halmaheira (1865), Bourou (1884)	7	7	4
7. Mission d'Ermeloo. . .	Ermeloo.	1860	(Nombreux commencem.).	—	—	—
8. Association néerl. réformée.	Amsterdam.	1861	Java central (1862).	5	4	5
9. Société auxil. de Barmen.	Amsterdam	1869	Bornéo (1835), Sumatra (1861).	30	36	13
10. Commission de l'Eglise chrétienne réformée.	Leyde.	1872	Java occidental (1873), Soumba (1887).	4	4	2
11. Comité cent. de Dépok.	Amsterdam.	1872	Séminaire de Dépok (1878).	1	2	—
12. Société luthér. néerl. .	Amsterdam.	1882	Batou, près Sumatra (1882).	1	1	—
13. Comité de Sanghi et Talaou.	Amsterdam.	1887	Sanghi et Talaou (1857). .	6	6	—
14. Comité de Salatiga. . .	Dordrecht.	1890	Java central (1869)	4	4	—
				83	92	65

(1) *Uit het Koloniaalverslag van 1891* dans les *Mededeelingen* (Rotterdam), 1892, p. 36 et suiv.

(2) Le tableau suivant donne un aperçu sommaire des missions néerlandaises; on se rappellera que les agences classées sous les numéros 8 et 10 sont en voie de se fondre en une seule; ce sera la mission des « Églises réformées » dissidentes.

F. H. K.

Le gérant : ALFRED BOEGNER.

Paris. — Imp. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 17392.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

GRANDEUR DE L'ŒUVRE DES MISSIONS

On faisait récemment observer que les hommes qui s'occupent de politique par profession sont exposés à un péril : celui de ne voir, dans les grandes questions qui agitent un pays, que le côté étroit de l'intérêt électoral et parlementaire, tandis que le côté large, celui qui intéresse l'âme de la nation et son avenir, court risque de leur échapper.

Pareil danger menace, en ce moment, les chrétiens qui s'occupent des missions. Cette œuvre est sortie de l'ombre où elle se poursuivait autrefois ; en Afrique, en particulier, elle a été mêlée à l'exploration, mise en contact, parfois en conflit avec l'expansion coloniale; de là, une discussion ouverte sur ses actes, sur sa ligne de conduite, que les uns ont approuvée, les autres critiquée avec passion.

Cet état de choses n'a-t-il pas réagi sur nous? La discussion des procédés, la critique de la marche suivie n'a-t-elle

pas, chez plusieurs, pris la place de l'intérêt actif, de la participation directe à l'œuvre des missions? Le « *On devrait* faire ceci ou cela, » n'a-t-il pas étouffé, dans plus d'un cœur, le « *je dois* faire » qui enfante le sacrifice et seul rend possible le progrès ?

Rien ne remet dans l'ordre; rien ne ressuscite, dans le cœur des chrétiens le *je dois* du vrai disciple, comme de contempler les missions en elles-mêmes, telles que le Maître les a voulues; telles que l'Eglise primitive les a faites; telles que nous les ont rendues les hommes du Réveil, ou bien encore telles que nous les fait voir l'état actuel de l'humanité.

. Contentons-nous, pour aujourd'hui, de cette dernière étude; jetons un coup-d'œil sur le monde; dans quelle mesure la tâche des missions est-elle accomplie?

Pour répondre, il nous faut donner des chiffres : mais ces chiffres ont leur éloquence. Le poète latin disait qu'il y a des larmes dans les choses; dans les chiffres aussi, il peut y avoir des gémissements, et ce soupir de la créature « qui attend avec impatience, comme le dit l'apôtre, que les enfants de Dieu soient manifestés. »

A l'heure actuelle, près de dix-neuf siècles après que Jésus-Christ a dit : « Quand j'aurai été élevé de la terre, j'attirerai tous les hommes à moi », sur 1 milliard 470 millions d'habitants que compte la terre, il y a encore 173 millions de mahométans et 874 millions de païens; c'est-à-dire que plus d'1 milliard d'hommes, plus des deux tiers de la population totale du globe ne connaissent pas encore le Dieu de Jésus-Christ. Le reste des habitants de la terre se répartissent ainsi : Juifs, 8 millions ; catholiques grecs, 85 millions ; catholiques romains, 195 millions ; protestants, 135 millions (1).

(1) Ces chiffres et ceux qui suivent sont empruntés à diverses sources, notamment à un article de la *Missionnary Review of the World*, 1893, p. 1 et suiv., et à un article des *Regions Beyond*, 1892, livraison de déc., p. 450 et ss. D'après une autre estimation, parue en tête de l'atlas de poche de

En présence de ce fait, combien la tâche assignée à l'Église paraît immense ! Combien faible la petite armée des missions évangéliques avec ses 264 corps d'armée ou sociétés, ses 5,726 missionnaires hommes et femmes, et ses 10,514 stations (1); et combien douteuse serait la victoire, si nous n'avions pour nous rassurer les promesses de Jésus-Christ et ces prophétiques paraboles qui nous montrent, dans la petitesse même des premiers résultats, la garantie du triomphe final.

Mais il faut descendre de ces généralités et voir de plus près cette formidable puissance contre laquelle nous avons à lutter.

Dans la masse du monde encore étranger à Christ, il y a des parties plus compactes, des noyaux plus solides que d'autres; ce sont ces portions de la terre qui sont, entre tous les champs de la mission, les plus importants. La Chine, l'Inde, l'Afrique, voilà, parmi ces forteresses de l'erreur et du mal, les principales.

La Chine compte à elle seule un quart des habitants de la terre, soit 380 millions d'âmes. Or, il n'y a, à l'heure actuelle, en Chine, malgré les progrès récents des missions évangéliques, que 1,400 missionnaires, hommes et femmes. Un journal faisait récemment ce calcul : en supposant que la parole de chacun de ces missionnaires pût atteindre

J. Perthes, Gotha, 1891, la répartition des habitants de la terre par religions serait la suivante :

Chrétiens.		466 mill., formant	30,2 0/0		de la popul. totale
Catholiques.	210 millions		13,6		—
Protestants.	158 —		10,2		—
Grecs	90 —		5,9		—
Autres . . .	8 —		0,5		—
Juifs		7 —		0,5	—
Mahométans.		178 —		11,5	—
Païens		892 —		57,8	—
Totaux. .		1,543		100	

(1) Voir, sur le progrès des missions, la *Chronique des missions* de notre journal, année 1892, p. 448 et suiv.

70,000 personnes. il resterait encore plus de 200 millions de Chinois inaccessibles à l'Évangile.

L'Inde possède environ 280 millions d'habitants, répartis sur une surface égale à sept fois l'empire d'Allemagne. Pour cette masse d'hommes, le chiffre total des missionnaires des deux sexes n'est encore que de 1,600. En divisant la population totale de l'Inde entre ses missionnaires, on arrive à ce résultat qu'il n'y a qu'un missionnaire, homme ou femme, pour 175,000 âmes. En attribuant à chacun de ces missionnaires une paroisse de 47,000 âmes, il resterait encore 200 millions d'Hindous en dehors de toute atteinte de l'Évangile. En comparant l'Inde et la Grande-Bretagne, au poiut de vue de la répartition des secours religieux, on constate que ce dernier pays compte 54 fois plus de pasteurs consacrés pour ses 35 millions de chrétiens, que l'Inde n'a de missionnaires des deux sexes pour ses 280 millions d'habitants.

L'Afrique compte un peu moins d'habitants que l'Inde : on évalue sa population à 200 millions d'âmes. Un sixième de la population non chrétienne du globe habite l'Afrique; un quart de l'Afrique est mahométane. Il y a dans ce continent environ 500 langues qui n'ont pas été réduites en écriture.

Mais faisons un effort de plus. Tâchons de pénétrer au-delà des chiffres, jusqu'aux réalités douloureuses qu'ils expriment, et de nous représenter la vie de ce milliard d'hommes qui sont « sans Dieu et sans espérance ! »

Il y a quelques années, un correspondant du *Temps*, visitant la Chine, disait ses impressions en parcourant les rues de Canton, vraie fourmilière humaine, comme nos grandes cités. Il décrivait le singulier état d'âme où il s'était peu à peu vu plonger, à mesure qu'il pénétrait plus avant dans ce milieu et qu'il s'imprégnait de son atmosphère. «En me représentant, disait ce voyageur que nous citons de mémoire, la manière de penser, de sentir, de juger de ces milliers d'hommes qui m'entouraient, je me rappelai que cette manière de penser, de juger, de sentir, de croire, était celle d'autres villes, plus

vastes encore ; de provinces grandes comme des pays ; d'un empire aussi étendu qu'un continent; de près de 400 millions d'hommes, c'est-à-dire d'une fraction notable de la population terrestre. Faisant ensuite retour sur la population européenne et chrétienne, si inférieure numériquement, et me souvenant de l'antiquité de la civilisation chinoise, j'en venais à me demander qui avait raison, de nous, minorité née d'hier, ou de cette humanité chinoise qui regarde notre agitation avec un si tranquille sentiment de sa supériorité et de la vérité de sa manière de voir. »

L'Inde païenne est peut-être plus sérieusement entamée par le christianisme que la Chine; certains sages hindous ont rendu à Jésus-Christ un bel hommage d'admiration et de reconnaissance. Il ne faut cependant pas se faire illusion : la puissance du paganisme hindou reste debout, et cette puissance est foncièrement malfaisante et contraire à l'esprit évangélique. Un journal publié à Bombay, le *Dhyanodaya*, mettait récemment qui que ce soit au défi de trouver, dans les livres sacrés des Hindous, un seul passage disant que *Dieu hait le mal.* « Les dieux de l'Inde, disait naguère un des articles cités plus haut, bénissent et aiment leurs adorateurs. Mais nul Hindou païen ne se doute que Dieu a tant aimé le monde que de donner son Fils unique pour le sauver. »

Quand on longe la côte d'Afrique et qu'on double le Cap Vert de nuit, on aperçoit, sur le sommet de la colline qui domine ce cap, un phare solitaire, seul point lumineux entre la double obscurité de la terre et de l'océan. Ce phare est l'image de la mission chrétienne dans cette partie de l'Afrique. Apportée sur la côte par les chrétiens, comme ce phare qu'y a dressé notre pays, c'est à peine si elle projette sa lumière à quelque distance de la côte. Puis, plus rien, c'est la nuit! Pénétrons, par l'imagination, dans ce mystérieux intérieur. Des soldats y sont entrés; de courageux explorateurs l'ont traversé : un René Caillé, il y a soixante-cinq ans; un Monteil, il y a quelques mois. La mission chrétienne n'a pu, jusqu'ici, s'y installer. Pourquoi ? C'est qu'ici, à quelques dis-

tricts près, nous sommes sur terre musulmane. L'islamisme n'est pas, comme certaines formes du paganisme, une matière neutre, qui se laisse désagréger et dissoudre. C'est une puissance concentrée, ayant conscience de sa force, résistant aux attaques, agressive, conquérante elle-même. Elle domine presque sans partage l'immense Soudan, du Sénégal jusqu'à l'Abyssinie. Là vivent et meurent 90 millions d'hommes sans autre Dieu que le Dieu de Mahomet; là se parlent 100 langues dans lesquelles la parole de Dieu n'a pas été traduite; là, plus qu'ailleurs, « les ténèbres couvrent la terre et l'obscurité des nations. »

Un dernier exemple. Notre mission du Zambèze occupe le centre d'une vaste région où, seule, elle représente l'Évangile. Le rayon de cet immense disque aux bords irréguliers mesure de 800 à 1,500 kilomètres, distance qu'il faut franchir à partir de Séfula pour rencontrer une autre mission chrétienne. Seule, la station de Nana Kandoundou, appartenant à la mission Arnot, est plus rapprochée; 500 kilomètres environ la séparent de la résidence de M. Coillard.

Oh! que l'œuvre qui nous est confiée paraît grande, ainsi éclairée par les faits; grande dans son objet, grande dans les responsabilités qu'elle nous impose, quoique petite dans ses proportions actuelles. Et combien les débats où l'on s'attarde, au lieu d'agir, paraissent mesquins, en comparaison de la question qui devrait tout absorber, tout effacer: que faire, *que dois-je faire* moi, chrétien, pour changer en victoire la défaite apparente de l'Évangile, pour que la bonne nouvelle soit prêchée, pour que le règne de Dieu s'avance, pour que le Roi puisse venir?

O Jésus! fais nous honte de notre paresse, de notre inaction, de notre vie facile et insouciante, alors que le monde meurt encore loin de toi! Fais revivre en nous l'esprit de foi et de sacrifice, sans lequel nous ne pouvons rien! Fais qu'à l'exemple du grand apôtre, nous entendions retentir

dans notre conscience ton ordre suprême et qu'à notre tour nous apprenions à dire : « Malheur à moi, si je n'évangélise ! » Et que, prenant chacun notre part de ton œuvre, nous sachions enfin nous donner sans réserve, pour que tu disposes, selon ta volonté, de nos personnes et de nos biens, qui sont à toi, et qu'ainsi « quelques-uns, au moins, soient sauvés » par notre moyen !

LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS A CHICAGO

Outre la place qui lui sera faite dans le livre d'or du protestantisme français, dont la préparation a été confiée à M. F. Puaux, la Société des missions sera représentée à Chicago, dans la section française d'économie sociale, par un envoi d'objets et de volumes, et notamment par la belle carte murale d'Afrique de M. F. H. Krüger.

Outre cette participation à l'Exposition proprement dite, la Société prendra part au *Congrès africain*, qui siégera au mois d'août, et où assisteront les hommes qui se sont spécialement occupés de l'Afrique, soit comme missionnaires, soit autrement. Le directeur de la Maison des missions a été invité à exposer à ce Congrès les travaux des protestants de langue française dans les missions africaines, soit oralement, soit, ce qui aura lieu, par un rapport écrit. Ajoutons que les différentes communications qui seront faites au Congrès africain doivent recevoir une vaste publicité par les soins du gouvernement des États-Unis, ce qui en augmente sensiblement la portée.

NOUVELLES DU MOIS

Le 28 décembre, une députation du Comité, composée de M. L. Vernes, président du consistoire réformé, de M. F. Puaux, et du directeur de la Maison des missions, a été reçue par

M. le **sous-secrétaire d'Etat des colonies**, qu'elle a entretenu des intérêts des Églises taïtiennes.

Une démarche du même genre, destinée à entretenir le même haut fonctionnaire de la situation de M. E. Langereau, à **Maré**, avait eu lieu au mois de juillet.

Dans le cours du mois de décembre, une **circulaire** a été adressée aux **Comités auxiliaires** des départements et de l'étranger. Cette circulaire fait suite à une série de lettres du même genre, dont la plus ancienne remonte au 25 juin 1884.

Nous saisissons cette occasion pour prier les amis des missions, habitant des régions non encore pourvues de Comités auxiliaires, de se demander si le moment ne serait pas venu, pour eux, de se grouper plus étroitement en créant ce rouage, superflu peut-être quand il s'agit seulement de maintenir ce qui existe, mais indispensable pour gagner du terrain. La correspondance entre le Comité central et les associations auxiliaires a été, à l'origine de notre Société, un puissant moyen de progrès ; il est désirable que ce trait de notre physionomie primitive revive de plus en plus.

Visites en Angleterre. — Dans le courant de l'année dernière, M. F. H. Krüger, professeur de la Maison des missions, s'est rendu à deux reprises à Londres pour entretenir les chrétiens anglais de notre œuvre de Lessouto, et pour réclamer, en particulier, leur concours en faveur des évangélistes et des pasteurs indigènes formés par la mission.

La première de ces visites a eu lieu au mois de mai, la deuxième à la fin de novembre et au commencement de décembre. Dans cette dernière occasion, M. Krüger n'a pas tenu moins de dix réunions publiques et privées. Il a reçu partout un accueil encourageant, bien que le résultat matériel de ses efforts ne soit pas encore ce qu'on peut espérer pour l'avenir. La visite de notre délégué avait été soigneusement préparée par M. James E. Mathieson, un ami qui avait bien voulu, lors d'une visite antérieure de M. Appia et du di-

recteur à Londres, accepter la charge de secrétaire d'un Comité auxiliaire destiné à centraliser les dons faits en faveur de notre mission par les chrétiens anglais.

Le développement qu'a pris notre œuvre ces derniers temps a augmenté la tâche du directeur au point que ses forces ne suffisaient plus à l'accomplir. Le Comité lui a, en conséquence, imposé l'obligation de s'adjoindre **un aide** Malgré sa répugnance à ajouter quoi que ce soit aux charges qui pèsent sur la Société, le directeur a fini par se rendre à la nécessité et a demandé à M. Auguste Jaques, ancien missionnaire de la mission romande au Transvaal, de l'assister comme **secrétaire**. M. Jaques, que l'état de sa santé a seul empêché de retourner dans son champ de missions, dont il ne supporte pas le climat, a accepté, et entrera en fonctions à Pâques.

La **Société des Amis des missions**, association composée en majeure partie d'étudiants en théologie et d'élèves de la Maison des missions, vient de publier son rapport annuel. Elle énonce l'intention de donner désormais à *l'action* au service des missions une place égale à *l'étude* des missions, qui, dans l'origine, occupait la première place dans son programme. Cette Société compte actuellement 22 membres. C'est elle qui met à la disposition de nos Églises des vues de nos champs de missions, préparées pour projections. Nous exprimons ici à nos jeunes frères tous nos vœux pour le succès de leurs efforts.

Une série de **cinq conférences sur l'Afrique et le Christianisme,** spécialement destinées aux étudiants, sera donnée, Dieu voulant, dans la chapelle de la Maison des Missions, par M. F. H. Krüger. Ces leçons commenceront au cours du mois de février et se suivront de semaine en semaine. Un avis ultérieur fera connaître le jour et l'heure des conférences, dont voici les sujets : I. L'ancienne Église d'Afrique

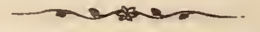
— II. Le Christianisme au Congo aux XVIe et XVIIe siècles. — III. Les missions chrétiennes dans l'Afrique australe jusqu'en 1875. — IV. Les missions chrétiennes dans l'Afrique occidentale jusqu'en 1876. — V. La conquête chrétienne en Afrique depuis la mort de Livingstone.

Le **Petit Messager de Noël** que nous annoncions dans notre numéro de décembre, a été rapidement enlevé, si bien qu'il a fallu faire un nouveau tirage pour le service des abonnements. D'autre part, le nombre de ces abonnements a augmenté d'une façon encourageante. Nous rappelons aux pasteurs et directeurs d'écoles du dimanche, que le *Petit Messager* pris par séries est accordé à des conditions très modiques (1).

La nouvelle édition de l'ouvrage : **Une femme missionnaire** est en vente (2).

L'assemblée générale annuelle de la Société des missions aura lieu le jeudi 20 avril. La *Réunion familière* d'usage se tiendra le dimanche suivant dans l'après-midi.

Nous attirons l'attention de nos amis sur les **renseignements postaux** relatifs à nos divers champs de missions. que nous donnons à la dernière page de la couverture. Ces indications, que nous venons de compléter, sont puisées aux sources officielles.



PROCHAINS DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

M. et madame Brun, après un séjour de sept mois en France, doivent s'embarquer, à Marseille, le 3 février, avec leurs trois plus jeunes enfants, pour retourner à Taïti, *via* Sydney et Auckland. Ils doivent quitter la Maison des Missions,

(1) Voir à la couverture.
(2) Voir à la couverture.

où ils ont passé la plus grande partie du mois de janvier, le 1er février.

Le même jour aura lieu un autre départ, celui de madame Escande, retournant au Sénégal avec son enfant, pour s'embarquer à Bordeaux le 5 février. Madame Lasserre, mère de madame Escande, accompagne sa fille à Saint-Louis, où elle compte faire un séjour.

LESSOUTO

NOS MISSIONNAIRES EN VOYAGE

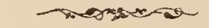
Nous avons reçu de bonnes nouvelles de M. et mademoiselle Krüger, ainsi que de leurs compagnes de voyage, mademoiselle Jacot et mesdemoiselles Kohler. Nos voyageurs ont débarqué, le 25 décembre, jour de Noël, au Cap, et y ont trouvé M. le missionnaire Pascal, venu au-devant de sa fiancée, mademoiselle Eveline Krüger. La joie de l'arrivée a été quelque peu assombrie par une nouvelle apportée par le télégraphe : celle de la perte du *Nubian*, navire parti huit jours après celui de nos voyageurs, et auquel avait été laissée une partie, heureusement petite, de leurs bagages (1).

Après quelques jours passés au Cap, nos voyageurs se sont mis en route pour l'intérieur. Le 29 décembre, à neuf heures du soir, ils montaient dans le train, et après un voyage de quarante-huit heures, moins fatigant qu'on n'eût pu le craindre, ils arrivaient à Aliwal North. Le pasteur méthodiste, M. Butt, les y attendait, et leur réservait le meilleur accueil.

Une circonstance imprévue a obligé nos voyageurs à prolonger leur séjour à Aliwal-North. Une maladie du bétail a eu pour effet d'interrompre toutes communications entre le Lessouto, la colonie du Cap et l'Etat libre de l'Orange. Par

(1) Les caisses chargées sur le *Nubian* étaient assurées, et ont pu être immédiatement remplacées. Le nouvel envoi est déjà en route pour le Cap. La perte est donc nulle.

suite, les missionnaires du Lessouto ont dû renoncer à envoyer, selon l'usage, des wagons pour chercher les nouveaux arrivants, et ceux-ci ont dû se résigner à louer un cart, cabriolet à deux roues en usage dans l'Afrique méridionale. Au moment où M. Edgar Krüger nous écrivait (2 janvier), le véhicule et l'un des chevaux nécessaires étaient trouvés. Malgré ces divers contre-temps, le moral de la petite troupe était excellent.



AU DELA DES MALOUTIS

Voilà bien longtemps que nous n'avons entretenu nos lecteurs de deux stations dont, autrefois, les noms revenaient souvent sous notre plume, Matatielé ou Mafubé et Paballong. Elles se trouvent, on le sait, en dehors du Lessouto proprement dit; il faut faire un trajet de deux jours, à cheval, pour les rejoindre, et le chemin que l'on suit franchit des montagnes hautes de 2,000 à 3,000 mètres. Pour s'y rendre en wagons à bœufs, il faut se résigner à un voyage de plusieurs semaines. Les missionnaires qui les occupent sont M. Cochet, placé à Mafubé, et M. Bertschy, qui occupe Paballong. On se rappelle dans quelles circonstances pénibles le missionnaire auquel ce dernier a succédé, s'était séparé de notre Société. Aussi n'était-il pas facile de le remplacer ; M. Bertschy, en obéissant à l'appel de la Conférence qui l'invitait à se charger de cette lourde tâche, a fait preuve d'un véritable dévouement.

Le ministère de M. Bertschy à Paballong a été une longue suite de luttes et d'efforts. Ses débuts mêmes ont été pénibles. Il avait dû, pour se rendre au poste que lui assignait la confiance de ses collègues, se séparer d'une station créée par son travail, et à laquelle il était très attaché, la station de *Sébapala*, où M. Pascal l'a remplacé. L'accueil que lui fit sa nouvelle paroisse, encore sous le coup du départ de son missionnaire, fut loin d'être encourageant. Accompagné de deux

membres de la Conférence, MM. Kohler et Cochet, chargés de l'installer, il alla d'abord se présenter au chef du district, le vieux Lébénya. Celui-ci convoqua un « pitso » ou assemblée du peuple, où notre missionnaire fut tout simplement éconduit. Il dut aller attendre, de l'autre côté des montagnes, que les dispositions fussent meilleures. C'est ce qui arriva au bout d'un certain temps : le chef avisa M. Bertschy qu'il ne s'opposait plus à son installation dans son district, et notre frère put enfin rejoindre son poste.

Dans quel état il le trouva ! Les bâtiments de la station, longtemps négligés, menaçaient ruine, et l'Eglise était profondément divisée. Sur les 363 membres qu'elle comptait, 188 seulement déclarèrent reconnaître l'autorité de leur nouveau pasteur ; 175 se constituèrent à part. Outre le schisme lui-même, l'état moral de l'Église était lamentable. La discipline était tombée en désuétude ; des évangélistes avaient suivi dans leur défection les membres de l'Église séparés de notre mission.

M. Bertschy ne perdit pas courage. Il entreprit avec confiance son œuvre de réparation morale et matérielle ; en février 1891, il pouvait écrire : « Malgré ce que je vous ai dit et qui est, je crois, l'état actuel, je ne désespère pas. Les cultes sont bien fréquentés et je tâche d'avoir les meilleurs rapports avec ceux qui se sont séparés de nous. »

A la longue, la patience et la persévérance du missionnaire firent leur œuvre. Aussi la dernière conférence tenue à Béthesda, au printemps dernier, put-elle nous annoncer que cinquante-cinq des membres séparés étaient revenus à leur pasteur, et que de plus, le chef Lébénya avait définitivement adopté M. Bertschy comme son missionnaire. « Cette déclaration du chef païen, ajoutait la conférence, hâtera peut-être la fin du schisme qui a troublé cette Église. »

Cet espoir s'est-il réalisé ? Nous n'avons pas de nouvelles récentes de l'Église de M. Bertschy. Ses dernières lignes, à ce sujet, sont du 12 mai. A ce moment, son œuvre était en bonne voie. Malheureusement, une nouvelle épreuve devait

frapper notre missionnaire. Madame Bertschy, gravement atteinte dans sa santé, se trouve dans un état qui exige impérieusement son prochain retour en Europe, où elle trouvera des soins qu'il est impossible de lui procurer ailleurs.

Nos amis entoureront de leur sympathie et de leurs prières notre frère et notre sœur, auxquels une si lourde croix était réservée après le dur travail qu'ils ont dû accomplir pour le service de la mission.

ZAMBÈZE

RAPPORT
DE LA CONFÉRENCE DU ZAMBÈZE AU COMITÉ

Séfula, 19 septembre 1892.

Messieurs et très honorés frères.

Pour la troisième fois depuis sa fondation, les missionnaires de l'œuvre du Zambèze ont pu se réunir en conférence.

Nous profitons de l'occasion pour vous donner aussi brièvement que possible la situation actuelle de notre mission.

En dépit de notre petit nombre dû à nos pertes, que vous avez ressenties comme nous, et au manque de fonds qui vous empêche de nous envoyer des renforts suffisants ; en dépit des complications politiques qui ont surgi depuis 1889 et qui ont menacé à un moment donné d'amener l'effondrement de notre mission ; en dépit des difficultés inhérentes à toute œuvre d'évangélisation en plein paganisme ; — nous avons cependant la joie de le constater : l'œuvre que nous faisons dans ce pays ne reste point stationnaire, elle poursuit sa marche en avant.

Notons d'abord, au point de vue matériel, la fondation, décrétée à notre dernière Conférence en 1889, de la station de *Kazungula* qui est aujourd'hui un fait accompli.

Mentionnons ensuite la construction d'une chapelle à *Ses-*

heké, progrès qui a son importance pour la fréquentation des cultes.

Mais le point le plus réjouissant est la prochaine fondation de la *station missionnaire de Léaluyi*, à laquelle va présider M. Coillard, et qui, à vues humaines, peut exercer une influence immense sur la tribu toute entière, à cause de sa position centrale à tous les points de vue. C'est là que notre bien-aimé doyen désire construire son Ebénézer pour les quelques années qu'il passera encore au milieu de nous ! Que le Seigneur les lui accorde longues et bénies et veille à ce que notre mission, œuvre de foi avant tout, continue à progresser, en dépit des nombreuses difficultés qu'elle peut rencontrer !

Nous allons donc compter *quatre stations missionnaires* au Zambèze; quatre foyers qui, avec la bénédiction de Dieu, peuvent répandre autour d'eux beaucoup de chaleur. Cependant, pour que notre œuvre pût prendre l'essor dont elle est susceptible, il nous faudrait avoir au plus tôt au moins *quatre autres stations* missionnaires. Il nous faudrait, sur chacune de ces stations, un missionnaire aidé d'un évangéliste, sans compter les nombreuses annexes dont nous aimerions couvrir ce vaste pays. Le plus tôt sera le mieux pour la réalisation de ce plan, et alors, des rives du Zambèze aussi on pourra attendre la nouvelle de grandes conquêtes au nom du Seigneur.

En attendant, combien sommes-nous, hélas, pour accomplir cette tâche immense et glorieuse?... quatre missionnaires hommes, quatre dames, et deux évangélistes bassoutos

Notre *personnel*, en effet, est resté stationnaire pendant ces trois dernières années, malgré les modifications survenues depuis notre dernière Conférence (1).

Le vide causé par le départ de M. D. Jeanmairet pour cause de maladie a été comblé par notre frère Adolphe Jalla et sa

(1) Les envois de renforts ont été compensés par le départ de MM. Jeanmairet et Vollet.

jeune femme. Ils occupent temporairement la station de Séfula, où mademoiselle Kiener continuera à diriger l'école, jusqu'à l'arrivée du prochain renfort qui remettra en question l'occupation de Séfula. M. Goy a succédé à M. Jeanmairet à Sesheké. Enfin les deux évangélistes que nous venions de perdre en 1889 sont remplacés par deux nouveaux ouvriers, dont l'un, Jakobo Moshabesha, ira avec sa femme seconder à Léaluyi M. Coillard, en s'occupant surtout de l'école, et dont l'autre, Pauluse Kanéli, restera chargé de l'évangélisation de Nalolo, seconde capitale du pays, tout en secondant M. Ad. Jalla à Séfula où il continuera à demeurer.

Le roi Léwanika, après avoir subi pendant plus de deux années la funeste influence de fâcheux conseillers, dont un des buts était de l'éloigner le plus possible de Dieu et de ses serviteurs, a enfin rompu avec eux et tend à se rapprocher de nous, si ce n'est de l'Evangile ; mais, comme il le disait lui-même, il y a peu de jours, il n'est pas encore revenu au point qu'il avait atteint en 1889. Il y a même eu pendant un temps parmi la tribu une véritable recrudescence du paganisme, due à cette inimitié du roi; mais s'il plaît à Dieu, nous espérons voir bientôt l'aurore d'un meilleur jour luire sur ce pauvre peuple retenu encore dans les ténèbres du péché et les serres de Satan.

Nos *assemblées du dimanche*, elles aussi, sont depuis quelque temps stationnaires. Elles atteignent, à Séfula, une moyenne de cent vingt à cent trente auditeurs réguliers. A Kazungula, cette moyenne varie de quarante à cinquante, mais le voisinage du village qui vient d'y être fondé améliorera, espérons-nous, sensiblement ce chiffre. A Sesheké, hélas, le calme plat continue et bien souvent notre frère M. Goy n'a guère eu que ses ouvriers aux cultes du dimanche. Les dernières nouvelles sont cependant plus encourageantes.

Nos *écoles*, de même, n'offrent rien de bien spécial, depuis 1891 du moins. A Séfula, les élèves les plus âgés ont suivi le prince Litia à la capitale; depuis leur départ, une trentaine de nouveaux élèves sont venus les remplacer. Mademoiselle

Kiener a la principale direction de l'école, et son concours est hautement apprécié.

A Sesheké, l'école est encore à l'état embryonnaire, l'opposition obstinée des chefs faisant obstacle aux efforts des missionnaires. Aux dernières nouvelles, cependant, une dizaine d'enfants avaient recommencé à suivre régulièrement la classe.

A Kazungula, dès 1891, notre école a vu le chiffre de ses élèves monter à quinze et vingt pendant plusieurs mois, mais ce chiffre a été modifié par le mariage de deux de nos jeunes filles qui continuent à s'instruire à Sesheké, et par la défection de quelques autres élèves pour lesquels l'esclavage est le principal obstacle à toute instruction. Nous avons actuellement une dizaine d'élèves dont les progrès continuent à nous réjouir.

Mais ce dont nous avons le plus besoin sur chacune de nos stations, c'est d'une intervention puissante de l'Esprit de vie, seul capable de tirer nos Barotsis de l'apathie et de l'indifférence dans lesquelles ils se complaisent.

Le temps où cette grâce nous sera accordée n'est peut-être plus très éloigné de nous, et ce qui nous le fait espérer, c'est le *travail* qui, depuis plus d'un an, semble se faire *dans les consciences,* surtout parmi les jeunes gens que nous instruisons et quelques femmes qui depuis longtemps suivent les cultes à Séfula. C'est surtout dans cette dernière station, en effet, que l'œuvre du Seigneur s'accomplit manifestement et a amené plusieurs jeunes gens, entr'autres le fils aîné du roi et le beau-fils de la reine, à faire publiquement confession de leur foi.

M. Coillard a fait, parmi ces jeunes gens, un choix de dix élèves qui suivent régulièrement une *classe biblique.* La conduite de ces nouveaux convertis, tout en laissant à désirer sous le rapport du zèle et du sentiment du péché qui manque de profondeur, est cependant un sujet de joie et d'encouragement pour nous.

A Sesheké aussi un jeune garçon s'est déclaré publique-

ment converti et décidé à servir le Seigneur. De même à Kazungula, un esprit sérieux s'est emparé des jeunes gens de l'école. Une des jeunes filles dont il est parlé plus haut déclare aujourd'hui vouloir se lier devant nous tous à servir désormais le Seigneur. Un jeune garçon aussi, entr'autres, lutte depuis plusieurs mois en demandant avec larmes à Dieu de l'éclairer et de changer son cœur.

Le Seigneur exaucera de semblables requêtes.

Oh! qu'Il souffle, l'Esprit de lumière et de vie, sur tous ces jeunes gens pour faire d'eux les prémices d'une moisson qui tarde à mûrir. Qu'Il souffle, cet Esprit de vie, sur les os desséchés qui nous environnent et les ranime à salut! Qu'Il souffle aussi sur vous, chrétiens d'Europe, et vous inspire les sacrifices nécessaires pour que ceux qui désirent nous rejoindre dans cette œuvre si belle et si pleine de promesses, puissent le faire sans retard! Qu'un même concert de prières, montant des bords du Zambèze et des cœurs des chrétiens des pays de langue française, au trône du divin Maître, fasse souffler sur eux comme sur nous et nos Zambéziens, l'Esprit qui seul peut régénérer le monde.

Nous commençons à discerner l'exaucement de nos prières dans les nouvelles que contenait votre dernière lettre officielle. Un cantique d'actions de grâces a éclaté dans nos cœurs en apprenant la presque entière disparition du lourd déficit qui pesait sur notre œuvre. Qu'ils soient bénis tous les amis qui ont contribué à ce beau résultat.

La prochaine arrivée de M. Edgar Krüger est aussi un sujet de vive gratitude, et sa place dans notre cercle est déjà toute désignée. Mais nous voudrions plus encore. Nous voudrions qu'un second collègue fût encore adjoint à celui que vous nous annoncez.

Nous plaidons avec insistance, car pour nous le moment est des plus favorables pour marcher à la conquête du pays, au nom du divin Chef qui nous emploie. Nous sommes encore les maîtres de la situation, et le Seigneur nous donne lui-même le signal, nous dit : En avant! en nous ouvrant toutes larges

les portes. Si nous ne nous hâtons pas d'y entrer, bientôt elles pourraient se refermer !

Chrétiens de France, de Suisse, d'Italie, de Hollande et de Belgique, et même d'Écosse, d'Angleterre, qui vous intéressez déjà à la mission du Zambèze, c'est à vous que le Seigneur s'adresse avant tout. Cette œuvre, Il vous l'offre, non pas au nom d'un intérêt terrestre particulier, mais en votre qualité de chrétiens, de disciples du Roi des rois. Donnez-lui votre vie, vous jeunes gens et jeunes filles qui vous demandez peut-être de quel côté diriger vos pas ! Donnez-lui votre dîme, vous chrétiens qu'Il a comblés de bienfaits ! Elle s'avance victorieuse de l'Orient, l'armée du Ressuscité, renversant les murailles que des siècles n'avaient pu abaisser ; pourquoi donc les avant-postes du Zambèze sont-ils si peu soutenus, si peu occupés encore ? N'attendez pas, oh ! n'attendez pas pour nous venir en aide qu'une autre des vigies qui y tiennent l'étendard de la croix, succombe à son tour.

Il pourrait être alors trop tard !

Agréez, messieurs, nos salutations fraternelles.

Vos bien dévoués, réunis en troisième conférence zambézienne, à Séfula, le 19 septembre 1892.

F. Coillard.

Ad. Jalla. Louis Jalla.



RETOUR DE LA CONFÉRENCE

Extraits de lettre de M. Louis Jalla.

Sur le fleuve. — Un temps de retraite. — Un cœur qui s'ouvre. — « Je veux servir Dieu ». — Le retour. — Le bonheur d'être missionnaire.

Dimanche, 2 octobre 1892.

Bien cher monsieur Boegner,

Me voici de nouveau en route, pèlerin, la rame à la main, soupirant après mon *home*. Et cependant, je jouis beaucoup

de ces heures de voyage et de solitude. Le jour entre le ciel et l'eau, la nuit, avec la voûte étoilée pour abri, le Seigneur semble plus près, la vie semble plus douce, loin des bruits du monde. Ces heures sont pour moi de celles que l'on passe dans la chambre solitaire où, vu de Dieu seul, de Lui seul entendu, je puise dans sa société de nouvelles forces pour la tâche de demain. Oh! si nous pouvions, chaque année, nous aussi, avoir notre temps de retraite, de repos, de méditation, que de bénédictions n'y puiserions-nous pas pour notre ministère! Je bénis Dieu de ce qu'en dépit des distances et des difficultés de tout genre, Il m'a accordé ce dernier mois, et amené à Séfula, dans cette atmosphère de paix qui ne peut que faire du bien.

Je vous ai parlé de mon séjour. Je quittai, mercredi matin, notre cher M. Coillard, et en le quittant, mon cœur était tout angoissé à la pensée que peut-être c'était la dernière fois... Mais non! Dieu opère encore des miracles, et si celui-ci entre dans ses plans, il peut nous l'accorder aussi.

Que de pensées s'agitaient dans mon âme en quittant ce petit monde de Séfula, le Morija du Zambèze, et en chevauchant avec mes chers frère et sœur jusqu'aux canots qui m'attendaient à une demi-heure de là. Un dernier baiser, un dernier adieu, un dernier regard, et me voilà seul avec mes bateliers dont je ne connais qu'un seul encore. J'étais triste, affligé, à part tout le reste, d'avoir dû laisser à Séfula mon gamin Kabuku saisi tout à coup par la petite vérole. Mais il était mieux entre les mains de M. Coillard qu'avec moi en canot. Le Seigneur me le rendra après s'être servi de cette maladie pour l'amener plus près encore de Lui; car Kabuku s'est déjà donné au Seigneur, et il est pour moi, depuis trois mois, un sujet de joie véritable. Mais je voudrais lui voir le sentiment de ses péchés plus profond encore.

A midi et demi, nous arrivions à Nalolo, résidence habituelle de la reine, qui était absente ce jour-là. Je passai donc l'après-midi en compagnie de son mari, le Mokue-tunga, qui fit, de son mieux, les honneurs du palais. Ce palais est la

plus grande maison quadrangulaire qui existe au Zambèze. Il a soixante pieds de long sur quinze de large, sans compter une grande véranda; et la reine trouve tout naturel de se faire donner par les missionnaires tout ce qui peut agrémenter sa résidence neuve, depuis les portes, fenêtres et serrures, jusqu'aux tables, chaises et vaisselle, etc., etc. Aussi y a-t-il sans cesse sur la route de Séfula, de Sesheké et de Kazungula, des messagers pour mendier une chose ou une autre. Sans doute, il est permis de refuser, mais cependant pas toujours, et ainsi, peu à peu, la sangsue obtient ce qu'elle désire pour orner son palais. C'est le système zambézien.

Vers cinq heures, les tambours annoncent le retour de la reine et nous nous levons pour aller la saluer. Tous les hommes, son mari compris, se prosternent en levant les bras et en criant d'une seule voix : *Jaô choô*, *Jaô choô*, etc. Les femmes, de leur côté, font de même, avec la variante : *Joâ chèe, Joâ chèe.*

Je tends tout simplement la main à la reine, qui fait apporter un siège pour moi, tandis qu'elle s'accroupit sur sa natte. Nous commençons à causer, mais la nuit est vite là et je me retire. Le lendemain matin, au lever du soleil, je reviens la saluer avant mon départ, mais elle fait apporter un grand plat de sorgho et amener un bœuf que mes gens égorgent et dépècent pour emporter plusieurs quartiers de viande dans les canots. Pendant ce temps, le vent s'est levé et le fleuve est en furie ; ce n'est qu'à midi que nous pouvons nous remettre en route, pour nous arrêter de nouveau, dès quatre heures et demie, sur un banc de sable où nous passerons la nuit. Vite quelques joncs coupés et plantés forment le squelette d'une hutte que l'on recouvre d'un peu d'herbe. Ma natte y est étendue, mes couvertures dépliées, et voilà ma chambre à coucher prête.

Tandis que je procède à mon souper solitaire, il y a, comme toujours, beaucoup de vie et de gaieté au campement, car les Zambéziens n'engendrent jamais mélancolie. J'attends

en vain qu'ils aient cessé de cuisiner, mais voyant qu'ils ne finissent que pour recommencer, je les appelle pour chanter et prier avec moi. Hier enfin, nous arrivions ici, et ce matin dimanche, j'ai eu pas mal de gens au culte; puis tous les habitants valides sont venus se faire vacciner du bras d'une fillette inoculée à Séfula par M. Coillard. Entre dix heures et midi, sont passés par mes mains hommes, femmes, enfants, tous plus ou moins sales, galeux ou varioleux... Une fois la besogne faite et l'écœurement passé, je me sens heureux de leur avoir été utile...

Kazungula, 15 octobre 1892.

Je reprends ma lettre commencée en voyage. J'arrivai ici le 12, au coucher du soleil. Qu'il fait bon rentrer chez soi et retrouver ce qu'on a de plus cher au monde! Il y avait trois mois moins huit jours que j'étais parti d'ici. Ces longues absences ont bien des inconvénients pour la station elle-même. Quand l'œil du maître manque, bien des choses clochent; mais malgré tout, j'ai mille motifs de bénir Dieu. Mon cher Valdo a failli être emporté par le croup; mais le Seigneur nous l'a rendu et il se développe chaque jour davantage, à notre intense joie. Depuis mon arrivée, les visites se succèdent constamment; les gens sentent que c'est une protection pour eux, que je sois ici. Ils en ont eu une preuve palpable, quand, en août dernier, des messagers du roi sont venus et ont profité de mon absence pour commettre, à droite et à gauche, des actes de violence. Je me sens un entrain tout nouveau pour reprendre ma tâche. Que le Seigneur veuille être avec nous et faire souffler son esprit de vie sur ces os desséchés...

Ce qui suit est adressé à madame Boegner.

Kazungula, 15 octobre 1892.

... Merci du vif plaisir que vous m'avez causé en m'écrivant. Je ne puis assez vous dire combien nous en avons joui. C'est exquis de sentir avec quel intérêt vous nous sui-

vez sur cette terre lointaine, et quel bien cela nous fait de savoir que nous occupons toujours une aussi grande place dans vos affections.

J'ai bien joui de mon voyage de retour; mais on finit par en avoir assez. Le soleil, ce mois-ci, rend le canot particulièrement incommode. Chaque matin, on se lève à cinq heures et, après avoir pris une tasse de café et un morceau de pain, on entre dans le canot pour n'en plus ressortir jusqu'au coucher du soleil. Toujours être assis dans la même position finit par fatiguer autant que si l'on ramait soi-même. J'ai beaucoup lu en voyage. J'ai donc, au fond, peu perdu mon temps. La route, une fois qu'on la connaît et qu'elle n'a plus l'attrait de la nouveauté, présente peu d'intérêt. Seuls, de temps à autre, une oie que l'on abat, une antilope que l'on manque, ou un affreux hippopotame qui vous barre le passage et qu'il faut effrayer à coups de fusil, rompent la monotonie de la journée. Aux rapides, j'ai quelquefois dû descendre par prudence et faire un bout de chemin à pied. A l'un deux, le canot qui me suivait faillit chavirer. Les bateliers réussirent à l'arrêter, mais il se remplit d'eau et tout son contenu dut être mis à sécher au soleil; plusieurs objets furent ainsi perdus, sans compter tout un après midi. Néanmoins le Seigneur m'a préservé miraculeusement, car j'ai eu beaucoup affaire avec des varioleux et j'ai vacciné une soixantaine de personnes durant mon voyage.

Parfois aussi, le soir, le ciel était bien noir, bien menaçant; les éclairs nous éblouissaient, le tonnerre nous faisait tressaillir, mais quelques gouttes à peine de pluie tombaient sur nous, et, le matin, nous constations qu'il avait beaucoup plu à quelques mètres de distance... Ces expériences de l'amour du Père sont bienfaisantes; et elles sont nécessaires sur ce fleuve surtout où, à chaque instant, l'hippopotame met notre vie en danger.

Le dernier dimanche, mon gamin m'écrivit qu'il avait quelque chose à me dire. Je l'appelai et le questionnai... Mais non... jamais un petit Zambézien ne parlerait sérieusement de

vive voix! une fausse honte le retient. Il lui fallut un bout de papier pour pouvoir ouvrir son cœur. Quand il me le rapporta, j'y lus ces mots : « Mon père, je ne sais pas grand chose encore, mais je sais une chose, c'est que je veux, moi aussi, servir désormais le Seigneur. » Je le regardai plein de joie, et j'eus avec lui un entretien sérieux et béni. Cette joie, vous la comprenez, chère madame; ces premières lueurs d'une aurore trop lente à paraître sont si encourageantes! C'est le quatrième de nos jeunes gens de Kazungula qui nous ouvre ainsi son cœur. Le feu gagne de proche en proche. Ah! demandez avec nous qu'il n'y ait pas d'interruption... Il fait si bon sentir que l'Esprit de Dieu, Lui aussi, travaille avec nous. Je sens qu'une ère nouvelle va bientôt commencer ici...

Je ne m'arrêtai qu'une nuit à Seshéké, où je jouis beaucoup des amis Goy et fis connaissance avec leur Flore, petite souris, le portrait de son frère, mais plus fluette encore. Que le Seigneur veuille la conserver longtemps à ses parents.

J'ai été ravi, en arrivant ici, de voir quel grand village a été bâti à côté de nous pendant mon absence. Dieu n'exauce pas à demi. L'avenir me donne beaucoup d espoir. Il y aura sans doute de nouvelles difficultés, mais qu'importe si le but final est atteint un jour. Notre grand désavantage, c'est que je suis seul pour un travail qu'ils font à quatre à Séfula : bâtir, tenir l'école, évangéliser. Après avoir élevé dix maisons de mes propres mains, soit à Seshéké, soit ici, je commence à trouver que c'est assez; d'autant plus que cela use terriblement! Mais, dans quelques mois, j'aurai enfin, moi aussi, un évangéliste qui m'aidera, surtout pour l'école dont nous ne saurions trop prendre soin, car c'est l'espoir de l'avenir. Alors, enfin, je pourrai davantage m'occuper de mon travail favori, l'évangélisation, travail le plus bienfaisant quand on peut le faire comme il devrait toujours être fait.

Il y a juste aujourd'hui six ans que nous quittions La Tour, la maison, la famille, ma mère bien-aimée. Quelles années

riches en expériences de tous genres; que de sujets de louer le Seigneur! Chaque année nous attache par des liens nouveaux et plus forts à cette œuvre à laquelle nous avons donné nos vies. Que ce sera beau quand le Seigneur nous aura fait aussi trouver ici une famille, des amis, des enfants en la foi. Non, jamais je n'aurais cru que la carrière missionnaire pût devenir, comme elle l'est pour nous, une source constante de bonheur vrai, pur, parfait.

Mais il est grand temps que je m'arrête,

Votre toujours bien affectionné,

LOUIS JALLA.

SÉNÉGAL

A SAINT-LOUIS

Lettre de M. Escande.

Les saisons au Sénégal. — Projets d'avenir.

Saint-Louis, novembre 1892.

Les premières feuilles commencent à tomber : voici l'hiver ; un hiver qui nous gratifiera parfois de chaleurs fort honnêtes, qui ne nous donnera pas une goutte d'eau, — un hiver cependant, si l'on considère que les 38 et 40 degrés auxquels s'élève le thermomètre quand soufflent les vents du désert sont infiniment plus supportables que 30 degrés pendant la saison des pluies, et que durant six ou sept mois, grâce à la brise de mer, les soirées seront fraîches, les nuits froides, j'allais dire glaciales (songez donc qu'une fois nous sommes descendus à + 7°), excellentes conditions pour se guérir de l'anémie et des fièvres. Demandez à nos indigènes ce qu'ils pensent de la température actuelle ; ils vous répondront à la façon de notre vieux Mahmadou qui, voulant, l'autre matin, me faire sentir combien il grelottait, se mit à souffler bruyamment

dans ses mains, après quoi il fit mine d'approcher du feu ses doigts transis et tremblotants.

C'est qu'en effet il fait humide et froid dans leurs cases; et comme leurs vêtements ne sont ni plus molletonnés ni plus abondants qu'en août et septembre, les rhumes et les fluxions tombent sur eux dru comme grêle, par conséquent aussi les décès. Le proverbe wolof ne dit-il pas :

> Quand le boabab perd ses feuilles, c'est la mort du noir;
> Quand il les reprend, c'est la mort du blanc.

Aussi, tandis qu'en hivernage leurs causeries ou leurs jeux se prolongent jusque très avant dans la nuit, agrémentés par les joueurs de guitare ou de tambour, à cette époque-ci, dès que le riz est mangé, les quartiers indigènes rentrent dans le silence. On s'assoupit auprès du tison qui fume au centre de la case, le sommeil vous gagne, et dans le pays des rêves, on oublie ses misères.

D'ailleurs les blancs eux-mêmes, les vieux Sénégalais surtout, commencent à frissonner. Chacun songe à sortir flanelle et pardessus. Pour eux aussi, c'est l'hiver.

L'hiver, c'est la rentrée. Voici d'abord le flot des commerçants et des fonctionnaires que les mois de juin et juillet ont vu partir pour les rives de France. Leur congé est achevé : après avoir respiré quelque temps l'air du sol natal, ils reviennent au poste de combat. Voici le flot des jeunes employés que la mère-patrie déverse chaque année sur sa colonie. Chacun se flatte d'être né sous une bonne étoile et nul ne met en doute que le sort ne lui fasse fête. Ils viennent chercher ici fortune ; ce qu'ils y trouvent souvent, c'est la démoralisation, l'ennui et la désillusion : trop tard ils s'aperçoivent que si jamais le Pactole arrosa ces contrées, il n'en est plus de même aujourd'hui. Voici le flot des administrateurs, commissaires, médecins, officiers de toutes armes, qui bravent les effluves d'un climat malsain, soutenus par l'espoir d'un avancement rapide. Voici enfin le flot des soldats qui, la plupart du moins, ont subi sans enthousiasme l'inexorable

loi du sort, mais qui, une fois sur place, finissent par faire contre fortune bon cœur. Il y a plus : grisés par les récits qu'on se transmet de classe en classe, ils ne tardent pas à rêver de gloire et de galons — tout comme leurs chefs, — si bien qu'au premier appel de volontaires, ils se disputent l'honneur de partir. On l'a bien vu quand il s'est agi du Soudan et du Dahomey. Ils se sont embarqués aux chants d'hymnes guerriers, confiants dans leur destinée. Mais n'est-ce pas le cas de redire avec le poète :

Oh! combien de marins, combien de capitaines,
Qui sont partis joyeux pour ces courses lointaines,
Et qui ne sont pas revenus!...

Si ce que je viens d'appeler hiver se trouve être, comme en France, la période par excellence du travail, l'hivernage, par où il faut entendre la saison des pluies, est un temps de repos. Je devrais plutôt dire d'inactivité, car le repos que l'on goûte dans cette atmosphère surchauffée et saturée de vapeur est un repos très relatif : le moindre effort réclame une peine infinie; ceux qui sont sujets à la transpiration ne cessent de s'éponger; on peut bien dire — en modifiant le sens qu'on donne à ce proverbe dans les climats tempérés — qu'on se fatigue à ne rien faire. C'est donc un temps d'inactivité. J'ajoute (ce qui est vrai pour quelques-uns sinon pour tous) : d'inactivité forcée. Que de fois ne me suis-je pas réveillé le matin, la tête fourmillante de projets : « Aujourd'hui, sans manquer, il te faudra aller voir à Sôr tel et tel de tes paroissiens qui ne sont pas venus dimanche. Cela presse. » Puis, quand je me trouvais dans les ruelles du faubourg, pataugeant dans le sable jusqu'à la cheville, alors je commençais à comprendre que j'avais été trop ambitieux dans mes calculs; le soir, en rentrant, j'en faisais la confession complète.

D'ailleurs, l'hivernage est un moment peu propice pour un déploiement d'activité réligieuse, car nos auditoires sont alors bien réduits. Évidemment tout d'abord nos auditoires

français, par le fait qu'un grand nombre de nos compatriotes sont partis en congé, mais aussi nos auditoires indigènes. Les cultivateurs, c'est-à-dire la majeure partie de nos Bambaras, sont alors aux champs, débroussaillant, semant, sarclant, donnant la chasse aux oiseaux et aux singes; il ne peut être question de les réunir sur semaine pour des entretiens religieux.

Est-ce à dire que nous nous soyons croisé les bras en attendant le retour de la saison sèche? Non, certes. Grâce à Dieu, j'ai pu donner mon sermon wolof d'abord tous les dimanches, puis, quand notre catéchiste est arrivé, tous les quinze jours. Cette prédication, qui me semblait un vrai tour de force au début, m'est devenue plus facile, plus agréable par conséquent, et je n'hésite pas à dire que Dieu m'a fait trouver de grandes jouissances dans cette branche spéciale de mon ministère.

Nous avons également continué nos réunions familières de Béthesda. On se souvient de l'incendie qui détruisit notre village de libérés au mois de janvier dernier, et mit ceux-ci dans le plus complet dénûment. Grâce à nos amis de Genève et à la société des Esclaves fugitifs de Bordeaux, nous avons pu venir en aide à ces malheureux, si bien qu'aujourd'hui le village est reconstruit, plus coquet et plus solide qu'auparavant. Au milieu de toutes ces huttes qui dressent leurs toits coniques vers le ciel, il s'en trouve une, construite par eux, mais que nous nous sommes spécialement réservée, et qui nous sert de chapelle. C'est là que nous tenons tous les dimanches un petit culte en bambara. Ces cultes ont persisté pendant l'hivernage, ainsi que je viens de le dire, car nos gens ont si souvent entendu prêcher sur le quatrième commandement, qu'ils prennent peu à peu l'habitude d'observer le jour du Seigneur. Ils ont encore, je le sais, d'immenses progrès à faire pour le sanctifier véritablement; du moins puis-je dire que le travail des champs est à peu prés suspendu ce jour-là, et qu'ils s'assemblent volontiers pour entendre nos exhortations.

Je ne crois pas que nos efforts aient été entièrement stériles. Sans doute, il serait prématuré de parler de résultats apparents. Toutefois, la réponse que me fit l'un de mes auditeurs me fait espérer qu'il s'accomplit un travail dans les consciences. Je venais de parler sur la parabole des serviteurs qui veillent pour attendre leur maître, ne sachant à quelle heure celui-ci doit venir. J'avais insisté sur la nécessité d'être prêt, c'est-à-dire de se convertir sans retard. Alors, m'adressant au vieux Mahmadou dont j'ai parlé plus haut : « Eh bien ! Mahmadou, ne veux-tu pas être prêt, toi, quand Dieu viendra te chercher? Il y a longtemps que tu écoutes les appels des missionnaires, car tu es parmi les premiers qui se sont établis ici. Qu'attends-tu donc pour te convertir? » Alors lui, après un moment de silence : « Mais je me convertirai quand Dieu voudra ; j'attends l'heure de Dieu. » C'est peu de chose, dira quelqu'un; certains même s'étonneront que cette réponse ait pu me réjouir. Il faut avoir étudié de près nos indigènes de Béthesda pour comprendre la valeur de ces paroles.

Le principal obstacle à l'action de l'Évangile contre lequel nous avons à lutter chez eux, c'est ce que j'appellerai leur *passivité*, je veux dire cette apathie qu'ils ont contractée durant leurs années d'esclavage. C'est comme une cuirasse qui les enveloppe, et contre laquelle viennent s'émousser le trait des appels de l'Évangile. Ils écoutent, ils approuvent, et leur hochement de tête approbatif ou le petit clic de leur langue leur est si naturel qu'ils nous les servent parfois quand nous les questionnons, en sorte qu'il faut revenir sur la phrase déjà énoncée pour leur faire observer que ce ne sont pas là des paroles à admettre telles quelles, mais bien une demande qui réclame d'abord réflexion, puis réponse. Or, cette réponse n'est presque jamais contraire à nos désirs ; nos auditeurs croiraient nous manquer de respect en discutant avec nous, surtout en nous contredisant. Eh bien ! dans la circonstance que je rapporte, Mahmadou a eu le courage de son opinion. Il sentait bien

que cette réponse n'était pas ce que nous l'eussions souhaitée ; il l'a faite quand même.

Ce n'est pas tout. Par le seul fait qu'ils habitent sur le terrain de la mission, qu'ils ont une chapelle, qu'ils viennent aux cultes, qu'ils font leur prière, ces gens-là se croient volontiers en règle avec Dieu ; aussi devons-nous mettre les points sur les *i* pour dissiper leurs illusions à cet égard. Mahmadou, par sa réponse, a montré qu'il a le sentiment de n'être pas encore dans les conditions voulues de Dieu pour être sauvé, qu'il n'est pas encore digne de s'appeler chrétien. C'est un premier pas. N'est-ce point quand l'enfant prodigue sentit sa misère qu'il se leva pour retourner vers son père?

Ce temps d'activité restreinte présente, d'ailleurs, un grand avantage ; il permet au missionnaire de se recueillir, de s'orienter dans l'œuvre si complexe qu'il est appelé à faire ; il peut alors, sans être détourné par l'extérieur, prendre du recul, envisager les difficultés de sa tâche, préparer les nouveaux efforts qu'elle lui impose.

J'ai essayé d'user, dans cet esprit, des loisirs relatifs que m'a fait l'hivernage. Naturellement, la grande question qui s'est posée à moi est celle de l'avenir de notre œuvre.

Pourquoi la mission du Sénégal n'a-t-elle pas donné ce qu'on était en droit d'attendre d'elle ? D'où vient qu'elle piétine sur place? Qu'est-ce qui l'arrachera de l'ornière où elle se traîne depuis si longtemps?

Naturellement, se sont d'abord présentées à ma pensée les difficultés dues au milieu spécial où se poursuit notre œuvre : difficultés provenant de la multiplicité des langues et des races, perpétuel casse-tête pour le missionnaire et obstacle presque insurmontable à la cohésion de notre troupeau ; difficultés provenant de la présence des blancs, qui trop souvent abusent des indigènes, en sorte que tout ce qui porte l'estampille européenne provoque chez eux la répulsion, ou tout au moins la défiance ; difficultés provenant du

catholicisme qui, souvent, nous combat; difficultés surtout provenant de l'islamisme, qui prend l'enfant à sa naissance et l'enveloppe dans un réseau de pratiques qui façonnent sa personnalité et le retiennent presque infailliblement dans la religion de ses pères; difficultés enfin provenant du climat, comme ne le montrent que trop les annales de la mission...

Tout cela est vrai, mais n'y aurait-il pas, dans la forme; même que notre œuvre a revêtue par la force des choses, quelque chose qui explique en partie nos progrès si lents et qui peut être revisé?

Voici, dans cet ordre d'idées, quelques points où des modifications semblent désirables.

Le premier est relatif au *mariage indigène*. Question épineuse entre toutes, qui, sur terre païenne, sera toujours un des plus forts obstacles à l'œuvre évangélique.

Jusqu'à ces derniers temps, nous avions cru devoir favoriser les mariages chrétiens, ce qui implique naturellement le passage devant M. le maire et de tout ce qui s'ensuit. Il arrivait fréquemment du Haut-Fleuve des esclaves qui venaient au chef-lieu chercher la liberté. On les recevait à la mission, ainsi que je l'expliquerai plus loin, on leur procurait du travail; bientôt, M. un tel jetait son dévolu sur mademoiselle une telle ; on leur donnait une instruction religieuse sommaire, après quoi les heureux fiancés se voyaient unis pour la vie devant la loi et devant Dieu.

Ce qui survenait, on le devine. Pendant les premiers mois, tout allait à souhait, puis la tourmente éclatait. C'était l'un des deux époux — parfois les deux — qui laissait voir le vrai fond de son caractère; c'était l'un ou l'autre — parfois l'un et l'autre — qui trouvait le joug de la monogamie trop dur. Bref, on en venait aux mots aigres-doux, puis aux disputes, puis aux coups (car on a le sang chaud sous ces latitudes). C'étaient ensuite chez le missionnaire des palabres sans nombre aboutissant à la séparation des conjoints et à la radiation de ceux qu'on avait jugés dignes jadis de figurer

sur les registres de l'Église. Je viens de faire le compte, et j'ai trouvé que sur cinquante-deux membres inscrits depuis le commencement, vingt et un ont dû être exclus, à peu d'exceptions près, pour cause d'infidélité conjugale. Cela représente environ douze ménages, étant donné que dans certains cas un des époux seulement était chrétien.

On apercevra encore mieux les inconvénients du système quand j'aurai montré ce qui advient des époux. Une fois séparés, ils perdent toute retenue, chacun se cherche son complément, et comme ils savent qu'ils n'ont pas le droit d'agir ainsi, ils ont peur de nous, ils nous fuient; la plupart du temps, ils s'éloignent de Saint-Louis pour être à l'abri de nos reproches : ils sont définitivement perdus pour nous. Je dis définitivement, car s'ils pouvaient obtenir le divorce en leur faveur, ils convoleraient à de nouvelles noces, et rentreraient sans doute au bercail. Mais les frais de justice sont si élevés qu'il ne faut pas songer à cet expédient. Ce qui est certain, c'est que nous n'avons pas un seul exemple de renégat qui nous soit revenu.

Le système actuellement en vigueur semble donc condamné. Par quel autre le remplacer? Voilà la question.

Il y a bien le mariage musulman, qui semble un moyen terme entre le mariage pur et simple suivant les lois de la nature, et le mariage suivant les lois françaises. En effet, le mariage devant le cadi est légal, reconnu et sanctionné par le gouvernement au même titre que le mariage à la mairie. En outre, le Coran n'est pas exigeant à l'endroit du divorce; il lie et délie avec une égale facilité. Il en résulte donc un double avantage pour les époux mariés à la mode musulmane (je ne parle en ce moment que des avantages) : d'abord celui d'être mariés légitimement, ensuite celui de pouvoir, s'ils en viennent à ne plus s'entendre, se séparer légalement et également aussi se choisir un nouveau conjoint selon son cœur. Il semble donc que ce serait une solution toute trouvée... Ai-je besoin d'ajouter que nous ne l'acceptons à aucun prix; tous nos efforts tendent à battre en brèche l'islamisme :

envoyer nos gens se marier devant le cadi serait jeter les brebis de notre troupeau dans la gueule du loup.

Voici ce qui, après réflexion, semble devoir être fait à l'avenir :

Quand les enfants de nos écoles qui auront sucé pendant des années la sève de l'Évangile, et qui, je l'espère, nous auront donné des preuves de leur conversion, quand, dis-je, ils voudront entrer en ménage, alors, sans hésiter, nous les marierons selon le mode chrétien. Dans les autres cas, eh bien! nous laisserons nos gens se marier eux-mêmes, comme quelques-uns l'ont fait ces temps-ci, devant les anciens du village, sous réserve qu'ils observeront les lois de la monogamie. Nous les instruirons, nous chercherons à faire pénétrer la vérité dans leur cœur, et si ces cœurs s'ouvrent pour recevoir Jésus, il sera toujours temps alors de régulariser leur situation anormale et de les admettre dans l'Église. Et si, par malheur, les époux venaient à ne plus se convenir, ils se sépareront à l'amiable, mais ils se logeront quelque part par là, ils continueront à venir au culte, ils resteront sous l'influence de l'Évangile. Et qui sait s'ils ne finiront pas, eux aussi, par être gagnés au Sauveur (1)?

Oh! je sais que ce n'est pas là l'idéal. Je n'en suis pas moins persuadé qu'avec des enfants (et quels grands enfants que nos chers libérés!) il faut user de méthodes d'enfants.

(A suivre.) B. Escande.

DERNIÈRES NOUVELLES DE NOS MISSIONNAIRES

M. et madame J. Morin ont été réjouis, le 28 janvier, par l'heureuse naissance d'une petite fille. Aux dernières nou-

(1) On remarquera que, dans le dernier cas, je passe sous silence la question des enfants qui pourraient naître de ces unions momentanées. Cette question, d'une importance si capitale en Europe, est à peine sou-

velles, M. Forget avait eu un assez fort accès de fièvre, dû à un retour inopiné des pluies. M. et madame Brandt sont toujours dans leur village natal, à Montéchéroux, encore éprouvés dans leur santé. Le 31 décembre dernier, madame Brandt est heureusement accouchée d'un fils. On se rappelle que nos amis ont perdu leur premier enfant au Sénégal.

CONGO FRANÇAIS

A TALAGOUGA

Un moment propice. — Les Pahouins. — La journée des missionnaires à Talagouga. — Premiers auditeurs. — « Parle-nous de Dieu ».

Talagouga, le 15 novembre 1892.

....Le moment me semble unique pour les Pahouins, et plus je vais, plus mon impression d'autrefois se confirme : ce qu'ils ont vu de la civilisation a éveillé en eux l'idée et le désir d'un monde supérieur, et avec l'ardeur qu'ils portent à tout ce qu'ils font, il leur tarde maintenant d'avoir tout ce qu'ont les blancs, de savoir ce qu'ils savent; il leur semble que cet Anyam (Dieu) qu'ils connaissaient vaguement et dont ils s'occupaient si peu, se soit tout à coup rapproché d'eux.

Tout cela est plus un désir intellectuel en quelque sorte qu'un besoin moral, et on ne doit pas espérer des conversions en masse, mais n'y a-t-il pas par-dessous tous ces désirs confus et incohérents, l'élan instinctif de l'âme humaine vers son Dieu, vers la vie ? — Le moment est unique, parce que,

levée au Sénégal. Les droits du père sur les enfants sont incontestés, — et la mère s'accommode presque toujours fort bien des lois et des mœurs qui la privent de sa progéniture.

quelles que soient leur corruption et leur cruauté d'anthropophages récents, sinon actuels, les vices des Européens ne sont pas encore venus s'y ajouter. Si je pouvais m'exprimer ainsi, je dirais volontiers qu'ils ont une robuste et saine corruption.

Il faut donc les prendre maintenant, et — c'est un peu mon idée fixe — s'emparer de la génération prochaine par l'école. Nos petits Pahouins ont une moyenne d'intelligence égale à celle de n'importe quel enfant, et ils se sont attachés à nous, comme — sinon plus qu'à leur père et à leur mère. Il y a d'ailleurs un côté de rude franchise chez les Pahouins qui me plaît beaucoup; ils n'ont rien de la douceur un peu mielleuse et fausse parfois du Galoa. Bien entendu cela ne les empêche pas de mentir ni de voler, de voler surtout; mais pour eux le vol est un des côtés de la lutte pour la vie, et le mensonge n'est vraiment pas un trait de caractère chez eux.

Je refuse des enfants tous les jours, nous aurions une école magnifique si nous avions une maison pour loger les enfants et assez d'argent pour les nourrir. Nous aurions même des filles, si nous pouvions les recevoir, bien que ce soit une marchandise très précieuse dont le prix sert au père à acheter d'autres femmes; mais tous les Pahouins avec qui nous sommes entrés en contact, à cinquante kilomètres à la ronde, ont vite pris confiance en nous et nous en ont offert.

Nous sommes leurs amis, leurs pères, les représentants de Dieu auprès d'eux. Ce serait comme un sacrilège de nous toucher, et lorsque l'un d'eux, surtout dans les commencements, laissait échapper une parole trop vive, les autres le reprenaient vigoureusement.

Mais je me laisse aller à vous parler des Pahouins, et je ne vous dis rien de ma vie ici. Je suis chargé de la station, c'est-à-dire que j'ai dû l'organiser: il y a beaucoup à faire, naturellement.

Les trois collines auxquelles la station est adossée, ainsi que les rives du fleuve, sont débroussées; tout était couvert de forêt. Nous avons sur la station une douzaine de Pahouins

occupés aux gros travaux : transport des bois, débroussements, propreté générale ; quelques Galoas comme pagayeurs et ouvriers pour travailler les bois, faire et réparer les toits, etc. ; quinze enfants à l'école ; quatre petites filles, deux chez nous, une chez M. Gacon, une externe à l'école ; les femmes de plusieurs ouvriers Galoas, nos *boys*, et enfin un évangéliste galoa qui parle très bien pahouin.

Au jour, je sonne la première cloche pour le lever ; une demi-heure plus tard, la cloche qui rassemble tout le monde pour le culte, que je fais moitié en m'pongoué, moitié en pahouin, puis, le travail de la journée commence. Gacon prend une partie des hommes avec lui pour travailler à la scierie, ou à une construction ou réparation quelconque ; je donne leur travail aux autres et je vais voir un peu partout ce qu'on fait et ce qu'il y a à faire Ensuite viennent les échanges, achats de manioc, bananes, bois pour le bateau, etc., pour du calicot, des perles, des anneaux de cuivre, des haches, des casseroles, etc. Trois ou quatre fois par semaine, j'ai mes catéchumènes pendant une heure ou une heure et demie ; à dix heures commence l'école ; trois fois par semaine je donne aux enfants une leçon d'histoire biblique. Après l'école, distribution des vivres. Après le déjeuner, à deux heures, le travail recommence, et je prends les *boys* à l'école. J'ai là six Galoas chrétiens, intelligents, déjà dégrossis, qui pourront donner plus tard, avec l'aide de Dieu, de bons instituteurs et évangélistes. A quatre heures, j'ai fini, mais il y a de nouveau des achats au magasin, des hommes à soigner, des médicaments à distribuer, des Pahouins qui viennent voir ou causer, des palabres entre les hommes à régler, des enfants à panser, à surveiller, etc., etc., mille et une petites choses qui vous suivent et vous poursuivent du lever au coucher. A trois heures et demie, cessation du travail, il faut rentrer les outils, puis vient le culte du soir. Après dîner, je prépare mes leçons, je fais un peu de m'pongoué ou de pahouin, mais le plus souvent, je suis si fatigué que je ne suis pas capable de grand'chose. Avec cette

chaleur et les tornades, on est capable d'un effort beaucoup moins soutenu.

Je tâche à dessein d'être aussi accessible que possible, mais quelquefois, c'est un peu pénible d'écouter leurs interminables histoires, lorsqu'on voudrait faire quelque chose. Ils viennent même demander conseil pour savoir s'ils doivent bâtir leur village perpendiculairement au fleuve ou parallèlement ! — Le dimanche nous avons, outre les cultes ordinaires, un service en m'pongoué, un en pahouin, que nous faisons alternativement, et l'après-midi, je fais une instruction très familière, une sorte d'école du dimanche en m'pongoué et une aux Pahouins, petits et grands. En somme, le seul travail direct d'évangélisation que je fasse, sont mes leçons aux enfants, aux *boys*, aux catéchumènes ; les cultes du matin et du soir, et les conversations avec les Pahouins qui viennent à la station. J'aimerais pouvoir aussi aller dans les villages. Lorsque j'ai un instant, il faut que je le consacre aux choses matérielles et locales : commandes, lettres à M. Jacot, à M. Ford, aux employés des factories.

Je ne vous parle pas des visites qui viennent se greffer sur tout cela : administrateur, agents du gouvernement, des factories. Nous nous efforçons de pratiquer largement l'hospitalité, mais souvent il faut lutter pour être aimable, lorsqu'on a fait le plan de sa journée et qu'on perd des heures à des conversations banales.

Je ne vous parle pas des travaux manuels ; lorsqu'on fait faire quelque chose, il faut en faire la moitié soi-même. Notre petit *home* est à peu près installé et ne manque ni de confortable, ni de gaieté, malgré les soucis. Mais nous y avons travaillé ! et les déceptions ne nous ont pas manqué. Nos caisses nous sont enfin arrivées dans un piteux état ; que de pertes ! c'était comme un lendemain d'incendie. Là encore il faut se soumettre.

Mais il faut que je vous parle enfin de mes catéchumènes. Ils sont quatre, le premier s'appelle *Emmamara*, c'est le chef du village de Talagouga (prononcez Tàlakhoukha). Quelque

temps après notre arrivée, il est venu me dire : « Lorsque Nassau nous parlait, nous pensions : il raconte beaucoup de bonnes choses, c'est bien, mais c'est son opinion. Lorsque Bannerman est venu et nous a raconté la même chose, nous avons dit : en voici deux qui parlent de même. Lorsque vous êtes venus, nous avons vu que vous étiez bons pour nous, que vous n'achetiez pas non plus d'ivoire ni de caoutchouc, mais seulement du manioc et des bananes pour vos hommes; nous avons entendu que vous parliez de Dieu comme eux, et alors nous avons pensé dans notre cœur : ils disent des choses vraies, puisque tous ils viennent de loin, loin, seulement pour nous parler de Dieu. J'ai compris maintenant, je crois que Dieu nous a tous faits, qu'il ne faut pas voler, ni mentir, ni faire de vilaines choses; baptise-moi. »

Je lui ai demandé ce que cela voulait dire : « Être baptisé; » s'il avait bien réfléchi quel engagement il prenait vis-à-vis de Dieu. A quoi il m'a répondu : « Je ne suis pas un enfant, tu le sais; lorsque je parle aux hommes de mon village, j'ai pensé avant de parler et je fais ce que j'ai dit. »

Je lui ai fait cependant comprendre qu'il avait besoin d'être instruit, de mieux connaître Dieu et ce qu'il a fait pour nous, etc., et nous arrangeons qu'il viendra tous les deux jours de bonne heure le matin pour « parler de Dieu. »

Ceci se passait le dimanche; le lundi, il venait me prévenir qu'il partait pour faire la guerre : un village du bas lui avait volé une femme. C'était une palabre très compliquée; un homme du village de Nzoûm avait acheté une femme dans le village d'Emmamara; cette femme étant trop souvent malade, son mari avait voulu la rendre à ses parents et reprendre ses marchandises. Le père qui les avait employées à acheter pour lui une autre femme, ne voulait ni reprendre sa fille, ni rendre les marchandises. Sur ces entrefaites, la jeune femme meurt, puis son mari. Les frères du mari qui se partagent ce qu'il avait laissé, réclament les marchandises que le père de la jeune femme devait rendre, puisque sa fille était morte trop tôt. Sur son refus, ils volent une femme d'Emmamara

parce que le père en question était un de ses hommes. — Nous avons essayé d'arranger la palabre ; nous n'y comprenions rien d'abord, et je ne suis pas sûr d'avoir encore bien compris : ce qui a fini par être clair, c'est que les gens d'Emmamara devaient des marchandises d'après leurs coutumes. Teisserès est même allé à Nzoûm pour essayer d'éviter la guerre Finalement, ils se sont décidés à rendre les marchandises et la paix a été rétablie. Cela avait duré plus de quinze jours, et sans notre intervention, cela aurait pu durer des mois : si un homme avait été tué, la paix n'aurait pas pu être faite avant qu'un homme de l'autre parti n'eût été également mis à mort. Alors Emmamara est venu me dire : Je ne pouvais pas venir parler de Dieu, puisque j'allais faire la guerre, maintenant c'est fini, et nous pouvons commencer.

Quelques jours plus tard, deux autres venaient se joindre à lui : *Ntamasidémé* et *Ecomn'démé*, le premier dans la force de l'âge, le second déjà presque un vieillard, que ses rhumatismes ont retenu depuis plusieurs semaines étendu dans sa case. J'essaie de le guérir ou de le soulager plutôt, mais ce sera long.

Enfin, il y a quelque temps, un quatrième venait aussi « parler de Dieu, » *Ndougamvam*, c'est celui dont la conscience me semble le plus éveillée. C'est aussi presque un vieillard. Nos leçons sont pleines d'imprévu, et je finis souvent tout autrement que je ne pensais ; leurs questions m'amènent bien loin du sujet que nous traitons. J'ai pensé que le meilleur plan à suivre pour éveiller leur conscience, était de les faire passer sous la loi en quelque sorte, ou plutôt de leur présenter dans ses grands traits le plan de Dieu pour leur salut, depuis la création, en passant par l'histoire d'Israël. Une des histoires qui les a le plus frappés est celle d'Abraham et du sacrifice d'Isaac, bien que le *boy* qui me servait d'interprète lui ait enlevé un peu de sa grandeur en voulant la commenter. Le peu de pahouin que je sais m'a permis de comprendre qu'il ne disait pas tout à fait ce que je voulais. Je l'ai interrompu, et il m'a répondu : « Je leur fais une parabole et je leur dis, par exemple : lorsque vous irez à la chasse

et que vous tuerez une antilope, Dieu peut vous dire : laisse-la et retourne chez toi ; il faut obéir alors. »

Ce qui trouble toujours les Pahouins, c'est la mort ; ils ne peuvent pas s'y soumettre. La dernière fois, ils m'ont dit : « Nous comprenons très bien, tout est clair, et nous en parlons aux hommes du village, pour qu'ils apprennent aussi à connaître Dieu ; mais une chose encore nous étonne, et il faut que tu nous l'expliques ; nous en savons assez pour que tu nous répondes : qui a fait Dieu ? » — Je leur ai répondu de mon mieux ; puis ils ont réfléchi un instant et m'ont dit : « Oui, c'est très bien ; mais si Dieu est ainsi toujours vivant et tout puissant, pourquoi ne nous a-t-il pas fait cadeau de la vie pour toujours, ou au moins à vous les blancs qui êtes ses amis ? » — A cette question, un vieux chef avait répondu un jour : « Oh ! ce n'est pas leur faute, cela date de loin, du commencement, où les hommes ont été méchants. »

D'autres fois, ils approuvent ; ils trouvent que Dieu a bien raison de punir, qu'eux font de même lorsque leurs enfants sont désobéissants. Un jour, ils m'ont dit que décidément les hommes avaient eu bien tort de tuer le Fils de Dieu ; qu'eux ne l'avaient pas fait, et que si ces gens-là n'avaient pas tué Jésus, tous les Pahouins connaîtraient Dieu depuis longtemps ; mais, ajoutaient-ils, nous allons bien écouter maintenant que vous êtes venus, et le dire aux autres. » — Une autre fois ils me disaient : « Mais dis-moi comment il faut faire pour aimer Dieu ? »

Les catéchumènes et notre école, voilà les encouragements de l'heure actuelle : Dieu veuille ouvrir tous ces cœurs et qu'ils soient comme les prémisses de la moisson !

E. Allégret.

DERNIÈRES NOUVELLES

Pendant les premiers jours de décembre, madame Allégret a eu un accès de fièvre, le premier depuis son arrivée en

Afrique. Grâce à Dieu, les caisses de médicaments, depuis longtemps attendues, étaient arrivées trois jours auparavant.

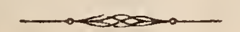
Le 17 décembre, madame Teisserès est heureusement accouchée d'une petite fille qui a reçu le nom d'Yvonne.



EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. BIZEUL

en date du 14 décembre 1892.

Il y a un mois, l'on baptisait à Baraka quatre femmes et deux hommes. L'un des hommes partit, dans la même semaine, pour un village dont je ne me rappelle plus le nom. Il parla de Jésus à ses frères noirs, qui restaient tout étonnés de ce qu'un homme de couleur comme eux leur parlât de la sorte. Rien ne fut perdu, car, dès le lendemain, à midi, je voyais un géant, avec un énorme bâton à la main, se diriger à pas précipités vers la mission. Cet homme entre à la maison et se met à nous raconter ce qu'il a entendu la veille, du nouveau baptême. Entre autres, il ajoutait : « C'était si beau, ce qu'il nous disait! *Il avait des paroles si douces dans la bouche, que le miel nous aurait paru amertume.* Nous n'avons jamais entendu de si belles choses, et *nous ne voulons pas seulement y goûter, mais nous voulons en manger.* » Telles étaient ses expressions. Il nous disait encore : « Je viens de la part de mon père et de ma mère et du chef du village te chercher, toi, *otangani* (blanc), pour que tu viennes nous raconter ces belles choses-là. Ou bien envoie un frère, et, aussitôt rendu dans mon village, nous allons construire une case *et nous nourrirons cet homme pendant cinq mois à nos frais.* » Et il est reparti, avec son grand bâton et à grands pas, rendre compte de son message.



MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

CHRONIQUE DES MISSIONS

L'OU-GANDA. — LE CAPITAINE LUGARD EN EUROPE. — L'ACTIVITÉ CHRÉTIENNE. — « SI DIEU LE VEUT! ». — LE PROTESTANTISME DE MOUANGA. — LA MISSION CATHOLIQUE. — SUR LES PENTES DU KILIMA-NDJARO. — UNE STATION DE MISSION ET UNE POTENCE. — L'UNE SUPPRIME L'AUTRE. — LA SOCIÉTÉ LUTHÉRIENNE DE LEIPZIG. — COMMENT ELLE EST CONDUITE EN AFRIQUE.

Y a-t-il lieu de reparler de l'ou-Ganda? Pour noter ce qui s'y fait, oui; mais l'heure n'est pas venue encore pour dire le dernier mot sur la guerre civile et d'apparence religieuse de l'an dernier (1). L'enquête se poursuit; elle se complique malheureusement du fait de l'évacuation possible de l'ou-Ganda par l'Angleterre, ce qui passionne en ce moment l'opinion britannique beaucoup plus que les événements de janvier 1892.

Le capitaine F.-D. Lugard est arrivé en Angleterre le 3 ocbre dernier. Il a fait de nombreuses conférences pour expliquer l'importance commerciale et politique de l'ou-Ganda; il se contente d'ajouter qu'il y a aussi des raisons de philanthropie en faveur de la continuation du protectorat britannique effectif sur les pays situés au nord du lac Victoria; il fait prévoir l'anarchie déplorable qui suivrait le départ des administrateurs britanniques; il redoute le sort réservé, dans ce cas, à

(1) Voir le *Journal des Missions*, 1892, p. 258 et suiv., et p. 399 et suiv. Il peut être important de répéter ici que les deux partis chrétiens de l'ou-Ganda, les protestants et les catholiques, ou les Anglais et les Français (*wa-Ngréza*, corruption de « wa-English », et *wa-Fransa*), comme on les nomme surtout depuis l'arrivée sur la scène de la Compagnie britannique de l'Est africain, se sont groupés ainsi en deux camps ecclésiastiques, mais que leur hostilité résulte de raisons politiques (*The Church Missionary Intelligencer*, 1892, pp. 683, 789 et 835).

ses « fidèles soldats soudanais » ; il parle de la traite qui prendrait un nouvel essor, surtout si le parti musulman avait finalement le dessus ; enfin, il exprime ses appréhensions au sujet des missionnaires anglais « qui, dit-il, ont résolu de demeurer dans le pays quoi qu'il arrive » (1).

Avant que le capitaine Lugard eût débarqué en Angleterre, le ministre des affaires étrangères du cabinet libéral, lord Rosebery, avait offert à la Compagnie impériale britannique de l'Est africain une subvention qui lui permît de prolonger l'occupation de l'ou-Ganda jusqu'au 31 mars 1892. Depuis lors, le gouvernement britannique, cédant évidemment à la pression de l'opinion publique, a envoyé sir G. Portal, consul général à Zanzibar, comme commissaire spécial en ou-Ganda afin d'y faire une enquête sur la situation du pays (2). On y voit, non sans raison, l'intention du gouvernement de se substituer, après le 31 mars prochain, à la Compagnie de l'Est africain.

Quelle que soit l'issue politique de tout cela, il faut consigner ici ce que les missionnaires anglais et français continuent à faire en ou-Ganda.

L'instruction religieuse fut reprise par les missionnaires anglicans vers le 14 mars 1892 (3). Le calme semblait alors renaître. Deux délégués protestants et un délégué catholique quittèrent Mengo, le 22 mars, pour ramener Mouanga dans

(1) Le capitaine Lugard a donné la substance de ses conférences dans deux lettres publiées par le *Times* du 8 et du 17 octobre 1892. Vers la fin d'octobre, le capitaine Lugard a remis au gouvernement britannique un rapport détaillé, rédigé en réponse aux griefs formulés par l'ambassade française à Londres. Cette pièce, communiquée au gouvernement français, a été publiée par le *Times* du 13 décembre. On trouve dans ce document de nombreuses déclarations qui contredisent les nouvelles propagées par les missionnaires catholiques, mais rien qui jette une nouvelle lumière sur l'un des points importants du débat. Voir le *Journal des Missions*, 1892, p. 399 et suivantes.

(2) Cette expédition, préparée sur la fin de l'année dernière, a quitté Zanzibar le 1er janvier 1893 (*Revue française*, t. XVII, p. 89).

(3) *The Church Missionary Intelligencer*, 1892, p. 683.

sa capitale. Le roi réussit à grand peine à échapper aux catholiques émigrés qui le retenaient de force au bou Dou ; il arriva à Mengo, le 30 mars, comme un fugitif. Un traité fut aussitôt conclu entre le capitaine Lugard et Mouanga ; ce dernier se mit de la sorte sous le protectorat de la Compagnie britannique de l'Est africain. Une convention spéciale fut passée, le 5 août, avec les chefs catholiques (1). Les réflexions que ces événements inspirent au révérend G.-K. Baskerville sont intéressantes : « Le gouvernement britannique occupera-t-il ce pays ? Qui le sait ? mais si Dieu veut que nous soyons ici, pas n'est besoin pour nous du bras de la chair. Si cette œuvre est de Dieu, il la fera prospérer. Ce que je sais, c'est que nos démêlés inévitables avec la politique menacent d'affaiblir la vigueur spirituelle de l'Église » (2)

Le lendemain du dimanche de Pâques, où soixante néophytes avaient été ajoutés à l'Église par le sacrement du baptême, Mouanga demanda à être instruit dans la religion protestante. Les missionnaires profitent de cela pour annoncer l'Évangile au roi, mais ils ne se font aucune illusion sur les motifs qui ont produit ce revirement dans l'esprit du souverain. M. Baskerville s'écrie : « Ah ! s'il pouvait être amené aux pieds de Jésus ! » mais il ajoute : « Nous savons que la présence du roi à nos cultes rend le protestantisme populaire ; cela peut devenir une malédiction si nous n'y prenons garde. Il faut que vous redoubliez vos prières pour nous. Nous voulons avoir une Église vraie et vivante, et nous redoutons tout ce qui sur ce terrain pourrait nous faire reculer. Que Dieu nous en préserve (3) ! »

Le 31 juillet, la nouvelle église, commencée en 1891 et construite sur la colline de Namirembé, à Mengo, fut inaugu-

---

(1) *The Church Missionary Intelligencer*, 1893, p. 22 et 23. Le texte du traité conclu le 30 mars se trouve dans *Uganda, its Story and its Claim*, par G.-F. Smith (Londres 1892), p. 59 ; et la convention avec les catholiques, dans la *Revue française*, t. XVI, p. 537.

(2) *The Church Missionary Intelligencer*, 1893, p. 23.

(3) *The C. M. Gleaner*, 1893, p. 7, et *The C. M. Intelligencer*, 1893, p. 27.

rée. Elle peut contenir plus de trois mille auditeurs, et la foule débordait le jour du premier service. Peu de temps auparavant, MM. J. Roscoe et F.-C. Smith s'étaient rendus à l'est du Nil, en bou-Soga, pour y établir une station nouvelle. C'est dans cette province qu'a été assassiné l'évêque Hannington, le 29 octobre 1885.

En somme, l'œuvre spirituelle semble s'épanouir. Actuellement, tout le Nouveau Testament est sans doute traduit en lou-ganda. L'évêque anglican Tucker a quitté Zanzibar avec des renforts, le 26 septembre dernier, pour se rendre en ou-Ganda (1). D'autre part, Mgr Hirth doit avoir atteint, avec une caravane de ravitaillement, le sud du lac Victoria vers la mi-octobre. Il pensait arriver à la capitale de Mouanga vers le mois de décembre dernier. Le R. P. Guillermain, qui est à Mengo avec le P. Gaudibert depuis le mois de mars 1892, dit que « journellement leur station est visitée par quelques centaines de néophytes ou de catéchumènes qui sont enchantés de trouver au milieu de cette Babylone deux de leurs prêtres » (2).

A mi-chemin entre le Victoria-Nyanza et la côte, le Kilima-Ndjaro dresse, à trois degrés de l'équateur, ses pics neigeux. La mission anglicane a fondé une station sur les pentes méridionales de cet imposant massif, parmi les oua-Tchagga de Mochi, en juillet 1885. Hannington avait visité ce pays en mars de la même année, et s'était écrié, avec sa manière originale, après la première entrevue avec le chef Mandara : « Dieu donnera ces gens à son Fils ; c'est un si beau pays » (3). Lors de la détermination des sphères d'influence anglaise et allemande, en novembre 1886, la limite fut tracée de manière à contourner, au profit des Allemands, le Kilima-Ndjaro.

---

(1) Voir le *Journal des Missions*, 1890, p. 317, et *The Church Missionary Intelligencer*, 1892. p. 683 et 925.

(2) *Les Missions Catholiques*, 1893, p. 13 et 14.

(3) *Proceedings of the C. M. Society* (Londres, 1886), p. 40.

Le traité du 1er juillet 1890 ratifia cette frontière. Bientôt le docteur Peters plaça un poste d'observation armé non loin de Mochi. La potence s'y dressait à côté du mât de pavillon allemand, suivant les méthodes civilisatrices du docteur. Quand le chef des oua-Tchagga, Mandara, mourut en octobre 1891, son fils, Méli, un garçon de dix-sept ans, lui succéda. Des difficultés surgirent entre ce roitelet et le baron de Bulow, auquel le docteur Peters avait confié la surveillance du district. L'évêque Tucker avait remarqué cette situation tendue, au commencement de février 1892; il visitait alors Mochi, et avait baptisé dans un étang, près de la petite église, les deux premiers oua-Tchagga convertis des ténèbres à la merveilleuse lumière de Jésus (1).

Quelques mois après, le 10 juin, le baron de Bulow attaqua Méli. Il eut le dessous et fut tué ; avec lui périt le lieutenant Wolfrum ; leur troupe fut dispersée. L'évêque Tucker estime « qu'on ne saurait imaginer quelque chose de plus méchant, de plus injuste et de plus injustifiable que cette attaque » (2). Les Allemands, par contre, accusèrent les missionnaires anglais d'avoir procuré des armes à tir rapide aux naturels (3). Aussi bien la mission chrétienne qui s'apprêtait à fleurir au milieu du clan des oua-Mochi est momentanément détruite. Les missionnaires anglicans ont quitté le pays (4).

Les oua-Mochi ne resteront pas abandonnés, heureusement. Une nouvelle société de mission va entrer en lice dans l'Afrique orientale, et désire reprendre l'œuvre commencée, il y a sept ans, au Kilima-Ndjaro, par les anglicans. C'est la Société évangélique luthérienne, dont le siège central est à Leipzig. De là l'occasion de faire ici connaissance avec cette institution, qui ne manque pas d'amis parmi les lecteurs de ces

(1) *The Church Missionary Intelligencer*, 1892, p. 599 et suiv.
(2) *The Church Missionary Intelligencer*, 1892, p 693.
(3) *Revue franç.*, t. XVI, p. 442; et *Afrique expl. et civilisée*, 1892, p. 339.
(4) *The Church Missionary Intelligencer*, 1892, p. 792.

Chroniques. Fondée le 17 août 1836 (1), son origine remonte à un comité auxiliaire de la Société des missions de Bâle, qui s'était formé à Dresde, le 16 août 1819. Sous l'influence prépondérante du professeur J.-G. Scheibel (1783-1843) et du surintendant A.-G. Rudelbach (1792-1862), et avec le concours des vives controverses ecclésiastiques de la première moitié du siècle dans l'Allemagne orientale, les amis des missions qui s'étaient groupés autour du comité de Dresde se laissèrent enrôler sous la bannière strictement confessionnelle du luthéranisme renaissant; finalement, la Société de Dresde fut constituée pour représenter ce principe distinctif. Après un essai malheureux en Australie (2), la Société luthérienne accepta, en 1847, la succession de l'ancienne mission hallo-danoise, dont il ne restait plus qu'un seul poste à Tranquebar. Le directeur K. Graul, qui conduisit cette mission de 1844 à 1860 et qui fit transférer le siège du comité à Leipzig, en 1848, lui donna une impulsion surprenante et lui imprima une marque définitive : la pure doctrine fut placée par lui au-dessus du contact personnel avec le Christ, et le but poursuivi est la christianisation des peuples et non la conversion d'individus. La théorie est fausse ; mais la pratique corrige sensiblement l'erreur, qui fut atténuée, même en théorie, par le successeur de Graul, G. Hardeland, remplacé lui-même, depuis le mois de mai 1891, par M. de Schwartz. La mission de Leipzig compte actuellement vingt-neuf stations dans les pays tamils, sur la côte de Coromandel; elle y a six mille huit cent quatre-vingt-dix-huit communiants sur quatorze mille quatre-vingt-quatre chrétiens, vingt-neuf missionnaires et dix-sept pasteurs indigènes (3).

La fièvre coloniale avait causé un schisme parmi les amis des missions de Leipzig. En 1886, plusieurs luthériens bavarois qui demandaient, sans succès, depuis 1882, au comité de

(1) Voir *Journal des Missions*, 1891, p. 107 et suiv.

(2) L'Église luthérienne d'Australie a été mentionnée dans le *Journal des Missions*, 1892, p. 93.

(3) *Evang.-luther. Missionsblatt*, 1892, pp. 218 et 219.

Leipzig de commencer une mission dans l'Afrique orientale, formèrent une nouvelle Société et envoyèrent des missionnaires dans l'ou-Nikani, derrière Mombaz; ils y possèdent trois stations : Djimba, la principale, Mboungou et Ikoutha, avec une dizaine de convertis. Le 12 décembre dernier, cette Société bavaroise a pris à l'unanimité la décision de se dissoudre et de remettre la direction de ses missionnaires au comité de Leipzig. Celui-ci a accepté, et veut aussitôt donner plus d'extension à l'œuvre en envoyant des missionnaires au Kilima-Ndjaro (1). On ne saurait que féliciter les luthériens allemands de cette réunion, désirable à tous égards, et souhaiter à la Société de Leipzig que les expériences nouvelles qu'elle va faire en Afrique deviennent pour elle une source de nouvelles bénédictions.

F. H. K.



LA VENTE ANNUELLE DE PARIS EN FAVEUR DES MISSIONS

Cette vente, comme nous l'avons annoncé déjà, aura lieu le mardi 7 et le mercredi 8 mars, à la salle de la Société d'horticulture, 84, rue de Grenelle.

Le Comité des Dames organisatrices de la vente attire l'attention bienveillante des amis des missions des départements sur le comptoir des comestibles, qui est toujours très achalandé, et constitue un des principaux éléments du succès de la vente. Il prie les personnes qui le peuvent de s'intéresser à ce comptoir et d'y envoyer des *spécialités alimentaires* de leur région.

Les objets destinés à la vente doivent être envoyés à madame Boegner, 102, boulevard Arago, avant le 25 février.

(1) *Evang.-luther. Missionsblatt,* 1892, p. 373 ; 1893, p. 4-6 et comp. le *Journal des Missions,* 1891, p. 107 et 108.

Le Gérant : A. BOEGNER.

Paris. — Imp. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 17462.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

LE BARON LÉON DE BUSSIERRE

En lisant le nom cher et vénéré que nous avons inscrit en tête de cette page, nos amis auront deviné la douloureuse nouvelle que nous avons à leur annoncer. La Société des missions vient de perdre celui qui, depuis 1873, présidait à ses travaux, M. le baron Léon Renouard de Bussierre, que Dieu a rappelé à lui dans la nuit du jeudi 16 au vendredi 17 février 1893, après une courte maladie.

Il nous serait beaucoup plus facile et plus doux de pleurer en silence et de remettre à plus tard le soin de parler de lui. Mais nous n'en avons pas le droit. Il faut nous faire violence et dire aux amis des missions ce qu'a été celui dont nous portons le deuil.

Sa rare humilité, nous le savons, se fût alarmée de tout ce qui ressemble à des louanges; aussi n'est-ce pas un panégyrique que nous nous proposons d'écrire. Il y a des vies

dont on a dit qu'elles étaient des paroles de Dieu. N'en point parler, ce serait priver l'Église d'un message d'En-Haut ; ce serait aussi nous montrer ingrats envers Celui que ces vies ont glorifié.

I

Nous n'avons pas à retracer ici en détail la carrière terrestre de M. de Bussierre. Né le 6 janvier 1808, à Strasbourg, mêlé, en qualité de conseiller d'État, sous le second Empire, aux grandes affaires de son pays, il était retiré de la vie active, lorsqu'en 1873 il fut élu président de la Société des missions, en remplacement du comte Jules Delaborde.

Il apportait à notre œuvre l'appui de sa haute situation sociale, une culture étendue, une parole distinguée, et la grande compétence que donne l'étude et la discussion publique des questions législatives. Mais il lui apportait surtout les éminentes qualités qui le distinguaient comme homme et comme chrétien.

Peut-être ceux qui l'ont connu à une époque antérieure seraient-ils à même de nous dire ce qui, dans ce rare ensemble, venait de la nature et ce qui n'était que le fruit de la grâce. A l'heure où il nous a été donné de l'approcher, la fusion était faite; les dons que la foi seule communique avaient tout pénétré; et si nous entreprenons de parler de l'homme, ce n'est que de celui que nous avons connu, l'homme définitif, l'homme achevé et transfiguré dans le chrétien.

Chrétien, il l'était, et de la meilleure sorte : chrétien d'action encore plus que de paroles; chrétien par l'humilité, la foi, et surtout par la charité. Son humilité s'exprimait volontiers et en termes qu'on eût été tenté de croire exagérés, mais qui, nous le savons, répondaient à la persuasion la plus intime de son cœur. Nous possédons de lui une lettre où il voulait bien nous promettre l'appui journalier de ses prières, « les prières d'un indigne pécheur », ajoutait-il. Et sur son lit de mort, il l'exprimait encore au pasteur dont la

venue avait, pour la dernière fois, ranimé le flambeau de sa pensée déjà voilée, et qui essayait, après avoir prié avec le malade, de le remercier de ce qu'il avait été dans sa vie : « Non, disait-il, ne parlez pas de cela ; je n'ai pas fait le quart de ce que j'aurais dû. »

Sa foi se lisait dans sa vie tout entière, dans son assiduité aux cultes et à la table sainte, dans l'intérêt qu'il prenait à la prédication, dans son attachement à son Église, cette Église de la Confession d'Augsbourg, d'autant plus chère à son cœur et d'autant mieux servie qu'elle était, elle aussi, une victime de l'annexion de l'Alsace...

Mais que dire de sa charité ? C'est ici en particulier que la déférence à ses désirs impose une grande réserve, réserve d'autant plus difficile que les faits abondent. Mais ce que nous ne dirons pas, les malheureux sans nombre qu'il a soulagés, les humbles dont il avait le secret de gagner la confiance par sa bonté toute familière, les directeurs des œuvres chrétiennes qu'il soutenait avec une inépuisable générosité, le redisent en ce moment ; en bien des lieux, sous d'humbles toits comme ailleurs, des larmes coulent, des cœurs sont en deuil en évoquant l'image rayonnante de noblesse et de bonté de celui qui n'est plus.

La simple libéralité n'explique pas un si doux, un si profond souvenir. Il y faut cette chose plus rare et plus haute, la charité. Cette chose-là, M. de Bussierre la possédait. Il était bon, de cette bonté qui excuse tout, qui ne croit point le mal, qui espère tout. La critique, exercée devant lui, le rendait malheureux. Il faisait régner autour de lui une atmosphère de bienveillance et de paix. On devenait meilleur dans sa société. L'avoir connu est un privilège. L'avoir vu de près, avoir goûté le charme de son intimité est une responsabilité.

Que sous l'action d'un christianisme si vrai, l'homme lui-même se soit transformé, on l'imagine aisément ; et cependant, pour comprendre la chose exquise et précieuse que peut être la personnalité humaine épanouie dans la communion avec Dieu, il faut avoir connu des hommes tels qu'était M. de

Bussierre. Un mot le caractérise : c'était, dans toute la vérité du terme, un gentilhomme français et chrétien. La noblesse de ses manières s'alliait à une courtoisie qui eût été embarrassante si elle n'avait été toute pénétrée de bonté et n'eût ainsi donné à son abord un charme de plus.

On voyait, vivantes encore en lui, les traditions d'une France ancienne qui, dans notre société démocratique, ne compte presque plus de représentants. Et cependant, la France qu'il aimait, ce n'était pas la France du passé; c'était la France tout court, sans épithète. C'est à elle que ce père avait fait la plus douloureuse des offrandes, dans la personne de deux de ses fils, espoir de sa vieillesse, tombés pendant la guerre de 1870, et dont la mort, annoncée presque le même jour, avait mis sur son cœur et sur sa vie un voile de deuil que rien ne devait plus ôter. C'est à elle aussi qu'il resta fidèle dans le malheur, lorsqu'il fallut faire à la grande patrie ce sacrifice qui ne devrait pouvoir être imposé à aucun homme, le sacrifice de la patrie restreinte, du sol natal avec ses souvenirs et ses tombeaux. Cette option, la volonté doit l'accomplir parfois, mais le cœur ne la ratifie pas. M. de Bussierre resta fidèle à l'Alsace. Il y revint en étranger, mais il y revint jusqu'à la fin de sa vie.

II

Tel est l'homme qui se vit appelé, à partir de 1873, à présider aux travaux de la Société des missions. Élu membre du Comité dans les premiers mois de 1872, il était promu à la présidence par un vote unanime le 2 avril de l'année suivante (1). D'une constitution délicate, il dut plus d'une fois se décharger sur l'un des vice-présidents élus le même jour que lui, du soin de présider soit l'assemblée annuelle de la Société, soit les séances du Comité. Il occupa pour la pre-

(1) A la même séance, le Comité appelait à la vice-présidence MM. L. Vernes et Gustave Monod.

mière fois publiquement le fauteuil à la réunion annuelle du 15 avril 1875, mais sa présidence effective avait commencé le jour même de sa nomination. Il s'initia à sa tâche par une étude attentive des travaux antérieurs de la Société et en dirigea dès lors la suite avec une compétence et un soin qui ne se démentirent pas tant que Dieu lui laissa les forces nécessaires.

Il arrivait aux séances du Comité avant l'heure, et grâce à des entretiens ou à une correspondance active avec le directeur, à une participation assidue aux commissions où s'élaborent les solutions, à l'étude des documents, lorsque la gravité du sujet le comportait, il était prêt à diriger le débat et à le faire aboutir sans le trop presser. Il possédait l'art si difficile de bien présider ; son autorité, toujours exercée avec la parfaite urbanité qui lui était propre, était acceptée par tous ses collègues, heureux et fiers de le sentir à leur tête.

Mais la direction des travaux du Comité n'est qu'une partie et non la principale des fonctions du président. Une tradition, créée par l'homme au cœur large et généreux qui occupa le premier cette charge, l'amiral Verhuell, confère à celui qui en est revêtu une sorte de patronage général sur la Société, ses missionnaires, ses élèves. Cette tradition ne s'est point perdue entre les mains de M. de Bussierre. A l'époque déjà éloignée où il passait à Paris le nouvel an, les élèves de la Maison des missions étaient assurés, en allant lui présenter leurs vœux, de recevoir un bon accueil et un volume approprié à leur vocation. Peu de missionnaires sont partis sans emporter, eux aussi, un gage tangible de l'intérêt avec lequel ils allaient être suivis dans leurs voyages et leurs travaux. Et cet intérêt ne dédaignait pas de descendre aux plus petits détails. Qu'on nous pardonne de citer un fait qui nous revient à l'esprit. Quand le missionnaire Allégret chavira dans les rapides de l'Ogowé, M. de Bussierre se préoccupa de remplacer la lorgnette qu'il lui avait donnée avant son départ.

Mais ce n'est là que le petit côté d'une sollicitude qui

s'exerçait avant tout en faveur des intérêts supérieurs de l'œuvre. Ici, l'intervention de M. de Bussierre a plus d'une fois été décisive. On en retrouve la trace à chacune des étapes franchies ces dernières années par notre Société. En 1879, un déficit de 56,000 francs arrêtait nos progrès. Un don conditionnel de 2,500 francs, fait par le président sous le voile de l'anonyme, mit en mouvement les dons qui, en quelques mois, atteignirent le total désiré. La création de la mission du Zambèze, en 1881, cet acte de foi dont la Société des missions a déjà retiré tant de bien spirituel, en attendant les fruits plus directs qui commencent à paraître, s'est faite avec le concours actif de M. de Bussierre. Un peu auparavant, la guerre du Lessouto avait fourni à sa charité une occasion de se déployer : c'est alors qu'il prit l'initiative d'une souscription en faveur des victimes de cette guerre, préparant lui-même, avec un soin minutieux, le matériel d'ambulance et les médicaments dont il voulait approvisionner les missionnaires. Quelques années plus tard, en 1884, il put encore témoigner son amour à notre plus ancien champ de travail, en protestant, avec toute l'énergie et la chaleur de son cœur, contre la proposition d'abandonner à des mains étrangères l'œuvre des Casalis et des Arbousset.

Enfin, lorsqu'en 1885 le Dr Monod, joignant les actes à la parole, proposa de doter la Société des missions de la maison qui lui faisait défaut, ce fut encore l'intervention rapide et généreuse de M. de Bussierre qui, avec celle de madame André-Walther, donna le branle aux souscriptions. Et que d'autres libéralités l'on pourrait citer, dont quelques-unes ont passé inaperçues, tellement on était habitué à voir M. de Bussierre donner et donner encore !

Peu de personnes ont remarqué qu'à partir de 1887, le président de la Société des missions doubla sa souscription annuelle pour la mettre en rapport avec les besoins d'une œuvre agrandie, et pour encourager par cet exemple d'autres amis à relever le niveau de leurs offrandes. Et nous ne disons rien de ces dons occasionnels que chaque année voyait se

produire tantôt pour une branche de l'œuvre, tantôt pour l'autre, et dont la valeur était encore rehaussée par ce qu'ils avaient de spontané. Jamais souscriptions ne rentrèrent plus exactement et plus librement que les siennes. Récemment encore, il faisait ses versements annuels à notre trésorier-délégué, et sans doute il se sentit soulagé quand il sut la chose faite, tant il était soucieux de s'acquitter sans retard des multiples obligations de sa charité.

Une chose surpassait encore cet appui financier donné à l'œuvre, c'était l'appui moral donné aux ouvriers. Ceux de nos missionnaires qui ont été en rapports personnels avec M. de Bussierre sauront dire ce qu'il a été pour eux, comme l'aurait fait autrefois M. Casalis, s'il y avait été appelé. Celui qui écrit ces lignes peut en témoigner aussi. Honoré de l'affection de l'homme excellent que nous pleurons, il a été souvent, par elle, encouragé dans le travail, fortifié dans la lutte, consolé et soutenu dans les difficultés de la tâche.

Ces liens, toujours plus forts et toujours plus doux, ont été une des joies de sa vie, un privilège dont il gardera toujours le souvenir, un bienfait dont il ne saurait assez remercier Dieu.

III

Voilà le président que la Société des missions vient de perdre. Il est vrai que le temps où elle a pu bénéficier dans leur plénitude de ses éminents services est déjà loin de nous. D'une santé délicate, M. de Bussierre était obligé à de grands ménagements. C'est ainsi qu'il ne put présider l'assemblée générale aussi régulièrement qu'il l'eût désiré. Sa modestie le portait d'ailleurs à s'effacer, et s'il était heureux d'occuper son poste quand il le pouvait, il se réjouissait aussi lorsque son absence obligeait un de nos vice-présidents, M. Gustave Monod, M. L. Vernes, et, plus tard, M. E. Dhombres ou M. G. Appia, à ouvrir notre réunion annuelle.

Dans ces dernières années, il se produisit un changement. A la suite d'un violente attaque d'*influenza*, les forces de

M. de Bussierre commencèrent à décliner. Il était toujours le même, ses facultés d'esprit et de cœur subsistaient, mais la mémoire des mots lui faisait parfois défaut. Il en souffrait et commença dès lors à parler de se retirer. Il consentit néanmoins, sur les instances du Comité, à revenir pour un temps sur sa détermination. Tout récemment, il pressait encore ses collègues de mettre à l'ordre du jour son remplacement, et il avait fallu, par déférence pour lui, promettre de prendre son désir en considération. Mais Dieu épargna à la Société des missions le chagrin de voir son président se séparer d'elle de son vivant, et, avant que le Comité eût été appelé à délibérer sur la retraite de M. de Bussierre, celui-ci était entré dans l'éternel repos.

C'est en Alsace, dans son cher Ottrott, que nous avons joui pour la dernière fois de son accueil toujours si affectueux et si bienveillant. C'était au mois de septembre de l'année dernière. Bien affaibli déjà, il n'avait pu, selon son habitude, gravir avec nous la hauteur qui domine son habitation et nous montrer, comme il aimait à le faire, les détails du noble paysage qui l'entoure, un des plus beaux, des plus riches en souvenirs de toute l'Alsace. Quelques jours après, descendant de la montagne de Sainte-Odile, à laquelle sa propriété est adossée, nous pûmes encore le saluer au passage. Il était mieux, et put nous accompagner jusqu'à la porte de son parc. Pendant que notre voiture s'éloignait, il nous salua d'un geste amical, avec son expression habituelle de bonne grâce et de bonté... Nous ne devions plus le revoir que sur son lit de mort.

Il dit adieu à l'Alsace en novembre ; on a appris depuis lors qu'avant de quitter Ottrott, il prit congé de ses gens et leur annonça que, sans doute, ils ne le reverraient plus. Il alla s'installer à Vignolles, dans le département de Seine-et-Marne, auprès de son gendre, M. Éric de Bammeville, trésorier de notre Comité. C'est là qu'il fut atteint, il y a une quinzaine de jours, de l'attaque qui mit fin à sa vie. Il ne souffrit pas beaucoup et s'éteignit doucement. Ses dernières

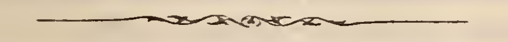
joies avaient été l'arrivée de son fils, mandé auprès de lui, et la visite de son pasteur, que nous avons racontée. Avant cela, son dernier intérêt, nous le savons, avait été pour l'œuvre des missions.

Ses obsèques ont eu lieu lundi dernier, 20 février. On n'avait lancé aucune invitation; la famille seule et quelques amis avertis directement ont pu y prendre part. La Société des missions était représentée par deux de ses vice-présidents : M. le pasteur G. Appia et M. Jules de Seynes, et par le directeur et un élève de la Maison des missions. D'après le désir exprès de la famille, se conformant aux vues du défunt lui-même, aucun discours n'a été prononcé, et le pasteur officiant, M. Lods, n'a ajouté aux paroles de l'Évangile qu'une courte allocution. L'inhumation s'est faite à la Houssaye, commune du département de Seine-et-Marne, dont M. de Bussierre a été maire pendant six ans et où il a fait installer, après la guerre, un cimetière de famille. C'est là que reposent ses restes mortels, en attendant la résurrection.

« Éternel! que je meure de la mort des justes, et que ma fin soit semblable à la leur! »

C'est Dieu qui avait donné à la Société des Missions M. de Bussierre. C'est lui qui nous l'a repris. Il consolera ses enfants, sa noble veuve que nous ne séparons pas de lui dans notre reconnaissance et dans notre affection et que nous entourons de notre respectueuse sympathie. Il n'abandonnera pas notre œuvre — qui est son œuvre — et nous donnera les hommes dont elle a besoin pour vivre et pour grandir.

A. B.



OBJECTIONS ET RÉPONSES

... Vous avez peut-être des objections spéciales contre les missions. Dites-le moi tout franchement. J'y répondrai et je vous dirai même celles que d'autres m'ont faites. Il serait bien étonnant qu'après cela, nous n'arrivions pas à de bons résultats.

— Soit! vous m'avez presque convaincu. Mais voici une objection qui préoccupe bien des gens :

Première objection : « *En annonçant l'Évangile aux païens, vous augmentez leur responsabilité devant Dieu.* Tant qu'un homme ignore la vérité, il n'est pas responsable, il ne peut pas être coupable. Une fois instruits par vous, les païens sont responsables de leur incrédulité et de leurs péchés. »

— Chose curieuse! cette objection est celle que l'on entend le moins souvent et qui, pourtant, est la plus sérieuse. Elle a quelque chose de spécieux. Cependant, est-elle bonne? Voyons plutôt.

Tout d'abord, l'ordre de Dieu, clair et positif, est là : « Prêchez l'Évangile à toute créature humaine ». Et rien ne peut l'annuler. Celui qui nous l'a donné est aussi Celui qui jugera les païens. Nous pouvons avoir pleine confiance en son amour et en sa justice. Notre premier devoir est l'obéissance.

Ensuite, laisser un homme croupir dans le mal, alors qu'on a le devoir et les moyens de lui enseigner le bien, sous prétexte que cet enseignement augmenterait ses responsabilités, ce n'est pas possible. Le sort des païens ne peut être pire qu'il n'est actuellement. Leur cacher le salut, malgré l'ordre de Dieu et l'impulsion de notre conscience chrétienne, arrêter le christianisme dans son développement normal, ce serait assumer une responsabilité plus grande que celle qui incombera au païen qui n'aura pas accepté le salut.

Remarquez, du reste, que si votre objection est juste pour les missions, elle condamne aussi toute œuvre entreprise

pour éclairer et relever les Européens. Elle condamne la prédication des pasteurs, les missions de saint Paul; bien plus, elle condamne la venue de Jésus-Christ Lui-même dans le monde. Car c'est Lui qui, le premier, a éclairé les hommes sur leurs devoirs, et qui, par conséquent, a, le premier, augmenté leur responsabilité et leur culpabilité. Vous voyez où cet argument conduirait s'il fallait se conformer à ses données.

— Oui, mais il y a autre chose :

Deuxième objection : « *Il n'est pas juste de dépouiller les Européens au profit des païens étrangers*, de prendre le pain des enfants pour le donner aux petits chiens, comme l'a dit lui-même Jésus-Christ à la Cananéenne.

— Et qu'a répondu la Cananéenne : « Oui, Seigneur, mais les petits chiens ramassent les miettes qui tombent de la table des maîtres ».

Les missions ne prétendent pas monopoliser la charité chrétienne de vos Églises. Elles demandent seulement à avoir une part des dons et de l'intérêt croissant que les chrétiens consacrent à soulager les misères humaines. J'irai plus loin et je dirai, d'après le témoignage de beaucoup de pasteurs, que les Églises qui donnent largement pour les missions donnent aussi largement pour les œuvres locales et nationales. Souvent, c'est en s'occupant des missions que des chrétiens ont pris goût à la charité en général et commencé à faire des largesses aux œuvres de leur pays et de leur Église.

Si la charité envers les proches est un devoir, l'évangélisation des païens en est un autre non moins positif. Il ne faut pas sacrifier un devoir à un autre devoir. Il faut accomplir l'un et l'autre, voilà le vrai.

Et avant de nous reprocher les miettes que nous ramassons, il faudrait savoir de quoi on a privé « les enfants », et surtout de quoi on s'est privé soi-même. Quand on voit le luxe qui règne dans tant de maisons, ces œuvres d'art, ces meubles, ces repas, on ose dire que peu de gens ont le droit

de réclamer contre les missions. Le jour où l'on se privera de quelque chose, les choses iront bien, les œuvres religieuses ne connaîtront plus ni déficit, ni pauvreté, et il y aura sur les tables de la nourriture en abondance pour les enfants; sous les tables, de grosses miettes pour les petits chiens.

— Pour l'argent, passe encore; mais les hommes, on n'en a pas tant; de là:

Troisième objection: « *Pourquoi envoyer aux païens étrangers des hommes qui seraient si nécessaires pour évangéliser les païens de notre pays?* Car il y en a encore beaucoup, de païens, parmi nous. Qui les convertira? »

— Qui? Mais vous; vous, les pasteurs; vous, les chrétiens et les chrétiennes. On envoie parmi les païens étrangers une ou deux douzaines de chrétiens, pas plus, et on a en Europe des chrétiens par centaines et par milliers, auxquels revient la charge et l'honneur d'éclairer leurs compatriotes, et on regrette les quelques missionnaires qui évangélisent les sauvages!

Il y a en Europe assez de chrétiens pour évangéliser les païens européens. Le jour où les laïques se mettront au travail, le jour où les chrétiens arboreront courageusement leur drapeau et attaqueront l'incrédulité et le vice, on verra combien ils sont nombreux et forts. Ne nous reprochez pas nos quelques missionnaires et soyez vous-même un missionnaire autour de vous. De cette façon, tous ceux qui ont besoin d'être évangélisés le seront comme ils devraient l'être... (1)

H. DIETERLEN.

(1) Les pages que l'on vient de lire sont empruntées à un traité de M. H. Dieterlen, qui va paraître incessamment. Nous recommandons à tous nos amis la lecture et la diffusion de ce petit ouvrage, qui est appelé, nous l'espérons, à rendre d'utiles services à notre cause.



PROCHAINE CLOTURE DES COMPTES

Nous continuons à tenir nos amis au courant de notre situation financière.

A l'heure actuelle, 20 février 1893, nous avons reçu pour l'œuvre générale, 161,000 francs, soit 15,800 francs de moins que l'an dernier, à pareille époque. Les dons pour le déficit ne se sont élevés, cette année, qu'à 2,500 francs, contre 36,200 reçus l'an dernier ; il est vrai que nous avions fait pour cet objet spécial un appel qui n'a pas été renouvelé.

Nos prévisions de dépenses pour l'exercice en cours s'élevant à 295,000 francs, et les dons reçus n'atteignant que 163,500 francs, il faudrait recevoir, d'ici à l'assemblée annuelle, 131,500 francs pour couvrir les dépenses de l'année ; et comme le déficit laissé par l'exercice précédent était de 10,500 francs, c'est 142,000 francs qu'il faudrait recevoir pour commencer une année nouvelle libre de tout arriéré.

Quant à l'œuvre du Zambèze, elle a reçu jusqu'à ce jour 25,000 francs, soit 10,850 francs de moins que pendant la période correspondante de l'année précédente. Si les dons n'affluent pas d'ici à la clôture des comptes, cette mission terminera l'année avec un fort déficit.

Nous ne voulons ni alarmer nos amis, ni les fatiguer par des appels répétés; cependant notre devoir est de les informer de l'état de nos ressources et de nos prévisions d'avenir.

Cet avenir, pour une grande part, dépend d'eux. C'est leur appui fidèle qui nous a amenés au point où nous en sommes. A eux de délibérer si nous pourrons maintenir nos œuvres actuelles et aller de l'avant, comme nous le désirons, ou si nous serons condamnés à marquer le pas, en attendant que de plus douloureux problèmes se posent.

Citons, en terminant, ces paroles de foi que nous adresse un vieil et fidèle ami de notre œuvre : « Il est vivement à désirer que l'année se termine non seulement sans déficit, mais

avec un fort en caisse. La vente que les dames vont faire sera très fructueuse, il faut croire. Dieu incline les cœurs comme des ruisseaux d'eau. Comptons mieux sur sa fidélité. »

LA VENTE ANNUELLE DE PARIS EN FAVEUR DES MISSIONS

Nous rappelons que cette vente aura lieu le mardi 7 et le mercredi 8 mars, à la salle de la Société d'horticulture, 84, rue de Grenelle.

Les objets destinés à la vente doivent être envoyés à madame Boegner, 102, boulevard Arago, au plus tard avant le 28 février.

NOS MISSIONNAIRES EN VOYAGE

Nos amis Brun, bien que la Méditerranée ne leur ait pas été clémente, écrivent en vue de Port-Saïd, le cœur rempli de reconnaissance pour les bons souvenirs qu'ils emportent de l'accueil qui leur a été fait dans la mère patrie. A Marseille, en particulier, ils avaient tous été reçus avec une véritable affection fraternelle par M. et madame Mouline, qui avaient réuni un soir, dans leur salon, quelques amis des missions pour entendre parler de l'œuvre à Taïti.

Sur le navire, dès le premier dimanche, M. Brun, surmontant le mal de mer, a pu faire un culte, ce qui lui a valu quelques dons spontanés pour l'œuvre à laquelle il consacre ses forces.

NOUVELLES DU MOIS

Nous comptons offrir, dans un mois, à nos lecteurs, **le portrait de M. L. de Bussierre.**

La première des **Conférences de M. F. H. Krüger, sur l'Afrique et le Christianisme**, a eu lieu le vendredi 24 février, à cinq heures, dans la chapelle de la Maison

des missions, en présence d'un bon auditoire, où se trouvaient un certain nombre d'étudiants. Le sujet de cette première leçon, d'un haut intérêt, était cette ancienne Église d'Afrique qu'ont illustrée les Tertullien, les saint Cyprien et les saint Augustin. Les quatre conférences suivantes se feront à la même heure, les quatre premiers vendredis du mois de mars (1). Nous espérons bien voir croître de semaine en semaine le nombre de ceux qui en profiteront.

La taxe des lettres pour le Lessouto et le Zambèze a enfin été abaissée de 0,50 centimes à 0,25 centimes par 15 grammes. Le tarif que nous donnions il y a un mois, nous avait été indiqué par le directeur général des postes, et confirmé par les bureaux. Ce n'est que tout récemment que ceux-ci ont été avisés de la diminution, laquelle avait été promise, puis contestée dans des documents officiels. Nous remercions les amis qui ont bien voulu nous aider dans nos recherches, que des communications plus fréquentes du service des postes au public, eussent rendues inutiles.

LESSOUTO

LE NOUVEL AN AU LESSOUTO

Extrait d'une lettre particulière.

Janvier 1893.

... Quant à notre nouvel an, les choses se sont passées comme d'habitude. Nous devions faire, samedi soir à neuf heures, la promenade à cheval traditionnelle, mais la pluie avait trop mouillé les chemins pour que nous pussions y songer. Chacun est donc resté chez soi jusqu'à onze heures. Puis, toute ma maisonnée s'étant couchée, je descendis seul à la station pour le service de minuit.

Ce service de minuit, c'est un service tout spécial et d'une

(1) Voir les sujets sur la couverture.

grande douceur. On arrive au temple vers onze heures et quart ou onze heures et demie. Je vois les gens entrer peu à peu, l'air à la fois endormi et curieux.

L'église, éclairée par deux ou trois lampes et quelques bougies, est presque pleine. Sur la table, une petite pendule dont on n'entend pas le tic-tac, mais qui tique-taque quand même, marquant la marche du temps, et se préparant à jouer un rôle important dans la solennité.

M. Mabille a prié et lu le Psaume 103. J'ai fait une courte allocution; M. Mabille, à son tour, a brièvement parlé; le tout, entremêlé de cantiques se rapportant à la brièveté de la vie humaine et aux espérances de la vie à venir.

Nous nous sommes ensuite agenouillés pour la prière silencieuse, chacun parlant à Dieu selon son cœur, prière toute spéciale, sans doute une des plus sincères de l'année, car tout dispose au sérieux, au recueillement et à l'adoration. On a besoin de Dieu quand on touche comme du doigt le courant qui vous emporte, et le néant de la vie terrestre.

Pendant cette prière silencieuse, la petite pendule sonne paisiblement ses douze coups. Nous avons donc passé de la vieille année dans la nouvelle. Ce n'est rien d'extraordinaire, et cependant cela vous fait un effet!...

M. Mabille prie ensuite, nous chantons deux versets, et nous quittons l'église, tout autres qu'en y entrant.

On passe (si j'en juge par moi) par deux séries de sentiments. D'abord, le sentiment de la fragilité de notre vie, les remords, les regrets : c'est la tristesse qui domine, car on sent la faiblesse physique et morale de l'homme et on en souffre.

Puis vient une bouffée d'espérance, apportée par la nouvelle année, de la part de Dieu : Espérance!

Espérance! Elle se glisse dans le cœur, elle le console, elle le fortifie. Et on commence la nouvelle année avec des sentiments joyeux, avec de bonnes résolutions, avec des félicitations et des vœux pour ceux qu'on aime et pour les hommes en général.

H. D.

LA FAMINE AU LESSOUTO

Extraits de lettres de M. Ellenberger.

Massitissi, 12 octobre 1892.

« ... La famine est à nos portes. Je ne sais vraiment pas ce que vont faire plusieurs de nos chrétiens, en attendant la récolte. Je voudrais, dans des cas pareils, avoir de l'argent pour secourir au moins ceux de mon troupeau. Les sauterelles sont cause de nos infortunes. Les champs de froment sont beaux et promettent des récoltes extraordinaires; mais d'ici là, que faire?... Les temps sont difficiles; je demande de tout cœur à Dieu de m'aider à soutenir ces pauvres gens et à faire tout le possible pour les aider à espérer contre toute espérance. Aussi ne voudrais-je pas, malgré la fatigue que je ressens, quitter la station aussi longtemps qu'ils n'obtiennent pas de leurs champs leur pain quotidien. Hier, j'ai été obligé de donner un panier de maïs à Abele, vu que tous les siens étaient sans nourriture. Ce matin, le vieux David est venu me supplier de lui donner un peu de maïs, car il n'avait absolument rien. Que Dieu veuille, dans son amour, avoir pitié de nos Bassoutos, en faisant concourir cette épreuve publique et privée au bien de leurs âmes!

Mais grâce à cette famine, qui va me priver forcément des contributions habituelles des chrétiens pour l'œuvre, je vais me trouver dans un grand embarras pour aider les évangélistes. De Komokomong, je n'aurai rien non plus, car les gens de cette annexe ont beaucoup donné pour la construction future d'une nouvelle église.

Le *pitso* national a eu lieu aujourd'hui même. Je suis sous l'impression toujours plus forte que le règne des chefs ne durera plus dix ans, car ils sont ennemis de tout progrès et du christianisme, égoïstes, traîtres, orgueilleux, dévorant les gens, avares, menteurs, etc. N'Kuébé devient de plus en plus le portrait de son père, double en paroles et ne cherchant, en tout, que son propre intérêt. Il est impossible que de pareils

chefs restent plus longtemps les dominateurs de ce peuple, que Dieu a, pour ainsi dire, choisi d'entre les tribus du sud de l'Afrique pour le bénir et le faire prospérer d'une manière particulière. Du jour où les détenteurs actuels du pouvoir cesseront de régner, le peuple se convertira en masse et fera des pas de géant dans la civilisation et dans les métiers, pour lesquels ils ont des aptitudes. »

Les craintes de M. Ellenberger relatives à la famine ne devaient que trop se réaliser, et dans une nouvelle lettre il écrivait, trois mois plus tard :

Massitissi, 21 décembre 1892.

Les Bassoutos viennent de passer par une grande épreuve, celle de la famine. L'an dernier, les sauterelles ayant détruit un nombre considérable de céréales, le peu qu'ils avaient pu récolter n'a pas suffi pour leur entretien. Les marchands du pays ont été obligés de faire venir de la Colonie plusieurs milliers de sacs, qu'ils vendaient à un prix triple et même quadruple de celui des blés en temps ordinaire. Beaucoup d'infortunés ont dû vivre surtout de racines et de plantes sauvages, ainsi que de semences d'herbes. Une si misérable nourriture ne satisfait pas le sang de l'homme ; aussi, poussés par un besoin irrésistible, un grand nombre ont-ils eu recours au vol du gros et menu bétail. C'est ainsi qu'un de mes bœufs et mon unique mouton (acheté pour l'entretien de la famille) ont disparu sans que nous puissions en trouver les traces.

Comme les sauterelles avaient détruit mon champ de froment et tout mon maïs, nous avons eu à vivre de ce qui nous restait de la précédente récolte. Quoi qu'il en soit, nous avons pu, Dieu soit béni, aider plusieurs malheureux, exercer l'hospitalité à l'égard d'un bon nombre de voyageurs ou de visiteurs indigènes. La famine fut si sévère que beaucoup de gens, chrétiens et païens, n'avaient plus la force de se livrer aux travaux de la campagne, ou de venir à l'Église ; beaucoup d'enfants ont été obligés, par suite d'inanition, de s'absenter de l'école. M. et madame Preen ont dû retar-

der de huit jours la rentrée des apprentis de leur école industrielle pour pouvoir nourrir les apprentis sur le produit de la nouvelle récolte. Aussi, dès leur arrivée, ces jeunes gens ont-ils eu à faucher le blé mûr. Jugez si la moisson était la bienvenue, puisque la ménagère n'avait plus de farine que pour leur faire le pain du lendemain!

Grâce à Dieu, partout les moissonneurs abattent maintenant les blés, de sorte que la joie rayonne un peu sur tous les visages. C'est avec une reconnaissance bien grande envers le Seigneur, que nous voyons de tous côtés des gens occupés dans les champs ou dans les aires, des glaneuses emporter des gerbes, des mères de famille presser le pas avec des paniers de blé sur leurs têtes et des bambins trottant après elles avec l'espoir de manger bientôt un morceau de pain, ou tout au moins un peu de bouillie faite en toute hâte, pour apaiser ces enfants qui pleurent de faim! Béni soit Dieu d'avoir accordé à ce peuple et surtout à ces pauvres petits, tant de force pour supporter sans trop de murmure la terrible épreuve de la faim!

J'ai vu, chers amis, j'ai vu passer bien des gens devant moi comme autant d'ombres en quête d'une bouchée de pain, d'un peu de blé, de farine, de quelque chose enfin pour prolonger leur existence si possible jusqu'à la moisson. Oh! que c'est pénible à un ministre de l'Évangile de parcourir le pays, aller prêcher dans les villages, visiter les gens chez eux dans un temps pareil! Et cependant, c'est bien dans ces moments d'afflictions privées ou publiques que l'homme semble être rendu attentif à sa misère intérieure, par la main de Dieu, qui pèse lourdement sur lui et les siens.

Mais si, avec les récoltes, l'espoir de revivre est venu chasser les sombres pensées, voici la menace d'une nouvelle famine qui nous arrive sur les ailes du vent. Un puceron, dans le genre de celui de la gale des rosiers, qui détruit en grande partie les champs de *mabélé* (sorgho), et de nouveau les sauterelles, qui ont fait leur apparition et vont sans doute anéantir les champs de maïs qui sont de

toute beauté ! La sauterelle ! véritable instrument de destruction d'autant plus terrible que ni poudre, ni armes, ni armée, ni forteresses ne peuvent l'empêcher de fourrager et de réduire à rien en quelques minutes l'espoir des laboureurs, le pain de tout un peuple ! Cet insecte laisse après lui, sur le sol, les traces de sa grande voracité, et sur les tiges informes des céréales détruites une bave qui fait maigrir le bétail. Si donc les sauterelles nous reviennent par mille myriades, comme l'an dernier, il est à craindre que le maïs ne soit en grande partie ruiné par elles, comme une grande partie des champs de mabélé ont été fortement endommagés par le puceron susmentionné. Il est bien à craindre que les froments ne suffisent pas pour maintenir l'existence de tous les Bassoutos, car les pâturages ayant été en grande partie défrichés, il n'y a presque plus la ressource du laitage, comme jadis, en temps de disette.

Tout cela est peu réjouissant pour le peuple, pour l'Église et pour nous missionnaires, car si notre œuvre bénéficie toujours spirituellement d'une épreuve publique, d'autre part, elle en souffre considérablement au point de vue matériel. Comment réclamer les contributions de chrétiens dans un moment où tous luttent pour leur existence, où la misère frappe à leurs portes, où parents et enfants sont dans le plus grand dénuement ? Comment souffrir avec eux et leur rappeler des obligations que, pour le moment, ils ne peuvent remplir ?

L'avenir n'est donc pas gai, d'autant plus que les chefs dévorent le peuple par leur cupidité, ne pensant qu'à eux et n'usant jamais de compassion envers leurs sujets, qu'ils oppressent plus qu'ils ne les aiment.

Espérons toutefois que l'activité déployée pour la destruction des sauterelles aura le résultat qu'on en attend. Le gouvernement a publié que partout où les essaims de sauterelles se posent pour y passer la nuit, que ce soit dans les céréales ou dans les pâturages, les gens de tout le voisinage doivent, sous peine d'amende, accourir tous avec leur bétail pour écraser les sauterelles sous leurs pieds. C'est

ainsi que des myriades ont déjà disparu, ayant été détruites avant le lever du soleil, alors qu'elles sont encore engourdies par la fraîcheur de la nuit et alourdies par la rosée. C'est ainsi qu'avant-hier on a jeté ici l'alarme, et que tous les hommes et tout le bétail sont allés sur la montagne, dans l'espoir d'en faire un grand carnage. Mais les sauterelles s'étaient posées dans un endroit très rocailleux ; aussi, un nombre assez grand a-t-il échappé au massacre. Aux premiers rayons du soleil, elles se sont élevées dans l'espace, et, en présence de leurs destructeurs impuissants, elles sont parties dans une autre direction ; mais la nuit suivante, elles sont tombées au pouvoir d'une nouvelle armée de bipèdes et de quadrupèdes, déterminés à les anéantir, afin de ne pas périr par suite des ravages qu'elles commettent partout.

Le gouvernement du Transvaal, dit-on, croit de son devoir de ne pas travailler à leur destruction, vu qu'elles sont un fléau envoyé de Dieu pour punir les hommes. C'est, avouez-le, pousser les choses un peu loin. Le soleil tropical du Transvaal a, paraît-il, un effet fâcheux, présentement, sur les gouvernants de ce riche pays, sans quoi ils comprendraient qu'il en est des sauterelles comme de tous les autres fléaux que de tous temps on a cherché à combattre, voire même en offrant des sacrifices « au Dieu inconnu ». La petite vérole, le choléra, la peste, les fièvres et les maladies épidémiques des chevaux et de la race bovine sont autant de fléaux que les Transvaliens, comme tous les autres, cherchent avec ardeur à arrêter et même à faire disparaître ! Bien que la chose soit dite par des hommes honorables, je vous engage à croire, comme moi, que c'est une calomnie à l'endroit des Boers du Transvaal, qui veulent que partout, dans les mines, les fabriques, etc., on respecte le repos du dimanche...

F. Ellenberger.

SÉNÉGAL

A SAINT-LOUIS

Lettre de M. Escande.

Les saisons au Sénégal. — Projets d'avenir.

(Suite et fin.)

Voilà un second point où il y a, semble-t-il, lieu à revision :

Jusqu'à présent, notre mission a eu, par la force des circonstances, le caractère d'une œuvre de protection. Durant de longues années, les esclaves assez heureux pour atteindre Saint-Louis devaient, avant d'être libres, se soustraire trois mois aux recherches de leurs maîtres. La maison de la mission leur fut ouverte ; ils y affluèrent. Mais ce n'était pas chose facile que de les cacher, car les maîtres avaient le droit (dont ils usaient amplement) de visiter les coins et les recoins des maisons suspectes, d'ouvrir toutes les portes, de fouiller toutes les armoires. Ce n'était donc qu'avec des peines infinies, des combinaisons savantes et l'aide bienveillante des amis qu'on parvenait à les dépister.

On se figure aisément la joie des captifs quand enfin ils tenaient en mains leur patente de liberté. Ils en gardaient une reconnaissance éternelle au missionnaire; ils lui étaient dévoués corps et âme; volontiers, ils se fussent nommés ses esclaves... moins les chaînes et les coups, bien entendu. Après cela, le missionnaire les casait à Sôr ou à Béthesda, leur donnait une hutte, un champ, puis une femme, ils continuaient à dépendre de lui, ils ne faisaient rien sans le consulter... Mais en retour de cette abdication de toute leur personne, ils attendaient tout de lui. Pour employer une expression vulgaire, ils considéraient la mission comme une vache à lait qu'ils pouvaient traire à discrétion.

Qu'on en juge par cet exemple vraiment typique :

Pas plus tard que la semaine dernière, je vis entrer chez moi une femme du nom de Thiané. Cette femme, que je

connaissais seulement pour l'avoir vue à Kayes, il y a deux ans, lors de mon voyage dans le Haut-Fleuve, se trouve dans le cas dont je viens de parler. Mariée par M. Taylor à un brave homme de mari, un peu mou cependant, un peu simple aussi, elle n'avait pas tardé à lui rendre la vie amère. Son humeur vagabonde l'avait traîné de lieu en lieu jusqu'à Kayes, à 900 kilomètres de Saint-Louis. Un beau jour, fatigué de sa trop remuante moitié, Mody prit le parti de redescendre au chef-lieu. Il nous supplia de lui donner en mariage une de nos libérées, ce que nous lui refusâmes avec empressement, vu qu'il était légitimement uni à Thiané. Que fit-il? Il s'engagea comme tirailleur sénégalais et partit pour l'expédition du Soudan. Comme chaque soldat a sa part du butin, la première ville qu'on mettra à sac lui fournira une ou plusieurs remplaçantes de son infidèle épouse.

J'en reviens à celle-ci. Je disais donc que l'autre matin je la vis entrer dans mon cabinet : « Bonjour, j'arrive de Kayes et je viens te saluer. Tu sais, je suis une membre de l'Eglise et tu es mon chef. » Et elle continua, me racontant tout au long son histoire, ses démêlés avec son mari, ses griefs contre lui. Au bout d'un moment : « C'est bien, lui dis-je, tu n'as plus rien à me dire? » — « Oh! que si! » Alors, prenant son temps comme si elle allait m'annoncer une joyeuse nouvelle : « Je veux que toi et M. Morin vous me cherchiez une case pour loger. Mais ça ne presse pas. Jusqu'à ce que vous ayez trouvé, je désire loger ici, dans la maison de la mission. Je veux ensuite que vous me cherchiez du travail. » — « Mais, malheureuse, ma maison est comble, et j'ai autre chose à faire qu'à te trouver une habitation et de l'ouvrage. » — « Oh! fit-elle, il n'y a rien qui brûle, je suis bien chez toi, je mangerai et je coucherai avec les grandes élèves. »

Voilà un exemple, entre cent, des sentiments que la plupart de nos libérés nourrissent à notre égard, c'est-à-dire qu'en somme ils sont quelque chose comme des parasites, en sorte qu'il ne faut recevoir leurs protestations de fidélité que sous bénéfice d'inventaire. Il y a des exceptions, grâce

à Dieu, mais au Sénégal comme en Europe, les exceptions confirment la règle.

Si donc nous voulons faire quelque chose d'eux, il faut les émanciper de cette tutelle; il faut éveiller en eux l'esprit d'initiative et le sentiment de la responsabilité; en un mot, il faut les acheminer vers leur majorité morale.

Le changement survenu dans la loi concernant l'esclavage nous aidera à marcher vers ce résultat. Il n'est plus besoin maintenant de cacher les fugitifs : tous ceux qui touchent le sol de Saint-Louis sont libres. Il leur suffit de se présenter devant le tribunal, d'y décliner leurs noms et qualités et d'y recevoir la patente qui fait d'eux des citoyens libres. Parfois, ils s'adressent à nous; le plus souvent, ils y vont seuls ou accompagnés d'un de leurs compatriotes. Ils ne nous doivent plus la vie, comme c'était presque le cas auparavant. Est-ce un mal? Je ne le crois pas. Nous étant moins redevables, ils seront moins soucieux de nous complaire; leur parole sera plus franche, leur attitude plus sincère; nous connaîtrons mieux le terrain sur lequel nous jetterons notre semence.

Et puis, ce sera notre tâche, à nous, de les diriger dans la voie du « self-supporting » (1). Comment cela? En leur faisant comprendre qu'on ne vient pas à Jésus seulement pour manger du pain et être rassasié (Jean VI, 26) ; en leur apprenant que l'Église est autre chose qu'une société de secours mutuels qui met pour jamais à l'abri du besoin ceux qui s'y rattachent; en insistant, non pas tant sur leurs droits dont ils savent user à merveille, que sur leurs devoirs qu'ils méconnaissent volontiers.

Comme début, nous allons instituer une cotisation annuelle et obligatoire pour tous les membres de l'Eglise, cotisation qui sera remise entre les mains d'un trésorier élu par eux. Ce sera là, je l'espère, un modeste commencement d'organisation sérieuse que l'avenir pourra développer avec l'aide de Dieu.

Une excellente occasion va ensuite nous permettre de faire

(1) État d'une Église qui suffit à ses propres besoins.

un pas de plus dans cette voie. Le terrain de Béthesda étant devenu insuffisant, nous en avons loué un autre, non loin de là, d'une superficie de 23 hectares, moyennant une somme de 250 francs par an. Tous les cultivateurs qui voudront s'établir sur ce nouveau terrain seront tenus d'apporter, après la moisson, une certaine quantité d'arachides sur laquelle nous nous entendrons d'avance, pour aider à couvrir les frais de la location. De cette façon, nos gens s'habitueront peut-être à la pensée qu'en retour des secours spirituels et autres qu'ils trouvent chez nous, ils nous doivent quelques secours pécuniaires.

Nous irons doucement en besogne, car cette idée-là est neuve pour eux. Nous serons prudents. Néanmoins, nous espérons que, peu à peu, progressivement, surtout à mesure que la vie d'En-Haut les pénètrera davantage, nous verrons d'abord éclore puis se développer en eux l'esprit de renoncement et de sacrifice.

Le troisième point sur lequel porteront nos modifications est relatif à l'œuvre de prosélytisme qui, à mon sens, n'a pas revêtu jusqu'ici un caractère suffisamment agressif. Jusqu'à présent nous n'avions pu entreprendre, d'une manière suivie, le travail d'évangélisation proprement dit. Cela tient sans doute à ce que l'œuvre est extrêmement complexe, absorbante par conséquent, si bien que réduite à son minimum, elle épuiserait encore les forces de plusieurs ouvriers. Cela tient aussi à ce que, par suite de congé ou de maladie, il n'y a eu souvent qu'un seul missionnaire sur la brèche.

Or, une Église qui ne fait pas de conquête est condamnée à péricliter. Cette vérité, bonne à dire dans les pays chrétiens, l'est surtout en mission, et nulle part davantage que dans les pays musulmans. Les disciples de Mahomet n'entrent pas volontiers dans un sanctuaire chrétien ; ils croiraient se souiller, la curiosité même est impuissante à leur en faire franchir le seuil. Il ne faut donc pas se borner à les attendre, à leur ouvrir à deux battants les portes de notre chapelle. Il

s'agit d'aller les chercher dans leurs cases, de dissiper leurs préventions, de gagner leur cœur, d'éveiller en eux des besoins religieux. Alors seulement, si nous avons le soin de nous implanter au milieu d'eux, ils se résoudront peut-être à venir nous entendre.

C'est là ce qui nous a décidés à nous adjoindre un évangéliste noir qui sût à la fois l'anglais et le wolof, pour nous aider à la fois auprès des nombreux Sierra-Léonais de Saint-Louis et de Dakar, et auprès des indigènes du chef-lieu.

On me saura gré de le présenter aux lecteurs du journal.

M. Benjamin Nichol est né à Sainte-Marie de Bathurst (Gambie) en 1866. Il a donc vingt-six ans. Son père était pasteur indigène au service de la mission wesleyenne qui possède des stations très florissantes dans la colonie anglaise de la Gambie, le long du fleuve de ce nom. A douze ans il se convertit, six ans plus tard il commença ses études théologiques sous la direction du pasteur blanc de Bathurst, qui désirait en faire un catéchiste. En 1887, on l'envoya débuter à Albréda, poste de création récente, où il travailla pendant un an. Au bout de ce temps, il fut désigné pour occuper le poste de Barra-Point, où se trouvait une Eglise de cinquante membres environ. C'est également le nombre d'élèves qu'il comptait dans son école qu'il devait diriger concurremment avec son œuvre pastorale. Deux ans après, il fut mis à la tête de l'important district des îles Mac-Carthy, à 300 kilomètres environ de Bathurst. L'église ne comptait pas moins de cent cinquante membres communiants ; ses écoliers atteignaient la centaine. Pour l'aider, il avait treize laïques pieux et capables (local preachers) qui présidaient à tour de rôle les services de semaine, parfois même ceux du dimanche. En outre, suivant la coutume wesleyenne, huit moniteurs ou monitrices (class leaders) dirigeaient les classes bibliques. C'était, comme on le voit, une Eglise solidement organisée et très prospère.

Des raisons tout à fait personnelles obligèrent M. Nichol à se séparer de cette œuvre où il avait obtenu de réels succès.

Il revenait à Bathurst se mettre à la disposition de son Comité, lorsque mon appel lui parvint. Le résultat fut qu'au mois de mai dernier nous vîmes arriver M. Nichol, sa femme et sa fillette, le renfort si impatiemment attendu. On n'a pas oublié comment Dieu consacra les débuts de leur ministère au milieu de nous par l'épreuve : dès le mois d'août dernier, la petite Lily était enlevée à l'affection de ses parents et de la mission tout entière, qui put, dans ces douloureuses circonstances, montrer à son nouvel ouvrier combien grand était l'attachement qu'elle avait pour lui.

L'arrivée de notre catéchiste m'a permis de réaliser un projet qui me tient au cœur depuis longtemps et duquel pourrait sortir, avec l'aide de Dieu, un renouveau pour notre mission. Je veux parler de la création de services réguliers dans le faubourg de Sôr — à la porte même de Saint-Louis. Ce village, dont la population dépasse 2,500 habitants, est l'endroit le plus propice ou (pour ne rien exagérer) le moins défavorable à l'œuvre missionnaire. Grâce aux deux ou trois cents Bambaras qui s'y trouvent mêlés aux Wolofs, l'islamisme n'y a pas la cohésion que l'on rencontre de l'autre côté du fleuve, à Guet-N'Dar par exemple. Là, le fanatisme atteint son apogée; le Coran y règne en maître, et bien mal venus seraient tous ceux qui tenteraient d'entamer l'épiderme de ce monstre redoutable qui s'appelle l'Islam. Les catholiques, pas plus que nous, n'y comptent un seul prosélyte. A Sôr, la situation est tout autre. Il y a bien certainement des maisons où l'on nous fait mine froide, sinon mauvaise, quand nous essayons de toucher à la religion. Il en est d'autres — ce sont les plus nombreuses — où l'on nous reçoit le plus gentiment et où l'on écoute nos appels.

C'est là, dans ce faubourg, que nous avons placé M. Nichol. C'est là, dans sa maison, en attendant que nous ayons une chapelle, que nous allons chaque dimanche pour annoncer l'Évangile. J'espère pouvoir bientôt vous donner de bonnes nouvelles de cette œuvre qui nous remplit d'espoir. Pour aujourd'hui, je me bornerai à dire ceci : comme il était à

prévoir, nos débuts sont modestes ; plusieurs de ceux qui nous avaient promis leur présence n'ont pas encore franchi le seuil de la cour, soit par timidité, soit par crainte du qu'en dira-t-on. Quelques-uns, cependant, sont venus, et semblent disposés à revenir encore. Il se formera ainsi, peu à peu, un noyau de fidèles qui s'aggloméreront à notre troupeau, et, si Dieu y met sa bonne main, la parabole du grain de moutarde se réalisera pour cette branche de notre activité. Il est probable que nous ne serons plus là quand le grand arbre aura poussé. Qu'importe ! si nos successeurs peuvent y travailler à son ombre.

Ce n'est pas seulement Sôr que nous voudrions voir entamé par l'Évangile, mais aussi les autres villages de la banlieue de Saint-Louis. Jusqu'ici, on n'a rien fait pour eux. Il est vrai que leur éloignement est un terrible inconvénient. Songez donc que, pour aller à ceux qui nous seraient le plus accessibles au point de vue du prosélytisme, il faut — suivant le vent — six heures ou la journée entière en canot. Ce n'est pas tous les jours qu'on trouve le loisir de faire des courses pareilles, d'autant plus qu'il n'est pas prudent de voyager quand le soleil est à son méridien. M. Nichol, qui n'a pas ces précautions à prendre, et qui de plus est libre, va se mettre à ce travail si difficile mais si intéressant, qui aboutira peut-être, dans un temps plus ou moins éloigné, à la fondation d'annexes. C'est là mon rêve... et mon espoir. Ne sont-ce pas les annexes qui donnent tant de force et de vie aux Églises du Lessouto?

Enfin, le dispensaire médical de notre frère Morin nous offre un utile moyen d'évangélisation. Je lui laisse le soin de vous en parler lui-même. Peut-être, moi aussi, vous en reparlerai-je un jour. Nous visitons régulièrement, M. Nichol et moi, les nombreux malades qui se rendent à cette consultation, et je vous assure qu'avec ces Wolofs et ces Toucouleurs, qui sont tous musulmans, et la plupart musulmans fanatiques, il n'est pas malaisé d'amener la conversation sur les sujets religieux. C'est même trop facile, car tout de suite l'entretien tourne à

la controverse : on oppose Mahomet à Jésus, le Coran à la Bible, et quelque désir que l'on ait d'annoncer le salut, simplement, sans polémique, on est contraint de se jeter dans la mêlée, de répondre aux attaques de l'adversaire, de le pousser dans ses derniers retranchements pour assurer la victoire de la vérité sur l'erreur.

Il faudra qu'un jour je vous donne un échantillon de nos causeries. Vous verrez qu'elles ne manquent ni d'entrain ni d'intérêt. Vous verrez également quel tas d'histoires à dormir debout on leur conte pour rehausser dans leur esprit le prestige du Prophète, et auxquelles ils ajoutent foi dans la mesure même du merveilleux qu'elles renferment; enfin, par quelques-unes des idées qu'ils se font de notre religion, vous devinerez quelle doit être la tactique du prédicateur de l'Évangile dans son apostolat auprès des musulmans.

Telles sont les modifications que nous désirons apporter dans l'œuvre missionnaire qui se poursuit à Saint-Louis. Est-ce à dire que des temps nouveaux vont se lever pour nous, que nous allons voir les foules s'entasser dans notre église et nous fournir une riche moisson? Dieu le veuille! Pourtant, ce n'est pas de cette nouvelle orientation seule que nous attendons ces heureux résultats. Nous savons que les meilleurs rouages sont inutiles s'il n'y a pas une puissance qui les mette en mouvement. Nous savons pareillement que l'organisation la plus savante ne sert de rien si le Saint-Esprit n'est à l'œuvre pour en assurer le succès. Nos chrétiens l'ont si bien compris (quelques-uns du moins) qu'ils se sont portés à Sôr le dimanche qui a précédé l'ouverture de nos réunions d'évangélisation pour demander à Dieu de bénir l'effort nouveau que nous allons tenter là. Et nous avons senti que Dieu était avec nous et qu'il voulait exaucer les prières qui sont montées vers Lui en français, en anglais et en wolof. Nous n'étions qu'un cœur pour demander à Dieu qu'il fasse passer sur nous le souffle vivifiant d'En-Haut.

C'est également cette pensée qui a présidé à la création de réunions hebdomadaires dans le salon de la maison missionnaire, où sont invités tous ceux qui parlent le français et qui veulent s'édifier dans l'œuvre de la parole de Dieu. Avant de réchauffer les autres, nous avons senti que nous devions nous réchauffer nous-mêmes et devenir de ces « bouillants » dont parle la Bible. Ces réunions familières du mercredi soir atteindront leur but si elles réussissent à ranimer en nous l'esprit de charité et d'absolue consécration à Dieu dont nous avons besoin pour rendre un courageux témoignage dans ce pays de corruption et de fanatisme.

Par ce qui précède, nos amis se rendront compte que nous sommes en pleine activité et résolus, malgré notre petit nombre, à aller de l'avant. D'ailleurs, notre faiblesse numérique ne doit pas être pour nous un sujet de découragement : le chiffre de membres qu'accusent nos registres d'Eglise ne donne pas une idée juste du travail qui s'accomplit ici ni de l'influence que nous exerçons.

Qu'on se souvienne, par exemple, que, grâce à nos écoles, bien des familles de Wolofs nous sont attachées, non pas au point de se joindre à nous, assez cependant pour nous voir avec bienveillance et nous donner libre accès chez elles. Il est évident qu'à Sôr, c'est dans les familles qui nous envoient leurs enfants que notre nouvelle œuvre a le plus de chances de recruter des prosélytes. Ce n'est pas à dire qu'en cela, comme dans tout le reste, nous n'ayons pas des mécomptes. Que de fois n'avons-nous pas vu tel élève, sur lequel nous comptions, glisser entre nos mains, ressaisi par l'engrenage de l'Islam, perdu pour l'Évangile et pour notre mission ! Nous avons aussi des joies. Il y a deux mois, je reçus la visite d'un jeune Wolof de vingt-cinq ans, fort bien mis, parlant correctement le français, qui, après les salutations d'usage, s'enquit tout de suite des nouvelles de mes prédécesseurs. Il m'apprit qu'il avait suivi notre école au temps où M. Villéger la dirigeait et que, grâce à l'instruction qu'il y avait reçue, il s'était fait recevoir dans les télégraphes. Venu

à Saint-Louis en congé, il allait repartir pour le haut Fleuve, mais avant de rejoindre son poste, il avait tenu à serrer la main aux missionnaires actuels et à s'acheter une Bible pour remplacer la sienne qui, à force d'être lue (et par mes questions, je m'assurai qu'il disait vrai), était maintenant hors d'usage.

Ce n'est pas le seul qui se souvienne de nous. Beaucoup de jeunes traitants, après avoir passé par notre école, se sont établis dans les différents comptoirs échelonnés le long du fleuve pour y faire le commerce. Le jour où nous nous établirons quelque part auprès d'eux, plus d'un nous prêterait un loyal concours. Ce sont là des résultats que n'enregistrent point nos statistiques, mais qui n'en ont pas moins leur valeur, car qui dira s'ils ne contribueront pas pour une part — si minime même qu'on la conçoive — à préparer les voies de l'Évangile ?

J'en dirai tout autant de nos services français. Ici encore nous « jetons notre pain à la surface des eaux », et si le jour de le « retrouver » n'est pas encore venu, qui oserait prétendre qu'il ne viendra pas ? Il est vrai que la plupart de nos coreligionnaires mettent peu d'empressement à profiter du moyen d'édification qui leur est offert. D'autres en profitent : des catholiques militaires et civils, et certains témoignages spontanés que nous avons reçus d'eux, nous ont encouragés. Des gens du pays (mulâtres) viennent et sont tout étonnés de voir que nous ne sommes pas la bête de l'Apocalypse comme ils se le figuraient. Et parmi les passants : fonctionnaires, commerçants, soldats qui entrent dans notre chapelle et qui écoutent, combien n'y en a-t-il pas qui reviendront dans leur pays natal sachant ce que c'est qu'un protestant, appauvris de quelques préjugés sur notre compte, enrichis du désir d'en savoir plus long sur Jésus-Christ? Je répète ce que je disais il y a quelque temps. Quand, après tant d'années d'attente et d'espoir déçus, nous aurons enfin notre temple, un temple digne de la cause que nous représentons et en rapport avec nos besoins, notre influence sera plus que doublée.

Ce n'est pas notre vanité qui y trouvera son compte, mais, je l'espère, l'œuvre de Dieu.

Parlerai-je maintenant de notre influence auprès des musulmans? Ce serait bien hardi après tout ce que j'ai dit sur eux, en tous cas ce serait courir le risque d'exagérer que d'insister longuement sur ce point. Une chose est certaine : c'est qu'à choisir entre les catholiques et nous c'est plutôt vers nous qu'ils viendraient. Une répugnance invincible les éloigne des premiers; et, bien qu'ils aient de commun avec eux le chapelet et le jeûne, néanmoins le culte des images prohibé par Mahomet, le culte de la Vierge qu'ils tiennent pour une folie et un sacrilège, et le célibat des prêtres qui leur semble une monstruosité, creusent entre les papistes et les musulmans un infranchissable fossé. La statue de la Vierge dont on a voulu orner le péristyle de l'Église a été assaillie à coups de pierres et a eu les poignets brisés. Quant à celle de Notre-Dame de Lourdes qu'on a dressée à Sôr, tout près d'eux pour les attirer, elle n'a réussi qu'à provoquer leurs sourires et leurs quolibets.

Les protestants leur sont infiniment plus sympathiques et, comme je l'ai dit, le jour où ils auraient à faire choix d'une autre religion, c'est la nôtre qui obtiendrait la majorité des suffrages.

Est-ce à dire que ce jour soit proche? A vues humaines il ne le paraît pas, au moins pour cette partie occidentale de l'Afrique, particulièrement celle qui avoisine l'Océan. Je ne crois pas que l'heure d'entamer l'Islam dans ces régions-ci soit sonnée (je parle au point de vue religieux et non politique). Je ne crois pas le moment venu pour l'Église de tenter un colossal effort en vue de conquérir à Jésus-Christ les disciples de Mahomet. Se doute-t-on en France que dans le Bas Sénégal jamais l'islamisme ne fut plus prospère qu'aujourd'hui — sauf aux jours fameux d'El-Hadj-Omar? C'est pourtant la vérité. On a repris la politique de Faidherbe à son égard ; on le protège, on le favorise, on légalise ses institutions, on crée des tribunaux arabes à côté des tribunaux

français ; on va même jusqu'à donner des chefs musulmans aux pays fétichistes du sud. On s'imagine, par tous ces moyens, en faire des amis de la France. On ne voit pas qu'on aboutit surtout à renforcer leur orgueil, déjà immense, à développer en eux le sentiment de leur importance, à creuser plus profond l'abîme qui les sépare de nous.

Actuellement donc, leurs chances de conversion sont réduites à leur minimum. Mais l'Éternel règne, ne l'oublions pas, et de l'excès du mal il peut faire surgir le remède. Qui sait si quelque événement politique ou social ne viendra pas — avant qu'il soit longtemps — saper les bases de cet édifice musulman si imposant quand on le contemple du dehors, mais si vermoulu et si plein de pourriture? Alors nous serons là pour assister à cet écroulement et pour en bénéficier.

Cela, c'est l'avenir — à longue échéance, peut-être. Ce qui, avec l'aide de Dieu, pourrait devenir une actualité, c'est l'évangélisation du Soudan. On sait peut-être que ces vastes possessions de l'intérieur viennent d'être détachées du Sénégal et forment un gouvernement à part, à la tête duquel se trouve un de nos coreligionnaires, le colonel Archinard. La politique qu'il y a inaugurée semble, à bien des égards, le contre-pied de celle que l'on suit ici. Le mot d'ordre au Soudan peut se définir ainsi : l'islamisme, voilà l'ennemi. C'est cet ennemi qu'on a combattu dans la personne d'Ahmadou-Ségou, qui s'était donné pour tâche de convertir les fidèles un peu à la manière dont Charlemagne convertissait les Saxons. C'est aussi cet ennemi qu'on vient de combattre dans la personne de Samory qui, malheureusement pour la France, n'a pas encore déposé les armes. Sa défaite sera le signal à la fois de la désagrégation de cette puissance musulmane qui règne depuis des siècles sur la boucle du Niger — et de l'affranchissement des populations idolâtres qui se courbent en frémissant sous ce joug détesté, mais n'ont ni la force ni l'initiative nécessaires pour s'en débarrasser. Le Soudan est un pays neuf où tout est à créer, et ceux qui ont pris en main les rênes du gouvernement semblent tout disposés à profiter des

expériences faites dans le bas Sénégal pour éviter les fautes qui ont stérilisé les efforts colonisateurs de la mère patrie. Je tiens de la bouche du commandant Quiquandon, dont j'ai eu le plaisir de faire la connaissance à son départ pour Kayes, que la propagande religieuse y serait vue de très bon œil par les autorités, et que toutes facilités seraient accordées indistinctement à tous les missionnaires français qui voudraient s'établir dans le pays.

Qu'on veuille bien noter ces paroles ; qu'en même temps l'on se souvienne que ce nouveau domaine colonial est occupé par des centaines de mille Bambaras, Ouassoulous. Malinkés et Mandingues, la plupart fétichistes, c'est-à-dire non réfractaires à l'Évangile, alors on comprendra qu'il m'ait été dur de répondre d'une manière évasive à cette question du commandant Quiquandon : « Et vous, ne songez-vous pas à venir au Soudan ? »

Les catholiques occupent déjà Kita. De temps à autre on apprend qu'une nouvelle escouade de Pères ou de Frères est allée renforcer la petite armée des éclaireurs. Mais le pays est vaste. Il y a place pour tous. Et c'est pourquoi je demande : « Ne sera-ce pas bientôt à notre tour d'y monter ? »

Amis et soutiens de notre œuvre, laissez-moi placer cette question sur votre cœur, car c'est de vous que dépend sa solution. Quant à nous, nous sommes prêts et n'attendons que notre feuille de route pour aller planter nos tentes au lieu qu'il plaira à Dieu de nous montrer, fût-ce même sur les rives du Niger.

B. Escande.



MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

—

CHRONIQUE DES MISSIONS

MORT DE SÉTCHÉLÉ. — COMMENT LIVINGSTONE ENTRE EN RAPPORTS AVEC LUI. — LES ESPÉRANCES DU MISSIONNAIRE. — LES CRAVACHES DE SÉTCHÉLÉ. — LE CHRISTIANISME CHEZ LES BA-KOUÈNA. — OPINION DE M. R.-W. THOMPSON SUR LES BÉ-TCHOUANA. — MANKHOROANÉ ET LES FRANÇAIS. — ENCORE UN NÉOPHYTE LÉ-TÉBÉLÉ. — VENTE DE LIVRES EN OU-GANDA. — UNE COLLECTE MODÈLE.

Sétchélé, le chef des ba-Kouèna, est mort le 25 septembre dernier (1). Autrefois, les amis des missions connaissaient bien le nom de ce prince africain ; mais combien, parmi les lecteurs actuels du *Journal des Missions*, savent aujourd'hui quelle période de travaux, de luttes, de prières, d'attente anxieuse et d'espérance a encadrée la vie de Sétchélé?

Son père, Mochoasélé, avait été assassiné; Sébétouané, le fameux chef des ma-Kololo, auquel nos missionnaires doivent de pouvoir se faire entendre en sé-souto sur les bords du Zambèze, s'intéressa au sort de la tribu des ba-Kouèna et procura à Sétchélé la restauration du pouvoir qui lui revenait par droit de naissance et qu'il exerça à partir de 1840. En septembre 1841, MM. R. Edwards et D. Livingstone furent les premiers missionnaires qui, dans une tournée faite vers ces régions à peu près inconnues alors, visitèrent les ba-Kouèna ; de retour à la station de M. Moffat, ils proposèrent d'envoyer deux catéchistes indigènes chez ces peuplades bé-tchouana (2). Mais, dès 1843, Livingstone s'établit lui-même à Mabotsa, chez les ba-Khatla ; dans ses courses d'évangélisation autour de ce centre, il rencontra Sétchélé, dont l'intelligence le frappa dès l'abord (3). Vers la fin de 1845, il alla demeurer au village de ce chef, à Tchonouané,

(1) *The Chronicle of the L. M. S.*, 1893, p. 40.

(2) *The Report of the... L. M. S.* (Londres, 1842), p. 85.

(3) D. Livingstone, *Missionary Travels*, etc. (Londres, 1857), p. 14.

et, en 1847, il émigra avec les ba-Kouèna à Kolobeng, à environ soixante-dix kilomètres vers l'ouest, du côté des sources de la Notwané. « Nous avons de grandes espérances, écrivait alors le futur explorateur (1); nous comptons sur vos prières pour que Jésus soit glorifié en cette tribu païenne. » Sétchélé apprenait alors à lire; mais il avait encore de singulières idées sur le christianisme. « Penses-tu, disait-il à Livingstone, que ces gens croiront jamais si tu leur parles seulement? Laisse-moi te proposer autre chose : je vais appeler mes conseillers, et avec nos *li-thupa* (cravaches de peau d'hippopotame), nous aurons bientôt fait de les amener à la foi » (2). Livingstone repoussa cette application, renouvelée de saint Augustin, du fameux « Contrains-les d'entrer » (Luc XIV, 23). Au reste, dès 1848, il baptisa Sétchélé. Alors commencèrent les regrettables démêlés de Livingstone avec les Boers; cela finit par la destruction de Kolobeng, vers la fin du mois d'août 1852; la maison du missionnaire, alors au Cap où il conduisait sa famille, fut saccagée ; tous ses livres déchirés et brûlés (3). Sétchélé alla à Cape-Town pour demander l'intervention du gouvernement anglais; il n'obtint rien, retourna chez lui et émigra à Litéyané, à environ trente kilomètres au nord de Kolobeng. Là, il reçut, le 16 juin 1857, la visite de M. Schrœder, un missionnaire luthérien de Hermannsbourg; l'année suivante, trois missionnaires de même origine s'établirent auprès de lui et aux environs. L'œuvre spirituelle semblait près de refleurir, quand des dissensions pénibles entre les missionnaires, la duplicité de Sétchélé dont la foi chrétienne périclitait dans des compromis avec toutes sortes de coutumes païennes, la rivalité menaçante de

(1) *The Report of the... L. M. S.* (Londres, 1848), p. 117.

(2) D. Livingstone, ouvrage cité, p. 17.

(3) *The Report of the... L. M. S.* (Londres, 1853), p. 67, et d'autre part, G. Theal, *History of the Emigrant Boers* (Londres, 1888), p. 334 et suivantes. On peut rappeler ici que, le 28 avril 1858, la maison de M. Arbousset à Morija fut pillée et détruite de même par un détachement de Boers (*Journal des Missions*, 1858, p. 243 et suiv., et p. 414 et suiv.).

son frère Khosilintchi qui patronnait les anciennes mœurs et pratiques, eurent pour résultat final que les missionnaires de Hermannsbourg durent quitter les ba-Kouèna. M. R. Price, de la Société de Londres, prit leur place en 1867. Sétchélé demeurait alors dans la vallée pittoresque de Molépololé, où il est resté depuis. Le christianisme n'avait guère progressé au milieu de tous ces troubles. Les semailles paraissaient longues. En 1873, on crut au début de la moisson (1) : il y avait alors quinze cents chrétiens ba-kouèna. La situation ne s'est plus guère modifiée pendant les vingt dernières années. Le dernier rapport indique trois cent cinquante-cinq membres d'Église (2). Sétchélé lui-même avait été reçu de nouveau dans la communion de l'Église depuis deux ou trois ans.

Le directeur de la Société des missions de Londres, M. R.-W. Thompson, au retour d'une rapide course en Afrique, l'automne dernier, estime que les bé-Tchouana sont décidément une race inerte, plongée dans la jouissance des biens matériels quand il y en a, apathique quand les ressources habituelles font défaut. La vague montante et hostile de l'immigration blanche menace de les submerger; leur caractère moral les rendra-t-il capables de résister? Si les amis des missions veulent réellement demander à Dieu qu'une énergie spirituelle extraordinaire, seule force efficace en mission, soit accordée aux missionnaires qui essaient de ranimer ces communautés, de vivifier cette stagnation, de secouer cette inertie mortelle, ils feront tout ce que l'on peut désirer pour le sud de l'Afrique (3). Combien Dieu s'est montré miséricordieux envers nous, n'est-il pas vrai? en conduisant nos missionnaires de 1832 au Lessouto, parmi une tribu de montagnards compacte, isolée, indépendante, et promettant les résultats durables que les bénédictions de l'Éternel nous permettent d'espérer!

(1) *The Report of the... L. M. S.* (Londres, 1873), p. 51.
(2) *XCVIIIth Report of the L. M. S.* (Londres 1892), pp. 195 et 229.
(3) *The Chronicle of the L. M. S.*, 1892, pp. 274-275.

Le chef d'une autre tribu de bé-Tchouana, Mankhoroané, est mort quelques semaines après Sétchélé, le 15 novembre dernier (1). Il gouvernait un clan des ba-Tlaping (ou Hlaping) à Taoung, sur la Hart. Il n'a jamais fait profession de christianisme. Ce sont nos premiers missionnaires au sud de l'Afrique, MM. S. Rolland et P. Lemue, partis en 1829, qui ont semé la parole de vie chez les ba-Tlaping, gouvernés alors par Mahoura, l'oncle et le tuteur de Mankhoroané. La Société des missions de Paris n'a abandonné à la Société de Londres Mothito, la dernière station occupée par nous dans ces parages, qu'en 1866, après la mort tragique de M. J. Frédoux (2); mais il y a douze ans, le fils d'un de nos missionnaires, M. Ag. Daumas, servait encore de conseiller sûr et avisé au chef Mankhoroané.

Chez les ma-Tébélé (3), les missionnaires attendent et espèrent toujours. Les deux premiers baptisés de la station de Hope Fountain, Baléni et sa femme, demeurent fidèles, mais isolés. Le calme avec lequel l'invasion des blancs dans le pays des ma-Chona, depuis novembre 1890, est acceptée par les naturels, déconcerte les observateurs. Est-ce de la résignation, et partant l'abdication de la farouche indépendance que les ma-Tébélé ont maintenue jusqu'à ce jour, ou bien est-ce un recueillement réfléchi avant l'explosion soudaine ou avant l'exode en masse vers le nord? Nul ne le sait; mais il semble aux missionnaires que beaucoup de ma-Tébélé soupirent après la fin du régime tyrannique de Loupengoula, leur chef. En attendant, M. B. Rees a eu la joie de baptiser un homme, nommé Matambo, le premier néophyte lé-tébélé d'Inyati. Comme il y a deux ans, à propos des deux premiers baptisés de Hope Fountain, il faut ajouter : Ce sont les prémices; à quand la moisson?

(1) *The Chronicle of the L. M. S.*, 1893, p. 40.
(2) Voir le *Journal des Missions*, 1866, p. 207 et suivantes.
(3) Voir le *Journal des Missions*, 1891, pp. 152-155.

Aux nouvelles d'ou-Ganda données il y a un mois (1), il convient d'ajouter cet extrait du journal de M. G.-K. Baskerville, relatif à l'arrivée des caisses de livres à Mengo : « 22 juin 1892. — Voulez-vous assister à un siège? Il n'y a qu'à venir chez nous. Si jamais nous avons été assiégés, c'est hier... Dimanche, j'avais annoncé que les évangiles selon saint Matthieu, en lou-ganda, étaient arrivés. Lundi, je fus éveillé avant qu'il fît jour par une rumeur de voix; je m'habillai à la hâte; je courus à — j'allais dire au combat. Tout près de ma hutte, il y a une sorte de hangar où l'on met les vaches pendant les fortes chaleurs de la journée. Nous avions barricadé ce hangar. Il aurait fallu voir! la porte céda sous la pression de la foule; les barricades suivirent; un instant, nous pensâmes que toute la bâtisse allait s'effondrer. En dix minutes, cent évangiles furent vendus... Après le déjeuner, j'ouvris, cette fois-ci dans ma chambre, une caisse renfermant huit cents livres de lecture. Quelle trouvaille! Je me mis à les débiter par ma fenêtre aux hommes; le Dr G. Wright vendait ailleurs aux femmes. Les coquilles (2) pleuvaient autour de nous... Nous avons traversé la tempête; nous respirons! Les livres de prières ont rapporté plus de trente-six mille cauris. Et plus de mille personnes, davantage probablement, attendent toujours avec leurs coquilles, et nous n'avons plus de livres... Les catholiques reviendront tôt ou tard en force du bou-Dou ici ; que Dieu nous accorde d'inonder jusque-là ce pays de Sa Parole! » (3)

Un mot encore sur une collecte extraordinaire faite par la Société baptiste de mission en Angleterre, à l'occasion du centenaire de Carey (4). On s'était proposé de réunir deux

---

(1) Voir pp. 98 et suivantes.

(2) Les cauris, qui servent de monnaie courante ; le mille vaut environ 4 fr. 35. Voir le *Journal des Missions*, 1892, p. 261, note 4.

(3) *The Church Missionary Intelligencer*, 1893, p. 121.

(4) Voir le *Journal des Missions*, 1892, pp. 185 et suivantes.

millions de francs. Au commencement de février dernier, le total atteint était déjà de 2,709,721 fr. 85. La souscription sera close le 31 mars prochain (1). L'intérêt pour les missions n'est pas près de s'éteindre en Angleterre.

F. H. K.



BIBLIOGRAPHIE

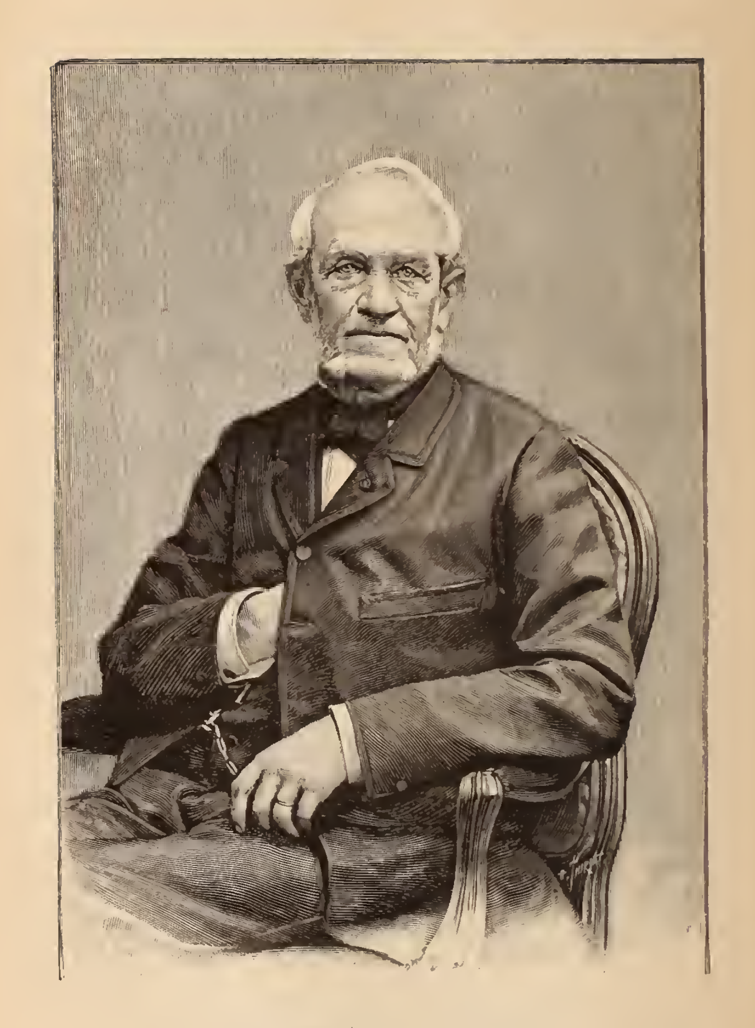
GEOGRAPHY OF AFRICA SOUTH OF THE ZAMBEZI, *with notes on the industries, wealth and social progress of the states and people*, par le rév. W.-P. Gresswell. Un vol. in-8, XII-400 pages, et trois cartes en couleurs. Clarendon Press, Oxford, 1892. Prix : 7 sh. 6 d. (Don des éditeurs.)

Si l'un de nos lecteurs éprouve le besoin de s'orienter dans l'Afrique australe, ce volume sera pour lui un guide excellent. L'auteur a voulu faire un manuel pour les écoles (p. VIII); sa langue n'est peut-être pas assez sobre pour cela ; mais il a produit un bon livre, riche en renseignements de tout genre, généralement très exact. Il n'y a pas de doute que ceux de nos amis qui s'intéressent plus particulièrement à nos missions du Lessouto et du Zambèze comprendront mieux ces œuvres, après les avoir placées dans le cadre que fournit cette géographie. On y trouve une histoire sommaire de la colonie du Cap (p. 1-27), une description physique (p. 28-163) et politique (p. 163-307) de la plupart des contrées au sud du Zambèze, et, de plus, avec un hors d'œuvre spécial sur le ma-Chonaland (p. 307-330), de nombreux et importants documents statistiques et autres (p. 331-386). Les colonies sont une source de richesse, de prospérité et même de bénédiction pour les nations qui savent les peupler ou les exploiter honnêtement ; mais, dans le monde des affaires, on n'a rien pour rien : « nos possessions du sud de l'Afrique, dit l'auteur (p. 249), sont le fruit d'énormes sacrifices en hommes et en argent. »

---

(1) *The Missionary Herald* (Londres), 1892, p. 41.

Le gérant : ALFRED BOEGNER.



LE BARON LÉON DE BUSSIERRE

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

MERCI, ET COURAGE!

Paris, 22 mars 1893.

La vente des missions de Paris a eu lieu. Elle s'annonçait mal; plusieurs des personnes dont la présence contribue, chaque année, à en assurer le succès, étaient retenues loin de Paris; quelques-unes par des circonstances très douloureuses. Au dernier moment, un deuil de famille a empêché la présidente du Comité des dames d'y prendre une part directe, comme d'ordinaire. C'étaient là, humainement parlant, des circonstances très défavorables.

Mais Dieu, qui aime à se glorifier dans l'infirmité, a vu nos inquiétudes et a exaucé notre prière. Dès le premier soir, le résultat obtenu dépassait de plus de 1,000 francs celui de l'an dernier. Ce progrès s'est maintenu le second jour, si bien que la vente a produit, abstraction faite des rentrées supplémentaires qui sont attendues, la somme de 19,814 fr. 20.

Notre reconnaissance monte tout d'abord à Dieu auquel

revient toute la gloire de ce résultat, que la foi avait pressenti, et que la prière avait demandé.

Mais nous tenons à remercier aussi les amis connus et inconnus auxquels nous le devons, après Dieu. Assez souvent, nous entretenons nos lecteurs de nos besoins. C'est bien le moins que nous leur disions aussi nos sujets de gratitude.

Et d'abord, merci aux nombreux amis qui ont répondu à notre appel, en envoyant à la vente les spécialités alimentaires de leur région. Grâce à eux, le comptoir des comestibles, admirablement fourni, a été aussi un des plus achalandés : son produit a dépassé de 866 fr. 85 celui obtenu l'an dernier.

Merci aussi aux innombrables associations auxiliaires de dames, réunions de coutures, sociétés de travail, qui, de près ou de loin, ont envoyé, pour être vendu au profit des missions, le fruit de leurs efforts de toute l'année. Certes, leur persévérant travail n'a pas été vain; le comptoir de la Maison des missions, qu'elles alimentent, a été, lui aussi, un des plus fructueux de la vente. Que ne pouvons-nous envoyer à chacune d'elles un témoignage spécial de notre gratitude!

Notre reconnaissance toute particulière va aux dames qui, empêchées de prendre part en personne à la vente, n'ont pas voulu que leurs épreuves ou leurs deuils fussent une cause d'appauvrissement pour nos missions ; elles ont trouvé divers moyens de suppléer à leur absence, et de collaborer de loin à l'effort général ; le succès final leur est dû pour une bonne part.

Que dire enfin des personnes présentes le 7 et le 8 mars au local de la vente, soit pour acheter, soit pour vendre? On sentait, dans tous les esprits, une même pensée : conjurer, à force de bonne volonté, les circonstances défavorables où l'on se trouvait; *faire quelque chose en plus* de l'ordinaire, pour compenser les pertes probables, — et l'effet a été le progrès que l'on sait.

Faire quelque chose en plus de l'ordinaire! Ah! si ces mots pouvaient devenir, dans nos Églises, le mot d'ordre général en matière de missions! Si, pendant les quelques semaines qui nous séparent de l'assemblée annuelle, tous les amis de notre œuvre s'imposaient cet effort additionnel!

Quoi qu'il en soit, nous en sommes au 28 mars, et voici quelle était, à la date du 22, notre situation financière. Les dons reçus pour l'œuvre générale s'élèvent à 218,000 francs. Les dépenses prévues s'élevant à 295,000 francs, c'est une somme de **77,000** francs qu'il nous faut recevoir encore avant l'assemblée annuelle, pour terminer l'année sans nouveau déficit. Pour éteindre aussi l'ancien déficit, qui est de 10,500 francs, il faudrait donc que les recettes pour l'œuvre générale fussent, d'ici à la clôture des comptes, de **87,500** francs.

Quant aux dons pour le Zambèze, ils sont d'environ **17,000** francs en retard sur ceux reçus l'an dernier.

En comparant ces chiffres à ceux que nous donnions il y a un mois, nos amis verront que dans l'intervalle, nous avons reçu 54,500 francs pour l'œuvre générale. — Dans le même temps, nous n'avons reçu pour le Zambèze que 4,000 francs environ.

On le voit, un grand effort a été fait; un grand effort reste à faire.

Nos Églises, nos amis savent s'il est ou n'est pas en leur pouvoir de faire encore ce *quelque chose en plus*, qui nous permettrait de bien finir l'année. Au Maître seul et non à nous de dire de l'un ou de l'autre : *Il a fait ce qu'il a pu.*

C'est à Lui que nous regardons; s'il nous donne l'abondance, nous irons joyeusement en avant; s'il nous laisse dans la disette, nous tâcherons de comprendre la leçon qu'il veut nous donner.

P. S. — A la dernière heure, nous apprenons que la *vente annuelle de Strasbourg* a produit 10,687 fr. 50, dont 5,000 fr.

ont été attribués à l'œuvre du Zambèze. Nous remercions Dieu et nos amis d'Alsace de ce résultat, supérieur encore à celui de l'an dernier.

NOTES DU MOIS

Le directeur a été invité à donner, pendant le cours du mois de mars, quelques **conférences en Suisse.** Il a pu entretenir de notre œuvre de nombreux et sympathiques auditoires à Lausanne, Morges, Yverdon, Vevey, Neuchâtel. Il a pu aussi s'entretenir de notre œuvre avec le Comité auxiliaire de Genève. Partout, il a reçu le meilleur accueil. Nous en exprimons ici, au nom de la Société, toute notre reconnaissance.

Comme nous l'avions annoncé, une **brochure de M. Dieterlen** a paru le 7 mars dernier, sous ce titre : *Pourquoi les Missions? Réflexions d'un missionnaire.* — Ce petit volume, long de 64 pages, traite successivement des principes sur lesquels repose l'œuvre des missions, des objections que l'on élève contre elle, et des moyens d'action qui s'offrent pour la servir. Une description très complète, quoique concise, de la Société des missions et de ses champs de travail, termine cette troisième partie, qui forme comme la conclusion pratique de la brochure. Au reste, ce but pratique n'y apparaît que subordonné à la préoccupation dominante de l'auteur, qui est bien moins de faire donner que de persuader. On peut dire qu'il vise, d'un bout à l'autre de ses pages, non la bourse, mais la conscience de ses lecteurs. Le sérieux avec lequel sont exposés les principes sur lesquels repose l'œuvre des missions, le soin avec lequel les objections sont recueillies et discutées, le souci continuel de ne pas forcer la note et de rendre pleine justice à la pensée de l'adversaire, tels sont les caractères dominants de ce petit volume; ils lui font une originalité très distincte et lui assureront, nous l'espérons, de nombreux lecteurs.

La série des Conférences de M. Krüger sur l'**Afrique et le Christianisme** s'est achevée vendredi 24 mars. L'heure choisie et surtout le caractère que l'orateur avait donné, dès l'abord, à ses entretiens qui n'ont cessé d'être, avant tout, des *leçons*, ne comportaient pas une affluence considérable; cependant, le cours a été suivi par une centaine environ d'auditeurs, au milieu desquels nous avons constaté, à notre grande satisfaction, la présence d'un certain nombre d'étudiants. La dernière leçon, sur la *Conquête chrétienne de l'Afrique* depuis la mort de Livingstone, a été particulièrement émouvante. Nous espérons que M. Krüger aura l'occasion de faire profiter de son beau travail d'autres encore que ses auditeurs du boulevard Arago, soit en répétant ailleurs ses leçons, soit en les réunissant en un volume.

On trouvera, sur la couverture de ce journal, le programme de nos **assemblées annuelles.**

Nos amis tiendront à venir en grand nombre à ces réunions. Au début d'une année de travail, il importe de se compter, et de recevoir, en commun, le mot d'ordre d'une nouvelle campagne.

Le **portrait** de M. le baron **L. de Bussierre**, que nous publions en tête de cette livraison, doit paraître dans le *Livre d'or* du protestantisme; nous remercions l'éditeur de nous avoir autorisé à en faire profiter par avance nos lecteurs.



EN KABYLIE

On lit dans le *Christian* du 16 mars :

« Nous regrettons d'avoir à dire que sir Lambert Playfair, consul général de Sa Majesté britannique en Algérie, a fait parvenir aux missionnaires de la *North Africa Mission* une note leur enjoignant de suspendre leurs travaux en Algérie,

ou de quitter le pays. En cas de non exécution de cet ordre, Lord Rosebery, ministre des affaires étrangères, leur retirerait la protection du gouvernement.

« C'est là, ajoute le journal que nous citons, une affaire grave, et le Conseil de la mission la recommande aux prières des chrétiens. Les missionnaires de l'Algérie ont besoin d'une grande mesure de sagesse et de grâce divine, de courage et de fermeté. Demandons à Dieu que toutes ces choses leur soient accordées et que la volonté de Celui qui règne dans les cieux soit clairement manifestée et fidèlement accomplie. »

Nous pouvons ajouter à cette note que M. E. H. Glenny, secrétaire de la Société des missions de l'Afrique du Nord, est actuellement en Algérie, où il s'est rendu pour plaider, devant le gouverneur de l'Algérie, M. Cambon, la cause des missionnaires qui travaillent en Kabylie.



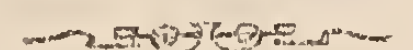
LESSOUTO

UNE GRANDE DELIVRANCE

Nos lecteurs seront heureux de trouver dans les lignes suivantes de madame Germond, qu'une amie veut bien nous communiquer, comme aussi dans les pages de MM. Marzolff et Mabille, des nouvelles qui mettent heureusement fin aux inquiétudes que nous causait la famine du Lessouto.

Jusqu'ici, Dieu en soit béni, les sauterelles n'ont rien gâté; elles ont passé en bandes, nous causant une véritable terreur, mais, comme me disait notre brave instituteur : « Dieu les a muselées. » Nos gens sont à moissonner leur blé; ils ont des champs magnifiques, dont quelques-uns seulement ont été abîmés par la grêle, en sorte que, si même ils ne pouvaient récolter leur maïs et leur sorgho, en vivant économiquement leur blé pourrait suffire. Tout cela pour

vous dire que les bontés de l'Éternel sont sur nous. Aussi est-ce dans un sentiment de profonde reconnaissance, que nous avons commencé 1893. Mon mari a fait une de ces prédications qui vont droit à l'âme et qui y font impression, sur ce texte : « Combien dois-tu à ton maître ? »



MARIAGES ET BAPTÊMES

Lettre de M. Mabille.

Morija, 13 février.

Vieux couples. — L'abondance après la famine. — « Les femmes devancent les hommes. » — Baptême solitaire. — « Je prie. » — Un chrétien pour quatre chrétiennes. — « Ratsiu n'est pas homme à retourner en arrière. »

Il y a quelques jours, c'était par un frais matin de dimanche, je me dirigeais, avec ma fille Eugénie, vers l'annexe de Tayané où j'avais trois mariages à confirmer ; c'est-à-dire que trois couples, mariés autrefois à la façon indigène, devaient être unis comme à nouveau par le mariage chrétien. Les trois époux avaient été, peu de jours auparavant, admis par le baptême à la communion de l'Église chrétienne. Nous exigeons cette espèce de confirmation du mariage afin que les pères aient, — le cas échéant, — la responsabilité et la direction de leurs enfants entre leurs mains, et que ces enfants n'appartiennent pas, selon l'usage païen, aux oncles, frères ou autres parents qui, ayant contribué à payer la mère, ont ainsi droit absolu sur les enfants...

Mais voici que des trois maris, l'un était parti avec son chef Molomo, pour aller assister au jugement de gens qui, quelques jours auparavant, avaient assassiné un évangéliste relevant de la station de Béthesda. La femme du second, une vieille de soixante-cinq ans, me fit déclarer qu'elle ne viendrait décidément pas à la cérémonie, vu qu'elle était

païenne; il ne restait donc plus à marier que Zakéa et sa femme. Je leur fis un petit service, pour eux tout seuls. Il était sept heures du matin. A peine étions-nous sortis de la chapelle, que nous apercevons, descendant la colline, un autre couple, le vieux Lebbée et sa vieille femme, laquelle se hâtait vers nous fort lentement, tandis que son époux lui criait en se retournant vers elle de temps à autre :

— « Dépêche-toi donc, que nous ne fassions pas attendre le missionnaire! »

Ils finirent par arriver; la vieille s'assit et me regarda d'un air vraiment féroce auquel je ne répondis qu'en lui parlant du ton le plus aimable. Puis vinrent les questions d'usage :

— « Tu promets, n'est-ce pas, lui dis-je, de continuer à soigner ton mari et à lui obéir? » — « Oui, répondit-elle, je continuerai à lui préparer sa nourriture; mais ordonne-lui aussi de ne pas toujours crier après moi. » Après quoi elle se radoucit un peu et me permit d'assez bonne grâce de lui tenir la main pour signer le papier attestant que leur mariage avait été confirmé à l'église.

Nous nous remîmes en route, contournant la montagne de Tayané, et enfilant une longue vallée couverte de beaux champs de sorgho, qui devait nous conduire à notre destination, une de ces belles vallées comme on en voit au Lessouto, cultivée dans toute sa largeur. Lorsque, en décembre, écrivant au rédacteur de l'*Église libre* pour m'abonner, je lui dis quelques mots de l'état des récoltes, des sauterelles et de la rouille des blés que l'on annonçait de tous côtés, je ne prévoyais guère que, grâce à la bonté de Dieu, toutes nos craintes concernant ces récoltes seraient dissipées en quelques semaines. Le fait est que les sauterelles ont disparu comme par enchantement, de même que la rouille; la récolte du froment a été abondante; celle du maïs promet de l'être également.

Bientôt nous passâmes au-dessous de notre nouvelle annexe de Khotla, dont la chapelle sera dédiée au service du Seigneur dans quelques semaines. Nous commencions à

rencontrer des groupes de gens à cheval ou à pied, se dirigeant du même côté que nous; bientôt nous fûmes toute une bande. Nous finîmes par arriver à Mamaébana. L annexe était encore un peu plus loin, au-dessous d'un rocher et surplombant la petite rivière qui lui a donné son nom.

Quatre femmes devaient être baptisées; mais au dernier moment, par suite de circonstances trop longues à raconter, une seule le fut. Nous prîmes pour texte de nos discours la parabole de la brebis perdue. Joséfa Mateng ouvrit le service, puis Albeyn parla, puis notre brave Asser. — « Jamais, hélas! dit-il, nous ne nous étions vus à pareille fête; jamais, depuis que la mission existe, nous ne nous étions trouvés en face d'un baptême unique à faire. Où sont-elles, les trois autres femmes qui devaient être baptisée avec celle-ci? Elles ont eu peur. Toi, continua-t-il, apostrophant la néophyte, tu as eu du courage, tu as été brave de venir seule au milieu de cette assemblée, confesser ta foi en Jésus. Tu es entourée de beaucoup d'hommes, mais tous ces hommes sont des lâches; ils ont peur de se convertir. Chose étrange, les femmes ont souvent plus de caractère que les hommes. Une fois, tandis que j'étais à Séléka, où M Coillard quitta ses évangélistes pour aller explorer le Zambèze, il y eut une fête de circoncision. Nous y fûmes invités et nous nous y rendîmes afin de voir en quoi elle différerait de celles que nous avions vues ailleurs. Les hommes se mirent en cercle sans armes, et commencèrent à chanter et à danser. Tout à coup parut une troupe de femmes : elles étaient étrangement accoutrées, habillées en hommes avec une aigrette sur la tête, un bouclier à la main gauche, une javeline dans la droite. Elles vinrent se placer en face des hommes et se mirent, elles aussi, à chanter et à danser, mais avec une telle véhémence, que les hommes n'eurent plus qu'à se taire et à les regarder... Hélas! de même, si les choses continuent, les femmes devanceront les hommes au royaume de Dieu, et quand Jésus viendra, il ne trouvera presque, dans le Lessouto, que des femmes pour l'accueillir; tandis que la grande majorité des hommes aura

refusé de croire en Lui, beaucoup de femmes auront été pleines de courage, de persévérance et auront supporté les persécutions sans fléchir, » etc.

Après cette allocution très chaleureuse d'Asser, vint la profession de foi toute simple de la femme. Elle avait longtemps vécu dans le péché sans savoir que le péché conduisait à la ruine et à la condamnation. Mais Dieu avait eu pitié d'elle et lui avait révélé son amour en Jésus. Elle était fermement décidée à persévérer dans le chemin que Dieu lui traçait.

Après le baptême et la sainte Cène, qui rendirent le service long, mais nullement fatigant, nous eûmes une réunion pour les païens. De trente à quarante personnes y assistèrent, parmi lesquelles plusieurs hommes, et près d'une quinzaine de gens nous parlèrent de leur désir de se convertir. Une femme, à qui je demandais une preuve du sérieux de ses intentions, me répondit simplement : « Je prie. »

Un homme déjà vieux avait marché quatre heures pour s'entretenir aussi avec nous. Un autre est le frère du chef de l'endroit; un autre encore est un jeune homme de Kolo, fils de renégat. D'une lointaine annexe, appelée Kubaka, étaient venues plusieurs femmes dont huit dirent vouloir se donner à Jésus.

En somme, j'avais rarement eu une réunion aussi sérieuse, aussi encourageante. Qu'en restera-t-il?... Sûrement quelque chose, quelques âmes sauvées pour l'éternité.

Mais Asser disait vrai : d'une façon générale, nos femmes du Lessouto sont infiniment plus encourageantes et plus zélées que les hommes.

Ainsi, depuis quelques mois, prenant exemple sur les femmes chrétiennes cafres, quelques-unes des nôtres, dont les maris sont païens, ont organisé entre elles des réunions dans le but de prier pour la conversion de leurs maris. Nos statistiques ont prouvé que la proportion des hommes et des femmes, dans l'Église du Lessouto, est de un à quatre. Aussi longtemps que persiste un tel état de choses, il est inutile d'espérer voir disparaître certaines cou-

tumes païennes que l'ennemi oppose comme un rempart terrible à l'avancement du règne de Dieu : la polygamie, l'achat de la femme, la circoncision. Il semble cependant que Dieu ait voulu nous encourager à persévérer dans la prière au sujet des hommes, en nous accordant tout récemment la conversion de plusieurs. Je mentionnerai, entre autres, celle d'un homme d'une cinquantaine d'années, Ratsiu, pour lequel nous avions prié depuis longtemps et qui s'est enfin décidé. Sa décision est d'autant plus réjouissante et plus frappante, qu'il a encore deux filles à marier et qu'il a, par conséquent, renoncé à les vendre. A son second fils, païen très endurci, qui le pressait de laisser ses enfants en dehors de sa décision, il répondit qu'il avait agi en toute connaissance de cause, sachant à quoi il s'engageait, à quoi il devait renoncer et qu'il n'était pas homme à retourner en arrière.

Que Dieu le soutienne dans ses résolutions, et que beaucoup marchent sur ses traces !

A. Mabille.

PARMI LES PAÏENS

Morija, 30 janvier 1893.

Mon dimanche m'a fait plaisir. Je suis allé avec M. Roberts, le professeur adjoint de l'École normale, dans un village tout païen, où il n'y a pas un seul chrétien, bien qu'on y prêche l'Évangile tous les dimanches.

En y arrivant, nous avons trouvé une douzaine d'élèves de l'École normale qui se préparaient à convoquer les gens. Pendant qu'ils chantaient des cantiques, j'ai été de hutte en hutte pour appeler un public. Les uns disaient oui, les autres prétextaient du pain à cuire, des rhumatismes, des habits déchirés.

Un vieux, pas très vieux pourtant, prétendait qu'il n'avait plus la force d'aller jusqu'au pêcher sous lequel devait

avoir lieu le culte, c'est-à-dire de faire cent ou deux cents pas. Je lui fis remarquer que s'il s'agissait d'aller boire un pot de bière sous le pêcher, il trouverait bien moyen d'y aller. Il a ri et nous voilà en route, lui se plaignant et bougonnant, moi le taquinant et le poussant en avant. Finalement, nous avons eu une belle assemblée d'environ soixante-dix personnes, chose étonnante pour ce village dont les habitants refusent en général de se réunir pour un culte.

Nous les avons groupés sous le pêcher, en leur faisant remarquer combien c'était joli de se trouver ainsi ensemble pour parler de Dieu. Il faut prendre les gens par tous les moyens et les encourager à bien faire. Parfois, on ne remarque les bonnes choses que quand on vous les montre. Alors on dit : Tiens, mais c'est vrai, il fait bon être ici! Nous ne nous en doutions pas.

Je ne sais si ces gens du chef Nkoué ont été persuadés qu'ils étaient contents d'être tous réunis autour de nous, mais ils ne firent pas la grimace, et j'ai remarqué qu'ils faisaient attention à ce que nous disions.

Un normalien a commencé par une petite allocution. Puis M. Roberts a parlé plus longuement et fort à propos; c'était simple, clair et pratique.

A mon tour, j'ai pris la parole, mais il me sembla que l'attention baissait; trois allocutions, c'était peut-être trop pour ces païens si peu habitués à écouter des paroles religieuses, si lents à comprendre ce qu'on leur veut, ou ce qu'on attend d'eux.

Parler aux païens, parlez-moi de cela. Rien de plus difficile, rien de plus redoutable. Je me disais ceci en revenant de ce village : Si nous ne présentons pas l'Évangile aux païens d'une manière qui les intéresse, si nous ne leur en faisons pas sentir au moins une parcelle de vérité, ils se lassent de nos prédications; ils se découragent, ou bien, simplement, ils s'ennuient.

Alors vient l'endurcissement, l'hostilité contre cet Évangile auquel on ne comprend rien et dont ces chrétiens viennent

vous corner les oreilles tous les dimanches. L'Évangile n'est pas fait pour nous, nous ne sommes pas faits pour l'Évangile. A d'autres!

Alors les païens restent chez eux ou se réunissent par politesse, résignés, distraits, fermés, endurcis par nous qui, pourtant, voulions les instruire et les convertir à Dieu. Mal parler de l'Evangile aux gens, c'est leur faire autant ou plus de mal que si on ne leur disait rien du tout. Avec quelle attention et quel soin, avec quelles prières nous devrions aller à eux, et quelle préoccupation nous devrions avoir de leur parler comme il faut!

Mais passons! Le service fini, j'ai été m'asseoir au beau milieu de ces pauvres gens et nous avons causé. J'ai interpellé celui-ci, celle-là pour voir où ils en étaient. Bien loin, hélas! L'une ne veut pas se convertir parce qu'elle n'a pas de jambes pour aller toutes les semaines à la station Elle croit évidemment que devenir chrétienne c'est une affaire de volonté arbitraire, de choix, non une transformation survenant dans le cœur et dans toute la vie. Une autre rit et ne dit rien Un homme me gratifie de quelques phrases polies et évasives. Enfin, c est comme cela, pour le moment il n'y a pas davantage.

Ma voisine de droite, encore jeune et d'une figure intelligente, me dit tout à coup : Chante-nous donc le cantique où il est dit : Sur le plateau de Golgotha... Golgotha (*Holohota*, dit-elle). Je le connais, c'est un de nos beaux cantiques, composé par M. Duvoisin. Nous l'entonnons, et voilà cette vingtaine de païennes qui essayent de chanter avec nous, bourdonnant, fredonnant, s'égarant et se rattrapant tant bien que mal.

Elles ne chantaient pas avec leur voix de soprano, mais une octave plus bas, comme moi ; seule, ma voisine et une camarade chantaient de leur voix naturelle, douce, mélodieuse et presque juste. Après ce cantique, on en demande un autre, en citant telle ligne que l'on connaît. Et nous voilà repartis! Je leur lisais les versets en leur en expliquant en gros le

sens : il y a tant d'allégories dans nos catiques qu'il est bon qu'on les explique à ceux qui ne sont pas habitués à notre langage chrétien.

Comme cela, nous avons chanté une bonne demi-douzaine de cantiques et on nous en demandait davantage ; mais il y a une limite à tout et nous avons vaillamment payé de notre personne. Ce qui m'a fait plaisir, c'est le plaisir de ces païennes. Je ne dis pas qu'il y ait eu chez elles quelque chose de profond, mais elles ne s'étaient pas ennuyées à notre petit culte et elles avaient même souri du chant qui l'avait suivi tout spontanément. Cela peut être un commencement ; on arrive à la conversion par des chemins parfois bien tortueux. Et il faut toujours commencer par un bout quelconque pour débrouiller le fil d'Ariane.

Qui sait? Dimanche prochain, on se réunira peut-être plus volontiers qu'auparavant? Un mot vrai tombera dans une de ces âmes tout encrassées de paganisme ? Et puis, j'ai fait des réflexions, j'ai noté des idées pour une prochaine visite, j'essayerai un nouveau moyen de faire comprendre à ces gens le but de l'Évangile, je leur raconterai la conversion d'une Mossoutose telle qu'elle l'a un jour racontée ici. Ce récit vaudra peut-être mieux que toutes les allocutions.

H. DIETERLEN.



« ME VOICI, ENVOIE-MOI »

Lettre de M. Ellenberger à un de ses paroissiens et réponse de celui-ci.

Massitissi, 8 septembre 1892.

A Everitt Lechésa.

Mon frère,

Dans cette lettre, je ne te parlerai ni du Zambèze, ni de l'École Biblique ; je veux seulement sonder ton cœur au sujet d'une chose que nous avons déjà touchée dans le temps.

C'est une chose grave, mais bonne et honorable. Je te la souhaite, car, à mon avis, elle te convient.

Mais, mon frère, de peur que la crainte ne te saisisse, permets-moi d'abord, au moyen de l'Évangile, de te conduire sur les bords du lac de Génézareth (Luc V, 1-11), car la barque dans laquelle tu as enseigné le peuple à Moyéni me rappelle les enseignements du Seigneur, alors que lui aussi était dans une barque, appartenant à Simon Pierre, exhortant la foule sur le rivage.

Quand le Seigneur eut achevé son discours et l'œuvre que le Père lui avait donné à faire ce jour-là, il aida le maître de la barque et les autres à prendre beaucoup de poissons.

Ce miracle fit entrevoir à Pierre et à ses compagnons la Toute-Puissance de Jésus ; ils se reconnurent pécheurs indignes de vivre avec Lui, et dans leur frayeur, ils le prièrent de se retirer d'eux, de crainte de périr.

Mais le Seigneur, qui par ce miracle voulait leur montrer ce qu'll attendait d'eux, dit : « N'aie point de peur, Pierre, car je vous ai choisis, vous qui croyez en moi, qui êtes contrits et humbles de cœur ; désormais, vous serez pêcheurs d'hommes vivants, au moyen du filet de l'Évangile. »

Ils abandonnèrent donc poissons, barque, tout enfin, et ils le suivirent.

Ailleurs, Jésus vit Lévi assis au bureau des impôts ; il lui dit : « Suis-moi. » Et lui, « quittant tout, se leva et le suivit. » Dans sa joie, Lévi fit même « un grand festin chez lui. »

Bien longtemps auparavant, nous voyons un homme de prière labourant son champ avec douze couples de bœufs. Quelqu'un passa près de lui, et lui jeta son manteau. Elisée, se retournant, fut surpris de voir que c'était Élie, qui, par cet acte, lui faisait comprendre qu'il devait le suivre, et plus tard devenir son successeur.

Elisée quitta donc tout : père, mère, bœufs et champs pour suivre Elie (Rois XIX, 19-21).

N'est il pas vrai, mon frère, qu'encore aujourd'hui le Seigneur se plaît à convier à son œuvre ceux qu'll aime?

Bienheureux sont ceux qui répondent à cet appel en Lui ouvrant leur cœur, leur intelligence, et qui, dans leur désir d'accomplir sa sainte volonté, ne reculent pas devant tous les renoncements.

Et maintenant, sache que l'école de théologie se rouvrira en novembre prochain. M. Dieterlen m'a demandé si, à Massitissi, il n'y aurait pas quelques hommes encore jeunes, instruits, enseignant avec zèle, ayant une foi ferme, que je pourrais lui recommander pour cette école, en vue d'une future consécration.

Je vois deux de ces hommes qui inspirent à moi et à l'Église une entière confiance. Je les exhorte ici à considérer devant Dieu la grandeur de l'œuvre à laquelle Il les appelle. Il est de leur devoir de réfléchir et de prier, pour savoir si vraiment ils n'accepteraient pas cet appel, ne regrettant rien, mais suivant le Seigneur avec joie, se confiant en sa grâce.

Ces deux hommes, c'est *toi, Everitt Lechésa*, et *Yosias Khiba*.

Maintenant, mon frère, pense à cela devant Dieu. Ne doute pas; c'est lui qui t'appelle; Il s'est souvenu de ton nom.

Si tu crois que c'est Lui, tu seras heureux dans ce que tu feras.

Que le Seigneur te soit en aide !

A toi,

D. F. Ellenberger.

16 septembre 1892.

Réponse à la lettre que mon missionnaire, M. D. F. Ellenberger, m'a écrite le 8 septembre 1892.

Que le Seigneur me soit en aide, de telle sorte que, tandis que j'écris sur du papier les paroles qui sont dans mon cœur, avec de l'encre qui vieillit et qui s'efface, l'Esprit Saint grave en moi les Paroles de vie, qui ne changent ni ne s'effacent jamais.

Mon père,

Ta lettre, que je ne cesse de relire depuis que je l'ai reçue, triomphe de moi. Elle me mord le cœur jusqu'à me priver de sommeil! Mais je bénis Dieu de la grande leçon que tu viens de me donner.

L'histoire de Pierre, de Lévi, d'Elisée, me dit que chacun d'eux vivait à sa manière chez lui; un était pêcheur, l'autre péager, le troisième laboureur. Tous trois quittèrent tout à cause du Seigneur, comme tu me le dis.

Aujourd'hui, moi aussi, puisque Dieu m'appelle à son service, je réponds : *Oui!* Merci, mon Dieu, recueille-moi et fais de moi, bien que faible et petit, une charrue avec laquelle Tu puisses labourer Ton champ.

En effet, c'est d'une chose grave que tu me parles et de laquelle moi, pécheur et fils de pécheurs, je puis dire, avec l'apôtre Paul : « Qui est suffisant pour cela? »

Oui, mon père, ma petitesse contraste singulièrement avec un pareil partage, qui dépasse, et de beaucoup, mon intelligence. Mais par amour pour Jésus, et parce que je me repose sur Ses promesses, et aussi parce que je vois que l'espérance s'est réalisée chez ceux en qui elle avait pris naissance, à savoir : pour ceux qui ont tout quitté pour suivre Jésus; à cause de Lui et de l'Évangile, j acquiesce et je dis : *Oui!* merci, mon Dieu, recueille-moi et fais de moi, bien que faible et petit, une charrue avec laquelle Tu puisses labourer Ton champ!

De plus, tes paroles, celles du Seigneur, disent que ceux que Dieu convie à Son œuvre sainte doivent répondre avec joie à cet appel, suivre le Seigneur, se confiant en sa grâce.

Oui, vraiment, ceux-là sont heureux! Moi, je dis que je suis loin d'atteindre ce haut degré; moi, homme d'hier, en qui la joie ne se manifeste que par intervalles, et qui, le plus souvent, me sens comme sous un ciel couvert de nuages, voilant pour moi le soleil qui réchauffe. Mais le Seigneur m'est venu en aide, Il m'a accordé cette joie qui, mainte-

nant, me fait m'écrier : *Oui!* merci, mon Dieu, recueille-moi, et fais de moi, bien que faible et petit, une charrue avec laquelle Tu puisses labourer Ton champ. Que moi aussi, je puisse te suivre en toutes choses, partout et toujours.

Oui, c'est le Seigneur qui m'appelle à Son Service, moi encore si faible et si petit. C'est lui qui s'est souvenu de mon nom, par son serviteur.

Ici, je pense à cette femme d'autrefois qui, en sentant le bonheur habiter en elle, bonheur qui lui venait de Dieu, s'exprima ainsi, le cœur plein de reconnaissance :

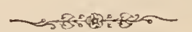
« Le Seigneur élève le pauvre de la poudre, et il tire l'indigent du fumier, afin de le faire seoir avec les principaux du peuple » (1 Sam. II, 8).

Quoique l'œuvre à laquelle Dieu m'appelle soit difficile et très grande, j'ai confiance en Sa direction, je regarde à la force de Son bras; c'est pourquoi je Lui dis : Fais de moi l'instrument que Tu as choisi pour porter Ton nom aux païens (Actes IX, 15).

Il y a encore d'autres choses desquelles je voudrais m'entretenir avec toi, surtout pour entendre tes conseils.

Je te salue.

Ton EVERITT L. SEGOETE.



L'ŒUVRE DE DIEU A BÉTHESDA

Béthesda, 30 janvier 1893.

Cher et honoré Directeur,

L'année 1892 commença, pour le sud du Lessouto, sous de fâcheux et sombres aspects. Depuis de longues années, ne s'était posée pour tous, païens et chrétiens, d'une manière aussi impérieusement angoissante, cette question : « Que mangerons-nous? Que boirons-nous? De quoi serons-nous vêtus? » Le croyant avait beau relire et rappeler à sa mémoire cette parole du Sauveur : « La vie n'est-elle pas plus

que la nourriture et le corps plus que le vêtement? » la cruelle réalité était là, poignante et inéluctable. Dans la majeure partie du district de Béthesda, le blé fut haché par la grêle; presque rien ne put être récolté. Le maïs et le sorgho furent dévorés par les sauterelles. L'hiver vint, sévère et long pour le Lessouto. La faim commença à se faire sentir au mois de juillet; la famine, toutefois, ne sévit fortement que lorsque les magasins eurent écoulé leur grain. Eh bien! nous devons confesser à notre honte, que les promesses et la fidélité du Seigneur ont été plus vraies que la cruelle réalité. Nos inquiétudes, notre manque de confiance ont été confondus. Nous disions avec incrédulité, comme les disciples : « Qu'est-ce que cela, pour tant de gens! » Dieu nous a prouvé que sa puissance miséricordieuse n'est pas limitée et qu'Il sait encore faire durer la poignée de farine.

Les personnes ont peut-être maigri, les figures se sont émaciées, mais nul n'est mort de faim.

Avec la nouvelle année, l'abondance est revenue. La récolte de blé est magnifique et dépasse toute attente. Il s'élève bien quelques plaintes ça et là; la pluie a fait germer quelques meules de froment mal bâties; les sauterelles ont endommagé quelques champs; toutefois, ces notes discordantes se perdent dans la satisfaction générale.

Quel a été le bilan moral, le profit religieux de cette année? Le Seigneur a appelé par des châtiments et par des marques de sa bonté. Les résultats immédiats sont peu visibles. Peu, bien peu de conversions de païens. On dirait que leurs cœurs se raidissent et s'endurcissent dans les épreuves. Dans bien des endroits, il existe une vive hostilité contre l'Évangile. On n'en veut à aucun prix.

Cette hostilité se manifeste de plusieurs façons : par le refus de venir à l'église, de s'assembler quand des chrétiens vont leur porter l'Évangile dans leurs villages Ils essuient bien des rebuffades et des grossièretés. Quelques-uns persévèrent néanmoins. Le missionnaire n'a pas toujours plus de succès. Il est reçu avec respect, mais il ne lui est pas donné

d'avoir un bon auditoire. Que d'excuses, que de prétextes pour échapper à cette corvée ! Dans certains villages, les gens se dispersent à notre approche. En face de cette opposition et de cette indifférence, le découragement est près d'envahir le cœur.

L'Église de Béthesda et les annexes qui s'y rattachent m'ont, par contre, donné de la satisfaction. Les chrétiens ont un grand attachement pour leur Église et leur divin Chef; ils aiment entendre la Parole de Dieu et s'efforcent de la pratiquer. Jamais les réunions de la semaine n'ont été mieux suivies. Les récoltes ont été mauvaises; la cotisation annuelle n'a cependant pas beaucoup diminué. Bien des fidèles se sont imposé de réels sacrifices pour contribuer à l'avancement du règne de Dieu parmi leurs frères païens.

Un reproche que j'adresse aux chrétiens du Lessouto, c'est d'en prendre trop à leur aise avec les constructions. Les maisons de catéchistes et les chapelles ne les concernent pas, pensent-ils. Que le missionnaire fournisse l'argent et loue des ouvriers. S'il n'en a pas les moyens — ce qu'ils ne croient point, les *bo n'tate* (pères) de Paris sont riches, on n'a qu'à faire appel à leur bourse, —eh bien! qu'il se mette lui-même à l'ouvrage. Ils pourront vous regarder travailler, admirer la prestesse avec laquelle vous avancez, mais aucun n'aura l'idée ou la conscience de vous imiter. Voilà la pénible expérience, qu'après tant d'autres, j'ai faite sur mon annexe de Séaka. J'avais reçu 1,125 francs pour cette chapelle! C'est un petit coup d'épaule que donne la Conférence, sachant bien que la somme est insuffisante. Elle aide à peine à acheter bois, fenêtres, portes, et à payer le maçon.

Il semblerait tout naturel que les chrétiens fissent des briques et charriassent les pierres. J'avais présenté le cas aux gens de Séaka, leur démontrant qu'il m'était impossible de bâtir leur chapelle s'ils n'apportaient pas leur bonne volonté. Ils promirent leur concours. Encore un défaut de leur caractère : ils ignorent la valeur d'un engagement. L'engagement le plus solennel ne les lie que lorsqu'ils le

veulent bien et qu'ils y trouvent leur intérêt. Je cherchai un maçon. Dès que les fondations furent commencées, chacun de se retirer, et bientôt arriva l'évangéliste, m'annonçant de leur part que si le missionnaire voulait des ouvriers, il n'avait qu'à les payer. Ils savaient que moi je me sentais lié par le contrat.

Les évangélistes, de leur côté, ne nous secondent guère, à part quelques rares exceptions. Aider à la construction de leur maison n'est pas un travail qui soit de leur ressort. Que le missionnaire vienne la lui bâtir de ses mains, cela sera parfait; ils le trouveront naturel et juste. Nous avons à faire notre *meâ culpâ*. Nous avons déplorablement fait leur éducation à cet égard. Nous leur construisons leurs maisons, et quand elles sont finies, nous les prions de vouloir bien en prendre possession. N'eût-il pas été plus sage de les placer dès l'abord sur le même pied que nous? Que de missionnaires ont bâti leurs maisons et payé de leurs personnes, sans crainte de mains rugueuses et de teint hâlé!

(*A suivre.*) H. Marzolff.

SÉNÉGAL

NOUVELLES DE NOS MISSIONNAIRES

Par un précédent courrier, M. Escande nous a annoncé l'heureuse arrivée au Sénégal de sa femme et de son enfant, ainsi que de madame Lasserre, mère de madame Escande. Il nous écrit à la date du 10 mars :

« Samba Coumba est à Saint-Louis pour nous aider dans notre œuvre. Sa femme restera à Kerbala jusqu'à ce que j'aie pu trouver quelqu'un pour les y remplacer, ce qui n'est pas facile. C'est pourtant un homme bien dévoué que ce Samba. M. Nichol aussi s'occupe activement de son ministère; il évangélise surtout à Sor, et si les réunions que nous y tenons tous les dimanches ne sont pas encore ce que nous les voudrions, du moins nous donnent-elles bien des encouragements. Demain, Morin et moi nous y parlerons en wolof.

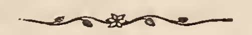
« Dans dix jours, nous marierons une jeune fille libérée il y a huit mois environ. Elle épouse un jeune homme de Pont-de Khor (Ngolo). Comme ils veulent se marier à la mairie et à la chapelle, je leur ai fait une instruction religieuse sommaire, afin qu'ils sachent bien, l'un et l'autre, ce qu'ils font. Lui ne connaît malheureusement que le bambara, mais comme il ira sous peu habiter Sor, il y apprendra le wolof. Elle (Amy Diop) est une fille de valeur sur laquelle je compte beaucoup.

« L'école des filles compte actuellement vingt élèves internes et externes, ce qui nous réjouit. Salimata nous seconde de son mieux. Forget, à part quelques maux de tête assez fréquents, ne va pas mal et s'occupe beaucoup de l'école. »

B. E.

Nous avons reçu, d'autre part, de bonnes nouvelles de la famille de M. Morin. Madame Lasserre nous écrit avoir

beaucoup joui de son séjour au Sénégal. « L'œuvre est bien intéressante, nous dit-elle, malgré les immenses difficultés et les petites complications provenant de la demi-civilisation dans laquelle on se meut; elle m'a plus que jamais pris le cœur, et je comprends mieux encore qu'auparavant qu'on consacre sa vie au salut de ces pauvres noirs auxquels on s'attache bien vite et bien profondément. »



TAÏTI

UNE BELLE FÊTE SCOLAIRE

Papéété, ce 25 décembre 1892.

Cher monsieur Boegner,

Je vous écris à la hâte ces quelques lignes encore sous le coup de l'impression profonde qu'a produite sur moi, — comme sur beaucoup d'autres du reste, — la belle fête donnée, vendredi dernier, 23 décembre, aux élèves des Écoles françaises indigènes de Papéété. Cette journée, ou plutôt cette soirée, a été (je puis le dire sans arrière-pensée) excellente pour le protestantisme français à Taïti. On a pu se convaincre, une fois de plus, que le protestantisme tenait ici une place prépondérante et que les missionnaires évangéliques français faisaient vraiment dans notre petite colonie perdue au sein du Pacifique, œuvre de chrétiens et de patriotes.

Les examens de nos Écoles avaient eu lieu, le mardi 20 décembre, à la satisfaction générale (c'est-à-dire qu'ils avaient contenté aussi bien les examinateurs délégués par l'administration que le personnel enseignant de ces écoles), et la distribution des prix avait été fixée au vendredi 23, à sept heures et demie du soir.

Dès le mercredi matin, hommes, femmes, enfants, sont à l'œuvre pour décorer l'immense salle de l'école des filles, qui

n'a pas moins de trente mètres de long sur treize mètres de large. L'aspect de cette salle est vraiment curieux, original. Ici, ce sont des indigènes (de solides gaillards, grands et bien bâtis), qui disposent artistement sur les murs des branches de cocotiers et des drapeaux français; là, des femmes taïtiennes assises par terre, en cercle, une fleur de *tiare* dans le lobe de l'oreille droite, tressent de leurs doigts habiles de jolies guirlandes que les jeunes gens feront courir en tous sens au plafond de la salle; les enfants se font des couronnes de verdure, se disputent, courent de droite et de gauche, bref, cela vaut la peine d'être vu.

La salle en question qui, en temps ordinaire, est divisée en trois parties par des cloisons en planches que l'on peut monter et démonter à volonté, reçoit à profusion l'air et la lumière. Voici le nombre des fenêtres : deux au sud et au nord, treize à l'est terminées en ogive, et à l'ouest autant d'ouvertures, de même style, donnant sur une spacieuse véranda entourée de plantes grimpantes.

Tout le bâtiment se trouve à 2m,50 au-dessus du sol: c'est vous dire qu'il ne laisse rien à désirer sous le rapport de la salubrité et des insectes.

. . . .

J'ai été interrompu et cette lettre, commencée en décembre, sera tout juste finie pour le courrier qui part demain 12 janvier. Essayons de reprendre le fil.

Eh bien! voulez-vous savoir maintenant ce qu'était ce bâtiment il y a une dizaine d'années? ni plus, ni moins que le théâtre de Papéété. Aujourd'hui plus de deux cents enfants répètent quotidiennement la prière du Christ sous ces voûtes, qui ont dû voir jadis beaucoup d'horreurs et entendre bien des blasphèmes.

A l'une des extrémités de la salle, une immense estrade pouvant contenir de 180 à 200 personnes, de chaque côté des degrés qui y conduisent, deux grands vases remplis de fleurs; à droite et à gauche, comme à l'autre extrémité de la salle du reste, plusieurs rangées de gradins. A cinq ou six mètres en

avant de l'estrade se trouve un joli jet d'eau, formé d'une série de petits bassins superposés, dans lesquels luttent à l'envie coraux et plantes aquatiques, et, devant ce jet d'eau, monté sur un socle qui disparaît sous la mousse et les fougères, un bouquet *monumental* (passez-moi le mot car il est exact) n'ayant pas moins de 6^{m},50 de tour !

Le grand jour est arrivé. A sept heures et quart, les élèves des écoles entrent et vont s'asseoir sur les gradins à droite et à gauche de l'estrade. A sept heures et demie, la fanfare de Papéété, qui a pris place sur la véranda, entonne *la Marseillaise*, et M. le procureur de la République, — délégué par le gouverneur retenu chez lui par un récent accident, — gagne le fauteuil présidentiel. A ses côtés, nous voyons le directeur de l'intérieur, le président du Conseil général, maire de Papéété, etc., etc., toutes les notabilités en un mot de notre petite capitale taïtienne et un grand nombre d'amis de notre œuvre.

Après un chant exécuté par les élèves, M. Viénot prend la parole ; il remercie tous ceux qui l'ont aidé dans l'organisation de cette fête ; il remercie l'administration d'avoir bien voulu, par sa présence, rehausser l'importance de la solennité ; puis, s'adressant aux élèves et plus particulièrement à ceux qui, ayant terminé leurs études, se préparent à quitter l'école, il les supplie de se souvenir des enseignements que leurs maîtres se sont efforcés de leur inculquer. « N'écoutez en toutes choses, dit-il, en terminant, que la voix de votre conscience, mais de votre conscience éclairée par la lumière de l'Évangile, et, dans vos moments de lutte, souvenez-vous du modèle et du secours que nous vous avons toujours présenté : *Jésus-Sauveur* (1). » Eh bien ! franchement, voilà un langage que l'on aimerait entendre plus souvent dans nos distributions de prix en France, aussi bien dans notre Ville-Lumière que dans les villes de province. Mais il est vrai que pour parler de l'Évangile, il faut d'abord le connaître, et que

(1) Extrait du *Messager de Tahiti*, feuille locale imprimée à Papéété.

celui-là seul qui a senti le cœur de Jésus battre sur son cœur peut dire à d'autres : Allez à Lui ! car en Lui seul se trouvent la force et le secours.

La distribution des prix commence alors; entre temps les élèves chantent quelques chœurs, la fanfare joue ses meilleurs morceaux. Il est près de neuf heures quand on décerne les prix d'honneur et autres prix spéciaux (prix du délégué, prix du maire de Papéété). Enfin, le président se lève : il adresse d'abord quelques éloges bien mérités à M. et madame Viénot, aux maîtres et aux maîtresses, puis, se tournant vers les enfants, il leur donne quelques conseils qui, je crois, valent la peine d'être cités : « Fuyez l'oisiveté, vos livres vous ont appris que c'était la mère de tous les vices ; fuyez les mauvais exemples que vous ne rencontrerez que trop souvent sur votre route ; rappelez-vous les conseils de vos maîtres; suivez les préceptes de la religion à laquelle vous êtes attachés; on n'a point encore trouvé de morale supérieure à la morale religieuse (1), etc. ».

Je vous avoue, cher monsieur, qu'en entendant ces déclarations, j'ai été surpris, mais surpris en bien. L'orateur eût peut-être pu préciser davantage sa pensée en mettant le mot Évangile à la place de l'expression morale religieuse: mais plutôt que de le blâmer de ce qu'*il aurait* pu dire, nous lui serons reconnaissants de ce qu'*il a dit* et demanderons à Dieu que les impressions produites au cours de cette fête soient durables et bénies pour beaucoup de ceux qui y assistaient.

Excusez-moi, cher monsieur, mais je dois m'arrêter ici, dans quelques heures le courrier va partir.

Ecrivez-moi, s'il vous plaît, et ne nous oubliez pas dans vos prières. M. Vernier est parti pour *Raïatea*, nous n'avons encore rien reçu de lui. Je vous envoie, ainsi qu'à madame Boegner, mes plus affectueuses salutations. Votre

G. Brunel.

(1) Extrait du *Messager de Tahiti*. Cf. ce journal.

MARÉ

NOUVELLES DE M. LENGEREAU

Nous avons sous les yeux deux lettres de M. E. Lengereau, datées, l'une du 18 novembre, et l'autre du 6 janvier.

Dans la première, notre missionnaire nous raconte une visite que M. le gouverneur de la Nouvelle-Calédonie est allé faire à Maré, pour se rendre compte de la situation des esprits dans cette île et essayer d'apaiser les pénibles conflits qui, depuis si longtemps, divisent la population. Ce résultat n'a malheureusement pas été atteint, et la situation, nous dit M. Lengereau dans sa seconde lettre, s'est même aggravée dans ces derniers temps. La petite fraction des protestants qui n'ont pas accepté le ministère de M. Lengereau, et qui, malheureusement, dispose d'une grande influence, continue à se montrer réfractaire et à susciter au missionnaire de grandes difficultés ; si bien que M. Lengereau a momentanément renoncé à son projet de départ pour l'Europe.

« Je voulais partir, dit-il, mais comment partir et laisser ici une pareille situation ? Nous perdrons de nouveau tout le terrain conquis avec tant de peine, peut-être plus encore...

« Oh ! combien nous avons besoin du secours de Dieu, pour nous diriger, nous secourir et nous fortifier tous ! Que faire ? Que faire ?

« ... Nous sommes dans la semaine de prières de commencement de l'année. Nous avons donc un service matin et soir. Aujourd'hui, c'était le jour des prières pour les chefs et ceux qui nous gouvernent...

« Avec cela, j'ai presque la famine chez moi. Croyant partir, je n'ai pas renouvelé mes provisions, et comme nous sommes dans la saison des cyclones, les bateaux sont rares ; plus de farine, ni sucre, ni riz, ni café, ni thé, ni vin (cela va sans dire) ni... en un mot, j'en suis réduit aux produits du pays : ignames terriblement dures, car la saison est avancée, et

porc, plus souvent salé que frais, malheureusement. Les jours de fête on a de la chèvre, c'est un régal.

« Je lisais, récemment, dans le *Journal des Missions*, le rapport de la conférence de Taïti, et j'étais frappé de la similarité des situations sur plus d'un point. Ne pourrait-on pas régler les difficultés ici, comme on le fait là bas ?

« Et maintenant, que faut-il faire? Si vous saviez combien je suis las quelquefois. Toujours des difficultés, toujours des luttes stériles où les forces s'usent sans résultats, sans profit. Et je ne vous dis rien de mes difficultés intérieures dans mon Église même. Pauvre Église ! Dieu nous soit en aide ! »

Ed. Lengereau.

Est-il besoin, après ces lignes, de recommander aux prières de nos lecteurs l'œuvre de Maré et son missionnaire? Nous ne le pensons pas La tâche qui incombe à M. Lengereau est une des plus difficiles que l'on puisse imaginer. Demandons à Dieu, pour lui, la sagesse et la force dont il a un si grand besoin !



MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

—

CHRONIQUE DES MISSIONS

MORT DU ROI GEORGE DE TONGA. — LES PREMIERS MARTYRS DE LA MISSION MODERNE. — COMMENT LE CHRISTIANISME PREND PIED DANS L'ARCHIPEL DE TONGA. — COMMENT IL PÉNÈTRE DANS LES CŒURS. — POLITIQUE ROMAINE. — LE ROI GEORGE ET LE JUBILÉ DE 1876. — L'ÉGLISE NATIONALE SCHISMATIQUE.

Encore un souverain qui vient de mourir, et dont la vie tient une grande place dans l'histoire de la propagation du christianisme. C'est George Toubôou, roi des îles Tonga : il est mort en janvier dernier dans sa maison à tourelles de Noukoualofa, dans l'île Tongatabou. Son royaume, dernier

État autonome en Océanie, passe à son petit-fils Taoufa-Ahaou, âgé d'environ dix-neuf ans (1) ; il comprend les trois groupes de l'archipel Tonga, celui des Vavao avec ses falaises pittoresques, au nord ; celui des Haabaï au centre ; enfin, au sud, Tongatabou, plate et fertile, toute couverte d'arbres à pain, de cocotiers et de bananiers, avec les îlots avoisinants. Ce sont environ cent cinquante îles, d'une superficie d'un peu moins de mille kilomètres carrés, où vivent, tranquilles et heureux, quelque vingt mille Polynésiens, comptés parmi les plus beaux types de leur race.

Quand George Toubôou naquit, en 1796, à Léfouka (Haabaï), il fut appelé Taoufa-Ahaou. Tout l'archipel était naturellement païen ; mais les mœurs étaient plus pacifiques peut-être qu'ailleurs. Le *Toui-Tonga*, chef des Tonga, qui primitivement avait réuni en sa personne l'autorité sacerdotale et royale, et qui résidait à Moua (Tongatabou) auprès des tombes de ses ancêtres, avait été déposé et supplanté par le *Toui-Kouakoubolou*, chef de toutes les îles, jadis une sorte de maire du palais. Celui-ci se nommait, vers 1796, Mouani.

Du 10 au 14 avril 1797, le *Duff* (2) débarqua dans la rade de Noukoualofa dix missionnaires de la Société des missions de Londres. Ils ne furent pas mal reçus. Mais Mouani mourut peu après leur arrivée ; son successeur, Toukouahou, le grand-père du futur roi George, mécontenta ses sujets ; il y eut des guerres civiles ; Toukouahou fut tué, le 21 avril 1799. Dès le commencement des troubles, les missionnaires étaient devenus le jouet de tous les caprices ; bientôt ils furent exposés à toutes les violences : leurs huttes furent pillées et brûlées ; on leur arracha les vêtements du corps ; littéralement nus, ils se cachaient parmi les rochers de la grève ou dans des trous creusés dans le sable. Trois d'entre eux, D. Bowell, celui qui

(1) Des deux fils de George, l'un est mort en janvier 1862, l'autre en 1880, tous les deux phtisiques.

(2) Voir le *Journal des Missions*, 1892, p. 389.

avait le mieux appris la langue, S. Harper, leur aîné, et S. Gaulton, furent tués, le 10 mai 1799. Ce sont les premiers martyrs de l'histoire des missions modernes. Le 21 janvier 1800, un navire anglais, armé en course, mouilla devant l'île et prit à bord les missionnaires.

En 1822, un pasteur méthodiste de la Nouvelle-Galles du Sud, W. Lawry, crut pouvoir tenter un retour aux îles Tonga; il emmena deux ouvriers chrétiens. Quatre ans plus tard, ces derniers — M. Lawry avait dû quitter en automne 1823 — furent rejoints par plusieurs missionnaires wesleyens de Londres. On date l'origine de la mission chrétienne dans l'archipel de l'arrivée de cette troupe, le 28 juin 1826. Cependant, il faut mentionner que des évangélistes tahitiens avaient abordé à Vavao dès 1822 et à Tongatabou, en 1825; aussi bien les premières impressions sérieuses et durables que le christianisme fit sur les Tongans, furent celles que reçurent le chef et le peuple de Noukoualofa de la part des deux catéchistes de 1825, originaires de Papara (Tahiti).

Ce chef de Noukoualofa, le Toui-Kouakoubolou d'alors, s'appelait Toubôou; il était le grand-oncle de Taoufa-Ahaou, le futur roi George. Celui-ci était devenu par sa bravoure, secondée par une taille et une force herculéennes et par une intelligence supérieure, le chef du groupe des Haabaï. En visitant son grand-oncle, il vit les chrétiens tahitiens, et en apprenant les transformations qui venaient de s'opérer à Tahiti, il comprit la supériorité du christianisme et jura aussitôt solennellement qu'il détruirait ses idoles et n'écouterait plus les mensonges de ses prêtres. Plus tard, vers 1828, il demanda un missionnaire pour son île; on ne put lui offrir qu'un Tongan, Pierre Vi, l'un des premiers convertis. Taoufa-Ahaou s'indigna de cette proposition et partit. En mer, une tempête faillit faire sombrer sa flottille. Il retourna à Tongatabou, embarqua Pierre Vi, et se fit instruire avec son peuple. Il triompha aisément de l'opposition de quelques vassaux.

Dès la fin de 1829, un courant irrésistible semblait d'ailleurs porter les habitants de Tongatabou et des Haabaï vers le christianisme. Le 18 janvier 1830, Toubôou fut baptisé et prit le nom de Josias. Vers la fin du mois, le missionnaire J. Thomas s'établit aux Haabaï, et dès le milieu de l'année, Taoufa-Ahaou demanda et obtint le baptême. Depuis lors, il se nomma George. En avril 1831, il persuada au chef Finaou des Vavao de ne pas s'opposer au christianisme ; et, fin mai, Finaou ramassait les idoles de son île et les faisait brûler.

Tout cela était plutôt superficiel ; mais, en 1834, un souffle de l'Esprit de Dieu passa sur cet archipel. Les consciences s'éveillèrent; cela commença aux Vavao. On se rencontrait en s'écriant : « Jusqu'à maintenant je n'avais pas connu Jésus. Aujourd'hui, je le connais; Il m'a enlevé mes péchés. » Puis ce fut le tour des sujets du chef George aux Haabaï de faire les mêmes expériences; en automne, le mouvement gagna Tongatabou. C'est là que le christianisme, en montrant sa puissance, provoqua une réaction L'opposition partait de l'entourage du Toui Tonga. On eut recours aux armes; le roi Josias se vit sur le point d'être écrasé ; il appela à son secours son petit-neveu George, qui, sur la recommandation du chef Finaou mourant, avait été reconnu, à la fin de 1833, comme souverain par les gens des îles Vavao. Les hostilités à Tongatabou durèrent jusqu'en 1840 ; la victoire finale demeura au Toui-Kouakoubolou Josias, en grande partie, grâce à l'intervention de George Lorsque, en novembre 1845, Josias mourut, George fut acclamé roi de tout l'archipel, et tout l'archipel était wesleyen, sauf les districts de Moua et de Béa, dans la partie orientale de Tongatabou.

Les émissaires de Rome pensèrent renouveler là ce qui leur avait si bien réussi à Tahiti (1). Dès 1837, Mgr Pompallier avait visité les îles Vavao. George l'avait remercié. Le 17 décembre 1841, une frégate française commandée par le capi-

(1) Voir le *Journal des Missions*, 1892, p. 435 et suiv.

taine Du Bouzet venait demander raison aux habitants de Vavao du refus essuyé par l'évêque; mais le roi George était absent, et la frégate dut repartir sans l'avoir vu. En 1842, Mgr Pompallier revint, cette fois-ci à Tongatabou, et plaça le missionnaire Chevron chez les chefs de Béa, anciens ennemis de Josias. Dix ans plus tard, une nouvelle insurrection souleva cette partie de l'île contre l'autorité du roi George; elle fut facilement domptée, et le vainqueur gràcia tous les chefs rebelles. Mais dès le début des troubles, le missionnaire romain Calinon avait réussi à se rendre à Tahiti, demandant l'intervention de la France en faveur des chefs de Béa. Le capitaine Belland fut envoyé avec la *Moselle* à Tongatabou en novembre de la même année; il ramenait Calinon. George avait déjà vaincu et pardonné; le pays était pacifié. L'officier français fit une enquête et ne put que donner raison au roi. En 1855, le missionnaire Calinon reparut à bord d'un navire commandé par le vicomte Du Bouzet, plus maniable que Belland, et déjà mêlé à ces intrigues. Il exigea la signature d'une convention qui reconnaissait l'indépendance de l'archipel, il est vrai, mais obligeait George à céder aux missionnaires catholiques des terrains partout où ils voudraient s'établir. Des chapelles et des églises, quelques unes fort imposantes, furent élevées en plusieurs endroits même à Noukoualofa; les fidèles ne vinrent pas. Depuis 1853, le Nouveau Testament, traduit en tongan et imprimé à dix mille exemplaires, était le livre de chevet de tous les Tongans, le livre de lecture de toutes les écoles. Une fois de plus, une population animée de l'esprit de l'Évangile se montra réfractaire à la religion de Rome (1).

(1) En 1886, le vicariat apostolique de l'Océanie centrale, réduit depuis 1842 aux îles Wallis et Tonga, et confié aux pères maristes de Lyon, comptait aux îles Tonga 1,735 catholiques (*Missiones catholicæ ... descriptæ in annum MDCCCLXXXVII;* Rome, 1887; p. 473). Mais « l'orgue avec la fanfare, donne beaucoup de relief à nos cérémonies religieuses, qui ne laissent rien à désirer dans la cathédrale de Maofanga; notre belle église en corail, dont on vient de faire la bénédiction, mérite ce nom. (Le récit de la consécration de l'autel, « faite avec une

Dès 1839, George avait établi aux îles Haabaï et aux îles Vavao une justice régulière. Les esclaves avaient été affranchis dès 1835. En 1862, il proclama, d'accord avec ses cinquante-sept vassaux, une constitution et un code, imités de ceux qui avaient été introduits jadis à Tahiti et aux îles Hawaï. Les serfs furent émancipés et devinrent des fermiers; des impôts réguliers furent établis; des travaux publics furent organisés. Une prospérité réelle et tranquille régna longtemps dans cet archipel. Quand on célébra, en juin 1876, le jubilé de l'introduction du christianisme aux îles Tonga, le roi George exprima dans un discours ému sa reconnaissance envers Dieu pour la transformation de son pays qu'il avait connu païen et sauvage. « Un peuple idolâtre a subi l'influence du christianisme, dit-il; de barbares que nous étions, nous sommes à peu près civilisés; dans chaque village, il y a une église et une école... D'où vient tout cela? De l'Évangile... Assurément si les feuilles de nos arbres pouvaient parler et si la terre avait une langue, elles s'uniraient à nous pour faire monter à Dieu une fervente prière d'actions de grâce pour tout ce qu'il a fait aux Tonga » (1). Vers cette époque, les contributions

---

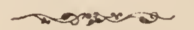
pompe qui ne s'est jamais vue dans ces pauvres îles », a été raconté par le R. P. Jouny, dans les *Missions catholiques*, 1887, pp. 49-51.) Les jours de fête, nous avons autour de l'autel, sans parler du suisse richement habillé, une douzaine d'enfants de chœur qui font très bonne figure dans leurs soutanes rouges et leurs surplis de dentelles, qu'ils ont soin d'endosser une demi-heure d'avance, tant ils sont fiers de se voir ainsi costumés!... Les catholiques sont faciles à reconnaître au milieu des protestants, surtout le dimanche, car la plupart portent ostensiblement le scapulaire, la médaille ou le chapelet enlacé autour du cou. » (Lettre du R. P. Thomas, dans les *Missions catholiques*, 1888, p. 387.) Le schisme ecclésiastique dont il va falloir parler donnait alors de grandes espérances aux pères maristes, qui voyaient déjà « l'extermination complète de la secte wesleyenne. » Encore en septembre 1891, Mgr A. Lamaze écrivait de Tongatabou : « Il serait temps de reprendre cette mission. Les circonstances nous sont favorables. En se scindant en deux sectes rivales, le wesleyanisme s'est singulièrement affaibli. » (*Les Missions catholiques*, 1892, p. 157.)

(1) D'après le récit du docteur Kœniger, qui visitait alors Tongatabou, à bord de la corvette allemande *Hertha* (*Daheim*, 1877, p. 571).

des Tongans pour l'entretien des œuvres religieuses se montaient à environ 250,000 francs.

C'est le point culminant. Peu après, M. Shirley-W. Baker, un missionnaire wesleyen, bien intentionné sans doute, mais fort ambitieux aussi, exerça un ascendant malheureux sur l'esprit du roi George. Il y eut un malentendu avec la Conférence wesleyenne d'Australie à laquelle l'archipel se rattachait. Baker abandonna le pastorat et se fit nommer chancelier du roi. En 1886, il provoqua un schisme ecclésiastique. Une Église nationale, indépendante de l'organisation wesleyenne, fut créée. Elle compta bientôt onze mille adhérents. Cela était regrettable; mais cela ne suffit pas à Baker, qui édicta des mesures tracassières contre ceux qui continuaient à suivre les cultes wesleyens. Quelques Tongans, impatients de voir le pouvoir aux mains d'un étranger, tramèrent un complot; en janvier 1887, une balle atteignit Baker et le blessa légèrement. Six hommes furent pris et exécutés sans preuves suffisantes. Une première intervention du gouverneur de Viti calma un peu Baker; enfin, en juillet 1890, le roi se décida à se défaire de son conseiller importun ; il le fit bannir et renoua des relations avec les anciens missionnaires. Pourtant, le schisme subsista jusqu'à sa mort; peut-être que le changement de personne facilitera désormais la réunion des deux Églises. Aussi bien il est à souhaiter que le nouveau souverain possède et conserve la réalité de ce qu'exprimait la devise du roi George : *Koe Otua mo Toga ko hoku tofia*, « Dieu et Tonga (tout entier), mon partage ».

F. H. K.



VARIÉTÉS

LE MARIAGE DE MADHOWDASA ET DE DANKHUR

On connaît les redoutables problèmes qui se posent actuellement aux Indes. La statistique de 1891 donne à ce pays une

population de 286 millions, parmi lesquels 559,661 sont gagnés à l'Évangile. Mais, malgré le nom de chrétien, que porte le gouvernement des Anglais, l'opium, le vice patenté, la vente autorisée des liqueurs et le mariage contracté dès l'enfance, y développent ou y maintiennent un état moral qu'on a reproché à la grande conférence missionnaire de Bombay de 1892, de n'avoir pas su assez courageusement attaquer de front. Un opuscule qui vient de paraître à Bombay et que signale le Journal de la société de Bâle, nous montre qu'indépendamment de l'œuvre missionnaire, les Hindous eux-mêmes se mettent à aborder les questions sociales qui s'imposent à leur attention par le seul fait du rapprochement de la famille chrétienne et de la famille hindoue. On sait quelle est la condition des 20 à 24 millions de veuves de l'Inde; nous ne pouvons répéter ce qui a été dit si souvent sur ces veuves de sept, huit ou dix ans, condamnées pour leur vie entière à la misère et à la souffrance, et ne pouvant jamais se remarier, quoique depuis 1856 la loi anglaise les y autorise.

Mais nos lecteurs nous sauront gré de leur raconter, d'après le Journal de Bâle (*Missions Magazin*) l'*histoire du second mariage d'une veuve*.

Madhowdasa Baghanathadasa, négociant considéré et jouissant d'un bon crédit à Bombay, s'était marié à l'âge de dix-huit ans; il devint veuf au bout de trois ans, se remaria deux ans après et, pour la seconde fois, se trouva veuf; après huit ans, il fit la même expérience une troisième fois et après deux ans de veuvage et neuf de mariage, à l'âge de quarante et un ans, il se trouva veuf pour la troisième fois. Il fut comme écrasé sous ces coups redoublés. Déjà du vivant de sa troisième femme, il avait fait la connaissance d'un Hindou, aux idées libérales, qui lui avait communiqué la conviction qu'il fallait favoriser le mariage des veuves; il résolut, de concert avec son ami, que si jamais il devait se remarier, il épouserait une veuve. Cependant sa santé ébranlée exigeait un changement d'air; il se rendit à la campagne chez un ami, à une lieue de Bombay. L'étage inférieur de la

maison de son ami était occupée par une dame avec sa fille. Madhowdasa connaissant cette dame, voulut un jour lui rendre visite ; il ne trouva que sa fille, jeune veuve, « vraie image du malheur et du désespoir. » D'abord elle garda le silence, mais déclara finalement au visiteur bienveillant, que sa santé était ruinée par le régime sévère du veuvage et qu'elle avait pris la vie en dégoût. Ses nerfs étaient si irrités par le jeûne, que tout son organisme en était dérangé. « Depuis douze mois, dit-elle, je n'ai plus eu de nourriture normale et ne vis guère que de lait caillé. Qu'ai-je encore de cette vie? La mort seule peut me délivrer de mes souffrances. Mieux vaut me laisser mourir de faim, afin d'en être délivrée. J'avais pensé à me noyer où à prendre de l'opium, mais nos saints livres disent que celui qui se suicide devra, après sept nouvelles naissances, mourir sept fois de la même manière ! »

Cet entretien fit une profonde impression sur Madhowdasa et lui inspira une résolution assez étrange, surtout quand on songe qu'il ne tenait guère à se remarier pour la quatrième fois. Peu de temps après la conversation que nous avons rapportée, paraissait dans l'un des principaux journaux de Bombay l'avis suivant : « Un homme bien placé paiera 1,000 fr. à la personne qui lui nommera une veuve respectable de sa caste, disposée à l'épouser. » On ne tarda pas à découvrir, sous l'anonyme, le véritable auteur de l'article et les membres de la caste en furent confondus. Les lettres de reproches et de menaces commencèrent à pleuvoir; l'ami même dans la maison duquel il avait rencontré la jeune veuve, lui représenta la folie de sa démarche ; ce fut le sujet de toutes les conversations, dans les cercles de femmes surtout. Cependant, Dankhur, notre malheureuse jeune veuve, s'en était allée vivre chez son beau-frère, âgé de quarante-cinq ans, qui venait d'épouser, en troisièmes noces, une femme de dix ans ; elle entendit parler de l'offre de Madhowdasa, dont sa mère était indignée. « Il faudrait être une créature morte de faim pour songer à accepter », disait-elle, mais « une veuve

comme il faut! » Un jour, — alors que tout le monde parlait encore de l'affaire — Dankhur rencontra, dans la maison d'un ami, un Hindou distingué qui avait été en Angleterre et approuvait les idées de Madhowdasa. Il savait le malheur et le désespoir de Dhankur et lui dit sans ambages : « Pourquoi ne pas mettre un terme à votre misère, — non par le suicide, — mais d'une manière raisonnable ? Pourquoi, par exemple, ne deviendriez-vous pas l'épouse de Madowdasa? » Cette parole impressionna vivement la veuve, et réveilla ses pensées secrètes.

Quelques jours plus tard, comme elle revenait d'une cérémonie funèbre, en compagnie de sa jeune belle-sœur, passant devant la demeure de Madhowdasa, elle proposa à sa compagne de s'y arrêter, pour demander une gorgée d'eau. Un domestique leur apporta l'eau désirée, sur quoi Dhankur lui demanda si son maître était à la maison. Au même moment, Madhowdasa lui-même sortit. La veuve chercha à s'excuser, disant qu'elle n'avait voulu qu'un peu d'eau, puis elle se tut, embarrassée. Mais Madhowdasa l'interrompant, lui demanda si elle pourrait bien se décider à l'épouser. Cachant son visage, elle répondit : « Oui, si mon frère n'y a pas d'objection. » Mais Madhowdasa sachant bien que jamais le frère ne donnerait son consentement, lui représenta que dans cette affaire il fallait qu'elle agît entièrement sous sa propre responsabilité et s'attendît même à la persécution. Dankhur demanda quelques jours de réflexion et retourna chez elle.

Le combat fut rude pour la pauvre femme sans défense, car elle avait contre elle toutes les prescriptions et les antiques coutumes de la caste. Cependant, après réflexion, elle écrivit à Madhowdasa la lettre suivante :

« Depuis notre rencontre et notre entretien, j'ai pris quatre jours de sérieuse réflexion. Je déteste la vie immorale que mènent plusieurs des jeunes veuves de notre caste : je crains aussi le péché du suicide. Aussi longtemps que ma mère vivra, je n'ai, il est vrai, rien à redouter. Puisse-t-elle vivre

encore cent ans! Mais si elle venait à manquer, quel serait mon sort ? Personne ne me protégerait. Je ne pourrais supporter de vivre sous le toit de mon frère, où chaque bouchée qu'on me donnerait serait accompagnée de sarcasmes amers. Mes parents m'ont pris ce que je possédais et si je le réclamais, ils me regarderaient comme leur ennemie. Ces raisons m'ont décidée; je suis prête à prendre la meilleure voie en accédant à vos désirs. Je n'hésite plus; Dieu m'a aussi montré en songe que je devais y consentir, et je suis prête à suivre sa direction, d'un cœur reconnaissant. J'ai tout dit. Je suis toute disposée à être votre servante.

« Votre DHANKUR. »

Madhowdasa fut réjoui de cette réponse, et lui envoya aussitôt les lignes suivantes :

« Ma chère future épouse Dhankur! J'ai reçu ta lettre, qui, si gentiment écrite de ta propre main, a rempli mon cœur de joie. Je vais donc m'empresser de faire les préparatifs nécessaires à la circonstance. Le ciel t'a indiqué le droit chemin à suivre. Suis-moi, Dieu est dans tout cela. Ceux dont nous pouvons présumer qu'ils vont devenir nos adversaires sont, il est vrai, tout puissants par leur position et leur fortune, mais le Dieu tout-puissant nous donnera force et courage pour leur tenir tête et nous protègera. Ne craignons donc pas. J'ai fixé pour la noce le mardi 2 mai. Sois, ce jour-là, toute prête à la fenêtre de ta demeure; j'enverrai Madhusadasa t'attendre. Suis-le et il te montrera le chemin. Je tiendrai dans le voisinage de la maison de Scheth Lakschmidasa une voiture prête et t'y attendrai avec mon ami Hursendasa. N'apporte rien que ce que tu as sur le corps, laisse tout dans la maison de ta mère; car si tu emportais la moindre chose, nos ennemis pourraient nous créer des difficultés en portant plainte contre nous. Sois donc, je te prie, très prudente à ce sujet. Je ne suis pas un mendiant auquel il te faille apporter quoi que ce soit. Il ne sera pas

nécessaire que je t'écrive de nouveau. Considère cette communication comme définitive. Je suis décidé à t'épouser.

« Ton MADHOWDASA. »

La noce suivit de près cette correspondance. En prévision d'empèchements quelconques, suscités par les adversaires, on s'était assuré l'appui de la police. Le fiancé avait loué une maison pour la noce et les premiers temps de son mariage. De rapides chevaux attendaient les carrosses; des fleurs, des noix de béthel, des sucreries, de la pâtisserie, de l'eau de rose et tout ce qui est de rigueur à une noce hindoue était préparé dans la maison louée, et un certain nombre d'amis avaient été invités, sans leur dire, par précaution, le nom des époux. On s'était borné, dans l'invitation, à indiquer qu'il s'agissait du mariage d'une veuve.

Le matin du jour convenu, Dhankur, avant l'aube, écrivit une lettre par laquelle elle prenait congé de sa mère, en lui expliquant les raisons de sa démarche. « Considère-moi désormais comme morte, poursuivait-elle; cependant, je serai très heureuse quand j'entendrai parler de toi. Personne ne m'a poussée à cette démarche, je la fais de mon chef; n'en accuse donc personne. » Elle déposa cette lettre et attendit, comme il était convenu, à sa fenêtre. Quand Mahduradasa arriva, elle sortit, le suivit et monta en voiture avec son fiancé. L'on s'éloigna au grand galop. Dhankur, qui avait couvert sa tête de son vêtement, la tenait baissée. Elle était, on le comprend, un peu troublée ; toutefois, elle s'acquitta sans embarras de toutes les cérémonies. Madhowdasa qui, à tout événement, voulait assurer son avenir, passa devant l'autorité un contrat lui assurant 15,000 francs.

La disparition de Dhankur fut naturellement bientôt remarquée dans la maison de sa mère. On crut d'abord qu'elle était allée faire une visite; mais ne la voyant pas revenir le soir, on la chercha jusqu'à minuit. On eut enfin la clef de l'énigme par un des invités de la noce qui vint raconter ce qui s'était passé.

Dès le lendemain, tous les journaux de Bombay annoncèrent l'événement en le jugeant des manières les plus diverses. Il excita une grande émotion dans les cercles vieux-croyants. Une chanson composée et mise en musique en l'honneur de cette noce se répandit tellement, qu'au grand scandale des gens distingués, les petits garçons la chantaient dans les rues.

Mais la persécution ne se fit pas attendre et atteignit Madhowdasa d'une façon très sensible. Comme négociant, il avait des fonds étrangers dans son commerce. Trois jours après son mariage, les personnes auxquelles ils appartenaient vinrent l'une après l'autre les réclamer, de telle sorte que ce ne fut qu'à grand'peine qu'il pût faire honneur à ses affaires et éviter une ruine totale. De plus, les membres de sa caste tinrent aussitôt conseil et décidèrent qu'il ne serait plus permis à Madhowdasa ni à sa femme de manger, ni de boire, ni de prendre part à une noce avec les membres de leur caste. Il fut, de plus, interdit à tous les brahmanes, de remplir aucune cérémonie dans sa maison ou d'y cuire leur nourriture. Il fut également interdit à la mère de Dhankur de jamais revoir sa fille ni d'aller chez elle. On chercha même à leur faire refuser, en cas de mort, la crémation en usage, sous prétexte que les préposés aux funérailles ne devaient pas les toucher. Le couple fut ainsi persécuté de toutes sortes de manières par ses coreligionnaires à cause de cette démarche abhorrée de l'Hindou vieux-croyant. Toutefois, elle ne demeura pas sans influence sur ceux de son parti ; plusieurs mariages de veuves ont eu lieu depuis lors dans la maison de Madhowdasa qui, ayant une fois rompu par conviction avec l'ancien préjugé, soutint avec zèle le mouvement en faveur du mariage des veuves hindoues.

Le gérant : ALFRED BOEGNER.

Paris. — Imprimerie de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 17521.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

LA MISSION ET L'ÉGLISE

Ce n'est pas dans ce journal, pas plus que dans une assemblée spécialement composée d'amis des Missions, qu'on a besoin de plaider cette cause qui nous est chère, mais il peut être utile de montrer combien la cause des Missions est intimement liée à celle de la vie religieuse de nos Églises.

Il n'y a guère de chrétien zélé qui ne soit un ami des Missions; mais il y a beaucoup de chrétiens tempérés qui ne comprennent pas la nécessité de cette œuvre — pas plus, d'ailleurs, que de la Mission intérieure ou de toute entreprise de propagande — et qui, s'ils n'expriment pas tout haut leurs défiances ou leurs objections (ce qui serait parfois de mauvais ton), les pensent ou les murmurent à demi-voix. C'est cette résistance sourde, et presque muette, qui paralyse souvent les efforts de l'Église dont ces chrétiens font cependant partie. Qu'une Église tout entière descende à cette température de tiédeur, et c'en est fait de l'esprit missionnaire.

Car les libéralités, comme les vocations elles-mêmes, deviendront toujours plus rares et pauvres.

Ces tempérés, au fond, ont peur de tout ; rien ne leur est plus désagréable que ce bruit qu'entendit Ezéchiel (XXXVII, 7) et qui annonçait le rapprochement des os secs. Tant que Dieu n'aura pas fait souffler un vent de réveil sur nos Églises, l'esprit missionnaire sera languissant. Mais que ce vent souffle, et les déficits ne seront plus qu'un souvenir, un cauchemar du passé.

A vrai dire, ce petit corps des amis qui lit, qui fait lire, qui donne et qui fait donner, qui prie et qui travaille, c'est en lui que se réfugie ou se concentre la vie de l'Eglise. Il a toujours existé, et il a toujours été le petit nombre. Mais, autrefois, il y avait entre lui et le monde une vaste zône neutre. Or, de plus en plus, cette zône se rétrécit, cette couche intermédiaire s'amincit ; ceux qui faisaient l'entre-deux et qui conservaient du respect, des pratiques, des croyances, vont les uns se perdre, se noyer dans le monde, —les autres rejoindre le corps sacré, le bataillon d'élite, et de jour en jour semble se préparer comme un corps à corps entre les enfants de Dieu et les enfants du siècle, entre les chrétiens proprement dits et les païens de là-bas ou les païens d'ici, qui sont, sans le vouloir, les alliés du paganisme de là-bas. Au fond, il y a chez tous nos tièdes, sinon la haine, du moins le dédain ou la méfiance à l'égard des Missions.

Aussi, comme en face des temps nouveaux, au sein de l'universel changement des attitudes et des tactiques, se modifie et grandit en se modifiant le devoir des chrétiens ! Comme tous les efforts d'autrefois nous semblent peu de chose en comparaison des exigences qu'impose la conquête du monde par la science, le rapprochement des distances, le mouvement presque fébrile qui entraine notre monde vers des terres ignorées et fera bientôt de l'Afrique, par exemple, comme un faubourg de l'Europe !

Ce qui a suffi ne suffit plus, et, en attendant le réveil des Eglises, ce réveil général qui seul peut mettre les Eglises à la

hauteur de leurs obligations nouvelles, les représentants de la vie, les porteurs du feu sacré, doivent prier mieux, agir davantage, donner infiniment mieux et infiniment plus. Cela est vrai partout, dans tous les domaines de l'activité chrétienne; cela est vrai, peut-être plus que partout ailleurs, dans le domaine des Missions, où tant de nos frères se sentent encore étrangers et qui appelle, par son étendue croissante et par les soupirs altérés de son désert, la sympathie efficace des enfants de Dieu.

B. COUVE.

LÉON PILATTE

La mort de ce vaillant champion de la liberté religieuse a droit à une mention dans notre recueil.

M. Pilatte avait reçu sa première initiation aux études théologiques dans la Maison des missions, dont il avait été l'élève de 1842 à 1844. Il renonça (1), pour des raisons de santé, à la carrière missionnaire, et ce rapide passage dans nos rangs n'aurait pas suffi à lui créer des droits à nos regrets, si, plus tard, dans cette carrière de journaliste pour laquelle il était fait, il n'avait eu l'occasion de rendre à notre cause de véritables services.

Nous n'oublierons jamais que lorsque, en 1883, divers amis, bien intentionnés à coup sûr, mais insuffisamment éclairés, conseillèrent à la Société des missions une ligne de conduite qui aurait subordonné son action à la politique, M. Pilatte éleva la voix et, dans une série d'articles, rappela le caractère avant tout spirituel et largement humain de l'œuvre des missions. Sa parole, claire, nette, incisive, dissipa alors bien des équivoques, aida à faire la lumière sur la voie à suivre et ne contribua pas peu à guérir les blessures faites au cœur de

(1) M. Léon Pilatte fut admis comme élève missionnaire le 23 février 1842; sa séparation d'avec la Société, pour les motifs que nous indiquons, date du 3 juillet 1844.

nos vaillants missionnaires du Lessouto par les propositions d'abandon que l'on sait.

Rappelons aussi le courage avec lequel M. Pilatte sut parler des erreurs et des abus dont les protestants de Maré ont été victimes à plusieurs reprises. Sans doute, la situation absolument indépendante de notre frère, que n'entravait aucun lien officiel avec aucun groupe, avec aucune Église, lui facilitait singulièrement cette liberté et cette vigueur dans la protestation qui répondait d'ailleurs à un besoin de son caractère : les services qu'il a rendus ne sont pas moins réels, et nous sommes heureux de les reconnaître, au moment où notre protestantisme se rencontre pour déposer sur sa tombe le tribut de ses regrets.

LISEZ ET FAITES LIRE !

Sous ce titre, le *Christianisme au XIXe siècle* publie l'entrefilet suivant, que nous sommes heureux de pouvoir mettre sous les yeux de nos lecteurs :

« Avez-vous lu : *Pourquoi les missions?* du missionnaire Dieterlen? C'est tout simplement un chef-d'œuvre que ce petit livre-là. Quant à moi, je n'ai rien lu sur la question d'aussi clair, d'aussi impressif et d'aussi convaincant. Je supplie tous les amis des missions de le répandre. Je supplie, en particulier, mes chers collègues d'en faire autour d'eux une large distribution, à commencer par les catéchumènes. Qu'ils demandent à leurs conseils presbytéraux de leur en fournir les moyens au nom des intérêts les plus sacrés du règne de Dieu et du bien des âmes, au sein même de chacune de nos paroisses.

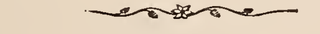
« Ces pages me semblent devoir être autant de grains de semence destinés à rapporter cent pour cent. Donc, il n'y a pas à hésiter : répandons une telle semence avec joie et confiance.

« Ed. Sautter. »

Plusieurs de nos comités et associations auxiliaires nous ont commandé, l'un cinquante, l'autre cent exemplaires de la brochure de M. Dieterlen, pour en faire la distribution dans les Églises de leur région.

Un ami, qui ne voudrait pas être désigné plus clairement, a pris, à lui seul, pour les répandre, trois cents exemplaires.

Voilà, n'est-il pas vrai, des exemples bons à suivre.



LES ASSEMBLÉES ANNUELLES

Encore une fois elle est revenue, la semaine des assemblées religieuses, ramenant avec elle ses émotions, ses joies et aussi ses déceptions; fournissant aux fidèles de nos Églises une occasion de se retremper dans la prière et la communion fraternelle, occasion dont beaucoup, hélas! négligent de profiter. Nous ne pouvons nous empêcher de rêver, pour cette période de l'année, quelques réformes qu'il serait facile de réaliser, semble-t-il : tous nos pasteurs recommandant chaleureusement, du haut de la chaire, la fréquentation des assemblées ; les familles chrétiennes se donnant le mot pour ajourner de quelques jours dîners et soirées, et exerçant en revanche l'hospitalité envers les amis de la province ou de l'étranger, qu'avec un peu d'entente et de bonne volonté on pourrait attirer à Paris, pour la grande rencontre annuelle, si heureuse et bénie autrefois...

En attendant ces innovations, qui ne seraient qu'un retour aux bonnes traditions du passé, constatons avec reconnaissance que, pour autant que nous avons pu en juger, les réunions ont été bonnes. Les conférences pastorales ont laissé une impression sérieuse et réconfortante aux nombreux pasteurs qui y ont pris part, et les assemblées des sociétés religieuses ont été, en général, bien fréquentées. Les pasteurs des départements ont semblé plus nombreux que les années précédentes.

Signalons cependant, comme un fait regrettable, l'abstention croissaute (nous a-t-il semblé) des personnes appartenant à la classe aisée. Sans doute, nos Sociétés souffrent de cette absence, qui doit avoir sur les collectes un fâcheux contre-coup, mais elle est surtout préjudiciable à ceux qui, en se tenant à distance, se privent et privent leurs enfants des bénédictions qui jaillissent du contact avec l'activité chrétienne sous toutes ses formes. Qui sait si telle jeune vie, qui d'année en année se détourne de Dieu et des choses éternelles, ne se serait pas engagée dans une autre direction, si les occasions de voir de près les œuvres de charité, d'évangélisation, de mission, ne s'étaient faites, pour elle, de plus en plus rares ?

Sous cette réserve, qui s'applique, croyons-nous, à toutes les assemblées, la Société des missions peut conserver un souvenir reconnaissant de son soixante-huitième anniversaire. Si la réunion de prières de lundi, devenue partie intégrante de notre programme, et si la réunion familière du dimanche out été moins fréquentées que les années précédentes, en revanche, l'assemblée générale du jeudi soir a réuni une très grande assistance, où les pasteurs étaient en grand nombre. Un profond sérieux, une attentiou soutenue, un souffle de véritable sympathie fraternelle ont caractérisé les trois réunions. Nous espérons qu'il s'y est fait un bien réel, que des résolutions salutaires y ont été prises, et que nos missions elles-mêmes en ressentiront, pendant l'année de travail qu'elles ont inaugurée, les effets bienfaisants. Dieu le veuille !

Essayons, maintenant, de donner une idée de chacune de uos assemblées.

Réunion de prières du 17 avril.

Cette réunion a eu lieu le lundi 18, sous la présidence de M. Dumas. Elle a été moins fréquentée que d'habitude, par le fait que d'autres assemblées se trouvaient réunies à la

même heure ; mais elle n'en a pas été moins vivante et bénie. Plusieurs des pasteurs et laïques présents y ont pris une part active, entre autres MM. Kruger, Ambresin, L. Sautter, Dardier, de Genève, Jaques, Weitzecker, Boegner.

Toutes nos œuvres protestantes, et notamment les conférences pastorales qui devaient commencer dès le lendemain, ont été mentionnées et recommandées à Dieu d'une manière spéciale.

Assemblée générale annuelle du jeudi 20 avril 1893

Comme nous l'avons dit, cette séance, qui s'est tenue à l'église de la Rédemption, a réuni un vaste auditoire, circonstance bien propre à réconforter et à encourager un Comité qui vient rendre compte de sa gestion. A huit heures et quart précises, le cortège a fait son entrée, et M. Jules de Seynes, vice-président de la Société, a pris possession du fauteuil. Après le chant d'un cantique, M. *Lods*, l'un des pasteurs de la Rédemption, a ouvert la séance par la lecture de la parole de Dieu et la prière. Un second cantique a été chanté, puis M. *de Seynes* a pris la parole, et, dans un discours nourri de faits, a rendu hommage à la mémoire de M. le baron Léon de Bussierre, le vénéré président que la Société vient de perdre. Le *Journal des Missions* avait, au lendemain de ce grand deuil, essayé de faire comprendre ce que M. de Bussierre a été pour notre cause. Le discours de M. de Seynes, sans répéter en rien ce que nous disions alors, nous a donné de notre vénéré et regretté président une image complète et particulièrement riche en détails biographiques. Les amis des missions se réjouiront de trouver ce discours en tête de notre rapport annuel, actuellement en préparation.

L'extension prise par l'œuvre des missions a eu pour effet de donner au *Rapport annuel* du Comité une dimension qui, depuis longtemps, en interdit la lecture complète en public. Aussi n'est-ce qu'un extrait, ou plus exactement un abrégé de ce travail que le *directeur* a lu à l'assemblée générale. Quelle qu'en soit d'ailleurs la forme, le rapport reste et

doit rester le noyau de cette réunion, qui perd sa raison d'être et son caractère spécial quand elle cesse de fournir aux amis les moyens de se rendre compte du travail accompli pendant l'exercice.

Cette année, le rapport avait avant tout à répondre à une question qui flottait dans tous les esprits : Où en est le déficit? Informés par les journaux de notre situation financière, sachant que, pour terminer l'exercice sans nouveau déficit, il nous manquait encore, le 1er janvier, 188,000 francs; le 6 mars, 125,000 francs; le 22 mars, 77,000 francs; comprenant, d'autre part, qu'un arriéré trop considérable aurait pour notre Société les plus graves conséquences, en ce moment où elle est sollicitée de tous les côtés, nos amis désiraient avant tout connaître notre situation financière. Sans pouvoir leur annoncer une complète délivrance, le rapporteur a pu cependant les rassurer en partie en leur annonçant que le déficit avait été réduit, grâce à de généreux efforts, à 29,000 francs environ.

Mais la question des ressources, malgré son importance, ne doit pas nous faire perdre de vue l'œuvre elle-même. Si celle-là se fait et progresse, l'année a été bonne, même si l'exercice se solde par une balance en excédent de dépenses. A cet égard, l'année que nous terminons nous laisse des sujets de reconnaissance. La Maison des missions a pu faire partir quatre nouveaux missionnaires (MM. Ch. Christeller pour le Lessouto, Ed. Ahnne et Brunel pour Taïti, Edgar Krüger pour le Zambèze), sans compter M. Forget, envoyé en mission temporaire au Sénégal, et cinq dames missionnaires, mesdames Teisserès, Allégret et Brunel, mademoiselle Eveline Krüger, depuis mariée à M. Pascal, et mademoiselle Elisabeth Jacot, — outre madame Gacon qui, partie à la veille de notre assemblée annuelle de 1892, peut cependant être considérée comme ayant débuté dans le présent exercice. C'est là un bilan assez satisfaisant, et l'année a été une vraie année *d'envois*, c'est-à-dire *de missions*. Elle l'a été aussi à un autre titre : c'est elle qui a vu le commencement

de notre nouvelle mission *du Congo français*. C'est le 8 juillet 1892 que les trois jeunes ménages qui formaient le personnel de cette mission se sont trouvés tous ensemble réunis à Talagouga. Puisse cette date être célébrée plus tard avec autant de reconnaissance et par autant de convertis que l'a été, après cinquante années, celle du 9 juillet 1833, jour de la fondation de Morija au Lessouto ! — En voilà assez pour que l'exercice que nous venons de clore occupe une bonne place dans nos annales.

Quant à nos champs de travail, l'œuvre y a continué sa marche, ici rapidement progressive, là semée d'obstacles, là encore lente et régulière. Il nous est impossible, on le comprendra, de refaire ici, avec le rapport, la revue de nos missions. Constatons seulement, pour le *Lessouto*, les dimensions de plus en plus considérables que tendent à prendre soit l'œuvre scolaire, soit l'œuvre d'évangélisation, et le fait réjouissant des débuts récents du pastorat indigène. Pour le *Zambèze*, les nouvelles reçues ne vont que jusqu'en octobre ; le rapport n'a donc rien de nouveau à nous apprendre, il enregistre le beau témoignage rendu à l'œuvre de M. Coillard par le missionnaire Johnston devant le Comité. A *Taïti*, le fait caractéristique de l'année est la manière très satisfaisante dont s'est opérée la réunion à notre œuvre des Églises des Iles Sous le Vent et des Iles Australes. Grâce aux soins vigilants de nos missionnaires et particulièrement de M. Vernier, on peut espérer qu'il ne résultera de cette adjonction que peu ou même point de charges nouvelles pour la Société. Du *Sénégal* et de *Maré*, le rapporteur n'a rien dit, faute de temps ; il n'aurait eu, à propos de ce dernier champ, qu'à constater la continuation des difficultés au milieu desquelles se poursuit le ministère de M. Lengereau. Quant au Sénégal, il n'y aurait eu à relever, outre le remplacement temporaire de M. J. Brandt par M. Forget, que les invitations adressées à plusieurs reprises à la Société à fournir des instituteurs pour les nouvelles colonies françaises de la côte de Guinée : Rivières du sud, côte d'Ivoire,

côte des Esclaves. Enfin, en ce qui touche la *Kabylie*, le rapport a indiqué l'intention où se trouve le Comité de réviser ses relations avec l'œuvre de M. Mayor, relations qui n'avaient été établies qu'à titre d'essai.

La conclusion du rapport, on le devine, c'est un appel aux Églises à se rendre compte des responsabilités que porte le Comité, mais qui, en dernière analyse, doivent reposer sur elles. A nos devoirs envers nos missions anciennes, devoirs que la fidélité chrétienne autant que les bénédictions de Dieu défendent de déserter, se sont ajoutés des devoirs nouveaux. Nos Églises possèdent des ressources suffisantes pour s'acquitter de leurs tâches anciennes et nouvelles envers le monde païen. Toute la question est de savoir si elles auront assez d'obéissance, de foi et d'esprit de sacrifice, pour répondre aux exigences de l'heure présente. Aujourd'hui le Maître de la moisson leur montre un champ magnifique à défricher et à cultiver, et leur dit : « *Si vous vouliez !* » Puisse-t-il n'avoir jamais à leur dire, en leur montrant ce même champ en partie déserté par elles : « *Si vous aviez voulu !* »

Le trésorier de la Société, M. *E. de Bammeville*, a donne lecture du *Rapport financier* préparé par M. J. Schultz, trésorier délégué. Voici le résumé de ce travail :

Les recettes générales de l'exercice 1892-1893 se sont élevées à **315,710** fr. **55**, dont **42,889** fr. **90** pour le Zambèze et **11,341** fr. **50** pour le Congo.

Les dépenses concernant l'œuvre générale ont été de. . Fr.	309,781 50
et les recettes de.	280,872 45
La différence en excédent de dépenses est donc de. . .	28,909 05
formant, avec le déficit de l'exercice précédent, de. . . .	10,652 75
un déficit total, à ce jour, de.	39,561 80
Les dons reçus pour le Zambèze ont été de.	42,889 90
et les dépenses payées, à ce jour, de.	36,223 25
Il y a un excédent de recettes de.	6 666 65
dont il faut déduire le déficit de l'année dernière, qui était de	2,802 35
Reste un solde en caisse de.	3,864 30
Les dons reçus pour le Congo ont été de.	11,341 50

auxquels il faut ajouter le solde en caisse de l'année dernière, à.	31,169 90
formant ensemble une recette totale de.	42,511 40
Comme les dépenses payées l'année dernière pour cette mission ne s'élèvent qu'à.	19,897 55
il reste un solde disponible, à ce jour, de.	22,613 85

Le rapport du *Comité auxiliaire des Dames* est, comme toujours, simplement déposé, le temps ne permettant pas d'en donner lecture. Puis le président communique à l'assemblée le résultat des réélections partielles faites en exécution du règlement; il annonce que le Comité s'est adjoint un nouveau membre, M. le pasteur Jules Goguel, et qu'il a eu, de plus, la satisfaction de voir un ancien et bien chaud ami de notre œuvre, M. Alfred Herrenschmidt, président de la chambre de commerce de Strasbourg, accepter le titre de membre honoraire et correspondant.

La première moitié de la séance, sa partie officielle pourrait-on dire, est terminée : le chant pendant lequel se fait la collecte va être indiqué. Auparavant, M. le pasteur Picard a la parole, et, dans une allocution pleine de sérieux et d'humour, il recommande aux chrétiens la libéralité, leur rappelant que celle-ci est en raison directe du sacrifice que nous faisons de nos aises, de nos plaisirs coûteux, de notre égoïsme. L'assistance répond à cet appel par des offrandes dont le total s'élève à 595 fr. 70.

Après le chant, on entend encore trois allocutions: la première, de M. le pasteur *Lenoir*, représentant le *Comité auxiliaire de Marseille*. L'orateur rend compte de l'activité de ce Comité, en exprimant l'espoir que Marseille fera, dans l'avenir, encore plus que dans le présent. L'organisation de l'activité en faveur des missions est cependant assez complète dans cette Église, comme l'atteste le discours de M. Lenoir ; elle possède une fête annuelle des missions, la collecte du franc missionnaire; depuis un an elle a une vente locale ; elle fait de plus un envoi très apprécié de comestibles à la vente de Paris: mais le produit de ces efforts et d'autres

encore n'a pas encore atteint le résultat que désirent nos frères. Ici comme ailleurs, ce qu'il faudrait, c'est sans doute une organisation encore plus complète et fonctionnant plus régulièrement : mais c'est avant tout une *persuasion* plus directe et plus intime du devoir de chacun envers les missions, un sentiment plus profond de la misère naturelle de l'homme et de cette délivrance imméritée qui fait que l'on se sent, comme autrefois saint Paul, le *débiteur* de toute l'humanité encore privée du salut.

M. *Weitzecker*, qui a travaillé pendant sept à huit ans au Lessouto, nous a parlé des souffrances du missionnaire. Il est de ces souffrances qui sont inévitables, parce qu'elles sont inhérentes à sa vocation : ce sont les privations, les renoncements, les dangers, les fatigues inséparables de l'apostolat; mais il est d'autres souffrances qui pourraient être épargnées au missionnaire, ce sont celles que lui inflige le manque de ressources suffisantes pour faire dignement son œuvre. Et par plusieurs exemples l'orateur donne une idée de ces pénibles expériences qu'il a lui-même traversées au Lessouto. Ajoutons que M. Weitzecker trouve une grande consolation dans la pensée qu'il emploie maintenant ses forces retrouvées à créer à la Société les ressources dont l'absence ou la pénurie ont parfois des conséquences si douloureuses.

Il est dix heures passées; cependant l'assistance entend encore avec reconnaissance la voix aimée de M. le pasteur *Couve* qui, prenant pour texte les allusions presque trop fréquentes faites pendant la soirée du déficit, montre le remède à cet état de choses dans une consécration plus complète des chrétiens à Dieu et à son service. A notre demande, M. Couve a bien voulu rédiger son allocution, que nos lecteurs ont trouvée en tête de la présente livraison.

Une prière de M. le pasteur *Herding*, de Reims, où tous, directeurs de l'œuvre, missionnaires, amis des missions, ont trouvé l'écho de leurs émotions et de leurs requêtes, a dignement clos cette bonne et sérieuse réunion.

Réunion familière à la Maison des missions.

Le dimanche 23 avril, vers trois heures de l'après-midi, la Maison des missions voyait, comme l'année auparavant, se former un auditoire compact dans sa jolie chapelle. Cette chapelle est connue de nos lecteurs; nous ne leur en ferons pas de nouveau la description. Ils savent que tout, dans ce local, contribue à donner à la réunion un caractère spécifiquement missionnaire. Le riche musée, bien installé sous vitrines, à l'un des côtés de la salle, et aux deux extrémités, les sagaies, les casse-tête, les boucliers, toute la panoplie sauvage, nous disent bien que nous sommes ici au quartier général de la mission. Enfin, sur le mur en face du musée, se voient les portraits de ceux de nos ouvriers qui sont encore engagés dans l'ardeur du combat, au poste que Dieu et son Église les ont appelés à occuper, tandis que d'autres, déjà tombés au champ d'honneur, ont leur portrait placé dans la salle du Comité ou la salle à manger. Ces visages sont là comme autant de témoins des grandes pensées et des grands dévouements. Ils nous disent aussi que là-bas, au-delà des mers, on compte sur nous, sur nos vivantes sympathies, sur nos prières persévérantes, sur nos joyeux sacrifices.

M. le pasteur *Appia* préside la réunion, qui est ouverte par une invocation et le chant du cantique : *Soleil de justice.* La lecture de la Parole de Dieu et la prière sont faites par M. le pasteur *Adolphe Weber*, qui représente la région de Montbéliard.

M. Appia nous montre ensuite, dans un travail bien fait et fortement documenté, le *chemin parcouru* depuis un siècle par l'œuvre civilisatrice moderne et spécialement par l'œuvre de la mission chrétienne, source de toute vraie civilisation. Nous ne voulons ni analyser, ni résumer ce discours très suggestif, qui paraîtra sous peu dans les pages de notre journal, où nos lecteurs auront un grand intérêt à en prendre connaissance.

Après le chant du cantique : *Levons-nous, pères!* la parole

est donnée à *M. Krüger*, professeur à la Maison des missions. Il s'attache à démontrer en quelques mots ce qui constitue le *caractère essentiel* de l'œuvre des missions. Il reconnaît ce caractère à deux traits distinctifs : la *simplicité* et la *spiritualité*, qui sont à la base même de l'Évangile tout entier. Il faut renoncer à donner un aperçu tant soit peu complet de cette étude bien pensée et exprimée dans un langage très clair.

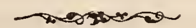
Appelé ensuite à dire quelques mots, M. *A. Jaques*, autrefois missionnaire de la mission romande au Transvaal, et actuellement secrétaire du directeur de la Maison des missions, transmet d'abord à la Société des missions de Paris, à son Comité et à tous ses collaborateurs présents, les fraternelles salutations du Conseil de la Mission romande et l'assurance du vif et cordial intérêt qu'il prend à toute notre œuvre. M. Jaques est heureux de pouvoir se considérer comme un lien de plus entre ces deux missions, qu'il appelle des missions sœurs, destinées à travailler la main dans la main. Puis, après avoir indiqué brièvement les débuts et l'état actuel de l'œuvre de la Mission romande, il cite quelques traits de la vie naturelle des nègres d'Afrique, pour réfuter l'opinion répandue dans certains milieux que les sauvages sont, après tout, plus heureux que nous, et que nous avons tort d'aller troubler leur douce quiétude. Il fait appel à l'amour dévoué des chrétiens pour porter un secours efficace, le secours de l'Évangile, aux nombreuses infortunes du paganisme.

M. Appia souhaite à M. Jaques une très cordiale bienvenue au milieu de nous, puis l'assemblée entend M. *Jean Monnier* parler, en termes élevés et pleins d'onction, des privilèges de la générosité chrétienne et de l'héroïsme dont la mission est appelée à perpétuer au milieu de nous la grande et bienfaisante tradition.

Enfin, M. *Weitzecker*, missionnaire en séjour à Paris, parle de la joie du Sauveur quand ses disciples reviennent de leur tournée d'évangélisation, et de la joie des disciples

eux-mêmes. Cette joie du Maître, cette joie des disciples, est encore la joie du missionnaire, quand il voit de pauvres païens se convertir à Dieu. Alors il est amplement dédommagé de toutes ses peines et de toutes ses souffrances.

Cinq heures vont sonner; il est temps que l'on se sépare. Encore un cantique et la prière prononcée par M. *Monnier père*, terminent cette belle réunion. La collecte faite dans les rangs de l'assemblée a produit à 259 fr. 75.



NOUVELLES DU MOIS

M. **Auguste Jaques**, ancien missionnaire au Transvaal, dont nous avons annoncé l'adjonction au directeur de la Maison des missions, en qualité de secrétaire, est entré en fonctions le 12 avril.

M. le professeur Krüger a été invité à répéter à Montauban, au cours du semestre d'été, la série de ses **Conférences sur l'Afrique et le Christianisme**.

M. **E. H. Glenny**, le directeur de la *North Africa Mission*, qui entretient, comme on sait, des missionnaires en Algérie, au Maroc, en Tunisie, à Tripoli, vient de terminer une tournée d'environ six semaines dans ces diverses contrées. Nous l'avons vu à son passage à Paris : il espère que les mesures dont les ouvriers de la mission qu'il dirige ont été menacés, ne seront pas exécutées, du moins pour le moment. M. Cambon, gouverneur général de l'Algérie, avec lequel M. Réveillaud, puis M. Glenny, ont eu des entrevues, a promis de soumettre toute la question à une nouvelle et sérieuse enquête.

Les **Tournées de notre agent-itinérant** se poursui-

vent avec beaucoup d'encouragement pour lui, et pour nous aussi. Après le littoral et Montpellier, où il a eu le plus bienveillant accueil, M. Weitzecker a visité plusieurs églises du Lyonnais et du Dauphiné, et, partout, il a eu la joie de constater que l'intérêt pour les missions va en croissant, excepté, peut-être, dans quelques centres, où l'on faisait autrefois plus qu'aujourd'hui, mais où l'on veut, cependant, reprendre les bonnes traditions du passé.

Que toutes ces églises, avec leurs sociétés locales, les collecteurs et collectrices du *Sou missionnaire*, et les comités régionaux, reçoivent nos plus sincères remerciements.

M. Weitzecker doit prochainement entreprendre une nouvelle tournée dans le Midi, où, du Vaucluse à l'Ariège, on lui a demandé sa visite. Que le Seigneur l'y soutienne et bénisse comme dans les précédentes !

L'adresse permanente de M. Weitzecker est : *13, rue Masséna*, Nice (Alpes-Maritimes).

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs que **madame Lasserre**, mère de madame Escande, **est arrivée à Bordeaux**, le 25 avril, en bonne santé et très satisfaite de son voyage à Saint-Louis. Elle a laissé les membres et amis de la mission en bonne santé aussi.

LESSOUTO

DANS LE NORD

Kalo, le 16 février 1893.

Cher monsieur Boegner,

... A Kalo, les échos du monde politique et théologique n'arrivent qu'affaiblis; nous sommes en plein pays nègre; on pense en nègre, on parle en nègre, et on s'efforce de ne pas

agir en nègre. C'est vous dire que l'année écoulée a été une année de travail, sinon couronné de succès, du moins persévérant. On ne peut pas vivre davantage au milieu des noirs; la station étant de fait même trop près du village de Joël et limitée au nord par un village entièrement païen, dont les habitants ne mettent jamais les pieds à l'église, quoiqu'il ne leur en puisse coûter que de franchir une centaine de mètres. De temps en temps un marchand blanc fait une visite; aux vacances, il vient en général quelques amis ou parents de Morija, et, le reste de l'année, nous ne voyons que des Bassoutos et ne parlons que sessouto.

Cette année, en général, a été pénible. Le chef a trouvé bon de jeter quelques seaux d'eau froide sur les illusions de son *moruti;* la douche a été utile, mais glacée.

Joël est un vrai fils de Molapo, jaloux à l'excès de ses prérogatives de chef, s'offensant de toute autorité prise par les missionnaires, se défiant de l'Église, détestant les lois d'Église, les consistoires, tout ce qui se fait en dehors de lui et échappe à son pouvoir. Certes, il ne pouvait pas se plaindre. Je n'ai jamais mis le doigt dans ses affaires; je n'ai cherché à avoir aucune influence en dehors de lui, je le consultais pour tout ce qui pouvait être de sa compétence. Mais il aurait voulu être *morèna* (chef) jusque dans les murs de l'Église; je m'y suis refusé, et de là toutes les misères qui ont troublé notre paix. Mais il faut me résumer, il y en aurait trop long.

Le maître d'école de Kalo, Ramathé, m'ayant donné plusieurs fois lieu de me plaindre de sa conduite, sur la demande même du chef je me décidai à le renvoyer. Il accepta très calmement les raisons que je lui donnai, avouant lui-même que sa manière de tenir l'école laissait à désirer. Mais, pendant un voyage que nous fîmes à Morija en mai 1892, il parvint à monter Joël contre moi, et la conséquence fut que le chef lui donna le terrain qui nous appartenait et qui avait été soigneusement réservé pour les maîtres d'école. De plus, Ramathé avait répandu sur mon compte toutes sortes de bruits calomnieux, qui nous revinrent et nous furent fort pé-

nibles. J'eus une explication avec Joël. Il n'en sortit aucun bien, le chef se contentant d'affirmer que j'avais tort, que j'aurais dû garder Ramathé dans l'œuvre et le prendre comme catéchiste à Kalo, que Ramathé était son homme à lui et qu'il ne permettait pas aux missionnaires de disposer de ses gens sans son consentement; tout cela appuyé et bâti sur des mensonges de Ramathé, ce dont Joël avait d'ailleurs parfaitement conscience.

Ramathé est donc resté installé à notre poste, nous bravant et exerçant sur les gens une influence qui ne tend à rien moins qu'à ruiner notre ministère.

Pendant quatre mois ensuite, nous avons dû, ma femme et moi, faire l'école nous-mêmes, faute de trouver un remplaçant à Ramathé. En octobre, enfin, il nous en est arrivé un de Morija. Trois semaines après son arrivée, il était rappelé à Morija pour répondre à une accusation d'adultère. L'affaire fut jugée et l'homme condamné à payer trois têtes de bétail. Je le renvoyai. Joël essaya de nouveau d'intervenir. Il lui fit des propositions réitérées, l'engageant à rester à Kalo pour lui servir d'interprète et de secrétaire, au fond pour s'opposer au consistoire qui avait décidé qu'un adultère ne pouvait rester en charge de l'école de la station. Joël m'écrivit à ce sujet quelques billets impertinents et d'ailleurs sots, analogues à ceux qu'un garçon de quatorze ans pourrait écrire à un maître d'école qu'il voudrait offenser. Mais je lui avais déjà déclaré que si, dans son *lekhotla*, il était le chef incontesté et respecté, je prétendais que dans l'Église j'étais le maître et que son *borèna* (sa royauté) prenait fin là où commençait mon *boruti* (mon autorité de missionnaire).

Enfin, ce malheureux maître d'école se souciant peu du rôle que Joël voulait lui faire jouer, est reparti pour Morija. Depuis lors, M. Mabille nous a envoyé un des meilleurs jeunes hommes de Morija, un futur élève de M. Dieterlen, et un charmant garçon. Comme il n'est pas marié, il vit chez nous.

Vous pouvez bien penser que l'école n'a pas profité de ces histoires pour se développer. De quarante le nombre des

élèves était descendu à trente. Une autre circonstance est venue s'ajouter aux précédentes, qui a encore empiré l'état des choses.....

A peu de distance de Kalo existe une station de l'Église anglicane (1), appelée *Sékubu*. A mon arrivée à Kolo, cette station était entre les mains d'un instituteur, ancien officier, d'un caractère très difficile, et qui est mort du *delirium tremens*. Son successeur est un jeune maçon-architecte de Bloemfountein, un exalté, mais un jésuite, qui a réussi à établir aux yeux des indigènes que les deux Églises ne peuvent vivre en paix. D'ailleurs, dans un catéchisme publié par leur mission, ils ont eu le front d'imprimer comme paraphrase du premier commandement : « Tu n'iras pas à l'église des Français, c'est un péché »...

Leur école ne marchait guère. Les petites intrigues ont réussi à nous enlever nos cinq meilleurs élèves, qui sont allés constituer à eux seuls la première classe de l'école de Sékubu; un des fils du chef est du nombre. Depuis lors, d'autres nous ont quitté et sont allés grossir les rangs des anglicans. Là dessus, ils ont annoncé qu'ils commençaient une école industrielle : on enseignerait la menuiserie et la bâtisse. On fait de la réclame, et, grâce à l'appui du chef, ils auraient tout attiré à eux et je n'aurais eu qu'a fermer mon école, si une question d'apprentissage et de contrat n'avait brusquement ruiné leur projet. L'école industrielle est encore à l'état de projet et ne dépassera peut-être pas cette phase. Mais notre école est réduite à vingt élèves.

Dans l'Église de Kalo, le fait important de l'année a été la nouvelle défection de Ma Joële, la mère du chef. Ma Joële avait été baptisée et reçue dans l'Église de Thaba-Bossiou par mon père. Elle avait été ensuite mise sous discipline pour

(1) Les missionnaires anglicans qui travaillent au Lessouto appartiennent à la tendance ritualiste qui, pas plus que l'Eglise catholique, ne possède et ne met en pratique l'esprit fraternel à l'endroit des autres missions. (*Réd.*).

inconduite par mon père. Vous voyez que sa défection date de loin. Depuis lors, elle n'était jamais rentrée dans l'Église et s'était signalée par son orgueil sans bornes et son esprit querelleur.

Dès les premiers mois de mon arrivée à Kalo, elle me demandait d'être réadmise dans l'Église. Joël s'y opposa longtemps, puis consentit, et voilà Ma Joële qui, sans même m'en parler, décide avec son fils le jour de la fête. On fait même venir les bœufs qui doivent être tués, et ensuite on me prévient. Je déclarai que Ma Joële étant renégate, devait, comme tous les autres renégats, passer par le catéchuménat et que, lorsqu'elle aurait donné des preuves de sa conversion réelle, nous parlerions de la recevoir dans l'Église. Ma Joële fut fort en colère, mais se soumit. Pendant environ un mois, elle vint à la classe biblique, puis cessa court d'y venir et me fit prévenir qu'elle était malade. Cela dura sept mois, pendant lesquels je la visitai, ma femme aussi. Nous la trouvâmes toujours aigre et colère. Enfin, un jour, elle y mit le comble. Nous venions de baptiser une autre femme de Molapo et la femme d'un catéchiste. Elle eut l'aplomb de me demander de quel droit je recevais dans l'Église des gens qui étaient ses *inférieurs,* alors qu'elle, la mère du chef, attendait d'être reçue. Nous eûmes une explication pénible; elle finit par entendre raison, pleurer beaucoup et nous demander de prier pour elle. Quelques jours après, à Noël, Joël alla illustrer de sa présence la fête anglicane, et ne se montra pas à la nôtre. Le lendemain de Noël, j'appris que le maître d'école anglican avait été appelé par Joël, et je n'eus pas de peine à deviner ce qui se passait. En effet, Ma Joële se donnait aux ritualistes.

A beaucoup d'égards, c'était une délivrance, car, admettre dans l'Église une femme aussi peu convertie et si orgueilleuse, c'eût été se réserver de grandes difficultés pour l'avenir; et d'ailleurs, quoi qu'il soit indispensable d'être un peu diplomate au Lessouto, il était impossible de faire pour la mère du chef une exception. Cependant, il est évident que

si Ma Joële passe aux anglicans, c'est un avantage pour eux. Ils n'auront pas plus de conversions, mais ils auront plus de faveurs royales, et Joël se fera un plaisir de les favoriser pour m'humilier.

Apprenant, quelques jours après, que le révérend Canon Widicomb, prêtre anglican à Thlotse-heights et superintendant de l'œuvre de Sékubu, était en visite dans ce dernier endroit, je lui demandai un entretien au sujet de Ma Joële.

Je lui exposai le cas de Ma Joële, appuyant sur ce point que si elle nous quittait, ce n'était pas par conviction que l'Église anglicane valait mieux que la nôtre, mais uniquement par orgueil, parce qu'elle ne voulait pas se soumettre à la discipline cependant bien peu sévère, qui exige que tout converti passe un temps plus ou moins long dans la classe. « En se donnant à vous, elle pense me jouer un fameux tour et me vexer profondément. Je sais que j'ai agi, dans toute cette affaire, avec patience et justice. Ceux de mes collègues à qui j'en ai parlé m'ont approuvé. Mais il me semblerait absolument déplacé et contraire non seulement au respect que les différentes Églises doivent avoir les unes pour les autres, mais avec vos propres intérêts, de recevoir une femme qui se jette ainsi dans vos bras pour des raisons absolument étrangères aux intérêts du règne de Dieu. »

(*A suivre.*) ALFRED CASALIS.



ARRIVÉE DE MADEMOISELLE JACOT A THABA-BOSSIOU

On se rappelle que, pour remplacer à notre École supérieure de jeunes filles mademoiselle Lautré, qui va se marier avec M. Murray, missionnaire de l'Église réformée hollandaise au lac Nyassa, le Comité a fait appel à mademoiselle Jacot, qui s'est embarquée pour l'Afrique en même temps que M. et mademoiselle Krüger.

On nous communique une lettre particulière qui nous

permet de donner quelques détails sur l'arrivée pittoresque de mademoiselle Jacot au Lessouto. Nous regrettons d'avoir dû en retarder, faute de place, la publication.

Thaba-Bossiou, 3 janvier 1893.

... Mademoiselle Jacot est arrivée ici le 31 décembre au soir, donc juste à temps pour commencer la nouvelle année dans son nouveau champ de travail. Son voyage a été très rapide. Elle a été, avec Marguerite et Sophie Kohler, jusqu'à Blœmfountein, où je suis allé la chercher avec un *cart* loué pour la circonstance. Malheureusement, c'était un cart sans tente, et la pluie se mit bientôt de la partie. Mais ce n'était encore là qu'un petit contre-temps ; le gros de l'aventure était devant nous. Partout les torrents grossissaient et grondaient; arrivés, à six heures et demie du soir, au gué de la Phutiatsana, la rivière était pleine et dangereuse. Avec l'aide de Ben, venu juste au bon moment, nous essayâmes de passer en voiture. Au milieu des plus gros tourbillons et du plus fort courant, les chevaux ont peur et refusent d'avancer. L'eau arrivait toujours plus fort. La position était critique et peu enviable. Ben, alors, saisit mademoiselle Jacot sur ses épaules et la ramène au bord ; puis il me rend le même service et parvient, à force de peine, à tirer aussi le cart de la rivière. Mais ensuite, que faire?... Nous étions trempés, et l'idée de retourner à Maséru ou de passer la nuit dans une hutte indigène nous tentait également peu... Alors, je prends un parti héroïque; je demande à Ben de transporter mademoiselle Jacot à travers les flots, je m'y lance à sa suite, et nous voilà un quart d'heure après sur l'autre rive, ruisselants, sans bagages, sans cart, mais sûrs au moins de parvenir à destination.

Et c'est ainsi qu'à huit heures et demie du soir, à pied, mademoiselle Jacot, crottée et mouillée, a fait sa première apparition à Thaba-Bossiou. Cette première expérience, qui a failli devenir grave, ayant, grâce à Dieu, bien fini, ne peut

lui laisser que de bons souvenirs. Elle a, du reste, pris l'aventure fort gaiement et en a beaucoup ri.

ED. JACOTTET.



L'ŒUVRE DE DIEU A BÉTHESDA

(Suite et fin.) (1)

Trois chefs me demandent instamment de fonder des annexes chez eux. Jamais je n'ai été mieux reçu que par l'un d'eux, nommé Sétélé. Il ne pouvait assez me témoigner sa reconnaissance d'avoir accédé à son vœu.

Leur grande préoccupation est d'avoir des écoles, ce que je suis, hélas! le moins en état de leur accorder. Ils auront des évangélistes; quant à des instituteurs, je n'en ai point; et en aurais-je, avec quoi les payer? Les fonds du gouvernement sont tous distribués; il refuse de les augmenter. Les nouvelles écoles doivent vivre comme elles peuvent, en attendant la mort d'une ancienne.

Cette question doit être prise en sérieuse considération. Nous voulons et devons faire l'œuvre, et les moyens nous font défaut.

Ces trois chefs sont donc favorables à l'extension du règne de Dieu. Il en est d'autres qui détestent l'Évangile et les chrétiens, s'opposent à la création d'annexes, sous prétexte que le christianisme disperse les villages.

J'ai la conviction que, s'ils avaient les coudées franches, les vexations et les persécutions occultes éclateraient au grand jour...

Je viens de perdre, dans les circonstances les plus tristes, mon meilleur évangéliste de l'annexe de Mokhélé. Sous prétexte d'une escarmouche à propos de pâturage, le chef

(1) Voir, dans la livraison d'avril, page 162.

Malébanye, assisté de ses deux frères, a fait, dimanche 15 janvier, invasion dans le village de l'annexe. Ce jour fut choisi, parce qu'ils comptaient surprendre les chrétiens dans l'église et leur administrer une bonne correction. Le mot d'ordre, crié pendant l'attaque, était celui-ci : Sus à l'évangéliste, à sa famille et aux chrétiens !

Mon pauvre Mokorosi, le crâne fracassé en deux endroits, est mort le 22; ses deux fils et un autre croyant, chacun avec cinq ou six blessures, sont hors de danger. Dans leur rage, les agresseurs essayèrent d'incendier la chapelle et les maisons; heureusement, ils manquèrent d'allumettes...

Je ne puis vous dire toute la tristesse dont mon cœur est rempli. Que sera le consistoire, sans cet humble et fidèle serviteur du Sauveur?

Le trait qui le distinguait et frappait tous ceux qui le connaissaient, était la droiture, l'amour ardent des âmes et de son Rédempteur. Dans les questions de discipline, il tendait à la sévérité, parce qu'il ne comprenait pas qu'on clochât dans la voie du ciel. Je le vois encore, pleurant comme un enfant, en me racontant la chute de sa fille. Souvent il venait, de son annexe très éloignée, m'entretenir de l'état de son âme. Il n'avait qu'une crainte, d'être trouvé un serviteur infidèle. Il lui arrivait, par les dimanches de pluie, où il prévoyait que les gens ne viendraient pas au culte, d'aller, son bâton de pèlerin à la main, dans les villages environnants, de maison en maison, parler du salut de Jésus Christ. Il était, lui, un des rares évangélistes ne dédaignant pas de mettre la main aux bâtisses : la chapelle qui s'élève à côté de sa maison, modeste et bien rustique, a été construite par lui et ses fils. Je n'ai eu qu'à fournir la charpente.

Que le Seigneur bénisse sa mort pour cette annexe qu'il avait fondée.

Agréez, cher et honoré directeur, les chrétiennes affections de votre dévoué,

H. Marzolff.

ZAMBÈZE

UN NOUVEAU COURRIER

Enfin! le silence qui depuis des mois enveloppait nos stations du Zambèze est rompu. Nous avons reçu le 28 avril, au moment où notre journal était déjà entièrement composé, un, ou plutôt deux courriers. Le premier, qui avait quitté Kazungula au commencement de janvier, aurait dû nous arriver depuis longtemps, mais le messager qui en était chargé, ayant trouvé débordée la rivière *Nata*, qui coupe la route de Mangwato environ à mi-chemin, s'en était retourné et avait rapporté les lettres au point de départ. Ce n'est que le 8 mars que M. Louis Jalla a pu faire partir, moyennant un salaire de 225 francs, un exprès, emportant, outre le premier courrier, des lettres de Séfula et Léaluyi, allant jusqu'au 25 janvier, et des stations du bas, jusqu'au 8 mars.

Nous devons, à notre très-vif regret, ajourner à notre prochain numéro la publication des récits de nos missionnaires. Disons seulement que, grâce à Dieu, les nouvelles de leur santé à tous sont bonnes. M. et madame Adolphe Jalla avaient, il est vrai, été éprouvés par la fièvre du pays; mais les autres missionnaires ont joui d'un état physique satisfaisant, malgré une saison exceptionnellement chaude.

Quant à l'œuvre, elle reste ce que nous l'avons vue, semée d'obstacles et de déceptions. Heureusement, nos missionnaires sont jusqu'à ce jour préservés du découragement. Dieu les garde dans la foi inébranlable à ses promesses et la confiance invincible à la puissance de l'Évangile qu'ils sont venus prêcher au Zambèze par obéissance à ses ordres. Que pouvons-nous leur demander de plus ?

Terminons par une bonne nouvelle. Le 28 octobre 1892, un an, jour pour jour, heure pour heure, après la mort de madame Coillard, M. Coillard arrivait à Léaluyi et y fon-

dait, en pleines ténèbres païennes, notre quatrième station du Zambèze. Dieu veuille y manifester sa gloire!



CONGO FRANÇAIS

LETTRE DE M. ALLÉGRET

Talagouga, 15 janvier 1893.

Il est bien difficile ici, — comme partout d'ailleurs, — de ne jamais perdre de vue l'important, de ne pas se laisser envahir par les petites choses, cela surtout dans une période d'installation. Il serait nécessaire de se réserver un peu de temps pour étudier la langue, pour se reprendre, pour écrire, et, d'autre part, ne faut-il pas accueillir avec patience tous ceux qui viennent pour une raison ou pour une autre? A défaut de longs sermons, que je suis incapable de leur donner, je tiens à ce qu'ils se sentent ici chez eux, aimés de la part de Dieu; qu'en un mot nous soyons bien vraiment leurs *pères*, comme ils nous appellent.

Nous y avons réussi, dans une certaine mesure au moins, puisque les visites sont de plus en plus nombreuses. Souvent nous voyons arriver quelques habitués accompagnés d'un groupe d'étrangers, de Pahouins de la brousse, à qui ils font les honneurs de *leurs* pères et de *leur* mission. D'autres fois ils ont besoin de médicaments : les ulcères sont très communs; aujourd'hui j'ai bandé sept ou huit malades, et administré à six ou sept autres des remèdes divers pour la fièvre, les maladies d'yeux, etc. Le plus ordinairement on m'apporte quelque chose à vendre : banane ou manioc. Il faut aller au *magasin;* vingt-cinq petits bâtons de manioc ou deux régimes de bananes s'échangent contre un pagne, environ quatre mètres de cotonnade: les uns veulent de l'étoffe, d'autres des marmites, des miroirs, des couteaux; d'autres des

perles, des haches, du savon, des assiettes, etc. Il faut avoir toute espèce de choses peu chères et leur laisser le temps de choisir, les conseiller même !

Si au moins ils venaient en même temps; mais non, du matin au soir c'est un défilé de petites pirogues qui accostent devant la maison et, sous la vérandah, c'est une série sans fin de visiteurs impatients qui n'aiment pas à attendre.

D'autre part, il y a des travaux commencés, des ouvriers à surveiller : c'est là le département spécial de M. Gacon, mais il ne peut être partout à la fois; il a lui-même beaucoup plus à faire qu'il ne peut, car, avec des ouvriers aussi inexpérimentés, c'est sur lui que retombe le plus clair du travail.

Enfin, il y a toute l'œuvre elle-même : l'école, ou plutôt les écoles, les cultes, les catéchumènes. Je ne parle pas des prédications dans les villages, c'est une des branches les plus importantes de notre activité, et M. Teisserès s'y consacre exclusivement.

Nos amis comprendront notre long silence et nous le pardonneront; nous en avons souffert les premiers, car c'est un réel repos que de venir se retremper, ne serait-ce que quelques instants, auprès de ceux qui nous entourent de leur sympathie et de leurs prières.

Maintenant nous sortons peu à peu du provisoire, et notre correspondance deviendra plus régulière. Nous avons cependant encore beaucoup à faire pour que notre installation soit complète. Ainsi, les enfants de l'école couchent un peu où ils peuvent : il nous a été impossible, faute de temps et de matériaux, de construire un dortoir; nous sommes allés au plus pressé, et ils n'ont, pour le moment, qu'un hangar sous lequel ils font leur cuisine et se réfugient les jours de pluie.

C'est que ces enfants se sont en quelque sorte imposés avant que nous ayons pu nous préparer; les deux premiers venaient régulièrement au culte du dimanche et nous avions remarqué leur mine éveillée. Un dimanche nous disons : « Nous commencerons bientôt une école et nous recevrons ceux qui voudront venir. » Le lendemain ils arrivent dès le

matin et disent : « Maintenant nous restons pour l'école » ! et toutes les explications n'y font rien, ils veulent venir à l'école et ils restent. Ils consentent enfin à retourner le soir coucher dans leur village, — nous ne savions où les mettre — et pendant quelques jours ils sont venus régulièrement tous les matins, en amenant un nouveau presque chaque fois. Nous n'avions ni tableaux de lecture, ni ardoises ; rien, en un mot. Ma femme les faisait asseoir par terre, à côté de mon bureau, et leur traçait, sur une feuille de papier, de grandes lettres au crayon rouge. Ils ont bientôt été trop nombreux ; il a fallu installer l'école dans une petite maison où l'on faisait les cultes du matin et du soir, puis enfin à l'église. Nous nous sommes arrêtés à vingt ; la rareté et le prix des vivres nous ont forcé à refuser impitoyablement tous les autres. Nous sommes obligés d'avoir un internat pour soustraire ces enfants à l'influence démoralisante de la vie au village : il faut les avoir tous les jours et tout le jour. Puis, les villages sont éloignés les uns des autres, et nous ne pouvons pas borner notre influence aux trois villages de la rive opposée.

Nous avons donc notre école-internat, et c'est une de nos joies ; nos enfants se développent, il semble que le cœur de quelques-uns commence à s'ouvrir ; c'est une petite semence qui paraît devoir bientôt lever. Nous n'en parlons pas ; nous demandons à Dieu de veiller sur elle.

Quelques jeunes gens de dix-huit à vingt ans, pahouins aussi, sont bientôt venus nous dire qu'eux aussi ils voulaient *apprendre*, qu'il valait bien mieux s'occuper d'eux que des enfants, parce qu'ils étaient plus grands et apprendraient mieux. Nous avons organisé une école d'adultes dont madame Gacon s'est chargée : ceux-ci travaillent le matin et vont à l'école l'après-midi. Le soir, les ouvriers galoas, une fois leur journée terminée, vont aussi chez madame Gacon, cela fait une seconde section d'adultes.

Tout ceci est pour les garçons et les hommes. Nous tenions à faire quelque chose aussi pour les petites filles ; madame Teisserès, madame Gacon et ma femme en ont pris

deux chacune, à demeure chez elles; mais dès que nous le pourrons, nous organiserons une école de petites filles pahouines dont madame Teisserès aura le soin. Si nous négligeons les femmes, la distance qui les sépare des hommes ira grandissant, et nous préparerons aux futurs chrétiens des tentations sans nombre.

Notre groupe scolaire est complété par une section supérieure, composée de quelques Galoas, six, déjà un peu instruits et dont j'espère faire, dans la suite, des évangélistes et des instituteurs, et par une école professionnelle. Nous avons là six hommes aussi, quatre Galoas et deux Pahouins, qui vont apprendre à *travailler* avec M. Gacon. Des Pahouins des environs ont aussi demandé à venir comme externes, sans paiement et sans nourriture. Je n'ai pas besoin d'insister sur la nécessité de cette école; il est indispensable que les indigènes apprennent à travailler d'abord, et à employer les ressources de leur pays ensuite. Ils le sentent et le désirent eux-mêmes, les chrétiens surtout.

Lorsqu'on entre dans un village pahouin, que voit-on? — Deux rangées parallèles de cases basses, construites en écorce et recouvertes en écorce; la porte, ou plus exactement le trou par lequel on entre presque en rampant, est fermé par un morceau d'écorce attaché par des lianes. L'intérieur, tout noirci par la fumée qui n'a d'autre issue que la porte, est meublé d'un lit et d'un petit feu. Le lit, de $0^m,60$ à $0^m,80$ de large sur $1^m,50$ de long à peu près, est formé de quelques troncs d'arbres placés côte à côte sur la terre battue; l'oreiller, c'est une bûche de bois quelconque. A côté du feu quelques pots de terre ou de fer, et c'est tout.

Supposons maintenant un Pahouin converti, un Pahouin dont l'esprit s'ouvre en même temps que le cœur: ne voudra-t-il pas, dans sa maison comme dans sa vie, mettre un peu d'ordre, de lumière? — Mais où trouvera-t-il les planches? les outils pour travailler? Et les eût-il, qu'en ferait-il?

Il y a encore un côté social, en quelque sorte, de la question : Comment pourrait-on mieux fixer et pacifier cette race

errante et inquiète des Pahouins qu'en leur apprenant à travailler dans leurs villages? Au point de vue des chrétiens de demain, sur lesquels nous comptons, au point de vue de l'avenir de la race, il faut une —j'allai dire *des* — école industrielle.

A Talagouga, nous avons une ressource inappréciable : une chute d'eau ; grâce à elle, nous pouvons établir une scierie ; elle nous fournira sans frais tout le bois dont nous aurons besoin pour nos apprentis et pour nos constructions. Ce sera pour nos stations futures une grande économie. La roue est installée, l'atelier est construit, il reste à terminer la scierie proprement dite.

Je m'aperçois que je vous parle beaucoup du côté matériel de notre œuvre, et c'est qu'en effet, matériel et spirituel sont intimement mêlés — comme partout, je pense. Il faut que nos amis le sachent : les indigènes ont recours à nous pour tout, attendent tout de nous; ils ne font pas encore la distinction si nette entre leur âme et leur corps qu'ils puissent comprendre qu'on néglige celui-ci parce qu'on aime celle-là.

Toutes ces visites et tous ces détails matériels nous fournissent d'innombrables occasions de leur parler de la seule chose nécessaire; nous pourrons en profiter mieux encore lorsque nous parlerons couramment le pahouin; en attendant nous gagnons leur confiance.

Une autre fois je vous parlerai plus particulièrement du caractère et des idées religieuses de nos Pahouins, de nos premiers catéchumènes, et des difficultés que nous rencontrons.

Nous avons dû tous payer notre tribut à la fièvre : madame Gacon et ma femme ont été particulièrement éprouvées. En décembre nous avons été sérieusement inquiets ; grâce à Dieu, nous avons pu passer tous un joyeux Noël, d'autant plus joyeux que nous avions vu arriver parmi nous, quelques jours auparavant, la petite Yvonne Teisserès.

Nous commençons cette nouvelle année remplis d'entrain et de confiance; le passé nous a appris à ne point être

« trop ébranlés » lorsque notre ciel s'obscurcit et que la tornade gronde près de nous. Pour notre œuvre comme pour nous, nous regardons par delà les nuages.

Puisse cette année être pour les amis de nos missions l'an béni du Seigneur, et que, par-dessus tout, elle marque pour l'Église chrétienne un pas en avant dans la conquête du monde.

E. ALLÉGRET.



EXTRAITS D'UNE LETTRE DE MADAME TEISSERÈS.

Talagouga, 30 décembre 1893.

Bien chère madame,

... Notre petite Yvonne est une vraie petite Pahouine, aimant le bruit et la distraction; elle ne dort jamais si bien qu'au son du tonnerre. Jusqu'à présent, le tam-tam a paru la bercer. Espérons que cela continuera.

Depuis sa naissance, nous avons de fréquentes visites des Pahouins qui viennent en bande demander à voir l'enfant blanc. Lorsqu'ils l'aperçoivent, ce sont des exclamations et des grimaces à n'en plus finir, surtout de la part de ceux qui viennent d'arriver de la brousse et n'avaient encore jamais vu de femme blanche avant notre arrivée. Mamaga, le chef du village d'en face, persécutait déjà mon mari le premier jour pour la voir et a paru très choqué du refus. Il est revenu à la charge tous les jours, jusqu'à ce qu'on l'ait admis. Il se considère tout à fait comme chez lui: lorsqu'il est ici, il se promène sur la véranda, entr'ouvrant les volets lorsqu'il désire voir ce qui se passe dans une chambre. La cuisine a surtout un grand attrait pour lui; il y fait de fréquentes visites.

Les femmes de la station sont toujours enchantées de voir baigner bébé qui, pour toute baignoire, n'a qu'un baquet à

lessive. Ce bain journalier les étonne; elles trouvent qu'on prend bien de la peine pour la toilette d'un si petit être; laver, poudrer, brosser et couvrir de tant de vêtements leur paraît superflu. Leurs toilettes ne sont pas si compliquées : un simple petit pagne, souvent même moins, et leurs enfants sont habillés.

Pourtant, elles ont l'amour maternel très développé; c'est joli de voir avec quels regards de tendresse elles admirent leurs enfants. Elles sont toutes fières de nous les mettre sur les genoux.

Mon mari est heureux de pouvoir reprendre ses tournées d'évangélisation, surtout maintenant qu'il me laisse une petite compagne qui me fera paraître ses absences moins longues. J'ai beaucoup joui des quelques courses que j'ai pu faire dans les villages les plus rapprochés, avec lui. C'est surtout là qu'on se rend compte de l'abaissement de ces sauvages et du besoin qu'ils ont d'être relevés.

Nous ne pouvons avoir, pour le moment, qu'une petite influence sur les femmes pahouines. Mon mari, à la suite de fréquentes visites dans un village, a vu une femme qui a demandé à être instruite des vérités de l'Évangile. Elle vient quelquefois me voir, mais ne comprenant pas le pahouin, il m'est difficile d'entreprendre quelque chose de suivi avec elle, d'autant plus que son mari ne la laisse pas toujours libre; il faut qu'elle aille cultiver le jardin et préparer la nourriture. Avec de la persévérance et de la fidélité, il ne faut jamais désespérer; Dieu est le Tout-Puissant.

Il est certain que, tant que les hommes conserveront leurs mauvais cœurs, l'œuvre chez la femme sera rendue plus difficile. On s'en rend compte, d'après ce qui s'est produit chez les Galoas : les hommes convertis ne demandent qu'à voir leurs femmes élevées à leur niveau. Aussi sont-ils sans cesse à nous demander de les prendre avec nous.

Mon mari, qui est descendu la semaine dernière à Lambaréné, m'a ramené deux petites filles, sœur et fiancée de nos *boys*. Je m'en occupe plus spécialement : elles me serviront

de bonnes pour la petite Yvette. Quoique Galoas, elles sont aussi sauvages qu'il est possible de l'être; l'une d'elles ne s'avisait-elle pas, en montant, de fumer avec la pipe d'un des hommes du bateau! Il aurait fallu voir son air étonné lorsque mon mari lui a dit que c'était très laid pour une femme...

Nous n'avons qu'à bénir Dieu de ce qu'Il nous a si visiblement soutenus jusqu'ici. Il fait bon se sentir à la place où il nous veut. Aussi sommes-nous pleins d'entrain pour faire son œuvre.

Croyez-moi, chère madame, votre bien attachée,

LUCIE TEISSERÈS.



MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

—

CHRONIQUE DES MISSIONS

LES COMBATS DU HAUT-CONGO. — ATTAQUE D'UNE STATION DE LA MISSION CHEZ LES BA-LOLO. — MORT D'UN MISSIONNAIRE ET D'UNE FEMME DE MISSIONNAIRE. — LE PAYS DES MA-CHONA. — UN MARTYR AU MONOMOTAPA EN 1561. — L'ÉVÊQUE KNIGHT-BRUCE. — LES JÉSUITES ET LE HAUT-ZAMBÈZE. — UNE NOUVELLE MISSION DES BOERS. — MORT D'UN MISSIONNAIRE BERLINOIS ET DE SA FEMME.

Depuis plus d'un an, on entend parler de troubles assez graves qui agitent les pays situés entre le haut Congo et le Tanganyika. Il est évident que les opérations antiesclavagistes sur les rives du Tanganyika et les entreprises commerciales sur le haut Congo et sur son affluent, la Lomani, ont irrité les populations indigènes ou, du moins, les chefs islamisés qui y exercent le pouvoir. Même Nséfou, le fils du fameux ami de Stanley, Tippou-Tip, a pris parti contre les blancs. Il faut ajouter que ces représentants de la civilisation européenne arrivent là, suivant la méthode du grand voya-

geur américain, avec des troupes armées et savent, au besoin, exiger ce qu'ils réclament. Quoi que l'on pense de leurs droits théoriques, il est clair que les naturels ne les apprécient guère.

On sait comment une de ces expéditions mit fin au pouvoir et à la vie de Msidi, en décembre 1891 (1). Deux mois auparavant, l'expédition Ponthier avait été arrêtée sur l'Ouellé. En mai 1892, le lieutenant Michiels fut torturé abominablement et tué à Riba-Riba, avec un de ses compagnons. Peu après, A. Hodister, le directeur du Syndicat commercial de Katanga en Afrique, ainsi que trois autres Européens, furent mutilés et massacrés. Quand la factorerie de Lhomo fut pillée, vers le 17 mai, J. Pierret périt. En même temps, les capitaines Jacques et Joubert avaient à se défendre contre Roumaliza, à l'ouest de Tanganyika.

Maintenant, suivant les dernières nouvelles (2), l'expédition du lieutenant Dhanis a fini par vaincre le chef arabe Mouéné Moharra, en janvier dernier ; et, au commencement de février, ce même officier de l'État du Congo doit, après une lutte acharnée, s'être rendu maître de Nyangoué, où les horreurs de la traite ont tant fait souffrir Livingstone en 1871 (3), et où Stanley, après avoir joué à pile ou face sa direction, passa, en novembre 1876, avec trois cent cinquante hommes armés (4), inaugurant ainsi la nouvelle manière d'ouvrir l'Afrique. Aussi bien toute l'histoire actuelle de ces régions est la suite logique des procédés de l'explorateur américain.

Malheureusement, les successeurs de Livingstone risquent de porter une partie des conséquences de ces méthodes civi-

(1) Voir le *Journal des Missions*, 1892, p. 367.

(2) D'après le *Temps* du 23 avril 1893.

(3) Du 29 mars au 20 juillet ; voir le *Dernier journal du docteur Livingstone* (Paris, 1876), t. II, pp. 128 à 168. — Pour la position de Nyangoué, voir notre *Carte des missions d'Afrique*, carré Kj.

(4) *A travers le continent mystérieux* (Paris, 1879), t. II, pp. 124 et 128.

lisatrices. Une des stations de la mission chez les ba-Lolo vient d'être attaquée et pillée par une troupe de oua-Mongo, le 16 décembre dernier (1) ; le missionnaire, M. G. Haupt, fut blessé par un javelot lancé contre lui. On annonce simultanément que M. Peters, un agent de l'État à Basankousou, non loin de là, a été assassiné (2).

Les entreprises apostoliques de la famille Guinness chez les ba-Lolo ont été racontées ici, il y a près d'un an (3). En décembre dernier, il y avait là douze missionnaires (4), occupant six postes, dont deux entrepôts sur le bas Congo, Matadi et Loukounga, et quatre stations au nord de l'équateur. Il existait cinq petits volumes imprimés en ki-lolo, et cinquante ba-Lolo professaient d'avoir mis leur confiance en Jésus et d'en avoir grande joie, comme disait l'un d'eux, Ilambisoaka. Une jeune femme, Ékila, montrant à mademoiselle de Hailes, à Bonghinda, une page blanche, lui dit : « Voilà comme je veux que soit mon cœur. Le sang de Jésus a purifié mon cœur. Je veux quitter le péché ; j'ai décidé de suivre Jésus » (5).

Quatre ouvriers avaient succombé à la fièvre depuis le commencement de la mission, en août 1890 : J. Mackittrick et J. Luff en 1891 (6), et deux autres un an plus tard. Ce sont les dernières nouvelles. Cela s'est passé à Bongandanga, la station la plus avancée, la plus isolée. M. et madame Cole avaient dû quitter, abattus par la fièvre ; W.-J. Scarnell y était resté tout seul. Il avait vingt-cinq ans, et, depuis deux ans, il paraissait jouir d'une santé vigoureuse au centre de l'Afrique. Le 29 octobre 1892, le missionnaire d'Ikaou, à cinq journées de voyage en pirogue de Bongandanga, reçut quel-

(1) *Regions beyond*, 1893, pp. 215 et suivantes.
(2) *Revue française*, 1893 (t. XVII), p. 370.
(3) Voir le *Journal des Missions*, 1892, pp. 217 et 220.]
(4) Dont quatre mariés, plus trois demoiselles (*Regions beyond*, 1892, p. 492).
(5) *Regions beyond*, 1893, pp. 171 et suivantes.
(6) Voir le *Journal des Missions*, 1892, p. 221.

ques mots tracés d'une écriture déformée sur une enveloppe : « Cher frère, le Maître a permis que je souffre d'une fièvre hématurique; venez aussi rapidement que possible... Par moments, je suis tout tranquille; puis, fort agité. En Jésus, votre Scarnell. » M. Ellery se mit en route immédiatement. Il ne trouva à Bongandanga qu'une tombe creusée et refermée par de fidèles Africains; ils avaient même construit une sorte d'abri par-dessus, désirant que leur *moundélé* (instructeur), comme ils disaient, fût bien protégé (1).

Six semaines après, le 4 décembre 1892, madame Haupt, à peine arrivée à Ikaou, était enlevée par la même maladie. Elle avait vingt-six ans. Irlandaise d'origine, fille du docteur Hadden, de Dublin, elle avait mis sa main dans celle de son fiancé le jour même où les Mackittrick furent mariés et où Graham W. Brooke trouvait une compagne pour aller au Soudan. De ces six jeunes héros, trois se reposent déjà de leur court labeur, attendant, l'un au Niger, les deux autres au Congo (2), que le Seigneur les réveille pour contempler sa gloire. Dans la dernière lettre qu'elle ait écrite, madame Haupt, parlant de son mari qui souffrait alors d'un léger accès de fièvre, disait : « L'Éternel peut nous faire prendre le vol, pareils à l'aigle; nous faire courir sans nous lasser et marcher sans nous fatiguer; mais, à l'heure présente, nous sommes arrêtés par la maladie. L'œuvre spirituelle paraît chômer; cependant, nous savons bien que le Seigneur peut ensevelir les ouvriers sans discontinuer son œuvre... » (3).

Dix jours après la mort de cette vaillante femme de missionnaire, son mari fut blessé, comme on l'a vu, et la station saccagée.

Dans un autre champ de mission, tout récemment occupé, la mort fait également sa moisson; c'est au pays des ma-

---

(1) *Regions beyond*, 1893, p. 147.
(2) Voir le *Journal des Missions*, 1892, pp. 221 et 223.
(3) *Regions beyond*, 1893, p. 212.

Chona, de plus en plus connu sous la dénomination anglaise de Mashonaland. Le christianisme y était encore inconnu, il y a trois ans (1). L'évêque anglican de Bloemfountain, le docteur Knight-Bruce, l'avait traversé en 1888 pour se rendre au Zambèze; en 1890, le chanoine F.-R.-T. Balfour, avec un de ses collègues et un père jésuite du nom de Hartmann, y avait accompagné l'expédition de la Compagnie sud-africaine. L'établissement de cette compagnie privilégiée dans le pays des ma-Chona et une partie de celui des ma-Nica, a été ratifié finalement, comme on se le rappelle, par le traité anglo-portugais du 28 mai 1891. Quelque jugement que l'on porte sur ces procédés politiques, il est certain que l'attention publique a été attirée sur ces contrées; des gisements aurifères y ont attiré cette écume d'aventuriers que le flot inquiet des événements porte sans cesse d'un coin du monde dans un autre. La Compagnie sud-africaine a créé quatre ou cinq centres, où réside un magistrat et autour desquels des habitations de toute forme semblent sortir de terre. Plusieurs missions ont suivi le mouvement et ont envoyé des pionniers dans ces contrées si longtemps abandonnées; car elles sont connues des Portugais depuis le milieu du seizième siècle, sous le nom fameux, il y a cent ans encore, de Monomotapa (2). Il y eut même un martyre à Zimbabyé : le 15 mai 1561, le père jésuite Gonçalo da Silveira, qui s'était rendu auprès du roi de Monomotapa pour le convertir au christianisme, y fut tué sur l'ordre du roi, à l'instigation de quelques Arabes, dit-on (3).

(1) Voir le *Journal des Missions*, 1891, p. 152 et suivantes.

(2) Les Portugais connaissaient alors déjà ces ruines étonnantes, dont les principales sont à Zimbabyé (par 20°14' de latit. S. et 29°28' de long. E. de Paris), témoins d'une civilisation mystérieuse et qui n'a pas laissé d'autres traces dans l'Afrique méridionale.

(3) A. P. de Paiva e Pona, *Dos primeiros trabalhos dos Portuguezes no Monomotapa* (Lisbonne, 1892), p. 15. — Camoëns, un ami de Silveira, a glorifié, dans son 37e sonnet, le martyre de celui qui répandit son sang

Por seguir a bandeira esclarecida
De hum capitaõ de Christo que mais ama.

Trois cent trente ans passèrent avant qu'on relevât cette entreprise apostolique. Maintenant, il y a trois ou quatre postes occupés par des missionnaires anglicans ritualistes, sous la direction de l'évêque G.-W.-H. Knight-Bruce, qui échangea, en 1891, son ancien diocèse de Bloemfountain contre celui de Mashonaland, créé en janvier de la même année par le synode provincial anglican du Cap (1). Il réside lui-même à Oumtali, non loin de Massikessé, sur les flancs du mont Doé, avec deux diaconesses.

Les jésuites, auxquels la préfecture apostolique du haut Zambèze fut confiée dès 1877, estiment également que le moment est venu d'occuper sérieusement le pays des ma-Chona, « moment décisif... (car) les agents des Sociétés protestantes font tous leurs efforts pour gagner les naturels à l'hérésie » (2). Ils ont obtenu, à seize kilomètres à l'est de Salisbury Fort, la concession d'une belle ferme contenant douze mille acres; leur supérieur, le R. P. Kerr, vient d'y installer une troupe de missionnaires, fraîchement arrivés d'Europe (3).

Un missionnaire wesleyen, du nom d'I. Shimmin, parait

---

(1) *The Mission Field*, 1891, p. 151.

(2) *Les Missions catholiques*, 1893, p. 87.

(3) *Les Missions catholiques*, 1893, p. 88. — A la même page, on lit : « ... A l'ouest, chez les Barotsés du Haut-Zambèze, les envoyés des Missions évangéliques de Paris poursuivent l'œuvre commencée en 1882 par le ministre écossais *(sic)* M. Arnot, et reprise en 1885 par un Français, M. Coillard. A leurs premières stations de Séfula, non loin de la capitale, et de Seshéké, ils ont ajouté celles de Sioma, en amont des chutes de Gonié et de Kazungula, sur le confluent du Chobé. En présence de tant d'efforts déployés par les dissidents, les missionnaires voudraient leur opposer partout les œuvres de l'apostolat catholique. Mais trop peu nombreux, et manquant des ressources indispensables, ils se voient impuissants à réaliser leurs généreux desseins pour la conversion et la civilisation des noirs. » En 1889, le baron Léon Béthune avait dit : « M. Jeanmairet continue à résider dans le pays, où ses largesses le font tolérer... Les Jésuites ont momentanément renoncé à pénétrer dans la vallée des Barotsé, où l'œuvre d'évangélisation ne redeviendra possible qu'au jour où l'ordre matériel y sera, dans une certaine mesure, assuré » *Les Missions catholiques d'Afrique* (Lille, 1889), p. 218.

aussi très actif à Salisbury et en d'autres points (1); des missionnaires de l'Église réformée hollandaise du Cap se sont établis à environ 40 kilomètres au sud-est des ruines de Zimbabyé. S'il faut en croire l'un d'eux, M. Helm, ils auraient le projet ambitieux de réunir ces postes par une chaîne de stations, par delà le Zambèze, avec la mission que M. A.-C. Murray dirige, au service de la même Église, au sud-ouest du lac Nyassa (2).

Enfin, les missionnaires de Berlin viennent de fonder une station chez le chef Goudou, à mi-chemin entre le Zambèze et le Limpopo, au sud duquel ils ont une œuvre florissante parmi les ba-Souto du Transvaal, depuis 1860, et parmi les ba-Ouenda, depuis 1872 (3). Peut-être quelque lecteur se souvient-il qu'en 1888, cette Société avait déjà fait faire un voyage d'exploration chez les ba-Nyaï (4). Une nouvelle expédition vient de créer le poste de Goudou, le 10 août 1892, et un autre chez Tsibi, à quelque cinquante kilomètres au sud-est de Zimbabyé (5). Le missionnaire J. Meister et sa femme demeurèrent chez Goudou avec deux catéchistes ba-ouenda; M. J. Wedepohl s'établit chez Tsibi. Dès le 24 septembre, M. Meister vit un grand *rondabel* (6), qu'il avait construit

---

(1) D'après le *Church Mission. Intelligencer*, 1893, p. 224.

(2) *Berliner Missions-Berichte*, 1893, p. 132, et comp. le *Journal des Missions*, 1888, p. 440. — A ce propos, beaucoup de lecteurs attentifs apprendront sans doute avec intérêt que ce même missionnaire Murray va épouser, dans quelques semaines, mademoiselle Lydie Lautré, la fille de notre dévoué missionnaire-médecin honoraire du Lessouto, actuellement établi à Smithfield.

(3) Le dernier rapport nomme 23 stations et 62 annexes; 28 missionnaires consacrés et 3 missionnaires laïques; 59 auxiliaires indigènes, et 6,231 communiants sur 13,012 baptisés (*Berl. Missions-Berichte*, 1892 pp. 295-297). — Comp. le *Journal des Missions*, 1889, p. 437.

(4) Voir le *Journal des Missions*, 1889, pp. 471-474.

(5) Le récit très détaillé de ce voyage est consigné dans les *Berl. Missions-Berichte*, 1893, pp. 75-92 et 98-132, d'où proviennent les détails qui suivent.

(6) On nomme ainsi, en Afrique australe, une construction primitive, circulaire et couverte d'un toit de chaume en cône.

pour servir d'église, se remplir d'une centaine d'auditeurs recueillis. « Le pays est ouvert, dit son dernier rapport; s'il y avait assez d'ouvriers, blancs ou noirs, comme la mission pourrait s'étendre !... Dès que j'aurai terminé l'installation ici, je me promets de circuler aux environs dans un rayon aussi grand que possible. » Ainsi pensait ce pieux serviteur; mais Dieu en avait disposé autrement. Le 28 octobre 1892, madame Meister succombait à une attaque de fièvre, et le 8 décembre suivant, son mari la suivait, enlevé par le même mal. M. Wedepohl était accouru; quand il vit que le terme suprême approchait pour son ami, il l'en avertit et lui demanda quels messages il devait transmettre au père du mourant : « Si mon père apprend que je suis mort confiant et heureux *(selig)*, cela lui suffira », répondit Meister.

« Monts de Monomotapa, s'écriait, en janvier 1562, un intime ami de Silveira, que les pluies et la rosée de Dieu tombent sur vous, puisque en vous l'oint du Seigneur a été occis! (1) » Sous une autre forme, sans doute, la même prière est encore de saison en faveur du pays des ma-Chona.

F. H. K.



DERNIÈRE HEURE

Élection d'un président. — Dans sa séance du 1er mai, le Comité a appelé M. Jules de Seynes à la présidence de la Société des missions, en remplacement de M. le baron L. de Bussierre.

Décisions relatives au Congo français. — Dans la même séance, le Comité a décidé d'accepter le transfert à notre mission de la station américaine de Lambaréné-Kangoué, et le prochain envoi, au Congo français, de M. Charles Bonzon, élève missionnaire.

(1) Lettre du R. P. Paio Correa, dans le volume de M. D. Paiva e Pona, cité ci-dessus, p. 75.

Le gérant : ALFRED BOEGNER.

Paris. — Imprimerie de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 17632.

SOCIÉTÉ
DES
MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

NOUVELLES DU MOIS

La région du **Béarn,** qui, jusqu'à présent, se rattachait au Comité auxiliaire de Bordeaux, vient de se constituer en **Comité auxiliaire indépendant.** Ce Comité s'est réuni le jour de l'Ascension et a constitué son bureau comme suit : M. Monnier, pasteur à Castetarbe, président ; M. Balfet, pasteur à Orthez, secrétaire; et M. Paul Marchal, de Pau, trésorier. C'est avec grande joie que nous avons appris cette nouvelle; nous envoyons nos félicitations et nos vœux au nouveau Comité : puisse-t-il faire de la région qui nous a donné Eugène Casalis, un foyer de vie et de zèle vraiment apostolique.

Autre bonne nouvelle : les Comités auxiliaires de **Lyon** et de **Marseille,** qui, jusqu'à présent, bornaient leur activité à la ville où ils résident, se sont transformés, au cours de l'hiver dernier, en **Comités régionaux.** Nous nous réjouissons de cet effort, qui portera, nous l'espérons, beaucoup de fruits, tout en nous souvenant que l'organisation la meilleure n'a qu'une valeur relative, et que les services qu'elle rend dépendent non de sa perfection, mais des hommes qui s'en servent et de l'esprit qui les anime. Ne cessons pas

d'invoquer sur nous et sur nos associations auxiliaires, l'effusion de cet esprit qui seul fait les missions vraiment prospères.

Le Comité auxiliaire de Bordeaux et le Comité auxiliaire du Béarn ont célébré, le lundi de la Pentecôte, leur **fête annuelle.** Nous espérons publier, dans un mois, un court compte rendu de ces fêtes, à la création desquelles le regretté Baptistin Couve, de Bordeaux, avait pris, on s'en souvient, une part si active.

M. **F. H. Krüger** a profité d'un voyage en **Écosse** pour plaider la cause de nos missions devant les synodes des Églises nationale et libre, qui se sont réunis le 18 mai, à Édimbourg. Il a pu entretenir de notre œuvre les quelques amis qui s'occupent, dans cette ville, à réunir des fonds pour l'entretien des pasteurs et évangélistes indigènes du Lessouto.

Après son retour d'Écosse, M. Krüger devait se rendre à **Montauban,** pour y répéter les **Conférences** qu'il a données à Paris sur l'Afrique et le Christianisme, mais une indisposition l'a obligé d'ajourner ce voyage.

La Société des missions attaquée à la Chambre. — Le 16 mai dernier, un député, M. de Mahy, a dirigé, du haut de la tribune, contre une fraction du protestantisme français, des accusations d'autant plus graves qu'elles affectaient une forme modérée. La Société des missions ayant été désignée nommément, une lettre de protestation a été adressée à divers journaux; une autre lettre, plus étendue et signée par tous les membres du Comité, sera envoyée à MM. les députés et sénateurs, pour rétablir les faits dénaturés par les insinuations de M. de Mahy.

La tâche du Comité directeur de notre Société n'a jamais été aisée; elle est rendue plus difficile encore par des incidents

de ce genre. Nos amis s'en souviendront et redoubleront de vigilance et de prière. Ils demanderont à Dieu, pour nous, une mesure nouvelle de son Esprit, qui n'est pas un Esprit de timidité, mais un Esprit de force, de charité et de prudence, et dont nous avons un si grand besoin à l'heure actuelle.

Nous avons la satisfaction d'annoncer à nos lecteurs que la première édition de la brochure de M. H. Dieterlen : *Pourquoi les Missions?* est épuisée, et qu'une **nouvelle édition** vient de paraître. Nous prions ceux de nos amis qui ne se sont pas encore approvisionnés de cette bonne semence, de nous envoyer leurs commandes sans tarder.

A la demande du synode de la XIVe circonscription, M. le missionnaire Dieterlen a bien voulu rédiger pour les enfants un **traité sur les missions.** Ce traité sera illustré. Destiné, avant tout, à être répandu dans la région synodale des Basses-Cévennes, nous ne doutons pas qu'il ne soit lu et apprécié dans l'ensemble de nos Églises.

Pendant le mois de mai, la Maison des missions a eu le privilège d'abriter, pendant quelques heures, **plusieurs missionnaires de la Suisse romande;** ce sont : M. et madame Loze, M. A. Gerber et mademoiselle Perrenoud, qui doivent s'embarquer le 27 mai à Southampton, pour rejoindre le champ de travail qui leur est assigné à la baie de Delagoa, sur la côte orientale d'Afrique.

PROCHAINS DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Comme nous l'avons annoncé il y a un mois, à la dernière heure, le Comité a pris, à l'égard du Congo français, deux résolutions. Il a décidé le départ de M. Charles Bonzon pour ce champ de travail, et il a accepté de se charger de la station

de Lambaréné-Kangoué, que la mission américaine offrait de lui céder.

Le défaut d'espace nous empêche de donner, aujourd'hui, l'explication de cette mesure : nous pensons le faire dans un mois. Quant à M. Charles Bonzon, il doit s'embarquer à Marseille le 10 juin, à bord du *Tibet*, le navire qui vient d'amener en France le général Dodds. Sa consécration est fixée au vendredi 2 juin, à huit heures et quart du soir; le discours sera prononcé par le pasteur Alexandre Bonzon, frère du candidat.

Nous recommandons notre nouveau missionnaire aux prières des amis de notre œuvre.

Dans le courant de juin, mademoiselle E. Smith, fiancée de M. Vollet, doit s'embarquer pour l'Afrique du Sud.

LESSOUTO

ÉCHOS DE LA CONFÉRENCE ANNUELLE

La Conférence s'est réunie à Cana, le 11 avril dernier. Nous n'avons pas encore reçu la lettre officielle annonçant les décisions prises par nos missionnaires. Voici, d'après des lettres particulières, quelques-unes des résolutions qui vont être soumises à l'approbation du Comité : M. Alfred Casalis, actuellement à Kalo, est appelé à remplacer à Makéneng M. Ernest Mabille, récemment nommé à Léribé. M. Christeller prendra le poste de Kalo. M. E. Vollet sera chargé de l'intérim de la station de Béthesda, en remplacement de M. Marzolff, qui a obtenu un congé régulier. M. H. Dyke, pourvu, depuis plus de deux ans, d'un congé pour cause de santé, doit venir, lui aussi, passer quelques mois en Europe. Par contre, M. Bertschy, dont nous avions annoncé le prochain retour, a cru pouvoir ajourner son projet de voyage.

DANS LE NORD

Suite (1)

Le Révérend Canon approuva fort et s'en tira par une échappatoire : il référerait le cas à son évêque. Là-dessus, il entama un long discours sur les principes de l'Église anglicane. « Voyez-vous, dit-il, nous sommes *l'Église*. Nous seuls avons gardé la vraie tradition apostolique ; nous avons, comme dans l'Église primitive : des *diacres*, des *anciens* et des *évêques*. Nos sacrements sont ceux de l'Église primitive ; nous sommes *l'Église*. A droite, il y a l'Église romaine, une sœur vénérée qui a malheureusement faussé la tradition vraie, en ajoutant des sacrements et en instituant la papauté ; à gauche, il y a tous les dissidents. Oh! nous les aimons, nous vous aimons, « vous êtes des frères bien- « aimés, et nous voyons que Dieu bénit votre travail », mais vous n'êtes que des dissidents et nous sommes *l'Église*. »

La conclusion était un pur jésuitisme, mais si bien enveloppé et entortillé dans de jolies phrases, qu'il fallait le flair d'un huguenot pour le découvrir : « Nous ne faisons pas de prosélytisme, disait le révérend frère, nous ne prenons personne à personne, mais nos portes sont ouvertes à qui veut venir. Nous ne vous reconnaissons pas comme Église, ni vos gens comme appartenant à l'Église. Donc, nous ne pouvons pas nous placer à votre point de vue. Des gens qui viennent de vous à nous ne vont pas d'une Église à une autre Église ; ils sortent de ce qui n'est pas une Église pour entrer dans *l'Église*. »

Ce qui revient à dire : « Quand nous vous prenons vos gens, nous ne vous les *prenons* pas (nous ne faisons pas de prosélytisme), puisque, à nos yeux, votre Église n'est pas une Église. Vous les avez sortis du paganisme, instruits, préparés, et cela est excellent. Ils entrent alors chez nous et,

(1) Voir la précédente livraison, p. 200.

désormais, leur salut est assuré. Mais ne dites pas qu'on vous les a pris, ne vous plaignez pas, ils n'étaient pas à vous. »

L'œuvre, à Kalo, est en progrès, mais d'une façon bien modeste. Tous les points importants du district sont aujourd'hui pourvus de catéchistes. Il y a cinq annexes en bonne voie de fondation; le matériel est ce qui fait défaut, la Conférence ne pouvant que peu à peu répondre aux demandes de crédits pour chapelles et écoles d'annexes.

Il y a peu de jours, je plaçai un maître d'école catéchiste chez un fils de Matéla. Il y eut une belle fête, une foule considérable ayant suivi le vieux Matéla et ses fils. Ce fut un des plus beaux auditoires de païens que j'aie encore vus au Lessouto. J'estime qu'il y avait là entre huit cents et neuf cents personnes, dont, compte fait, vingt-trois chrétiens! Et tous ces gens n'ont pour ainsi dire jamais entendu l'Evangile. Dieu nous réserve, je crois, de grands encouragements dans cette partie du district.

Deux autres annexes, Hololo et Tsime (chez Hlasoa) sont en bonne voie. La première constitue, à elle seule, la moitié de l'Eglise de Kalo, car elle compte vingt-huit membres sur un total de cinquante-six. Le catéchiste est zélé et intelligent. Son petit troupeau se développe normalement. Le vieux chef Molupi est le paroissien le plus ponctuel de sa paroisse, mais ne manifeste aucune intention de se convertir.

Chez Hlasoa (Tsime), l'œuvre est toute nouvelle; il y a dix-huit mois que l'œuvre est fondée, mais nous avons été bien visiblement encouragés, car il y a eu douze conversions dans ces dix-huit mois. Nous avons baptisé, il y a quelques semaines, la mère du chef, Ma Hlasoa, une douce et digne femme, aussi douce et humble que Ma Joële est orgueilleuse et dure.

A Bouta-Bouté, il n'y a aucuns résultats : pas une conversion, presque personne au culte, une pauvre petite école qui végète et languit. Le catéchiste paraît assez découragé, bien que ce soit un homme zélé et d'un caractère solide.

Chez les Cafres de Belo, il y a moins encore. Là, le caté-

chiste est absolument seul avec sa femme, qui constitue à elle seule son auditoire, son école et son église. Il faut avouer que pour tous ces jeunes hommes, qui viennent de Morija, du centre religieux du Lessouto, le sacrifice est grand de se dévouer à une œuvre aussi difficile et aussi ingrate que l'est celle qu'ils entreprennent chez Joël. Mais, jusqu'à ce jour, ils ne se plaignent pas, et j'attends prochainement de nouveaux renforts qui porteront le total des catéchistes et maîtres d'école du district de Kalo à huit.

Mon impression d'ensemble sur l'état actuel de l'œuvre est que *le temps de la moisson est encore bien éloigné*. Il y a une œuvre considérable d'évangélisation à faire. Il faut beaucoup prêcher dans les villages, pénétrer partout, ne se pas lasser de chercher les païens, et avec des années de persévérance, la lumière viendra.

Le grand obstacle actuel, c'est la *mauvaise volonté du chef*. Est-ce à moi qu'il en veut, pour des raisons que j'ignore? Est-ce aux progrès de l'Evangile qu'il veut s'opposer? Je ne sais. Mais le fait est là, incontestable. Après avoir, pendant des années, demandé à la Conférence un missionnaire, après m'avoir reçu avec joie, Joël s'est subitement retourné contre nous, et je puis dire sans exagération que l'année qui vient de s'écouler a été pour madame Casalis et pour moi une année de tristesse et de souffrance. Mais qu'importe! Nous ne sommes que des ouvriers aux gages du divin Maître. C'est lui qui dirige et qui achève son œuvre. Et d'ailleurs, « ceux qui sèment avec larmes moissonnent avec chants de triomphe! »

ALFRED CASALIS.



MORIJA — ÉCOLE NORMALE

Nous extrayons quelques détails d'une lettre de M. H. Dyke, qui nous parle des examens annuels et de l'état présent de l'Ecole qu'il dirige :

« ... Vous serez heureux d'apprendre que, malgré les nom-

breuses circonstances adverses qui ont visité notre Ecole normale, telles que la fièvre, l'influenza, la destruction des récoltes par les sauterelles, etc., notre travail d'éducation a fait de réjouissants progrès. J'ai le plaisir de vous communiquer les résultats des examens publics pour l'obtention du brevet d'instituteur; ces résultats ont été encourageants.

« En octobre, nous envoyions les papiers de quinze de nos jeunes gens à la ville du Cap, et nous apprenons maintenant que onze certificats nous ont été accordés, dont sept de capacité et quatre provisoires.

« Si nous comparons nos jeunes gens avec ceux de la colonie, la liste officielle montre que nous avons deux candidats ayant un degré d'instruction supérieur à celui d'aucun autre indigène qui se soit présenté à l'examen. L'analyse des résultats indique aussi que sur les soixante-dix-huit institutions ouvertes aux Africains de la colonie, la nôtre est la seule qui ait obtenu un si grand nombre de brevets.

« Même parmi les écoles européennes, il n'y en a que *deux* qui aient dépassé ce chiffre.

« Il va sans dire qu'il s'agit ici du brevet de troisième classe, qui correspond, en France, au brevet d'instituteur, les deuxième et première classes équivalant au brevet supérieur.

« Les Bassoutos commencent à se douter que l'instruction est une puissance et que c'est un avantage pour eux de la conquérir; aussi voyons-nous nos écoles du jour bien fréquentées : plus de 7,000 élèves sont inscrits sur nos registres.

« ... Nous sommes, malheureusement, obligés de refuser l'admission à un grand nombre de jeunes gens qui désireraient entrer dans notre Ecole. Sur quarante-deux qui se sont présentés, nous n'avons pu en admettre que vingt, faute de blé pour les nourrir et de place pour les loger... Si, comme nous l'espérons, nous pouvons recevoir encore douze élèves, nous atteindrons à la *centaine!* » H. DYKE.

ZAMBÈZE

A LÉALUYI

Lettres de M. F. Coillard.

Enfin à Léaluyi! — Un douloureux anniversaire. — La quatrième station du Zambèze fondée. — En pleines ténèbres païennes. — Les plaies d'Égypte. — Les variations de Léwanika. — Un nouveau champ ouvert à l'Évangile. — Tristes défections. — Dieu montrera sa gloire.

Léaluyi, 31 octobre 1892.

Mes chers amis,

Me voici donc enfin à Léaluyi, ce nid de guêpes si redoutable et tant redouté. Je n'y serai pas seul, je le sais. Par vos pensées, votre sollicitude et vos prières, vous y serez avec moi. Et Jésus, lui, il y sera aussi, comme il a toujours été avec ses serviteurs dans la fosse aux lions, dans la fournaise, dans les ténèbres d'une nuit de tempête, dans la prison, partout. Il l'a promis. Nous savons par expérience ce que sont ses promesses. Il ne faut rien moins que cette assurance pour me ceindre de courage et de force, et me rendre capable de faire face à tout ce qui m'attend et dont j'entrevois déjà en tremblant une partie. Mais « Dieu nous a donné la grâce non seulement de croire en Christ, mais aussi de souffrir pour lui ». Saint Paul, lui, disait, à la veille des dernières persécutions qui l'attendaient à Jérusalem, où il se rendait : « Je ne fais cas de rien, et ma vie ne m'est point précieuse, pourvu qu'avec joie j'achève ma course et le ministère que j'ai reçu du Seigneur Jésus pour rendre témoignage à l Évangile de la grâce de Dieu. »

La fondation de cette nouvelle station est la réalisation de bien des vœux. Entourez-la de vos prières ardentes. Que ce soit une vraie prise de possession. Entretenez l'huile de ce

nouveau phare constamment; que sa lumière brille avec éclat et lance au loin ses rayons au sein de ces épaisses ténèbres, et soit le moyen de sauver beaucoup d'âmes. Et surtout veuille le bon Maître que je sers, lui qui est *notre sagesse* et en qui se *trouvent tous les trésors de la sagesse,* me donner la *sagesse* que requiert ce poste, difficile entre tous, et le zèle qui sait racheter le temps!

C'est le 27 octobre au soir que je quittai Séfula. Le lendemain était un double anniversaire, celui du mariage des Ad. Jalla, et celui de l'entrée dans la gloire éternelle de celle qui m'a quitté. La joie n'est pas incompatible avec la douleur. Jamais le Sauveur n'a plus parlé de joie que dans ses derniers entretiens avec ses disciples, à la veille de sa mort. Le deuil du chrétien n'est jamais sans son arc-en-ciel; mon deuil aussi a eu le sien. Le soleil brille, mais c'est dans un ciel de nuages et de pluie. Et tout en me réjouissant de cœur avec mes jeunes amis, tout en baisant la main de mon Père et adorant ses dispensations, pour moi encore mystérieuses, je ne voulais pas, il ne fallait pas que ma présence jetât une ombre sur la fête de mes amis. J'avais aussi, moi, besoin d'être seul avec mon Dieu. Et je partis.

Le 28, donc, le jour et l'heure même où, l'an passé, j'étais laissé seul dans cette vallée de misère, je dételais ma voiture et plantais ma tente sur ce petit monticule isolé et désert, à l'entrée de la capitale. Ce monticule, d'un mètre et demi ou deux au-dessus du niveau de la plaine, et qui mesure 120 mètres par 60 ou 65, c'est le monticule des sorciers, le calvaire du paganisme, qu'on désigne du nom local de *Loatile*. C'est là qu'on exécutait les sorciers en leur administrant le poison et en les brûlant ensuite; c'est là qu'on enterrait leurs cadavres ou qu'on les laissait se décomposer au soleil. Personne n'a jamais demeuré ici, personne n'y passe. Les broussailles qui le recouvrent sont le repaire des souris et des serpents de la plaine avoisinante, au temps des inondations surtout; elles sont hantées par les innombrables armées de fourmis guerrières, la terreur des hommes et des bêtes; par les ter-

mites, qui ont créé ce talus et dont la voracité dépasse tout ce que j'ai encore vu; et les mouches, qui bourdonnent et piquent comme des abeilles, y foisonnent en essaims pour compléter votre martyre.

Partout, tout autour, c'est la plaine, la plaine dénudée et triste, si chère aux Barotsis. Le regard se perd dans cette immensité. A gauche, au loin, une légère ligne bleue; et à droite, une ligne semblable, mais plus accentuée, bornent l'horizon. Ce sont les dunes pauvrement boisées qui formaient jadis les rives d'une grande et belle nappe d'eau. Devant moi, tout près, c'est le gros village, la capitale d'une contrée immense, mais peu peuplée. Elle n'a rien de bien imposant, cette capitale : un amas confus de huttes rondes, aux toits pointus comme des ruches, d'où, le soir, s'élève un sourd murmure, le gémissement de la vie humaine, et le roulement des tambours, qui chasse toute la nuit les mauvais esprits pendant le sommeil du roi.

Du sein de ces huttes perce le toit de chaume de la maison du roi, un vrai palais aux yeux de ces pauvres gens. Elle domine tout, cette maison. Elle ést le centre du harem, comme le harem est le centre de la ville, et la ville le centre du royaume. Et la royauté qui siège dans ce palais de roseaux et de chaume, c'est le centre du centre, le centre de tout. Tout est pour elle, tout se rapporte à elle, elle absorbe tout. C'est une autocratie qui ne laisse à personne de place au soleil. C'est le malheur du pays, c'est un des obstacles les plus formidables que rencontre la civilisation, je veux dire le progrès et le christianisme. Cette ville, c'est mon Jéricho; cette puissance, c'est mon Goliath à moi, en tant qu'elle personnifie le paganisme et son souverain pontife. Ah! que n'ai-je la foi de Josué et celle de David!...

Les derniers jours passés à Séfula ont nécessairement été pénibles, très occupés et très fatigants. Les Ad. Jalla m'ont, depuis leur arrivée, entouré d'une affection qui m'a gagné le cœur. Il n'y avait là rien de nouveau quant à ce qui concerne mon jeune frère. Je le connaissais de vieille date. Mais il

nous a enrichis en nous amenant une aide semblable à lui, d'un caractère aimable et d'une tournure d'esprit éminemment pratique. Elle s'est mise au train de la vie zambézienne sans effort apparent, avec un naturel, une gaieté qui nous charment. Aussi suis-je heureux de pouvoir les étreindre l'un et l'autre dans les liens d'une même et vive affection. Ma tristesse sera grande si, manque de renfort, ils doivent, l'an prochain, à l'arrivée de M. Edgar Krüger, quitter Séfula pour aller fonder la station de Nalolo qui s'impose. Il nous faudrait pourtant, pour le développement et l'affermissement de notre mission, créer un centre d'industrie et d'éducation. Et je crois encore que Séfula est le lieu convenable, et M. Ad. Jalla l'homme pour cette œuvre. Ces bons amis auraient voulu se charger eux-mêmes de mon installation ici, pendant que je serais resté, à mon aise, à Séfula. Je leur en sais gré. Mais quand on se donne, il ne faut pas se donner à demi. Je suis prêt à tout, excepté à exploiter sciemment la bonne volonté et le dévouement de mes amis.

Nous avons donc travaillé six années à Séfula. Il m'est impossible, on le comprend, de jeter un regard rétrospectif sur ce passé, sans une émotion profonde et une reconnaissance plus profonde encore. Dieu est amour, oui, il est amour. C'est le Dieu des armées, le Dieu des batailles. Non seulement l'Ange de l'Éternel a campé autour de nous pour nous protéger; non seulement il nous a souvent « entourés de chants de délivrance », mais il a combattu pour nous. Il est ma force et mon cantique, et il le sera jusqu'à ce que lui-même il écrase Satan sous nos pieds.

Me demanderez-vous quels sont les résultats de ces six années de labeurs? Où sont nos gerbes? Hélas! je pourrais parler de nos sueurs, de nos illusions et de nos désillusions, de nos espérances les mieux fondées, et de nos désappointements les plus amers et les plus cuisants. Cela aussi est quelque chose...

Nous avons défriché, labouré, semé, arrosé,... oui, c'était la tâche que le Maître nous avait assignée; peut-être n'é-

tions-nous pas propres à autre chose. A d'autres de faire la moisson. Et nous nous réjouirons ensemble.

Une des grandes entraves de l'œuvre à Séfula, c'est l'instabilité des gens du voisinage. Ils sont, comme tous leurs congénères, d'une humeur naturellement remuante; mais la servitude, en outre, leur impose souvent des corvées qui les enlèvent de leurs foyers pendant des jours et même des semaines consécutives. De là l'irrégularité de nos auditoires, et le manque de progrès. Toutefois, Séfula est un coin de notre champ des plus intéressants, et il fleurira certainement sous les soins d'une jeunesse fortement trempée et sous la puissance irrésistible de l'amour des âmes.

Je laisse mademoiselle Kiener à Séfula. Son dévouement sans ostentation, et sa prévoyance discrète et modeste, comme aussi l'affection de mon ami Waddell, ont fait tout ce dont la sympathie et l'amour chrétiens sont capables pour adoucir les douleurs de cette première année de deuil. J'en ai souvent été profondément édifié, touché et confondu. Mais c'était *pour le Seigneur;* il le sait et il s'en souviendra.

Maintenant, complétement sevré de tous ces soins assidus et de ces attentions délicates, mon veuvage prend un aspect plus sévère encore, ma solitude devient plus grande et ma vie plus dure. Mais Jésus me reste, il suffit : « En sa présence, il y a abondance de joie, et à sa droite des jouissances éternelles. »

Notre arrivée ici n'a pas causé une grande sensation. C'est que je n'y suis pas un étranger, et puis le site de la station se trouve en deçà du village, en venant de Séfula. Le roi, qui nous boudait depuis quelques jours de ce que ni M. Jalla ni M. Baldwin n'avaient voulu acheter à son prix un bœuf qu'il m'avait envoyé pour le vendre, se montra pourtant aimable et parut content de me voir arriver. Si content qu'il ne croyait pas que ce fût un fait accompli, et plus d'une fois, dans la conversation, il me demanda en riant quand je retournerais à Séfula. J'annonçai que dès le premier dimanche tous les services se tiendraient à l'emplacement de la nouvelle sta-

tion. Ce fut un éclair pour Léwanika : il s'aperçut, pour la première fois peut-être, que quelque chose pouvait se faire tout près de lui et pourtant en dehors de lui, que le contrôle immédiat de nos auditoires, de notre école, de nos services, de nos heures, de nos faits et gestes, enfin, allait lui échapper en partie du moins. Aussi s'épuisa-t-il en arguments pour m'amener à changer de résolution, et à continuer à tenir les services au *lekhothla*. Ce fut en vain. Nous avons trop gémi sous ce joug de fer pour le subir plus longtemps, et coûte que coûte j'étais déterminé à en affranchir notre œuvre et à ouvrir le chemin de notre culte à toutes les femmes, à tous les esclaves qui n'oseraient paraître au *lekhothla*.

Ainsi donc, le dimanche 30 octobre, dès les huit heures du matin, j'envoyai Nyondo sur un petit talus plus près du village, et pendant vingt minutes il y sonna une cloche à main. Une cinquantaine d'hommes s'étaient déjà, un à un, assemblés à notre campement. Nous nous demandions si peut-être ce serait là tout notre auditoire. Bientôt nous vîmes le chemin se parsemer de petits groupes qui se dirigeaient vers nous, puis un autre plus gros, c'était Litia et sa suite, puis un autre plus gros encore, une masse noire qui se mouvait lentement. Les tambours qui battaient et les *serimba* qui gémissaient nous annoncèrent de loin que c'était le roi. Il nous prit d'assaut, et pendant dix minutes tout fut en émoi autour de nous. Bel auditoire d'hommes et de jeunes gens ; le meilleur que j'aie eu ici depuis longtemps, cent cinquante à deux cents personne, mais pas une seule femme, si ce n'est nos deux converties de Séfula, Ma-Moendarubi et Ma-Moendabaé, qui sont ici en corvée. Depuis bien longtemps je ne puis plus avoir une seule femme à nos services. Les femmes du roi prétextent que le manque d'abri les exposerait aux yeux du public, ce qui n'est pas admissible ; et les autres qu'elles n'oseraient jamais aller s'asseoir au *lekholhla* où les reines craignent elles-mêmes d'aller, et qu'elles ne sont que des chiens qui ne peuvent se montrer devant le roi. Les esclaves, eux, n'ont pas encore compris que l'Évangile est pour eux, c'est

un fruit défendu qu'ils croient n'être que pour leurs maîtres.

Je roulais tout cela dans mon esprit et je rêvais aux transformations que l'Évangile pouvait en peu d'années produire parmi ce peuple, pendant que j'essayais de mettre à la portée de leur intelligence ces paroles de saint Paul aux Romains : « Je n'ai pas honte de l'Évangile de Christ, vu qu'il est la puissance de Dieu en salut à tous ceux qui croient. » Mais les nuages s'étaient amoncelés, et, pour la première fois cette année, la pluie se mit à tomber. Il me fallut couper court. En un clin d'œil, nos deux tentes déjà si pleines furent prises d'assaut par les gros bonnets qui s'y entassèrent comme des harengs. La populace, elle, n'avait pas bougé. Ceux qui avaient sur les épaules une peau quelconque, une couverture de coton même en loques, les avaient étendues au-dessus de leurs têtes et au bénéfice de leurs voisins, et tous, sous ces abris improvisés, s'imaginaient être au sec. Ils ne trahissaient pas, en la présence de leur roi, le moindre mécontentement ou la moindre impatience. Léwanika, lui, avait, avec ses familiers, pris possession de ma propre tente. Il triomphait : « Ne te l'ai-je pas dit, *Moruti?* Moi aussi j'ai de la sagesse. — Oui, seulement tu oublies que la place publique n'a pas d'abri non plus. Nous bâtirons. »

Ce contre-temps me troublait. Je demandais à Dieu de me diriger dans ce que je pouvais faire pour sauver la situation. Dès que la pluie cessa, et comme mon monde se préparait à partir, je m'assis dehors au milieu d'eux et commençai à leur enseigner avec entrain ce beau cantique de M. Casalis : « Ceux qui ne connaissent pas Jésus, sont morts dans leurs péchés »; et quand je les eus bien intéressés et que je me fus assuré leur attention, je repris sans formalité aucune, mais aussi familièrement que possible, le sujet que la pluie avait interrompu. On m'écoutait, tous les yeux étaient braqués sur moi, je pus donc parler longtemps. Oh! puissé-je moi-même toujours mieux le croire : l'Évangile de Christ, la bonne nouvelle du salut, c'est la puissance même de Dieu, non *la mienne!* Pourquoi ne le verrai-je pas de mes yeux

chez les Barotsis, comme on l'a vu dans les îles de la mer du sud, chez les Telugus, en Corée et ailleurs? « Il est l'Éternel, le Dieu de toute chair; y aurait-il quelque chose qui lui fût difficile? » (Jér. XXXII, 27.) « Terre, ne crains rien, égaie-toi et te réjouis, car *l'Éternel fera de grandes choses!* » (Joël, II, 21.)

Le roi prit alors congé au son de ses tambours, et son cortège balaya toute notre congrégation; pas une âme n'eût osé rester derrière. Comprenez-vous que l'hostilité de cet homme puisse entraver notre œuvre et nous faire du mal? Mais s'il se convertissait? sérieusement, radicalement!... Eh bien, mes amis, faites avec nous, de sa conversion, un sujet de prières *ardentes* et *persévérantes*. « Croyons, et nous aussi nous verrons la gloire de Dieu. » L'après-midi, à quatre heures, malgré l'apparence menaçante du temps et malgré nos appréhensions, nous eûmes encore un auditoire de soixante à soixante-dix hommes. Le roi n'y était pas, mais Gambela et quelques-uns des principaux chefs étaient venus. Paulus l'évangéliste nous fit sur le même sujet du matin un discours plein de force et d'originalité qui riva l'attention et me fit du bien. Puis Litia, comme son père le matin, emmena tout le monde à sa suite, et nous restâmes seuls avec nos propres garçons.

Nous nous communiquâmes nos impressions avec l'ami Paulus. Il est décidément optimiste, lui; il augure bien de la journée. Et puis, Léwanika est évidemment déterminé à être aimable. Il a remarqué que j'ai laissé mes vaches à Séfula, et m'a fait dire d'envoyer tous les jours à son berger en chef chercher un pot de lait, chose rare ici. Gambela m'en envoie aussi, de même qu'un de mes amis qui a de l'obligation envers moi. De sorte que Paulus et moi sommes dans l'abondance. Ce matin, c'était un gros rôti d'hippopotame qu'un des cuisiniers du roi m'apportait, et que je m'empressai de faire passer à Séfula. Cela, et d'autres gracieusetés de ce genre, visites et conversations, sont des *riens*. C'est vrai. Mais, quand nous voulons savoir où le vent souffle, nous re-

gardons à une feuille d'arbre, à un brin d'herbe. Et, au moral, cela suffit quelquefois pour remonter un peu le courage. Ce qui est bien évident, c'est que nous avons devant nous une œuvre grande, immense, difficile au plus haut degré, et pour la faire il ne faut pas nous contenter de nos vieilles méthodes. Encore une fois, demandez pour nous une consécration toujours plus complète de nous-mêmes, l'audace de la foi et la puissance de l'amour, avec la sagesse qui vient d'en haut.

La petite vérole continue à faire des ravages épouvantables. Les cas simples sont rares maintenant ; elle sévit partout sous la plus mauvaise forme et fauche de nombreuses victimes en peu de jours. Même les vaccinés n'échappent pas tous. Il faut dire que la chaleur est excessive. C'est ainsi qu'est mort samedi Mobiana, le frère de Ma-Moramboa qui avait accompagné M. Ad. Jalla au Lessouto, et tous les jours le roi m'annonce de nouveaux décès. (C'est aujourd'hui le 4 novembre.)

Les malheureux Mambundas qui avaient fait à leur profit une concurrence acharnée à la vaccine par leurs médecines et leurs charmes, meurent comme mouches. Tout notre personnel à Séfula, à une ou deux exceptions près, y a passé. Un de mes garçons, Sachono, à eu la variole si mauvaise que pendant trois jours nous avons désespéré de sa vie. Puis de meilleurs symptômes nous ont donné de l'espoir, et maintenant il est en pleine convalescence ; mais, hélas ! nous craignons qu'il n'ait perdu la vue. Pauvre Sachono, aveugle à dix-sept ans, et pour la vie !...

Uu autre, Séonyi, est malade à son tour et gravement, bien qu'il ait été vacciné. C'est une épreuve pour nous, au milieu de nos travaux, car il avait pris goût au fouet de conducteur et, à défaut de mieux, nous étions contents de lui. C'est donc un hopital que j'ai laissé à Séfula. Que Dieu veille avec tendresse sur notre jeune sœur madame Jalla, sur qui la vaccine n'a pas pris, et sur nos autres amis, et surtout sur les trois enfants missionnaires au Zambèze. M. Baldwin, de la

mission méthodiste, a déjà passé par cette épreuve. A notre grande stupéfaction, il a eu la petite vérole, mais comme moi, grâce à Dieu, sous une forme bénigne. C'est un avertissement et un encouragement tout à la fois. Entourez-nous de vos prières, chers amis.

J'ai devant moi une pile de lettres à la plupart desquelles j'aurais voulu donner un mot de réponse. J'ai été trop faible de santé pour le faire. Je suis mieux, grâce au Seigneur, mais comment trouver le temps et les forces d'écrire avec les travaux que j'ai maintenant sur les bras, les visiteurs qui émiettent mon temps, et sous la tente, par le vent, la pluie ou la chaleur? Je tiens pourtant à ce que les nombreux amis qui ont bien voulu m'envoyer leurs messages de sympathie et de consolations sachent une fois encore qu'ils m'ont fait un bien réel. Je relis leurs lettres, et j'y admire les merveilles de la grâce de Dieu.

Un païen, devenu depuis un chrétien éminent au Lessouto, répondait devant moi aux consolations que lui donnaient ses amis païens sur la mort de sa femme : « Vos consolations sont une bouffée de vent! » Ah! certes, les vôtres sont bien autre chose; c'est un écho de ce son subtil qui pénétra jusque dans l'âme du prophète et le fit se prosterner dans la poussière. — Merci. — Oui, redisons-le, même avec des cœurs angoissés et brisés : « Dieu est bon, Dieu est amour! Il fait toutes choses bien. *Bientôt* il essuiera toute larme de nos yeux! Ses serviteurs le serviront et ils verront sa face! »

Votre bien affectionné frère et ami,

F. Coillard.

Léaluyi, 18 novembre 1892.

Mon petit monticule, une montagne de notre Hollande dérisoire, porte le nom local de *Loatilé*. Je ne m'étonne pas que même nos Zambéziens en eussent peur. Nous y avons notre bonne part de certaines plaies d'Egypte. Les broussailles qui le couvraient, et le couvrent encore en partie, comme d'une

chevelure épaisse et sauvage, étaient le repaire d'innombrables essaims d'insectes de toutes sortes et de légions de reptiles. Un vrai petit paradis pour les collectionneurs. Collectionneur, je ne le suis pas, et pour le moment, je céderais volontiers la place à quelque enthousiaste du métier. Passe encore les lézards, mais les serpents! J'ai compté non moins de cinq espèces de ces ophidiens pour lesquels je suis loin d'avoir un faible. Je n'ai rien à admirer dans le serpent, pas plus ses couleurs que ses formes et sa ruse. Le mamba, la vipère, le cobra et gent pareille ne sont pas compagnie de mon goût, et j'ai conscience d'avoir fait une bonne action quand j'ai écrasé la tête d'un de ces reptiles qui symbolise Satan. Je n'ai guère plus de tendresse pour cette infinité de scolopendres et de coléoptères de toutes espèces, qui sortent de terre et grouillent partout, ni pour ces nuées de moustiques, de mouches, d'insectes sans noms qui piquent ou mordent sans pitié, et dont la vue seule vous donne la chair de poule.

Une partie de ce monde-là dort le jour; la lumière et la chaleur me chassent de la tente devenue insupportable et, bon gré mal gré, je respire le grand air, l'air enflammé de nos latitudes, le grand air pourtant. Mais le soir, mon abri de toile devient tout à la fois une fourmilière et une ruche d'abeilles en révolution. Je ne suis plus maître chez moi. Pas moyen de garder une chandelle allumée. Il faut avaler son souper avec les plus grandes précautions, comme si on le volait, puis souffler la chandelle, et choisir entre l'alternative d'aller se coucher, ou bien de philosopher sur sa chaise, ou encore de s'asseoir avec les garçons au feu du bivouac. Toutes choses très belles en soi, si elles n'étaient pas obligatoires. Par un beau clair de lune, ou même quand les ténèbres d'une nuit sans étoiles vous invitent au recueillement, on voudrait bien arpenter le campement de long en large et se livrer à ses pensées, mais cela est impossible.

Mais il est un autre petit ennemi bien autrement formidable que tous ceux auxquels je viens de faire allusion, et dont la présence me donne du souci. Ce sont les fourmis

guerrières, la terreur des hommes et des bêtes, et dont voyageurs et chasseurs, et tout le monde, racontent les histoires les plus incroyables. Notre petit mamelon, comme toutes les verrues qui parsèment la plaine, n'est autre chose qu'une termitière que ces batailleurs invincibles disputent à leurs maîtres légitimes, et dont ils font leur forteresse et leur refuge au temps de l'inondation. On en a à peine aperçu les premiers éclaireurs, que le gros de l'armée a déjà fait invasion. Pour elles, la distance n'est rien; elles vont loin chercher leur proie. Elles ont l'odorat, — ou la vue, puisque les savants discutent encore lequel des deux sens, — plus fin que celui des vautours. On les voit affairées, en bataillons innombrables, serrés, disciplinés, serpenter comme un immense ruban noir, moiré et vivant, de plusieurs centimètres de large. D'où viennent-elles? Où vont-elles? Rien ne les arrête. Un objet quelconque intercepte-t-il la route? S'il est inanimé, elles le contournent et passent outre; s'il est vivant, elles l'assaillent à l'envi, le couvrent, s'amoncellent les unes par dessus les autres, pendant que les armées poursuivent leur marche affairée et silencieuse. Est-ce une rigole? un filet d'eau? Aussitôt se forme au bord une masse compacte. Est-ce une assemblée délibérante? Probablement, car bientôt la masse grouille et s'ébranle, franchit la rigole ou le filet d'eau, et continue au pas de course sa marche incessante et mystérieuse. Une multitude de ces soldats se sont ou ont été sacrifiés pour la chose publique, et ces légions, qui ne savent que vaincre ou mourir, ont passé sur les cadavres de ces victimes.

Malheur à qui met le pied sur ce ruban noir. Il ne s'en est pas encore aperçu que des centaines de ces guerriers colériques le couvrent de la tête aux pieds, et enfoncent avec rage leurs tenailles dans les chairs. C'est à rendre fou. Les grands fauves, les plus redoutables carnassiers ne peuvent rien contre ces ennemis minuscules : ils mugissent, beuglent et rugissent, et s'enfuient. Quant au roi de la création, qui détruit et anéantit sur mer et sur terre les plus sauvages des cétacés et

des mammifères, il est tout aussi impuissant devant cet insecte. Tant pis pour sa dignité; il lui faut sur-le-champ se dépouiller de tous ses vêtements, se masser de son mieux et se faire flamber au besoin. De nuit, le martyre est à son comble. Je n'aime pas m'arrêter à la pensée d'un missionnaire ou de sa femme malade de la fièvre, dans une chambre, dans un lit qu'ont envahi ces fourmis. Peut-on se figurer la torture d'un homme enduit de graisse, garotté pieds et mains et jeté en proie à ces implacables carnivores? Néron et les inquisiteurs plus tard l'ont ignoré; nos Barotsis, dans ce genre spécial, méritent la palme. Un supplice aussi raffiné ne pouvait pas leur échapper.

Le voisinage de la capitale est une autre fourmilière, un *guêpier*, comme je vous le disais. Deviendra-t-il jamais un lit de roses? Il n'en est pas un maintenant, à coup sûr. Léwanika est un homme à qui j'ai voué une vraie affection, malgré toutes ses fautes, tous ses défauts et ses caprices; et il le sait. Comme chef de la nation, quelque incapable qu'on le juge de régner, il a droit à du respect et à de la considération. A tout seigneur, tout honneur. C'est biblique : « Craignez Dieu, honorez le roi. » Mais il a des boutades. Il est astucieux, arbitraire, d'un égoïsme exclusif; il est vindicatif et soupçonneux. Il a le sens de la justice, de nobles ambitions, de généreux mouvements, de belles idées; mais tout cela paralysé par une désolante faiblesse de caractère qui en fait le jouet du premier venu. Quand, donc, il se livre à des actes publics condamnables, qu'en son nom il laisse ses subordonnés commettre de ces iniquités criantes qui révoltent même au Zambèze, quand il s'ingère dans les affaires qui ne sont pas de son domaine, qu'il exige de nous non seulement ce qui n'est pas du nôtre, mais ce qui est incompatible avec notre ministère et nos principes, mon devoir est, avant tout, la fidélité. Aussi n'est-il pas étonnant que je sois surtout un Michée pour cet autocrate, toujours et sans cesse berné par la servile adulation de ceux qui l'entourent. Voilà pourquoi ses rapports avec moi, qui vois trop et de trop près, subiront toujours des

hausses et des baisses que reflètent les dispositions de ses serviteurs personnels. Il y avait baisse à mon arrivée ici, et je l'ai senti de plus d'une manière.

La famine est endémique à la capitale. Trois petites caravanes de Bihéens, qui sont arrivées coup sur coup, absorbent à des prix exorbitants les quelques denrées disponibles, et les exactions dont ces marchands sont victimes deviennent la règle. Et puis, quoiqu'en Afrique, que nous sommes donc loin de la liberté ! Le croirait-on? Pas un homme n'oserait m'apporter une de ces bottes de roseaux qu'il avait coupées pour me vendre. Pas une de ces femmes qui brûlent d'envie d'avoir de la verroterie blanche, n'oserait me céder une journée de travail, sans que le roi ne leur en donne la permission expresse. Nous pourrions mourir de faim à la porte de ce grand village sans qu'on le sût ; car, non-seulement le marché reste fermé jusqu'au bon plaisir du roi, mais personne ne s'aventure à nous visiter, aussi longtemps que sa majesté ne l'a pas fait ostensiblement. Tout émane de lui, tout se rapporte à lui. C'est là la cause qui a empêché ma vaccine de se populariser, c'est là ce qui étouffe toute initiative, toute individualité, et qui est un des obstacles les plus formidables que nous rencontrions pour le recrutement de notre auditoire du dimanche. A Séfula nous avions les coudées un peu plus franches. A Seshéké et à Kazungula la liberté de nos frères y est en raison de l'éloignement de la capitale. L'Evangile remédiera à tout cela et opérera de grandes transformations. Léwanika, l'autre jour, a été frappé de cette sublime prophétie d'Esaïe, que s'est appliquée le Sauveur et que j'avais prise pour sujet de méditation : « L'Esprit du Seigneur est sur moi ; il m'a oint pour évangéliser les *pauvres...* »

Je viens d'avoir, pour toute une semaine, la visite de tout Séfula : M. et madame Ad Jalla, mademoiselle Kiener, l'ami Waddell qui travaille encore à la scierie, et nos fillettes, — un vrai temps de fête pour moi !

C'était si aimable de leur part d'apporter ainsi à l'ermi-

tage de Loatile leur surabondance de feu et de vie. Ils ont partagé ma vie éminemment champêtre, un pique-nique prolongé. Ils ont eu, ces bons amis, le piquant de toutes sortes d'aventures qu'il n'a pas été en mon pouvoir de leur éviter : la pluie avec la cuisine en pleins champs, le soleil, la chaleur, l'insupportable chaleur que réverbèrent les toiles blanches des tentes et qu'on ne peut fuir, invasions d'insectes, attaques nocturnes des fourmis guerrières qui chassent tout le monde des tentes et des lits, — aventures qu'a, hélas! douloureusement couronnées la perte du cheval de madame Jalla. Cette monture n'était pas un luxe pour notre chère sœur. Pour qu'elle pût accompagner son mari dans ses courses du samedi, j'avais prêté à ce frère le cheval qu'il m'a amené, car il avait déjà perdu le sien. La pauvre bête! elle se mit à tousser le soir, on lui donna bien des drogues, mais le lendemain matin elle s'affaissa sur le bord du chemin de Séfula et mourut.

Je ne dirai pas le bien que m'a fait cette visite. Une jeunesse heureuse, pleine d'activité et d'initiative, fait plaisir à voir et me rajeunit. Dès leur arrivée, tout s'était transformé. Personne que moi n'était oisif. On ne me permettait pas le travail. « La maréchale et le colonel » en langage salutiste, dirigeaient tout. Mademoiselle Kiener, toujours bonne et dévouée, faisait marcher le ménage comme naguère, et, en tête à tête, donnait à mes garçons ce dont, hélas! ils ont le plus pressant besoin, des leçons d'ordre et de propreté. Je sens pour ma part combien j'ai besoin de la grâce de Dieu pour faire mon nouvel apprentissage, et conserver l'esprit de contentement et de douceur. Fermer les yeux et élever le cœur en haut, c'est le seul remède, mais il est efficace.

M. Waddell, lui, le cher ami, a procédé tout de suite à l'érection de notre tabernacle. Il en avait préparé la modeste charpente à Séfula, et mademoiselle Kiener en avait cousu la toile pour la toiture; de sorte que le travail fut vite terminé. Complété, il aura, ce tabernacle, 11 mètres sur 7. En attendant mieux, ce nous sera un abri précieux. Tout près, deux

forts piliers bien étayés portent la cloche des enfants de France, qui va commencer son ministère dès le lendemain. Ce jour-là, le samedi, une agréable visite au roi, une bonne battue dans la ville, notre réunion de prières du soir d'une actualité spéciale, et nous étions prêts. Le dimanche matin, le ciel était gris, mais pas de pluie. Nous étions encore à déjeuner, et n'avions pas encore sonné la cloche que les tambours annonçaient le roi.

En effet, le voilà qui s'avance là-bas avec une suite nombreuse, une masse d'hommes. De femmes, naturellement, pas une. Ce n'est pas chose facile que de faire asseoir tout ce monde. Le roi, c'est le seul Dieu que l'on connaisse ici; une fois placé, son atroce bande de musique s'installe devant lui, le vulgaire fait le vide, non seulement autour de la majesté royale, mais aussi autour des principaux chefs, chacun selon son rang. Mais je suis maître ici, et malgré un peu d'hésitation, de malins sourires et des claquements de langues, on reconnaît mon autorité et on se soumet. L'ordre établi, les rangs formés, le service commence, et frère Jalla fait de pressants appels, en prenant pour texte la parole de Philippe à Nathanaël : « Viens et vois ! » Puis, la réunion terminée, et après quelques moments d'entretien avec Léwanika, les *serimba* gémissent, les tambours beuglent, le cortège se forme, et comme dimanche dernier, tout l'auditoire s'en va en masse. La pluie se prit à tomber l'après-midi; donc, pas de seconde réunion possible.

Malheureusement, M. et madame Jalla eurent tous les deux de forts accès de fièvre. Être malade ici, malade sous une tente embrasée, ce n'est pas gai. Nos amis durent donc écourter leur visite et regagner Séfula. Mais depuis lors les messagers se croisent constamment entre ici et là-bas. Plus tard, qui sait? nous aurons un téléphone... Pourquoi pas? L'Afrique est le pays des surprises, et elle passe par une période de stupéfiantes transformations. C'est une heure solennelle, quand nous pensons à l'avenir des races africaines et à la léthargie des Églises de France.

Lundi, 21 novembre 1892.

Hier, auditoire peu nombreux, malgré nos visites à domicile, et toutes les promesses qu'on nous avait faites. Les gens n'osent pas encore venir, pas même les hommes qui ne sont ni chefs, ni serviteurs personnels du roi, — *likomboa*. L'Évangile, — le *thuto*, comme on dit, c'est la chose exclusive du roi, — un fruit défendu pour le peuple. Lui, le roi, est venu sans son insupportable bande de musique. Il a fait une démonstration d'un autre genre. Comme il a cinq ou six chevaux, il les a tous mis en réquisition pour lui et ses jeunes gens. Dix minutes de marche, c'est trop pour la lourde dignité qu'il porte, et il a eu soin de me le dire. Je ne discute plus la question avec lui. Je lui ai demandé à plusieurs reprises, au cas où ces dix minutes seraient de trop pour eux, de me montrer *n'importe où* le site que la station puisse occuper ; et, comme il confirme ce que nous savons tous, qu'il n'y en a pas d'autre, que c'est ici et seulement ici que nous pouvons bâtir, nous bâtissons. La prédication a été suivie d'une réunion familière où l'ami Paulus a catéchisé l'auditoire avec une autorité surprenante. Pour donner l'exemple, le roi répondait avec beaucoup d'entrain et d'intelligence. Nous chantâmes beaucoup, mais soit dit en passant, je ne parviens pas encore à populariser nos chants. Les Zambéziens chantent comme des oies, et là encore on taille dans le roc.

En particulier, Léwanika remarqua qu'aucun cantique n'éclipse son favori : *Litaba tse gu imelang* ! (1) « Mais, lui dit respectueusement Paulus, je ne comprends pas pourquoi le roi aime tant ce cantique, puisqu'il ne connaît pas Jésus. » Léwanika, un peu embarrassé par cette question si directe, répondit : « Tu veux dire que je ne suis pas croyant ? C'est vrai. Mais tout de même, c'est bon de savoir qu'il y a quelqu'un sur qui on peut se décharger de tout ce qui vous

(1) C'est le numéro 72 de la deuxième partie de notre recueil.

préoccupe et afflige. Être *l'ami du roi*, — le *motsualle oa morena*, — ce n'est pas peu de chose. »

A la nuit tombante, je reçois la poste. Entre autres, tout un paquet de vieilles lettres des premiers mois de 1891, dont quelques-unes ont été découvertes par un ami dans quelque coin ignoré du bureau de poste de Palapchwé, tandis que d'autres revenaient d'un long voyage et d'une quarantaine plus longue encore à Salisbury, la capitale du Mashonaland. Qui sait combien d'autres lettres et imprimés se sont ainsi égarés et définitivement perdus! Je mentionne le fait à l'adresse de ces chers amis qui sont d'une exactitude rigoureuse en correspondance. Je crois l'être aussi; autant que faire se peut, je réponds à toutes les lettres que je reçois. Mais je ne m'engage pas à répondre à celles que je ne reçois pas, et que les courriers et les termites finissent pas accaparer.

Vous le voyez, notre service postal laisse encore à désirer, et nous en souffrons. La Compagnie nous avait fait de brillantes promesses. Nous devions avoir un courrier tous les mois *régulièrement*, on disait même tous les quinze jours! Elle est venue *une fois*, une seule pour vous emporter au plus vite la nouvelle de notre deuil. Puis, plus rien. Nous nous décidâmes alors à prendre l'affaire en main, et à demander au gouvernement une petite subvention pour aider à couvrir nos frais. Le gouvernement s'adressa à la Compagnie. Celle-ci, apparemment réveillée de son indifférence ou de son oubli, renouvela ses séduisantes promesses et dépêcha ce qui devait être encore le premier courrier, inaugurant un service postal régulier. Ce fut le dernier. La Compagnie s'est recroquevillée, absorbée par des intérêts autres que ceux du Zambèze. Nous avons, entre nous, une poste mensuelle qui va fonctionner, je crois, avec régularité. C'est un lien précieux. Mais nous voudrions que nos communications s'étendissent jusqu'à Palapchwé, pour nous mettre une bonne fois en contact avec le monde civilisé.

Ainsi donc, mes amis, ne vous découragez pas. Souvenez

vous que vos lettres sont un des plus grands bienfaits qui nous soient accordés dans ce pays où, toujours appelés à donner sans rien recevoir, nous nous vidons et nous épuisons. Votre correspondance nous tient lieu de tout le mouvement intellectuel et religieux dont nous sommes sevrés. Si vous saviez combien ils sont doux les moments que nous passons ainsi avec vous ! Nous oublions nos petites misères, et même les grandes nous paraissent moins dures. Notre solitude et nos ténèbres s'éclairent d'un jet de lumière quand nous voyons que le soleil brille chez vous. Nous nous disons qu'il brillera aussi un jour ici, et nous nous mettons à guetter les premières lueurs de l'aube. En parlant ainsi, je pense plus à mes chers collègues qu'à moi-même. Ils ont leur carrière devant eux, une tâche ardue et ingrate, croyez-le. Ils ont donc besoin d'être puissamment soutenus par tous les moyens possibles. Et la correspondance, souvenez-vous en, en est un des plus puissants. Que Dieu fasse de la nôtre un canal de grandes et riches bénédictions !

30 novembre.

Le travail avance, mais lentement. Le déblayage des broussailles, j'entends le gros, est fini. Nous écornons maintenant et essayons de creuser et niveler nos fourmilières. Nous avons détruit une grande quantité de nids et de reines. Les termitières se composent d'un dédale de cheminées où le corps d'un homme pourrait entrer, de passages à l'infini qui les font communiquer les unes avec les autres, et conduisent aux nids. Ces nids, de la forme d'une éponge, sont de la substance la plus douce, si bien qu'au toucher ils se réduisent en poudre. Et quant aux reines, ce n'est, pardonnez la comparaison, qu'une andouille minuscule, quant à la forme, un sac rempli de matière vivante, un ver muni d'une petite tête de termite, sans pattes, sans moyen de locomotion, une larve. Nous avons fait aussi une guerre acharnée aux fourmis guerrières, portant le feu et l'eau bouillante en abondance dans les profondeurs de leurs

forteresses. Eh bien, le croirait-on, nous voici soulagés, nous avons du répit, pour un temps du moins. L'inondation nous causera sans doute de nouvelles invasions. Il faut s'y attendre.

Je ne sais pas pourquoi je ne puis pas parler de ces fléaux de termites et de fourmis sans penser à Léwanika et à son voisinage. C'est sans doute que nous avons à en souffrir beaucoup. On a si bien réussi à empoisonner l'esprit de Léwanika qu'il ne peut pas encore croire au désintéressement et à la pureté de nos motifs. Il se défie de tout, même des égards que nous avons envers lui et de nos bontés. La suspicion le met toujours sur la défensive, et il est jaloux de son pouvoir comme s'il me croyait sérieusement capable de l'usurper. Dans la pratique, cela nous crée beaucoup d'ennuis. Et puis, mon refus absolu de me mettre à ses ordres, comme son fournisseur et son marchand, ne manque pas, à l'occasion, de l'irriter. Il ne peut pas comprendre qu'il se trouve un homme près de lui qui *ose* refuser de troquer pour lui ses propres vêtements, ses provisions personnelles, ses matériaux de construction, toutes choses entr'autres qui excitent l'envie de sa majesté, de Mokwaé ou de Litia. Je m'efforce, par la grâce de Dieu, de maintenir mes rapports avec Léwanika sur un terrain plus élevé et de fouler aux pieds toutes ces épines sans m'en plaindre et sans en montrer de l'humeur.

Un matin, comme je le fais de temps en temps, j'étais allé m'asseoir à côté de lui, au *lekhothla*. Au bout d'un moment, quelle ne fut pas ma surprise. J'entendis un des principaux chefs faire la proclamation suivante : « Écoutez tous, Barotsis! c'est la parole du roi. Le *Moruti* est venu se fixer chez nous. Le roi s'en réjouit beaucoup et nous aussi. Ce n'est pas un autre village qu'il va fonder. Mais il a beaucoup de travail. Voici donc une fontaine de verroterie et d'étoffes. Portez à notre frère votre roseau, vos denrées! Travaillez pour lui, hommes et femmes, jeunes gens et jeunes filles. Il a pour vous des vêtements et des ornements. Aujourd hui, nous vous ouvrons la porte. Allez! »

Avant que je pusse être de retour, il y avait déjà une bonne quantité de roseau et de millet qui m'attendaient. Le blocus est levé. Béni soit Dieu!

Premiers jours de décembre.

Nous ne sommes plus dans l'isolement. Quel changement déjà depuis que Léwanika a levé l'interdiction dont il ne nous avait frappés que pour montrer son autorité! On nous visite, on nous apporte du roseau surtout. La nourriture est rare et très chère. J'ai naturellement eu beaucoup de peine à fixer le prix du roseau. On savait que j'en avais besoin, donc, — vous comprenez, le principe est le même partont, — il fallait prendre avantage de son voisin. Voici, par exemple, un des gros bonnets, un Mokuamboyo, un des principaux chefs. Il est suivi d'une demi-douzaine d'esclaves qui portent chacun une poignée de ce précieux roseau. Il vient se prélassant dans une longue chemise qui lui tombe jusqu'aux chevilles. Il veut 4 mètres d'étoffe, et plutôt que d'arrêter la vente je lui en donne la moitié, c'est-à-dire encore dix fois la valeur. Cette transaction me prend une bonne partie de ma matinée. Je suis sur les épines. Il ne faudrait pas beaucoup de ces clients-là pour émietter mon temps et pousser ma patience à ses dernières limites. Il arrive quelquefois qu'après un interminable palabre, les pauvres gens s'en vont en grognant, menaçant de fermer le marché. Je m'en sens mortifié et humilié. Je me suis fait remplacer avec avantage par les évangélistes. Ils ont plus de tact et de patience, ils peuvent s'asseoir et causer, faire connaissance avec les gens. Aussi, loin de se fermer, le marché s'anime et nous aurons bientôt ce qu'il nous faut, pour peu que cela continue.

Tous les jours, le soleil est de feu. L'après-midi, le ciel se couvre bien de nuages; mais il se lève généralement un grand vent qui les balaie et les emporte, et nous couvre de poussière. Cette poussière, rien n'y échappe, surtout dans une tente. Quelle salaison pour le repas du soir!

C'est ce que je me disais une fois, quand m'arrive du roi un message qui m'inquiète un peu : « Sache, dit-il, que depuis trois jours, les Mabundas, les initiés, les maîtres de l'art occulte, consultent les osselets. Ce matin, les premiers chefs, Gambela en tête, sont venus me communiquer l'oracle. Eh bien, c'est moi, moi-même que les osselets ont saisi et désigné. Ils m'accusaient d'avoir amené sur la nation le fléau de la petite vérole et d'empêcher la pluie de tomber. Si je sévis, ne t'en étonne pas. »

Dès le matin, accompagné de Paulus et de Jacob, je me rendis auprès du roi. Je le trouve au *lekhothla* et m'assieds près de lui. Il nomme de nouveaux chefs pour remplacer ceux que la petite vérole a fauchés — et ils sont nombreux! En temps ordinaire, la cérémonie ne manquerait pas d'intérêt, mais Léwanika est soucieux et ennuyé. Il a des absences, et jette de côté des regards furtifs. Dès qu'il le peut, il se lève, et me prie de l'accompagner. Mais dans le grand hangar rectangulaire du *lekhothla*, il se fait un tintamarre inaccoutumé. « Ce sont encore eux ! » me dit le roi en partant. Je veux voir ce qui se passe là, et me fraie un chemin à travers la foule compacte qui entoure la hutte. A l'intérieur, six ou sept vieillards mambundas, accroupis sur des fourrures, secouent convulsivement des paniers remplis de toutes sortes de choses imaginables : esquilles humaines, osselets de je ne sais quels étranges animaux, arêtes de poissons, écailles, coquillages rares, graines étranges, crins de fauves, charmes indescriptibles et à l'infini, rien n'y manque. Ces sages sont absorbés dans l'étude profonde de chaque combinaison et marmottent des formules cabalistiques, pendant que tout autour d'eux, rangés en cercle, leurs acolytes font une affreuse cacophonie avec leurs crécelles de gourdes et de fruits de baobabs, leurs harmonicas de bois, leurs clochettes et leurs tams-tams. Le public lui, est pressé comme des harengs, cou tendu, bouche béante, et les yeux fixes. Et tout cela, par les ordres des principaux chefs, en plein *lekhothla*, sous les yeux même du roi qu'on accuse ainsi publiquement des malheurs de la nation!

Je regardais cette scène étrange et m'absorbais dans de sombres réflexions, quand un nouveau messager vint m'appeler. Léwanika, en proie à une grande agitation, donnait des ordres à un de ses familiers. Peu après, un grand tumulte de voix confuses s'élève sur la place publique. L'homme du roi avait rassemblé la foule, donné son message et terminait en s'écriant : « Saisissez-les ! » Des centaines de voix répondent plus fort les unes que les autres : Saisissez-les! saisissez-les! Tous se ruent sur les infortunés Mambundas et se disputent le plaisir de les étrangler. Déjà on les a saisis, qui, par les jambes, qui par les bras, qui encore, par le cou; c'est une confusion affreuse, quand arrive un deuxième messager qui ordonne la délivrance des malheureux et leur recommande pour l'avenir un peu plus de respect pour la majesté royale. L'effervescence des esprits se calma, les Mambundas avaient déjà profité d'un moment de confusion pour s'esquiver. Autrefois, il n'y a pas longtemps de cela, ils eussent été impitoyablement mis à mort. Léwanika a fait acte d'autorité, c'est bien; mais je me demande avec inquiétude s'il a vraiment conjuré le péril qui le menace et sur lequel il ne se fait certainement pas illusion. Dieu le veuille !

7 décembre.

Léwanika m'a fait mander pour assister à une grande cérémonie. Il s'agissait, comme nous dirions en langage européen, de *décorer* les guerriers qui se sont distingués dans la dernière campagne de Lubalé, c'est-à-dire ceux qui avaient, n'importe comment, tué un ou plusieurs de leurs ennemis. Ils étaient quelques centaines, et, parmi eux, je remarquais de tout jeunes garçons qui n'étaient pas les moins fiers. Ils étaient tous en rangs, les visages peints de terre blanche : un cercle, deux cercles ou plus autour des yeux, selon le nombre de leurs victimes respectives, ce qui leur donnait une apparence horrible et sauvage. Devant le roi et ses conseillers, étaient de petits tas d'étoffes de toutes

couleurs, où chacun venait à son tour se servir, selon le nombre de ses marques. Il passait ensuite l'étoffe autour de son cou, la laissant flotter derrière, ce qui donnait un peu de couleur à cette cérémonie, autrement bien terne. Pas le moindre applaudissement, pas la moindre manifestation. C'est chose si commune, ici, que de répandre le sang! Quelle différence avec certains *pitsos* bassoutos que j'ai vus!... Cependant, ces pauvres Zambéziens traînaient ces morceaux de calicots et d'indienne avec le même orgueil que nos soldats portent la croix de métal et le ruban rouge. Il y a peu de différence, au fond.

Nos huttes en construction avancent lentement : seize pieux bien comptés, plantés en rond, du roseau dans les interstices, voilà les murs. Un toit de vannerie grossière en forme d'entonnoir renversé, posé dessus, quelques gerbes d'herbe fine qui le couvrent tant mal que bien, un triple crépissage de terre et de bouse de vache, et la maison est faite. Seulement, il se passe du temps avant qu'elle soit sèche et habitable. Sortant de la tente, la hutte sera un petit palais de solidité, d'abri et de fraîcheur. Un palais! je le crois bien, mais rien à comparer à ceux que, depuis quatre mois, l'on construit au harem royal. Cela mérite d'être vu. Aussi, Léwanika et les Barotsis en sont-ils très fiers. Toutes proportions gardées et dans le genre des huttes, j'avoue que c'est quelque chose de grandiose et d'imposant. Je doute qu'on pût trouver, parmi les tribus du sud, quelque chose qui en approche. C'est toujours le vieux plan que les Makololos avaient copié des Bétchuanas, mais grandement élaboré et perfectionné : deux murs concentriques, couverts d'un seul et immense toit. Tout — toujours au point de vue indigène — est d'un fini admirable.

Ces Barotsis m'étonnent; ils sont certainement, de tous les noirs que j'ai connus, les plus industrieux. Avec quelques outils seulement et des plus primitifs, ils font tout ce dont ils ont besoin. Les forgerons forment un clan à part. Non seulement ils fabriquent toutes les armes du pays, les pioches, les

cure-nez, etc., mais donnez-leur un modèle, et ils vous feront des clous de la dimension voulue, des haches, des bèches, etc. Ce ne sera pas de l'acier, mais une bonne imitation. Il y a des armuriers, — en très petit nombre, je dois le dire; — ils ne peuvent pas faire le canon d'un fusil, sans doute, mais ils en font la crosse et vous le montent avec autant de fini qu'un Européen. Seulement, pour eux, le temps n'a pas de valeur. Ceux qui travaillent le bois et la vannerie sont plus nombreux, et vous avez, au musée de la Maison des missions, des échantillons de leur talent et de leur goût.

Léwanika aime le travail. A l'ombre d'un bosquet touffu qui lui servait de sanctuaire dans ses pratiques païennes, il s'est fait un atelier dont l'entrée est interdite à qui n'est pas du métier. Vous le trouverez là, dans ses heures de loisir, travaillant de ses mains avec une dizaine d'ouvriers sous ses ordres. Que fait-il là? Ou plutôt, que ne fait-il pas? Tantôt, c'est un petit canot de fantaisie, la charpente démontable d'une immense tente qui doit lui servir dans ses chasses annuelles, un lit de camp ingénieux, un véhicule de son invention destiné à transporter les canots des blancs aux chutes de Ngonyé, et lui rapporter beaucoup d'argent! Tantôt, c'est un instrument de musique, un harmonium qu'il fabrique, ou bien c'est un plat, sur le couvercle duquel il se plaît à sculpter quelque animal sauvage, des poissons, des oiseaux, ou bien encore c'est un bracelet d'ivoire, une épingle à cheveux qu'il cisèle avec délicatesse.

Tous les ans, il conçoit un nouveau plan pour sa barque royale. La *Nalikuanda* de l'an passé est une monstruosité de 120 pieds de long, où il a essayé de mettre à profit les données vagues qu'il a glanées ici et là sur la manière dont les blancs construisent leurs bateaux. Ce n'est pas un succès. On éprouve un sentiment de regret en voyant tant de travail perdu au service de si nobles ambitions. La barque, qu'il a faite pour la reine, sa sœur, est moins prétentieuse; elle s'en tient aux traditions du pays; aussi est-ce un petit chef-d'œuvre dans son genre. Pauvre Léwanika! il devance son

temps; il laisse son peuple loin derrière lui. Il me tourmente sans cesse pour que j'installe ma scierie ici. Il y passerait la moitié de son temps, et il ferait en sorte qu'elle travaillât pour lui tout d'abord. A quoi bon une scierie à Séfula, une forge et un si bel outillage? Ce n'est pas *Moréneng*, la résidence du roi ! Qu'il serait heureux s'il avait un Mackay auprès de lui!... On comprend qu'il forme de bons ouvriers; malheureusement, ces bons ouvriers et tout leur talent ne sont que pour lui exclusivement.

Pour nous, blancs, qu'ils ne placent pas encore très haut sur leur échelle sociale, ils travaillent mal et sans conscience; ce n'est pas une obligation. Pour eux-mêmes, ils ne travaillent pas du tout; ce n'est pas une nécessité, au surplus, c'est un besoin qui leur est interdit. Laissez-moi vous en donner un exemple en passant.

Un ouvrier habile, qui s'est formé sous M. Waddell, un brave et honnête homme — il avait bien décimé un troupeau de chèvres que nous avions jadis, mais *honnête* quand même, d'après les notions du pays, — avait conçu l'idée de se construire une toute petite case comme les nôtres. Les pieux étaient déjà plantés, la charpente était faite, mais quand il voulut la poser, les Barotsis, qui l'avaient guetté, tombèrent sur lui, arrachèrent les pieux, détruisirent la charpente, et ne lui laissèrent que le privilège de se prosterner, d'acclamer et de rendre l'hommage royal, de ce qu'ils lui avaient sauvé la vie et épargné la gorge... Comment espérer le progrès avec un système pareil? Mais, soyez-en sûrs, le système s'usera, et le développement de ce peuple industrieux prendra un jour de l'essor.

2 janvier 1893.

Mes huttes — j'en ai *six !* — m'ont causé du tracas. Je m'en tire assez bien avec les hommes; mais faire travailler les femmes toute une journée, ça me dépasse : je crois, malheureusement, qu'elles le savent. Il faut pourtant les employer,

puisque le crépissage est exclusivement de leur ressort. Heureusement que la femme de l'évangéliste Jacob est là. Je lui abandonne ce département. Elle est femme, elle est une indigène, elle est de bonne composition, et elle s'en tire à merveille. C'est vous dire que, dans ces évangélistes bas-soutos, j'ai trouvé des aides précieux. Paulus ne m'est que prêté. Sa place est à Séfula. Si l'affection personnelle était la seule considération dans le placement des ouvriers, il resterait toujours avec moi. J'aime sa droiture, j'admire son courage et sa fidélité, je me sens attiré par sa vie intérieure, rare chez un indigène, qui fait sa force. J'ai dit que l'école n'est pas son fort. et c'est vrai. Mais, comme évangéliste, je n'ai pas encore trouvé son égal. Il est original dans sa prédication. Personne ne sait mieux que lui captiver un auditoire et river l'attention. Ce qui fait sa force, c'est qu'il a le feu sacré. C'est un beau don que l'Église de Massitissi a fait au Zambèze. Jacob et sa femme, tous deux de Morija, et celle-ci la fille du célèbre Job, le sonneur de cloche, sont de précieux aides aussi, des amis; eux disent des « enfants ». Gens tranquilles, peu démonstratifs, mais propres, rangés, ils sont toujours aimables et toujours prêts à rendre service. On dirait que c'est un privilège, pour eux, de me soulager de tout ce qu'ils peuvent sans être indiscrets. Il est bon que nos amis d'Europe apprécient aussi ces aides qui m'ont été donnés et ne s'apitoyent pas trop sur ma position.

Je vous parlais de mes bâtisses, de mes huttes et de mes difficultés. Une des plus sérieuses de ces difficultés, vous sourirez si je vous la dis, c'est la bouse, notre chaux, ici comme au Lessouto. Je n'ai pas de bétail à moi ici, et le peu qui s'y trouve ne peut pas satisfaire les centaines de ménagères qui ont des parquets à renouveler, des murs à rafraîchir, ou simplement du travail à donner aux esclaves. La superstition de ces pauvres gens interdit aux femmes l'entrée du bercail, à certaines époques du moins; les hommes seuls ont le droit d'y pénétrer ; encore faut-il que le précieux article soit ramassé avant que le bétail ne sorte de l'enclos

pour aller paître. Autrement, cela porte guignon. Il en résulte que je suis obligé d'acheter les bonnes grâces des deux hommes préposés à la surveillance des vachers. Mais tout le monde les courtise, et malgré ma libéralité, je ne passe pas souvent en première ligne. Puis il y a encore plusieurs petits rouages qu'il faut graisser, plusieurs petits trous qui laissent la verroterie s'égrener et le calicot se fondre. Voilà pourquoi ces pauvres huttes, qu'on érige si facilement, nous font si longtemps attendre avant d'être habitables.

Aussi, pendant que le vent et le soleil font leur part de travail, à mon tour de prendre mon vol. Il n'y a qu'un seul endroit où je puisse aller et qui m'attire comme de l'aimant. C'est donc *là* que je vais passer Noël et le Nouvel-An. Ces dix jours que j'y ai séjourné, comment les caractériser? Mais pourquoi les caractériser? J'y ai vécu deux vies : la vie de famille avec les chers Ad. Jalla et mes vieux amis, mademoiselle Kiener et Waddell, vie pleine de charme et de jouissance; et puis la vie intime si cachée, la vie d'un passé qui n'est pas loin, avec ses douleurs et ses ténèbres, mais aussi, avec les clartés de l'espérance. Séfula, c'est mon Béthel.

Nous avons eu la communion ensemble : il y avait deux places vides : l'une, resplendissante de la gloire de la vie, comme le tombeau vide du Seigneur, l'autre, hélas! sombre et douloureuse comme celle du disciple qui trahit le Sauveur.

Par une de ces réunions d'édification et de prières, que la vraie communion fraternelle et la présence de Dieu rendent si douces, nous avons clos une année et en avons inauguré une autre. Nos frères méthodistes étaient des nôtres, quelques charbons vifs de plus à notre petit foyer. Nous savons ce qu'a été 92, que sera 93?... Dieu le sait, cela suffit.

Léwanika se montrait impatient de mon retour, et m'envoyait des messages pour s'informer de ma santé et de la cause de mon délai. Aussi, dès mon arrivée, s'empressa-t-il de venir me voir. Pauvre homme, il avait besoin d'un tête à tête avec quelqu'un, lui aussi a ses soucis.

Pendant mon absence, les pluies sont tombées et les vents

se sont déchaînés avec tant de violence, que mon campement était méconnaissable. Les herbes et même les broussailles, en dix jours, avaient reconquis leurs droits comme par vengeance. En pénétrant dans les tentes, le moisi vous saisit à la gorge : ce n'est que boue, mille-pattes, grenouilles partout. Un ouragan avait renversé tout et brisé ma vaisselle. Ne fallait-il pas que ce brave Paulus ait poussé le scrupule de la fidélité jusqu'à garder les débris de mes tasses et de mes assiettes? C'en est trop, je me sauve de ce taudis et m'installe dans une de mes huttes qui ne vaut guère mieux. Les termites, les mille-pattes, le *séruyi* en ont pris possession avant moi. Ce sont les grenouilles surtout qui s'y sont donné rendez-vous. Elles sont partout, par terre, sur les murs, dans le toit. Elles vous tombent sur la tête au lit, dans les plats sur la table; elles ne craignent pas de prendre un bain dans une tasse de café, et ont l'impudence de coasser devant moi sur le bord de mon encrier pendant que j'écris. C'est le prélude du concert nocturne qui m'attend. C'est royal; Léwanika a des tambours et moi j'ai des grenouilles ; c'est du bruit, on s'y fait.

23 janvier 1893.

Les pluies, ces pluies qui ont mis en mouvement le monde des dieux et des devins, sont enfin venues. Il pleut tous les jours, et, entre les averses, c'est une chaleur suffocante. On dirait que le soleil se venge de la pluie en la pompant à se faire éclater les poumons. On vit dans un bain de vapeur. Aussi les cas de fièvre et les catarrhes sont-ils nombreux. Je ne suis pas solide, mais debout, pourtant. Je patauge dans la boue, il y a de la boue partout. Nous avions de la peine à nous réconcilier avec le sable de Séfula qui vous déhanche ; nous avions oublié ce que c'est que la boue. Donnez-nous du sable quand il pleut et de la terre-glaise quand il fait sec ! J'ai essayé de combiner les deux choses. Tous les jours des femmes et des jeunes filles, pour de la verroterie,

m'apportent du sable de la plaine pour niveler les dépressions de notre monticule. C'est un travail de patience, mais qui le transformera et dont mes successeurs bénéficieront. Des jeunes gens creusent un grand fossé et font un talus qui seront une protection contre les voleurs... honnêtes. Il fera de l'endroit un rectangle de deux cents mètres par cent cinquante mètres environ. Une entrée y est réservée pour le public et pour les voitures, et une grande chaussée décrivant une immense courbe, et qui sautera le canal par le moyen d'un modeste pont de planches, nous unira à la capitale, et même au plus fort de l'inondation, nous permettra d'aller et venir à pied sec. Tous ces travaux, avec nos constructions, ne se font pas en un jour. Mais ils sont commencés, et si Dieu me prolonge la santé et les forces, tous ces plans doivent, cette année, sortir du domaine des rêves. Avec du goût et de l'énergie, un jeune missionnaire qui viendra plus tard, pourra faire de ce « calvaire du paganisme » un lieu habitable, une oasis au milieu de cette plaine désolée.

Et voyez quels signes notre bon Dieu nous donne de sa faveur. Malgré toutes nos difficultés et toutes nos entraves, nous avons pu nous procurer petit à petit tous nos matériaux de construction, chaume, roseaux, etc. Et bien plus, nous avons pu, grâce au retard de la saison pluvieuse, transporter tout ce que nous avions à Séfula d'herbe, de bois de charpente, de pieux et de planches. Aujourd'hui les dépressions de la plaine se remplissent d'eau, les chemins sont défoncés, le transport devient impraticable, mais on nous amène la dernière charge. Bientôt nous serons cernés et emprisonnés sur notre îlot, tout le monde quittera la capitale pour se réfugier sur les hauteurs qui bordent la plaine. Nous, pas. Si notre santé y tient, nous nous donnerons aux bâtisses et accélérerons les travaux. Quitte à faire des courses d'évangélisation et des visites en canot.

Mon ermitage a été, ces temps-ci, comblé d'honneur. D'abord je n'y suis plus seul. Mon ami Waddell a fini les travaux préparatoires qui le retenaient à Séfula, et m'a rejoint.

Que j'étais fier de le caser dans une de mes huttes, quand il ne s'attendait qu'à une tente ! Car le cher homme supporte bien volontiers, mais pas impunément, les misères de la vie bohémienne. Et il travaille fort. C'est un chrétien simple dans sa foi, mais ferme comme un roc, et d'une fidélité envers tout le monde et surtout Léwanika, vraiment édifiante. Sans lui, je n'aurais jamais pu entreprendre la fondation de cette station nouvelle. Il faut que nos amis le sachent. Dans le champ missionnaire, les artisans ont souvent été une déception et une croix. Notre ami est un des rares qui ont glorifié Dieu en honorant le travail. Quand il ira en Ecosse visiter sa mère, il aura bien mérité de la mission.

Il est arrivé, avec nos frères méthodistes, M. et madame Buckenham et M. Baldwin qui sont venus passer chez moi la première semaine de janvier. Leur but était surtout de voir le roi et de faire des plans démonstratifs pour aller commencer leur mission chez les Mashikulomboé. J'avais depuis quelque temps, et malgré l'opposition dont j'avais moi-même à souffrir, obtenu son consentement pour la fondation de cette nouvelle œuvre. Tout vacillant qu'il soit, Léwanika n'est pas revenu sur la parole qu'il m'avait donnée; au contraire, il l'a confirmée. Seulement il désire que nos frères n'y aillent qu'en hiver. Lui-même va y fonder un grand village de Barotsis; de plus, les missionnaires sont des blancs. Pour qui connaît l'esprit soupçonneux de ces races, ce sont là, entre autres, de fortes raisons pour recommander la prudence. Il s'est, du reste, chargé de préparer les voies, de prendre toutes les informations possibles sur la route, et même de faire venir des Mashikulomboé qui conduiront eux-mêmes les missionnaires dans leur pays. Je ne m'étais donc pas trompé en recommandant la patience à nos frères.

Je tressaille de reconnaissance et de joie en vous annonçant cette nouvelle. C'est la lumière qui a jailli du sein de nos ténèbres, la réponse éclatante que nous attendions à d'ardentes prières. Quelle bonne et grande nouvelle pour tous les vrais amis de l'Afrique et surtout pour les chrétiens d'Angle-

terre qui, depuis trois années, suivent cette entreprise avec intérêt et se sont associés à toutes ses épreuves. Pour nous, les pionniers, c'est un nouveau jalon de planté, un nouveau poste avancé de la « Grande armée ». Nous nous sentons renforcés. Encore un effort et nous donnerons la main à nos frères de Garenganze, et puis à ceux du Congo! Je n'ai pu offrir à mes amis qu'une hospitalité bien maigre. Je remplis mal dans le ménage la place qui est vide. Et puis, il a plu, mes hôtes étaient dans la boue. Nous avons eu des invasions de fourmis batailleuses qui ont plus d'une fois forcé l'un ou l'autre de fuir du lit envahi et de se pelotonner sur une table en attendant le jour. Mais madame Buckenham, qui souffre d'une jambe, m'a dit qu'elle s'était reposée. Je ne pouvais pas désirer mieux. Et puis, nous avons pu ensemble nous associer chaque jour au concert universel de prières.

Après eux, sont venus les *nôtres*, de la famille zambézienne : les Ad. Jalla et mademoiselle Kiener. Encore dix beaux jours de repos et de jouissance. Ces dames ont pris le ménage en main, et frère Jalla s'est chargé des prédications. Leur séjour a eu son assaisonnement indispensable de pluies torrentielles et d'invasions de fourmis. Mais ils ont pu rentrer à Séfula sans avoir été malades et avant que la plaine fût submergée. C'était si beau de voir les femmes du village venir visiter ces dames. L'ermitage était bien changé; il était tout ensoleillé et animé. Ils m'ont quitté, ces chers et bons amis, mais le bien qu'ils nous ont fait, nous reste.

25 janvier.

Dans ma dernière lettre, je vous confiais les soucis que nous donnaient déjà alors nos convertis. Cet état de choses, hélas! a bien empiré depuis, et, selon ma règle, je dois tout vous dire. Depuis qu'il a levé le blocus de la station, Léwanika n'a jamais été plus amical. Il vient assez souvent passer une après-midi avec moi; il s'intéresse à nos travaux, encourage nos ouvriers et se plaint de ce que je ne le visite pas plus

souvent. Quelquefois, si je passe sur la place, il quitte le *lekhothla* et m'invite chez lui. Il se montre plein d'égards de mille et une manières, et a traité nos visiteurs de Séfula avec la plus grande déférence et cordialité. Et cependant, je crains que, malgré toutes ces professions d'amitié, il ne nous soit clandestinement hostile. C'est un Morotsi pur sang. Je remarque que tout le personnel de sa maison se tient à distance. Et généralement ici les courtisans flattent ceux que leur maître honore des ses faveurs. De nos anciens élèves, peu fréquentent les cultes. Séajika est encore ce qu'il a toujours été : un triste caméléon. Mokamba, celui qui sanglotait publiquement, a reçu femme, a été promu; en devenant un des grands chefs du pays, il a cru découvrir que sa profession n'était plus de mise, et était incompatible avec les pratiques païennes qu'il n'a pas le courage d'affronter. Litia est retourné franchement au paganisme et a pris une seconde femme. Andréase, lui, mon pauvre garçon, a décidément fait naufrage. Grâce à un voyage qu'il vient de faire à Mangwato et à la faiblesse même de Léwanika, la perspective de devenir le premier gendre du roi lui a, pour le moment, échappé. Il a pris femme, à la païenne et en dehors de nous, et ne met plus les pieds ici. Il jouit des faveurs du roi : c'est son malheur. De ceux qui nous restent, je n'ose rien dire ; nous nous attendons à d'autres défections. C'est une débâcle lamentable. Ainsi donc, le vent qui soufflait l'an passé n'aurait-il soulevé que de la balle? C'est en tremblant que nous étreignons encore l'espoir de conserver deux ou trois grains de blé.

« Tout cela est bien triste, remarquait Léwanika, l'autre jour, en prenant un air confidentiel et sympathique. Nous allons passer pour des enfants, des idiots et des gens méprisables aux yeux des nations. J'y suis bien pour quelque chose, en effet, puisque c'est moi qui ai donné des femmes à ces jeunes gens-là. Mais qui peut leur commander de devenir de vrais croyants, et leur défendre d'abandonner leur foi ? Mais, ajouta-t-il en me serrant la main, ne cède pas

à la tristesse, mon père, ils reviendront! ce sont tes enfants. Et il en viendra d'autres qui seront la sorte de croyants que tu cherches. » Lui-même, le pauvre homme, il a fait de grands pas rétrogrades. Il connaît la vérité, il a même une inclination vers les choses de Dieu qui l'attirent évidemment. Mais le venin de l'incrédulité empoisonne ses meilleures dispositions, et, comme il le dit lui-même, les liens dont il est garrotté le rendent impuissant. Il avait acheté des robes pour toutes ses « reines », des manteaux et chapeaux à la mode pour les principales, en vue du dimanche. Les pauvres femmes s'en sont affublées pour me les montrer, mais aujourd'hui, pour elles, venir au service serait une infraction inouïe à la dignité du harem royal.

Ah! mes amis, voilà encore une page bien sombre que je vous écris. Je le fais avec le sac et la cendre, et le cœur profondément déchiré. Ai-je tort, dites-moi, de vous prendre ainsi dans ma confidence? Est-ce que je ne cours pas le risque d'ébranler votre confiance, d'éteindre votre zèle et votre courage en vous initiant, presque sans réserve, aux détails d'une œuvre que vous faites avec nous, et en vous faisant partager la lueur de nos espérances et l'amertume de nos déboires? Que Dieu me le pardonne et vous aussi!...

Je ne suis pas plus vaillant qu'il ne faut. Il est de ces heures connues de Dieu où, dans le morne silence qui s'est fait autour de moi, je passe en revue nos neuf années de ministère au Zambèze. Je vois ces labeurs, je sens ces larmes brûlantes encore, et un horrible serrement de cœur me saisit. La lamentation du prophète me vient alors involontairement sur les lèvres : « J'ai dit : j'ai travaillé en vain, j'ai usé ma force pour néant et sans fruit. » Si mes confidences vous affligent, mes amis, dites-vous que pour nous la réalité est cruelle, elle nous brave sans honte, elle nous poursuit, s'acharne à nous comme un vampire; rien ne nous la fait oublier, pas même dans le sommeil. Ah! je les comprends ces douleurs de saint Paul, qu'il comparait à celles de l'enfantement.

Mais, voyons, allons-nous douter de la mission que Dieu

nous a confiée? Douterons-nous que l'Evangile soit encore, et pour les Zambéziens comme pour tous les peuples de la terre, *la puissance de Dieu?* Arrière de nous cette pensée! — Malgré tous nos désastres, j'ai, pour ma part, la conviction profonde que nous avons déjà planté le coin de l'Évangile dans le système social de cette nation, et j'ai mes raisons pour le croire. A d'autres de l'enfoncer hardiment à coups redoublés. Et ce paganisme si puissant, si compact, si formidable qu'il paraisse, cédera, éclatera comme il l'a fait en tous temps et en tous pays. Il y a déjà plus d'une fissure qui nous le dit. Ne perdons donc pas courage, amis de notre œuvre. L'enfant prodigue peut aller loin, et tomber bien bas; mais son retour à la maison paternelle est encore possible. Ces expériences dures et humiliantes, quelles qu'elles soient, ne nous sont pas particulières. Notre adorable Maître les a faites; saint Paul les a connues, et puis tous ces braves que Dieu a envoyés comme pionniers dans tous les siècles. Seulement, quand nous admirons un arbre chargé de fruits mûrs et succulents, nous oublions combien de fleurs ont péri.

J'ai lu la vie de Mackay, l'admirable héros de l'Uganda. Le livre lui-même n'est pas satisfaisant, il ne fait que rendre plus intense le désir que nous avions de connaître l'homme dont «les louanges sont dans toutes les Églises.» Mais il est dans ses lettres des pages et des passages que j'aurais voulu souligner et transcrire pour nos amis.

En décrivant l'Ouganda et Mtésa, il peint, sans le savoir, le peuple des Barotsis, et fait de main de maître le portrait de Léwanika : même duplicité, même avilissement, même indicible corruption, même tyrannie et pusillanimité, même contradiction, même mélange de bien et de mal, même mépris de la vie humaine, et j'ajoute, en soulignant, même *insécurité* de biens et de personnes. *Le Borotsi est un petit Ouganda.* Nos expériences pâlissent à côté de celles de ses héros. Nous n'avons pas encore été jugés dignes de la couronne du martyre. Néanmoins nous avons souffert. L'existence même de la mission n'a tenu qu'à un fil. Mais ce fil était dans la main de Dieu...

Courage donc, chers amis. Les revers les plus humiliants précèdent souvent de glorieux succès. La bataille peut nous paraître au-dessus de nos forces; gardons-nous cependant de poser les armes. La victoire, pour être retardée, n'en est pas moins certaine. Ne la connaissons-nous pas, la voix qui domine le tumulte du combat et nous crie : « Prenez courage! j'ai *vaincu* le monde! »

Fortifions donc nos mains tremblantes, affermissons nos genoux chancelants! Soyons *hommes!* (1 Cor. XVI, 13). Si le sol cède sous nos pieds comme le sable mouvant, cramponnons-nous aux promesses immuables de Dieu. Que notre foi. grandissant avec les difficultés, s'élève, plane toujours plus haut dans les cieux, bien au-dessus de nos désappointements les plus cuisants, de nos douleurs les plus amères, et le Seigneur même, dans cette forteresse de Satan, nous montrera encore sa gloire. Voilà ce que je me dis à moi-même.

F. Coillard.

SÉNÉGAL

LES FÊTES DE PAQUES A SAINT-LOUIS

Saint-Louis, 4 avril 1893.

Cher Monsieur Boegner,

Même dans les plus sombres jours d'orage il y a des éclaircies : entre deux nuages on voit apparaître soudain un rayon de soleil qui vient apporter à la terre un peu de chaleur et de gaieté.

Notre œuvre vient d'avoir son éclaircie et son rayon de soleil. Il est bien juste, puisque vous êtes le confident de nos tristesses, que je vous conte aussi nos joies.

Nos fêtes de Pâques ont été belles et bonnes : Dieu nous y a visiblement bénis. Les services français ont été suivis par un nombre inaccoutumé d'auditeurs. En outre, l'ensevelissement d'un malheureux coreligionnaire, infirmier en chef de

l'hôpital, qui s'est suicidé le jour même de Pâques, m'a donné l'occasion de faire entendre à un auditoire d'élite des appels chaleureux et pressants. Ce qui nous a surtout réjouis, c'est de revoir les mêmes visages à nos différents cultes de la semaine sainte. N'est-ce pas un indice que leur assiduité n'avait pas pour seul mobile la curiosité, mais que, chez quelques-uns au moins, il y a le désir de connaître plus à fond l'Évangile; qui sait même s'ils n'ont pas, en quelque mesure, cette faim et cette soif de justice que Jésus s'est engagé à satisfaire.

Les cultes wolofs nous ont donné une joie plus grande encore, si possible. Je n'avais jamais vu affluence pareille, et je me demande, non sans angoisse, comment nous allons faire bientôt pour caser nos gens. Notre chapelle — je l'appelle ainsi par euphémisme — ne suffit plus. Vous connaissez la chambre qui lui est contiguë. Vous savez combien sa disposition défectueuse nuit à l'édification, puisque, de là, il est impossible de voir et de bien entendre le prédicateur. C'est pourtant là que, bon gré mal gré, le tiers des auditeurs doit rester, avec la ribambelle d'enfants tapageurs. Cela ne peut durer longtemps ainsi sans de réels inconvénients. Et notez bien que ce n'est pas seulement à l'occasion de Pâques que nous avons eu ces beaux auditoires. Déjà auparavant nous avions constaté l'insuffisance de notre local, et aujourd'hui, trois semaines après les fêtes, l'affluence persiste. Que faire?... C'est bien simple. Il nous faut à tout prix un local plus vaste, mieux approprié, plus digne de notre œuvre, un vrai petit temple enfin. Actuellement nous n'osons plus faire de la propagande. Supposez que les gens nous prennent au mot et qu'ils se rendent à nos services; force nous sera de les laisser à la porte de l'église. Voyez-vous cela d'ici ? — Nous n'osons plus, ai-je dit, et cependant qu'est-ce donc que l'œuvre de Sôr que nous venons d'entreprendre, sinon une œuvre de propagande au premier chef ? Etant donné que nous l'entreprenons avec confiance (sans toutefois nous faire illusion sur les difficultés, qui sont immenses), il est à prévoir que

d'ici à quelque temps nous grouperons autour de notre troupeau de nouveaux prosélytes. Où les placerons-nous?

Si je ne me trompe, nous sommes ici, — toutes proportions gardées, — dans la situation où se trouvait, il y a sept ans, l'œuvre des missions à Paris. Le développement de l'œuvre a nécessité la création d'une nouvelle maison mieux en rapport avec ses besoins; mais en même temps cette création a favorisé l'extension de l'œuvre. Le changement de maison a été cause et effet tout à la fois. Ce sont ces considérations-là qui m'amènent à vous demander très instamment s'il ne sera pas bientôt temps de reprendre le projet qui fut le motif principal du dernier voyage de M. Taylor : je veux dire l'érection d'un temple à Saint-Louis.

Le lundi de Pâques, notre Église était en fête. Nous avons eu la grande joie, notre frère Morin et moi, de consacrer au Seigneur, par le baptême, sept enfants de parents chrétiens. Ce sont les recrues de l'avenir. Car nous travaillons pour l'avenir, et nos successeurs bénéficieront de ces années qui semblent stériles (quoiqu'elles ne le soient point) parce que nos statistiques restent stationnaires ou à peu près.

Autre point lumineux. Notre école des filles est dans un état de prospérité que je ne lui avais jamais connu, et que je n'eusse même pas rêvé pour elle. Jusqu'ici, à part nos huit ou dix internes, nous avions trois, quatre, et dans les plus beaux jours cinq élèves du dehors. Aujourd'hui, savez-vous combien nous comptons d'externes ? Pas moins de vingt. Et encore ai-je dû refuser des fillettes de peur de ne pouvoir suffire à la tâche.

Cette prospérité tient à deux causes :

D'abord nos projets concernant Sôr commencent à être connus. On sait que nous songeons à y construire une chapelle en planches. Cela nous pose auprès des habitants du village et leur donne confiance en nous. Plusieurs se réjouissent de nous voir planter nos tentes au milieu d'eux et ont commencé à nous montrer leur satisfaction en nous envoyant leurs enfants.

L'autre raison tient à la suppression de l'école laïque de filles, qui n'avait jamais réussi qu'à végéter misérablement, et que le Conseil général de la colonie a définitivement fermée, il y a peu de temps. Nous en avons bénéficié; l'école des sœurs aussi, mais moins que nous. Cela confirme ce que j'écrivais dernièrement, à savoir : qu'à choisir entre les catholiques et nous, les musulmans nous donneraient plus volontiers leurs suffrages.

Enfin, notre école est pleine, elle regorge, et j'en suis à me demander si le local ne va pas être trop exigu et si mademoiselle Salimata pourra longtemps encore suffire seule à la tâche.

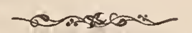
Tout cela, ce sont des rayons de soleil, ai-je dit, et combien ne nous ont-ils pas réchauffés et réconfortés; mais n'est-ce là qu'une éclaircie passagère? Notre mission du Sénégal n'aurait-elle pas fini de traverser les jours sombres et ne serait-ce pas le beau temps qui s'apprêterait à luire sur elle? Dieu le veuille.

B. ESCANDE.

CONGO FRANÇAIS

BONNES NOUVELLES DE TALAGOUGA

Une lettre de M. Allégret, en date du 4 avril, donne de bonnes nouvelles de notre petite colonie de Talagouga. La chaleur, à ce moment, était accablante, à tel point qu'à 26° ou 27°, on prenait froid.



TAÏTI

ARRIVÉE DE M. BRUN ET DE SA FAMILLE
NOUVELLES DIVERSES

M. et madame Brun et leurs enfants sont heureusement arrivés à Taïti, après un voyage de cinquante-cinq jours,

le 30 mars, à sept heures du matin. La dernière partie du voyage, qui s'est fait par la voie de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande, a été fort pénible, nos voyageurs ayant beaucoup souffert du mal de mer.

La conférence des missionnaires s'est réunie au mois de janvier 1893. M. Brunel y a été officiellement admis dans le corps missionnaire. Il a été désigné pour occuper le poste de Raiatéa, la principale des îles Sous le Vent. A l'heure actuelle, il doit s'y être installé avec madame Brunel.

Peu après la Conférence, M. Vernier s'est rendu avec M. Ahnne aux îles Australes, pour y installer un pasteur et faire la dédicace d'un temple. Nous publierons prochainement une lettre de M. Ahnne racontant ce voyage.

M. Vernier a été appelé à en accomplir un autre, moins lointain, mais dans des circonstances plus difficiles. Il existe aux îles Sous le Vent, et notamment à Raiatéa, un groupe d'indigènes qui, jusqu'à ce jour, a refusé de se rallier à l'ordre de choses inauguré par l'annexion. Ce schisme politique a eu pour conséquence de diviser l'Église en deux tronçons hostiles. On entrevoit les conséquences de cet état de choses qui ne peut amener, pour le groupe réfractaire à l'ordre, que de funestes conséquences. M. Vernier a accepté la délicate mission d'apporter des conseils de paix et de soumission aux opposants. Il semble que, jusqu'à ce jour, ses efforts n'aient pas abouti.

M. Viénot a été atteint d'une indisposition qui, bien qu'en voie de guérison, le laissait, aux dernières nouvelles, passablement affaibli. La santé de mademoiselle Abry, la plus jeune des institutrices de notre école de Papéété, et qui a été atteinte d'anémie, paraissait cependant, au commencement d'avril, en voie d'amélioration.

Nous pensons donner, dans notre prochain numéro, des nouvelles de l'œuvre religieuse et des écoles.



MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

CHRONIQUE DES MISSIONS

« STAT CRUX DUM VOLVITUR ORBIS ». — OPINION DES PÈRES BLANCS SUR L'ARRIVÉE DU CAPITAINE LUGARD. — QUI A COMMENCÉ LES HOSTILITÉS EN OU-GANDA? — COMMENT LES PÈRES BLANCS ONT ÉTÉ TRAITÉS AU FORT ANGLAIS. — OU EST LA VÉRITÉ? — STATISTIQUE ECCLÉSIASTIQUE DU JAPON. — ÈRE POLITIQUE NOUVELLE AU JAPON. — ATTITUDE A L'ÉGARD DE L'ÉVANGILE. — CHRISTIANISME EUROPÉEN ET CHRISTIANISME JAPONAIS. — LE ROYAUME DE CHRIST.

L'espace accordé ici aux nouvelles de l'Évangile « qui est dans le monde entier, qui porte des fruits, et qui va grandissant (1), » est restreint. Il est d'autant plus regrettable qu'il faille en sacrifier une partie à une controverse peu édifiante. Dans vingt-cinq ans, le christianisme sera la religion dominante des habitants de ce que l'on nomme aujourd'hui l'ou-Ganda, et on ne pensera plus aux troubles et aux combats de janvier 1892 que comme à un incident secondaire. *Stat crux dum volvitur orbis*, tandis que marche l'histoire et que la face du monde change sans cesse, la croix reste debout et ses rayons vivifiants illuminent et pénètrent de plus en plus les générations humaines.

En attendant, les légendes s'accréditent. Dans les journaux politiques et dans les cercles coloniaux, la persécution des catholiques par les protestants en ou-Ganda est devenue un cliché. L'*Afrique explorée et civilisée* de Genève s'acharne également avec une curieuse persévérance à l'attaque des missions anglaises dans la région des grands lacs africains. Il faudra bien un jour résumer toute cette querelle, et, sur toutes choses, distinguer entre la mission et le gouvernement anglais. Le commissaire extraordinaire du gouvernement britannique, sir G. Portal, doit être arrivé actuelle-

(1) *Ép. aux Colossiens*, chap. I, v. 6.

ment sur les rives du Victoria-Nyanza ; dans quelques mois, son rapport paraîtra sans doute ; peut-être pourra-t-on conclure alors. Jusque-là, il faut se contenter de ce qui a été cnregistré, chemin faisant, dans ces chroniques (1). On peut y ajouter les quelques extraits suivants tirés d'un document distribué il y a quelques mois déjà au parlement anglais.

On accuse couramment le capitaine F.-D. Lugard d'avoir été un fauteur de troubles dès son entrée dans le pays. Il y est arrivé vers le 13 décembre 1890 (2). Le 20 janvier 1891, le P. Brard écrivit en ces termes au capitaine Lugard : « Ils (les ba-Ganda) acceptent votre protectorat parce qu'ils trouvent chez vous liberté, justice et protection » (3). Mgr Hirth s'exprimait comme suit, le 22 février suivant, en s'adressant au même officier : « L'accueil bienveillant que nos missionnaires ont toujours trouvé auprès de vous quand il s'agissait des difficultés qui s'élevaient entre les deux partis, — les protestants et les catholiques, — m'encourage à venir vous exposer aujourd'hui une question, etc. » (4). Dans une autre lettre, le 22 mars, l'évêque romain disait : « La paix et la justice que vous vous efforcez de rendre au pays vous auront bientôt concilié tous les esprits justes et droits. Les catholiques, encouragés par cet acte de haute justice, vous porteront, je pense, dorénavant en toute confiance tous les griefs » (5).

Quant à la façon dont les hostilités furent commencées, le capitaine Lugard démontre péremptoirement, comme il ressort, du reste, de notre exposé en août dernier (6), qu'un

(1) Voir le *Journal des Missions*, 1892, pp. 258 et suivantes, pp. 399 et suivantes, et 1893, pp. 98 et suivantes.

(2) Voir le *Journal des Missions*, 1892, p. 259.

(3) *Further Papers relating to Uganda* (*Africa n°* 12). Londres, janvier 1893.

(4) *Further Papers relating to Uganda.*

(5) *Further Papers relating to Uganda.*

(6) Voir le *Journal des Missions*, 1892, p. 399.

meurtre l'avait forcé à intervenir, que son messager, dou-Walla avait été insulté, que l'affaire était engagée entre le parti catholique ou français (*wa-Franza*), comme on dit en ou-Ganda (1), et entre l'autorité représentée par le capitaine Lugard. Les ba-Ganda protestants avaient remis leur cause au capitaine et se tenaient tranquilles; ils savaient qu'ils étaient en minorité et beaucoup plus faibles que les catholiques. Voici pour corroborer cet exposé de la situation, une lettre de Mgr Hirth, du 21 janvier 1892 : « Je ne puis m'empêcher de vous répéter ce que tout le pays redit. Les protestants ne se battront jamais que sur l'ordre de Kampala (c'est-à-dire du fort occupé par le capitaine Lugard). Moi-même, capitaine, je connais assez les ba-Ganda pour partager la même conviction » (2). Or, il ressort de tous les témoignages que le capitaine Lugard n'a pas ouvert les hostilités. La responsabilité en retombe tout entière et de tout son poids sur le parti catholique; elle pèse, en partie du moins, sur les missionnaires catholiques : s'ils l'eussent voulu, ils auraient pu pacifier leurs adhérents. Malgré cela, l'opinion publique continuera à parler « de la persécution des catholiques dans l'ou-Ganda. »

Et combien l'on s'indigne encore contre les traitements infligés aux prêtres romains! Notons plutôt leur propre témoignage. Peu avant le combat du 24 janvier 1892, le capitaine fit inviter l'évêque et les pères blancs à se réfugier au fort de Kampala. Mgr Hirth dit à ce propos : « La proposition n'était pas acceptable. Nous nous exposions à être évidemment massacrés sur le chemin et nous laissions derrière nous la mission au pillage » (3). Au moment même, l'évêque donna à M. Lugard une autre raison ; il lui fit écrire par le P. Gau-

(1) Voir le *Journal des Missions*, 1893, p. 98, note 1.
(2) *Further Papers relating to Uganda.*
(3) *Les Missions catholiques*, 1892, p. 261; comp. le *Journal des Missions*, 1892, p. 404.

dibert : « Monseigneur vous remercie de votre bonté. Étant indisposé, il ne peut se rendre à Kampala » (1). Quelque raison qu'eût Mgr Hirth pour refuser l'offre du capitaine, il faut reconnaître que la protection de l'autorité anglaise avait été offerte aux pères.

Enfin, leurs mauvais traitements, quand après les combats ils durent se rendre au fort. Voici comment les pères apprécient cette prétendue captivité : « Nous ne voulons pas quitter votre maison, écrit le R. P. Levesque au capitaine, sous la date du 8 mars 1892, sans vous exprimer tous nos remerciements pour la généreuse et sympathique hospitalité que vous avez bien voulu nous donner » (2). Et le P. Guillermain, après avoir quitté le fort depuis quelques heures, envoie au capitaine Lugard ce billet écrit au crayon : « Nous vous remercions bien sincèrement de votre bonté. Nous sommes heureux de vous dire que jusqu'ici aucun incident désagréable ne s'est produit. Au contraire, nous avons partout rencontré des visages sympathiques. Encore une fois merci », etc. Et le lendemain, 9 mars, ce même prêtre ajoute : « Nous devons tout le succès de notre voyage à votre bonté, Monsieur le capitaine », etc. (3). D'autre part, ce même P. Guillermain écrit à son évêque, lequel transmet la missive avec commentaire à Mgr Livinhac, à Alger : « Nous sommes ici (c'est-à-dire au fort de Kampala) traités comme les derniers des hommes, devenus la risée des protestants qui viennent nous regarder comme des bêtes de ménagerie. Quelles tortures de cœur ! Combien de temps va durer notre esclavage ? Quelle ignominie pour la France que de voir des prêtres, ses enfants, prisonniers dans un fort anglais et bafoués comme de vils scélérats » (4).

(1) *Further Papers*, etc. C'est le seul de ces billets qui soit rédigé en anglais : «*Monsignor thanks you for your kindness. Being indisposed, he cannot go up to Kampala.* »

(2) *Further Papers relating to Uganda.*

(3) *Further Papers relating to Uganda.*

(4) *Les Missions catholiques*, 1892, p. 272.

Il ne peut plus être question de savoir ici qui a raison, le capitaine Lugard ou les prêtres catholiques. Le capitaine anglais est d'accord avec le P. Guillermain, suivant la première manière de cet ecclésiastique. La contradiction n'existe plus qu'entre les sentiments exprimés par les pères et signés de leurs noms dans leur correspondance avec le capitaine Lugard, et entre leur seconde manière, c'est-à-dire la correspondance de ces mêmes pères, communiquée aux journaux européens. Quand disent-ils la vérité ?

Devant une pareille alternative, l'historien impartial admet comme correspondant à la réalité, la version qui réunit deux témoignages concordants et d'origine différente. Donc, le récit du capitaine Lugard, d'accord avec la première manière des pères, doit exprimer la vérité sur ce point particulier en litige. Le récit publié et répandu par les journaux catholiques et accepté par l'opinion publique est une erreur, ou, si on ne la rétracte pas, un mensonge.

Il y a quelque temps que nous n'avons plus visité le Japon (1). Le tableau ci-dessous résume, autant que peuvent

ANNÉES	MISSIONNAIRES	AIDES FÉMININES NON MARIÉES	STATIONS	ANNEXES	ÉGLISES INDIGÈNES ORGANISÉES	PASTEURS INDIGÈNES	CHRÉTIENS ADULTES	ADULTES BAPTISÉS DURANT L'ANNÉE
1886	128	85	50	211	193	93	14.815	3.640
1887	148	103	69	316	221	102	18 019	5.020
1888	177	124	72	324	249	142	23.544	6.950
1889	200	171	84	448	274	135	28.977	5.007
1890	214	189	93	423	297	129	30.820	4 431
1891	209	178	97	381	323	157	33.390	3.718
1892	219	201	119	537	365	233	35 534	3.731

le faire des chiffres, la marche du christianisme dans l'empire du Soleil levant (2). On voit qu'il y a un ralentissement

(1) Voir le *Journal des Missions,* 1890, pp. 234 à 237.

(2) Les chiffres du tableau sont extraits des études statistiques sur

sensible dans le nombre des conversions depuis 1889. Le chiffre des baptêmes annuels diminue depuis lors, l'augmentation annuelle des chrétiens n'atteint plus en moyenne que la moitié du taux moyen des années antérieures. La raison de cet arrêt est assez instructive ; on voit une fois de plus combien les événements de l'histoire du monde agissent momentanément sur l'histoire de l'Église. C'est de 1889 que date au Japon l'ère politique nouvelle qui a doté ce pays d'un parlement. On pensait alors que le Japon allait entrer incontinent dans le concert des nations occidentales ; on croyait que l'exterritorialité des Européens et des Américains, c'est-à-dire leur droit de se réclamer de la juridiction spéciale de leurs consuls (1), allait être supprimée ; un Français, M. Boissonnade, préparait déjà, sur l'ordre du gouvernement, un code civil japonais élaboré à l'européenne. Mais les ultra-patriotes japonais demandèrent l'abolition totale et immédiate de tous les privilèges de l'exterritorialité; leur patriotisme s'exalta jusqu'au fanatisme quand cette satisfaction leur fut refusée. Il en résulta une réaction contre tout ce qui est étranger; même, quelques missionnaires furent maltraités. Le mot d'ordre qui se répand de plus en plus, est : « Le Japon aux Japonais. »

Cependant les expériences du régime parlementaire au Japon ont montré combien le pays est encore peu mûr pour ces innovations. Le premier parlement a dû être dissous à la fin de 1891 ; il y avait incompatibilité complète entre le pays légal et les ministres nommés par le souverain. L'empereur a changé le cabinet ; la présidence du conseil a passé des mains du comte Matsoukata entre celles du comte Ito ; et malgré cela, le parlement de 1892 n'a pas été plus accommodant, ni moins bruyant que le précédent. Il a fallu ajourner

---

le Japon que l'agent de la Société biblique américaine, le révérend H. Loomis, à Yokohama, publie depuis un certain nombre d'années; voir le *Missionary Herald* (Boston), 1888, p. 169 ; 1889, p. 209 ; 1890, p. 183; 1891, p. 143; 1892, p. 273; 1893, p. 134.

(1) Voir le *Journal des Missions*, 1889, pp. 352 et suivantes.

l'introduction du nouveau code civil; les conflits se succédaient et s'aigrissaient dans les deux chambres ; les provinces commençaient à s'émouvoir et à s'agiter. Tout récemment, l'orage fut conjuré par une mesure originale (1); mais ce n'est qu'une palliation.

Le christianisme, importé par des étrangers, a jadis profité largement de la popularité dont jouissait tout ce qui venait du dehors. Aujourd'hui, il souffre de même de l'hostilité que l'exaspération du sentiment national japonais oppose à tout ce qui est étranger. D'où la diminution de certains chiffres dans le tableau statistique donné ci-dessus. Parmi les chiffres qui n'ont pas cessé de progresser dans une proportion croissante, on remarque ceux des Églises organisées et des pasteurs indigènes. C'est là un signe consolant ; encore y a-t-il un écueil. Tout pousse trop vite, tout est hâtif dans l'évolution actuelle du Japon. « Le Japon est un écureuil, disait naguère un évêque américain, la Chine, une tortue. » L'Église japonaise réclame trop intempestivement peut-être l'émancipation de toute tutelle occidentale. « Le christianisme européen, écrivait, il y a deux ans déjà, le pasteur Yokoï-Isé (2), s'est développé sous l'influence de la pensée grecque et du droit romain. Le christianisme de l'extrême orient doit tenir compte des formes de notre esprit, telles que les révèlent le bouddhisme et le confucianisme... Ici, en particulier, notre théologie doit être japonaise, purement japonaise... Il ne faut pas surtout que nos Églises soient des colonies étrangères dans notre patrie. » Qui mieux que nous, en France, peut sympathiser avec de pareilles aspirations ? Qui ne les comprendrait en face du christianisme britannique et de ses méthodes un peu trop à l'emporte-pièce? Mais, à la vé-

(1) Le Mikado renonce pour six ans à 1,200,000 francs de sa liste civile et demande à tous les officiers militaires et civils l'abandon d'un dixième de leurs traitements pour équilibrer le budget de la guerre et de la marine, contre lequel les représentants s'étaient insurgés (*Revue encyclopédique*, 1893, p. 253).

(2) D'après l'*Allgemeine Missions-Zeitschrift*, 1891, pp. 251 et suivantes.

rité contenue dans la thèse de M. Yokoï-Isé, il pourrait se mêler un faux orgueil national ; les conséquences se manifesteraient sous forme de déviations regrettables, de maladies spirituelles et morales dont la lente guérison pourrait compromettre sérieusement les progrès de l'Évangile.

Et combien le christianisme a besoin encore de multiplier au Japon ! La population y est estimée à environ quarante millions ; elle augmente annuellement d'environ quatre cent mille âmes (1). Par contre, le total de la population chrétienne de toutes les confessions doit se monter à peine à cent cinquante mille âmes (2). On a calculé qu'il y a au Japon, autant de fois cinq temples païens qu'il y a de fois deux chrétiens évangéliques, et dix mille prêtres bouddhiques de plus que de chrétiens évangéliques adultes. Comment ne pas s'associer aux vœux formulés récemment par le pasteur Kozaki (3), président actuel de l'école Dochicha (4), de Kyôto : « Le nouveau Japon n'existe pas encore ; c'est une chose de l'avenir. Un grand idéal nous est proposé... Il s'agit de fonder ici, au milieu de nous, le royaume du Christ. Ils sont encore peu nombreux les chrétiens japonais ; mais s'ils sont bons, ils sont l'âme de la nation. »

F. H. K.

---

(1) En 1889, on comptait sur une population de 40,072,020 habitants, 1,209,910 naissances et 808,680 décès (*Calwer Missionsblatt*, 1891, p. 47).

(2) Soit environ 45,000 catholiques, 25,000 orthodoxes russes et 75,000 protestants de tout âge.

(3) Dans le *Japan Mail*, d'après *the Christian*, du 20 avril 1893, p. 11.

(4) Voir le *Journal des Missions*, 1890, p. 236.

Le gérant : ALFRED BOEGNER.

Paris. — Imprimerie de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 17662.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

Paris, le 23 juin 1893.

Les attaques dont la Société des missions et une partie de notre protestantisme viennent d'être l'objet ne doivent pas nous intimider, ni nous faire perdre de vue le vrai caractère de notre œuvre.

Nous ferions en vérité trop d'honneur à ceux qui, incapables de comprendre un élan de charité désintéressée, un zèle vraiment apostolique, s'obstinent à dénaturer nos entreprises et à suspecter nos intentions, si, par crainte de ce qu'ils peuvent penser et dire, nous abandonnions quelque chose de nos principes et rougissions le moins du monde de notre drapeau.

Ce drapeau, c'est celui de Jésus-Christ, notre Chef et notre Roi. A Dieu ne plaise que nous l'abaissions devant qui que ce soit !

Oui, nous sommes patriotes et nous le restons, sachant qu'il n'y a nulle incompatibilité entre l'amour ardent, profond, que nous portons à notre pays et le service de notre Maître. C'est Lui qui a mis cet amour dans notre cœur ;

nous pouvons donc obéir à ses inspirations sans sacrifier rien de ce que réclame de nous la cité de Dieu; bien certains, au contraire, que toute bonne œuvre faite pour Dieu et les hommes honore et sert la patrie de ceux qui l'accomplissent.

Mais si nous tenons à défendre contre tout soupçon notre réputation patriotique, si nous repoussons avec horreur la seule idée d'une solidarité politique avec l'étranger, nous maintenons, avec une égale énergie, notre droit et notre devoir, comme hommes, de rester solidaires de tout ce qui est humain; et, comme chrétiens, comme protestants, de rester en communion avec la chrétienté protestante tout entière.

Comme hommes, nous affirmons, d'accord en cela avec les plus nobles traditions, avec le génie le plus authentique de notre pays, notre droit d'écouter toute plainte, de protester contre toute iniquité, de servir toute cause intéressant l'humanité.

Comme chrétiens, nous restons unis, dans la foi et dans les travaux de la charité, à tous les chrétiens évangéliques, à tous ceux qui, dans tous les pays, confessent et adorent avec nous Jésus-Christ, trouvent en Lui le pardon gratuit des péchés et la liberté, et espèrent de Lui la délivrance finale et la suprême réconciliation du genre humain.

Ne laissons pas à la science, ne laissons pas au parti socialiste l'honneur d'affirmer cette solidarité générale dont l'Évangile a parlé le premier, et dont seul il fait une réalité. Ne soyons pas moins chrétiens que les catholiques qui, patriotes comme ils le sont, savent bien ne pas rompre le lien spirituel qui unit entre elles toutes les branches de la catholicité.

Nous sommes une minorité, et notre petit nombre nous expose à être mal compris et mal jugés. Mais ce n'est pas une raison pour avoir peur. « Ne tremble pas devant eux, disait l'Eternel au prophète, de peur que je ne te fasse moi-même trembler! » Forts de notre bonne conscience, allons droit

notre chemin, et rallumons en nous l'esprit de nos pères, le vrai esprit protestant, qui, pas plus que l'esprit des chrétiens primitifs, n'a jamais été un esprit de lâche timidité, mais qui est un esprit de force et de charité, en même temps que de sagesse.

C'est en restant nous-mêmes, en accomplissant avec une entière fidélité, où qu'elle nous mène, la tâche que Dieu nous confie, que nous servirons le mieux l'Evangile et la patrie elle-même.



LA QUESTION DE MADAGASCAR (1)

Ce n'est pas la polémique dont nos grands journaux ont retenti, ces dernières semaines, qui a conduit le Comité à s'occuper de Madagascar et qui l'amène à en parler aujourd'hui à nos Églises. Cette question est à son ordre du jour depuis plusieurs années, et si l'attention persévérante qu'il y a apportée n'a abouti jusqu'à présent à aucune entreprise, la raison n'en est pas dans un manque de bonne volonté ou d'initiative. Ce sont les circonstances qui lui ont imposé la réserve où il s'est tenu jusqu'à ce jour.

Cette réserve n'a cependant pas été jusqu'à l'abstention. Loin de là. On sait qu'après avoir, au cours de la guerre de 1883-85, déclaré que l'envoi de pasteurs dans les Eglises malgaches, Églises régulièrement constituées, ne lui paraîtrait possible qu'en vertu d'un accord avec ces Églises, le Comité s'empressa, après la conclusion du traité qui mit un terme aux hostilités, en 1886, de mettre à la disposition du gouvernement un pasteur distingué, M. H. Lauga, alors président du Consistoire de Montcaret, pour faire une enquête sur la situation religieuse de Madagascar et sur les mesures

(1) La nécessité de traiter, dans cette livraison, la question de Madagascar, et l'abondance des matières, nous ont obligés, à notre grand regret, d'ajourner plusieurs lettres de nos missionnaires. (*Réd.*)

que pourrait comporter cette situation au point de vue protestant. Mais cette démarche ne fut point suivie d'effet, le ministre des affaires étrangères d'alors, M. de Freycinet, tout en exprimant sa reconnaissance de l'offre du Comité, ayant déclaré que l'enquête en question n'entrait pas, à ce moment, dans ses vues (1).

Ces faits, publiés en leur temps, ont montré à nos Églises que, dès le jour où un traité est venu établir entre la France et Madagascar une relation nouvelle et prépondérante, nous nous sommes préoccupés des devoirs que cette situation pourrait éventuellement imposer à notre protestantisme.

Le moment est-il venu où ces devoirs se présentent avec assez de clarté pour qu'il soit possible de les définir et surtout de les accomplir?

Pour répondre à cette question, il est nécessaire de se faire avant tout une idée juste de la situation, et spécialement de la situation religieuse de Madagascar. Cette situation est infiniment moins simple qu'on ne se le figure généralement. Une partie des jugements que l'on porte de temps à autre sur ce sujet résulte de données fausses ou incomplètes. De là un premier devoir : se rendre compte nettement de l'état des choses. Nous allons nous efforcer, dans les pages qui suivent, d'en donner un aperçu aussi exact que possible : une seconde partie, qui paraîtra ultérieurement, sera réservée à nos conclusions (2).

I

Rien n'est indifférent quand il s'agit de connaître l'état moral et religieux d'un peuple. La contrée qu'il habite, sa

(1) Voir, sur ces démarches et sur la correspondance échangée antérieurement, *Journal des Missions*, 1887, p. 41.

(2) Il n'a pas dépendu de nous de faire paraître simultanément les deux parties de ce travail. Mais, à l'heure où nous mettons sous presse, une information importante nous fait encore défaut par suite de circonstances indépendantes de notre volonté : nous devons donc ajourner à plus tard la fin de cette étude.

race, son histoire, contribuent, chacune à sa façon, à lui créer une physionomie spéciale (1).

Madagascar est une des plus grandes îles du monde; sa superficie dépasse d'un septième celle de la France. Sa configuration géographique est telle que les destinées du pays et de ses habitants devaient forcément en être influencées. L'île toute entière est dominée par un vaste plateau qui en couvre à peu près la moitié, et que surmonte encore, comme une forteresse naturelle, un massif montagneux, l'Ankaratra. La partie basse de l'île, bordant le littoral, est, en général, basse et malsaine. Le plateau central, par contre, est aride et d'un aspect désolé, mais l'air y est salubre.

La population de l'île dépasse peut-être trois millions d'habitants. Elle est de race malaise, avec des additions de sang nègre et arabe. Mais c'est l'élément malais qui prédomine, avec les deux grandes variétés que l'on trouve dans la Polynésie : le type noir auquel appartiennent les tribus côtières, et le type clair qui prédomine sur le plateau. Les divers dialectes malgaches rentrent de leur côté dans la famille des langues malaises. Les différences de ces dialectes n'empêchent pas les tribus de se comprendre d'un bout à l'autre de l'île. Ethnographiquement, Madagascar se rattache donc, non à l'Afrique, mais à l'Océanie. La science incline à croire qu'il en est de même au point de vue géologique.

Malgré cette unité fondamentale d'origine, les tribus qui se partagent l'île présentent une grande variété. La supériorité appartient, au dire des témoins oculaires, aux *Hovas*, qui occupent, au nombre d'environ un million, la citadelle montagneuse dont nous parlions plus haut, et qui est connue sous le nom d'Imérina, ou Emyrne. Le domaine des Hovas, ou Ankova, s'étend d'ailleurs bien au-delà du massif de l'Ankara-

(1) Nous renvoyons, pour les détails, à deux articles de M. F. H. Krüger, parus dans le *Journal des Missions*, 1886, p. 144 et 191. Les renseignements qu'on va lire sont empruntés en partie à ce remarquable travail, qui condense une somme considérable de faits en quelques pages claires et bien ordonnées.

tra et comprend une partie du plateau central. Le reste de ce plateau, du côté sud, est occupé par les Betsiléos, dont on estime le chiffre à 600,000 et qui se sont de bonne heure soumis aux Hovas. Reste la partie basse du pays. Elle est habitée, du côté oriental, par les Betsimisarakas (au nombre d'environ 400,000), et du côté ouest, par les Sakalaves, que l'on évalue à 1 million.

La situation géographique, autant, et peut-être plus encore que la race, assurait la prépondérance aux Hovas. Un fait met en pleine lumière la différence qui les sépare des autres tribus malgaches. Les Hovas ont, depuis un siècle, une histoire; les Sakalaves, les Betsimisarakas n'en ont pas. Éparpillés en petits groupes sans cohésion et sans unité nationale, ils répètent, année après année, les incidents, toujours les mêmes, de la vie primitive.

Nous ne pouvons raconter ici, malgré le puissant intérêt qui s'y attache, l'histoire des Hovas. Elle se résume en deux faits : au dehors, l'extension graduelle de leur pouvoir sur les autres tribus; au dedans, l'introduction et les progrès rapides du christianisme.

La suprématie des Hovas, effective sur le plateau central, semble, se réduire dans une portion des contrées basses de l'île, à l'occupation d'un certain nombre de points fortifiés, en dehors desquels les tribus, sakalaves et autres, conservent une indépendance effective. Les souverains hovas n'en portent pas moins le titre de rois de Madagascar.

Quant à la propagation du christianisme, elle se lie étroitement aux destinées des Hovas et s'est poursuivie au milieu de péripéties qui font de l'histoire religieuse de Madagascar un fait unique dans les annales des missions protestantes. L'analogie avec les premiers siècles chrétiens est frappante : il n'y a manqué ni les persécutions sanglantes, ni les martyres, ni une conversion royale qui, semblable à celle de Constantin, a déterminé l'entrée en masse des païens dans l'Église.

C'est la Société des missions de Londres qui, la première,

a apporté l'Évangile à Madagascar. Les premiers messagers y pénétrèrent en 1820 et furent reçus à Antanarivo ou Tananarive, la capitale des Hovas, par le roi Radama I. Jusqu'en 1836, ils purent continuer leurs travaux sans être molestés; à ce moment, la reine Ranavalona, qui avait succédé en 1828 à son mari, les expulsa de l'île; ils n'y purent rentrer qu'en 1861, après le règne long et sanglant de cette femme, véritable Néron malgache. Dès lors, les progrès de l'Évangile furent rapides. Après deux règnes moins importants, Ranavalona II monta sur le trône, et peu après son avénement, en 1869, se fit baptiser publiquement. Les idoles furent brûlées, une ère nouvelle commençait. Une réaction en faveur du christianisme amena des foules au baptême. Les missionnaires firent de leur mieux pour conjurer le péril que cet assaut d'un nouveau genre faisait courir à l'Église. Ils ne purent empêcher une pénétration au moins partielle du monde dans le sanctuaire. Les effets de cette confusion se feront sentir longtemps encore. Les missionnaires sont les premiers à les constater et à les combattre.

On ne saurait exagérer l'importance des faits que, faute de temps et d'espace, nous avons dû résumer en quelques lignes. Ils créent à l'Église malgache une physionomie unique dans l'histoire contemporaine. Les trente années de persécution qu'elle a traversées, le souvenir de ses martyrs, l'impression laissée dans les cœurs par le retour des missionnaires, par la conversion de la dynastie, par l'immense élan des masses vers l'Évangile, toutes ces raisons expliquent certainement les déficits actuels du christianisme malgache; mais elles font comprendre aussi les racines profondes que la vérité chrétienne a jetées dans les cœurs et les attaches qui unissent le peuple hova à la Société de Londres, si étroitement mêlée à son histoire nationale.

Il est temps de donner une idée de l'état actuel des forces chrétiennes à l'œuvre à Madagascar.

La Société de Londres, venue avant les autres, est aussi la

plus fortement représentée. On sait que cette Société est soutenue principalement par les *congrégationalistes*, connus aussi sous le nom de *dissidents* ou *indépendants*. Elle compte 27 stations qu'entoure un réseau de 1,255 annexes; 29 missionnaires européens, plus 4 dames missionnaires non mariées. Les pasteurs indigènes consacrés sont au nombre de 895; les évangélistes indigènes, de 4,298; les membres d'Eglise, de 49,585; les adhérents, de 204,149. Les écoles, au nombre de 893, comptent 66,348 élèves des deux sexes. La dépense totale imposée à la Société de Londres se monte à 517,875 fr., dont il faut défalquer 118,150 francs, produit des écolages et des collectes faites dans les Eglises indigènes; la dépense restant à la charge de la Société se monte à 399,725 francs; en chiffres ronds, à 400,000 francs.

Comme champ d'action, la Société de Londres évangélise, avant tout, les Hovas; cependant, quelques-unes de ses stations se trouvent dans le pays des Betsiléos et dans d'autres districts plus éloignés.

Outre la mission proprement dite, la Société possède à Madagascar une série d'établissements scolaires supérieurs, dont quelques-uns ont atteint un remarquable développement. Ce système comprend : un collège théologique, avec 32 étudiants réguliers; une école normale, avec un chiffre d'élèves allant de 276 à 350; une école supérieure de jeunes filles, dite école centrale, ayant eu, l'an dernier, jusqu'à 237 élèves inscrites; enfin, une école, dite école du palais, avec 230 élèves (1).

On voit quelles forces considérables, nous allions dire colossales, la Société de Londres a mises en ligne à Madagascar (2). Et cependant, ces forces ne représentent qu'une

(1) Tous ces chiffres sont empruntés au 98e rapport de la Société des missions de Londres, paru en 1892.

(2) La mission entretenue à Madagascar par la Société de Londres équivaut, à elle seule, à toutes les autres œuvres poursuivies par cette Société.

fraction des missions protestantes à l'œuvre dans la grande île africaine.

Un fait remarquable est l'existence, parallèle aux congrégations se rattachant à la Société de Londres, d'une Eglise indépendante de toute direction européenne.

C'est l'*Église royale*, dont le lieu de culte central est dans l'enceinte même du palais royal (de même que l'école mentionnée plus haut), et qui est desservie par des pasteurs indigènes. Cette Eglise date de la conversion de Ranavalona II. Elle représente un premier effort de la chrétienté malgache pour se suffire à elle-même. Elle comptait, en 1886 : 194 congrégations, toutes situées dans la banlieue de Tananarive, autant de pasteurs, 12 évangélistes, 20,000 membres communiants, 60,533 adhérents, 188 écoles primaires et 14,095 écoliers. Nous n'avons pas trouvé de statistique récente de cette Eglise. Ajoutons que, tout indépendante qu'elle est, elle reste sous le patronage de la Société de Londres, dont elle est comme une fille majeure.

La *Société des Amis*, connue sous le nom de *Quakers*, est venue apporter, dès 1869, un précieux concours à sa devancière. Les Quakers sont bien connus pour leurs principes philanthropiques et pour leur antipathie pour toute organisation ecclésiastique proprement dite. Ils ont même renoncé aux sacrements, ce qui ne les empêche pas, à Madagascar, de se conformer, dans un intérêt de paix religieuse et de bon ordre ecclésiastique, aux usages de la Société de Londres. En vertu d'un arrangement à l'amiable, dont l'histoire des missions offre peu d'exemples, ils ont su coopérer avec les missionnaires de cette Société, sans que jamais cette collaboration soit devenue une concurrence. Ils desservent quelques-unes des écoles, une des Eglises de Tananarive et le district d'Imamo, au sud-ouest de la capitale. Voici quelques chiffres empruntés au dernier rapport de cette Société (1) :

(1) *Twenty fifth Annual Report of the Friends foreign Mission Association*. Londres, 1892.

Les missionnaires hommes sont au nombre de 12, plus 3 médecins missionnaires. L'œuvre embrasse 139 Eglises indigènes, comptant un total de 3,161 membres et de 14 410 adhérents; il y a 404 prédicateurs indigènes, 14,862 écoliers, dont 7,749 ont été présents aux derniers examens.

Les Quakers possèdent, en outre, une mission médicale qui se fait, elle aussi, en collaboration avec la Société de Londres. De plus, un Norwégien, le docteur Borchgrevink, surintendant de la mission norwégienne, fait partie du Comité directeur de l'œuvre. Nous avons sous les yeux le dernier rapport qu'elle a publié et qui sort de l'imprimerie que les Quakers possèdent à Tananarive. L'œuvre, qui est très considérable, se divise en plusieurs sections. La première, celle du service extérieur des malades, comprend six dispensaires médicaux et une léproserie; la seconde, celle du service intérieur, est la plus considérable. Elle consiste en un bel hôpital récemment construit. Le nombre des malades soignés dans cet hôpital en 1891 a été de 615. L'œuvre comprend encore une section très importante : la préparation de médecins et de garde-malades malgaches. Parmi les professeurs qui donnent l'enseignement médical, se trouve un indigène, le Dr Ralarosi, un des premiers membres de l'Académie de médecine créée à Tananarive par la mission.

L'année 1864 a vu s'établir à Madagascar une troisième mission, créée par la *Société de la propagation de l'Évangile.* Cette Société, complètement inféodée au parti de la Haute-Église, ou parti ritualiste, n'entretient que peu de rapports avec les autres œuvres protestantes. La mission ritualiste compte, à Madagascar : 1 évêque, installé à Tananarive en 1874; 27 pasteurs ou missionnaires consacrés, dont 9 Européens; 9,595 membres d'Eglise, dont 2,044 communiants, plus 2,589 adhérents; 72 écoles et 3,682 élèves (1).

(1) Ces renseignements sont empruntés en partie au dernier rapport de la Société de la Propagation (année 1892), en partie à des rapports antérieurs. Les statistiques de ces rapports sont fort incomplètes.

Depuis un an, la Société de la Propagation a entrepris une œuvre parmi les Sakalaves.

Il nous reste, pour achever la revue des forces protestantes à Madagascar, à mentionner une quatrième mission, la *mission norwégienne*, commencée en 1867, possédant, elle aussi, des établissements dans la capitale, mais dont les principaux efforts se portent sur les districts éloignés, entre autres sur les tribus sakalaves. La mission norwégienne, professant les principes d'un luthéranisme strict, est fortement organisée. Elle comptait, au commencement de 1891, 21 stations, 460 communautés indigènes; 25,359 chrétiens; 45,220 adhérents; 454 écoles; 28,405 écoliers; 20 pasteurs indigènes et 1,122 instituteurs indigènes; le tout sous la direction de 25 missionnaires consacrés.

Elle possède de plus une école de théologie, une école normale, une école médicale, un hôpital, un asile de lépreux, une école industrielle, une école primaire supérieure, une école pour enfants missionnaires, une imprimerie, un journal.

Quel est, en résumé, l'état actuel des forces protestantes en ligne à Madagascar?

D'après une statistique qui a paru ces derniers temps, dans divers journaux, les missions protestantes, tant anglaises que norwégiennes, compteraient à Madagascar: 112 missionnaires européens, 7,240 maîtres indigènes, plus de 119,803 élèves dans leurs écoles et plus de 359,994 fidèles. Elles ont quatre imprimeries, trois hôpitaux, une léproserie.

Nous ignorons comment ces totaux ont été obtenus. Pour le chiffre des missionnaires, on y est arrivé évidemment en faisant entrer en ligne de compte les dames missionnaires, dont nous ne possédons pas le chiffre. Voici nos propres totaux, dont nous ne pouvons garantir l'entière exactitude : missionnaires européens (sans les dames missionnaires), 78; ouvriers indigènes (pasteurs, évangélistes, maîtres d'école), 5,611; écoles, 1,846; écoliers, 117,402; membres d'Eglise communiants, 80,607; adhérents, 273,909. En additionnant

ces deux derniers chiffres, on arriverait à un total de 354,516 fidèles.

Quant au budget total de ces missions, il se monte, d'après les renseignements que nous possédons, à 899,644 fr. 30. Il doit dépasser actuellement 900,000 francs. La statistique citée par la *Revue bleue* (livraison d'avril, p. 440) donne un budget total de 1,300,000 francs, ce qui nous paraît exagéré.

En regard de ces diverses œuvres protestantes vient se placer la *mission catholique*, commencée vers 1861 ou 1862 par le Père Jouen de la Société de Jésus. D'après les renseignements communiqués au *Temps* par un membre de cette Société, le Père Caussèque, cette mission possède un personnel européen de 114 personnes ; 641 maîtres indigènes ; 17,338 élèves dans les écoles et 130,000 adhérents environ. Elle a une imprimerie, une léproserie et un observatoire astronomique.

Une question se pose au terme de cette revue. Où en est actuellement l'évangélisation de Madagascar ?

Au point de vue stratégique, si l'on peut ainsi parler, le champ de travail est occupé. Entre les quatre puissantes Sociétés qui y sont à l'œuvre (sans parler de l'Église romaine) et les Églises malgaches, appelées certainement à prendre une part de plus en plus grande à la conquête chrétienne de leur pays, cette conquête n'est plus qu'une question de temps. Sans doute, une grande portion de la population est encore païenne. Mais il en est des progrès de l'Évangile comme des guerres ordinaires : un pays dont les places fortes sont occupées peut être considéré comme virtuellement conquis.

Ce n'est pas à dire, toutefois, que même dans les parties nominalement chrétiennes de l'île, l'œuvre de la mission soit terminée. Une forte proportion des Hovas eux-mêmes est encore païenne. Ceux qui font profession de christianisme sont souvent loin de mériter leur titre; la conscience, le caractère moral, l'état social sont en retard sur la profession extérieure du christianisme. L'esclavage domestique reste une des insti-

tutions nationales des Hovas; trop souvent l'apparence de la piété et du zèle recouvrt un fond de paganisme pratique resté intact : les idées, les mœurs sont loin d'être pénétrées par l'Évangile (1). Le fait, qu'il faut savoir reconnaître, n'a rien d'étonnant pour quiconque a étudié les Églises récemment sorties du paganisme et n'oublie pas à quel entraînement beaucoup d'Églises malgaches ont dû leur origine.

Il y a donc des ombres, des ombres très noires au tableau. Toutefois, et c'est par là que nous terminons, les côtés lumineux ne manquent pas. Les derniers temps ont vu de grands progrès s'accomplir; un réveil religieux s'est produit dans les rangs de la jeunesse, des sociétés indigènes se sont constituées pour la diffusion des Saintes Écritures et pour l'envoi d'évangélistes aux païens malgaches.

Un missionnaire qui récemment faisait un voyage d'inspection dans le district nord de Madagascar, exprimait à son retour la consolante assurance que si la grande île africaine a plus que jamais besoin des missionnaires européens, le christianisme y a cependant pris racine assez profondément pour

(1) Il est extrêmement difficile de se faire une idée de l'état moral et social des Hovas. Même les témoins oculaires s'expriment à ce sujet en termes presque contradictoires. Parlant de Madagascar, dont il a fait le sujet d'études de sa vie et où il a passé de longues années, un savant éminent, M. Alfred Grandidier, membre de l'Institut, disait en 1886, en séance des cinq Académies : « Après avoir longtemps repoussé toute idée de civilisation, les chefs, une fois bien convaincus de la supériorité de notre état social, qu'ils ont eu la rare intelligence d'apprécier à sa valeur, se sont décidés à favoriser le développement de l'instruction chez le peuple et ont, du jour au lendemain, le 21 février 1869, substitué le christianisme aux superstitions... Cette révolution morale, qui date de dix-sept ans, a déjà produit des effets heureux, en améliorant la condition du peuple, et en produira de plus heureux avec le temps. Ce n'est pas que la morale chrétienne ait triomphé, en si peu de temps, des mœurs et des croyances séculaires : l'éducation et l'instinct, le devoir et l'intérêt se disputent le cœur des Hovas comme celui de tous les hommes, et ce sont les passions mauvaises qui, chez eux, sont toujours les plus fortes. Cependant... on ne peut nier qu'une ère nouvelle et meilleure s'est ouverte pour Madagascar. Le progrès est réel. On n'est plus, en effet, à ce temps encore si triste et dont j'ai été le témoin attristé, où le mensonge, l'ingratitude, la trahison, l'assassinat n'inspiraient aucune horreur, où les crimes les plus odieux s'étalaient impudemment au grand jour, comme des actes louables...

« Ces mœurs barbares se sont peu à peu modifiées sous l'influence bienfaisante des idées chrétiennes, et l'état social tend à changer, au plus grand avantage de la population tout entière... » (*Revue bleue*, 1886, p. 562.)

être assuré de subsister, même dans le cas où tous les missionnaires actuellement à l'œuvre seraient obligés de se retirer. Dans une pareille extrémité, dit le témoin que nous citons, la foi chrétienne ne disparaîtrait pas : on la verrait non seulement conservée, mais encore propagée par les chrétiens malgaches.



CONSÉCRATION DE M. CHARLES BONZON

Cette émouvante cérémonie a eu lieu le 2 juin dernier à l'Oratoire, avec le concours d'un très grand nombre de pasteurs et d'une assistance fort nombreuse également. Après la lecture de la parole de Dieu, par M. le pasteur *Dumas*, M. *Alexandre Bonzon* est monté en chaire et a prononcé le discours de consécration sur ce texte de l'Apocalypse : « Sois fidèle jusqu'à la mort ». Avec une autorité que sa jeunesse et le lien de famille qui l'unit au candidat ne diminuaient en rien, l'orateur a rappelé au futur missionnaire tous les devoirs de sa charge ; en même temps il lui a prodigué les encouragements si nécessaires au jeune soldat de Christ, au moment où il quitte les siens pour rejoindre le champ de bataille. Au lieu de gâter, par une sèche analyse, le sermon de M. Bonzon, nous préférons en citer un passage, l'un de ceux qui nous ont le plus frappé.

« ... Ainsi la tristesse et le contentement te causent des émotions égales. Tu souffres et tu te réjouis. Tu n'ignores pas la grandeur des privations que ton départ nous impose, mais tu n'hésites pas pour cela, et ta décision première, que tu n'as jamais regrettée, te cause, en cet instant solennel où tu la ratifies publiquement, moins de regrets encore que jamais ! Eh bien, nous ne la regrettons pas, nous non plus. Que ton départ nous afflige, que la perspective des dangers auxquels tu seras infailliblement exposé fasse courir un frisson dans nos veines,

qui s'en étonnerait, et pourquoi nous en cacherions-nous ? Mais si notre douleur est vive, du moins elle est pure d'amertume et exempte de blâme. Nous sentons l'importance, la grandeur, le prix inestimable de ton futur ministère; nous le considérons comme un honneur ; nous voulons voir dans ton titre d'ambassadeur pour Christ, un privilège et une bénédiction. Nous te donnons librement, comme tu t'es donné toi-même. Et quand nous n'éprouverions pas, à l'égard de ta vocation, les sentiments que je viens d'exprimer, nous ne cesserions pas de l'approuver, car nous sommes persuadés qu'en agissant comme tu le fais, tu réponds à un ordre de Dieu, entendu dans le secret de ta conscience, et cette voix impérative, nous sommes trop jaloux de la respecter partout où elle se fait percevoir, nous savons trop combien il en coûte de la mépriser pour ne pas t'approuver de tout notre cœur d'avoir prêté l'oreille à son appel.

« L'approbation de ceux qui t'aiment le plus t'est précieuse, mon frère, je le vois; mais elle n'est pas la seule que j'aie à t'apporter. Mille témoignages se joignent au nôtre pour t'encourager à cette heure. Je crois entendre les nombreux frères qui t'entourent ici, te dire avec toute la force de leur conviction et toute l'autorité de leur expérience, eux qui connaissent mieux que toi et moi, dans leurs joies et dans leurs douleurs, la vie chrétienne et la vie pastorale : « Celui qui souhaite d'être évêque aspire à une charge excellente. » Je crois entendre les missionnaires qui t'ont précédé sur le sol africain, ceux que tu vas rejoindre au Congo, ceux qui moissonnent au Lessouto, ceux qui sèment au Sénégal et ceux qui défrichent avec larmes le sol douloureux du Zambèze, te crier du fond de leurs stations les plus lointaines, où quelques-uns d'entre eux achèvent véritablement de souffrir dans leurs corps les souffrances du Christ, que la vie de missionnaire est une belle vie, même au sein des plus grandes misères ; qu'il y a dans le renoncement complet, dans le don absolu de soi-même, des joies inexprimables, et que le jeune homme n'est pas à blâmer ni à plaindre, mais à féliciter bien

plutôt et à envier, qui consacre sa force, sa science et sa foi au salut des races déchues. Je crois entendre les accents mêmes des témoins qui sont dans le ciel, répétant, avec Ésaïe, le cantique d'Ésaïe : « Qu'ils sont beaux les pas de celui qui annonce de bonnes nouvelles, qui publie la paix », et la voix plus douce et plus forte du Témoin fidèle et véritable, du missionnaire céleste, de Jésus-Christ, te redisant : « Celui qui aura quitté sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, en recevra dans ce siècle cent fois autant, et dans le siècle à venir, la vie éternelle. » Écoute-les bien toi-même, mon frère, ces voix humaines et cette voix divine qui font écho à la voix de ton cœur, et réjouis-toi ce soir sans réserve de ce que ta conscience, ta famille, ton Église et ton Dieu, s'unissent pour t'approuver d'avoir entrepris cette carrière que le monde ne comprend pas, mais que Jésus-Christ bénit et au terme de laquelle, si tu es fidèle, Il te donnera la « couronne de vie », récompense suprême de tes travaux... »

M. *Ch. Bonzon*, ayant remplacé le prédicateur dans la chaire, a rendu compte en ces termes de sa foi et de la manière dont il comprend le ministère qui lui est confié :

« Amis qui êtes venus prendre part à cette cérémonie, et représenter autour de moi cette communauté de tous les chrétiens évangéliques qui me met à part aujourd'hui pour annoncer l'Évangile, n'attendez pas de moi un récit détaillé des circonstances qui m'ont amené à vous demander cette consécration. Certes, j'aurais plaisir à vous dire comment la conviction se créa peu à peu en moi que Dieu m'appelait en Afrique, à vous montrer cette conviction s'éclairant, et par là même qu'elle devenait plus consciente, se fortifiant pendant mon séjour à la Maison des missions et pendant une courte pratique du ministère. J'aimerais à rendre devant vous hommage à des noms vénérés : avant tout à celui de M. le pasteur Bersier, dont je crois revoir en ce moment même la noble figure telle qu'elle s'est gravée pour toujours dans mon souvenir au moment de mon instruction religieuse. J'aimerais à remer-

cier publiquement les hommes qui ont le plus contribué à mon éducation, qui ont, j'ose le dire, le plus versé en moi quelque chose de leur âme : M. le pasteur Hocart, à qui se rattachent mes premiers souvenirs d'éveil religieux; M. Boegner et M. Krüger, dont les ardentes convictions et l'amicale bienveillance font de la Maison des missions un foyer aussi doux au cœur qu'il est utile à l'esprit. Je voudrais adresser un souvenir reconnaissant à M. le pasteur Cuvier, que j'ai essayé d'aider dans sa tâche, et à tous ceux qui, avec lui, m'ont montré une affection si bienfaisante.

« Mais en m'attardant à ces souvenirs intimes je croirais manquer à votre attente. La consécration, ce choix d'un homme pour une œuvre, nous parle de l'avenir et non du passé. Ce que je désire dire et faire en Afrique, dans ce Congo français si nouveau que ma vie de jeune homme en a vu toute l'histoire, voilà ce que je dois vous déclarer nettement. Comme Néhémie, au moment de faire au roi des Perses une réponse qui allait décider de sa vie, chercha en Dieu sa force : « J'élevai, nous dit-il, mes yeux à l'Éternel et alors je répondis au roi » ; ainsi moi-même, avant de m'engager devant vous, je demande à Dieu de donner à ma parole une sincérité complète.

« Prêchez l'Évangile », dit l'apôtre; c'est là mon but; mais avant d'annoncer la bonne nouvelle d'une délivrance, il faut faire sentir à l'homme qu'elle lui est nécessaire. Reconnaître que l'on est pécheur, que l'on a besoin d'un Sauveur, le reconnaître non des lèvres seulement, mais du cœur, voilà ce qui conduit directement à Jésus-Christ. Rien ne peut être tenté pour les âmes indifférentes que de leur montrer leur responsabilité, leur culpabilité. Cela est nécessaire parmi nous, peuple christianisé; combien plus vis-à-vis des païens qui n'ont été façonnés qu'à des travaux matériels et dont les superstitions, différentes en cela du paganisme antique ou indou, ne renferment aucune trace d'idéal.

« Et cependant, il ne s'agit pas pour nous de créer dans ces âmes un sens nouveau; saint Paul connaissait les païens, et

c'est lui qui nous parle de lumières accordées à tous les hommes. Réveiller ces lueurs de conscience, rapprocher ces étincelles éparses pour en tirer un feu consumant, voilà quel sera mon premier but.

« Ne croyez pas cependant que je veuille, comme on l'a parfois souhaité, prêcher d'abord la loi avant de prêcher la grâce, donner le message de Jean-Baptiste avant de donner celui de saint Jean. Notre foi est un tout; ce serait la tuer que de la séparer en deux tronçons. Si j'en crois du reste ma propre expérience, rien ne peut rendre le péché plus tragique que de voir sa conséquence suprême, la mort de Jésus-Christ, du Fils de Dieu. Comme on ne juge de la profondeur d'un abîme qu'en voyant le pont qui a été jeté par-dessus, c'est en voyant tout ce qu'il a fallu pour me réconcilier avec Dieu que je sens combien j'étais loin de lui.

« En même temps que la loi, je prêcherai donc la grâce; je n'aurai pas honte de la folie de la croix. Je parlerai de Jésus-Christ et de ce qu'il a fait au milieu de nous. Je montrerai en lui le Messie promis par les prophètes, souhaité par tous les hommes, puisque toutes les religions parlent d'un révélateur, mais je montrerai en lui le Révélateur unique, le seul qui se soit affirmé, par sa vie et par sa mort autant que par ses paroles, comme réellement venu de Dieu, le seul qui ait pu dire « Moi et le Père nous sommes un ». Ah! Dieu me permettra-t-il de rencontrer sur mon chemin de ces âmes « naturellement chrétiennes », qui, en entendant ce message, en accepteront la sublime grandeur; qui, après une lutte longue ou brève, entonneront le cantique de Siméon : « Seigneur, tu laisses maintenant aller ton serviteur en paix, car mes yeux ont vu ton salut ? »

« Espérance sublime qui sera toujours mon réconfort, mais qui ne m'empêche pas de voir les difficultés; les yeux fixés sur la cime à atteindre, je n'en vois pas moins les côtes rocailleuses à gravir... »

Au nombre de ces difficultés, le candidat range sa tâche de civilisateur à laquelle il ne pourra se soustraire, non plus qu'à

ses obligations scientifiques; mais pour la bien remplir il restera fidèle à son devoir d'évangéliste, qui, bien compris, embrasse tous les autres.

« Le missionnaire, dit-il, est un envoyé; malheur à l'envoyé qui néglige son message pour d'autres soins; c'est comme une devise que je répète la parole solennelle de Paul : Malheur à moi si je n'annonce l'Évangile. »

Puis viennent des difficultés d'ordre intellectuel, tenant à la façon de penser de l'Européen, si différente de celle de l'Africain. Mais Dieu donnera au candidat de transformer assez son esprit pour qu'il se fasse tout à tous, pour qu'il soit Pahouin avec les Pahouins, comme aurait dit saint Paul.

Toutefois, cet obstacle n'est pas le plus grand, car il y a un langage que tous comprennent, c'est celui de l'amour. S'il peut dire aux noirs : « Voyez, je vous donne tout mon temps, toute ma vie », et qu'eux, à leur tour, puissent se dire les uns aux autres : « Voyez comme il nous aime », un grand pas sera franchi.

« Mais cette abnégation, poursuit M. Bonzon, ce dévouement complet, je suis loin de le trouver dans mon cœur, et c'est pourquoi je vous dis, comme tous ceux qui m'ont précédé dans la lutte : soutenez-moi de vos prières. Demandez à Dieu pour moi, non seulement maintenant, mais surtout au moment du combat, cette force qu'il ne refuse pas à ses enfants ».

Ce concours actif, il le demande tout particulièrement à ses contemporains qui ont le même but que lui. Il a confiance en eux et il tient à leur dire que s'il les quitte, ce n'est pas pour délaisser leur champ de bataille, mais pour l'étendre au contraire, pour tourner les positions de l'ennemi qu'ils attaquent.

« Et vous, ajoute-t-il, qui, hésitant encore, vous demandez si vous consacrerez au service de Dieu les forces qu'il vous a données, laissez-moi vous le dire, il y a de la joie pour celui qui cherche à suivre le Sauveur, et lorsque de durs sacrifices lui sont demandés, l'Esprit de Dieu le rend capable de s'y

soumettre, plus encore, d'en être reconnaissant. Mais bien que se sentant soutenu, il n'en tremble pas moins de son indignité. O Dieu, accomplis ta force dans ma faiblesse et donne moi ici-bas la fidélité et auprès de toi la couronne de vie ! »

Après ces paroles, le candidat est venu s'agenouiller au pied de la chaire, a pris les engagements d'usage et a reçu l'imposition des mains, pendant que M. le pasteur *Picard* prononçait la prière de consécration.

Le service s'est terminé par une courte allocution et par une prière du Directeur de la Maison des missions ; après quoi, tandis que l'assemblée se dispersait, les nombreux amis du nouveau missionnaire et de sa famille sont venus lui serrer la main et prendre congé de lui.

Le départ très rapproché du candidat, la présence de ses parents et de ses frères et sœurs ; l'intérêt qu'excite notre jeune mission du Congo, toutes ces raisons expliquent qu'un souffle d'émotion profonde ait traversé toute cette soirée.

Peut-être les attaques dirigées à ce moment même contre la Société des missions n'étaient-elles pas étrangères à cette impression. Rarement, depuis des années, les amis de notre œuvre s'étaient sentis aussi rapprochés les uns des autres, aussi pressés de s'unir dans le recours à Jésus-Christ, le seul Chef et le défenseur de nos missions.

ARRIVÉES ET DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

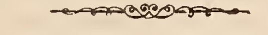
M. le docteur Jean Morin, missionnaire honoraire, est arrivé à Paris le 28 mai, avec sa famille. M. Morin a pu nous apporter de bonnes nouvelles de la santé de nos missionnaires. Il doit retourner au Sénégal après un court séjour en Europe.

M. le missionnaire et madame Marzolff sont arrivés à Paris, venant du Lessouto, le lundi 12 juin, après une traversée rendue plus lente par un accident survenu à l'hélice de leur navire, le *Dunnottar Castle*. Ils amenaient avec eux leur plus jeune enfant et le fils aîné de M. Christol. Après un court séjour parmi nous, M. et madame Marzolff sont partis pour l'Alsace.

Le missionnaire Dyke, dont nous avons annoncé la prochaine arrivée, est attendu incessamment. Il devait s'embarquer au Cap le 7, à bord de l'*Arab*.

M. Charles Bonzon a quitté Paris le mercredi 7 juin. Il a pu s'entretenir, à son passage à Lyon, avec les membres du Comité auxiliaire de cette ville. Le 9 au soir, il a pris congé des amis des missions de Marseille, dans une réunion convoquée au temple de la rue Grignan. Le lendemain, dans l'après-midi, le *Tibet* a levé l'ancre. Les dernieres nouvelles que nous ayons reçues de M. Bonzon sont datées d'Oran; elles portent la date du 12 et sont bonnes. Notre jeune frère sent naturellement le contraste entre la société qui l'entoure à bord et l'atmosphère d'affection où il a vécu ces derniers jours; il se recommande à nos prières.

Le départ de mademoiselle E. Smith, fiancée de M. E. Vollet, est définitivement fixé au 8 juillet. Mademoiselle Smith voyagera seule et fera la traversée à bord du *Spartan*.



M. LE PASTEUR C. JORDAN

Notre œuvre vient de faire une perte sensible dans la personne de M. C. Jordan, trésorier du Comité auxiliaire de Montbéliard.

Originaire de Genève, ayant exercé successivement le ministère à Chagey, dans le Doubs; à Fouday, l'une des Églises du Ban-de-la-Roche, et, depuis 1872, à Montbéliard, où il desservit jusqu'à sa mort l'Église évangélique indépendante,

M. Jordan fut toute sa vie l'ami de notre œuvre, à laquelle il collabora d'une manière plus directe dans les fonctions que lui avaient confiées ses collègues du Comité régional de Montbéliard. Il apartenait à ce petit groupe d'hommes qui considèrent avec raison la cause des missions comme solidaire de la foi évangélique elle-même et qui les servent toutes deux avec un égal amour.

Nous nous unissons aux regrets qu'a laissés ce digne et dévoué serviteur de Dieu et nous demandons au Maître de multiplier parmi nous les ouvriers dont sa moisson grandissante a si grand besoin.

DEUX FÊTES DE MISSIONS

Comité auxiliaire du Sud-Ouest.

Bordeaux, 27 mai 1893.

Monsieur et honoré directeur,

Vous serez heureux d'apprendre que la fête missionnaire du lundi de Pentecôte, organisée par les soins du Comité auxiliaire, a pleinement réussi.

Pourtant, au dernier moment, tout semblait compromis.

Privés de votre concours et de celui de M. Weitzecker, et gratifiés depuis vingt-quatre heures d'une pluie battante, à vues humaines, la fête allait être manquée.

Mais Dieu a confondu notre faible foi. A défaut des ombrages du château de Vidasse, c'est le joli temple de Pessac qui a abrité 400 puis 500 auditeurs. Si les assemblées n'ont pas revêtu le caractère pittoresque des réunions en plein air, elles ont certainement gagné en recueillement.

Dès le matin, M. Laforgue, dans son allocution de président, a saisi son auditoire en rendant un hommage touchant à la mémoire du fondateur des assemblées missionnaires dans le sud-ouest, M. Baptistin Couve. Signalant ensuite l'évé-

nement du jour, il s'élève avec indignation contre les allégations erronées récemment formulées contre notre œuvre; les amis des missions n'ont à recevoir de personne des leçons de patriotisme.

M. Dubois nous a montré l'origine du mouvement des missions modernes, la fondation de cette œuvre par William Carey, et la situation actuelle de l'évangélisation du monde. Au moment de conclure, en indiquant quel sera l'avenir des missions, M. Dubois, apercevant un grand nombre de jeunes gens, leur a adressé un sérieux et vibrant appel à la conversion d'abord, à la consécration à Dieu ensuite.

Il a également adjuré les chrétiens à devenir de fervents missionnaires à l'intérieur.

Cette émouvante conférence a été écoutée avec recueillement et avec fruit, mais le temps s'étant écoulé trop vite, M. Paul Monod a renoncé très gracieusement à traiter son sujet : « La Bible et les missions. »

La séance de l'après-midi a offert un intérêt aussi intense. Le temple semblait avoir été doué d'élasticité pour pouvoir contenir encore plus de monde que le matin.

M. S. Monnier, président, a montré que l'œuvre des missions est une œuvre de foi pour ceux qui partent comme pour ceux qui envoient les missionnaires. Beaucoup a été fait, mais il reste un grand nombre de contrées païennes à amener à la connaissance du Sauveur; les laisserons-nous longtemps sans Dieu? M. Monnier recommande la lecture et la diffusion de la brochure de M. Dieterlen, et 40 exemplaires ont été vendus à la sortie.

Après lui, M. Momméja donne lecture de votre lettre au Comité auxiliaire, ainsi que de celle que vous avez adressée au *Journal des Débats*.

Lecture aussi a été faite de la lettre de M. Weitzecker, exprimant ses regrets d'avoir été retenu par la maladie.

Enfin, M. Mathieu se lève pour nous entretenir de nos devoirs vis-à-vis des missions :

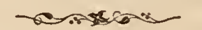
« Si M. Weitzecker est absent, dit-il, nous avons un grand

« missionnaire, le Saint-Esprit, il veut nous parler, écoutons-« le... Les missions ne font pas seulement du bien au dehors, « elles en font aussi parmi nous ; je suis un fruit des mis-« sions ; j'ai été converti par le moyen d'un missionnaire. » L'assemblée est à ce moment saisie d'une émotion profonde.

M. Mathieu montre ensuite qu'un chrétien vivant ne doit pas être hostile aux missions évangéliques, ni indifférent, mais qu'il doit s'occuper de cette œuvre, s'y intéresser, « être membre de l'affaire », comme le petit ramoneur dont il nous raconte l'histoire, l'aimer, aimer les missionnaires. Mais cet amour doit être pratique. Il faut donner, il faut faire donner, il faut se donner.

Ce compte rendu ne donne qu'une faible idée de notre fête. Il va sans dire que nous avons prié pour tous nos missionnaires, et nous sommes assurés que la journée du 22 a été vraiment bonne pour la cause des missions dans notre région.

Th. Escande.



Comité auxiliaire du Béarn.

Orthez, le 24 mai 1893.

Cher et honoré directeur,

La fête missionnaire que le Comité auxiliaire du Béarn, à peine âgé de quinze jours, s'est hâté d'organiser pour le lundi de Pentecôte, a bien réussi. Elle a eu lieu comme les deux fêtes précédentes à Baigts, comme vous savez, dans le bosquet Touzâa, qui semble tout désigné pour de semblables réunions, autant par les souvenirs historiques qui s'y rattachent que par le charme particulier que présente le bosquet lui-même. — Le ciel, d'une pureté si parfaite pendant des semaines, on peut même dire pendant des mois, semblait nous réserver pour la journée quelques-unes de ces ondées si ardemment désirées par tous pour nos champs trop

secs, mais qui sont toujours mal venues pour des réunions en plein air. Malgré ces menaces de pluie, le matin, un auditoire de 250 à 300 personnes venues de Cau, de Salies, d'Orthez et des campagnes environnantes, a pu se former. — Le Comité, ayant désigné M. le pasteur Deschamps, de Pau, pour présider notre première réunion, celui-ci, après avoir donné une pensée aux missionnaires décédés depuis notre dernière fête, en même temps qu'à notre cher et très regretté Baptistin Couve, de Bordeaux, qui avait tant contribué au succès de nos précédentes fêtes, nous a parlé des nombreux départs de missionnaires et institutrices que la Société des Missions avait eu la joie d'enregistrer; il nous a présenté ensuite un résumé rapide des différents champs de travail où s'exerce l'activité de la Société de Paris.

C'est à vous ensuite, cher directeur, que le président a donné la parole, quand il a communiqué à l'assemblée la lettre que vous avez eu la bonté de nous envoyer.

M. le pasteur Léon Bost, de Salies, nous a vivement intéressés en nous parlant de la mission dans l'*Ouganda*. Le zèle de nos frères étrangers ne doit-il pas augmenter notre amour en même temps qu'exciter notre libéralité en faveur de nos missions françaises?

L'après-midi, après les déjeuners champêtres, nous étions de nouveau réunis sous les ombrages du bosquet. La journée était très belle, aussi bien, un auditoire plus nombreux que celui du matin, 350 à 400 personnes, se presse-t-il autour de la tribune. M. le pasteur Cadier a présidé cette seconde réunion. M. Beigbeder, de Pau, nous lit un très intéressant travail sur l'*Origine des missions françaises*, jusqu'au départ de Lemue, Rolland et Bisseux. Enfin, M. le pasteur Carpentier, suffragant de M. Cadier, de Pau, dans un entretien, fruit de savantes et patientes recherches, nous dit *ce qu'il reste à faire dans le champ des missions*. Chacune des réunions a été commencée et terminée par la prière. On a, de plus, beaucoup chanté.

Que Dieu bénisse cette fête pour chacun de ceux qui y ont

pris part, et particulièrement pour notre Comité auxiliaire de Béarn, qui vient à peine de naître, et qui a besoin d'être puissamment encouragé! Nous avons eu aussi, à la fin de chaque réunion, une collecte pour les missions; nous avons de la sorte recueilli 108 fr. 65.

E. BALFET.

LESSOUTO

RAPPORT ANNUEL

de la Conférence au Comité.

Avril 1893.

Messieurs et très honorés directeurs,

La Conférence de vos missionnaires du Lessouto est en ce moment réunie à Cana. Non loin de cette station se trouve une grande caverne que quelques-uns d'entre nous ont visitée cette après-midi même; ils y ont ramassé des ossements humains à demi-calcinés. Ce sont les derniers vestiges des repas auxquels se livraient autrefois les cannibales réfugiés à l'abri des grands rochers qui couronnent la montagne de Cana. Nous avons touché ces débris avec une douloureuse curiosité. Puis nous nous sommes comptés, nous étions vingt missionnaires de l'Évangile, réunis pour s'occuper d'une œuvre toujours croissante et représentant 13,704 chrétiens et catéchumènes bassoutos. Nous avons pensé à la journée de demain : aux nombreux païens qui écouteront paisiblement et avec intérêt la prédication de l'Évangile, à la sainte Cène qui réunira beaucoup de chrétiens autour de la table du Seigneur, aux cantiques qui monteront de la terre vers le ciel et de nos cœurs vers Dieu. Le contraste entre le passé et le présent est frappant. Que sera l'avenir? A en juger par les choses actuelles, par les progrès constants et réguliers

de notre œuvre, l'avenir sera magnifique. Nous avons donc la joie et le devoir de commencer ce rapport en exprimant la reconnaissance et l'espérance dont sont remplis nos cœurs.

Nous venons de passer nos stations en revue, en prenant connaissance du rapport que chacun de nous nous a présenté sur son champ de travail. L'année qui vient de s'écouler a été rude à bien des égards. Une grande disette — nous allions dire une vraie famine, — causée par les ravages exercés l'été dernier par les sauterelles, a gravement entravé notre œuvre. Ce printemps, de nouveaux essaims de ces terribles destructeurs se sont jetés sur les moissons naissantes. Nous nous sommes crus perdus, tant nous nous sentions impuissants et désarmés devant ce fléau. Nous avons crié à Dieu, et il nous a exaucés. Les sauterelles ont disparu comme par enchantement, et maintenant l'abondance règne dans tout le pays. Nous constatons aujourd'hui que les temps d'épreuve que le Lessouto a traversés n'ont pu empêcher l'œuvre d'évangélisation à laquelle nous travaillons de se développer et de porter quelques beaux fruits.

Somme toute, nos stations sont, quoique à des degrés divers, en progrès. Notre statistique ci-jointe en fait foi, et ce court résumé des rapports présentés à la Conférence vous permettra de vérifier cette assertion et de vous rendre compte de la situation de chacun de nos centres religieux.

Kalo. — C'est la plus jeune de nos stations ; le district qui en dépend semble divisé en deux parties bien distinctes. Du côté des montagnes, les sujets de joie n'ont pas fait défaut. Un chef demande des évangélistes et des instituteurs. L'annexe de Moloupi est devenue un centre de lumière apparent et compte 25 catéchumènes ; une autre annexe, de création toute récente, semble en bonne voie de progrès. Par contre, la plaine a donné peu de satisfaction. Trois conversions en trois ans pour trois annexes, c'est peu, c'est bien peu. Mais quoi d'étonnant? L'Évangile est peu goûté par les païens ; l'instruction n'est pas encore populaire ; les coutumes païennes sont en honneur et scrupuleusement respectées. Le chef Joël

Molapo se désintéresse complètement de nos travaux, et sa mère, réadmise au nombre des catéchumènes après de longues années d'apostasie, a subitement, et sans raison apparente, passé à l'Église anglicane; enfin, d'incessantes rivalités ont divisé les chefs et agité les esprits. Voilà bien des obstacles s'opposant à la croissance d'un arbre encore chétif; mais ils tomberont peu à peu. Et c'est avec cette espérance que notre jeune collègue, M. Christeller, que nous venons de nommer au poste de Kalo en remplacement de M. Alfred Casalis, placé à Makéneng, prendra prochainement possession de son champ d'activité.

Léribé est, comme Kalo, un district foncièrement païen, gouverné par un chef qui met son orgueil à conserver et à pratiquer les usages et les superstitions nationales. Les 309 chrétiens et les 241 catéchumènes que compte l'Église constituent cependant un bon augure et une base sur laquelle s'élève petit à petit l'Église de l'avenir. Ces chrétiens peuvent, comme ailleurs, se diviser en deux catégories. Les uns veulent aller de l'avant, lutter contre le mal qui reste en eux et contre le paganisme qui les enserre. Les autres, d'une conscience moins scrupuleuse, voudraient, sous prétexte d'indulgence ou de tolérance, fermer les yeux sur des actions incompatibles avec la profession chrétienne. Nul doute que les premiers ne finissent par l'emporter sur les seconds qui, du reste, constituent la minorité du troupeau. Il faudrait porter de 7 à 12 au moins le nombre des annexes de Léribé. Mais M. Ernest Mabille (qui depuis janvier remplace M. Jeanmairet à ce poste) a comme premier devoir de compléter et de consolider les annexes déjà existantes. Trouver de bons évangélistes, élever des lieux de culte, développer les écoles, gagner la confiance des chrétiens et des païens, voilà un programme considérable qui doit être rempli avant qu'on puisse songer à une extension de travail et à la création de nouveaux postes d'évangélisation.

(*A suivre.*) H. DIETERLEN.

ZAMBÈZE

UN NOUVEAU COURRIER DU ZAMBÈZE

Les amis des missions liront avec émotion les pages suivantes. Elles nous sont arrivées en même temps que des lettres de MM. L. et Ad. Jalla (1). Les nouvelles de la santé de nos missionnaires sont bonnes. Quant à l'œuvre, elle n'est pas encore sortie de la phase tourmentée qu'elle traverse.

Nous en étonnerons-nous ? Douterons-nous de Dieu et de la puissance de son Évangile, parce que cet Évangile rencontre de l'opposition, parce qu'il se produit des reculs, des rechutes, parce que l'œuvre de la conversion des païens rencontre des obstacles et ne se fait que lentement ?

Autant se décourager, parce que la semence ne pénètre pas du premier coup dans un sol foulé aux pieds depuis des années et que la charrue n'a pu entamer du premier coup, autant douter de la puissance que Dieu a déposée dans cette semence, parce que les premiers grains jetés n'ont pu germer.

Au lieu de mettre des bornes à la puissance de Dieu, et d'affaiblir par des hésitations et des questions ceux qui sont sur la brèche, souvenons-nous du devoir qui nous revient, à nous, en cette affaire : prions et travaillons.

Soutenons par nos intercessions nos frères et nos sœurs ; il nous appartient de prendre notre part de leur combat, et de contribuer, à genoux, à leur victoire.

Et puis, travaillons ! Fortifions, par nos dons généreux, la mission du Zambèze ! Il lui faut du renfort : le renfort se trouvera ; il faut que les fonds se trouvent aussi. Ne nous exposons pas au reproche d'avoir privé nos missionnaires, au fort du combat, du secours qui leur est indispensable pour continuer la lutte !

(1) Nous publierons ultérieurement des extraits de ces dernières lettres.



A LÉALUYI

Lettre de M. F. Coillard.

28 février 1893.

Bien cher monsieur Boegner,

J'ai regretté de vous envoyer dernièrement une lettre si longue et si triste pour les amis des missions, et pas un mot pour vous. Tant mieux après tout, car vous n'auriez pas eu le temps de me lire. Je vous promets ce que je me suis promis à moi-même, c'est d'être plus sobre à l'avenir.

Aujourd'hui même, si je le voulais, je ne pourrais pas vous écrire longuement. Je suis de nouveau peu bien, je me traîne péniblement sans être précisément malade. J'ai peu de forces et point d'appétit. Les difficultés et les tracas renaissent constamment, et parfois, je vous l'avoue à vous, je me sens presque à bout de courage, et la lutte me fait peur.

Mon établissement, réduit à sa plus stricte simplicité, ne marche pas. Je suis pour une foule de détails à la merci de trois garçons, dont les services ne me sont pas du tout assurés, et auxquels il faut tout enseigner, les éléments de la cuisine, de l'ordre, de la propreté et le reste.

Je ne sentais pas ces épines-là autrefois, car lors même qu'elles existassent, elles avaient aussi des fleurs comme l'églantier. Aujourd'hui les fleurs sont flétries, elles ont passé, et il ne reste plus que les épines auxquelles je m'accroche cent fois le jour, surtout quand je suis malade. C'est égal, je tiendrai bon aussi longtemps que je le pourrai; mais jusqu'à quand? Si seulement je pouvais achever la fondation de cette station, — et puis *voir la gloire de Dieu!* — dans ce malheureux pays où Satan règne et triomphe!

A vrai dire, je ne croyais pas qu'il me fût possible de m'intéresser sérieusement à quoi que ce soit sur cette terre, si ce n'est à la prédication de l'Évangile, et, à mon grand étonne-

ment, je me trouve absorbé par des travaux qui me laissent peu de loisir, même quand je suis bien. Mon monticule a déjà subi une telle transformation que les frères méthodistes ne le reconnaissaient plus quand ils sont dernièrement venus me voir. Plus de bourbiers, plus de broussailles maintenant, tout le site même où s'élèveront les bâtiments est déblayé et sablé. Les travaux de terrassement sont loin d'être terminés; mais nous les poursuivons avec vigueur. Tous les matins, au point du jour, des troupes de femmes, de filles et même de garçons se jettent à l'eau comme des canards, car la plaine est maintenant submergée et notre Loatile est devenu un îlot, — et viennent avec pioches et écuelles postuler du travail pour quelques lignes de verroterie. Nous en prenons de 40 à 50 et renvoyons les autres. Mais ils s'en vont grognant, mécontents et reviendront le lendemain.

Nous profitons de cette affluence pour avoir un court service avec eux; ils y viennent volontiers, car c'est un moment de répit; mais l'eau du *dimanche* est trop profonde et trop froide pour venir au service! M. Waddell met la dernière main à ma chambrette de chaume. Le soin qu'il met à ce travail, le digne ami, me peine et me paraît presque une profanation. Mais je passerai et la maison restera pour quelqu'un d'autre. Dès qu'elle sera sèche, je m'y installerai. Ce sera la première demeure en Afrique que j'occuperai seul et sans elle. Ce ne sera pas pour longtemps, heureusement. Le dernier chapitre doit être le plus court.

Le roi, lui, est toujours une girouette qui tourne au moindre souffle de vent. Nos rapports sont redevenus à peu près ce qu'ils ont été aux plus beaux jours, sauf, je dois le dire, la confiance que j'avais en lui. Le caractère zambézien est comme les cataractes de *Mosi-oa-Thounya*, on n'en peut sonder ni même voir le fond. Léwanika me visite souvent et semble s'intéresser à tout ce qui se fait ici. Il sait être d'une grande amabilité, ce qui, comme dans le cas de Mtesa, trompe les visiteurs qui ne le voient qu'en habits de cérémonie, et plein de sourires. J'ai eu une bataille de plusieurs an-

nées à livrer pour relever et sauvegarder le caractère du ministre de l'Évangile que Léwanika, lui, persiste à ravaler au niveau de celui des marchands que les flots de l'immigration a poussés comme de l'écume dans ce pays. Il nous croit *obligés* de lui fournir tout ce dont il a besoin ou envie, et cela aux prix exorbitants qu'il met lui-même sur ses objets d'échange. C'est ainsi qu'aux prix courants de Kimberley et de Mafeking, abstraction faite d'avaries et frais de transport, il insiste pour que nous échangions nos propres approvisionnements et nos marchandises pour des canots qu'il évalue à 150 et 250 francs en or, et des bœufs à 300 et 375 fr., que nous en ayons besoin ou non. Malheur à qui de nous se laisse prendre! Il a *mangé* Sa Majesté, il a abusé de son ignorance, et, à force d'insultes, le roi finit par lui forcer la main. Et malheur aussi à qui de nous n'achète pas! Les injures pleuvent alors sur nous tous, — sur moi surtout qui suis le plus vieux et le plus près de lui. « A quoi êtes-vous donc bons? Quels bienfaits nous apportez-vous? Qu'ai-je à faire, s'écrie-t-il dans ses accès de colère, avec un Evangile qui ne me donne ni fusils, ni poudre, ni café, ni thé, ni sucre, ni artisans pour travailler pour moi, ni aucun de ces avantages que j'espérais? » Et la conséquence, après nous avoir dénigrés dans son petit cercle de courtisans, c'est le blocus qu'il établit immédiatement autour de nous. On menace d'étrangler ceux qui nous servent, et ceux qui s'aventurent à nous vendre un plat de millet ou une écuelle de farine.

Soir.

J'en étais là de ma lettre quand j'ai vu arriver un exprès de Séfula. Il apportait de mauvaises nouvelles. Les vols qui se commettaient depuis quelque temps chez les Ad. Jalla se répètent si souvent et si effrontément, ils ont pris de telles proportions qu'ils ressemblent fort à un pillage bien concerté. Par ordre du roi tout marché est interdit avec les missionnaires : « Tout le jour, dit M. Jalla, la station est parcourue par des gens qui ne se contentent pas d'empêcher tout mar-

ché, mais qui ont l'air de nourrir de mauvais desseins à notre égard. » Et cette pauvre madame Adolphe ajoute naïvement : « J'ai beau dire que nous sommes entre les mains de Dieu, cela ne m'empêche pas d'avoir peur ». L'autre jour, de pauvres gens qui venaient de loin avec leurs petites denrées, et qui ignoraient encore les ordres iniques du roi, avaient à peine déposé leurs paniers devant la maison missionnaire, qu'une bande de gens fondit sur eux, leur arracha la farine pour laquelle nos amis bénissaient déjà Dieu, les maltraita et les chassa avec force injures et menaces. Chez nos frères méthodistes, tout à côté, les choses allaient plus mal encore. Leurs garçons de service, poussés d'une manière assez clairvoyante par les émissaires du roi, leur cherchèrent querelle à propos de rien et demandèrent leur paiement immédiat. M. Buckenham, qui n'entend pas badinage en pareille matière, refusa. Sur ce, grand tumulte parmi tous les jeunes qui se trouvaient là, si bien que l'un d'eux, armé d'une trique, se jeta sur M. Buckenham et lui en asséna un coup si fort à la tête que le sang jaillit à profusion, pendant qu'un second coup lui emportait la peau des mains. « Et quand j'ai quitté, ajoute l'exprès, la surexcitation était à son comble. »

Je croyais, moi, être en dehors de toutes ces questions d'achat. Je me flattais d'avoir gagné au moins *cette bataille-là*. Pas du tout. Depuis quelque temps l'hostilité grandit ; il faudrait être aveugle pour ne pas le voir. Les démonstrations d'amitié mêmes de Léwanika nous en avertissent. Dimanche dernier, malgré le beau temps, il ne vint pas au service. J'avais à peine sonné *ma* cloche qu'il sonnait la *sienne*. Il se rendait au *lekhothla* avec ses tambours et toute sa bande de musique. Donc personne n'eût osé venir au service, que ceux qui se trouvaient déjà ici : les grands chefs, qui semblaient assis sur des épines. Le lendemain, je lui envoyai le brave Paulus et son collègue Jacob pour lui demander pourquoi, s'il ne pouvait pas ou ne se sentait pas disposé à venir à la prédication, il avait fait une chose qu'il ne fait jamais, c'est-à-dire d'aller siéger au *lekhothla* avec ses tambours et

empêcher ainsi les gens de venir. Car c'est une obligation pour tous les hommes d'accourir au *lekhothla* dès qu'ils entendent les tambours de Sa Majesté. Il répondit en termes peu mesurés qu'il l'avait fait exprès, puisque M. Buckenham venait de refuser d'acheter, à ses prix à lui, les bœufs qu'il avait envoyés chez lui. « A quoi bon des missionnaires qui ne veulent pas faire d'affaires avec moi et me fournir ce que les marchands me procurent, eux ? Qu'ai-je à faire de gens pareils ? Dites-leur que *je les affamerai*, lui, comme les autres ! » Et il avait déjà pris ses mesures et envoyé ses ordres.

J'étais consterné, car, m'étant tenu en dehors de ces transactions de M. Buckenham, j'en connaissais vaguement l'issue. Je ne répondis rien.

Aujourd'hui qu'il savait, lui, toutes les scènes dont je viens de parler, il m'envoya un de ses serviteurs confidentiels. « Depuis hier, dit-il, que je t'ai envoyé mes paroles, j'attends ta réponse. Pourquoi n'as-tu pas répondu ? Réponds-moi, que dis-tu ? » — « Tu lui diras que je n'ai rien à répondre ! » Puis, je me retirai pour me reposer. Je m'attends à ce qu'il vienne demain lui-même ou après demain. Et s'il ne réussit pas à m'entraîner dans une chicane — ce dont la grâce de Dieu me garde ! — il traitera l'affaire à la légère, à la manière des Barotsis : « Oh ! je ne faisais que gronder ! Vous autres, vous vous offensez quand on vous mord. J'ai mordu, c'est fini ! » C'est ainsi qu'il parle après une de ses sorties.

Léwanika est un grand enfant, et un enfant gâté. Mais c'est un enfant malicieux, et il joue avec le feu. Il n'est pas seul à mordre, il déchaîne tous ses chiens et les lance contre nous. Une fois lâchés, il a beau vouloir les retenir, eux aussi mordent, et mordent sans pitié. Tout semble présager que nous aurons encore des temps durs. Que Dieu m'y prépare et renouvelle mes forces. Puissions-nous n'être pas au-dessous de la situation.

Je ne savais pas, en prenant la plume, que j'entrerais dans ces détails-là. Mais j'y ai été conduit par les circonstances. Je suis certain que ni à Paris, ni au Lessouto, on ne se repré-

sente notre position ici. Je ne dis pas : tout ce qu'elle a de difficultés matérielles, mais ce qu'elle présente, d'insécurité et de danger. Nous sommes tellement accoutumés au caractère doux, pacifique et relativement véridique des Bassoutos, qu'ils sont devenus, malgré nous, le type des autres tribus avec lesquelles nous sommes en rapport. Cette illusion m'a fait, à moi, commettre plus d'une faute. J'ai été trop crédule et trop confiant. J'ai appris et apprends tous les jours, par une dure expérience, que les Barotsis ne sont pas des Bassoutos, mais bien une race de sauvages d'un type bien différent. Peut-être direz-vous que je suis un alarmiste? Je suis au feu et, je l'avoue, je ne vois pas maintenant les choses en couleur de rose. Mais, croyez-le, la difficulté et le danger du poste ne me le feront jamais déserter, aussi longtemps du moins que je pourrai me tenir sur la brèche et élever l'étendard de mon roi. Ce n'est pas pour moi que je tremble. En venant ici, je savais fort bien où j'allais, et je savais aussi quelque chose de ce qui m'y attendait.

Léwanika m'a charitablement jugé, et il m'a fait beaucoup d'honneur en m'identifiant avec mes amis de Séfula et nos frères méthodistes. Il me fait partager avec eux sa disgrâce et ses coups d'épingles. C'est donc qu'il nous croit bien unis. Et il a raison. Donc, nous sommes forts. Nous nous soutiendrons les uns les autres, nous nous encouragerons. Nous lutterons ensemble à genoux. Peut-être verra-t-il bientôt lui-même « que ceux qui sont pour nous sont plus forts que ceux qui sont contre nous. »

Ah! quand je vois les ténèbres qui, depuis si longtemps, vont s'épaississant autour de nous, je ne puis m'empêcher de crier à la sentinelle qui veille, qui garde et qui ne sommeille point : O sentinelle! quelle est donc l'heure de la nuit?... Une voix répond dans l'obscurité : Le matin est venu!... O mon Dieu! puisse-t-il être sans un retour de la nuit!...

J'ai sous les yeux le numéro d'août de notre journal. Vous dirai-je la reconnaissance, la joie et aussi l'humiliation que j'ai éprouvées en lisant le premier article, que vous intitulez :

Un appel. Ma correspondance, que je ne considère que comme une photographie plus ou moins instantanée de ce qui se passe dans notre petit monde du Zambèze, est pour moi un sujet de grande sollicitude devant Dieu. Mais je me fais souvent un reproche de trop prendre le public dans mes confidences. Passe encore quand il ne s'agit que de nos encouragements et de nos joies. Mais ce ne sont que tristesses et déboires... et déboires sans exemple au sud de l'Afrique. Ne risquai-je pas de décourager les uns et d'ébranler la confiance des autres? Et pourtant... c'est notre vie à nous! Pourquoi nos amis refuseraient-ils de la partager parce qu'elle est dure?... Pourquoi fuir la bataille parce que la mêlée est rude et la victoire *apparemment* incertaine?... N'est-ce pas plutôt le moment ou jamais de nous rallier, de serrer nos rangs et de vaincre ou mourir?...

Eh bien! l'admirable lettre de cette sœur inconnue m'a dit tout cela; elle m'a consolé et rendu du courage. Il y a donc, ici et là, de vrais amis pour qui l'œuvre missionnaire n'a plus nécessairement son auréole de roman. Pour eux, elle est devenue le travail de la foi, dur, patient et persévérant. Je le savais bien, mais il fait bon d'entendre une voix amie me le crier de par-delà les mers. C'est un rayon de soleil bien vivifiant au milieu de toutes mes tristesses... Et, bien que Satan semble maintenant triompher, se rit de nous et nous bafoue, j'ai confiance dans cette *ligue de prières* dont les amis d'Europe nous entourent avec tant d'affection, bien plus que dans le peu que nous faisons ici; et moi aussi, je me dis et je me répète que *si nous croyons*, nous verrons la gloire de Dieu.

1er mars 1893.

Les nouvelles de Séfula ne sont pas plus rassurantes, comme mes amis vous le diront eux-mêmes. Léwanika a renouvelé ses ordres et ses menaces pour que, de tous côtés, on arrête les approvisionnements de nos amis et de moi — car ils font tous mes achats, puisqu'ici je ne puis rien avoir — et pour qu'on maltraite ceux qui oseraient enfreindre

cette loi. Donc, c'est la famine qui nous montre les dents, et mes amis prennent déjà des mesures de précaution en renvoyant les bouches inutiles. Devrai-je renvoyer aussi mes ouvriers et arrêter mes travaux ? Ce n'est pas la première fois que Léwanika a essayé ce moyen barbare. Mais, comme je l'écrivais à mes amis, Dieu ne permettra pas que ses serviteurs meurent de faim. Il y a toujours de l'eau au torrent de l'Éternel, et il ne manquera jamais de corbeaux pour nous y nourrir.

Malgré le sombre tableau que je me suis laissé aller à vous faire, à vous, de ma position, vous voyez pourtant que je ne suis pas un abandonné, et que vous pouvez être tranquille sur mon compte.

Les amis de Séfula sont aux petits soins avec leur frère aîné. C'est de là que je reçois des provisions de beurre, caillé, œufs, etc.; c'est là qu'on pétrit mon pain, qu'on fait ma lessive; qu'on aplanit, autant que faire se peut, à cinq ou six lieues de distance, les rugosités de ma vie.

Les messagers aussi se croisent souvent entre Séfula et Loatilé, et jamais sans apporter quelque aimable message, quelque aimable parole. Nous vivons presque d'une vie commune. Tous sont bons pour moi. Et j'en bénis le Seigneur...

Votre bien affectionné,

F. COILLARD.



CONGO FRANÇAIS

MALADIE DE M. GACON

Nous apprenons, par une lettre de M. Allégret, datée du 1er mai, que M. Gacon vient de faire une grave maladie.

Vers le 21 avril, une attaque de fièvre hématurique bilieuse a saisi notre frère avec une telle violence que son état a tout de suite donné beaucoup d'inquiétude à ses alentours, en particulier à sa dévouée compagne. On ne pouvait le

quitter ni jour, ni nuit : un délire lucide très pénible s'étant emparé de lui.

Que faire dans de si sérieuses circonstances ? Le Seigneur a répondu à cette question par l'arrivée à Talagouga du nouveau bateau annexe de la Compagnie des Chargeurs Réunis. A la vue de ce petit vapeur bien aménagé, M. Allégret eut l'impression immédiate que c'était le salut : il fallait emmener M. Gacon de Talagouga aussitôt que possible.

Dès lors, faire un brancard, transporter le malade dans une embarcation et le hisser à bord fut l'affaire de peu d'heures, quoique l'entreprise fût difficile. Madame Gacon, M. et madame Allégret accompagnaient le malade ; il ne pouvait être laissé aux seuls soins de sa femme, malade elle-même.

Dès le premier jour, M. Gacon allait mieux ; la fièvre persistait, mais moins ardente, et il pouvait prendre un peu de nourriture ; cependant son état de faiblesse était inquiétant... et M. Allégret pensait qu'il n'y avait qu'un retour en France qui pût remettre notre ami.

C'est dans ces conditions que s'est accompli le voyage de Talagouga au Cap Lopez, d'où nous écrit M. Allégret. Aux dernières nouvelles, la fièvre avait cédé, les forces revenaient peu à peu et M. Gacon semblait entrer en convalescence.

Du Cap Lopez, M. Gacon s'est embarqué pour Libreville où il consultera un docteur qui tranchera la question de savoir s'il est nécessaire qu'il revienne en Europe ou non.

M. Allégret pensait qu'en quatre semaines M. Gacon serait complètement rétabli et pourrait rentrer à Talagouga. Il n'y aurait donc pas lieu de recourir, du moins pour l'heure, à un rapatriement.

C'est ce qu'apprendront avec plaisir les amis de M. Gacon, et avec eux tous ceux qui s'intéressent à notre œuvre. En même temps, une pensée de reconnaissance s'élèvera de nos cœurs à Dieu pour la délivrance qu'il nous a accordée.



LA REPRISE DE LAMBARÉNÉ-KANGOUÉ

Nos lecteurs connaissent déjà la décision du Comité de reprendre la station américaine de *Lambaréné-Kangoué*. Voici, à ce sujet, quelques mots d'explication.

Il est, en général, contre nos principes d'entrer dans le champ de travail d'autres missions; le but constant de notre Société et de nos missionnaires est de faire pénétrer l'Évangile là où il n'a jamais été annoncé, conformément à la grande maxime de Paul, qui ne voulait pas bâtir sur le fondement d'autrui.

Cela étant bien entendu, il peut se présenter des exceptions que justifient les circonstances. Or, la reprise de Lambaréné nous paraît rentrer dans ce cas.

Nos frères Allégret et Teisserès nous ont donné de ce transfert les raisons suivantes qui ont emporté la décision du Comité.

D'abord cette reprise était vivement désirée par nos frères américains qui, les premiers, nous ont fait des ouvertures à cet égard.

Ensuite Lambaréné était nécessaire à Talagouga au point de vue du ravitaillement. Ces deux stations étant rapprochées, et l'une se trouvant sous la dépendance de l'autre, il devenait indispensable qu'elles fussent, toutes deux, confiées à la même direction.

Puis la station de Lambaréné, par le fait de sa situation et de son développement, est destinée, dans la pensée de nos missionnaires, à fournir les catéchistes dont ils auront besoin pour l'évangélisation des Pahouins.

Enfin, par la reprise de Kangoué, nous avons un territoire bien délimité, les bords de l'Ogôoué, une œuvre indépendante, bien à nous, homogène, avec la mer à la base, avec un centre de ravitaillement, un centre scolaire et une extension illimitée dans l'intérieur.

Ajoutons que le transfert de Lambaréné comporte du côté de la mission américaine une allocation à notre Société de

7,500 francs par an, pendant trois années, à partir de la date de la reprise, et de 5,000 francs par an, pour les deux années suivantes.

A TALAGOUGA

Talagouga, le 13 mai 1893.

Bien cher Monsieur,

Voilà près de quinze jours que les Allégret et les Gacon ont quitté Talagouga se rendant au cap Lopez, et depuis ce moment nous sommes sans nouvelles d'eux. Nous ne savons que penser de Gacon; il était si bas, si bas en partant. Nous ne pouvons que le remettre entre les mains de Dieu pour qu'Il le rende à la vie, si c'est son bon vouloir.

Il ne faut pas se dissimuler que nous sommes dans un climat bien malsain. La fièvre a vite fait de vous terrasser et on ne saurait jamais trop se prémunir contre elle.

Actuellement, nous sommes en pleine mauvaise saison. J'ai déjà eu occasion de dire que l'année se divise en deux saisons bien tranchées : la saison dite des pluies, qui dure d'octobre à mai, et la saison sèche, de juin à septembre.

Il est rare néanmoins, même pendant la saison sèche, que nous n'ayons pas des ondées à Talagouga, mais ce n'est que peu de chose à côté des violentes tornades suivies de déluges, qui sévissent en mars et avril. Alors le fleuve déborde et inonde tout. Notre station est mal située pour cela : si la crue est un peu forte nous sommes aussitôt envahis de toutes parts. Dernièrement, nous étions obligés de sortir de la maison en pirogue. Tous nos gens ont abandonné leurs cases pour venir se réfugier les uns dans notre cuisine, les autres sur la véranda et même dans notre salle à manger. Que deviendrions-nous si notre maison n'était construite sur pilotis; ils étaient aux trois quarts sous l'eau. On comprend dès lors que quand les eaux se retirent les émanations qui se dégagent du sol puissent donner la fièvre.

Nous sommes heureusement loin de marigots, sur la décli-

vité des collines qui bordent le fleuve à cet endroit, mais presque dans l'eau puisque entre la maison et la rivière il n'y a qu'une distance de trois mètres au plus.

Le petit ruisseau où l'on puise notre eau, une eau bonne et limpide et à laquelle il ne manque que la fraîcheur, coule à une centaine de mètres environ de chez nous. C'est ce ruisseau qui fait tourner la roue de la scie ; au moindre orage il se transforme en torrent.

Les dégâts occasionnés par l'inondation de ces derniers jours sont nombreux. Que de travaux sur le point d'être terminés et qui sont à recommencer ! Je me suis rendu en pirogue dans le jardin pour tâcher de sauver notre petite récolte de légumes ; nos ponts sont emportés, et les hommes abattent des arbres pour les remplacer.

Et dire que cette crue revient chaque année, souvent même plus forte !

Vraiment, à part la source qu'on nous envie et qui est, il faut le reconnaître, très précieuse, je ne vois pas bien pourquoi on a choisi cet emplacement. Il y aurait eu tant d'autres endroits où l'on n'eût pas été ainsi enserrés entre les montagne et le fleuve et si à l'étroit.

L'humidité est encore un des grands inconvénients de Talagouga. Tout se moisit et se rouille, et sans une vigilance de tous les instants on ne pourrait rien conserver. Quant à nos personnes, gare les rhumatismes ! Ma jambe fracturée est presque constamment enflée.

Nous terminons ce soir une de ces journées chaudes qui vous laissent dans un profond accablement. Je ne sais si on se fait une idée exacte du temps que nous avons ici. On se figure que nous grillons sous l'ardeur du soleil tropical. Il est certain que quand on se trouve dehors et qu'il darde on s'en aperçoit. Mais ce n'est pas tant l'élévation de la température qui rend ces régions si difficiles à habiter pendant la saison des pluies, que l'air lourd, brumeux, chargé d'émanations chaudes qu'on respire et que jamais la moindre brise ne vient rafraîchir. L'organisme se trouve privé de toute réac-

tion stimulante, et on arrive à la fin de la journée, même après un travail modéré, à bout de forces. La tension électrique est telle qu'elle éclate presque chaque soir en orages d'une violence inconnue chez nous. Rarement le thermomètre atteint 36°. Nous n'avons jamais vu ce chiffre à Talagouga. Il donne une moyenne de 24 le matin à 6 heures, de 30 à 32 au milieu du jour et de 26 à 28 le soir.

La saison sèche (notre bonne saison) se dessine du 15 au 25 mai. Alors les derniers orages éclatent au ciel, la chaleur est moins âpre, le soleil se tempère et la température est plus fraîche relativement aux pénibles sensations de l'humide hivernage. Le thermomètre est rarement au-dessous de 22° et ne dépasse guère 28°. Les mois les meilleurs sont juillet et août.

22 mai.

Les Allégret sont enfin arrivés avant-hier soir après une absence de trois semaines. Ils nous ont rapporté de meilleures nouvelles de Gacon. Il a pu s'embarquer pour Libreville à bord d'un grand paquebot. L'air de la mer est salutaire dans ces cas, et tous les docteurs recommandent un prompt retour à la côte.

Grâce à Dieu, la mauvaise saison touche à sa fin et nous nous portons bien, non pas que ce soit parfait ; on a toujours quelques petites misères, mais qui en est exempt ? Nous ne pouvons que bénir Dieu du fond du cœur des forces qu'Il nous donne.

Puissions-nous toujours mieux les consacrer à son service ! Il fait bon savoir qu'on se trouve à la place où Il vous veut. Que les amis ne nous oublient pas ; nous avons besoin de leurs prières, sans cela *Son* œuvre serait stérile. La tâche est difficile, les Pahouins sont encore bien éloignés de Dieu, mais malgré tout nous sommes pleins de confiance. Encore plus d'amour, encore plus de foi, c'est ce que vous devez *Lui* demander pour nous.

U. Teisserès.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

—

CHRONIQUE DES MISSIONS

LE DOCTEUR GUNDERT DE CALW, « UN ENFANT ET UN HÉROS ». — MORT D'UN JEUNE MISSIONNAIRE A KOUANDJOULOULA. — INTERRUPTION DE LA MISSION ANGLICANE AU SOUDAN. — KRAPF ET L'AFRIQUE CENTRALE. — PAR-DESSUS DES TOMBES. — LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS-ÉTRANGÈRES DE PARIS. — SON ACTIVITÉ AU SIAM. — LA MISSION PRESBYTÉRIENNE CHEZ LES SIAMOIS ET LES LAOTIENS.

Le 25 avril dernier, s'est éteint, à Calw (Wurtemberg), un de ces chrétiens simples, primitifs, robustes et savants, comme le sol souabe saturé de l'Évangile en produit encore. H. Gundert (1) n'était guère connu chez nous. Il faisait peu de bruit; il n'en faisait pas du tout. Comme un laboureur patient, de grand matin, sous le faix du jour, jusqu'au coucher, il a creusé son sillon tranquillement, soigneusement, fidèlement, profondément. Docteur en philosophie dès 1835, il partit aussitôt pour l'Inde et fut missionnaire libre parmi les Chanâr de l'extrémité sud-orientale de la presqu'île, jusqu'en 1838. Alors, il se rattacha à la Société des missions de Bâle, fonda plusieurs stations sur la côte de Malabar et proclama pendant vingt ans la bonne nouvelle du salut en malayâlam. La grammaire et le dictionnaire qu'il a publiés de cette langue sont des œuvres scientifiques durables; les nombreux écrits de dévotion qu'il rédigea dans la même langue, ainsi que sa traduction de la Bible, le feront bénir par des générations d'hommes. Il possédait, outre le malayâlam, encore le toulou, le canara, le télougou, ainsi que le tamil, fonds premier de ces parlers dravidiens; d'autre part, il s'était familiarisé avec le bengali. Quand la maladie l'obligea, en 1859, à quitter l'Inde, il se fixa dans la jolie petite ville de Calw, sur le versant oriental de la Forêt-Noire, et, comme collaborateur et successeur du Dr Barth (mort en 1862), il consacra ses connaissances solides et le talent de sa plume à publier un nombre considérable de volumes de

(1) Né à Stuttgart, le 4 février 1814.

saine littérature religieuse ou théologique et plusieurs périodiques populaires. De 1865 à 1874, il dirigea, en outre, la *Revue des Missions évangéliques* de Bâle (1), où ses études forment une riche mine d'informations sûres et précises. Parmi les nombreux ouvrages du Dr Gundert, il n'en est pas de plus utile pour quiconque cherche un renseignement rapide sur une partie quelconque du champ des missions évangéliques, que le *Manuel des Missions évangéliques* (2).

« Hermann Gundert est mort comme il a vécu, dit quelqu'un qui le connaissait intimement, sans beaucoup de paroles, sans le moindre apparat, soumis à la volonté de Dieu, — un enfant et un héros. »

En Afrique, ce sont les jeunes que la mort moissonne. Au mois d'août dernier, un humble membre de la mission due à l'initiative de M. Fréd. Arnot, a été mentionné ici en passant, M. Joseph Lynn (3). Il était fixé depuis deux ans à Kouandjouloula (Bihé). Le 2 janvier de la présente année, il écrivit à un ami de Bristol : « Mon mot d'ordre, dans la nouvelle année, est « Patience », comme l'entendent l'Épître aux Hébreux, ch. X, v. 36, et celle de Jacques, ch. I, v. 4... Que Christ soit glorifié en mon corps, soit par la vie, soit par la mort » (4). Quinze jours plus tard, le 16 janvier, il nota dans son journal : « Pendant que nous prenions le thé dans la cuisine de M. Arnot, un chien d'allures singulières se montra à la porte. Mademoiselle Gilchrist frappa du pied, et le chien partit. Bientôt après, nous le vîmes attaquer un veau qui paissait non loin de là. Le docteur Fisher courut pour le chasser; la bête se retourna et le mordit à la jambe. Il tomba, et le chien lui mordit encore la main. Je pris mon

(1) *Evangelisches Missions-Magazin* (Bâle), nouvelle suite, t. IX-XVIII (1865-1874).

(2) *Die Evangelische Mission, ihre Laender, Voelker und Arbeiten;* Calw, 1886; 2e édit.; VIII-439 p. in-8°.

(3) Voir le *Journal des Missions*, 1892, p. 365.

(4) *Echoes of Service* (Bath), 1893, p. 131.

couteau pour aller tuer cet animal; il se tourna alors vers moi et me mordit au pouce; un de ses crocs me traversa l'ongle. Je réussis à le tuer. Le docteur cautérisa nos blessures; la mienne saigna très abondamment, ce dont je suis heureux. Nous espérons que cela n'aura pas d'autres conséquences » (1).

On ne pensait plus guère à cet incident, quand, le 8 mars dernier, M. Lynn ne se sentit pas bien. Le docteur discerna bientôt les signes évidents de la rage. Jos. Lynn succomba, le 18 mars 1893, âgé de vingt-sept ans. On comprend l'inquiétude des amis de cette mission au sujet du Dr Fisher, beau-frère de M. Fréd. Arnot, également mordu.

Les nouvelles de MM. Crawford et H.-B. Thompson, établis sur la Loufoï, où ils occupent le poste le plus avancé de cette mission, le plus isolé de la mission africaine, sont satisfaisantes. Elles vont jusqu'au 11 septembre 1892 (2).

Parmi les entreprises nouvelles et héroïques, faites pour planter la croix de Christ dans l'intérieur ténébreux et dangereux de l'Afrique, aucune n'a donné autant d'espérances que ce que l'on appelait la mission du Niger supérieur. Le nom de G. Wilmot Brooke s'est attaché à cette œuvre (3). Le promoteur est mort; l'homme le plus expérimenté de la petite troupe était mort avant le chef. La maladie a dispersé le reste (4). En juin 1892 encore, le Dr C.-F. Harford-Battersby avait reçu du sultan de Noupé et de ses dignitaires à Bida un accueil des plus encourageants (5). Aujourd'hui cette œuvre, si pleine de promesses, est désemparée.

Un rapprochement curieux s'impose à ce propos (6). Il y a

(1) *Echoes of Service* (Bath), 1893, p. 83.

(2) *Echoes of Service* (Bath), 1893, pp. 132-134; comp. le *Journal des Missions*, 1893, p. 35 et suiv.

(3) Voir le *Journal des Missions*, 1892, p. 133, note 1 et p. 223.

(4) *The Church Missionary Intelligencer*, 1893, p. 66 et p. 77.

(5) *The Church Missionary Intelligencer*, 1892, p. 910-918.

(6) Il a été indiqué, il y a trois ans et demi déjà, par E(ug). S(tock) dans le *Church Missionary Intelligencer*, 1890. p. 1 et suiv.

un demi-siècle, en novembre 1843, le missionnaire J.-L. Krapf s'embarquait à Aden pour se rendre à Zanzibar. Au milieu d'indicibles souffrances, il entrevit clairement que l'Afrique orientale serait un jour le portail par lequel on entrerait dans l'Afrique centrale. Son enthousiasme lui faisait faire des erreurs de perspective : il pensait pouvoir établir une chaîne de stations à travers le continent inconnu pour rejoindre à l'ouest la mission du Yorouba ou celle du Gabon. Trente ans se passèrent avant que cette idée reçût un commencement d'exécution. Pourtant Krapf, mort en 1881 seulement, eut la joie grande d'assister de loin à la marche victorieuse du christianisme vers le centre de l'Afrique.

Les insuccès apparents ne l'avaient jamais étonné. « Notre attente la plus ardente sera peut-être mise au tombeau comme Lazare, écrivait-il d'Afrique; mais elle ressuscitera, et nos yeux verront la gloire de Dieu. » Quand un de ses compagnons succomba, il s'écria : « La résurrection de l'Afrique ne peut se réaliser que par notre destruction. Dussé-je tomber moi-même, qu'importe? L'Éternel règne; il accomplira ses plans et fera triompher sa cause en son temps... Les victoires de l'Église sont remportées par-dessus les tombes de ses membres. »

Ainsi, l'idée noble et généreuse de W. Brooke sera reprise un jour, quand l'heure aura sonnée. Il importe seulement d'attendre avec persévérance le temps marqué par Dieu.

« Je l'ai dit, je le réaliserai;
Je l'ai conçu, et je l'exécuterai...
Je fais approcher ma justice : elle n'est pas loin,
Et mon salut : il ne tardera pas. »
(Ésaïe, ch. XLVI, v. 11 et 13.)

Dans l'Extrême-Orient, on est habitué à voir triompher l'Église de Rome. La Société des Missions-Étrangères de Paris résume ainsi les fruits de ses travaux apostoliques : « Trente-sept mille quatre cent quatre-vingt-quinze baptêmes d'adultes, quatre cent soixante-quatre conversions d'hérétiques, cent quatre-vingt-un mille sept cent cinquante-sept

baptêmes d'enfants de païens... » (1). Le chiffre des chrétiens indigènes dont la Société des missions a charge se monte à un million trente mille sept cent un. Cette société, fondée, comme on sait, en 1663 à Paris, dans la rue du Bac, compte aujourd'hui neuf cent vingt-sept missionnaires, dont vingt-huit évêques missionnaires, plus quatre cent-quatre-vingt-sept prêtres indigènes et deux mille trois cent trente et un catéchistes.

Au Siam, on estime le chiffre de la population catholique à vingt-deux mille (2). En grande majorité, ce sont des Chinois. L'origine de ces communautés remonte aux travaux de franciscains et de jésuites portugais du seizième siècle. Puis, en 1662 et 1664, Mgr de Lamothe-Lambert et Mgr Pallu se fixèrent à Ayouthia, sur le Menam, pour tenter d'aller occuper leurs diocèses. L'ambition d'un aventurier grec, C. Phaulkon, qui s'était élevé au rang de ministre siamois, encouragée par les intrigues des jésuites, puis l'intervention de Louis XIV, ruinèrent cette mission en 1689. Elle ne fut relevée réellement que vers le commencement de ce siècle, et une ère de progrès remarquables fut inaugurée, vers 1875, par le vicaire apostolique actuel, Mgr Vey, aidé d'une trentaine de missionnaires. Ce même prélat étendit sa sphère d'évangélisation au Laos, quand il vit l'accueil que les missionnaires protestants recevaient des Chân, comme se nomment les montagnards laotiens.

L'Église protestante s'était intéressée passagèrement au Siam, vers 1828; puis, à partir de 1833, quelques missions américaines entreprirent deux ou trois œuvres, plutôt pour les Chinois qui résident en Siam que pour les Siamois eux-mêmes. Ce n'est qu'en 1840 que les Églises presbytériennes des États-Unis commencèrent à s'occuper réellement des Siamois ou Thaï-thé, apparentés aux Chinois. Ils paraissent être fort obtus, intellectuellement et moralement. « Depuis

(1) *Société des Missions-Etrangères. Compte rendu des travaux de 1892* (Paris, 1893), p. 1.

(2) Compte rendu cité, p. 196.

des années, dit le révérend E.-P. Dunlap (1), j'ai employé beaucoup de temps à aller de temple en temple. Il y en a cent huit dans la province de Pétchaboury, avec deux mille cent quatre-vingts prêtres. Je m'entretiens avec ces prêtres. Quand j'essaie d'éveiller en eux quelque intérêt contre les maux qui ruinent le pays, le jeu, l'opium et l'alcool, la seule réponse que j'obtiens le plus souvent, est: Laissez donc faire! chacun sera traité selon ses mérites. » Pourtant, un autre missionnaire, M. G.-A. Eakin, raconte (2) qu'à Nakhon, au nord de Bangkok, un prêtre l'a invité à venir le voir, a fait battre le gong pour assembler un auditoire, a écouté attentivement avec douze autres prêtres et a pressé le missionnaire de revenir. Il y a, en Siam, sept Églises et trois cent huit communiants (3).

Les fruits paraissent devoir être beaucoup plus abondants chez les Laotiens. En 1867, M. D. Mc Gilvary remonta le Menam à plus de 800 kilomètres et se fixa à Chieng-maï, la capitale d'un État tributaire de Bangkok. Dès le mois de septembre suivant, il y eut là deux martyrs évangéliques; mais le roi, qui les avait fait exécuter, mourut en 1870, et, depuis lors, rien n'a plus entravé les progrès du christianisme dans ces contrées reculées. On y compte huit Églises avec trois cent soixante-seize communiants, et déjà un indigène consacré au saint ministère (4); un résultat réjouissant de vingt-cinq années de travail. Chieng-maï apparaît de plus en plus aux missionnaires américains comme une base d'opérations pour pénétrer chez les nombreuses tribus chân qui habitent dans les régions du Mékong supérieur.

F. H. K.

(1) *The Church at home and abroad*, 1892, t. XI, p. 425. M. Dunlap est depuis dix-huit ans au Siam.

(2) *The Church at home and abroad*. 1892. t. XII, p. 329.

(3) *The Church at home and abroad*, 1893, t. XIII, p. 353.

(4) *The Church at home and abroad*, 1893, t. XIII, p. 353.

Le Gérant : A. Boegner.

Paris. — Imprimerie de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 17782.



A SÉFULA

Indigènes apportant des vivres à la station. (Voir page 354.)

D'après une photographie de M. Coillard.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

PENSONS AU SÉNÉGAL

Paris, le 28 juillet 1893.

Nous demandons à nos Églises de se souvenir d'une manière spéciale de la mission du Sénégal, qui a été éprouvée déjà de tant de manières et qui traverse en ce moment même des temps sérieux.

Nos lecteurs ont appris par les journaux que le choléra règne à Saint-Louis et qu'il y a déjà fait plusieurs victimes. Les lettres récentes de nos missionnaires, datées du 14 et du 16 juillet, nous parlent de cette épidémie. Sans être alarmés, ils constatent que le fléau sévit avec beaucoup d'intensité et éclaircit les rangs de la population. Ils ajoutent cependant que c'est l'élément indigène qui a le plus à souffrir, les blancs étant demeurés jusqu'ici indemnes de la maladie.

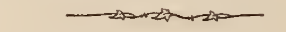
Parmi les noirs, les décès quotidiens se sont élevés de dix-huit à vingt-huit, dans la première quinzaine de juillet. Notre mission n'a point été épargnée; une jeune femme du nom de *Jeanne* et qui avait accompagné madame Jean Morin en Europe, il y a quelques années, a été emportée, laissant à son

mari un enfant de dix mois qu'elle nourrissait encore. Puis, la petite *Madeleine*, captive libérée, a également succombé malgré les soins empressés qui lui ont été prodigués. C'était une charmante enfant pleine d'intelligence et de vie et qui faisait la joie de M. et madame Escande. Cette perte leur est très sensible et ils en portent le deuil au cœur. Ils espèrent que Dieu a maintenant demandé à la mission sa part de sacrifices et que le mal ne fera plus de victime dans le petit troupeau.

Mademoiselle Salimata, qui avait été invitée par des amis à passer en Europe un temps de repos dont elle a le plus grand besoin, après dix-sept ans de travail ininterrompu, a décidé de rester à son poste.

De son côté, M. le docteur Morin, après un court séjour en France, est reparti pour Saint-Louis, il y arrivera à temps pour porter secours aux malheureux qu'atteint la terrible maladie. Les noirs le réclament avec insistance, à ce qu'a récemment déclaré à un fonctionnaire le maire de la ville.

Nous plaçons nos ouvriers et leur troupeau sur le cœur de tous les amis des missions.



PROCHAIN ENVOI DE MISSIONNAIRES AU ZAMBÈZE

La sollicitude des amis des missions entoure nos frères du Zambèze, et les dernières nouvelles reçues n'ont fait qu'augmenter le désir général de voir leur petite troupe renforcée sans délai.

Les lignes suivantes, empruntées à une lettre adressée au Comité par M. Louis Jalla, au nom de tous ses collègues, montrent combien est grand ce besoin d'un prompt renfort :

« Vous savez déjà notre isolement, notre petit nombre, nos difficultés, nos besoins, l'urgence de développer l'œuvre du Zambèze, autant de raisons qui nous poussent à crier : au secours !... Ne nous jetez pas par-dessus bord, nous vous en

supplions, mais veuillez pour un instant vous représenter la situation précaire de nos ouvriers au Zambèze : M. Coillard, malgré son âge et ses épreuves, fondant au prix de grandes difficultés la station de Léaluyi qui aurait dû exister depuis longtemps déjà; mon frère, Adolphe Jalla, temporairement à Séfula, n'attendant que l'arrivée d'un nouvel ouvrier pour fonder la station de Nalolo, de toute urgence elle aussi; M. Goy, tout seul à Sesheké; moi-même, tout seul à Kazungula; seuls pour faire face à tous les devoirs de chefs de station : évangélisation, école, travaux matériels, etc., — et dans l'impossibilité de nous absenter un seul jour du poste sans arrière-pensée; n'ayant pas un homme de confiance, pas un chrétien auprès de nous...

« Il est vraiment merveilleux que le Seigneur nous ait gardés jusqu'ici en bonne santé, nous permettant de vaquer à tous nos devoirs, car fussions-nous malades, forcés même de quitter nos stations, qui pourrait nous remplacer? Personne, absolument personne.

« Il est de toute urgence que nous ayons au plus tôt deux missionnaires de plus, et un évangéliste sur chacune de nos stations... »

M. Coillard, de son côté, déclare qu' « il signe des deux mains la lettre de M. Jalla », puis, saluant par anticipation l'arrivée des renforts espérés, il ajoute : « Quatre ouvriers! pensez donc ! quelle joie! nous n'aurons donc pas hissé en vain notre drapeau de détresse ! »

Le Comité n'avait pas attendu ces appels pour envoyer des secours à la mission du Zambèze. M. Vollet, puis M. Edgar Krüger sont partis pour la renforcer. On sait que M. Vollet, après un court séjour à Sesheké et à Kazungula, a été obligé par la maladie de se retirer; il est maintenant au Lessouto, achevant son stage comme remplaçant temporaire de M. Marzolff. Quant à M. Edgar Krüger, il a été décidé qu'il resterait provisoirement au Lessouto, où il assiste M. Preen dans la direction de l'école industrielle de Léloaleng.

L'œuvre du Zambèze a donc droit, de par les décisions an-

térieures du Comité, à deux missionnaires. Le Comité a résolu de les lui envoyer sans retard. Dans sa dernière séance, il a mis à part, pour ce champ de travail, un de ses élèves, qui attend depuis quelques mois le signal du départ. M. Eugène Béguin est Neuchâtelois ; il a fait ses études de théologie à la Faculté indépendante de sa ville natale et à la maison des missions; actuellement il assiste comme suffragant M. le pasteur Teule de Montpellier. M. Béguin ne partira pas seul; il est fiancé avec mademoiselle Marie Porret, fille de M. le professeur Charles Porret, de Lausanne.

Dans notre pensée, M. Béguin s'embarquerait en novembre; il passerait par le Lessouto, et y prendrait les quelques évangélistes qui se destinent au Zambèze. A l'époque favorable, c'est-à-dire en février ou mars, il se mettrait en route vers le nord, par la voie de Kimberley.

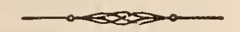
Là, si rien ne met obstacle à nos plans actuels, il se rencontrerait avec un second missionnaire que nous espérons être en mesure de lui adjoindre en remplacement de M. Krüger, retenu actuellement au Lessouto. Cette seconde partie de nos projets n'est pas encore assez arrêtée pour que nous puissions en dire davantage; mais nous avons bon espoir de pouvoir le faire bientôt.

Nos Églises approuveront, nous n'en doutons pas, nos résolutions : l'intérêt qu'elles portent à la mission du Zambèze, nous en est garant. Elles comprendront aussi, nous n'en doutons pas, notre désir de ne pas vouloir pratiquer le système des « petits paquets », c'est-à-dire des envois insuffisants de renforts, et d'éviter à nos jeunes frères autant qu'il dépend de nous, les inconvénients et les dangers inséparables d'un voyage accompli solitairement.

Mais que les Églises, que les amis des missions ne l'oublient pas ! Pour que nos projets puissent s'accomplir, il nous faut plus que leur approbation platonique. Il nous faut leur appui ; il nous faut leurs sacrifices.

La libéralité d'une seule amie a suffi pour défrayer l'envoi à Séfula de mademoiselle Kiener.

Qui se chargera d'équiper et de faire parvenir au Zambèze les deux jeunes missionnaires que nos frères réclament et dont la feuille de route va être signée ?



DES INSTITUTEURS MISSIONNAIRES !

Le poste d'instituteur de Saint-Louis va être vacant dans deux mois. M. Forget, qui était allé remplacer temporairement M. Brandt, doit revenir à Paris en octobre pour achever sa préparation. Nous avions espéré que M. et madame Brandt pourraient reprendre le poste où ils ont fait tant de bien et où ils ont laissé de si bons souvenirs. Mais cet espoir a été déçu, quant à présent; s'il se réalise, ce ne sera que plus tard. Il nous faut donc nous pourvoir ailleurs.

Existe-t-il dans nos Eglises un instituteur marié, homme de piété et d'expérience, modeste et d'un caractère absolument sûr, qui soit disposé à quitter l'Europe pour s'associer aux travaux de notre mission du Sénégal ?

Nous avons fait des démarches particulières pour trouver cet homme, nous n'avons pas réussi. Cet appel public aura-t-il plus de succès? Espérons-le.

Nous examinerons avec soin les offres qui nous seront faites et les combinaisons que l'on pourra nous proposer. Si les offres sont nombreuses, nous nous en réjouirons. Car, en dehors du poste de Saint-Louis, il y aurait des places du même genre à occuper, soit dans nos champs actuels, soit au dehors.

Tout semble indiquer que l'instituteur missionnaire est appelé à faire une grande œuvre dans l'avenir. Il s'en acquittera à une seule condition, c'est précisément qu'il soit missionnaire en même temps qu'instituteur. Mais jusqu'à ce jour cet instituteur est rare. Dieu veuille le faire surgir dans nos Eglises (1) !

(1) Nous prions les personnes qui auraient à nous faire parvenir des offres ou à nous désigner des candidats possibles, de le faire sans délai en écrivant au directeur de la Maison des Missions, 102, boulevard Arago.

DÉCISION DU COMITÉ
relative à la Kabylie.

Le Comité a pris la résolution, après de longues délibérations, plusieurs fois reprises, de mettre un terme à l'arrangement en vertu duquel, depuis 1885, il donne un appui régulier à l'œuvre de M. Mayor, en Kabylie.

L'expérience a montré que cet arrangement n'est satisfaisant ni pour la Société ni pour M. Mayor lui-même. En effet, dès l'année dernière, le Comité a dû ajouter à ses subventions ordinaires une allocation considérable sans réussir par là à tirer M. Mayor de la situation embarrassée où il se trouve encore actuellement.

Le maintien du *statu quo* était dès lors impossible, et il fallait en sortir d'autant plus que, dès l'origine, l'arrangement conclu avec M. Mayor avait été considéré comme temporaire et devant faire place à des mesures définitives.

Dans notre pensée, ces mesures devaient être l'absorption de la mission kabyle par notre Société. Mais depuis lors, nous avons vu les Iles Sous-le-Vent, Maré, et surtout le Congo français, s'ajouter à la série de nos champs de travail; aussi, avons-nous dû renoncer, pour éviter un éparpillement encore plus grand de nos forces qu'il faut au contraire tendre à concentrer, à ajouter à toutes nos charges celle d'une mission complète en Kabylie.

Il est vrai qu'une combinaison mixte, consistant à adjoindre à M. Mayor un collaborateur relevant directement de la Société, aurait pu être tentée.

Ce moyen nous convenait fort ; il nous eût permis d'éviter une rupture qui nous coûte. En même temps il eût mis notre responsabilité à couvert par la présence, à côté de M. Mayor, d'un homme dépendant entièrement de nous. Nous avons essayé d'y avoir recours, mais nous avons échoué faute de posséder l'homme que réclamait la situation.

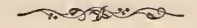
Des lors nous étions réduits à la mesure que nous avons

prise. Elle nous a été rendue moins difficile par une considération dont nos lecteurs sentiront la valeur.

En cessant nos rapports avec M. Mayor, nous ne laissons pas la Kabylie sans missionnaires français. On sait, en effet, que ce champ de travail a été adopté par les Eglises wesleyennes de France. Outre M. Hocart, qui y habite depuis longtemps, la conférence vient d'y envoyer M. Cook, lequel, malgré son nom, est bien Français, et le prouve en allant actuellement faire en Algérie ses vingt-huit jours de service militaire.

Si persuadé qu'il fût de la nécessité d'aboutir à une solution, le Comité n'a pas voulu priver brusquement M. Mayor de l'appui que lui assurait l'arrangement de 1885. Il a décidé, en conséquence, de lui continuer sa subvention jusqu'au 31 mars 1894.

Pendant la même période, la Société continuera à transmettre à M. Mayor les dons qui pourraient lui être remis pour la Kabylie.



LA RÉUNION DU 16 JUILLET

à la Maison des Missions.

Le 16 juillet dernier, une intéressante séance a réuni dans la chapelle de la maison des Missions un nombreux auditoire. Il s'agissait d'une de nos modestes réunions du *sou missionnaire,* avancée de quinze jours et élargie pour la circonstance. Nous avions tenu à profiter de la présence à Paris de M. le Dr Jean Morin, pour procurer aux amis des missions une occasion d'entendre notre frère parler de l'œuvre médicale qu'il poursuit depuis quelques années à Saint-Louis.

Les récits de M. Morin ont vivement intéressé son auditoire, et nous aurions eu grand plaisir à en reproduire ici les parties essentielles, si notre frère n'avait exprimé le désir d'entretenir lui-même nos lecteurs de ses travaux.

Nous prenons acte, en leur nom, de cette bonne promesse.

Répondant à M. Morin, le directeur a rappelé les services qu'en dehors de son œuvre spéciale notre frère rend soit à la mission elle-même, soit aux missionnaires dont il est le conseiller médical aussi dévoué que désintéressé.

M. le missionnaire *Henry Dyke*, récemment arrivé à Paris, et que nous devons y revoir cet automne, a pris à son tour la parole ; il a montré que tous les missionnaires du Lessouto sont dans une certaine mesure médecins, et a insisté sur le bien que tel service de l'ordre médical peut rendre à l'œuvre spirituelle à laquelle il prépare les voies.

Enfin, M. le missionnaire Krüger a adressé au nom de l'assemblée quelques paroles d'adieux à mademoiselle Miriam *Cochet*, qui doit s'embarquer dans peu de semaines pour rejoindre son poste au Lessouto.

Notre sœur se recommande aux prières des amis des missions; elle nous a chargé de remercier en son nom ceux d'entre eux qu'elle a pu rencontrer et qui l'ont réconfortée et encouragée par leur affection chrétienne.

Quant à M. Morin, il s'est embarqué, le 20 juillet, à Bordeaux, pour le Sénégal. Sa famille, actellement en Suisse, le rejoindra après la mauvaise saison.

NOUVELLES DU MOIS

Arrivée de missionnaires. M. et madame Dyke et leurs enfants sont arrivés en Angleterre le 4 juillet, venant du Lessouto. M. H. Dyke lui-même est venu à Paris où il a passé quelques jours, tandis que sa famille continuait son voyage sur l'Ecosse, le pays d'origine de madame Dyke.

M. et madame H. Berthoud, missionnaires romands, sont arrivés à Paris le 8 juillet. Venant du Transvaal où se trouve leur champ de travail, ils se rendaient en Suisse, accompagnés

de leurs propres enfants et de deux autres enfants appartenant à M. E. Thomas, également missionnaire au Transvaal.

Le **Rapport annuel** de 1893 vient de paraître. Il sera envoyé à tous ceux qui en feront la demande.



LA QUESTION DE MADAGASCAR (1)

II

Nous avons exposé, dans un premier article, la situation actuelle de Madagascar au point de vue religieux. Il nous reste à examiner la question des devoirs que cette situation pourrait éventuellement imposer au protestantisme français.

I. — La question.

Quelles qu'aient été, dans le passé, les relations de la France avec Madagascar, ces relations sont réglées actuellement. Une convention, conclue le 17 décembre 1885, entre les représentants de la reine de Madagascar et le ministre plénipotentiaire Patrimonio, assisté par l'amiral Miot, a conféré à la France une situation prépondérante à Madagascar. Ce n'est pas tout. L'accord franco-anglais, signé le 5 août 1890 entre Lord Salisbury et M. Ribot, ministre des affaires étrangères, et accepté ultérieurement par l'Allemagne, a fait passer le traité franco-malgache dans la sphère internationale

(1) Voir la précédente livraison, p. 283. Le présent article, que nous croyons devoir publier en une fois, nous oblige, à notre grand regret, à ajourner diverses lettres de nos missionnaires du Lessouto, du Sénégal, du Congo, etc.

en reconnaissant explicitement les droits de la France sur Madagascar.

Quelles sont exactement, d'après ces traités, les relations de notre pays avec la grande île africaine ? Il faut écarter d'abord l'idée d'une *annexion* ayant fait de Madagascar une possession française comme l'Algérie ou les îles de la Réunion, de Mayotte, etc. La France possède divers points de la côte malgache, notamment le port et la contrée de Diego-Suarez, dans le Nord. Mais l'ensemble de l'île n'est pas une colonie ; c'est ce qu'on appelle en langue officielle un pays de protectorat.

Il y a, toutefois, à ce propos, une remarque à faire. Le mot de protectorat n'a pas été prononcé dans ce traité franco-malgache. Ce document reconnaît à la reine des Hovas le titre de reine de Madagascar (1), et déclare que le résident français présidera aux relations extérieures. Cette dernière stipulation est encore affaiblie dans la traduction malgache, portant que « la France *contemple* (ou *surveille*) les relations extérieures du gouvernement malgache ».

Quant aux affaires intérieures, elles restent réservées à l'action du gouvernement hova, qui non seulement ne paraît pas disposé à abandonner son autonomie, mais est allé jusqu'à contester le droit de la France de s'interposer entre lui et les gouvernements étrangers (2). En ce qui touche, en particulier, les affaires d'Eglise et des missions, les seules dont nous ayons à nous occuper ici, le traité de 1885 consacre expressément la liberté religieuse. La croyance et la propagande sont libres à Madagascar.

Ces remarques étaient indispensables pour donner une idée exacte de la situation créée par les derniers traités. Il

---

(1) *Revue bleue*, 8 avril 1893, p. 436.

(2) Voir les déclarations du Père jésuite Caussèque, dans le *Temps* du 31 mai 1893, et toutes les affaires relatives à la délivrance de l'*exequatur* aux consuls étrangers.

nous faut maintenant aborder directement la question que ces traités ont fait surgir parmi nous, ces derniers temps.

Cette question peut se résumer en peu de mots: Madagascar étant désormais soumis à l'influence française, notre protestantisme n'a-t-il pas le devoir d'intervenir? Jusqu'à ce jour, l'influence protestante n'a été exercée dans la grande île africaine que par des missions étrangères, en majeure partie anglaises. La France n'a été représentée, au point de vue religieux, que par les missionnaires catholiques. De là une fâcheuse confusion entre Angleterre et protestantisme d'une part, entre France et catholicisme d'autre part. N'y a-t-il pas intérêt, n'y a-t-il pas devoir, aussi bien au point de vue protestant qu'au point de vue français, à dissiper ce malentendu, à résoudre le prétendu dilemme en montrant aux Malgaches par les faits, qu'on peut être tout à la fois Français et protestant?

Telle est la question soulevée parmi nous. Chrétiens, patriotes, elle ne saurait nous laisser indifférents.

Il faut y répondre. Nous ne le pourrons qu'en examinant les différentes solutions qu'elle comporte.

II. — Les solutions proposées.

a). — La fondation d'une nouvelle mission.

Une première solution, en apparence la plus simple, consisterait dans l'établissemment, par nos soins, d'une nouvelle mission à Madagascar. Cette île est grande comme la France: à côté du pays des Hovas, des Betsiléos, des Sakalaves déjà occupés par des missions, il reste de la place libre pour de nouvelles entreprises. Pourquoi ne pas en commencer une sur tel point de la côte non encore pourvu de missionnaires?

En principe, une proposition de ce genre ne soulèverait

aucune objection absolue. Une Société qui « a pour objet la propagation de l'Evangile parmi les peuples non chrétiens » ne peut pas, *à priori*, repousser un projet tendant à lui ouvrir un nouveau champ d'action en pleine terre païenne.

Et néanmoins, dans la pratique, la création, à Madagascar, d'une mission protestante française absolument indépendante des œuvres existantes, soulève des difficultés considérables.

Remarquons d'abord qu'une création de ce genre augmenterait un mal dont nous ne souffrons que trop déjà : l'éparpillement des forces. Nous ne voulons pas parler de l'insuffisance de nos ressources : nous croyons fermement que nos Eglises possèdent encore, en hommes et en argent, des réserves dont elles n'ont pas conscience elles-mêmes et qui viendraient au jour si l'esprit de foi et le zèle apostolique se réveillaient. Mais, pour faire appel à ces réserves, pour les évoquer, il nous faudrait avoir la conscience d'obéir nous-mêmes à l'appel de Dieu : or, rien ne nous a montré, jusqu'à ce jour, que la fondation d'une œuvre de conquête à Madagascar s'impose à nous en vertu de cette pression intérieure de l'Esprit de Dieu qui ne trompe pas ; tout indique au contraire que, sous cette forme, au moins, notre intervention n'est pas réclamée par les circonstances.

Il est vrai qu'on a suggéré l'idée de demander les forces nécessaires à cette création nouvelle à l'abandon d'un de nos autres champs de travail. Mais, en laissant de côté toutes les raisons qui s'opposent à cette manière de faire, faisons ici une remarque qui a son importance. En dehors de toute autre considération, il serait regrettable que la Société des missions abandonnât l'Afrique pour Madagascar. Cette dernière île compte environ trois millions et demi d'habitants, l'Afrique en possède deux à trois cents millions. Les Malgaches sont de race malaise, c'est-à-dire d'une race dont les destinées sont limitées; elles le sont surtout à Madagascar qui, si grande soit-elle, reste un pays isolé au point de vue ethnographique. La race noire, au contraire, a l'avenir pour elle,

elle ne cesse de s'augmenter ; elle est évidemment appelée à jouer un grand rôle dans l'histoire future du monde. Sans doute, à un certain point de vue, une âme vaut une âme, une tribu vaut une autre tribu, et nous n'oublions pas que l'Eglise morave s'est acquis une immortelle couronne en allant s'asseoir, humble sœur de charité du monde païen, au chevet des populations condamnées à une brève disparition. Mais enfin, puisque Dieu nous a dirigés sur l'Afrique, puisqu'au Sénégal, au Congo, au Lessouto et au Zambèze, nous sommes placés par la Providence sur la grande route des conquêtes de l'Eternel, aux avant-postes de son armée, il ne faudrait pas, sans une raison péremptoire, abandonner une position stratégique de premier ordre pour aller nous enfermer dans un champ clos où tout est mesuré d'avance à une moindre mesure : les victoires, les conquêtes et surtout ces répercussions ultérieures sur les destinées de la race humaine que d'autres champs de travail permettent d'espérer.

Il était bon de rappeler ces considérations d'ensemble. En voici d'autres plus terre-à-terre, qui auraient suffi à écarter cette première solution. De fait — nous l'avons montré dans la première partie de cette étude — *Madagascar*, au point de vue des missions, *est occupé*. Entre les quatre sociétés protestantes qui y déploient leurs efforts et les Eglises malgaches elles-mêmes, la conquête chrétienne de l'île n'est plus qu'une question de temps. Ce serait faire de nos forces un emploi peu judicieux que de les consacrer à une terre sur laquelle de puissantes Eglises concentrent leurs travaux, alors que nos principaux champs de missions d'Afrique, tous placés aux bords d'un océan humain où les filets de l'Evangile sont assurés, au temps marqué par Dieu, d'opérer des pêches miraculeuses, sont unanimes à nous réclamer du renfort !

Enfin, et cette raison suffirait à elle seule, cette mission nouvelle, créée en dehors des œuvres actuellement existantes, *ce n'est pas ce qu'on nous demande*. Quoi qu'on ait pu dire, ce qu'attendent de nous ceux qui ont prononcé notre nom, c'est une intervention qui puisse aider à dénouer les difficultés ac-

tuelles, c'est, en d'autres termes, une intervention au foyer des difficultés, en plein pays hova, à ce Tananarive où se trouve, nous l'avons démontré surabondamment dans notre précédent article, la clef de Madagascar, aussi bien au point de vue politique et religieux qu'au point de vue ethnographique et géographique.

Ce qui le prouve, c'est précisément le fait que les Sociétés des missions ont toutes, sans exception, été amenées à s'installer à la capitale, même celles qui étaient arrivées avec la ferme intention de se renfermer dans les parties basses ou éloignées du pays, en dehors des champs d'action déjà occupés par les Sociétés venues à la première heure. Nous serions forcés nous-mêmes d'en faire autant, d'entrer à notre tour dans le domaine des autres.

Nous sommes ainsi amenés, en quelque sorte malgré nous, à l'étude d'une seconde solution, celle qui a été plus d'une fois préconisée, la reprise totale ou partielle des missions existantes.

b). — La solution du transfert.

Mais, ici, une question de principe se pose, question sur laquelle il est bon de s'arrêter en passant.

Une société de missions ayant pour objet de propager l'Evangile parmi les peuples non chrétiens, ne peut admettre la reprise d'œuvres créées par autrui que comme une exception à sa propre règle, exception à laquelle elle ne devra se résigner qu'en cas d'obligation absolue. Une telle obligation pourra naître du fait de l'expulsion, par l'autorité, des fondateurs ou des directeurs d'Eglises indigènes encore mineures; elle pourra naître aussi de la cession volontaire de tel ou tel poste par la Société qui l'a créé et qui croit que l'intérêt même de l'œuvre réclame ce transfert. En dehors de ces deux cas, la règle de l'Apotre des Gentils subsiste : Ne pas

entrer dans le domaine d'autrui ; ne pas bâtir sur le fondement posé par d'autres; aller où l'Evangile n'a jamais été prêché. Voilà la vraie mission, la seule véritablement apostolique, celle que nos devanciers ont voulu donner à nos Eglises, celle que nous avons reçue d'eux comme un dépôt sacré, celle que nous devons transmettre à nos successeurs.

Notre Société a été amenée à admettre, à Taïti, aux îles Loyalty, et en dernier lieu au Congo, quelques exceptions à sa propre règle. Mais ces exceptions étaient justifiées précisément par les motifs que nous indiquions tout à l'heure. Il ne faudrait pas en étendre le nombre sans nécessité.

Qu'on ne s'y trompe pas : l'âme de la mission, c'est la conquête. Il est facile de s'en assurer quand on voit l'intérêt qu'excitent dans nos Églises les œuvres d'avant-garde, comme la mission du Congo et celle du Zambèze. Les œuvres de conservation, si difficiles et dont les ouvriers méritent à un si haut degré notre intérêt et notre sympathie, ces œuvres elles-mêmes bénéficient du zèle et de l'enthousiasme que suscitent les autres œuvres, plus directement missionnaires.

Une direction qui ferait dévier nos travaux, sans nécessité absolue, dans le sens des reprises d'œuvres adultes, et qui nous priverait des œuvres de conquêtes inspirées par le seul amour des âmes, cette direction aurait pour effet de mettre tout d'abord mal à l'aise l'esprit missionnaire qui jusqu'à ce jour nous a fait vivre, et peu à peu nous conduirait à un schisme. Nous aurions alors deux Sociétés, l'une consacrée à desservir les Églises coloniales indigènes, l'autre s'adonnant à la conquête, dans les colonies ou en dehors des colonies, selon les besoins et les appels. Dieu a épargné jusqu'à ce jour cette scission à notre France protestante : nous avons fait l'économie des doubles frais de direction, d'agence, de publicité, de recrutement qu'elle imposerait à nos Églises. Puissions-nous gouverner notre œuvre avec assez de sagesse, en restant nous-mêmes sous la direction d'En-haut, pour leur conserver les bienfaits de l'unité de leur activité missionnaire.

Cela dit, revenons à Madagascar. La situation actuelle des

missions protestantes justifie-t-elle une reprise, par nos mains de tout ou partie de l'œuvre existante? Il saute aux yeux que non. Le cas de force majeure, tout d'abord, n'existe pas Notre gouvernement n'a ni le désir, ni le pouvoir d'expulser les missionnaires anglais ; si leur présence lui occasionne des difficultés, une mesure d'expulsion — à supposer qu'elle soit possible — lui en créerait de bien plus grandes. Il est d'ailleurs trop pénétré lui-même de la nécessité de gagner la confiance des Malgaches pour jamais prêter l'oreille à un conseil que les plus impatients partisans de l'absorption complète de l'île ne lui ont jamais donné.

Si la reprise des Églises malgaches ne nous est pas imposée comme l'a été celle des Iles Sous le Vent, par exemple, elle ne nous est pas *proposée* non plus par les occupants actuels. Les missionnaires indépendants, quakers, ritualistes, norwégiens ne songent pas à s'en aller ; ils augmentent au contraire leur œuvre d'année en année, et ceux qui connaissent à fond les forces et les besoins des missions évangéliques dans le monde ne leur adressent qu'un reproche, c'est de ne pas les augmenter encore davantage. Il ne faut pas oublier d'ailleurs l'ancienneté et la force des liens qui attachent à Madagascar ces missions et tout particulièrement celle de Londres, que soixante-dix années de travaux, les souvenirs de la persécution et du grand essor religieux de 1869, ont intimement associée à l'histoire de la nation hova et de sa dynastie.

Il y aurait d'ailleurs quelque naïveté à parler de la reprise des Églises malgaches comme d'une chose à notre portée. En restreignant cette reprise à l'une des Sociétés qui sont à l'œuvre dans la grande île, à la Société de Londres, celle dont il serait le plus désirable, dit-on, de remplacer l'influence, qui ne voit que *la tâche, même ainsi réduite, dépasse absolument les moyens dont nous disposons?* D'après les chiffres que nous avons publiés il y a un mois, il faudrait engouffrer dans cette entreprise tout le personnel actuellement réparti entre nos missions, non seulement du Lessouto

et du Zambèze, mais encore du Congo, du Sénégal, de Kabylie, de Maré et de Taïti, et tout notre budget; et encore n'aurions-nous ni assez d'hommes, ni assez de fonds pour remplacer cette seule Société (1).

Mais passons sur ces difficultés, sur ces impossibilités; supposons l'opération faite: quel en serait le résultat, à ne considérer que Madagascar? L'influence française aurait encore à compter avec trois puissantes sociétés étrangères, dont deux anglaises. Tout le monde y perdrait, sauf l'Église catholique que nous aurions débarassée de son adversaire le plus puissant, et que nous serions beaucoup moins capables de tenir en échec que ceux dont nous aurions pris la place.

Là est, pour le dire en passant, une des raisons les plus sérieuses de ne nous prêter à la reprise d'œuvres fondées par nos frères étrangers qu'en cas de nécessité absolue. Nous devons, tout en facilitant, quand cela est en notre pouvoir, l'action de notre pays, en nous prêtant à toutes les médiations, à toutes les démarches que peut nous imposer le devoir, être tout aussi soucieux de conserver pour l'évangélisation dans les colonies, la coopération des protestants des autres pays (pourvu qu'ils acceptent sans arrière-pensée nos lois et l'autorité de notre gouvernement), que nous le sommes d'assurer leur concours à notre évangélisation intérieure. Nous ne croyons pas faire œuvre de mauvais patriotes en nous associant à l'œuvre de M. Mac All; nous ne le sommes pas davantage en désirant que les païens de nos colonies ne soient pas réduits à recevoir l'Évangile de nos faibles mains.

Car (et c'est là un fait que l'on perd trop aisément de vue) nous sommes faibles, nous sommes une poignée, nous sommes à peine un cinquantième de la France. Ah! si notre pays

(1) Rappelons que le budget de la Société de Londres pour Madagascar est d'environ 400,000 francs, en faisant abstraction de celles de ses dépenses que couvrent les collectes des Églises malgaches elles-mêmes. — La recette totale de notre Société pour l'exercice écoulé a été de 345,000 fr. environ, y compris les sommes reçues spécialement pour le Zambèze et le Congo.

avait accepté la Réforme, ou si un régime libéral eût laissé se constituer, pendant les trois derniers siècles, une forte minorité protestante, nous pourrions aspirer à ce rôle de représenter, au dehors, l'influence française. Mais nous ne pouvons pas changer l'histoire, nous ne pouvons pas faire que ce qui est ne soit pas, et ce qui est, c'est que nous sommes une faible minorité.

Il faut nous en souvenir quand il s'agit de missions. Dans de bonnes conditions, quand nous sommes libres de nos mouvements, quand nous pouvons devancer de trente ans les catholiques et lutter ensuite avec eux dans des conditions d'égalité, nous pouvons faire œuvre grande et belle. Mais assumer sans nécessité la tâche colossale de les tenir, à nous seuls, en échec, contribuer à priver des Églises protestantes de l'appui de la chrétienté protestante, qu'elles soient anglaise, scandinave ou américaine, ce serait nous charger d'une bien lourde responsabilité et courir au devant d'échecs certains. Dans des colonies restreintes comme Taïti, dont la population ne dépasse pas 10 ou 12,000 habitants, nous dépensons environ 35,000 francs par an pour maintenir, au prix de quels efforts, nos missionnaires pourraient le dire, la situation conquise il y a soixante ans par l'Évangile, et nous réussissons à peine à empêcher le catholicisme de gagner du terrain. A Madagascar, où les proportions sont trois et quatre fois centuplées, nous serions cruellement insuffisants.

c). — *L'intervention limitée.*

Mais si la reprise totale ou même partielle des Eglises existantes doit être écartée, n'y a-t-il pas place pour une troisième solution, celle que, faute d'un meilleur nom, nous appellerons la solution de l'*intervention limitée?*

Nous avons nous-même incliné à le penser. L'an dernier, préoccupés du danger que pourrait faire courir aux protestants malgaches la tentation d'aller au catholicisme pour se concilier l'influence française, nous nous étions arrêtés

à la combinaison suivante : charger un pasteur distingué de représenter le protestantisme français à Tananarive, par la création d'un collège protestant où les jeunes Hovas, tout en recevant l'instruction religieuse, s'initieraient à notre langue nationale et apprendraient pour leur compte et pour celui de leurs compatriotes que l'on peut être à la fois protestant et français. Dans notre pensée, ce pasteur eût été l'intermédiaire tout trouvé entre le résident général de France et les Eglises protestantes dont il eût été le défenseur et le représentant.

Un intérêt religieux bien caractérisé justifiait donc, pensions-nous, notre intervention. C'est ce qui nous a déterminés, il y a plus d'un an, à solliciter l'avis de nos membres correspondants, en particulier sur le choix de l'homme auquel pourrait-être confiée la délicate mission que semblaient réclamer les circonstances; plus tard, nous avons écrit dans le même sens à nos Comités auxiliaires (1).

Mais l'intérêt qui nous poussait à agir existe-t-il? Le pro-

---

(1) Lettre adressée, le 16 juillet 1892, aux membres honoraires et correspondants, et communiquée à divers amis :

Paris, le 16 juillet 1892.

Cher monsieur et frère, différentes raisons nous font penser que le moment est arrivé où le Comité des missions ne peut plus différer d'intervenir à Madagascar.

Seulement cette intervention, pour répondre à son but, doit revêtir une forme spéciale qu'il importe de définir.

Il ne s'agit pas de fonder une mission; quatre ou cinq Sociétés se partagent le champ de travail, et la création d'une œuvre nouvelle à côté de celles qui existent ne pourrait pas dénouer les problèmes qui se posent à Madagascar. Nous croyons savoir, du reste, que la fondation d'une mission protestante française à côté de celles qui fonctionnent à Madagascar, ne répondrait pas même au vœu du gouvernement.

Il ne s'agit pas davantage, pour la Société des missions, de reprendre à sa charge tout ou partie des missions protestantes actuellement à l'œuvre à Madagascar. Cette entreprise, pour arriver à un résultat appréciable, aurait pour conséquence d'absorber la plus grande partie des ressources de la Société des missions et de supprimer son activité conquérante, au profit d'une œuvre de conservation et de direction des Églises, transformation à laquelle la Société ne pourrait consentir qu'à la condition d'abdiquer son vrai caractère.

L'œuvre que nous semblent réclamer la situation de Madagascar et

testantisme malgache est-il en danger? L'idée que nous nous faisions de la situation était-elle exacte, ou bien notre intervention, au lieu d'amener une bienfaisante détente, ris-

---

l'intérêt protestant, consisterait essentiellement dans l'envoi d'un pasteur aussi intelligent que dévoué et actif, lequel, tout en servant d'intermédiaire entre le résident français et les diverses missions protestantes, aurait comme tâche spéciale la création et la direction d'un collège ou école supérieure, à la fois foncièrement protestante et évangélique d'esprit, et française de langue, où les jeunes Malgaches s'initieraient à la culture supérieure, tout en se familiarisant avec notre langue.

Par là serait écarté le principal danger qui, nous semble-t-il, menace les Églises de Madagascar, celui de laisser l'influence intellectuelle supérieure passer de plus en plus aux mains de la mission romaine, qui, parlant notre langue et l'enseignant, pourrait, à la longue, faire penser aux Malgaches que la culture française est inséparable de la forme religieuse catholique.

La difficulté est tout entière dans le choix de l'homme. Plus la place à occuper serait difficile et entourée de dangers, plus il conviendrait de n'y placer qu'un homme de haute valeur, tant au point de vue de la piété et du zèle, que du caractère et de la distinction intellectuelle, et, si possible, de la capacité pédagogique...

Je viens..... vous demander si vous connaîtriez un pasteur réunissant ces qualités et pouvant répondre à toutes les exigences de la situation que je viens d'exposer.

Veuillez agréer, etc.

Pour le Comité,
A. Boegner.

Extrait de la 13e circulaire aux Comités auxiliaires en date de décembre 1892 :

«... Pour achever cette revue de notre œuvre, je dois vous rappeler que la question de *Madagascar* s'est de nouveau imposée à notre attention. Il est important que nos amis n'oublient pas que cette île est le siège de grandes et puissantes missions, relevant soit des diverses Sociétés anglaises, soit des Églises norvégiennes. Dans ces conditions, et vu les traités qui garantissent la liberté entière des cultes, l'œuvre réservée au protestantisme français ne peut avoir que le caractère d'une médiation destinée à assurer la prospérité des Églises malgaches, tout en les mettant en accord avec l'ordre des choses amené par la suprématie de la France établie à Madagascar. Dans cet ordre d'idées nous sommes heureux de pouvoir dire que la Société des missions de Londres a annoncé son intention d'introduire l'enseignement français dans ses écoles. Notre rôle à nous, tel que nous le concevons actuellement, consisterait essentiellement à placer à la capitale un homme qui représenterait

quait-elle de compliquer encore la situation au point de vue religieux, et de rendre encore plus difficile la tâche du résident? Différents indices permettaient le doute à cet égard. Nous avons cru de notre devoir d'élucider ces questions, et nous nous sommes livrés à une enquête préalable dont nos Eglises doivent connaître les résultats. Déjà elles ont eu sous les yeux, dans notre dernière livraison, le tableau de la situation religieuse à Madagascar et ont pu en tirer des conclusions rassurantes sur la vitalité du protestantisme malgache et sur l'indépendance laissée à la propagande religieuse.

Mais il fallait pousser plus avant nos recherches, et recueillir, sur l'intervention éventuelle de notre Société, l'avis d'hommes ayant été sur les lieux et en mesure de donner un avis compétent. Nous en avons consulté deux : tout d'abord M. Alfred Grandidier, le savant bien connu qui a consacré toute sa vie à l'étude de Madagascar où il a résidé de longues années, et qu'il s'occupe à décrire dans un ouvrage monumental ; ensuite M. Le Myre de Vilers, député et premier résident général de France à Madagascar. En allant à ces deux hommes, nous savions devoir obtenir l'avis, non d'hommes de cabinet, jugeant des choses de loin et d'après des vues plus ou moins théoriques, mais de témoins oculaires, dont l'opinion s'est formée au contact direct avec la réalité (1).

Voici d'abord les déclarations de M. Grandidier :

« La situation d'une mission ou d'un missionnaire protestant français serait éminemment fausse et difficile. Voici pour-

---

notre protestantisme et serait l'intermédiaire tout naturel entre le résident français et les Églises malgaches, tout en présidant à son œuvre particulière, œuvre qui, dans nos vues, serait avant tout une œuvre scolaire supérieure. Il est à peine besoin de dire à quel point il importe de ne charger de ces délicates fonctions qu'un homme bien qualifié et à la hauteur de la situation, comme aussi de n'intervenir que dans des circonstances propices. C'est à rechercher un tel homme que notre Comité s'est appliqué et continuera de s'appliquer avec tout le soin dont il est capable... »

(1) C'est avec l'autorisation formelle de MM. Grandidier et Le Myre de Vilers que nous publions leurs déclarations. — (*Réd.*)

quoi. Les Hovas (car c'est chez les Hovas qu'il faudait s'établir pour exercer une action dans le sens que l'on désire) sont dans un état d'esprit qu'il importe de bien connaître pour ne pas agir d'après de fausses données. Les Hovas ne sont ni Anglais ni Français, ils sont Hovas, et leur vif désir est de sauvegarder l'indépendance de leur nationalité. A supposer que l'Angleterre eût essayé de s'emparer de Madagascar, ils se seraient appuyés sur l'influence française pour résister. Le contraire est arrivé; c'est la France qui a fait valoir ses prétentions sur Madagascar. C'est donc contre l'absorption par la France que les Hovas cherchent à se garder. Pour le faire, ils s'appuient sur l'influence anglaise qui leur offre, pensent-ils, le moyen de se défendre contre l'absorption qu'ils redoutent, leur grand souci étant de rester eux-mêmes, et maîtres chez eux.

« Tels étant la situation et le point de vue des Hovas, jaloux de maintenir le *statu quo*, tout ce qui ressemble à un progrès de l'élément français serait suspect aux Hovas, et c'est de mauvais œil qu'ils verraient l'installation d'une mission protestante française, non parce que protestante, mais parce que française. Et si la mission, le missionnaire ou le pasteur français, pour rassurer les Malgaches, et gagner leurs sympathies, se rapprochait ostensiblement de l'élément protestant, c'est-à-dire des missionnaires anglais, cette mission, ce missionnaire ou ce pasteur deviendraient du coup suspect aux autorités françaises et considéré par elles comme faisant cause commune avec l'influence anglaise ».

En résumé, il n'y a pas de place, d'après M. Grandidier, pour une mission protestante française, entre la mission catholique française et la mission protestante anglaise.

Voici maintenant les déclarations de M. Le Myre de Vilers, le premier résident général de France qui ait été placé à Madagascar après la conclusion du traité :

« Vous n'avez rien à faire à Madagascar, ni au point de vue protestant, ni au point de vue français. Au point de vue français, vous seriez un obstacle, une entrave; au point de vue

protestant, vous ne feriez aucun bien. Je n'hésite pas à vous déconseiller nettement toute intervention. Le gouvernement ne la désire pas, il ne vous demande rien : abstenez-vous ».

Nous avons demandé si l'intervention du protestantisme français ne pourrait pas avoir pour effet de détruire le dilemme actuel : protestantisme et influence anglaise, France et catholicisme. M. Le Myre de Vilers a insisté avec force sur sa réponse et son premier mot, « abstenez-vous » a été aussi son dernier mot. Il a ajouté :

« Les missionnaires protestants français à Madagascar seraient, a-t-il dit, dans la plus fausse position. Ils seraient fatalement entraînés dans la lutte très-vive entre les deux confessions ; dans cette lutte, ils ne pourraient pas ne pas prendre parti pour les protestants, et ils seraient dès lors considérés comme des traîtres. Cette accusation serait d'ailleurs lancée contre eux, même s'ils usaient de la plus grande prudence et se montraient parfaitement corrects. Les personnes qui actuellement reprochent à la Société sa non intervention, seraient les premières à lancer le reproche de trahison contre ses agents. A supposer, au contraire, que ces agents voulussent s'appuyer sur la résidence et sur l'élément français, ils seraient, de ce fait même, confondus par les Malgaches protestants avec l'élément catholique français et traités en adversaires (1). »

Assurément, ce n'est pas à l'avis d'hommes du dehors, si

(1) Les expériences que nous avons faites à Maré ne fournissent-elles pas un commentaire singulièrement éloquent à ces appréciations de M. Le Myre de Vilers? Les deux systèmes y ont été tour à tour pratiqués. M. Cru s'est appuyé sur l'administration, et il en est résulté que son ministère a soulevé les défiances de la partie saine et vivante de l'Église, très attachée à son indépendance religieuse. M. Lengereau, au contraire, a su gagner la confiance du troupeau, de l'Église proprement dite, mais il est regardé avec suspicion dans certaines sphères coloniales et couramment traité d'adversaire de la France et d'Anglais. Nous avons sous les yeux des numéros récents de deux journaux de la Nouvelle-Calédonie, la *France australe* et le *Calédonien*. Les sincères et patriotiques efforts de M. Lengereau y sont étrangement dénaturés. A Madagascar, où tout prendrait des proportions centuples, excepté notre pro-

dignes de confiance qu'ils puissent être, ce n'est même pas à un gouvernement qu'il appartient de tracer sa ligne de conduite à une Société comme la nôtre. C'est à elle de reconnaître son devoir, après en avoir sérieusement délibéré sous le regard de Dieu, et si ce devoir était d'intervenir, il faudrait obéir, fût-ce au prix des plus grandes difficultés.

Il n'en est pas moins vrai que des déclarations comme celles que nous venons de citer sont à enregistrer avec le plus grand soin. Elles jettent sur la situation de Madagascar un jour inattendu pour plusieurs d'entre nous. Elles montrent en tous cas que le protestantisme malgache qui dispose, nous l'avons vu il y a un mois, de ressources scolaires considérables, n'est pas en danger comme on pouvait le penser, et que l'utilité de notre intervention est moins évidente que nous n'avions nous-mêmes pensé l'an dernier.

Conclusion.

La conclusion à tirer de tout ce qui précède est que notre Société doit continuer à suivre avec attention tout ce qui se passe à Madagascar, et être prête à y intervenir dans les limites que nous avons indiquées en dernier lieu, si un devoir évident l'appelle à le faire. Elle ne doit rien négliger pour reconnaître ce devoir, aussi préoccupée de saisir l'heure où il s'imposera, que de ne pas devancer cette heure par une hâte qui serait fatale à l'œuvre de Dieu elle-même.

Elle doit, en particulier, continuer avec soin ses recherches pour trouver l'homme auquel reviendrait la charge difficile de représenter le protestantisme français à Madagascar et dont la première tâche serait, avant toute entreprise proprement dite, de continuer, sur place, l'enquête actuelle. Ce

---

pre force, nous serions placés dans la même alternative. Mais il n'est pas difficile de prévoir que nous serions obligés, par notre caractère même de missionnaires, d'opter et d'épouser la cause des indigènes, sous peine de descendre au rang de gendarmes religieux, de missionnaires bottés d'un nouveau genre.

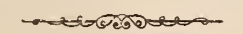
n'est, en effet, que sur les lieux que la lumière complète pourrait se faire sur la nature de l'œuvre à accomplir et sur le principe même de notre intervention.

Est-il besoin d'insister sur la nécessité de ne charger de cette mission, difficile entre toutes, qu'un homme bien qualifié pour s'en acquitter? Il a fallu un Coillard pour fonder l'œuvre du Zambèze ; si Dieu nous veut à Madagascar, il nous fera trouver l'homme de confiance et de jugement, foncièrement dévoué à la cause du règne de Dieu, et familiarisé avec l'esprit et les traditions de l'œuvre des Missions, qu'une telle entreprise réclame.

Que serait cette entreprise elle-même? Il est impossible de le dire à l'avance. Toutefois, sans vouloir préjuger l'avenir, il est une réserve qui, dès maintenant, doit être faite : cette œuvre ayant un caractère scolaire ou pastoral encore plus que missionnaire, les frais qui en résulteraient ne devraient être supportés que dans une mesure restreinte par notre Société, dont le rôle consisterait avant tout à trouver l'homme ou les hommes nécessaires.

Ainsi nous apparaît, pour autant qu'il est possible de le définir actuellement, notre devoir envers Madagascar. Résolus à le remplir à mesure qu'il nous sera clairement manifesté, nous pouvons, dès à présent, continuer nos travaux ordinaires, l'esprit tranquille, et le cœur plein de confiance.

Nous pourrions bénir Dieu si les luttes de ces derniers temps, en nous obligeant à regarder en face une question qui pesait sur notre esprit, nous amenaient en définitive à l'écarter dans ce qu'elle a de troublant, à la réduire à des proportions qui n'ont rien d'inquiétant pour notre œuvre dans son ensemble, ni de compromettant pour son caractère, et à nous consacrer à nos missions déjà commencées avec un entrain et une liberté d'esprit qui sont indispensables à leur prospérité.



ZAMBÈZE

A SÉFULA

Lettre de M. Adolphe Jalla.

Temps difficile. — Le blocus. — Les consolations de la foi. — Dieu est avec nous. — « Injuries. nous bénissons ».

Séfula, 2 mars 1895.

Cher Monsieur Boegner.

C'est avec de bonnes nouvelles à annoncer que j'aurais aimé pouvoir reprendre ma correspondance avec vous. Le ciel est presque tout serein et le soleil brille dans toute sa splendeur après que la pluie a purifié et rafraîchi l'atmosphère ; sur la station tout est calme, les seuls bruits qui parviennent à nos oreilles, ce sont les chants des coqs et le bruissement des feuilles agitées par la brise. Mais est-ce le calme qui suit la tempête ou celui qui la précède ? ce qui est certain c'est que le vide s'est fait autour de nous. Le marché, si animé la semaine dernière, est tout à fait mort depuis lundi matin ; les gens qui venaient nous voir restent chez eux (1) ; l'école elle-même n'est plus aussi fréquentée ; au lieu de vingt-huit ou trente élèves, nous n'en avons que dix-huit à vingt cette semaine-ci.

Pourquoi cela ? c'est que nous sommes en disgrâce auprès du roi, M. Buckenham ayant refusé à plusieurs reprises d'acheter à des prix exorbitants des bœufs de Léwanika, Sa Majesté s'est irritée contre nous tous, et a décidé de se venger de nous en nous affamant. Il n'y réussira pas, car le Dieu qui nourrit les oiseaux du ciel est notre père ; mais s'il a assez de persévérance, il pourra nous obliger à renvoyer toutes les bouches qui ne nous sont pas tout à fait nécessaires et à ne garder que les bergers, un ou deux élèves et nos fillettes dont nous ne

(1) Voir la gravure placée en tête de cette livraison. Elle représente précisément des indigènes venant offrir des vivres aux missionnaires de Séfula.

voudrions pas nous séparer. Mais s'en tiendra-t-il à cela, ou bien osera-t-il nous menacer de nous faire piller, ou bien encore parlerait-il de nous expulser? Ce n'est pas probable, il n'a pas assez de décision pour cela et il n'y a plus ici un ennemi de notre œuvre pour l'y pousser.

En tous cas, Dieu est avec nous. Fussions-nous enveloppés de ténèbres au point de ne pas voir où nous posons le pied, qu'importe, puisque tout est lumière pour Celui qui nous conduit par la main.

Que de sujets de tristesse tout autour de nous! défection de Litia, défection de Mokamba, défection d'Andréase. Ceux que nous avons aimés le plus sont devenus nos pires ennemis; Andréase lui-même est au fond de tout ce qui nous est survenu ces derniers jours.

Mais notre Sauveur a aussi été méprisé et persécuté, et bien qu'il sût que le supplice de la croix l'attendait au terme de sa carrière terrestre, il n'en a pas moins persévéré jusqu'à la mort. Ce sont ses traces que nous voulons suivre. Nous réalisons bien que la conversion d'un pécheur est un miracle de l'Esprit de Dieu, mais cet Esprit en a changé d'autres, à commencer par nous. « Demande-moi, et je te donnerai les nations pour héritage, les extrémités de la terre pour possession ». Cette promesse faite à notre Maître n'est-elle pas aussi pour nous? Nous demanderons et Dieu nous donnera.

Nos cultes du dimanche sont de nouveau mieux fréquentés depuis que la « pluie du dimanche » nous laisse un peu de répit; ces dernières semaines, j'ai eu de cent dix à cent vingt auditeurs. Mais, même quand il a fait le plus mauvais temps, nous n'avons jamais eu moins de la cinquantaine.

Nous avons profité de ce que l'inondation a tardé à venir, non seulement pour activer le transport des matériaux de construction pour la station de Loatilé et des meubles et provisions indispensables pour M. Coillard et ses aides, mais encore pour nous visiter réciproquement. Le 14 décembre, j'avais pu faire une courte visite à notre cher doyen; du 23 décembre au 3 janvier, nous eûmes le plaisir de l'avoir comme

hôte. Peu après, nous retournâmes à Loatilé avec toute la maisonnée. Enfin, du 9 au 17 février, M. Coillard fut de nouveau sous notre toit. Nous vous avons dit d'autres fois combien nous jouissons de sa société; ce qui nous attriste, c'est la faiblesse croissante de ce cher frère. Que Dieu ait pitié de nous et nous le conserve encore longtemps.

Qui sait si nos difficultés actuelles ne sont pas un moyen de faire avancer l'œuvre de Dieu dans les cœurs? Puisse notre caractère de serviteurs de Dieu se manifester d'autant plus! Injuriés, nous bénissons; persécutés, nous le supportons; calomniés, nous prions, ou du moins c'est ce que nous voulons faire avec la grâce de Dieu.

Nous jouissons depuis quelques semaines d'une bonne santé, aussi bonne qu'on peut la désirer au Zambèze...

ADOLPHE JALLA.



TAÏTI

DÉPART DE M. ET MADAME BRUNEL POUR RAIATÉA

La nécessité où nous avons été de donner dans nos deux derniers numéros une place considérable à la question de Madagascar nous a empêché de publier divers articles, entre autres les nouvelles concernant l'œuvre pastorale et scolaire à Taïti; mais nous espérons pouvoir le faire prochainement. Nous nous bornons donc cette fois à annoncer le départ de M. Brunel pour Raiatéa, où il est allé le 4 ou le 5 mai, prendre possession du poste qui lui a été assigné. Nous donnerons, sous peu, connaissance de l'une de ses dernières lettres, dans laquelle il raconte l'emploi du stage de sept mois qu'il a fait à Papéété.

Dès aujourd'hui, nous commençons le récit de l'intéressant voyage que M. Vernier et M. Ahnne ont accompli aux Iles Sous le Vent.



UN VOYAGE AUX ILES AUSTRALES

Récit de M. Edouard Ahnne.

Papéété, mars 1893.

Cher monsieur Boegner,

En janvier dernier, les habitants de Rurutu (1) ayant achevé la construction d'un nouveau temple, louèrent pour la somme de 600 francs une petite goélette et vinrent chercher M. Vernier pour présider à la dédicace de ce temple.

La Conférence missionnaire profita de cette occasion pour envoyer et installer à Rimatara, île complètement dépourvue de pasteur depuis deux ans, l'élève indigène Samuela, qui était sur le point de terminer ses études. — Comme je me trouvais alors en vacances, M. Vernier m'invita à l'accompagner dans ces deux îles ; il avait également l'intention de visiter Tubuaï si le temps le lui permettait ; je saisis avec empressement l'occasion de faire plus intime connaissance avec un pays encore si nouveau pour moi, et j'ai pensé que les impressions d'un Européen tout fraîchement débarqué seraient peut-être de quelque intérêt pour les amis des Missions.

Bonne mer, beau temps, belle brise ! mais surtout, revenez avant le mois de février, ou gare les ouragans ! telles sont les recommandations de nos amis au moment où nous quittons le quai de Papéété. C'est que la petite goëlette sur laquelle nous allons faire 300 ou 400 milles dans le sud n'est qu'une coquille de noix ayant au plus 12 mètres de long et jaugeant à peine 15 tonneaux. Avec l'équipage, le pasteur indigène Samuela, sa famille et sa parenté, nous sommes au moins 25 personnes à bord, sans compter les petits enfants et les chiens. Cela fait environ deux mètres carrés par personne.

(1) Rurutu est la plus importante, sinon la plus grande des îles australes, petit archipel situé à 300 milles environ au sud de Taïti et dont les Églises se sont rattachées à notre Société des Missions après l'établissement du protectorat français sur ces îles.

Comme nous sommes les seuls Européens du bord, M. Vernier et moi, le capitaine nous abandonne sa cabine, si l'on peut appeler ainsi un trou de trois mètres de long, sur autant de large et un mètre et demi de hauteur ; encore, la plus grande partie en est-elle encombrée par des bagages qui laissent juste assez de place pour nos deux couchettes : une planche recouverte de nattes.

La belle brise annoncée ne dura pas longtemps ; le lendemain de notre départ nous étions encore en face de Papéété, à deux milles à peine du récif, et toute la journée nous restâmes immobiles entre Taïti et Mooréa.

« Miti pohe », la mer est morte, disent nos indigènes et, avec une résignation toute taïtienne, ils se couchent sur le pont et dorment en attendant le vent.

Oui, la mer tranquille comme un lac semble bien morte : il fait une chaleur accablante, les voiles battent tristement le long des mâts et de longues lames paresseuses roulent de ci et de là notre petite embarcation. Ainsi jusqu'au soir, puis, tout à coup, vers le coucher du soleil, le hupe, le vent de terre accourt de la montagne. Au loin, la cime des cocotiers s'est inclinée, puis sur la mer qui se ride et blanchit, la brise arrive comme un cheval au galop. Les voiles se gonflent, notre bateau endormi tressaille, quelques grandes vagues le balaient de la poupe à la proue, il s'incline sur sa bande et le voilà filant sur la crête des flots, pareil aux grands oiseaux de mer qui nous accompagnent en tournoyant.

Au souffle de cette brise chacun se réveille, et, debout à la barre, notre capitaine indigène remercie dans une ardente prière Celui qui commande aux vents et aux flots. Ce brave Tianoa! tant que dura notre voyage, quelque mauvais que fût le temps, chaque matin à l'aube, chaque soir au coucher du soleil, il ne manquait jamais de s'écrier de sa voix puissante qui dominait le bruit de la mer : « *E pure tatou i te Atua* » (Prions le Seigneur). Et tandis que, tête découverte, tout l'équipage se recueillait, quelles ferventes prières il faisait!

A notre retour, lorsque après douze jours de navigation

aucune terre n'était en vue, que nous n'avions à boire qu'une eau saumâtre et que nous en étions à calculer combien de jours nos vivres dureraient encore, notre capitaine priait un soir : « Seigneur, tu nous vois sur ce petit bateau, tu sais que nous ne pouvons ni semer, ni planter, ni chercher de l'eau aux sources, c'est pourquoi multiplie nos vivres et envoie-nous la pluie de ton ciel. »

Quelle différence avec certains équipages, et comme l'on se sent en sûreté avec des marins qui ont une telle foi! Sans doute, cette confiance illimitée des indigènes les rend souvent insouciants du péril et imprévoyants; mais dans le danger, quel sang-froid et quel dévouement !

Le respect qu'ils ont tous pour le culte cst vraiment touchant : nos matelots, souvent à demi-nus, ne manquaient jamais de se vêtir pour la prière même dans les coups de mer où ils risquaient fort de mouiller leur unique chemise. J'ai vu plus d'une fois des Taïtiennes, au moment du culte, ôter de leurs chapeaux les couronnes de feuillages ou les fleurs qui ornaient leurs cheveux.

Notre traversée fut agréable ; pendant la chaleur du jour nous lisions étendus sur nos nattes, le soir nous allions chercher le frais sur le pont. Et là, sous le ciel étoilé des nuits australes, tandis que notre petite goëlette, perdue au milieu de l'océan, dansait sur les grandes vagues, nous écoutions pendant de longues heures les *himene* si étranges des femmes taïtiennes accroupies sur le pont. Un de ces cantiques que nous entendîmes bien souvent m'a paru original; il a été composé par des indigènes de Rimatara. Le voici tel que M. Vernier me le traduit :

Au port de Canaan, on a mis des balises
Pour indiquer la route aux voyageurs.
De la Pâque immolée on fit une balise
Pour le navire de la foi.

Au port du Canaan, on a placé un phare
Pour indiquer la route aux voyageurs

La colonne de feu qui brillait nuit et jour,
Lumière directrice visible dans le lointain.

En grand nombre voguaient les esquifs de la foi,
A la surface de la mer.
Tous furent renversés, la quille en haut
Et deux seuls abordèrent au port du Canaan.

La brise tint bon, et, quatre jours après notre départ de Papéété, par un beau dimanche matin, les cimes de Rurutu étaient signalées; vers le soir, nous étions en face de Moérai, le plus grand village de l'île.

Malgré la houle qui est assez forte, les habitants mettent une chaloupe à la mer pour venir nous chercher, et, peu après, nous faisons notre entrée dans l'île sur les épaules de deux indigènes.

De suite, nous sommes conduits à la case du vieux pasteur Turiano où tout est préparé pour nous recevoir : une grande chambre entièrement nue, au plancher recouvert de nattes, deux chaises, une table et sur la table deux cocos ouverts.

C'est l'hospitalité taïtienne dans ce qu'elle a de plus grandiose: partout, dans la suite de notre voyage, nous avons retrouvé la même chambre meublée de deux chaises et de deux cocos.

Nous prenons place sur les chaises, buvons les cocos frais avec le plaisir de voyageurs qui n'ont eu que de l'eau chaude pendant quatre jours, et, tandis que les principaux de l'île s'accroupissent tout autour de la chambre, la conversation s'engage et ne tarde pas à devenir très animée. M. Vernier retrouve d'anciens amis, il est obligé de me présenter; chacun veut savoir qui je suis, d'où je viens, depuis quand j'ai quitté la France, ce qu'il y a de nouveau à Paris. Et, voyant que je ne puis guère les comprendre, tous ces braves gens me sourient de ce sourire si doux particulier aux races polynésiennes.

Après le culte du soir où M. Vernier souhaite la bienvenue à tous les habitants de l'île, nous tenons conseil avec les

principaux chefs et les diacres. La dédicace du temple d'Avéra ne pourra avoir lieu avant samedi prochain; il y a encore, nous dit-on, de grands préparatifs à faire.

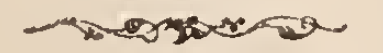
Impossible, comme nous l'avions pensé tout d'abord, d'aller à Rimatara en ce moment; cette île n'est qu'à 70 milles de Rurutu, mais le vent est si peu stable maintenant, que nous courrions grand risque de rester en mer pendant une quinzaine de jours.

D'ailleurs, M. Vernier n'est pas fâché d'avoir devant lui quelques jours pour visiter les écoles et les différents villages de l'île.

Rurutu, comme la plupart de nos îles, n'est guère qu'une cime volcanique émergeant de l'océan; sauf les trois petites plages où sont construits les villages principaux, Moérai, Auti et Avéra, partout la montagne tombe directement dans la mer par des rochers à pic, et on ne peut se rendre d'un village à l'autre qu'en suivant le pied des falaises à marée basse, ou en traversant la montagne par des rochers escarpés; quant aux routes, elles sont complètement inconnues ici.

Malgré son aspect sauvage, l'île est assez fertile, grâce aux nombreux ruisseaux qui descendent de la montagne en formant une quantité de petits vallons tout pleins de cocotiers, de bananiers et de plantations de taro. Le taro, qui est la racine d'une sorte d'arum, forme la principale nourriture des habitants de ces îles; c'est, du reste, un aliment excellent qui remplace fort bien notre pomme de terre. On le cultive comme le riz, c'est-à-dire que les jeunes plants sont toujours inondés sous un pied d'eau, et rien n'est plus pittoresque que tous ces petits lacs artificiels s'échelonnant sur les flancs de la montagne.

(*A suivre.*)



MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

—

CHRONIQUE DES MISSIONS

LÉON XIII ET LE CLERGÉ INDIGÈNE DANS LES MISSIONS. — LE SUCCESSEUR DE L'ÉVÊQUE CROWTHER. — LA MISSION ROMAINE EN MANDCHOURIE. — WILLIAM CH. BURNS. — COMMENT WANG DJING-MING OUVRE LA VOIE A L'ÉVANGILE. — LE PREMIER SYNODE PRESBYTÉRIEN MANDCHOU. — LE MISSIONNAIRE J. ROSS A KAÏ-YUEN ET DANS LES ENVIRONS.

Roma locuta est, et c'est de mission que Rome vient de parler. Par une encyclique donnée « près saint Pierre, le 24 juin 1893, seizième année de Notre Pontificat », Léon XIII, après avoir arrêté la question litigieuse du droit de patronage exercé dans les Indes orientales par le roi très fidèle du Portugal et des Algarves, a élevé au rang de diocèses en nom les huit provinces ecclésiastiques délimitées aux Indes par le décret du 8 mai 1887 (1); seulement l'antique archidiocèse de Goa, érigé par Paul III, le 3 novembre 1534, conserve le titre honorifique de patriarcat.

Ce n'est pourtant pas en cela que l'encyclique du pape nous intéresse ici. « Il est un point, continue Léon XIII, d'où le salut des Indes dépend grandement; et c'est sur ce point, vénérables frères, que nous voulons particulièrement vous voir porter vos efforts, vous et tous ceux qui ont à cœur l'humanité et le nom chrétien. La conservation de la foi catholique chez les Indous n'est pas assurée, et incertaine sera la propagande tant qu'il manquera un clergé pris parmi les naturels... » On ne saurait mieux dire; et la plupart des arguments avancés par le Saint-Père pour démontrer sa thèse sont excellents : les missionnaires européens sont toujours, et quoi qu'ils fassent, étrangers au pays; dès maintenant les missionnaires sont trop peu nombreux pour suffire aux groupements qui existent; que sera-ce si les chrétiens augmentent?

(1) *Les Missions catholiques*, 1887, p. 279.

Enfin, l'usage des apôtres ne fut-il pas d'organiser sur place les Églises qu'ils fondaient? Pour ces motifs, et pour obéir aux conseils et aux exhortations du saint-siège, les évêques sont invités à fonder partout des séminaires, « afin que la situation du catholicisme soit assurée dans ces régions lointaines. » Pour une fois, il est intéressant d'être d'accord avec un homme aussi clairvoyant que Léon XIII.

Le problème n'est pas sans difficultés pratiques. Personne ne l'a reconnu plus loyalement que les directeurs de la Société anglicane des missions (1), lors des difficultés qui ont surgi au Niger. Ces ondes troublées se sont propagées par delà Lagos et le Yorouba jusqu'à Sierra-Léone. Dans le delta du Niger, il en est même résulté un schisme à la tête duquel s'est mis le fils de l'évêque Crowther, l'ancien archidiacre D. C. Crowther. Par contre, l'archevêque de Cantorbéry a préconisé, pour succéder à l'évêque du Niger, un blanc, Joseph Sidney Hill (2); il portera le titre d'évêque de l'Afrique équatoriale occidentale, et aura pour coadjuteurs deux Africains, Ch. Phillips, pasteur à Odé-Ondo (Yorouba) depuis 1876, et I. Oluwolé, depuis 1879 directeur de l'institution d'instruction secondaire à Lagos. Cette triple consécration épiscopale a eu lieu, le 29 juin dernier, à Saint-Paul de Londres (3). Il faut souhaiter à l'évêque Hill beaucoup de tact, de prudence et de sagesse pour rétablir dans son diocèse à la fois l'ordre et la paix.

Il y a beaucoup d'écueils à éviter dans l'organisation des Églises issues du paganisme, et dans leur orientation vers l'autonomie, trop de hâte et trop de lenteur et bien des idées

(1) Voir le *Journal des Missions*, 1892, p. 133 et suiv.

(2) M. J.-S. Hill est un élève du collège d'Islington ; de là il a été envoyé à Lagos en 1873, puis, en 1876, pour raison de santé, en Nouvelle-Zélande, où il resta missionnaire jusqu'en 1883. En 1890, il est rentré en Angleterre, et, en novembre 1891, s'est de nouveau mis à la disposition du Comité de la Société anglicane de mission (*The Church Missionary Intelligencer*, 1892, p. 706).

(3) *The Church Missionary Intelligencer*, 1893, p. 549.

préconçues; mais quelle meilleure manière d'accoutumer les chrétiens convertis d'entre les païens à l'exercice de leur initiative, qu'en employant dès le début leur collaboration? Et nulle part peut-être l'efficacité de la prédication de l'Évangile par des indigènes ne s'est vérifiée avec autant d'éclat qu'en Mandchourie.

La mission romaine est depuis le dix-septième siècle dans ces régions limitrophes de l'empire du Milieu proprement dit, d'où est sortie la dynastie tatare-mandchoue qui règne depuis 1644 sur la Chine. De nos jours, Mgr Guillon s'efforce «d'y glorifier Notre-Dame de Lourdes; » mais il constate que « la grande ville de Moukden, naguère encore si rebelle à la grâce, et où les conversions de païens étaient presque nulles depuis cinquante ans, est devenue le centre de la propagande protestante, naturellement grâce « aux ressources immenses dont disposent les ministres » (1).

C'est un missionnaire hors cadre, un peu inquiet peut-être, mais une de ces âmes pures, loyalement consacrées à leur Sauveur, William Ch. Burns (2), qui le premier porta le chris-

---

(1) *Société des Missions Étrangères. Compte rendu de* 1892 (Paris, 1893), pp. 8 et 10. La Mandchourie ne fut élevée en vicariat apostolique (dont la Mongolie fut séparée en 1840), qu'en 1838, et confiée alors à Mgr Verolles, de la Société des Missions Étrangères de Paris. « Vu l'état de mépris où est tombée notre sainte religion dans ce pays, écrivait un peu plus tard le vicaire apostolique (A. Launay, *Atlas des Missions*, Lille, 1890; texte de la carte n° 23),... le seul moyen de nous relever quelque peu aux yeux des païens est de bâtir des oratoires fort propres et autant que possible bien ornés. » Quand Mgr Verolles mourut, en 1878, la mission comptait 19 missionnaires, 3 prêtres indigènes et 6 catéchistes. Mgr Dubail, sacré en 1879, mourut en 1887; Mgr Raguit, en 1888. Le vicaire actuel estime à 15,075 âmes la population catholique de la Mandchourie; il enregistre, pour 1892, 535 baptêmes de païens, 720 d'enfants de païens, 6,834 enfants de païens baptisés *in articulo mortis;* son clergé se compose de 27 missionnaires, de 5 prêtres indigènes; il y a encore 10 catéchistes et 2 séminaires avec 42 élèves (*Société des Missions Étrangères. Compte rendu de* 1892, p. 5 et suivantes).

(2) Né le 1er avril 1815, à Dun (Écosse), il fit diverses suffragances et tournées d'évangélisation en Écosse, de 1839 à 1843, puis, jusqu'en 1846, en

tianisme évangélique en Mandchourie. Il débarqua à Ying-Tse, le port de Niou-Tchouang, en août 1867; il y mourut dès le 4 avril 1868. Sur son lit de mort, il avait reçu de sa mère une lettre lui disant : « Ne pense pas à moi, pense à ton devoir. Sois comme un couteau qui jamais ne se rouille, parce qu'il est en constant usage; qu'importe l'usure? (1) » Des missionnaires presbytériens irlandais s'établirent en Mandchourie l'année suivante, mais l'œuvre devint réellement agressive lorsque les révérends J. Ross et J. Macintyre, de l'Église presbytérienne unie d'Écosse, arrivèrent en 1873 à Niou-Tchouang.

Et voici où se montre l'importance dans cette mission des ouvriers indigènes. A Ying-Tse, port ouvert aux étrangers depuis 1858, on était habitué à voir des « démons barbares », autrement dit des étrangers, mais les Européens s'aventuraient encore peu dans l'intérieur du pays, ceux qui se risquaient voyaient presque tout le monde se détourner d'eux. Quand, après les inondations du Liao-Ho, en 1873, les missionnaires offrirent du blé aux habitants de Da-Ping-Chan, un village à quatre lieues de Niou-Tchouang, personne n'en voulut pendant près de deux mois. Ce n'est qu'à moitié morts de faim que quelques-uns se décidèrent finalement à accepter les secours des étrangers. Jusqu'à ce jour il n'y a qu'un peu plus d'une centaine d'étrangers à Niou-Tchouang, et dans tout le reste de la Mandchourie, personne sauf les missionnaires.

Or, précisément en 1873, un évangile chinois tomba entre les mains d'un commissionnaire en colza, Wang Djing-Ming, à Ying-Tse. Il lut et ne comprit guère. Voulant en avoir le cœur net, il alla demander des explications à M. Ross, et Dieu

---

Irlande et au Canada; en 1848, le synode presbytérien anglais l'envoya en Chine. Burns attaqua le vaste empire par Hong-Kong, puis par Canton (1850), par Amoï (1851) et par Changhaï (1855); il fit ensuite un séjour à Péking, de 1860 à 1867, où il prêcha avec ardeur tout en traduisant en chinois le *Voyage du Pèlerin* de Bunyan.

(1) *Evangelisches Missions-Magazin*, XVe année (1871), p. 184.

lui ouvrit le cœur comme à Lydie, comme à tous ceux qui jamais ont compris ces choses cachées aux sages et aux intelligents, et que l'on ne trouve pas au bout d'un raisonnement humain. Wang obtint de plus, mais à genoux, après des luttes terribles (1), la force de quitter sa pipe d'opium. Peu après, il fut envoyé comme maître d'école à Da-Ping-Chan. Deux ans plus tard, les missionnaires ont pu y baptiser douze personnes; toutes les persécutions étaient tombées. Alors on envoya Wang dans l'antique capitale mandchoue, Moukden, où sont ensevelis les ancêtres des Tsing; c'est le plus grand entrepôt de graines et de fourrures, une ville des plus animées, comptant près de deux cent mille habitants. Ce que le pauvre Wang y subit de railleries, d'insultes, d'avanies est presque incroyable ; jamais il n'en appela aux autorités, il supporta et persévéra. Et de jeunes lettrés, tantôt en riant, tantôt la rage au cœur, défiaient publiquement ce Chinois infecté de barbarie de jamais gagner un adepte. Avant deux ans plusieurs citoyens de Moukden avaient demandé le baptême; bientôt une Église put y être organisée, et Wang en fut le premier ancien. C'est lui encore qui alla défricher le terrain à Liao-Yang-Tchéou, en 1881, jusqu'à ce que, usé par son fidèle labeur, il vint s'éteindre paisiblement à Moukden, le 24 septembre 1885.

Voilà comment les origines de l'Église évangélique en Mandchourie se confondent presque avec l'activité apostolique de Wang Djing-Ming. Il paraît que ce surnom, antérieur pourtant à la conversion de Wang, signifie « le Lumineux ».

Depuis lors, et principalement sous l'inspiration de M. J. Ross, les vérités et la vie chrétienne continuent à se propager dans les deux districts méridionaux de la Mandchourie (2). Le temps viendra bientôt où il faudra développer l'instruction reli-

---

(1) J. Ross, *Old Wang, the first Chinese Evangelist in Manchuria* (Londres, 1889).

(2) On distingue la province de Chiug-King ou Liao-Toung, chef-lieu Moukden; le district de Ghirin, chef-lieu du même nom, et le district de Ile-Loung-Kiang, sur l'Amour, chef-lieu Tsi-Tsi-Khar. La superficie to-

gieuse de quelques-uns des vingt-trois catéchistes employés par cette mission, afin d'en faire les premiers pasteurs mandchoux. Déjà, en mai 1892, le premier colloque ou synode régional mandchou s'est assemblé à Niou-Tchouang, les délégués représentaient plus de deux mille membres d'Église, car les missionnaires presbytériens irlandais et écossais se sont entendus pour ne former qu'une seule Église presbytérienne mandchoue (1). La mission irlandaise comptait alors environ cinq cents membres; les Écossais, mille cinq cent trente-sept; durant l'année, trois cent quatre-vingt-dix-neuf adultes avaient été baptisés par les missionnaires écossais (2).

Cette mission est remarquable, parmi toutes celles qui travaillent en Chine, par son expansion rapide. Comme aux grandes époques de l'histoire du christianisme, la plupart des convertis sont ici des apôtres, chacun dans sa sphère, humblement et en toute simplicité. Il y a ainsi de petits groupes de chrétiens le long des palissades qui séparent au couchant la Mandchourie de la Mongolie; il y en a jusque dans les hautes montagnes, au-delà des frontières de la Corée; on en trouve, au nord, dans la vallée de la Soungari, où la Chine touche à l'Extrême-Orient russe. Là-même, on s'occupe d'ajouter aux sept stations actuelles une huitième, à Ah-Chi-Ho, plus de deux cents kilomètres au nord de Ghirin. Le brigandage existe dans ces pays perdus, organisé comme en Calabre. En mars dernier, tandis que le médecin-missionnaire T.-M. Young se rendait dans sa charrette couverte de Ghirin à Souang-tcheng-Pou, il fut surpris par une troupe de ces bandits après lesquels galopaient une cinquantaine de soldats. En passant, à vingt pas, l'un des brigands tira sur le missionnaire qui avait sauté à terre, et la balle alla s'enfoncer dans le sol aux pieds du serviteur de Dieu (3).

---

tale est de 492,000 kilomètres carrés; celle de la France est de 536,408. La population de la Mandchourie est évaluée à 7 millions et demi d'habitants.

(1) *The missionary Record of the United Presb. Church*, 1892, pp. 309 et 319.

(2) *Foreign Reports submitted to the U. P. Synod* (Édimbourg, 1892), p. 48.

(3) *The missionary Record of the United Presbyt. Church*, 1893, p. 213.

Quelques mois auparavant, en novembre dernier, après avoir baptisé plusieurs personnes à Kaï-Yuen (1), environ vingt-cinq lieues au nord de Moukden, M. J. Ross pénétra vers l'ouest, vers une région où jamais l'on n'avait vu un Européen. Dans le village écarté de Hing-Loung-Pou, il s'arrêta dans la maison d'un officier subalterne dont la femme demandait à être baptisée. Une fille de cette famille avait épousé un soldat mongol d'origine, baptisé quelque temps auparavant; en visite chez son gendre, la belle-mère avait appris à connaître l'Évangile; maintenant, elle confessa sa foi, avec une figure rayonnante de joie, devant les villageois étonnés qui se pressaient dans la chambre étroite. L'officier laisse faire; il lit les livres chrétiens, mais son cœur ne s'est pas encore ouvert (2).

On assiste là à la mise en terre du grain de sénevé; quand est-ce que l'arbre qui en sortira étendra ses rameaux sur toute la Mandchourie?

F. H. K.

P. S. — En parlant, à la page 273, des affaires d'ou-Ganda, sur lesquelles il faudra revenir prochainement, j'ai fait allusion à l'attitude, dans cette question, du journal génevois *l'Afrique explorée et civilisée.* Le rédacteur en chef, que je regrette d'avoir blessé, exige une rectification. Je ne puis changer qu'un mot. Il faut lire : « *L'Afrique explorée et civilisée* de Genève s'acharne également avec une curieuse persévérance à l'attaque des missionnaires (au lieu de *missions*) anglais dans la région des grands lacs africains. »

---

(1) Il faut rappeler ici la remarque d'un voyageur, H.-E.-M. James, qui a visité la Mandchourie en 1887. Il dit: « Ces missionnaires écossais, bons et dévoués, mais à la tête un peu dure, savent fort bien qu'il ne faut pas confondre une émotion passagère avec ce qui mérite le nom de conviction. Ils examinent scrupuleusement leurs convertis avant de les baptiser. Ils préfèrent un fondement profond à une extension rapide. » (*The Christian Express*, Lovedale, 1888, p. 186).

(2) *The missionary Record of the United Presbyt. Church*, 1893, p. 214.

Le Gérant : A. Boegner.

Paris. — Imprimerie de Ch. Noblet, 13, rue Cujas — 17838.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

LESSOUTO

RAPPORT ANNUEL

de la Conférence au Comité (1).

(Suite.)

Cana. — La station de Cana semble entrer dans la voie de progrès plus rapides. A ses 251 chrétiens sont venus s'ajouter cette année 118 nouveaux catéchumènes. Dans une seule annexe, on a noté 40 conversions, fait assez rare pour qu'il vaille la peine d'être cité. Étant donné le nombre des annexes (il y en a 9), on aurait pu s'attendre, peut-être, à des résultats plus considérables. Mais les obstacles sont nombreux et ils ne viennent pas tous du paganisme. Parmi les chrétiens, dit M. Kohler, la vie religieuse n'a pas la réalité et les fruits qu'on souhaiterait; les superstitions, qui font partie intégrante de la vie morale des Bassoutos, ne sont pas encore extirpées

(1) Voir p. 306. Nous invitons nos lecteurs à relire le commencement de ce rapport, que nous avons beaucoup regretté de devoir couper.

de l'esprit de tous les chrétiens; ils y reviennent souvent, par intérêt ou par entraînement. Et puis, il y a plus; les péchés de la chair auxquels plusieurs membres de l'Église ont succombé, ont montré une fois de plus que le niveau de la moralité des Bassoutos est encore assez bas, et ont offert aux païens de bons prétextes pour excuser leur indifférence ou leur hostilité. Quoi qu'il en soit, l'Église est active et ses directeurs travaillent à son développement spirituel, tout en s'occupant de l'évangélisation des païens. Les collectes sont satisfaisantes; si elles augmentaient, on pourrait enfin fonder les quelques annexes nécessaires pour mettre l'Évangile à la portée de tous les païens, auxquels on a le devoir et le désir de l'offrir.

Bérée. — L'œuvre de Bérée n'a pas traversé sans peine les temps toujours difficiles, qui marquent le passage d'une Église, des mains de son ancien pasteur, dans celles d'un nouveau missionnaire. Après la mort de M. Duvoisin, Bérée et ses annexes ont été confiés aux soins de MM. Kohler. Puis nous avons appelé M. Jeanmairet à occuper la station. M. Maitin, missionnaire émérite, qui célèbre cette année le cinquantième anniversaire de son arrivée au Lessouto, a quitté, non sans douleur, le poste où il avait accompli toute sa carrière missionnaire. Le nouveau titulaire prend peu à peu en mains tous les fils de son œuvre, et nous avons l'espérance que, bien accueilli par les chrétiens et les païens, il donnera une nouvelle impulsion à l'Église de Bérée, qui a besoin d'être stimulée et dirigée avec fermeté et discernement.

Thaba-Bossiou. — Pendant le cours de ces dernières années, M. Jacottet a donné à l'évangélisation des païens un vigoureux élan, en élevant de 6 à 13 le nombre de ses annexes. Consolider ces entreprises naissantes est le devoir présent, quitte à occuper plus tard les postes qu'il reste à fonder. Celles qui existent ont donné de bons résultats, et le chiffre de 516 catéchumènes indique que ce n'est pas en vain que chrétiens et évangélistes ont répandu la Parole dans les masses païennes. Il semblerait même qu'il se prépare de

nouveaux et plus considérables résultats. Les auditoires sont nombreux et attentifs, comptant — chose assez rare — une grande proportion de païens. Ce fait porte M. Jacottet à croire à un prochain mouvement de conversions. Si la vie des chrétiens était plus intense, ces succès espérés seraient peut-être remportés dans un temps plus rapproché. Travailler à l'épuration de la vie des chrétiens, c'est travailler à l'évangélisation des païens. Nous n'avons garde de l'oublier. Mais comment suffire à tant de devoirs, qui pèsent si lourdement sur un seul missionnaire?

Morija. — L'Église de Morija se présente à nous avec ses 23 annexes et 22 écoles primaires, avec 1.551 chrétiens et 786 catéchumènes. De ces annexes, il en est qui, de fondation toute récente, ne constituent encore que des Eglises en miniature, où une seule conversion est saluée avec reconnaissance. D'autres, comme celle de Kolo, ont atteint un chiffre de chrétiens si élevé que le moment semble arrivé où il faudra les dédoubler. Les chrétiens évangélisent les païens assez régulièrement, et avec plus ou moins de zèle suivant les lieux, les temps ou les dispositions individuelles. Le nombre de villages, n'ayant pas de convertis, a sensiblement diminué, et si les nouveaux chrétiens qui y vivent marchent fidèlement dans le chemin du devoir et de la piété, leur influence, quoique modeste, sera un auxiliaire utile pour l'évangélisation. C'est pour donner à la vie des chrétiens une nouvelle impulsion que M. Mabille a salué avec plaisir la visite que deux « évangélistes » de la colonie du Cap, MM. Walton et Sampson, ont faite à différentes Églises du Lessouto. Les appels, les exhortations et les méthodes de ces messieurs ont fait beaucoup d'impression sur la plupart des personnes qui les ont entendus, et un certain nombre d'incrédules ou de païens ont pris occasion de ces réunions pour essayer de faire le pas décisif, depuis longtemps différé. Le district de Morija, trop vaste pour rester plus longtemps à la charge de M. Mabille seul, a été en partie attribué à M. Louis Mabille et au pasteur indigène J. Mohapéloa, qui recevra la consécration prochaine-

ment. En somme, l'année a été assez bonne pour l'Église de Morija; il n'y a pas eu de mouvement religieux marqué et le chiffre des admissions dans la classe des catéchumènes ne s'est élevé qu'à 252. Des faits affligeants ont montré que toute Église a ses jours de joie et ses jours d'humiliation. Aspirer à des choses meilleures reste cependant la devise du missionnaire. Puisse-t-elle aussi être celle des chrétiens bassoutos!

Makéneng. — A signaler dans cette Église quelques événements se rapportant, les uns directement, les autres indirectement à son existence. D'abord, le départ du chef Lérotholi, allant remplacer son défunt père dans les environs de Morija, et remplacé par son fils Letsié. Letsié est jeune et mal conseillé; on lui prête envers l'Église des dispositions malveillantes. En tous cas, son installation comme chef a été le signal d'une vraie recrudescence de paganisme. Un temple spacieux a été inauguré dans la station au milieu d'un grand concours de chrétiens et de païens. M. Ernest Mabille, en quittant Makéneng pour Léribé, a laissé derrière lui une Église bien organisée, pourvue d'un excellent corps d'évangélistes, et alimentant des écoles primaires prospères. On pourrait reprocher à certains chétiens de Makéneng d'avoir trop de penchants pour les discussions et les disputes. Un petit incident de la vie quotidienne prend parfois les proportions d'un événement et donne lieu à des contestations interminables. Mais c'est là un trait commun au caractère de tous les Bassoutos. Ne faudrait-il pas y attribuer aussi certaines défections de chrétiens qui, réprimandés par l'Église, refusent de se repentir et préfèrent se réfugier dans les bras de l'Église anglicane, jusque tout récemment, trop empressée à fermer les yeux sur leurs fautes et à leur ouvrir les portes de son sanctuaire?

Hermon. — Le rapport de M. Christol ne présente guère de faits saillants. La chute grave d'un instituteur et un cas d'immoralité, accompagné d'infanticide, ont jeté une teinte sombre sur le tableau qui nous a été fait de la situation de

cette Église. Le chiffre des conversions ne s'est élevé qu'à 111, et il y a diminution dans le chiffre des écoliers, diminution qu'il faut en partie attribuer à la disette que nous venons de traverser. D'autre part, un grand nombre de non croyants, de païens et de renégats ont, à l'occasion des réunions de MM. Walton et Sampson, exprimé le désir de se convertir, et l'activité de l'Église s'est étendue parmi les Bassoutos qui vivent dans l'État libre de l'Orange.

Siloé. — A partir de Siloé, nous constatons, dans les rapports de nos collègues du Bas-Lessouto, un air de joie et d'espérance qui manque dans ceux du Haut-Lessouto. Alors que, dans certaines stations, l'année n'a été qu'ordinaire, à Siloé elle a été décidément bonne. Les Bataungs, païens et chrétiens, ont manifesté un grand empressement pour le culte public ordinaire, et en particulier pour les services spéciaux qui ont eu lieu à l'occasion du renouvellement de l'année et pendant la semaine sainte. L'évangélisation a marché de pair avec ce zèle pour les choses de Dieu et n'a pas produit moins de 218 conversions. Citons, parmi celles-ci, celle du chef Létsuara. Les chefs des Bataungs se convertissent l'un après l'autre, alors que les chefs des Bassoutos proprement dits sont ou indifférents ou hostiles au christianisme. Tout n'est cependant pas lumineux à Siloé. Tandis que les uns arrivent au salut par la conversion, d'autres retournent au monde ou au péché. Et M. Louis Germond regrette que ses aides indigènes, surtout les instituteurs, ne sachent pas accomplir leur tâche avec tout le dévouement que l'on souhaiterait.

Thabana-Moréna. — Si, pour Siloé, l'année a été bonne, elle a été très bonne pour Thabana-Moréna, « la meilleure que nous ayons encore vue », écrit M. P. Germond. Querelles, médisance, orgueil, immoralité, tout cela a diminué visiblement devant un élan général de la vie religieuse. Des conversions de païens assez nombreuses ont coïncidé avec le développement de la piété des chrétiens. La famine a sans doute aussi contribué à diriger les pensées et les cœurs vers Celui qui donne la vie au corps et à l'âme, et à leur enseigner

la repentance, le renoncement au mal et la dépendance de Dieu. Dans les annexes des montagnes, les cœurs sont durs. Il y a cependant eu des conversions, entre autres, celle de la fille du chef Sékaké, jusqu'alors à la tête des fêtes et des orgies païennes. Et, se convertir n'est pas toujours aisé ; outre les obstacles provenant de la malice du cœur humain, il faut tenir compte aussi de l'opposition païenne : témoin cette femme de petit chef qui venait le matin au temple, sachant parfaitement que le soir elle serait battue par son mari, et qui a supporté menaces et coups, et conquis par sa persévérance le droit de devenir chrétienne.

Béthesda. — L'événement le plus saillant que signale M. Marzolff, c'est le meurtre de l'évangéliste Andréas Mokorosi. Mokorosi était un évangéliste fidèle et entreprenant ; il s'était attiré de ce fait l'animosité d'une partie de la population païenne du voisinage. Cette hostilité n'aurait sans doute pas abouti à des voies de fait, si Mokorosi n'avait été impliqué dans des contentions entre chefs, à propos de lopins de terre, où il était établi. Après plusieurs années de contestations, une crise a eu lieu, dont Mokorosi a été la victime. Attaqué un dimanche, à l'issue des services, il a été littéralement lapidé par ses adversaires, et a succombé à ses blessures quelques jours plus tard. Le jugement, prononcé par le résident contre ses meurtriers, a été d'une faiblesse telle que païens et chrétiens en ont été surpris. Il n'a du reste pas mis fin à la vive animosité que les premiers manifestent contre le christianisme et même contre Dieu. Et il faudra beaucoup de temps pour désarmer cette hostilité et effacer les déplorables effets de cette triste histoire, dans les cœurs de ceux qui y ont été, de près ou de loin, impliqués. D'un autre côté, l'évangélisation est en progrès. Trois nouvelles annexes ont été fondées, d'autres prospèrent. Ce que regrette M. Marzolff, c'est que les chrétiens oublient si facilement les engagements qu'ils avaient pris pour la construction des lieux de culte dans les annexes. Pendant le congé que va prendre M. Marzolff en Europe, M. Vollet sera chargé de la desserte de l'Eglise de Béthesda.

Massitissi. — « Il y a un progrès sur toute la ligne », écrit M. Ellenberger, « dans nos travaux missionnaires, sauf sur un point, celui des contributions en faveur de l'œuvre. Augmentation sensible des membres de l'Église et des catéchumènes, et aussi dans le nombre des élèves de nos écoles. Nous avons constaté avec joie un peu plus de vie religieuse, moins de scandales et plus de sérieux dans la jeunesse ». 185 personnes ont été admises au rang de catéchumènes. Malgré les efforts de tous, chrétiens, missionnaire et évangélistes, les païens trouvent moyen de nous reprocher de ne pas les visiter assez souvent. Une neuvième annexe a été fondée, une dixième le sera sous peu. Des représentants des Églises de Béthesda et de la Sébapala se sont réunis à l'Église de Massitissi pour des services d'instruction et d'édification mutuelles, et ont traité, pendant trois jours, les questions se rapportant à la lecture de la Bible, aux superstitions païennes et aux collectes. Cette réunion du groupe régional des Églises du Sud a été fort goûtée par ceux qui y ont pris part, et ne laissera pas que de produire de bons résultats.

Sébapala. — Jusqu'à présent l'église de la Sébapala n'existait qu'à l'état d'ébauche. Aujourd'hui, elle s'est consolidée. M. Pascal est marié, la maison missionnaire s'élève graduellement sous les soins d'élèves de l'école industrielle, et les neuf annexes, déjà fondées, luttent vaillamment pour leur existence ; il faut évidemment les fortifier avant d'en fonder de nouvelles. Et quelle peine on a pour trouver de bons évangélistes, ou pour faire parvenir au cœur des montagnes les matériaux de construction nécessaires pour bâtir des maisonnettes d'évangélistes et des chapelles ! — Mentionnons, en fait de recrues, le baptême de la principale femme du chef Nkuébé-Létsié, et, en fait d'opposition, celle que nous font les catholiques, toujours prêts à envahir nos champs de travail.

Paballong. — S'il fallait baser son jugement sur les chiffres d'une statistique, l'église de Paballong subirait un mouvement rétrograde. Il y a lieu cependant de se rappeler

les grandes difficultés, que le départ de M. Christmann a créées à l'œuvre de pacification qui se fait lentement, mais sûrement, dans les cœurs. M. Bertschy a, à force de tact et de patience, conquis l'estime des chrétiens de Paballong. En donnant des soins médicaux aux païens, il a gagné leur confiance; il est partout bien reçu et bien écouté. Il y a là un encouragement et une promesse pour l'avenir.

Mafoubé. — La disette et le contact avec les blancs de Matatiélé n'ont pas manqué de créer des difficultés et de susciter des tentations aux chrétiens de Mafoubé. Et pourtant, cette année se distingue des précédentes par un nombre de conversions inusité, qui se monte à 150. Plusieurs symptômes attestent la réalité de ces conversions, en particulier le fait que plusieurs se sont produites, malgré la plus violente opposition manifestée par les païens. A cet égard, il faudrait pouvoir raconter en détail la conversion d'une nommée Thobélana qui, en dépit de ses parents et de son chef, peut-être au péril de sa vie, a obéi à la voix de sa conscience réveillée par l'Évangile et a remporté, de haute lutte, le droit de devenir une enfant de Dieu. Cette victoire de l'Évangile, — car c'en est une, — a cependant son côté inquiétant. Thobélana a eu gain de cause, mais les païens n'en sont que plus irrités; ils affectent de dire qu'ils n'accueilleront plus les chrétiens qui iront les évangéliser. Sauront-ils longtemps soutenir cette espèce de grève? Nous ne le croyons pas. — En attendant, une nouvelle annexe se fonde, et le nombre des écoliers s'élève à 804, chiffre qui n'avait jamais été atteint et qui est très fort, proportionnellement à la population du district.

Smithfield. — Notre collègue, le docteur Lautré, continue, malgré son âge, à diriger la congrégation noire de Smithfield et à en surveiller l'école. Celle-ci ne lui donne pas de satisfaction, sans doute à cause du manque de zèle de l'évangéliste-instituteur qui en est chargé.

Dans les *Maloutis*, nos deux pasteurs indigènes ont fondé, il y a quelques mois, deux stations qui, nous l'espérons, prendront désormais une grande place dans votre intérêt.

Job Motéané est établi à un endroit appelé *Séhonghong*, avec sa femme et ses enfants, et s'occupe de fonder deux annexes, pour lesquelles il a déjà des évangélistes. Son collègue, C. Motébang, s'installe à *Moloumong*, où il a ouvert une école, et demande instamment que nous lui fournissions deux évangélistes et les moyens de fonder, lui aussi, deux annexes. Nous sommes heureux de constater qu'ils ont su gagner l'estime et le respect de leurs compatriotes chrétiens et païens, et que le sentiment des responsabilités qui pèsent sur eux a mûri leur caractère et mis en évidence des qualités dont ils ne nous avaient donné que des preuves peu apparentes jusqu'à présent.

Il nous reste, pour compléter ce rapport, à vous rendre compte de l'état de notre *œuvre scolaire*, ce rouage si important de la mission du Lessouto.

Nos *écoles primaires* ont, ces derniers mois, perdu un certain nombre de leurs élèves. Il faut attribuer cette diminution, en partie du moins, à la disette, à la circoncision qui est en ce moment très en vogue, et sans doute aussi à l'apathie des parents. Faute de fonds, nous ne pouvons augmenter le nombre de ces écoles, alors même que les occasions nous en sont offertes en maint endroit.

L'*école normale de Morija* compte actuellement 84 élèves se destinant pour la plupart à l'instruction ; mais ce chiffre sera augmenté dans quelques semaines, quand seront admis à l'école 12 candidats, que l'on avait dû refuser en novembre, faute de place. En présence de cette douloureuse nécessité, M. Henry Dyke, cédant aux instances de sa vénérable mère, s'est décidé à entreprendre la construction d'un spacieux dortoir, dont le besoin se faisait impérieusement sentir depuis longtemps ; les frais de cette construction seront couverts, nous l'espérons, par des dons spéciaux recueillis par madame Dyke mère, auprès de ses amis particuliers et sans aucun préjudice pour la caisse générale de la Société. C'est avec joie et reconnaissance que M. Dyke a fait hommage à la

conférence de ce nouveau bâtiment, qui permettra à l'école normale de répondre aux besoins toujours plus pressants créés par le développement de notre œuvre scolaire. Les études, poussées avec zèle, ont été couronnées de succès, lors du dernier examen pour l'obtention du diplôme d'instituteur. Sur 15 candidats présentés par Morija, 7 ont obtenu leur diplôme complet, 4 un diplôme provisoire; l'école normale faisant ainsi passer un nombre de candidats supérieur à toute autre institution indigène de ce genre existant au sud de l'Afrique.

L'*école biblique* a suivi sa marche habituelle, quoique avec un nombre d'élèves inférieur à celui de l'année précédente, plusieurs élèves mariés ayant dû se rendre aux Mines de Diamants pour y gagner de quoi entretenir leurs familles, que la disette avait privées de leurs moyens de subsistance habituels. 14 élèves ont quitté l'école au mois d'octobre, et la plupart d'entre eux sont déjà au travail comme évangélistes.

L'*école de théologie* a été rouverte, le 25 janvier, avec 5 élèves. Ils ne sont pas — sauf un — de la même force que les étudiants de la première volée, mais leur application, leur intelligence et leur piété, nous autorisent à espérer qu'ils deviendront des pasteurs dignes de prendre place à côté de leurs aînés.

L'*école de jeunes filles de Thaba-Bossiou* compte actuellement 33 élèves. Le seul point à signaler, ce sont les changements survenus dans le personnel enseignant. Mademoiselle Cochet, ayant dû aller en France pour y jouir d'un repos bien mérité, mademoiselle Lydie Lautré a bien voulu la remplacer et prêter son concours à mademoiselle Eugénie Keck. Mademoiselle Lautré, devant se marier prochainement avec M. A. Murray, missionnaire au lac Nyassa, a dû à son tour être remplacée, et sa place a été prise par mademoiselle Elisabeth Jacot de Neuchâtel, qui s'est courageusement mise à la tâche dès son arrivée, et dont la science et les talents pédagogiques exerceront une influence excellente sur la marche de l'école de Thaba-Bossiou.

A l'*école industrielle de Léloaleng*, M. Preen, aidé de deux contre-maîtres indigènes, enseigne à 32 apprentis la menuiserie, l'art du tailleur de pierres et du maçon. Un grand atelier a été construit et affecté à la menuiserie; un autre, contenant une forge, abrite le premier et unique élève charron que possède en ce moment l'école. Il serait de toute urgence que M. Preen fût immédiatement assisté d'un sous-directeur compétent, qui pût le décharger d'une partie de sa tâche. M. Edgar Kruger, de passage au Lessouto, en route pour le Zambèze, donne à M. Preen tout le concours dont il est capable. Mais ce n'est qu'un secours provisoire, et il est absolument nécessaire que l'école industrielle soit définitivement pourvue de l'aide que la conférence a, à plusieurs reprises, demandé au Comité.

L'*imprimerie de Morija* a imprimé et relié 3,000 exemplaires d'un livre d'histoire biblique, un catéchisme, 3,096 livres de cantiques, 20,000 abécédaires, un dictionnaire de la langue des Bassoutos, sans parler des publications usuelles qui sortent de ses presses, soit pour nos écoles, soit pour la vaste clientèle que notre dépôt de livres possède dans le sud de l'Afrique tout entier.

En résumé, vous voyez, d'une part, le paganisme toujours là, chefs en tête; ici, indifférent, résigné ou inerte; là, reprenant courage, s'affirmant par une recrudescence de superstitions et de coutumes mauvaises; ailleurs, ne reculant pas devant la violence pour retenir les âmes qui voudraient secouer le joug.

D'autre part, vous voyez l'Église en progrès, malgré ses défaillances, envahissant le domaine du paganisme, tout en refoulant les attaques que celui-ci dirige contre elle. Vous voyez nos chrétiens, pour la plupart sincères, mais souvent inconséquents, faibles ou vaincus par les tentations du monde. Est-il nécessaire de vous signaler et leurs qualités et leurs défauts? L'homme est partout le même; l'Africain ressemble à l'Européen, tout en gardant sa physionomie propre.

La vie du chrétien du Lessouto, c'est celle du chrétien européen; elle consiste en grande partie dans des phénomènes de la vie intérieure que Dieu seul connaît.

Ce que vous savez aussi, c'est que Dieu se sert des matériaux imparfaits, que lui fournit l'humanité, pour accomplir les grands desseins de sa grâce, à l'égard du monde qu'il veut délivrer. C'est à ce titre qu'il se sert de nos chrétiens bassoutos et de vos missionnaires, en bénissant le travail de leur faible foi, et en se glorifiant dans leurs infirmités. Qu'il veuille donc bénir le travail de l'année qui commence, non seulement au Lessouto, mais dans tous les champs de mission dépendant de notre Société, et dans les églises dont la libéralité nous fournit les moyens d'accomplir les devoirs de notre vocation.

C'est en appelant sa bénédiction sur vos travaux et sur vous-mêmes que nous terminons ce rapport et que nous vous présentons, messieurs et honorés directeurs, nos respectueuses salutations.

Pour la conférence du Lessouto,

le secrétaire délégué,

H. DIETERLEN.



SILOÉ

Nos lecteurs auront remarqué, dans le Rapport de M. Dieterlen, le passage concernant les progrès accomplis dans l'Eglise de Siloé. Ils liront avec intérêt, malgré sa date un peu ancienne, une lettre de M. Louis Germond, adressée à M. Boegner, au sujet de cette station de Siloé. Nous laissons la parole à notre missionnaire.

Siloé, 18 janvier 1893.

Cher monsieur Boegner,

Je ne vous dirai pas, cette année, que je vous écris parce

que vous nous en faites un devoir : j'ai eu trop sujet de bénir Dieu pour me taire. En effet, cette année de disette a été, pour l'église de Siloé, une année de riche moisson. Nous avons eu, pendant les mois de l'hiver et jusqu'à maintenant, un réveil à la station et aux annexes de Mohalinyane et de Liphiring. Bien qu'il faille se dire que l'esprit souffle où il veut, qu'il ne soit pas toujours possible ou juste d'indiquer des causes à son action, je ne crois pas me tromper, cependant, en indiquant deux facteurs à ce résultat. Le premier, c'est l'évangélisation qui a été plus fidèlement faite que ces dernières années, en tout cas à Siloé même ; le second et le plus important, c'est la famine. Si l'on a évangélisé avec courage, c'est qu'il y avait des besoins réels et qu'on était mieux accueilli que de coutume.

Parmi ces convertis, je dois mentionner *Monare*, un frère de *Raboroko*, dont je vous entretenais l'année passée, et un autre chef, *Letsuara*. Tous les deux, il est vrai, avaient été membres de la classe à Mékuatleng. Le premier en était sorti avec Raboroko, après la guerre de Sékonyéla, alors que tant de chefs bassoutos, sous l'effet d'une discipline qu'ils trouvaient trop sévère, ont quitté l'Église en masse. Ces deux conversions me semblent sincères, la seconde surtout. Je voudrais pouvoir vous rapporter les paroles de ce vieux Letsuara, mais je ne puis décidément pas compter sur ma mémoire pour les détails.

Nos convertis, au nombre de cent cinquante environ dans les trois Églises, sortent en bonne partie du paganisme ; le reste se compose d'enfants de chrétiens. Il est de mise de discréditer la conversion de ces derniers. Je veux bien qu'elle ait quelque chose de moins accusé, de moins tragique. Mais n'est-ce pas compréhensible ? Il faut tenir compte du milieu chrétien dans lequel ils ont grandi. Le changement de vie, qu'amène la conversion, est évidemment moins nouveau pour eux, ce n'est, au fond, que la libre détermination de continuer dans la voie dans laquelle ils ont été élevés.

Nous avons, de plus, à la station, une quarantaine d'en-

fants de l'école du dimanche, qui manifestent le désir de se convertir. Pour les petits d'entre ces derniers, il n'a pu être question de leur demander beaucoup : la foi a ses degrés. Un simple désir, s'il est sincère, de suivre le Seigneur Jésus, n'est-ce pas suffisant ? Avec la bénédiction de Dieu, ce minimum de foi se développera, s'enrichira.

Cette jeunesse des écoles, je ne l'ai pas, cela va sans dire, admise dans la classe des catéchumènes ; il fallait être prudent. Nous en avons fait une classe préparatoire, sous la direction de ma femme, qui fait lire à ces enfants des portions de l'Évangile, dont ils doivent rendre compte. Ils doivent aussi mémoriser des cantiques et des versets. Je compte bien sur cette jeune volée pour élever plus tard le niveau de la classe de catéchumènes et exiger davantage d'eux, en fait de préparation à domicile.

Grâce au fait que cette année j'ai eu moins de travaux matériels, j'ai pu voir d'un peu près les candidats à la classe, qui sont venus un par un, et souvent jusqu'à trois ou quatre fois chacun, s'entretenir avec moi. Ce contact m'a été précieux de toute manière.

Hélas ! faut-il ajouter que ce beau mouvement s'est subitement arrêté dans l'espace de quinze jours, dès qu'on a pu mettre la faucille dans les blés !

En somme, voilà des sujets de joie et d'actions de grâce. Mais quoi ? Est-ce sentiment de ma grande responsabilité ; est-ce crainte d'avoir à biffer bientôt peut-être, du registre de la classe, quelques-uns de ceux nouvellement inscrits ; est-ce trop peu d'amour pour les âmes ? Je ne sais, mais la joie que ce mouvement a produite en moi n'a pas été cette joie dont vous me parlez. Il me semble que nous n'ayons pas assez béni le Seigneur pour ce qu'Il a fait parmi nous.

Maintenant, il faut bien dire que les conversions sont chose fréquente au Lessouto et que la qualité laisse très souvent à désirer. Il en coûte si peu à nos Bassoutos de se reconnaître pécheurs, si peu de prendre l'engagement d'une vie nouvelle, et si peu aussi de revenir sur ces engagements !

D'un autre côté, comme le montrait très bien un de nos collègues, si nous n'y prenons garde, la piété de nos Églises risque de perdre à ces fortes recrues. Sommes-nous assez forts pour nous les assimiler? assez chauds pour que nous les réchauffions, sans que notre température morale baisse? Il y a là certainement un grand péril.

J'ai tâché d'y remédier, dans la mesure du possible, en établissant, à l'exemple des Wesleyens, des groupes de chrétiens d'une douzaine de personnes. Chaque section, présidée par un chrétien expérimenté, devra se réunir à date fixe, une fois par mois. Je réunirai à mon tour les vingt-cinq ou vingt-six chefs de groupe pour m'enquérir de leur marche. — De plus, il me faudra, plus fidèlement que par le passé, avoir un entretien avec chaque chrétien et chaque catéchumène. Mais vu leur grand nombre, je doute de pouvoir le faire plus d'une fois l'an. De cette manière, et en comptant surtout sur l'action cachée de l'esprit de Dieu, nous pourrons, j'espère, maintenir à une bonne moyenne le niveau de la piété de nos églises.

Le mouvement, dont je viens de vous entretenir, n'est pas resté étranger aux membres de l'Église. J'ai déjà parlé du zèle qu'on a mis à évangéliser. A nos réunions d'étude biblique, il y a eu, tout cet hiver et cet été même, malgré les travaux des champs et la pluie, un assez nombreux auditoire. Les réunions de prière de la première semaine de janvier ont aussi été bien suivies.

Tout, malheureusement, n'a pas été que beau. Tandis que les uns ont passé des ténèbres à la lumière, des enfants de lumière sont rentrés dans les ténèbres...

Nous allons, grâce à Dieu, bien tous trois. Croyez-moi votre affectionné.

LOUIS GERMOND.



ZAMBÈZE

A KAZUNGULA

Fragments d'une lettre de M. Louis Jalla (1).

L'Évangile vaincra. — La petite vérole. — Les sauterelles. — Nouvelles de l'œuvre. — Bonnes nouvelles de la santé des missionnaires. — Merveilleuse protection de Dieu.

Kazungula, le 7 avril 1893.

... Les lettres de la Vallée vous auront donné des détails sur les derniers événements... N'aurons-nous donc jamais que des déceptions avec ce pauvre peuple ? Le terrain serait-il si ingrat que la bonne semence ne puisse y produire quelques épis durables, réjouissants ? On serait tenté de le croire parfois... Et cependant, non, il ne se peut pas que l'Évangile ait perdu de sa puissance. Un jour nous devons en voir, ici aussi, les effets réjouisants.

La petite vérole continue ses ravages; tous nos ouvriers l'ont eue, sans exception, ainsi que cinq de nos gamins et cinq de nos fillettes. Elle fait beaucoup de victimes aux environs, la famine aidant; et, parmi ceux qui s'en remettent, il y en a plus d'un qui a tout un œil, ou même les deux, entièrement perdus. Que de misères à soulager!

... Les sauterelles, ayant achevé leur œuvre de destruction, nous ont enfin quittés. Un beau jour, le 19 mars, on eût dit qu'elles s'étaient donné rendez-vous ici. Pendant une petite demi-heure, le soleil en fut même obscurci : nous les vîmes se poser à terre un quart d'heure, puis reprendre leur vol et traverser le fleuve sans qu'il en restât une seule en arrière...

---

(1) Cette lettre, de même que plusieurs des articles de cette livraison, a été retardée par la publication, dans nos derniers numéros, de l'étude sur Madagascar. (*Réd.*).

Nos environs sont presque déserts : nos gens, n'ayant rien à manger chez eux, s'en vont au Botoka, le pays de l'abondance perpétuelle, pour gagner leur vie.

Les Barotsis sont actuellement occupés à fonder des villages tout le long du fleuve, d'ici à la rivière Kafué. Ce seront autant de postes d'observation pour surveiller les gués du fleuve, en vue d'une invasion possible des Matébélés... Trois de nos chefs nous ont quittés pour aller avec leurs gens fonder une partie de ces villages : Mokumba reste donc seul chef de Kazungula; mais le village ne fera qu'y gagner, car il projette d'y concentrer tous ses gens : ce serait un vrai gain pour nous.

Notre nouvelle chapelle se plâtre grand train; presque chaque jour ma femme y emploie 15 à 20 femmes ; le travail avance rapidement. Pendant ce temps, le chaume mûrit; j'espère me remettre au travail de la couverture dans une quinzaine de jours. Si tout va bien, dans deux ou trois mois, nous pourrons inaugurer notre nouveau lieu de culte.

Nos gens continuent à venir fidèlement au culte; mais la dispersion générale a réduit notre auditoire à 35 ou 40 personnes.

L'école se fait régulièrement chaque jour et nos élèves font des progrès. Les trois aînés vont bien, l'un d'eux surtout me réjouit par son sérieux. Mais la frayeur d'avoir, nous aussi, nos renégats, me suit sans cesse. Mieux vaut encore un fruit vert qu'un fruit qui ne mûrit que pour pourrir ensuite, à cause du ver caché qui le ronge.

Ce peuple est trop orgueilleux, trop rempli de lui-même pour que l'Évangile progresse dans son sein. Il lui faudrait d'abord quelque terrible leçon, qui abattît cet épouvantable orgueil. Mais cette leçon, ce n'est pas à nous, missionnaires, à la désirer. A vues humaines, le châtiment de cette année aurait dû suffire : cette épidémie de petite vérole a fait relativement plus de victimes ici que la peste, du temps de David, n'en avait fait en Israël. Et cependant, la leçon ne semble avoir été comprise ni par le roi, ni surtout par ces convertis d'hier,

qui, après avoir été à deux pas de la tombe, se moquent maintenant du Dieu qui leur a rendu la vie !

N'est-il pas merveilleux que le Seigneur nous ait ainsi gardés, nous, les membres de la mission, avec nos enfants ? Je ne m'explique le fait que par une marque toute spéciale de la bonté de Dieu, car nous avons été mêlés d'aussi près que possible aux varioleux.

Nous avons le plaisir de posséder, depuis quelques jours, madame Goy et sa fillette, venues pour changer d'air. C'est une fête pour ma femme que d'avoir un peu de société. Madame Goy est mieux que je ne l'ai jamais connue au Zambèze, et sa fillette commence à prendre un air de santé qui fait plaisir à voir. Ma femme va bien aussi, quoique l'ouvrage déborde : outre celui qu'elle dirige à la chapelle, il y a nos trois jeunes filles internes, l'école qu'elle fait toujours de moitié avec moi, les visites, et notre gros fils, notre Valdo, la turbulence personnifiée...



SÉNÉGAL

NOUVELLES DE LA MISSION

L'épidémie de choléra, dont nous avons parlé, il y a un mois, continue ses ravages ; mais, grâce à Dieu, la mission n'a pas eu de nouvelles pertes à déplorer. « La moyenne des décès est toujours, nous écrit M. Escande, le 18 juillet, de 30 à 35 par jour. »

Par un courrier plus récent, en date des premiers jours d'août, M. Escande nous dit que l'épidémie semble diminuer. Après s'être élevée jusqu'à 53 décès par jour, la moyenne est descendue à 18. Deux ou trois de nos enfants en ont eu les premières atteintes ; mais, soignés à temps, ils ont été guéris.

M. Forget nous écrit, de son côté, qu'il est assez souffrant d'une enflure de la mâchoire, accompagnée de fièvre ; cependant, cette indisposition paraît sans gravité.

M. Alphonse Morin, officier de marine, actuellement en résidence à Saint-Louis, a été atteint par l'épidémie. Son frère, M. le Dr Jean Morin, est arrivé à temps pour le soigner et le voir se rétablir.

CONGO FRANÇAIS

DERNIÈRES NOUVELLES

Arrivée de M. Bonzon à Libreville. — Guérison de M. Gacon. — Retour de M. et madame Allégret à Talagouga. — Offres de services de M. Jacot.

Il y a deux mois, nous avons vu nos missionnaires du Congo encore sous l'impression de la maladie de M. Gacon, heureusement en voie de rétablissement.

Les dernières lettres que nous avons reçues confirment cette bonne nouvelle et nous apportent, en même temps, celle de l'arrivée de M. Ch. Bonzon à Libreville.

« Je suis ici depuis hier soir », — écrit-il, le 6 juillet, de la station américaine de Baraka, où il a été reçu, — « après une fin de traversée facile et monotone. M. Ford m'attendait au bateau, et m'apportait une lettre d'Allégret. »

M. Bonzon nous apprend ensuite que M. Gacon, parfaitement remis, avait pu, dès la semaine précédente, s'embarquer pour Talagouga.

Quant à la suite de son voyage, M. Bonzon, n'ayant pas trouvé de bateau en partance pour le cap Lopez, s'est décidé à rester à bord du *Tibet* qui, à son retour de Loango, terme extrême du voyage, touche précisément au cap Lopez, d'où partent les bateaux qui remontent l'Ogowé.

Le voyage de M. Bonzon s'est fait sans incident. Il a pris terre à Dakar, à Conakry et à Sierra-Léone.

« Libreville, ajoute M. Bonzon, m'a beaucoup plu; c'est très différent de Sierra-Léone; la nature y est beaucoup plus tropicale. La côte est ondulée ; de la mission américaine, on a une très belle vue; elle est un peu couverte aujourd'hui; le

ciel est très nuageux, comme toujours, paraît-il, pendant la saison sèche.

« J'ai eu le plaisir d'assister hier soir à un culte en m'pongoué; soixante ou quatre-vingts noirs y assistaient, et il était présidé par un évangéliste indigène.

« Je suis, grâce à Dieu, en très bonne santé et heureux d'être ici. Je m'y sens à la place où je dois être; Dieu veuille que j'y sois utile. »

Devançons M. Bonzon et rejoignons nos missionnaires, à Talagouga. Madame Allégret, de retour avec son mari du cap Lopez, où ils avaient accompagné M. et madame Gacon, écrit le 15 juin : « Après le départ des Gacon, nous avons encore dû passer quinze jours au cap Lopez, en attendant que le bateau remonte. Ces deux semaines n'ont pas été très agréables, à cause du temps de tornade que nous avons eu sans cesse, et de notre bateau qui roulait, roulait à la moindre vague; malgré cela, elles nous ont fait du bien à tous les deux, car nous étions très fatigués ces derniers temps. Grâce à Dieu, la bonne brise de mer a fait son œuvre pour mon mari comme pour moi, qui n'avais plus été aussi forte et fraîche depuis ma fièvre et ma dernière maladie.

« Et maintenant, nous revoilà à Talagouga. Avec quelle impatience nous attendions l'heure du retour! Et quel bon retour cela a été ! Je n'avais jamais senti autant combien Talagouga me tenait fort au fond du cœur; j'avais eu vraiment au cap Lopez le mal du pays, de mon travail quotidien, de mes petits Pahouins, qu'il avait fallu renvoyer chez eux, de mes deux filles adoptives, les fiancées de nos garçons; et même de tous ces Pahouins sauvages, farouches, dont les visages familiers s'éclairaient d'un sourire, quand ils arrivaient à la station.

« Et quand nous avons débarqué, ils étaient tous là, chacun voulant dire son *mbolo;* chacun, Pahouin ou Galoa, réclamant sa poignée de mains. Puis, dans la maison, j'ai trouvé Lucie, et la petite Yvonne, grandie et fortifiée, toutes deux bien portantes.

« Nous avons été profondément reconnaissants de nous retrouver tous ensemble, joyeux du revoir, et joyeux de sentir cette inquiétude, qui nous pesait au départ, levée de nos cœurs.

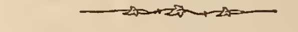
« La force de Dieu s'accomplit dans notre faiblesse; comme c'est vrai et comme on le sent près, quand on est si loin de toute aide, de tout secours humain. »

Ecoutons encore M. Teisserès nous donner les dernières nouvelles de la station : « Avec la bonne saison qui revient, l'œuvre va reprendre un élan nouveau. Nous sommes remplis de courage et de confiance. Demandez à Dieu qu'il nous conserve les forces pour accomplir son œuvre.

« Pendant l'absence des Allégret, j'ai dû suspendre mes courses dans les villages, et les Pahouins s'en sont bien aperçus : plusieurs sont venus me réclamer et me faire promettre d'aller les visiter bientôt. Espérons que ce n'est pas seulement le plaisir qu'ils éprouvent à m'avoir dans leur village, mais, avant tout, le désir d'entendre annoncer l'Évangile. Je crois fermement que la bonne semence jetée dans leur cœur finira par germer, Dieu y mettant sa bénédiction. Quand je parviens à fixer leur attention, ils paraissent prendre intérêt à ce que je dis; et puis, un instant après mon départ, ils ne rêvent plus que pillage. Tant que cet instinct belliqueux subsistera, l'œuvre, chez les Pahouins, sera difficile. Enlevez à un Pahouin son fusil et son couteau, et vous en ferez le plus malheureux des hommes. L'Evangile, en s'implantant peu à peu chez eux, sera seul capable de les relever... »

Terminons par une importante nouvelle. Avec l'approbation pleine et entière de la Société des missions presbytériennes d'Amérique, dont il a dépendu jusqu'à ce jour, M. le missionnaire Hermann Jacot, qui dirige actuellement la station de Lambaréné-Kangoué, a offert ses services à la Société des Missions de Paris. M. Jacot, bien qu'ayant passé plusieurs années de sa vie aux États-Unis, où son père est allé s'établir, et quoique ayant débuté dans la vie missionnaire

sous la direction d'une Société américaine, est, par sa naissance, sa première éducation, sa langue, enfant de la Suisse française. Son entrée dans nos rangs aurait de grands avantages, entre autres celui de ménager les transitions à Lambaréné, et aussi de maintenir un lien moral entre notre œuvre du Congo français et ses fondateurs américains. Le Comité sera appelé, dès sa séance de rentrée, à se prononcer sur cette importante proposition.



UNE TOURNÉE D'ÉVANGÉLISATION

Récit de M. Teisserès.

Talagouga, le 18 mars 1893.

Bien cher Monsieur,

Je reviens de ma tournée du samedi, et, comme ce soir ou demain matin, un bateau va passer, je veux profiter de cette occasion pour vous adresser quelques lignes, non à tête reposée, je vous assure : ce n'est pas après plusieurs réunions consécutives, chez les Pahouins, qu'on se sent beaucoup de courage à la correspondance. Tout est de nature, au contraire, à vous démolir.

C'est d'abord la pirogue en pleine chaleur. Ce moyen de locomotion, qui ne manque pas d'un certain charme, finit, à la longue, par devenir très fatigant, et si l'on veut remplir son programme, il ne faut pas se demander si le soleil pique fort ou si la tornade se montre à l'horizon ; les villages sont éloignés les uns des autres, et on doit aller quand même.

Puis on arrive au village, qu'il faut escalader par un sentier de chèvre. Les Pahouins, toujours en guerre, recherchent les positions stratégiques. Quand on entre dans la case où doit se tenir la réunion, on ruisselle littéralement, et comme réconfort, que trouve-t-on? Une case remplie de fumée, d'une

fumée épaisse, qui, mélangée à l'odeur âcre du manioc, vous monte à la tête et vous ferait larmoyer, si on n'avait pas soin de faire sortir le feu. La plupart du temps, les hommes sont occupés à manger (les femmes mangent toujours à part). Si le repas touche à sa fin, on patiente, en leur demandant des nouvelles du village, des plantations; sinon, on leur fait mettre de côté la marmite. Ils s'exécutent d'assez bonne grâce.

Peu à peu, les gens du village arrivent, et alors, on se pousse, on s'interpelle, on crie. Mais, direz-vous, d'où vient cet empressement? Les Pahouins sont-ils si avides d'entendre annoncer l'Évangile? Là n'est pas la raison. Ils savent que j'ai l'habitude d'apporter avec moi mon accordéon, ils ont peut-être vu la boîte qui le renferme; cela s'est dit, et tous arrivent pour écouter la musique. Il est certain que cet instrument fait merveille. Dès les premiers accords, le bruit cesse comme par enchantement. Aussitôt le calme rétabli, j'entonne un cantique et la réunion commence.

Cette tournée du samedi a pour effet de rappeler aux gens des villages environnants que, le lendemain, il faudra venir à l'église. Ils ont bien un morceau de bois percé de sept trous, qui leur indique les jours, mais ils oublient souvent de marquer. De plus, le son de la grande cloche, qu'on sonne tous les dimanches, ne parvient pas à tous les villages. Cette visite est donc nécessaire et nous amène un auditoire plus nombreux. La moyenne des Pahouins au culte est d'environ cinquante. Nous en avons eu jusqu'à cent quatre.

Les autres jours de la semaine, je vais dans les villages plus éloignés, et j'en reviens toujours avec de nouveaux sujets d'encouragement. Ce n'est pas à dire qu'il faille déjà parler de conversions. Ce moment est encore loin de nous; nous avons affaire à de véritables sauvages. Le sentiment du péché sera difficile à éveiller chez le Pahouin : il sait ce qui est mal, mais peu lui importe.

Il écoute, semble approuver ce que vous lui dites, s'y intéresser, quand, au fond, son esprit est ailleurs, et s'il est sur-

pris des vérités qu'on lui proclame, il se gardera de vous en rien dire (par crainte, sans doute, de vous contredire), réservant ses appréciations pour le moment où vous ne serez plus là. Un jour, j'avais parlé sur la parabole de l'enfant prodigue, et le récit avait paru les impressionner. Quand j'en arrivai à l'application, ils convinrent tous qu'ils étaient de méchants fils et qu'ils se conduisaient mal vis-à-vis de Dieu leur père. L'un d'entre eux, surtout, une figure ouverte, le regard vif, avait attiré mon attention par son sérieux. A la fin, je le pris à part, et il me promit de dire le soir en se couchant, et le matin en se levant : « O Dieu, je suis un pécheur, mais toi, tu es le Tout-Puissant; change mon cœur. » Quelques jours après, j'apprenais qu'au lieu de tenir sa promesse, il avait répété à tous les échos du village qu'il ne fallait pas croire ce que prêchait le *minissé*.

Cette visite, je puis le dire, avait été pour moi pleine de promesses. Le Galoa qui me sert d'interprète, un bon chrétien mais un peu simple, m'avait dit, en quittant le village, que les Pahouins étaient contents, et il ajoutait naïvement : « Oh ! monsieur, tu as bien prêché aujourd'hui. » (N'était-ce pas insinuer que cela ne m'arrive pas tous les jours ?)

On serait certainement découragé si on ne regardait qu'au présent, mais il fait bon se dire que la semence qu'on répand, fécondée par l'Esprit de Dieu, portera un jour ses fruits; et qui sait même si ce Pahouin, aujourd'hui païen endurci, ne deviendra pas, éclairé par la grâce, un instrument de conversion pour le salut de ces mêmes hommes qu'il détournait de nous !

Ce qui complique la tâche, c'est qu'on ne sait pas encore bien comment prendre ces sauvages. Sera-ce en leur disant : Ne péchez pas, parce que Dieu vous a aimés jusqu'à donner son Fils en sacrifice, ou bien ne péchez pas, parce que Dieu vous punira. Il est certain que l'un ne va pas sans l'autre.

Chez les Galoas, on a surtout insisté sur le côté de la crainte, pas assez sur celui de l'amour de Dieu. C'est un point sur lequel je ne suis pas encore tout à fait au clair avec

les Pahouins. Je leur prêche l'amour de Dieu, c'est par là que je crois rendre l'Evangile le plus accessible. Cependant, dernièrement, je parlais à un chef de village, qui vient souvent à la station et qui passe pour n'être guère scrupuleux en ce qui regarde le bien d'autrui; nous avons même été victimes de sa rapacité. En m'adressant à lui, je donnai ce jour-là à mes paroles un caractère plus direct, plus incisif, lui montrant que s'il continuait à voler, à mentir et le reste... Dieu le punirait comme il avait puni le chef du village de vis-à-vis, dont la pirogue avait chaviré et qui était mort noyé. Le lendemain, il arrive à la station, furieux contre moi. Son amour-propre avait été froissé. Il monte sur la véranda et me dit de prendre bien garde à moi, quand je retournerai dans son village. « Tu es fort, dit-il, moi aussi; tu as un fusil, moi aussi. » Et, sortant son couteau, il en fait une croix sur l'un des piliers de la maison, pour que je me souvienne bien de ses paroles. Si je lui avais dit : « Ne fais pas de mal, car tu déplais à Dieu », il est probable qu'il aurait à peine pris garde à mes exhortations; mais la pensée du châtiment lui avait remué la conscience.

Que Dieu veuille bénir nos faibles efforts! Le sol est bien rocailleux, mais nous comptons sur le secours de Dieu pour faire lever la semence. Nous comptons aussi sur vos prières et sur celles de tous les amis des missions.

De retour au logis, une cruelle déception m'attendait. Les fourmis blanches, une des plaies de Talagouga, avaient, durant la journée, fait invasion dans nos papiers, et causé un véritable désastre. Toutes mes photographies, rapportées de mes voyages, mes cours de Neuchatel, et une partie de ceux de la Maison des missions, étaient aux trois quarts rongés. J'ai dû les entasser et y mettre le feu. Ce n'était pas un feu de joie, je vous assure!.

Mais je m'arrête, il est déjà bien tard.

Votre respectueux et tout dévoué, U. Teisserès.



TAÏTI

DÉBUTS DE M. ET MADAME BRUNEL

Stage préparatoire. — Sept mois bien remplis. — Les cultes à Taïti. — La piété des indigènes. — Installation à Raiatéa. — Divisions et sectes.

Depuis que M. Brunel est installé à Taïti, notre journal n'a guère parlé de lui. Nous comblons aujourd'hui cette lacune. Nos lecteurs verront avec plaisir que le contact avec la réalité de la vie missionnaire n'a rien ôté à l'élan de notre jeune frère. M. Brunel a d'ailleurs été à bonne école pour se former à son ministère. M. Vernier n'a épargné ni son temps ni sa peine pour initier son jeune collègue à la langue taïtienne et pour lui préparer les voies dans son champ de travail actuel.

Lettre de M. Brunel.

Papéété, ce 2 mai 1893.

Cher monsieur Boegner,

Dans deux ou trois jours, nous lèverons l'ancre et ferons voile vers Raïatéa. C'est une petite goëlette de Rarotonga qui doit nous emporter, nous et nos caisses. Espérons qu'elle ne nous laissera pas en route. Cette étape, grâce à Dieu, sera la dernière, et bientôt nous allons pouvoir planter nos tentes pour tout de bon. Cette perspective nous réjouit d'autant plus que notre installation définitive, aux îles Sous-le-Vent, va coïncider avec le commencement de notre activité missionnaire proprement dite. Jusqu'à ce jour, en effet, nous ne nous sommes, pour ainsi dire, pas occupés d'évangélisation. L'aurions-nous voulu que cela nous eût été impossible, n'étant pas au courant de la langue parlée par les indigènes.

C'est l'étude de cette langue qui a été, comme vous le savez déjà, notre principale occupation à Taïti. Depuis le mois de septembre dernier, nous nous sommes remis aux

thèmes et aux versions; nous avons essayé de loger dans notre tête le plus grand nombre de mots possible, et aujourd'hui, grâce aux excellentes leçons de M. Vernier, qui, comme je crois vous l'avoir déjà dit, connaît son taïtien à fond et le parle dans la perfection, nous commençons à pouvoir voler de nos propres ailes, et nous espérons beaucoup que le contact immédiat des indigènes, contact qui nous manquait presque absolument à Papéété, nous permettra de parler bientôt couramment le dialecte du peuple au milieu duquel Dieu nous appelle à le servir.

Après avoir passé quelques jours à Raïatéa, nous visiterons, D. V., M. Vernier et moi, les six ou sept îles dont se compose le groupe N. O. de l'archipel taïtien, et assisterons aux Fêtes annuelles de Missions, dites Fêtes de mai, dont l'institution remonte aux missionnaires anglais.

Avant de quitter Taïti et d'entreprendre cette tournée, qui durera environ cinq semaines, je voudrais, cher Monsieur, vous donner quelques rapides détails sur notre séjour de sept mois à Papéété. Comme je vous le dis plus haut, c'est l'étude du taïtien qui a été notre principale occupation, notre travail quotidien. Mais nous ne nous en sommes pas tenus là. Je me suis aussi occupé quelque peu de prédication. Plusieurs fois, il m'est arrivé de prendre la parole au temple indigène, traduit par M. Vernier. Le nombre des auditeurs est à peu près le même chaque dimanche : trois cent cinquante environ. Ce chiffre monte facilement à quatre cents les dimanches de Cène (c'est-à-dire le premier dimanche du mois).

A la chapelle anglaise, j'ai aussi présidé, alternativement avec M. Viénot, quelques services français. Ces services avaient lieu les second et quatrième dimanches du mois, avec une moyenne de cinquante à soixante auditeurs français et anglais.

Enfin, j'ai pris la parole dans plusieurs réunions, dites réunions d'appel, où la verve des indigènes peut se donner libre cours tout à son aise. Chaque paroisse, vous le savez

sans doute, a été divisée en un certain nombre de sections : autant de diacres, autant de sections. Dans telle de ces sections, il y a deux ou trois réunions d'appel par semaine; dans telle autre, il y en a tout juste une, le dimanche soir généralement, à sept heures. C'est autant de pris sur les plaisirs frivoles et mondains, qui ne manquent pas, hélas! dans notre petite capitale coloniale. Quelques-unes de ces réunions ne durent pas moins de *quatre* heures consécutives. Hommes et femmes y prennent également la parole, et comme les Taïtiens ont le débit facile et qu'ils aiment à se faire entendre, c'est une suite de discours interminables; certains de ces speech ne manquent pas, paraît-il, d'originalité. La première fois, je n'en ai pas subi moins de trente, sans compter le mien. Si, du moins, j'avais été en état de les comprendre! N'allez pas croire, cependant, que ces réunions ne m'aient été d'aucune utilité; en effet, outre qu'elles ont eu pour résultat immédiat d'exercer ma patience, — ce qui est déjà quelque chose, — elles ont contribué à fixer dans mon esprit un certain nombre d'expressions, de tournures très usitées en taïtien, lesquelles m'ont déjà rendu plus d'un service.

Des *himene*, presque toujours exécutés avec entrain, coupent fort à propos la longue série des discours, prononcés, eux aussi, avec force. Les femmes parlent plus facilement encore que les hommes; j'ai vu telle d'entre elles forcer à ce point l'attention, qu'on aurait pu entendre voler une mouche dans l'auditoire, ce qui n'est pas souvent le cas ici, croyez-le bien, pas même au temple, où les indigènes échangent volontiers à mi-voix leurs impressions sur le prédicateur ou la prédication.

Ni les uns ni les autres ne savent, du reste, ce que c'est que d'être intimidé. Heureuses gens! Perdent-ils le fil de leurs discours, ils s'arrêtent, jettent à droite ou à gauche un mot plus ou moins piquant, et recommencent bientôt sur le même ton assuré qu'ils avaient auparavant.

Ces réunions se tiennent tantôt dans de petites cases,

exclusivement réservées à ce genre d'exercices, tantôt chez un diacre, tantôt *sous terre*. Je m'explique : les cases, comme vous le savez sans doute, sont presque toutes construites sur pilotis. La hauteur de ces pilotis varie entre $0^m,50$ et 2 mètres. Quand ils ont 2 mètres, on peut aisément se mouvoir sous les cases, à moins d'être un goliath. Eh bien! c'est dans des salles ainsi comprises, — sous des cases, — que se tiennent un certain nombre de ces réunions d'appel. On a soin de couvrir le sol d'une épaisse couche de foin, on dispose çà et là quelques feuilles de cocotier, on glisse entre deux piliers une petite table et deux ou trois sièges pour les principaux orateurs, et voilà une salle Mac All improvisée à vos antipodes.

Il est évident que les Taïtiens ont de grands besoins religieux, — je ne parle pas de ceux de la plage, dont la conscience a été plus ou moins cautérisée, par suite de leur contact avec les blancs, mais des Taïtiens authentiques. Eh bien! ceux-là ont des besoins religieux très réels; ils aiment à se réunir pour étudier ensemble la Parole de Dieu et pour prier. Ils connaissent leur Bible, c'est un fait; sans cesse, ils viennent vous demander des explications sur tel ou tel passage obscur et, une fois que la lumière s'est faite dans leur esprit, vous jouiriez à la seule vue des visages épanouis que vous avez devant vous. Le malheur, ici comme en Europe, c'est qu'ils oublient trop souvent de conformer leur vie de chaque jour avec les enseignements de l'Évangile; et puis, ce qu'ils ignorent encore, à mon avis, c'est la portée, le sens intime et profond de certaines expressions de nos livres saints, expressions qui *glissent* un peu *sur eux*, sans *pénétrer en eux*, parce qu'ils n'ont pas encore passé par les différents états d'âme qu'elles représentent. Péché, condamnation, grâce, régénération, ne sont pas pour eux des mots vides de sens, mais dire qu'ils sentent réellement toute la gravité du péché, toute l'horreur de la condamnation, comme la profondeur de la grâce et la vraie nature de la régénération, ce serait aller trop loin. Leur jetterons-nous la pierre et les

accuserons-nous de mollesse spirituelle? Faudra-t-il, dès maintenant, désespérer de les voir jamais *s'assimiler* les grandes vérités chrétiennes? Dieu nous garde de tout jugement précipité, comme de tout découragement.

Nous décourager, ce serait nous accuser nous-mêmes, ce serait montrer bien peu de foi et de confiance en notre Père céleste! Juger sévèrement le peuple que nous sommes appelés à évangéliser, ce serait, d'ailleurs, faire preuve d'ignorance. Qu'étaient nos ancêtres après un ou deux siècles de christianisme! Les modèles de toutes les vertus? Des hommes de foi et de prière? Je ne me rappelle pas avoir jamais appris cela.

Eh bien! disons-nous qu'il n'y a pas encore *cent ans* que les premiers missionnaires anglais ont débarqué à Taïti, et qu'il est impossible, par conséquent, que ce peuple ait atteint — au point de vue spirituel toujours — le degré de maturité désirable, puisque cette maturité a besoin, pour être acquise, du travail des siècles! Non, le moment n'est venu ni de juger, ni de se décourager, mais bien de travailler et de travailler plus que jamais.

Il y a six semaines, l'avant-dernier courrier amenait à Taïti un évêque catholique et plusieurs religieux et religieuses (nous avions déjà fait route, en septembre, avec quatre sœurs de Saint-Joseph de Cluny). Le même courrier débarquait ici *huit* Mormons. Si ceux-là, par exemple, font des recrues, ce ne sera pas leur faute, car vraiment ils ont des airs sinistres. Quelques-uns d'entre eux doivent se rendre aux îles Sous le Vent; nous nous y retrouverons donc. Enfin, plus récemment, le *Pitcairn* a jeté l'ancre devant Papéété. Ce *Pitcairn* est un bateau adventiste (1), parti en mars d'Amérique, et qui sème ses missionnaires un peu dans toutes les îles de la Polynésie. Il devait nous quitter ces jours derniers pour se rendre à *Raïatéa*, mais ces messieurs ont, paraît-il,

(1) La secte adventiste insiste sur l'attente du retour immédiat de Jésus-Christ et substitue la célébration du septième jour au dimanche chrétien.

changé leurs plans et feront voile d'abord vers les îles Tubuaï. Comme vous le voyez, cher monsieur, Taïti n'a rien à envier à la France. On pleurerait presque, — si l'on n'avait autre chose à faire, — en voyant ce petit peuple (quelques milliers d'âmes tout au plus) travaillé jour après jour, sans relâche, par tant d'influences si opposées les unes aux autres, et obligé de se demander qui il doit suivre pour avoir la vie. C'est vers le Christ que les premiers missionnaires débarqués dans ces îles se sont efforcés de diriger ses regards, c'est vers le Christ que nous voulons les pousser encore, les pousser toujours. Croyant au triomphe définitif de la vérité, nous travaillerons donc de toutes nos forces pour mener à bien l'œuvre que Dieu nous a confiée (sans nous préoccuper outre mesure des résultats, bien qu'ils ne nous soient pas indifférents). Heureux du moins si, une fois notre tâche achevée, nous pouvons entendre notre Maître nous dire : « Cela va bien ». Ne nous marchandez pas vos prières.

Croyez, cher monsieur Boegner, aux sentiments affectueux et dévoués de votre

G. Brunel.

Lettre de M. Vernier.

Papéété, le 9 juin 1893.

Bien cher monsieur Boegner et honoré frère,

Rentré hier soir des îles Sous le Vent, exténué par une traversée pénible de quatre jours et quatre nuits, je n'ai que quelques instants, avant la fermeture des sacs de correspondance pour l'Europe, pour vous tracer ces lignes.

La Conférence missionnaire m'avait chargé d'accompagner nos chers amis, M. et madame Brunel, dans leur poste de Raïatéa, à l'occasion des fêtes de missions aux îles Sous le Vent. C'est le 18 mai que nous nous sommes mis en route, à bord de la goëlette *le Henry*, et c'est le 20, veille de la Pentecôte, que nos amis sont arrivés à destination.

A force de les avoir attendus, et grâce aussi à certaines nouvelles erronées répandues à Uturoa, les habitants ne se sont pas trouvés en mesure de leur faire la réception démonstrative à laquelle ils pouvaient s'attendre. Je dois ajouter que les missions adventistes, qui nous avaient précédés de huit jours à Raïatéa, avaient déjà répandu leur littérature antiprotestante dans presque toutes les maisons. Ils avaient, en outre, donné des conférences à bord de leur bateau, le *Pitcairn*, où bon nombre de nos gens étaient allés écouter leurs arguments en faveur du septième jour et contre le dimanche chrétien.

La présentation de nos amis à la congrégation, le lendemain, jour de Pentecôte, a néanmoins offert un grand intérêt. L'allocution de M. Brunel en taïtien, dans laquelle il a présenté les salutations fraternelles des Églises de France et du Comité des missions et indiqué le programme de son activité future, a été écoutée avec un réel plaisir.

M. George Platt, diacre, fils de l'ancien missionnaire de ce nom, et un des hommes les plus honorés de l'Église, s'est fait l'organe de toute la congrégation pour exprimer à M. et madame Brunel la joie de leur arrivée.

J'ai médité ensuite, devant un auditoire très recueilli, et avec la force du Seigneur, ces paroles de Paul (que j'appliquais à l'Église évangélique de Raïatéa) : « Toi, demeure dans les choses que tu as apprises et dont tu as la certitude » (II Tim. 3, 14). J'ai représenté M. Brunel comme le continuateur de l'œuvre bénie des anciens missionnaires de Christ, qui avaient retiré les habitants de la barbarie pour en faire des hommes en Christ : les Henry, les Platt, les Vivian, les Pearse, les Richards, etc. J'espère que beaucoup de ceux qu'avaient troublés les brochures adventistes auront été raffermis.

Le danger n'en est pas moins considérable. Par inimitié pour la France, les réfractaires de Raïatéa-Tahaa sont sur le point d'accepter des instituteurs américains adventistes. L'union, que nous avions espéré devoir se réaliser un jour,

s'évanouit ainsi. L'œuvre des chers amis Brunel sera des plus difficiles; mais ils comptent sur la force du Seigneur. Les écoles qu'ils vont commencer incessamment seront un de leurs meilleurs moyens d'action.

J'ai assisté aux fêtes de missions à Uturoa et Borabora, avec M. Brunel. J'y ai plaidé, comme à Tahaa et Huahine, la cause du dimanche chrétien. A Huahine, j'ai présidé, de concert avec le pasteur Tihopu, aux obsèques de la reine Téhaapapa.

Je vous dis adieu, honoré frère. Pensez à nous devant le Seigneur. Nous traversons des temps pleins de gravité.

Votre bien dévoué, F. VERNIER.

UN VOYAGE AUX ILES AUSTRALES

Récit de M. Édouard Ahnne (1).

(Suite).

Avec une bonne brise, on peut facilement franchir en une nuit les soixante-dix milles qui séparent Rurutu de Rimatara, mais décidément le vent nous est peu favorable : deux jours seulement après notre départ, le mercredi soir, la petite île basse de Rimatara nous apparaît dans le lointain, semblable à quelque grosse tortue dormant à la surface des flots.

Ici, le récif borde de si près la côte, et d'une manière si continue, qu'il n'y a pas, dans toute l'île, la moindre passe ni le plus petit mouillage, même pour une goëlette d'un aussi faible tonnage que la nôtre. Notre capitaine sera donc obligé de louvoyer au large pendant les deux ou trois jours que nous passerons à terre.

Les petites embarcations atterrissent d'une façon originale: elles se laissent porter par la lame jusque sur le récif, où le flot les dépose pour les reprendre, un moment après, et les porter un peu plus loin, ainsi de suite jusqu'au bord. Cette manœuvre n'est pas sans dangers, surtout par les gros

(1) Voir page 357.

temps. Une seconde d'hésitation de la part des rameurs, un faux coup de barre, et la lame passe par-dessus l'embarcation, au lieu de la soulever. Heureusement la mer est à peu près calme au moment où nous nous livrons à cet exercice ; d'ailleurs, nos marins sont ici chez eux, ils connaissent chaque rocher, chaque excavation du récif et dirigent notre petit canot avec une agilité merveilleuse.

Le village principal, tout enfoui dans une végétation luxuriante, n'est pas visible de la mer ; la première chose qui frappe nos regards sur la plage déserte où nous débarquons, c'est le cimetière dont les pierres tumulaires, blanchies à la chaux, s'alignent nombreuses tout au bord de la mer. Et rien n'est plus saisissant, sur le sable aride de la grève, que ces grands monuments, qui semblent contempler l'Océan immense, tandis que les flots viennent se briser à leur pied avec un grondement jamais interrompu. Voici d'abord un aïeul des rois de Rimatara, dont le buste, grotesquement taillé dans un bloc de corail, surmonte la pierre tumulaire ; puis, s'alignant à la file, ses fils et ses petits-fils, dont les noms et les titres se détachent sur la pierre blanche, en lettres d'un demi-pied. Enfin, la toute dernière, une tombe encore fraîche, celle de la jeune reine, morte l'an dernier, à dix-huit ans, en ne laissant comme héritier qu'un bébé de quelques mois. Elle dort avec ses aïeux, bercée par le murmure des flots, et les pauvres gens de Rimatara n'ont pu encore se consoler de l'avoir perdue si jeune et si bonne. (*A suivre.*)



MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

—

MISSIONS DU SIAM

« Pères et frères du Comité, écrivait Judson, le 4 mars 1832, au Comité des missions baptistes de Boston, ce matin,

à notre réunion de prières, nous avons pris la résolution de vous écrire, pour vous supplier d'envoyer dans cette partie du monde un plus grand nombre d'ouvriers; il nous faut courir au plus pressé, et sans pouvoir vous envoyer un travail élaboré, nous vous dirons rapidement nos détresses. Nous voyons autour de nous des milliers d'êtres en danger de périr pour l'éternité, et partout des portes ouvertes sans personne pour y entrer. Combien nous serions heureux, si chacun de nous pouvait se partager en trois; nous quitterions volontiers à nouveau patrie, famille et foyer! Tavoy, où Mason est seul à l'œuvre, réclame un secours immédiat; la jolie ville de Mergui doit avoir son missionnaire, l'église y ayant été laissée aux soins d'un indigène. Notre cœur saigne en pensant aux Karens du voisinage, tout disposés à recevoir l'Évangile et à être sauvés.

« Et comment limiter nos pensées à ce champ restreint, lorsque nous songeons que derrière nous est le royaume entier de Siam, avec la ville de Bangkok, siège du gouvernement? Il nous faut y envoyer immédiatement l'un d'entre nous. Un seul? Pour un poste d'une telle importance, il en faudrait au moins trois. Un autre devrait être déjà en route pour l'est de Maulmain, d'où une belle rivière descend à Bangkok. Au nord, près de la frontière des Anglais, commence le royaume de Chieng-Mai; l'un de nos néophytes est le neveu du prince qui y gouverne et dont la résidence est Lah-Bong; il voudrait y retourner, mais comment y envoyer un tout jeune chrétien sans missionnaire? Quelle occasion, si nous avions un homme disponible! Plus près de nous sont les Karens, les Toungs, les Laotiens, dont les premiers crient littéralement, pour que nous leur donnions un alphabet et créions une écriture, afin qu'ils puissent lire dans leur langue les merveilles de Dieu.

« Des rives du Yoonzalen, le célèbre prophète des Karens nous envoie messages sur messages, avec des cadeaux, pour que nous allions instruire son peuple dans la religion chrétienne; mais comment y songer, quand le royaume d'Arra-

can, qui est actellement sous la domination des Anglais et qui parle le birman, demande à grands cris, pour ainsi dire dans toute son étendue, qu'on vienne à son secours? Il y a là un seul envoyé de la mission de Sérampour, et cependant les quatre provinces d'Arracan sont ouvertes! Quel champ pour notre Nouveau Testament, actuellement sous presse! Il semble que ce soit Kiouk Phyoo qui fasse entendre le plus fort des appels; mais non! c'est toi Ava, la ville d'or, avec tes boulevards royaux et tes tours dorées, assise sur les bords de l'Irraouadi, comme reine de cette partie de l'Orient, c'est toi qui fais saigner nos cœurs! En toi, il n'y a ni Église chrétienne, ni missionnaire de la croix!

« Nous avons appris la mort du prince Mieng; il est mort sans une âme chrétienne pour le guider dans le suprême voyage; il avait eu quelque connaissance du chemin du salut, mais quelle a été pour lui l'issue finale? est-il dans le brillant royaume du paradis ou dans le lac de feu? A-t-il au dernier moment détourné ses regards des idoles qui entouraient sa couche, pour les porter sur le Sauveur crucifié?...

« O Dieu, aie pitié d'Ava, d'Amarapoura, du Pégou, de l'Arracan! Aie pitié des habitants des vallées du Salouen, de la Gype, du Yoonzalen! Aie pitié de tous les Karens et des Laotiens! Aie pitié de Chiengmaï, de Lahbong! Aie pitié de Bangkok et du Siam et de toutes ces principautés du Nord et de l'Orient! Aie pitié de la pauvre petite ville de Mergui, d'Amherst, de l'île de Baloo, avec ses villages de Karens et de Taïlings! Aie pitié de nos missions... Répands ton Esprit sur nous, nos aides indigènes, nos églises naissantes et nos écoles! Assiste-nous dans le travail ardu et solennel de traduire et d'imprimer, dans les langues de ces peuples païens, ta sainte parole inspirée! Oh! préserve notre foi de sombrer, nos courages de faire défaut, nos corps mortels de succomber trop tôt au climat ou à l'excès du travail! Aie pitié du Comité des missions, et fais que nos pères et frères respectés soient réveillés eux-mêmes, pour redoubler d'efforts et pour s'occuper personnellement dans notre patrie à enrôler les

forces disponibles et à faire appel aux énergies inoccupées de notre peuple! Aie pitié des Eglises des Etats-Unis, préserve-les de la malédiction de Méroz, qui ne vint pas au secours de ton peuple! Continue les réveils dont nos Eglises ont reçu les bienfaits! Et puisse venir le jour où aucune Eglise n'osera jouir des privilèges du culte commun du dimanche, sans avoir l'un de ses représentants personnellement actif dans le champ des païens! Aie pitié des séminaires de théologie et hâte le moment où la moitié des candidats, appelés par ton Esprit, seront chassés au désert, sentant une douce contrainte les presser d'aller parler aux âmes de l'amour si précieux de Jésus-Christ. Oh! Seigneur, écoute et exauce toutes les prières qui sont montées vers toi, de toutes les parties du monde, en ce jour de communes prières. Orne ton Eglise bien-aimée de ses vêtements de noces, afin qu'elle brille dans la splendeur immaculée de sa beauté céleste. Viens, ô notre Epoux! viens Seigneur Jésus, viens bientôt! Amen. » (C. Bennet, O. T. Cutter, J. T. Jones, A. Judson, J. Wade.)

C'est dans cet esprit de consécration et de foi, que le Comité directeur auquel Judson s'adressait, encouragé en outre par les missionnaires Gützlaff et Tomlin, qui avaient séjourné trois ans au Siam, de 1828 à 1831, se décida à envoyer, dès l'année 1833, le Dr Jones à Bangkok. Il parvint à y réunir un petit groupe, composé surtout de Chinois, qui se dispersèrent bientôt; en 1840, il put baptiser le premier bouddhiste siamois. La population de Bangkok et du Siam est très bigarrée : on y compte, en effet, d'après le dernier recensement, six millions d'habitants, dont deux millions de Siamois, deux millions de Laotiens, un million de Chinois et un million de Malais. La population siamoise se montrant réfractaire, il fallut se borner à grouper de petites congrégations de Chinois et à exercer une influence plus générale par des publications religieuses. Le nom de Judson devint néanmoins célèbre dans ces contrées, et les deux mission-

naires Jones et Chandler acquirent une influence réelle sur l'héritier présomptif du trône, le prince T. Y. Chaufu Mongkut. Il envoya des cadeaux à Judson, lui exprima l'espérance de faire sa connaissance et de se perfectionner dans la langue anglaise, qu'il écrivait avec une certaine facilité, ayant été l'élève des missionnaires. Le prince demandait aussi à Judson de lui faciliter la prononciation du birman. L'œuvre des baptistes a dès lors continué comme œuvre chinoise. Les trois derniers rapports n'indiquent que 13 membres de l'Eglise (1).

La société de Boston (A. B. C.) eut aussi son représentant au Siam, dont le premier fut le missionnaire Dr Abeel; mais elle céda bientôt le terrain aux Presbytériens d'Amérique, établis dans le pays depuis 1840, et actifs surtout depuis 1847. Pour eux aussi l'épreuve de la patience a été longue et les progrès très lents. Diverses causes entravaient la marche de l'œuvre, ici comme au Birman : l'orgueil, l'esprit satisfait et le peu d'indépendance, ces défauts si connus des bouddhistes. Peut-être aussi la faveur que le gouvernement accorda aux catholiques français, chassés en 1780, mais rentrés en 1822, et dirigés pendant environ trente-deux ans par l'évêque Pallegoix, mort à Bangkok en 1862, y eut-elle aussi sa part. Les catholiques étaient moins suspects au gouvernement siamois que les missionnaires de langue anglaise, vu qu'ils appartenaient à une nation qui n'avait alors aucun intérêt colonial en Asie.

Sous l'influence des missionnaires, le roi écrivit même une lettre au pape, lui exposant ses principes bouddhistes.

Il ne saurait entrer dans notre plan de raconter ici en détail l'histoire des missions catholiques du Siam, qui nous présentent, depuis les dernières années du seizième siècle jusqu'à aujourd'hui, une succession constante d'essais renou-

(1) Les rapports de la Société baptiste de Boston donnent, pour 1893-92-91, la même statistique pour l'œuvre du Siam, savoir : 1 missionnaire et 13 membres, 1 église à Bangkok, 2 baptêmes, 4 annexes.

velés et de succès, puis d'expulsions et de martyres, dûs en partie aux déplorables rivalités des missionnaires français et portugais et à l'ingérence politique de Louis XIV, auquel un Grec de Céphalonie, Constance Falcon, avait fait envoyer la célèbre ambassade du Siam, devant laquelle Fénelon prononçait, le 6 janvier 1685, dans son sermon sur l'Épiphanie, des paroles généreuses, mais qui ne se réalisèrent guère : « Venez, « venez, hâtez-vous de venir à la maison du Dieu de Jacob. « O Église ! ô Jérusalem ! Réjouissez-vous, poussez des cris « de joie. Levez les yeux tout autour ; rassasiez vos yeux de « votre gloire ; que votre cœur admire et s'épanche, la mul- « titude des peuples se tourne vers vous, les îles viennent, « la force des nations vous est donnée ; de nouveaux Mages, « qui ont vu l'étoile du Christ en Orient, viennent du fond « des Indes pour le chercher. Levez-vous, ô Jérusalem, et « soyez illuminée ! »

L'amalgame de la politique et de la mission porta là comme partout des fruits déplorables. Citons Voltaire : « L'éclat de cette ambassade siamoise fut le seul fruit que « Louis XIV en retira : Constance Falcon périt quatre ans « après, victime de son ambition ; quelque peu de Français « qui restèrent auprès de lui furent massacrés, et sa veuve, « après avoir été sur le point d'être reine, fut condamnée, « par le successeur du roi de Siam, à servir dans la cuisine. »

La statistique catholique officielle, de 1892, indique un total de 22,000 chrétiens, dirigés par l'évêque, Mgr Vey, et 39 missionnaires français, 12 prêtres indigènes, avec 65 catéchistes, 53 Eglises ou chapelles, 64 écoles et 3,627 élèves.

D'autre part, la marine anglaise commandait l'admiration des Siamois, qui l'imitèrent de leur mieux.

L'influence des missionnaires s'exerçait dans le domaine social et intellectuel. Le calendrier chinois, que jadis une députation apportait chaque année en grande pompe, du Céleste-Empire, et qui était basé sur l'idée erronée que la terre est un vaste disque plat et flottant, fut remplacé par le calendrier européen ; le système scolaire fut considérablement

modifié et l'instruction publique favorisée par les presses de la mission.

Cependant, il y eut en 1843 un mouvement très accentué de réaction et, lors d'une discussion avec le gouverneur de Singapour, le roi de Siam fit confisquer et brûler tous les livres qui avaient été répandus par la mission.

En 1844, le roi envoya même un messager à Ceylan, pour faire demander aux savants bouddhistes ce qu'il pouvait faire pour relever la religion nationale ; mais il obtint pour réponse qu'à Ceylan même le bouddhisme était en pleine décadence.

L'avènement au trône de l'ancien élève du missionnaire Jones amena, vers 1855, des temps meilleurs.

Le Dr Mouhot, qui contribua tant à diriger l'attention de la France sur le Cambodge, voyageant dans le Laos et dans le Siam, de 1858 à 1861, fut très bien accueilli par le roi et déclara que le monarque siamois passerait partout pour un vrai savant, mais nulle part pour un vrai roi sachant gouverner. En mourant, il laissa le trône à un enfant, le roi actuel, et la régence à son frère.

Les missionnaires House, Mac-Donald, van Dyke, Mac-Clure, Wachter, D. Mac-Farland et d'autres, travaillèrent pendant bien des années, dans l'immense cité de Bangkok, qu'on a appelée la Venise de l'Orient, avec ses maisons flottantes et sa population bigarrée, que les voyageurs évaluent à 3, 4, 6, 700,000 âmes, l'un d'eux même à un million ; ils y ont établi deux églises et une chapelle dans le bazar ; mais après plus de trente ans, on ne peut dire encore que l'Evangile soit parvenu à y provoquer un mouvement quelque peu puissant de l'opinion.

La station de Petchaburi, sur le Golfe, à 100 kilomètres S.-O. de la capitale, a progressé plus rapidement. Fondée en 1861, elle a maintenant 10 écoles, dont deux importants pensionnats, et le D. J. B. Thompson y exerce, par son dispensaire, une grande influence. En 1887 il avait eu près de 6,000 consultations et 952 cas de chirurgie, pour lesquels

un médecin indigène formé par le Dr Sturge, l'a assisté. Le roi a voulu visiter lui-même son dispensaire, ainsi que les écoles de la mission. Frappé de l'utile activité que les Américains déploient en faveur de son peuple, il invita les missionnaires à se rendre au palais, les reçut presque familièrement chez lui en février 1887, et leur remit, au sortir de l'audience, un pli contenant un subside considérable en faveur de leur hôpital, c'est-à-dire 2,500 ticals, soit 7,200 francs, tandis que la reine recevait les Dames de la mission et leur faisait remettre un pli contenant un don de 1,500 ticals, soit 4,800 francs, pour leur œuvre spéciale. De son côté, le premier ministre a offert aux missionnaires américains, à titre gracieux, sa propriété située à Ratburi, entre Bangkok et Petchaburi, à condition qu'ils y établissent une station. Néanmoins, le rapport de 1888 ne mentionne encore pour le Siam que 393 membres de l'Eglise presbytérienne.

Mais depuis 1867 un champ beaucoup plus fécond s'est ouvert aux Américains : c'est celui du Haut-Laos. Nous remarquerons d'abord qu'il est peu de voyages plus fastidieux que celui de Bangkok à Chiengmai. Dans les circonstances les plus favorables, il dure de six semaines à deux mois; mais lorsque le Ménam est bas, il faut quelquefois quatre mois. Le bateau plat qui amène la famille des missionnaires au Haut-Laos, rappelle un peu les wagons africains, qui sont pour les voyageurs d'Afrique, à la fois le véhicule, la tente, la cuisine et presque la chapelle.

L'origine de la mission remonte à la visite que fit le roi-vassal de Chiengmai à ses suzerains de Bangkok, en 1866. A cette occasion, les Américains demandèrent au roi de Laos de s'établir chez lui. Leur demande fut favorablement accueillie; le monarque promit un terrain et le bois nécessaire pour la construction de la chapelle, et le gendre du vénérable D. Bradlay se mit en marche, en janvier 1867, et arriva à destination en avril; il y fut suivi de son collègue Wilson.

Le nouveau terrain se trouva être beaucoup plus favorable

que celui du Siam proprement dit. Dès le 3 janvier 1869 le premier néophyte Nan-Inta, homme intelligent et cultivé, put être baptisé. Sa conversion fit une impression profonde sur ceux qui le connaissaient ; les demandes de traités et de portions de la Bible se multiplièrent : la faveur populaire allait croissant. Le roi accepta même, à l'occasion de l'inauguration d'un pont, l'hospitalité de M. Mac-Gilvary, lorsque tout à coup la persécution éclata, par suite d'un caprice ou d'une crainte du monarque. Nan-Tschai, le connaisseur le plus attitré de la langue du pays, et qui avait accepté de donner des leçons à M. Wilson et était devenu croyant; un médecin de la ville avait également accepté la foi avec résolution, et avait désormais célébré régulièrement le culte domestique dans sa famille. Le dimanche, 12 septembre 1869, l'un et l'autre furent inopinément appréhendés, chargés de la cangue, garrottés et conduits chez le maire, où ils passèrent la nuit attachés à une poutre. Le lendemain, on leur demanda quels étaient les noms des chrétiens et on leur enjoignit de faire leur prière ; ils s'agenouillèrent, remirent leurs âmes au Sauveur, et déclarèrent être prêts, comme tous les chrétiens, à mourir pour leur Maître; ils prièrent qu'on épargnât leurs domestiques qui n'étaient pas chrétiens. L'un des chefs se mit à pleurer d'émotion à ce spectacle. Après quoi ils furent assommés à coups de massue.

Cette œuvre, sitôt consacrée par le sang des martyrs, n'a pu être ni détruite, ni arrêtée par la violence, M. Mac-Gilvary et le Dr Cheek firent faire par le consul américain, M. Sickels, des réclamations auprès du roi de Siam. Le nouveau monarque en tint compte et autorisa enfin, en septembre 1878, son représentant dans le Laos à publier une proclamation garantissant la liberté religieuse, autorisant spécialement la propagande chrétienne, ainsi que l'entrée des Siamois dans l'Eglise et interdisant toute persécution religieuse. Le nouveau monarque confiait en même temps à M. Mac-Farland la direction d'un établissement supérieur d'éducation, où il a envoyé lui-même ses enfants, ainsi que ceux des grands de sa cour.

Un grand malheur frappa le monarque en 1880. La reine et une partie de sa cour faisaient une partie de plaisir en barque sur le fleuve: l'embarcation chavira, la reine trouva la mort dans les flots et deux ministres, accusés de n'avoir rien fait pour la retirer de l'eau, se défendirent, en déclarant qu'ils avaient été paralysés par la loi qui interdit aux sujets de toucher aucun des membres de la famille royale.

Le fondateur et pionnier, M. Mac-Gilvary, a maintenant groupé autour du centre de Chiengmai (Xingmai, en birman Zimmé) et à Lakbon 11 ouvriers américains, hommes et femmes; et à l'exemple du grand apôtre des gentils, il continue avec énergie ses voyages missionnaires au Haut-Laos, dans le but de fortifier la foi des nouveaux fidèles, d'ouvrir de nouvelles portes à la vérité et d'établir partout le culte domestique.

L'une des difficultés résulte du fait que, les Laotiens ne parlant pas le même langage et ne se servant pas des mêmes caractères d'écriture que les Siamois, il a fallu d'abord imposer aux néophytes l'étude de l'alphabet assez compliqué des Siamois; mais depuis les dernières années, des types nouveaux ont été préparés et l'évangile de saint Matthieu et les Actes ont été publiés dans la langue et avec les lettres usitées dans le Laos.

L'œuvre presbytérienne a fondé dans le Siam 7 églises avec 308 communiants; elle occupe 35 aides indigènes, instruit 413 écoliers dans 13 écoles; on signale comme particulièrement encourageante l'école supérieure ou académie, qui compte 141 étudiants ou élèves. Dans le Laos, le nombre des églises est de 8, celui des communiants de 1,376, et l'année 1892 a vu leur nombre s'augmenter de 299. On compte dans le Laos 9 missionnaires consacrés, 2 docteurs-médecins, 6 dames et 28 aides indigènes. Le Dr Cary y a organisé un hôpital. Qu'on juge de la nécessité de la réforme médicale, par la recette que l'un des docteurs siamois prescrivait contre les effets de la morsure d'un serpent: « manger la patte d'un sanglier ou la tête d'un serpent! »

Les Presbytériens portent aussi maintenant l'Evangile aux tribus nomades des montagnes du Haut-Laos, nommées les Moussous.

De Bangkok et de Petchaburi, les missionnaires rayonnent dans les provinces maritimes. Le pasteur et médecin Dunlap rend compte, dans une intéressante correspondance, de la tournée missionnaire de 1,500 kilomètres qu'il a faite cette année même et durant laquelle lui-même et son compagnon de voyage, J. A. Eakin, se sont servis indifféremment, comme véhicules, d'éléphants, de vaisseaux à voiles, de barques et de chevaux, faisant une autre partie de la route à pied. Ils se sont heurtés aux contrastes singuliers que produit, au Japon comme au Siam, la juxtaposition de la vie primitive encore inculte de la population, et des progrès de la civilisation chez les hommes qui appartiennent à la classe riche.

Le gouverneur de la province de Nakawn les reçut amicalement, à son retour de Singapour; il était tout préoccupé du « home rule », de la possibilité d'une guerre européenne; entre temps, il téléphonait à son régisseur, chargé de la direction de ses vastes jardins; et sur sa table était un appareil dactylographique pour sa correspondance. Chemin faisant, les missionnaires firent route avec un grand seigneur, que le roi avait chargé de vacciner gratis la population de la province, et qui avait déjà inoculé le vaccin à 11,290 personnes. Au retour à Bangkok, les deux missionnaires entendirent les sifflets du premier « cheval de fer » ou de la première locomotive, établie sur la voie ferrée qui relie Bangkok à la côte. A côté de cette prise de possession de la civilisation occidentale, ils trouvaient : là, une termitière dorée, devant laquelle les habitants venaient apporter leurs offrandes aux grandes fourmis blanches, les priant de leur faire trouver des trésors cachés; ailleurs, ils virent des idoles qui avaient perdu, l'une la tête, l'autre un membre, ce qui n'empêchait pas leurs fidèles de venir les adorer dévotement; le culte de l'éléphant

blanc continue; mais les missionnaires se demandaient jusqu'à quel degré les talapouins et les hommes de la bonne société mettaient encore leur confiance à toute cette défroque d'un temps passé.

Ce qui est indubitable, c'est que pendant les tournées récentes de M. Dunlap, la mission médicale a une fois de plus démontré son utilité et son efficacité. Citons quelques passages de sa correspondance :

« Fidèles à l'ordre du Maître : « Guérissez les malades et annoncez-leur le règne de Dieu », nous avons ouvert dans la ville notre dispensaire temporaire, constatant avec surprise le peu de préjugés qu'oppose la population à la mission médicale. Nous avons eu ainsi journellement 20, 30 et même 40 visites : quelques-uns des patients venaient à une ou deux journées de distance. L'Evangile a été de cette manière porté jusqu'aux régions éloignées; car tous ceux qui venaient, ou bien l'entendaient annoncer, ou l'emportaient avec eux en pages imprimées.

« A Nakawn, on me signala un pauvre individu blessé à la tête d'un coup de coutelas, et abandonné, comme cas désespéré, par les docteurs indigènes. Quand ma lancette et mes cataplasmes l'eurent bien soulagé, je l'interrogeai au sujet de sa religion; il me répondit : « Depuis que vous êtes venu à mon aide, j'ai résolu de ne plus adorer que vous seul; aussi, hier soir et ce matin, est-ce à vous que j'ai offert mes sacrifices »! Il me confia aussi que, se voyant abandonné des docteurs, il s'était emparé à la dérobée d'un couteau, résolu de mettre un terme à ses souffrances par le suicide. J'avais été amené auprès de lui au bon moment; non seulement j'eus la joie de constater l'amélioration graduelle de son état, mais encore de le voir se tourner vers le Dieu vivant et vrai, auquel il adressait, jour après jour, de courtes prières apprises pendant nos visites.

« Il apprit ainsi l'Oraison dominicale, les dix commandements, et parvint à la connaissance de son Sauveur; il se mit, comme un petit enfant, à l'étude des nouvelles et précieuses

vérités du salut. Sa femme suivit bientôt son exemple, et ils confessèrent ensemble leur foi en Jésus et furent reçus dans l'Église. Ce ne fut pas sans larmes que nous nous séparâmes. Il fallut leur promettre que nous reviendrions dans trois mois.

« Je ne connais pas d'œuvre plus douce que ces visites faites pour le Maître dans les huttes de bambous du Siam.

« Autre part, un pauvre esclave, atteint d'un ulcère repoussant, allait être abandonné par son maître à la charité des passants, sous le toit d'un temple voisin de Bouddha.

« Informé de sa détresse, j'allai le visiter. La famille ne fut pas peu surprise de voir un étranger qui s'offrait à soigner un esclave et à laver de ses propres mains son ulcère si dégoûtant. Quant au pauvre esclave, il s'écriait : « Sans doute, ce sont des anges qui ont visité notre ville ! » J'eus la joie, avant de quitter le malade, de le voir aller et venir et de l'entendre déclarer qu'il voulait désormais adorer le vrai Dieu. Guérir les malades et leur parler de Jésus, quelle belle œuvre d'évangélisation ! — La province est mûre pour l'activité d'une mission médicale.

« Partout, on nous a demandé aussi d'installer des écoles, nous offrant en même temps d'en faire les frais ; nous les leur avons promises à la plus brève échéance possible.

« Dans la ville se manifestait un grand empressement à demander des livres chrétiens, et nous avons vendu six cents exemplaires de la Bible et des traités. Il en était de même dans beaucoup de villages. Le soir, nous montrions, à l'aide d'une lanterne magique, les images bibliques, quelquefois sur la place du marché, et même parfois dans les temples bouddhistes ; les gens voulaient toujours porter notre bagage et nous accompagner jusqu'à la maison, après le service du soir. »

Il est indiscutable que les progrès accomplis dans le Pégou et dans tout le Birman, depuis la soumission du pays au régime anglais, doivent influencer puissamment le royaume voisin. Il est vrai que la décadence croissante du bouddhisme au Birman ne se fait pas autant au profit de l'Évangile que

de l'incrédulité, qui y étend ses ravages d'une façon alarmante; mais l'action de la Parole de Dieu en préviendra en quelque mesure les effets au Siam. On a constaté que c'est surtout sur la longue côte occidentale, en contact avec le Sennassérim et s'avançant vers Singapour, que la Société biblique britannique et étrangère a fait les plus belles ventes. Ne pouvons-nous pas espérer que l'humiliation subie récemment contribuera à ouvrir les yeux à ces populations, à la fois impassibles et orgueilleuses ?

Comment ne pas espérer que le Nouveau Testament, tout entier traduit depuis peu, dissipera les obscurités de beaucoup de ces intelligences, qui ne sont pas entièrement incultes, puisque, dans leurs réponses au questionnaire de la Société des missions presbytériennes, MM. Mac Gilvary et van Dyke affirment que les neuf dixièmes de la population masculine du Siam savent lire, tandis que, pour les femmes, un dixième seulement a fréquenté les écoles publiques des temples bouddhistes ! Quant à la littérature du pays, elle est presque nulle, et les ouvrages chrétiens sont à peu près les seuls qui puissent satisfaire la curiosité une fois éveillée des lecteurs. Dieu a préservé ces contrées de la guerre; qu'Il daigne bénir maintenant tout à nouveau les travaux de patience qu'y poursuivent depuis bientôt soixante ans les disciples du Christ, en particulier les presbytériens d'Amérique ! Ne pouvons-nous pas espérer aussi que l'austère voix de la vérité, humaine et chrétienne, pénétrera aux oreilles et au cœur du monarque, portée jusqu'à son trône par l'un de nos missionnaires de ce vaste pays, et qu'il sentira l'écrasante responsabilité qui pèse sur lui. Ne souhaiterons-nous pas qu'il mérite, par des efforts tout nouveaux, de ne pas être balayé. comme tant d'autres, par notre civilisation égoïste et violente? L'évangile seul serait capable d'infuser un sang nouveau et une vie réelle à ces peuples à la fois enfants et décrépits.

G. Appia.

AVIS ET NOUVELLES

Un nouveau traité de M. Dieterlen.

A la demande du synode officieux de la XIVe circonscription, qui publie annuellement une petite brochure pour les enfants, M. le missionnaire H. Dieterlen a rédigé, pour la partie jeune de nos Églises, un traité sur les missions. Ce traité sera illustré. M. le pasteur Poux, d'Alais, qui a été chargé par le synode de cette publication, nous écrit à ce sujet : « Nous ne demandons qu'à répandre ce traité le plus possible; nous avons plusieurs circonscriptions synodales qui nous le prennent tous les ans. Nous faisons confectionner pour chacune d'elles une couverture spéciale avec toutes les indications qu'on veut. Jusqu'à présent, nous avons les commandes de huit circonscriptions, s'élevant à près de 10,000 exemplaires...

« Pour ceux qui ne se rattachent à aucune circonscription, ou qui appartiennent à une Église libre, nous faisons une édition avec couverture spéciale, avec ce titre : *A nos enfants*, qui ne rappelle en rien le synode.

« Nous livrons le traité à raison de 46 francs le mille, port non compris, quand on en prend plus de deux cents, — sinon, à raison de 5 francs le cent.

« Veuillez prier ceux qui tiennent à avoir ce traité d'écrire à M. le pasteur Poux, Alais, jusqu'au 10 septembre. Passé cette date, ce serait trop tard. »

Prochain départ de mademoiselle Cochet.

Mademoiselle Miriam Cochet ayant achevé son congé, doit s'embarquer le 23 septembre pour l'Afrique. Elle nous prie de remercier en son nom les nombreux amis qui l'ont réconfortée par leur bon accueil et leur hospitalité. Elle se recommande, ainsi que son œuvre, à leurs prières.

Le Gérant : A. BOEGNER.

Paris. — Imprimerie de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 17952.

SOCIÉTÉ
DES
MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

LE SOU MISSIONNAIRE

« Qu'est-ce bien exactement que le sou missionnaire ? »

Cette question, et la réponse toute simple et pratique que nous voulons y faire, nous ont été suggérées par une lettre dont il sera profitable de lire d'abord quelques lignes. Cette lettre vient, on le devinera facilement, d'une sincère amie des missions :

« Je me suis enfin enrôlée parmi les collectrices du sou missionnaire. Si j'avais su combien c'était une chose simple et facile, j'en serais depuis longtemps. Je m'étais jusqu'à présent bornée à lire le journal et à envoyer quelque argent de temps à autre, tout en me désolant de faire si peu, lorsqu'une vieille amie m'a renseignée quant au « sou », et je me suis empressée de me procurer un carnet.

« Je crois qu'il serait très utile d'expliquer une bonne fois dans le journal, en quoi consiste la collecte du sou missionnaire. Peut-être voudriez-vous aussi autoriser à ne verser qu'une fois par an, le total de leurs souscriptions, ceux qui, très occupés comme je le suis, s'effraient à l'idée de relancer leurs souscripteurs chaque semaine ou même chaque mois. Il me semble qu'en indiquant ces facilités, vous decideriez à

devenir collecteurs bien des gens inexpérimentés ou timides, qui trouveraient dans cette tâche ainsi simplifiée la joie que j'y trouve moi-même. »

Eh! bien, pour suivre le conseil donné, nous expliquons une fois de plus ce dont il s'agit :

Tout collecteur ou collectrice reçoit un carnet sur lequel il inscrit, chaque semaine, les sous qu'il a reçus de ses différents souscripteurs; ceux-ci devraient être douze et donner chacun cinq centimes par semaine. Il a le droit de s'inscrire lui-même au nombre de ses souscripteurs.

Chaque collecteur reçoit gratuitement le *Journal des Missions*, qu'il doit faire circuler parmi ceux qui lui donnent leur sou hebdomadaire.

Il reçoit, en outre, toutes les dix semaines, de petites feuilles dites *du Sou missionnaire*, destinées à être distribuées aux souscripteurs.

Le dernier dimanche de chaque mois, les collecteurs se réunissent chez le collecteur général pour verser le montant de leur recette.

Telle est la règle, mais nous admettons qu'il puisse y avoir des exceptions. Nous admettons, par exemple, avec notre correspondante, que les souscriptions, au lieu d'être recueillies chaque semaine, puissent ne l'être que tous les mois, ou même tous les ans, au gré des souscripteurs. Il se peut aussi qu'il y ait des collecteurs isolés, n'ayant pas de collecteur général à leur portée. Que ceux-là versent le produit de leur carnet à leur pasteur, s'il est disposé à le recevoir, ou qu'ils l'envoient à Paris, à M. Boegner, collecteur central intérimaire, ou à M. J. Schultz, 25, rue de Londres.

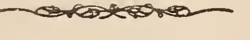
Voilà un mécanisme dont les rouages sont assez simples. Grâce à lui, bien des gouttelettes sont venues alimenter les ruisseaux dont se forme la rivière, au moyen de laquelle s'arrosent les rives desséchées des pays païens. Mais combien il en reste encore de ces terres arides que nos missionnaires voudraient fertiliser pour une moisson éternelle! Qu'elles augmentent donc, qu'elles se multiplient par milliers et par

millions, ces gouttelettes du sou missionnaire, afin que notre rivière soit remplie jusqu'à déborder.

Et nous ajoutons à ce qui précède cette simple remarque, qui fait toucher du doigt l'importance de la collecte du sou missionnaire. Une grande Société de missions, dont le budget dépasse *un million* de francs, tire près *d'un quart* de ses ressources de la collecte du sou missionnaire. Il lui a suffi pour cela d'organiser cette collecte avec méthode et de mettre la main sur des collecteurs dévoués et persévérants.

Pourquoi, à la vue d'un exemple si encourageant, ne nous dirions-nous pas : Allons et faisons de même ? Pourquoi notre Société de Paris ne trouverait-elle pas, parmi ceux qui l'aiment et la soutiennent, le même dévouement et la même persévérance ? Pourquoi notre collecte du « sou », qui rapporte actuellement vingt-neuf mille francs à peine, n'en produirait-elle pas soixante mille et au delà ?

Ne convient-il pas que dans la mesure où notre œuvre grandit, où nos dépenses augmentent, nous puissions compter sur des ressources *régulières* toujours plus abondantes ? N'est-ce pas à cette seule condition que sera possible la marche en avant à laquelle tout nous convie ? Nous déposons ces questions sur le cœur de tous ceux auxquels les travaux de notre Société ne sont pas indifférents.



LESSOUTO

LETTRE D'UNE JEUNE CHRÉTIENNE DU LESSOUTO A LA VEILLE D'UN GRAND VOYAGE

On nous communique une lettre qui nous a paru intéressante dans sa grande originalité. Cette lettre a été traduite du sessouto par M. H. Dieterlen, après avoir été écrite à une dame missionnaire par *Maria*, simple Mossouto au service de la famille Dyke. « Il ne s'agit donc pas, dit

M. Dieterlen, d'une jeune fille bien stylée, ayant été dressée à dire des choses intéressantes ou charmantes, pour le plus grand bonheur d'une maîtresse de pension. Maria est peu instruite ; sa lettre est écrite en caractères maladroits, parfois illisibles, et d'une main si vigoureuse que l'encre a traversé le papier de part en part. Il n'y a pas de ponctuation.

« Ces détails donneront à sa lettre sa vraie signification et garantiront l'authenticité des sentiments exprimés. »

C'est à la veille de s'embarquer pour l'Europe avec ses maîtres que Maria écrit ce qui suit :

Sea Point (près du Cap), 7 juin 1893.

Ma chère mère, j'ai reçu ta lettre avec grande joie. Oh ! ma mère, je ne sais pas que dire en parlant de la puissance et de l'amour de Dieu ; ta lettre est arrivée comme j'avais une grande joie dans mon cœur. Quand j'arrivai ici, je fus étonnée en voyant la mer, mais je n'en ai pas eu peur ; c'était comme si j'allais voyager sur la terre sèche. Mon cœur (en sessouto, ma rate, organe de la peur) était véritablement accroupi (comme une vache qui se repose). C'est alors que Satan est venu à moi avec des pensées mauvaises, et je dis dans mon cœur : Il paraît que je suis une personne ayant confiance en elle-même. Comment se fait-il que je n'aie pas peur d'une chose si terrible, de Dieu? Mon cœur réfléchit à cette question. Une fois que j'étais assise, regardant la mer, j'essayais de me faire venir la peur ; malgré cela, vraiment, la peur était loin de moi, et je sentis que je ne craignais pas. Ensuite, j'entendis une voix agréable, et je sentis que c'était la voix du Seigneur Jésus ; cette voix dit : Maria, est-ce que tu ne crois pas que Dieu entend les prières de ses enfants? Toi aussi, tu priais Dieu de faire cesser ta crainte ; pourquoi t'es-tu fatiguée par tant de prières, si aujourd'hui tu recherches la peur? Crois donc que tes prières et celles des enfants de Dieu ont été exaucées ; ce n'est pas par orgueil que tu ne crains pas la mer, c'est par la puissance de Celui qui est en haut. Alors, ma mère, les pensées

qui disaient que j'étais une orgueilleuse cessèrent; je sentis la joie et la paix, je compris que le vaisseau par lequel je traverserais la mer, c'est la prière; il n'y en a pas d'autre qui puisse me faire traverser sûrement. Ah! quelle chose agréable quand un chrétien a une confiance solide en son Créateur! Ce sont là mes nouvelles, ma chère mère; j'aurais beaucoup à dire, mais le temps me manque. Salue Monsieur, etc...

C'est ton enfant qui t'aime, MARIA NKHOOA.



UNE EXCURSION MISSIONNAIRE DANS LES MONTAGNES

Récit de M. E. Vollet (1) *communiqué par sa famille.*

Me voici de retour de chez Lételé; j'ai été en route un jour de plus que je ne pensais. Quoique rompu de fatigue, je me sens le cœur joyeux, ce soir.. — Mardi, jour de mon départ de Maphutseng, j'ai été en selle depuis neuf heures et demie du matin jusqu'à six heures du soir, avec une demi-heure de dessellage; net : huit heures de cheval. Mercredi, de six heures du matin à midi, sans dessellage : six heures à cheval. Aujourd'hui jeudi, de six heures du matin à quatre heures et demie de l'après-midi, avec une demi-heure de dessellage : dix heures en selle. — Les plus à plaindre sont les chevaux; mais, grâce au fourrage laissé par M. Marzolff, ils sont solides, et ils vont pouvoir se reposer cette nuit dans une bonne écurie, après avoir fait un copieux repas. Décidément, les chevaux que M. Marzolff m'a cédés sont excellents.

Voici le but de cette expédition : M. Marzolff a décidé la fondation de trois nouvelles annexes très lointaines. Je crois devoir m'en occuper activement, et j'ai commencé par la plus éloignée. Un des anciens de Maphutseng, Pétrosé, m'accompagnait; c'est décidément un excellent homme : j'ai pu le

(1) Le mariage de M. E. Vollet et de mademoiselle Ethel Smith a eu lieu dans la ville du Cap, le 31 juillet. Il a été béni par M. le pasteur Forbes, le successeur de M. W. Philip, ami fidèle de notre mission.

voir à l'œuvre de près pendant cette expédition. Comme les chevaux des Bassoutos sont fort chétifs en ce moment, je lui ai prêté un des miens, un petit poney mossouto que je réserve à ma femme; il est fort comme un Turc, rond comme une tonne de lard, plein de feu. Pour dépenser cet excès d'énergie, j'ai pensé qu'une longue course lui ferait du bien. Pétrosé apportait sa selle, car je suis à court de selles : il m'en faut deux, et je n'en ai qu'une pour l'instant.

Donc, par une radieuse matinée d'hiver (ici juin est en hiver), nous nous sommes mis en chemin : ciel bleu foncé, limpide; herbe dentelée de givre. Nous nous enfonçons dans les gorges de la Maphutseng. Les décrire serait trop difficile; tout bonnement, c'est magnifique! Imagine-toi une petite rivière, très claire, coulant en bouillonnant sur un lit de rochers, au fond d'un couloir profond; de chaque côté, des murailles immenses de roc creusées çà et là, à droite et à gauche, par d'autres couloirs plus étroits, d'où sortent de petits affluents de la Maphutseng. Au fond du couloir, le sol est recouvert de hautes herbes, fougères et absinthes. qui embaument l'air de leurs senteurs, Nous escaladons enfin une de ces colossales murailles, à un endroit qu'en Europe on trouverait tout au plus accessible à des chèvres, et nous voici sur une sorte de plateau. Plateau n'est pas le mot, car le terrain est très mamelonné et raviné par de nombreux petits cours d'eau, qui vont se jeter dans la Maphutseng; il est dominé par les pics, marbrés de neige, des Maloutis. Nous montons, descendons, remontons, traversant de nombreux villages et des cultures où les femmes font la récolte, drapées dans de grandes couvertures rouges. Je dis un petit bonjour aimable à tout le monde. En prenant par les villages, je vais saluer le chef, s'il est là, et me faire reconnaître comme le remplaçant de M. Marzolff, pendant son séjour en France.

Ces villages se composent d'une dizaine de huttes en pierre, généralement rondes et couvertes de chaume. L'entrée est fort basse; il faut se plier en deux pour y pénétrer. Pas de

cheminée, mais une sorte d'âtre au milieu. C'est là que l'on dort et qu'on garde les objets les plus précieux. Le *lélapa* est une sorte de petite cour entourée d'une cloison de roseaux ; c'est là que l'on fait la cuisine, que l'on conserve le grain dans de grands paniers imperméables appelés *sésious*, et qu'on le moud entre deux pierres. Les femmes se tiennent ordinairement dans le *lélapa* avec les plus petits enfants. Les hommes se réunissent dans le *khotla;* c'est leur forum, interdit aux femmes. Ils y font des *sésious*, préparent des peaux, fument et causent beaucoup. Les petits garçons gardent le bétail; les petites filles aident leur mère à faire la cuisine, à moudre, à chercher de l'eau. Les hommes sont vêtus de différentes manières : plusieurs ont des pantalons et des souliers et un chapeau de feutre; d'autres, une sorte de bonnet de fourrure ; d'autres, un bonnet de coton ; généralement, leur tête est couverte. Ceux qui ne possèdent point de pantalon le remplacent par une étroite bande de peau passée entre les jambes. Tous, hommes et femmes, quand ils ne travaillent pas, se drapent dans des couvertures de laine, qu'ils portent, tantôt laissant passer un bras, tantôt les cachant tous deux. Presque tous, mais surtout les femmes, se parent de bracelets de métal aux poignets et aux chevilles, ainsi que de colliers de verroterie. Le costume des femmes païennes est bizarre : une sorte de jupon en peau de bœuf, très long derrière et très court devant; leur tête est entièrement rasée. Les chrétiennes portent une chemise, une jupe d'étoffe et un turban. Mais dans les villages que j'ai traversés, les chrétiens sont rares, quand ils ne manquent pas tout à fait. Les enfants, chrétiens ou païens, sont à peu près nus; mais ils ont une ceinture de grosses perles autour de la taille. Les petits garçons restent nus complètement, sauf ces perles, jusqu'à l'âge de dix ou douze ans, où ils prennent le costume des hommes. Les petites filles, jusqu'à douze ou quinze ans, n'ont qu'une ceinture frangée de cordelettes, du reste très convenable. En général, les Bassoutos, surtout les femmes, ont une physionomie

douce et agréable. Quant aux enfants, ils sont tout simplement délicieux : gras, potelés, avec les perles brillantes qui tranchent sur leur peau noire.

Dans beaucoup de villages, on nous a offert du *léting*. Les indigènes font deux espèces de bière : l'une, le *yoala*, enivrante, est interdite par les missionnaires de la Société de Paris, permise par les catholiques et les anglicans; l'autre, le *léting*, est moins alcoolique que le *yoala*. C'est un liquide fermenté, tenant en suspension de la farine de sorgho, couleur chocolat clair, saveur légèrement acide et sucrée, plutôt désagréable au début; mais on finit par s'en accommoder. C'est uue nourriture autant qu'un breuvage; beaucoup d'indigènes ne vivent que de *léting*. Me trouvant à court de vivres, j'ai dû faire comme eux pendant mon voyage; c'est chaud sur l'estomac et cela soutient les forces. On vous apporte un pot de *léting* avec une courge comme verre; la personne que l'on veut honorer boit la première; les autres vident le pot, toujours avec la courge, qui sert à la fois à puiser et à boire.

Après avoir traversé les premiers contreforts, nous franchissons, par des chemins épouvantables, la masse des Maloutis. On ne saurait rien trouver de plus grandiose que cette nature bouleversée, illuminée par la radieuse lumière d'Afrique. Les torrents se précipitent en mugissant sur les rocs, au milieu de la glace qui s'est formée pendant la nuit, mais que les chauds rayons du jour ne tardent pas à fondre; on respire un air vif et frais. Les Maloutis sont quatre chaînes de montagnes, parallèles ou à peu près, séparées les unes des autres par de profondes vallées à pentes abruptes ou perpendiculaires, au fond desquelles coulent diverses rivières, sur un lit de pierres et de rocs. Chacune de ces rivières a de nombreux affluents qui déchiquettent ces blocs de montagnes sauvages et les creusent de profondes et étroites vallées, au fond desquelles grondent les torrents. Il n'y a pas d'arbres, mais le fond des vallées est souvent couvert de broussailles et d'énormes fougères : beaucoup d'absinthe. Il

faudrait la plume d'un Chateaubriand pour rendre la grandeur sauvage de ces montagnes africaines. C'est monstrueux, énorme ; on se sent tout petit et tout faible quand, en chevauchant sur les pentes abruptes, on côtoie ces gouffres mugissants.

Après avoir traversé les premiers contreforts, nous avons dû escalader le pic de *Kikolabeng*, pour redescendre de l'autre côté, sur un contrefort à peu près semblable à celui de l'autre versant, couvert d'une herbe épaisse où pâturent de nombreux chevaux sans gardien. A l'horizon, de tous côtés, c'est un amoncellement de pics bizarres, pointus, ronds, aplatis, qui semblent jetés pêle-mêle les uns au-dessus des autres ; la teinte est rougeâtre, et les ombres sont d'un violet bleu. Il fait froid ; nous rencontrons de larges flaques de neige glacée. Pas un village, pas un homme ; çà et là seulement quelques petites troupes de chevaux gros et gras, dans l'herbe épaisse. Au moment où le soleil était sur le point de se coucher, nous avons quitté les hauteurs pour nous enfoncer dans une gorge profonde, au fond de laquelle grondait un des affluents de la *Quasing*. La descente est tellement à pic, qu'il faut mettre pied à terre et tenir les chevaux par la bride. Dans un autre pays, les chevaux vous rouleraient par-dessus la tête et vous entraîneraient avec eux au fond du gouffre. Ajoute à cela les grandes ombres du soir, le retentissement des cascades, et tu auras une idée des sentiments que j'éprouvais en descendant dans ce gouffre.

Nous comptions coucher chez Lételé, et nous ne rencontrons personne. Cependant, avant la nuit, nous avions remarqué quelque traces de culture dans le fond des vallées. Enfin arrive la nuit, et, avec elle, le froid noir. Allons-nous être forcés de dormir là, dans cette gorge, en plein hiver ? Nous avions le frisson rien qu'en y pensant, car nous ne pouvions pas songer à continuer à marcher par une nuit sans lune, en ces épouvantables chemins. Tout à coup, à droite, nous apercevons une lueur, nous entendons des voix : c'est un tout petit village. Le chef nous reçoit, enferme nos chevaux

dans une sorte d'écurie, leur donne du sorgho et nous introduit dans sa hutte. Elle n'est éclairée que par la lumière diffuse du foyer, mais au bout de quelques instants nous pouvons distinguer la mère du chef, sa femme, un vieillard, qui nous dit être aveugle, et une nombreuse marmaille toute nue, émerveillée de voir un blanc, surtout ses lunettes et ses cheveux. J'ai une faim de loup; par malheur, je n'avais emporté avec moi qu'un morceau de pain, un peu de sucre et de thé; je n'avais pas mangé depuis le matin. On nous reçoit bien, mais on ne nous offre rien. Cependant la vieille chauffe de l'eau, et je fais du thé, que je partage avec toute la famille et Pétrosé, naturellement. Après quoi, je vais coucher dans une autre hutte sous la même couverture que Pétrosé, sur une peau de bœuf pour tout matelas. J'avais tellement faim et froid que je n'ai pu fermer l'œil de toute la nuit. Couchaient encore dans notre hutte le vieil aveugle et une petite fille qui toussait beaucoup; ce qui n'est pas étonnant, car, malgré le froid de ces montagnes, elle n'avait pour tout vêtement qu'une petite peau de chèvre sur le dos. Le lendemain matin, au point du jour, nous nous levons; on nous sert un pot de *léting* comme déjeuner et nous nous remettons en selle, accompagnés de mille paroles aimables. Vers neuf heures, nous arrivons à un autre village, où nous trouvons encore du *léting*. Je ne te décrirai pas le reste du voyage; c'est toujours la même chose : grandiose et terrible.

A midi, nous arrivons au nid d'aigle de Létélé, d'où l'on jouit d'une vue splendide. Le chef n'est pas là, mais ses cinq femmes nous font les honneurs. Elles nous donnent une hutte pour coucher, et nous disent combien elles seront contentes d'avoir une église, où l'on chantera des cantiques et où l'on entendra la parole de Dieu. Nous sommes ici en plein Lessouto primitif. Enfin on nous fait des compliments de toutes sortes.

Dans l'après-midi, arrive Létélé; il a été des plus aimables. C'est un homme fort, trapu, à l'air énergique : une tête de chef. Il nous montre l'emplacement destiné à la mai-

son de l'évangéliste; site admirable, que j'ambitionnerais pour moi-même. Je m'efforce de rassembler tout ce que je sais de leur langue, pour leur parler de Dieu et de l'Evangile; ils m'écoutent avec recueillement et opinent en disant : « *Ka sébélé* ». *En vérité.* Je fais tout ce que je puis pour leur être avenant, et il me semble que j'y réussis passablement. Un jeune homme me parle des *Ba-Roma* (catholiques). Je lui explique la différence entre leur religion et la nôtre. Je lui dis que nous donnons la Bible à tout le monde; que la Bible est la parole de Dieu, la source de toute vérité; qu'elle renferme tout ce que Dieu a voulu faire connaître aux hommes; ce qu'il a fait et ce qu'il promet, ce qu'il commande et ce qu'il défend. Comme notre religion enseigne tout cela, rien de plus et rien de moins, nous donnons la Bible à tout le monde, afin que chacun puisse voir si elle est bien conforme à tout ce que Dieu prescrit. Les *Ba-Roma* cachent la Bible parce qu'en la lisant on aperçoit facilement que leur religion contient beaucoup de choses qui ne viennent pas de Dieu, et même plusieurs que Dieu a défendues, comme le culte des images, celui des hommes qu'ils appellent des saints et des saintes. Nous prenons les premiers chrétiens comme modèles, en ce que nous devons croire et en ce que nous devons faire; et l'Evangile montre que les premiers chrétiens n'adressaient leurs prières qu'à Dieu, qu'ils n'avaient point de chapelets ni de médailles, et surtout qu'ils communiaient autrement que les *Ba-Roma.*

Ils comprennent très bien. Sur le soir, arrive un autre chef, père de Lételé; nous échangeons aussi force compliments. Il me dit qu'il voudrait m'avoir auprès de lui tous les jours. C'est probablement une des formules de la politesse du pays. Malgré tout cela, comme je ne suis pas un pur esprit, ma pauvre nature sent qu'elle n'a rien sur l'estomac, et je crains que ce long jeûne ne finisse mal. Heureusement, voici Lételé qui, suivant l'étiquette indigène, me fait amener une chèvre; on l'égorge et on la cuit. Conformément à l'usage, je dois choisir les morceaux qui me plaisent

et donner le reste : ce qui fut fait. Mon premier repas solide, après deux jours, a donc lieu à sept heures du soir, et consiste en chèvre sans pain ni sel. Après avoir fait la prière, je vais me coucher sur une peau de bœuf. Létélé avait eu la gracieuse attention de me donner quelques bonnes couvertures propres, de sorte que je n'ai pas eu froid et que j'ai pu dormir. Le lendemain, de grand matin, je pris congé de mes hôtes, et Létélé nous accompagna un bout de chemin. Enfin, à quatre heures et demie de l'après-midi, je suis rentré à Maphutseng, complètement éreinté, mais heureux. Ces braves gens m'ont dit que j'avais apporté la paix à leur cœur ; eux aussi ont apporté la paix au mien.

CONGO FRANÇAIS

DERNIÈRES NOUVELLES

Un volumineux courrier nous est arrivé, le 10 septembre, du Congo français ; il apportait, outre les lettres particulières, le compte-rendu de la première conférence tenue par nos missionnaires. Cette importante réunion a eu lieu à Lambaréné, du 20 au 22 juillet 1893. La jeune mission du Congo entre ainsi dans la voie où ont marché avant elle ses sœurs aînées, et où elle trouvera, à son tour, nous l'espérons, le secret d'un développement sain et harmonieux.

La Conférence a souhaité la bienvenue à M. Ch. Bonzon, qui était arrivé quelques jours auparavant, et a tendu la main d'association à M. H. Jacot, entré à titre d'auxiliaire dans nos rangs, en attendant que le Comité ait pu délibérer sur ses offres de services ; ce qu'il fera dès sa réunion d'octobre.

Quant aux décisions soumises par nos jeunes frères à la ratification des directeurs de la Société, elles se rapportent, soit à la marche courante de l'œuvre, soit aux mesures rendues nécessaires par l'adoption du poste de Lambaréné.

Il a été décidé que M. Teisserès occuperait cette station

avec M. Jacot qui y exerce son ministère depuis son arrivée. M. Allégret reste à Talagouga avec M. Gacon, complètement rétabli. Quant à M. Bonzon, il fera ses débuts en dirigeant l'école de Lambaréné. M. Presset, qui en était chargé, ayant été appelé, par la mission américaine, à se charger de celle de Libreville, en remplacement de M. Bizeul.

Par une lettre écrite à la dernière heure, nos missionnaires nous apprenaient que M. H. Jacot était atteint d'une fièvre bilieuse. Avant même qu'elle n'eût éclaté, la Conférence avait jugé que l'état de fatigue de ce missionnaire nécessitait un congé en Europe.

VOYAGE ET ARRIVÉE DE M. CH. BONZON (1)

... Le 25 juin, le *Tibet* entrait en rade de Libreville. J'avais déjà vu différents aspects de l'Afrique à nos diverses escales, Oran, las Palmas, Dakar, Conakry, Sierra-Léone, Grand Bassam et Cotonou. Mais à Libreville, je me trouvais enfin au Congo français ; c'est avec un intérêt tout nouveau que je regardais l'estuaire du Gabon s'enfonçant dans la brume, que je cherchais à distinguer les quelques maisons blanches, perdues sous une végétation encore inconnue pour moi. Cependant, des canots s'approchaient de nous ; l'un d'eux portait à bord le missionnaire américain de Baraka-Libreville, qui m'emmena dîner et passer la nuit à la mission. Après l'isolement d'une longue traversée, cette réception cordiale était d'un grand prix, et j'en garde à Mrs Ogden et à M. Ford une vive reconnaissance. Dans la soirée, je pus assister à un culte en m'pongwé, tenu par un pasteur indigène devant une soixantaine de fidèles. Je n'oublierai pas ce premier culte en Afrique : il faisait chaud ; des fenêtres ouvertes, nous arrivait un long cri strident provenant de milliers d'insectes, et tan-

(1) M. Ch. Bonzon est arrivé le 16 juillet à Lambaréné. Une seconde lettre de lui nous entretiendra de cette station.

dis que je songeais au bon saint François et à sa douce parole : « Chantez, mes sœurs les cigales », j'étais tout à coup saisi et amené à d'autres pensées en entendant l'évangéliste noir, au milieu de son langage si différent du nôtre, prononcer les noms de Jéhovah et de Jésus-Christ.

Le lendemain, je rendis visite à M. Lippmann, directeur de l'intérieur, qui remplit les fonctions de lieutenant-gouverneur en l'absence du titulaire de ce poste, M. de Chavannes. Je trouvai un accueil très sympathique auprès de ce haut fonctionnaire. Je m'occupai aussi de questions de douane, qui furent réglées sans aucune difficulté. Dans l'après-midi, je retournai à bord du *Tibet*. Je ne m'étais pas attendu à continuer mon voyage avec ce paquebot, parce qu'il ne devait toucher au cap Lopez qu'à son retour de Loango; mais les communications entre Libreville et l'Ogôoué sont beaucoup plus difficiles que je ne l'avais imaginé. Les bateaux sont rares et irréguliers. Si je ne m'étais pas décidé à rester sur le *Tibet*, je devais passer trois semaines à Libreville, où j'avais trouvé une lettre de mes collègues, me demandant de hâter ma venue. Je retournai donc au *Tibet*, accompagné encore de M. Ford, à qui je dis adieu avec d'autant plus de sympathie qu'il m'avait mis au courant des nombreuses difficultés au milieu desquelles il doit agir.

Je passe sur ma nouvelle traversée de quatre jours et sur ma visite aux huit ou dix Européens de Loango. Le 10 juillet, je débarquai au cap Lopez : sur une côte basse, quelques entrepôts et les maisons des agents de factoreries de l'Ogôoué. Après deux longs jours d'attente, je partis sur un petit vapeur, *le Gabon*, appartenant à la maison française Lajoux ; les bateaux des cinq ou six maisons de commerce sont, à l'heure actuelle, les seuls moyens de transport sur l'Ogôoué, bien qu'ils ne soient nullement installés pour avoir des passagers. Jugez-en plutôt : j'avais assez de place pour faire six pas et en me tenant courbé, car le toit n'était pas assez haut pour mon casque. Pour la nuit, j'avais sur le pont une paillasse et un moustiquaire, ce qui ne m'a pas empêché de souffrir

beaucoup des moustiques et surtout d'une petite mouche nommée « fouron ». J'ai passé quatre jours sur ce bateau, me trouvant beaucoup plus loin de la civilisation que je ne m'y attendais. Sur ces 250 kilomètres que nous remontions lentement, pas une maison à l'européenne sur les rives, pas une rencontre autre que des pirogues chargées de noirs ; cela ne semble rien, à le lire en Europe, mais le nouveau venu éprouve un singulier sentiment à s'enfoncer ainsi dans l'inconnu, dans le mystère.

Comme puissante diversion à ma situation matérielle, j'avais le paysage, qui a de beaucoup dépassé mon attente. Il est vrai que j'étais bien disposé à admirer la nature par un temps délicieux, à peine trop chaud au milieu de la journée, pas plus de 29 ou 30 degrés; la saison sèche, il faut le dire, correspond un peu à notre hiver; c'est le seul moment où les Européens supportent ici des vêtements de laine.

En quittant la rade du cap Lopez, nous avons eu quelques heures de mer, une mer très tranquille, la baie de Nazaré. Les rivages de la baie se rapprochaient l'un de l'autre, et vers quatre heures, au premier coude d'un très large bras du fleuve, nous perdions de vue la ligne de la haute mer. La forêt bordait les deux rives et les feuilles partant du ras de l'eau, empêchaient même de voir les berges. C'était presqu'uniquement des palétuviers, arbres très élevés, ici du moins, et dont le feuillage est d'une couleur grise un peu terne. Ce qui leur donne un aspect original, c'est que du bout des branches pendent de longues racines qui, lorsqu'elles atteignent le fond de l'eau, portent à leur tour des feuilles. Au point de vue botanique, ce sont les coulants du fraisier, mais des coulants perpendiculaires de 4 ou 5 mètres.

A sept heures du soir, la nuit était déjà tombée depuis une demi-heure ; nous avons mouillé devant un village, à une cinquantaine de mètres de la berge ; je suis allé à terre sur des pirogues qui nous avaient apporté des bûches. Je me trouvais pour la première fois au milieu des cases de bambou qui ont à peu près la même forme dans tout l'Ogôoué, quelle

que soit la race, Inengas, Galoas ou Pahouins. C'est une construction carrée, assez proprement faite ; le toit en double pente avance sur l'un des côtés, formant ainsi une sorte de vérandah. Quelques noirs étaient assis devant leur porte ; au bord du fleuve, deux ou trois torches de résine brûlaient d'une flamme inégale. Je rentrai bientôt à bord, fâché de ne pouvoir faire autre chose que de regarder et d'être regardé.

Le jeudi, dans la matinée, nous sortions du delta et les palétuviers disparaissaient peu à peu. Les berges du fleuve étaient parfois couvertes de papyrus dont la tête, formant couronne, est assez gracieuse. Quelques palmiers, de grands arbres couverts de lianes, formaient des bouquets que je ne me lassais pas de regarder. Nous nous arrêtons plusieurs fois devant des villages pour y prendre du bois. Souvent, aussi, des pirogues nous attendent au passage, s'accrochent à notre bord et nous offrent des œufs, des petites poules, ou bien du poisson, du manioc, des ananas. On leur donne en échange le plus souvent du tabac ; par exemple, une tête de tabac, quatre ou cinq feuilles, longues d'environ 20 centimètres, revenant à 30 ou 40 centimes, pour une poule ; il est vrai que la poule est très petite.

Les piroguiers nous offraient aussi des animaux vivants, singes ou perroquets. L'on nous a même apporté dans des cages en bambou des oiseaux que j'avais remarqués en grand nombre sur les rives : un superbe martin-pêcheur, une espèce de poule d'eau au plumage noir, des petits oiseaux aux couleurs brillantes. Les noirs qui nous les offraient attiraient aussi mon attention. C'étaient des Galoas ou des Inengas, vêtus de pagnes descendant de la ceinture au genou ; sur la poitrine quelques étoiles sont entaillées sur la peau, qui n'est pas très foncée. Les femmes, qui rament comme les hommes, ont d'ordinaire des coiffures très soignées, avec des aiguilles d'os joliment travaillées, qui sont plantées tout autour de la tête, formant auréole.

C'est sur l'Ogôoué que j'ai passé le 14 juillet ; depuis la fondation de notre fête nationale, j'en avais vu, à Paris, la

célébration. Quel contraste entre mes souvenirs de la bruyante grande ville, du Président de la République entrevu au milieu du trot de ses cuirassiers, et notre lente marche le long de la forêt séculaire, les ébats de quelques hippopotames, troublant seuls parfois l'imposante solitude.

Au mouillage du soir, devant un village joliment situé sur une berge un peu surélevée, j'ai eu la surprise de voir un noir, habillé de cotonnade, accoster au bateau et me dire en m'pongwé, que l'on me traduisait, qu'il était évangéliste protestant, et qu'il avait entendu annoncer ma venue à Lambaréné. Jugez de ma surprise et de mon regret de ne pouvoir causer avec ce brave homme. Un moment après, descendu à terre, j'assistais à un petit culte tenu tous les soirs par cet évangéliste : une dizaine de chrétiens étaient réunis ; ils chantèrent un cantique, lurent la Bible et terminèrent par un autre chant et la prière. Je ne comprenais pas, mais je jouissais de voir les figures ouvertes, l'air décent de ce petit groupe de fidèles. En me reconduisant au *Gabon*, l'évangéliste s'enhardit à me dire quelques mots dans un anglais peu correct, mais qui n'en étaient pas moins bien sentis : *We want many minister to preach to we* (1), et il continuait en me disant que les païens écoutaient volontiers l'Évangile, et qu'il y avait trop à faire pour si peu de missionnaires. Ce village, que je n'oublierai pas, s'appelle Igenja; j'ai appris que la petite église qui est en voie d'accroissement est l'une des trois annexes de la station de Lambaréné.

Le samedi enfin, dernier jour de bateau, m'a présenté aussi les plus beaux coups d'œil : les rives, très plates jusqu'ici, commençaient à former ici et là des collines, et ces élévations de terrain mettent en valeur les arbres merveilleux qu'elles portent. Les villages sont nombreux sur les deux rives ; ils coupent la monotonie de la forêt, car les bananiers qui entourent chaque maison sont d'un vert beaucoup plus

(1) « Nous désirons beaucoup de pasteurs pour nous prêcher l'Évangile. »

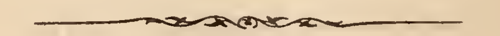
clair et d'une dimension beaucoup moins élevée que les arbres de la grande forêt.

Nous n'étions qu'à trois ou quatre heures de Lambaréné, au moment où la nuit tombait, vers six heures; aussi le mécanicien se décida à continuer en dépit du danger de donner dans un banc de sable, car les eaux sont basses et les passes, que les pilotes noirs connaissent très bien, sont parfois difficiles à reconnaître de nuit.

Le *Gabon* continua donc sa route. La nuit favorise les rêveries : tout en regardant les traînées lumineuses des lucioles qui rayent l'ombre épaisse, je revenais aux pensées qui m'avaient poursuivi pendant ces premières journées d'Afrique. Les difficultés que j'allais rencontrer se dressaient devant moi. Comment entamer d'une manière sérieuse ce continent noir, dont mon esprit parcourait l'immense étendue? Mais cette vue à vol d'oiseau m'amenait à la pensée rassurante que je n'étais qu'un soldat dans une armée déjà vaste. Là-bas, au Victoria Nyanza, au Nyassa, au Zambèze, des missionnaires sont à l'œuvre, devançant tout autre représentant de la civilisation. Ici même, dans tout le bassin de cet Ogôoué, plus grand que nos fleuves français, il n'y a, on m'en faisait à l'instant le calcul, que 52 Européens, et sur ce nombre 22 appartiennent à la mission, tant protestante que catholique. Il y a là une force, je le sens, et si pour attaquer le monde païen notre force n'est que faiblesse, n'avons-nous pas la promesse de Jésus-Christ : « Celui qui est en vous est plus puissant que celui qui est dans le monde? »

Arrivé à Lambaréné, trop tard dans la soirée pour me rendre à notre station, j'acceptai l'hospitalité des agents de la factorerie française Daumas, et le lendemain matin, dimanche 16 juillet, une pirogue me conduisait au but de mon voyage.

C. Bonzon.



A TALAGOUGA

Lettre de M. Allégret.

Un beau dimanche. — Le caractère pahouin. — Une heure propice. — Dernières nouvelles de la mission. — Mœurs indigènes. — Tableaux de l'évangélisation.

Talagouga, le 20 avril 1893.

Hier, dimanche, notre petite chapelle de bambous était presque trop petite; la matinée était magnifique, et dès neuf heures les pirogues commençaient à arriver : l'une après l'autre elles accostaient au pied de la maison, bâtie tout au bord du fleuve, et nous amenaient leur contingent d'auditeurs. La plupart, suivant l'habitude des Pahouins, débarquaient avec leur fusil et leur couteau, mais ils ne faisaient aucune difficulté pour les remettre dans la pirogue, lorsque je leur faisais remarquer que, sur la station, ils n'avaient pas besoin d'armes. Puis, ils sont entrés dans la chapelle et ont écouté avec l'ardeur qu'ils apportent à tout ce qu'ils font. C'est là un trait distinctif du caractère pahouin : ils cèdent tout entiers à l'impulsion du moment, bonne ou mauvaise; ils aiment le mouvement, l'action. La chasse et la guerre leur plaisent autant par le danger couru, la lutte, la recherche de l'ennemi, que par le sang répandu. Ils me font penser parfois à tout ce qu'on raconte des anciens Gaulois, et ma sympathie pour eux s'en accroît.

Hier, je leur parlais du ciel, du pays de Dieu, où il recevra ses enfants, où il les gardera pour toujours autour de lui, où la mort ne sera plus, et leurs yeux brillaient, leur attention se soutenait, car c'est là un sujet brûlant pour eux. Ils ont peur de la mort, ils y pensent sans cesse, c'est leur grand « palabre » avec Dieu. Ils me disent à chaque instant : « Nous voulons bien aimer Dieu, seulement nous avons une chose

contre lui : pourquoi fait-il mourir les hommes? » Aussi l'Évangile est bien pour eux la *bonne* nouvelle. J'arrivais, l'autre jour, dans un village, et j'étais à peine entré dans la « salle de garde », que deux ou trois hommes m'interpellent, aussitôt les salutations d'usage terminées : « Allons, dis la nouvelle! — Quelle nouvelle voulez-vous que je vous dise? J'en sais une seulement, mais la plus belle de toutes, la bonne nouvelle. — Mais oui, c'est celle-là que nous voulons entendre, parle-nous de Dieu. » — C'est une chose qui me frappe tous les jours davantage : le plaisir qu'ils ont à entendre parler de Dieu. Je ne crois cependant pas que ce soit encore un besoin de leur conscience, c'est plutôt comme un désir d'être enfin au clair sur cet « Anyam », ce Dieu auquel ils croient, sans rien savoir de Lui. Je me trompe peut-être, mais cependant le sentiment du péché, de la culpabilité devant Dieu leur manque absolument; aussi je n'ose guère espérer encore des conversions véritables, malgré leurs bonnes dispositions et leur empressement; ils pensent à Dieu seulement comme à un chef puissant, avec lequel il serait bon de faire un traité d'amitié.

En somme, leurs idées religieuses sont très vagues et très complexes; ils font nettement la différence entre le bien et le mal, et ils reconnaissent qu'ils font surtout ce qui est mal. Je m'en suis souvent rendu compte : dernièrement encore, j'étais dans un grand village assez près d'ici, et je leur disais : « Lorsqu'un homme ment, ou lorsqu'il vole, lorsqu'il fait la guerre et tue les autres hommes, pensez-vous que Dieu soit content de lui? — Tous me répondent en chœur : Non! — Vous le savez très bien, alors, pourquoi le faites-vous? car vous faites toutes ces mauvaises choses et beaucoup d'autres encore? » — Personne ne souffle mot, je reprends : « Est-ce que je me trompe? Alors, vous êtes des Pahouins tout à fait extraordinaires. Dites-moi si je me trompe? » — Ils se regardent un instant, puis éclatent de rire, et disent : « Tu as raison, nous faisons tout cela, et souvent, souvent. »

Je ne vais jamais dans un village sans en revenir tout en-

couragé : certainement l'heure est favorable, Dieu nous a donné un grand peuple à conquérir, et il ouvre lui-même toutes les portes; presque partout on nous reçoit comme les « hommes de Dieu », les messagers de la bonne nouvelle.

1er *août.* — Voilà plus de trois mois que ma lettre est commencée, sans que j'aie pu la terminer! C'est que chaque jour amène tout son cortège de devoirs, petits et grands, qui remplissent toutes les heures de la journée dès le lever du soleil; comment trouver le temps d'écrire quand les heures sont si courtes? De plus, ces dernières semaines ont été exceptionnellement agitées. Notre mission s'est agrandie, nous avons maintenant deux stations, c'est-à-dire tout l'Ogôoué, et notre champ d'action est bien nettement délimité : la mer à la base, puis Lambaréné et son œuvre si importante parmi les Galoas, sans parler de son utilité comme point de ravitaillement en vivres et en évangélistes indigènes; ensuite Talagouga, et enfin tout le haut fleuve à conquérir. Notre mission est maintenant en petit comme serait celle du Zambèze, si le Lessouto était à Seshéké.

Vous comprenez aussi la joie avec laquelle nous avons reçu M. Bonzon. Il était une preuve vivante de votre sympathie et du désir que vous avez de voir notre mission se développer. Et, certes, l'ouvrage ne lui manquera pas! — Nous avons eu aussi la joie de voir revenir M. Gacon, tout à fait remis, et nous avons béni Dieu de sa protection. C'eût été un grand retard pour notre œuvre s'il avait dû aller se rétablir en France, et cela juste au moment où la scierie était presque terminée! Là encore Dieu a confondu notre foi.

La seule tristesse de ces jours-ci, a été le départ de M. Teisserès; depuis des années nous travaillions ensemble, et il nous semblait étrange de penser que, désormais, nous allions lutter chacun de notre côté. Il est parti avec madame Teisserès et la petite Yvonne, le 7 juillet dernier, pour occuper la station de Lambaréné.

Nous voici donc seuls à Talagouga, M. et madame Gacon et nous, mais nous espérons bien que M. Bonzon pourra venir ici.

Notre école se développe tous les jours, et sans que nous le voulions pour ainsi dire. Lorsque dans un village on me dit : « Alors les enfants à l'école apprennent tout cela? — Oui, et bien d'autres choses encore; ils apprennent à lire, et ensuite ils peuvent comprendre le livre de Dieu et voir tout ce qu'il a fait pour les hommes. — Alors, tiens, prends mon fils, garde-le, tu seras son père. » — Comment refuser? C'est ainsi que nous avons maintenant 26 garçons — sans parler de 6 petites filles — qui nous sont un encouragement de tous les jours par leur entrain à l'école et la confiance qu'ils nous témoignent. Grâce à eux, nous sommes en relation plus intime avec beaucoup de villages des environs : leurs parents, leurs grands frères, les gens de leur village viennent les voir, causent avec nous et sont heureux de nous les avoir confiés.

Dernièrement, le père de l'un d'eux voulait faire un jardin de bananes juste au-dessus de la station; je suis allé avec lui voir l'emplacement exact, et il se trouvait qu'il allait débrousser près des sources du ruisseau qui fait marcher notre scierie. Je le lui ai expliqué en lui demandant de choisir un autre endroit. Nous voilà repartis, cherchant ensemble, et je finis par lui montrer un coin, encore assez près de nous, mais sur l'autre versant de la colline. Il l'accepta, mais le trouvait trop petit : « C'est peu, me dit-il, mes femmes pourraient faire un jardin plus large que le fleuve, si je voulais. — Ah! et combien as-tu donc de femmes? — J'en ai huit. — Huit! mais tu en as sept de trop! » — Et nous voilà arrêtés à l'ombre des grands arbres, et nous causons. « Huit femmes! mais tu sais, le jour où tu voudras pour de bon servir Dieu, il faudra en garder une seulement. » — Après un instant de réflexion, il reprend : « Tu as bien parlé; c'est vrai, j'aime Dieu et je veux lui obéir, et puis je crois que nous, Pahouins, nous devrions faire comme les blancs; tu n'as qu'une femme?»

— « Il ne s'agit pas ici de blanc ou de noir, mais de ce que

Dieu demande, et de savoir si oui ou non tu veux lui obéir? » — « Je voudrais bien lui obéir, mais c'est difficile ; tous les autres hommes du village se moqueraient de moi. » J'essaie alors de lui faire comprendre comment il faut *faire* la volonté de Dieu, lorsqu'on la connaît, sans craindre les hommes; que la question des femmes est un exemple et qu'il en était de même pour tout le reste. — « Tu as raison, répondit-il, et tu me dis la vérité : il faut obéir à Dieu, et puis beaucoup de femmes c'est beaucoup d'ennuis ; elles ont mauvais caractère, elles se disputent ; leurs parents viennent toujours dire : tu as notre fille, donne-nous ceci, donne-nous cela ; les femmes aussi demandent toujours quelque chose; on n'a jamais fini de donner des marchandises. Si on refuse, cela fait des palabres, des guerres; on peut être tué, et Dieu ne veut pas qu'on ait une mauvaise vie comme cela, qu'on meure ainsi. Il faudra que j'obéisse à Dieu. Dis-moi encore la Parole de Dieu; nous autres Pahouins, nous aimons qu'on nous parle de Dieu, et vous, les *hommes de Dieu*, vous nous dites sa parole. »

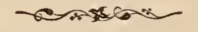
Dis-nous la Parole de Dieu! Voilà ce qu'on me répète presque dans tous les villages ; ils sont avides de l'entendre. En terminant la réunion dans un village, je demande souvent : « Voulez-vous que je revienne? » — « Oh! oui, ne nous passe pas; reviens tous les deux ou trois jours! »

Ne trouvez-vous pas comme moi que la responsabilité est lourde à porter? Je sais bien qu'il ne faut pas crier victoire avant la bataille, et je vois les Pahouins de trop près pour avoir beaucoup d'illusions, mais je sais une chose : quel que soit le motif de leur attention, ils écoutent la Parole de Dieu, et leurs villages nous sont ouverts. De plus, à quelques exceptions près, ils n'ont pas encore été en contact avec notre civilisation ; ils sont encore eux-mêmes, avec leurs bons et leurs mauvais instincts. Je sais aussi que l'Esprit de Dieu peut changer cette curiosité, — alors même qu'il n'y aurait qu'une simple curiosité, — en un besoin sincère de pardon et de vie nouvelle.

Je crois, du reste, qu'il y a dans leur désir d'entendre parler de Dieu autre chose que de la curiosité; il y a ce qui subsiste longtemps dans une âme d'homme : la soif des choses qui ne passent point. J'ai été saisi, dès mon arrivée en Afrique, par l'intime tristesse des choses et des hommes; il y a déjà plusieurs années de cela, et je retrouve cette impression aussi vive qu'au premier jour. « A quoi bon ? tout passe », voilà le fond instinctif et inexpliqué de la vie de tout indigène. « Vous êtes sans espérance et sans vie; je vous apporte de la part de Dieu l'assurance de la vie éternelle », voilà ce que je leur répète sous toutes les formes, et ce qu'ils appellent la « bonne nouvelle ».

Le champ est ouvert; si le mal nous devance, si l'Ennemi prend l'avantage, c'est nous qui en rendrons compte à Dieu; c'est nous qui en porterons la responsabilité.

(A suivre.) E. Allegret.



TAÏTI

LES COLLECTES INDIGÈNES DANS L'OCÉANIE FRANÇAISE

Nous avons, à plusieurs reprises, insisté sur l'importance des collectes, par lesquelles les Églises indigènes prouvent l'intérêt qu'elles prennent à l'œuvre qui s'accomplit en leur faveur. L'absence ou la faiblesse de ces collectes (quand elles ne tiennent pas à des causes accidentelles : pauvreté, sécheresse, invasion de sauterelles), est toujours un mauvais signe, et prouve, en tous les cas, que l'Église n'est pas encore sortie de l'enfance. La maturité des communautés issues du paganisme s'annonce par la part de plus en plus grande qu'elles prennent à leur propre entretien matériel et spirituel. Elles s'acheminent ainsi à l'indépendance complète, dont il ne faut pas hâter l'heure, mais qui doit rester le but constant des efforts de la mission.

En Océanie, la question des collectes indigènes prend une importance spéciale. Là, en effet, nous avons affaire à des Églises adultes, que les circonstances nous ont amenés à reprendre des mains des missionnaires de la Société de Londres. Sous les soins de cette Société, ces Églises, aussi bien celles du groupe de Taïti que celles des îles Loyalty, avaient pris d'excellentes habitudes d'autonomie financière; il importait que ces habitudes ne se perdissent pas sous notre direction. Nos missionnaires s'en sont préoccupés, et le succès, un succès croissant, a récompensé leurs efforts.

A *Maré*, M. Lengereau avait vu, dès l'an dernier, les collectes en faveur de la Société des missions produire la somme de 1,700 francs, qui figure dans notre rapport. Cette année, ces collectes ont produit 2,921 fr. 95. Nous pensons publier le récit de la fête où ces dons ont été recueillis.

Dans le groupe dont *Taïti* est le centre, les chiffres sont tout aussi encourageants. Dès l'an dernier, les collectes organisées dans les îles Sous le Vent et les îles Australes ont rapporté, en monnaie chilienne (dont la valeur est sensiblement inférieure à la nôtre), une somme de 10,257 fr. 75, comme le constate notre rapport. Cette somme, administrée par la Conférence des missionnaires, couvre tous les frais de culte de ces îles; nos frères nous font espérer qu'à l'avenir le produit des quêtes sera suffisant pour décharger la Société du traitement du missionnaire européen de Raïatéa. Si, comme nous l'espérons, ce résultat est obtenu et peut se généraliser, le problème si inquiétant que les reprises d'œuvres adultes posent devant nous, aura fait un pas vers sa solution. La question se réduira, avant tout, à celle du personnel à trouver. Ce personnel, ne nous lassons pas de le dire, il faut que nos Églises nous le fournissent en plus grande proportion, si elles veulent que nous allions hardiment en avant, chaque fois qu'une porte s'ouvre devant nous.

Notre Société et nos Églises doivent une grande reconnaissance à M. le missionnaire Vernier, à l'infatigable activité

duquel il faut attribuer le maintien et le progrès des collectes aux îles Sous le vent et aux îles Australes.

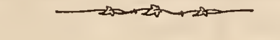
Ce dévoué frère vient d'obtenir, dans le même ordre, un nouveau succès dont nous devons dire quelque chose à nos lecteurs. Il se trouvait, par suite des circonstances, que précisément Taïti, le chef-lieu du protestantisme océanien, avait grandement décliné au point de vue des collectes indigènes. Les impôts, la reconnaissance officielle des Églises et le salaire des pasteurs, en partie fourni par l'État, toutes ces raisons avaient comme endormi la libéralité des chrétiens de Taïti. Cette libéralité savait se montrer à l'occasion, par exemple pour l'érection d'un temple, mais les collectes pour les frais de culte, — si importantes comme indice d'une saine vie d'Église, — étaient peu en faveur. Ici encore, les exhortations et l'activité de M. Vernier ont eu raison d'obstacles que les années avaient accumulés, et la collecte de Taïti est en voie de reprendre une importance proportionnée à l'Église taïtienne elle-même. Déjà, l'an dernier, comme le constate notre rapport, les dons de cette Église avaient atteint 1,321 fr. 60 (dont 500 francs avaient été affectés à l'œuvre du Zambèze). Cette année, voici ce que M. Vernier, à la date du 8 avril, nous écrivait, au sujet de la collecte :

« C'est le 31 mars et le 2 avril que nous avons eu, à Papéété, notre fête annuelle en faveur de l'œuvre des missions évangéliques; et j'ai l'intime satisfaction de vous annoncer qu'au point de vue du résultat pratique, elle a réussi au delà de tout ce que nous avions pu espérer. Nos chers indigènes y ont mis un véritable enthousiasme. La note qui a retenti dans mainte allocution a été : L'amour chrétien nous valut jadis de connaître l'Évangile de Christ; à nous de le faire parvenir à nos frères qui vivent encore dans les ténèbres du paganisme.

« La somme de 2,642 fr. 75 est, pour cette localité, une somme considérable. La plupart des souscripteurs y ont mis de leur nécessaire. »

On remarquera que la collecte est faite, dans la pensée de

nos frères taïtiens, en faveur des missions. C'est, en effet, à notre Société qu'elle est versée et qu'elle vient en aide. Elle n'en a pas moins pour effet pratique de la décharger d'une partie de ses dépenses pour Taïti même.



NOS ÉCOLES DE PAPÉÉTÉ

En avril dernier, nous publiions une lettre de M. Brunel, rendant compte de la belle distribution des prix qui, tous les ans, vers la fin du mois de décembre, termine l'année scolaire de nos établissements de Papéété.

Nous avons reçu, à la même époque, communication d'un rapport officiel fort élogieux de la *Commission d'inspection* qui, deux fois par an, visite au nom du gouvernement toutes les écoles du chef-lieu de la Colonie.

Les examens de la seconde session, celle de juin, viennent d'avoir lieu; voici ce que nous en écrit M. Viénot, dans une lettre datée du 8 juillet, à laquelle nous empruntons en outre quelques détails sur la marche de l'œuvre que dirige notre frère :

« Nous entrons en vacances après notre examen semestriel : même résultat; même rapport favorable, mêmes compliments en public. La Commission, cette fois devant de nombreux parents, a exprimé son *admiration* pour notre organisation, etc... Chacun a eu sa large part dans les félicitations. Mais, dès que le collier a été déposé, quelle fatigue chez tous! Tout le monde est encore pâle et épuisé ; on n'a même pas la force de se reposer, ni de jouir du repos. Ceci vous paraîtra peut-être paradoxal; cela ne le sera pas pour ceux qui connaissent l'épuisement colonial. J'ai eu un instant peur que nous n'arrivions pas à la fin du semestre. Cette crainte m'a rendu des forces et, grâce à Dieu, la réaction contraire ne s'est pas encore produite. Je devrais bien savoir, depuis le temps, qu'il en est toujours ainsi, que le Sei-

gneur ne m'abandonne jamais. Si seulement nous étions fidèles envers lui comme il l'est envers nous!

« Ce qui précède vous dit combien notre personnel a donné. J'ai pour tout le monde une vive reconnaissance, parce qu'à côté du dévouement à l'œuvre qui est général, je constate aussi un dévouement personnel, qui me touche vivement et qui m'aide à supporter le faix de l'œuvre devenu bien lourd pour moi.

« Nous avons maintenant *plus de 300 élèves*. Plus de la moitié proviennent des îles. Les parents ont quitté le doux *far niente* de l'île natale pour venir travailler à Taïti, à Papéété, et y entretenir par une vie rude les enfants qu'ils veulent faire instruire. Ce besoin d'instruction se fait tellement sentir aujourd'hui qu'il faut suivre le mouvement sous peine de voir les congréganistes, les adventistes ou les Mormons acceptés partout où ils se présentent. Nous faisons de notre mieux, mais nous ne pouvons faire vieillir à volonté nos élèves pour les disséminer à travers l'Océanie française ; d'ailleurs ces sauvages ne se rendent pas tous maîtres de notre langue, et il faudrait en arriver là. »

M. Viénot poursuit en donnant des nouvelles de mademoiselle Abry, dont l'état de santé, un instant amélioré, est de nouveau moins bon, et qui sera partiellement remplacée par mademoiselle Jeanne Vernier, fille du missionnaire de Papéété.

En terminant, M. Viénot nous dit encore : « Bonnes nouvelles des amis Brunel. La population hésitante leur confie ses enfants : 118 inscriptions le deuxième jour : c'est superbe ; et il y a, pour nous missionnaires, une garantie pour l'avenir. Mais il faut que cette école progresse! »



UN VOYAGE AUX ILES AUSTRALES

Récit de M. Édouard Ahnne (1).

(Suite.)

Descendus chez la régente, une vieille amie de M. Vernier, qui nous fait un accueil très digne, nous prenons nos dispositions pour en avoir fini le plus tôt possible avec les services projetés au cours de notre visite. Demain aura lieu l'installation de Samuela, qui fait mentir le vieil adage « nul n'est prophète en son pays », et semble tout heureux de revenir parmi ses compatriotes, en messager de la parole de Dieu. Vendredi, M. Vernier présidera à l'inauguration du temple de Métuaura qui a été entièrement restauré.

Mais, nous ne tardons pas à apprendre qu'une grave question divise tous les habitants de l'île et menace fort de compromettre la solennité de cette dernière fête. Une vieille coutume donne au souverain le droit de mettre le premier la clef dans la serrure du nouveau temple; c'est une sorte de prise de possession à laquelle on attache ici une fort grande importance. Or, le jeune roi, âgé de huit à dix mois, ne peut guère s'acquitter de ce soin; mais la régente, une femme d'une soixantaine d'années, à la physionomie intelligente, aux traits énergiques, aux yeux noirs, hautains et impérieux, affirme hautement son droit et prétend tenir elle-même la précieuse clef. Elle compte de nombreux partisans, surtout parmi les gens d'âge, mais les jeunes gens sont fort mécontents d'elle. Elle n'a jamais pardonné à la jeune reine de s'être mariée contre son gré, n'a pas voulu la revoir, même à son lit de mort, et refuse encore de reconnaître son enfant comme souverain du pays.

Les deux partis exposent leurs raisons et leurs griefs à M. Vernier et l'embarrassent fort en s'en remettant à son ar-

---

(1) Voir page 401.

bitrage. Il a beau parler de concorde, de paix et de charité chrétienne, la vieille régente, fière comme une reine, s'obstine de plus en plus. Je propose de faire ouvrir la porte par le jeune roi dont elle guiderait les doigts incertains, elle repousse avec un sourire ce moyen terme qui ne saurait satisfaire son orgueil.

Enfin, après bien des pourparlers, M. Vernier parvient à persuader les jeunes gens qui finissent par céder ; ils feront même leur possible pour qu'il n'y ait pas de bagarre à la porte de l'Église.

Le vendredi matin, nous partons tous pour Métuaura qui se trouve à une petite heure de marche du chef-lieu. La matinée est d'une fraîcheur délicieuse ; nous suivons un petit chemin ombreux, tout bordé de bananiers aux larges feuilles, de bois de rose et de tamanous aux troncs énormes. Dans ce décor grandiose, notre petit cortège est des plus pittoresques.

En tête marche le régent, portant à deux mains, d'un air fort digne, une belle théière, la seule de l'île, et qui se déplace toujours avec nous. Son chapeau, comme celui de tous les habitants de l'île, en ce jour solennel, est orné de bandes de fer-blanc, découpées, qui étincellent au soleil. Comme à Rurutu, chacun a voulu se distinguer ; mais ici, tout est au fer-blanc, les hommes en ont sur leurs chapeaux, les femmes s'en sont fait des boucles d'oreilles et des ornements de cheveux ; quelques-unes même en ont des plaques sur la poitrine. On a découpé toutes les caisses de biscuit, toutes les touques à pétrole de l'île.

Derrière le régent, je viens en badaud, examinant les fleurs et les insectes, me retournant parfois pour regarder M. Vernier qui, très grave, repasse le sermon qu'il va prononcer. La régente le suit dans toute la gloire d'une robe jaune serin et d'un parasol vert doublé de soie rose. Samuela, qui vient ensuite, porte soigneusement ses souliers à la main et sa femme le suit à une distance respectueuse.

C'est ainsi que nous faisons notre entrée à Métuaura où nous attendent les mêmes préparatifs qu'à Rurutu, les mêmes

festins, le même accueil aimable et touchant. Vers onze heures, le cortège se forme, et précédés des tambours, les drapeaux du protectorat flottant au vent, tous les habitants de l'île font solennellement le tour du village. Puis ils viennent nous prendre et, malgré la chaleur, il nous faut, pour ne mécontenter personne, prendre la tête du cortège avec la régente. Les tambours battent de plus belle et j'emboîte le pas à côté de M. Vernier, en songeant au temps où je portais le sac et le fusil sur les routes de France.

Au temple, tout se passe pour le mieux : les chœurs chantent leur *hyméné* à la louange du jeune roi qui crie sur les bras de sa nourrice ; la régente ouvre la porte d'un air victorieux et chacun envahit le nouveau temple.

Après le sermon de M. Vernier, la cérémonie se termine par une allocution du nouveau pasteur, puis on apporte pour le baptême quinze petits bébés qui disparaissent presque sous les flots de rubans tricolores dont on les a pavoisés. Le repas pris en commun au bord de la mer, nous nous empressons de regagner le chef-lieu, où nous désirons nous embarquer le plus tôt possible.

En effet, la saison s'avance, février n'est guère propice à la navigation, M. Vernier a des occupations pressantes qui le rappellent, et mes vacances finissent dans trois jours. Toutes ces raisons nous font résister aux pressantes sollicitations de nos amis de Rimatara qui voudraient nous garder encore quelques jours.

Malheureusement, notre navire est de l'autre côté de l'île et nous sommes obligés de l'attendre tout un jour. Enfin, lorsque nous nous embarquons, le samedi après-midi, par un temps magnifique, je n'ai pas perdu l'espoir d'arriver à Papéété pour reprendre mes leçons le lundi, le mercredi au plus tard.

. . . .

Douze jours après, nous étions encore en mer, sans avoir aperçu la moindre côte. Le temps continue à être d'un beau désespérant, le soleil splendide et brûlant ; le vent qui

nous est contraire depuis Rimatara, ne varie pas d'un degré. Nous commençons à trouver notre bateau un peu petit, nos couchettes un peu dures, les trois pas que nous pouvons faire sur le pont, un peu insuffisants pour nos jambes engourdies. Le capitaine ne comprend pas que nous demandions encore de l'eau pour nous laver; les patates qui, deux fois par jour, nous tiennent lieu de pain et de légumes touchent à leur fin; chose plus grave, j'ai épuisé tout ce qu'il y avait de lisible à bord jusqu'aux journaux qui enveloppent nos paquets, et je connais par cœur toutes les étiquettes des boîtes de conserve.

Plus heureux que moi, M. Vernier, qui a trouvé moyen d'installer une planche sur deux caisses, travaille à une traduction taïtienne; je crois pourtant qu'il aimerait mieux être à son bureau.

Nous en sommes presque à souhaiter une bonne tempête qui nous conduirait quelque part. Quant à notre position, le capitaine ne sait pas plus que nous où nous nous trouvons, mais, les îles étant nombreuses dans ces parages, il espère bien en apercevoir au moins une avant la côte d'Amérique.

Enfin, dans la journée du mercredi, le cri de « terre » nous fait tous courir sur le pont et, vers le soir, nous distinguons, dans l'extrême éloignement, les cimes déchirées de Mooréa.

Pendant la nuit, le coup de vent désiré nous porte tout près de terre, si bien qu'au matin, nous apercevons, à quelques milles de nous, les cocotiers dont l'île est couverte; quinze milles à peine nous séparent de Papéété. Mais avec le jour, le vent tombe de nouveau, la mer très houleuse nous porte çà et là et, durant toute la journée, nous allons d'un bord à l'autre du canal sans avancer beaucoup. Vers le soir, le temps très orageux se gâte tout à fait; impossible de franchir la passe dont les feux semblent tout près de nous; il est également trop tard pour chercher un abri dans la baie de Mooréa, et notre capitaine, craignant d'être jeté à la côte par la mer qui devient de plus en plus mauvaise, préfère s'éloigner des récifs. Non sans un léger serrement de cœur nous

tournons donc le dos aux lumières de Papéété pour regagner la haute mer.

Les grondements du tonnerre et la pluie torrentielle qui n'a cessé de tomber durant toute la nuit ne nous ont guère permis de dormir; aussi, dès la pointe du jour, nous sommes sur le pont. Les bordées courues pendant la nuit nous ont ramenés en face de Papéété dont, un moment, nous pouvons apercevoir les maisons blanches qui s'alignent sur la plage. Mais, bientôt, l'île disparaît complètement sous les grands nuages noirs qui descendent en se traînant des flancs de la montagne, la mer sombre et houleuse brise avec fracas sur les récifs. Notre capitaine, qui depuis douze heures n'a pas lâché la barre, semble exténué de fatigue; il grelotte et ses yeux se ferment malgré lui, mais, d'un air inquiet, il observe l'horizon, si sombre que nous ne nous sommes pas aperçus du lever du soleil.

Décidément, c'est la tempête qui se prépare, avec le vent contraire et la mer agitée; il ne faut plus songer à rentrer au port et, une fois encore, notre petit navire, presque à sec de toile, met le cap au large et remonte vers la haute mer où l'attend l'inconnu.

Ce n'est pas gai, et, rentrés dans notre cabine dont on ferme soigneusement le couvercle, nous nous étendons silencieusement sur nos nattes. Or, le verset du livre de textes morave que nous lisons ensemble ce matin-là, était celui-ci : « Si je prends les ailes de l'aurore et que j'aille habiter à l'extrémité de la mer, là aussi ta main me conduira et ta droite me saisira. »

. . . .

Quelques heures après, les nuages s'étaient dissipés, le soleil brillait joyeusement et, poussés par une bonne brise, nous franchissions sans peine la passe de Papéété, tout heureux de revoir la terre, la verdure des arbres, nos amis qui nous attendaient sur la plage, et le cœur rempli de reconnaissance envers Celui qui nous avait gardés sur les grandes eaux.

Ed. Ahnne.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

—

CHRONIQUE DES MISSIONS

LA CONVERSION ET LA MORT D'OFOSOU. — LA CÔTE OCCIDENTALE DE L'AFRIQUE. — LES DÉBUTS DE LA MISSION DE BALE A LA CÔTE DE L'OR. — LA BIBLE EN LANGUE TCHÎ ET EN LANGUE GAN. — LES PROGRÈS ACCOMPLIS PAR LA MISSION BALOISE. — LA MISSION WESLEYENNE. — « A KOUMASSI! »

Ofosou était, à Pépéasé, une des fortes têtes dans l'entourage du chef. Pépéasé est un village aux environs d'Abétifi, dans les montagnes qui dominent la vallée de l'Afram, un affluent du Volta, le fleuve le plus considérable de la Côte de l'Or en Afrique. Ofosou était surtout beau parleur ; maintes fois il avait tiré de quelques mauvais pas l'un ou l'autre de ses amis, dont on jugeait le procès devant le chef; les amis d'Ofosou étaient ceux qui payaient le mieux ses services. Aussi bien Ofosou avait fini par être riche et considéré. Il ne lui manquait rien, quand un jour on vint proclamer à Pépéasé les grands faits du christianisme ; alors Ofosou devint inquiet, sa conscience s'éveilla; il distingua entre la vérité et le mensonge : que de fois il avait menti pour servir ses amis ou pour desservir leurs adversaires ! Cela dura quelque temps ; puis, incapable de regimber plus longtemps contre l'aiguillon, Ofosou abandonna son domicile et vint, avec sa famille, construire sa hutte près de celle de Jonas Martinson, le catéchiste indigène de Pépéasé. Ce fut un grand émoi dans le village; on tenta tout pour faire changer Ofosou de résolution ; il persévéra, se fit instruire et fut baptisé le 4 octobre 1891. Peu après, il tomba malade et édifia par sa sérénité ceux qui le visitaient. Il eut aussi un rêve, comme il arrive fréquemment aux Africains : il vit une belle ville, toute resplendissante de lumière. Il réveilla sa femme pour lui faire admirer ce spectacle et s'aperçut qu'il avait songé ! Ce

fut pour lui comme un présage, et deux jours après, le 17 septembre 1892, il s'endormit en paix (1).

Il n'y a rien d'extraordinaire dans cette histoire; c'est d'une simplicité qui éveille la confiance. Ce même cachet de simplicité et d'authenticité marque l'œuvre que la Société des Missions de Bâle poursuit depuis cinquante ans à la Côte de l'Or.

On a beaucoup médit de la côte occidentale de l'Afrique, et non sans raison. S'il faut en croire les données statistiques, sur cent missionnaires, il en meurt, dans cette partie de l'Afrique trente et un après deux ans de service en moyenne; la maladie en force quarante autres à rentrer en Europe, après environ cinq ans de service. Ce fréquent renouvellement des ouvriers est certainement l'une des causes de la prétendue maigreur des récoltes de la mission dans ces contrées. Quand le nombre des missionnaires, dans une pareille région, n'est pas considérable, l'expérience, au lieu de s'accumuler, se perd; parfois, le travail est suspendu; le fil se rompt; tout est à recommencer après cela. D'où il résulte une leçon de tactique: la qualité des agents étant la même, leur piété, leur zèle, leur énergie spirituelle étant hors de cause, il faut les masser davantage dans un pays malsain. Peut-être pourrait-on même, en appliquant ici les données de la statistique mentionnée tantôt, préciser et dire que placer moins de cinq missionnaires simultanément dans une localité de la côte occidentale d'Afrique, c'est risquer de voir après cinq ans l'œuvre interrompue et tout l'effort précédent perdu. Cela nécessite à la fois beaucoup de ressources et beaucoup de persévérance.

La mission bâloise a compris cela. Il vaut la peine de rappeler ses débuts. En décembre 1828, les quatre premiers missionnaires de Bâle débarquèrent à Christiansborg qui était alors un poste danois. Trois d'entre les messagers succom-

(1) *LXXVIII er Jahresbericht der Evangel. Missionsgesellschaft zu Basel* (Bâle, 1893), p. 49.

bèrent en août 1829 ; le quatrième mourut avant l'arrivée de trois nouveaux missionnaires, en mars 1832. Quatre mois plus tard, deux de ces nouveaux venus avaient été enlevés par le climat; le dernier, André Riis, monta malade sur les collines d'Akouapem et s'y remit lentement. De deux missionnaires qui débarquèrent en novembre 1836 pour le seconder, l'un mourut en décembre 1837, l'autre en novembre 1838. Puis, des troubles politiques chassèrent A. Riis qui rentra à Bâle.

Là, les directeurs s'assirent, comptèrent, calculèrent les dépenses faites et celles à faire, et, en 1843, — il y a de cela cinquante ans, — la mission de la Côte de l'Or fut reprise. On était déterminé à vaincre au nom de Jésus-Christ.

La Côte de l'Or, où des Dieppois avaient fondé une factorerie dès le quatorzième siècle, est habitée par des nègres divisés en clans nombreux, mais unis par une même langue, le tchî. Les missionnaires de Bâle ont élevé le dialecte d'Akouapem à l'état de langue littéraire. La grammaire publiée par le missionnaire J.-G. Christaller (1) fut honorée d'une médaille d'or par l'Institut de France ; les études linguistiques n'ont d'ailleurs été entreprises que pour mieux comprendre les nègres que l'on évangélisait, pour mieux se faire comprendre d'eux aussi, et surtout pour traduire aussi parfaitement que possible la Bible en tchî (2). Sur une partie de la côte, à l'ouest du Volta, une couche de population, plus ancienne, parle le gan, langue distincte, dans laquelle toute la Bible a été également traduite par les missionnaires de Bâle, entre 1859 et 1866. Mais les peuplades tchî paraissent plus vives, plus

(1) *Grammar of the Asante and Fante language*, Bâle, 1875. Il existe du même auteur un excellent dictionnaire pour la même langue, publié à Bâle en 1881.

(2) Le *Nouveau Testament*, traduit et imprimé de 1858 à 1863, fut revisé soigneusement et réimprimé en 1870; l'*Ancien Testament*, en 1871. Depuis lors, il y a eu une nouvelle édition du *Nouveau Testament*, en 1876.

promptes à comprendre, plus disposées à évoluer vers une vie supérieure.

Au lieu de raconter ici l'histoire de l'introduction du christianisme parmi les populations de la Côte de l'Or — ce qui ne serait d'ailleurs qu'un résumé fastidieux, — il sera peut-être plus instructif de construire deux tableaux statistiques. Sans doute les chiffres n'ont guère une apparence plus édifiante qu'un sec résumé, mais ceux qui voudront regarder d'un peu plus près ces chiffres, ne laisseront pas que d'en retirer du profit, même pour leur vie spirituelle.

ANNÉES	STATIONS	ANNEXES	MISSIONNAIRES	PAST. INDIGÈNES	AUXILIAIRES INDIGÈNES	COMMUNIANTS	TOTAL DES BAPTISÉS	ÉCOLIERS
1865	7	?	32	—	28	499	961	613
1869	9	?	31	—	41	805	1581	856
1873	9	?	34	—	45	1124	2249	830
1876	9	14	34	—	58	1449	2934	1055
1878	9	18	35	—	73	1732	3607	1135
1882	10	34	28	—	90	2026	4780	1205
1884	10	39	23	15	81	2346	5567	1686
1885	10	42	26	17	104	2528	6108	1962
1887	9	53	33	18	116	2995	7310	2160
1889	9	63	34	17	134	3275	8224	2512
1890	9	70	36	17	135	3662	8909	2645
1891	9	74	36	17	143	4005	9647	3022
1892	10	76	40	16	145	4301	10347	3031
1893	10	75	40	15	152	4654	11261	3255

On n'indiquera ici que les points saillants. En première ligne, il faut remarquer la progression régulière du nombre des communiants. Il a fallu plus de vingt ans de semailles avant de pouvoir grouper autour de la table du Seigneur cinq cents chrétiens; huit ans plus tard, ce chiffre s'est plus que doublé; puis il augmente de près de trois cents tous les deux ans pendant plus de quinze années; depuis 1889, on compte chaque année environ trois cents communiants de plus. Je

prends le total des communiants, parce qu'ils sont les membres effectifs ou, si l'on préfère, actifs de la communauté chrétienne. Si on veut se rendre compte de l'augmentation de la population chrétienne par la naissance naturelle autant que par la nouvelle naissance (1), le progrès ne s'accuse pas moins. Il suffit de parcourir la colonne des milliers dans la case suivante du tableau : l'accroissement moyen est de cinq cents dans les quatre premiers intervalles, puis de presque mille jusqu'en 1893.

Le trait dominant, celui de la progression constante et sûre est visible également dans la colonne des écoliers et dans celle des aides indigènes et des annexes. Le nombre des stations, mais surtout celui des missionnaires, dénote une stabilité dont on apprécie la valeur seulement quand on se rappelle le climat meurtrier où travaille cette mission. Enfin, depuis 1881, la conférence des missionnaires bâlois de la Côte de l'Or a organisé l'Église chrétienne en instituant le pastorat indigène, qui depuis lors déploie dans ce champ de mission une activité des plus bénies et des plus bienfaisantes.

L'harmonie des chiffres de ce tableau se révèle encore plus quand on examine les données du second tableau. Celui-ci groupe quelques chiffres tirés des rapports annuels de la Société wesleyenne des missions. En effet, la mission de Bâle n'est pas seule à la Côte de l'Or. En 1838, un mulâtre, le missionnaire T.-B. Freeman, commença à Cape Coast Castle une mission qui se développa le long de la côte en pays fanté — une tribu tchî, — puis aussi sur la partie orientale de la côte, où travaillent les Bâlois. Dès l'origine, les missionnaires wesleyens purent appuyer leur œuvre d'attaque directe du paganisme sur des congrégations de Sierra-Léonais christianisés, qui s'étaient fixés là pour y trafiquer. C'est ce qui

(1) En 1892, la mission bâloise a enregistré 571 baptêmes d'adultes, c'est-à-dire de conversions, 472 baptêmes d'enfants de parents chrétiens, et 423 baptêmes d'enfants en bas âge reçus en même temps que leurs parents.

explique les six cents membres d'Église dès la première année de la mission; mais ensuite quelles inquiétantes fluctuations dans le nombre des membres d'Église (1)! L'augmentation soudaine de 1875 à 1877 demeure inexpliquée; et depuis lors, c'est-à-dire depuis quinze ans, la stagnation n'est pas de bon augure. Il y a plusieurs années d'ailleurs qu'il n'y a plus de missionnaires européens dans la mission wesleyenne de la Côte de l'Or; dès l'abord, les ouvriers sérieux

ANNÉES	MISSIONNAIRES ET PAST. INDIGÈNES	AUXILIAIRES INDIGÈNES	MEMBRES D'ÉGLISE	ÉCOLIERS
1839.	1	—	600	175
1853.	7	60	925	1112
1857.	8	73	1651	1212
1867.	9	53	1435	1046
1871.	9	42	1819	992
1875.	11	57	2632	1675
1877.	12	120	6345	2693
1881.	14	118	5580	2654
1885.	17	115	5390	2438
1893.	19	171	6724	3653

ont été insuffisants à tous égards. Or, il est évident que sans l'Esprit de Dieu, on ne fait rien en mission; mais il est tout aussi certain qu'un zèle enthousiaste ne suffit que fort rarement en face du paganisme. Saint François d'Assise parlait déjà de l'équilibre qui doit exister chez le missionnaire entre l'inspiration divine et l'aptitude naturelle ou acquise (2). Sans cela, on peut à la rigueur faire un bon départ, mais on

(1) Cette désignation équivaut à peu près à ce que d'autres missions nomment les communiants.

(2) Au chap. XVI de sa règle : *De euntibus inter Sarracenos et alios infideles:... Quicunque fratres divina inspiratione voluerint ire inter... infideles, vadant de licentia sui ministri... Minister vero det eis licentiam et non contradicat, si viderit eos esse idoneos ad mittendum.*

n'achève rien ; on se contente d'escarmouches bruyantes au lieu de préparer un siège en règle, long et lent peut-être, mais avec la victoire au terme.

L'avenir démontrera cela à la Côte de l'Or. Dès maintenant on le devine. Avant de revenir en Europe, en 1839, A. Riis alla étudier l'intérieur du pays jusqu'à Koumassi, la sanglante capitale des Achanti, encore une tribu tchî. « A Koumassi! » est dès lors le mot d'ordre de la mission chrétienne à la Côte de l'Or. T.-B. Freeman établit une station à Koumassi dès le mois de décembre 1841 ; mais ce fut pure forme; le nom figure au rapport pendant une trentaine d'années ; à Koumassi même, on n'a jamais déployé une activité sérieuse.

En attendant, la mission de Bâle a employé les cinquante premières années de son activité à occuper lentement les avenues du pays. Comme le long d'une ligne stratégique, les stations s'échelonnent sur les collines, entre le Volta et le Densou, puis entre l'Afram et le bassin du Prâ. Abétifi, dont Pépéasé est une annexe, forme aujourd'hui la tête de ligne; et déjà une autre annexe, Bompata, occupe un affluent du Prâ, sur la frontière du royaume d'Achanti, à quelque soixante kilomètres à l'est de Koumassi. Le missionnaire actuel d'Abétifi, M. Fr. Ramseyer, qui est aussi le doyen des missionnaires de la Côte de l'Or, a été prisonnier des Achanti à Koumassi de 1869 à 1874. Verra-t-il une Église chrétienne célébrer la mort du Rédempteur dans cette capitale, souillée par le sang de tant de victimes de la barbarie?

En tout cas les deux missions chrétiennes de la Côte de l'Or ressemblent à deux types de vie chrétienne. D'une part, de grands désirs variant souvent, et peu de résultats ; on agit par impulsion, au gré du vent qui souffle, sans mesurer ses forces ni fixer le but. D'autre part, une croissance silencieuse, tranquille, continue, saine, tendant à la parfaite stature du Christ.

F. H. K.

Le Gérant : A. Boegner.

Paris. — Imprimerie de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 18004.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

A NOS ÉGLISES

Voici l'époque où, chaque année, nous entretenons nos amis de la situation de notre œuvre. Cette fois, ce n'est pas un cri de détresse que nous venons pousser. Les dons reçus pendant les premiers mois de cet exercice dépassent sensiblement ceux de la période correspondante de l'an dernier. Notre appel pour le Zambèze a été entendu; et *si l'élan actuel se continue*, nous pourrons effectuer sans imprudence le double envoi de renfort que nous avons fait espérer à nos frères.

Ce n'est donc pas sous la pression d'un besoin immédiat que nous nous adressons à nos Églises. Elles écouteront avec d'autant plus d'attention ce que nous avons à leur dire.

« La moisson est grande, et il y a peu d'ouvriers. » Cette parole du Maître résume, encore aujourd'hui, la situation.

« La moisson est grande. » — Sur ce point, nous avons, pensons-nous, cause gagnée. Nos Églises savent que l'heure des missions a sonné; que le monde est ouvert à l'Évangile, comme il ne l'a jamais été et que par l'exploration, l'expan-

sion coloniale, la multiplicité et la facilité croissante des voies de communication, l'Église est mise en demeure d'accomplir son divin programme : l'évangélisation de la terre entière.

Nos Églises savent que dans cette tâche, une grande part est échue à notre protestantisme français. En dehors même des vieux amis des missions, de tous les côtés s'élèvent des voix pour parler de « nos devoirs envers les païens de nos colonies. »

Nous écoutons ces voix avec sympathie, heureux de tout ce qui dirige sur le monde païen les regards de nos frères ; mais ce que nous avons à cœur de rappeler — c'est qu'il ne suffit pas de contempler la moisson, ni de la désigner aux autres.

Jésus l'a dit : « Priez le Maître de la moisson qu'il envoie des ouvriers. » Cette préoccupation, ce souci de voir la moisson pourvue d'ouvriers, les trouve-t-on dans nos Églises?

La vérité, c'est que, à côté des groupes attachés dès longtemps à notre œuvre, un grand nombre de nos Églises ne lui portent encore qu'un intérêt platonique, ne se manifestant guère que par des vœux et des conseils.

La vérité, c'est que *nos Églises* — nous parlons ici spécialement des Églises de France — *produisent peu de missionnaires.*

Veut-on des chiffres ? Prenons le rapport de la Société des missions. En 1893, sur 13 élèves inscrits, il y en a 5 nés dans le territoire français actuel, 1 en Alsace, 1 à Taïti, 1 au Lessouto, 3 en Suisse, 2 dans les Vallées vaudoises.

En 1892, sur 14 inscrits, il y a 7 élèves nés en France, 2 en Alsace, 3 en Suisse, 1 dans les Vallées vaudoises, 1 à Taïti.

Remontons de trois ans en arrière. En 1889, nous comptions, sur 14 élèves, 7 seulement de nationalité française ; les autres étaient venus d'Alsace, de Suisse, des Vallées, du Lessouto.

Nous pourrions continuer cette étude. Mais la chose est

inutile, le fait est qu'il y a, parmi nous, peu de ces *terroirs* féconds où les missionnaires surgissent en grand nombre.

A qui la faute? Au sol lui-même, à la race? Non, certes, l'expérience est là, — l'expérience de l'Eglise catholique, d'abord, — la nôtre aussi, dans nos proportions plus modestes, pour montrer que le Français est éminemment propre aux travaux de la mission, et qu'il possède , à l'égal des autres races, les aptitudes que réclame l'apostolat.

Que manque-t-il donc? Serait-ce la semence? La parole de Dieu, la vérité biblique, où la pensée de la mission tient une si grande place, nous serait-elle prêchée à une dose trop faible et trop mélangée à des éléments étrangers? — Ou bien manquerions-nous de la rosée du ciel? Nous ferait-elle défaut, cette bénédiction qui féconde le sol et fait naître les vocations, — mais qui ne descend sur l'Eglise qu'en réponse à sa prière?

L'argent suit les hommes; où il y a abondance d'ouvriers, les ressources pour les équiper et les faire partir se trouvent aussi. Quand une Eglise, une famille, voit l'un de ses enfants partir pour les missions étrangères, comment ne prendrait-elle pas un intérêt tout nouveau et actif à cette œuvre où sa chair et son sang sont engagés? A la rareté des vocations de missionnaires, correspond la rareté des sacrifices d'argent. Si tant d'Eglises parmi nous ne prennent encore aucune part, ou une part très faible à l'œuvre des missions, c'est qu'elles y sont restées trop étrangères personnellement.

En parlant ainsi, nous n'oublions pas que notre œuvre est en progrès, et que ses ressources ont graduellement augmenté. Ce progrès, toutefois, n'est ni aussi général, ni aussi considérable qu'on le croit. Bien plus, s'il y a croissance d'un côté, il y a, sur d'autres points, recul.

C'est ce que nous a prouvé une étude consciencieuse à laquelle nous nous sommes livrés ces derniers mois. On se rappelle un travail statistique, publié dans ce journal en

1886 (1), sous ce titre : *La France protestante et les missions.* Nous avons refait ce travail d'après les données du rapport de 1893. Il en est résulté une comparaison fort instructive, et, sur certains points, assez humiliante.

Nous nous réservons d'utiliser ultérieurement l'ensemble des données obtenues; pour aujourd'hui, nous ne voulons mettre sous les yeux de nos lecteurs que quelques faits et quelques chiffres.

Il y a encore aujourd'hui dans notre France, sur un total de 574 Églises officielles (l'Algérie non comprise), 284 Eglises, près de la moitié! qui ne font rien pour les missions (2). En 1885, le total des Églises restées étrangères à notre œuvre était de 296, soit 12 de plus qu'en 1893. En comparant les deux années, on trouve sur la liste des Églises donnant pour les missions, 64 noms d'Églises qui manquaient en 1885. — Malheureusement, plus de 50 autres noms qui figuraient sur la liste de 1885 ne se trouvent pas dans celle de 1893!

Les dons faits pour les missions par les Eglises de France ont augmenté, de 1885 à 1893, de fr. 20.408,90 (3).

Cette augmentation serait beaucoup plus forte, si l'on ne tenait compte que des Eglises où l'intérêt et la libéralité pour notre œuvre sont en progrès. Elle atteindrait le chiffre de 44.291,65. — Mais, à côté de ces Eglises, où l'amour des missions grandit, il en est qui se sont relâchées dans leur

(1) Voir année 1886, p. 349.

(2) Nous parlons d'Églises officielles, parce que les Églises libres ou indépendantes occupant généralement les mêmes localités que les autres, il est impossible de classer rigoureusement les dons d'après leur provenance ecclésiastique. Il n'est que juste d'ajouter qu'en général, le régime de l'indépendance, qui laisse à la charge de l'Eglise tous ses frais de culte, n'a pas diminué sa participation aux missions; au contraire. Il est donc bien entendu que, quand une localité contient des Églises de diverses dénominations, nous appliquons son nom à l'ensemble de la population protestante de l'endroit.

(3) Dans les indications qui suivent, il n'est pas tenu compte de la collecte du *Sou missionnaire,* qui forme, au rapport, une catégorie à part.

collaboration, et qui ont donné, en 1892-93, 23.882,75 de moins qu'en 1885 !

Réparties par régions (1) consistoriales, y compris celles de la Confession d'Augsbourg, les différences en plus et en moins se présentent ainsi :

58 régions consistoriales sont en progrès sur 1885.

44 régions consistoriales sont en recul sur 1885.

Ou, si l'on préfère le cadre synodal, préférable pour donner une idée d'ensemble, le même mouvement ascendant ou descendant se présente ainsi :

Sur 21 régions synodales, 11 sont en progrès sur 1885; les 10 autres sont en baisse sur 1885.

Quelles sont ces régions? Peut-être aurons-nous occasion de le dire plus tard; pour le moment, nous livrons le fait aux réflexions de nos lecteurs et amis, espérant qu'ils voudront refaire, pour leurs régions respectives, le travail dont nous ne donnons ici que les résultats.

Nous ne voudrions tirer de ces résultats aucune conséquence fausse ou exagérée. Nous savons toutes les chances d'erreur que présente la statistique; elle ne tient pas compte d'éléments qui, dans une appréciation définitive, devraient être pris en considération. Il est de fait, par exemple, que les deux années 1885 et 1893 ne fournissent pas les meilleurs termes de comparaison que l'on eût pu choisir (2). Il se peut aussi qu'il entre dans le recul partiel que nous avons signalé bien des causes que nous ignorons : appauvrissement de certaines régions; récoltes manquées; diminution de l'aisance générale. Mais le contraire peut se présenter aussi; il se peut que, sur bien des points, la libéralité ait

(1) Nous parlons à dessein de *régions*, pour bien indiquer que nous n'employons les cadres officiels qu'à titre de division géographique.

(2) En effet, l'année 1884 à 1885 a été un de nos bons exercices; en 1892-1893, par contre, il y a eu détente et ralentissement. L'année précédente avait été sensiblement meilleure. Il n'a pas dépendu de nous que l'étude statistique qui nous suggère nos remarques fût faite à un autre moment.

diminué, tandis que la fortune augmentait; que, le bien-être croissant, le cœur se soit fermé. Ces choses se voient.

Quoi qu'il en soit, le fait reste; si, dans une grande partie de notre France protestante, l'intérêt actif pour les missions est en hausse, ailleurs il est en baisse, et, sur l'ensemble, s'il y a progrès, ce progrès est faible.

Il est temps de conclure.

Il est évident que si notre œuvre doit s'épanouir, si sa marche doit répondre en quelque mesure aux progrès généraux des missions et aux facilités qu'offre l'heure présente, il faut que nos Églises s'y associent d'une manière plus générale et plus énergique.

Une large extension de nos missions dans les colonies, si souvent réclamée ces temps-ci, n'est possible qu'à ce prix. *Elle sera le fruit d'un réveil missionnaire de nos Églises, ou elle ne sera pas.*

En dehors même de créations nouvelles, nos missions actuelles exigent un accroissement sérieux de ressources et de personnel. Dans les pays tropicaux, où nous sommes appelés à travailler maintenant, il faudrait que chaque station eût deux ouvriers; nous devons aussi compter sur des voyages de santé et des rapatriements fréquents.

L'effort grandissant d'une portion de nos Églises nous remplit de reconnaissance, mais il ne suffit pas, tant qu'il est compensé par le relâchement d'une autre portion et par l'abstention complète du reste.

Que chacun se le dise, et sans attendre que la masse se mette en mouvement, qu'il donne lui-même l'exemple d'une activité tout ensemble plus recueillie et plus efficace, et que, par *plus de prières, de zèle, de sacrifices,* il nous obtienne, avec les moyens de les faire partir, les ouvriers que la moisson réclame.



Mort de JEAN-ÉTIENNE MARTINAT

élève de la Maison des missions.

La Maison des missions vient de faire une grande perte ; un de ses élèves a vu se terminer, en pleine préparation, une carrière qu'il désirait ardemment employer au salut des païens.

Jean-Étienne Martinat était né le 13 février 1866, à Praly. Il appartenait, par son origine, à ces Vallées vaudoises auxquelles nous devons plusieurs missionnaires : Louis et Adolphe Jalla et B. Pascal, pour ne parler que de ceux qui sont actuellement sur le champ de travail.

Il fit ses études au collège de La Tour et y sentit naître en lui une vocation de missionnaire que trois années de service militaire n'ébranlèrent en aucune façon.

Entré à la Maison des missions en octobre 1890, il réjouit ses maîtres par son sérieux, sa piété et son application. Il cachait, sous des dehors réservés, un cœur chaud et capable de grandes affections, comme le prouvaient ses lettres, plus expansives que sa parole. Ses études l'intéressaient vivement, et ce fut pour lui un grand chagrin de les interrompre.

Il avait contracté le mal qui l'a emporté en descendant dans une mine, pendant une suffragance qu'il fit à Hersin-Coupignies, pendant les vacances de 1892. Les soins qu'on lui donna l'hiver et le printemps suivants, la cure de bon air et de lait qu'il fit à Montjavoult, l'atmosphère du pays natal, où il rentra au mois de juin dernier, rien ne put triompher d'une affection de poitrine dont la gravité ne s'était pas révélée au premier moment.

Notre jeune ami était parti de Paris avec la grande illusion qui cache en général aux poitrinaires la vérité sur leur état; il fallut que l'un des pasteurs de La Tour lui ouvrît les yeux sur la réalité : il ne put l'accepter qu'après deux jours de douloureux silence; la soumission dut être conquise ; il put néanmoins dire à un ami, venu de Paris : « Je me suis

donné à Dieu ». Et lorsque celui-ci lui demanda s'il sentait que le Seigneur Jésus était près de lui, il répondit, avec la sobriété d'expression qui lui était naturelle : « C'est là tout. » Son pauvre père, malgré de pénibles infirmités, vint à pied de la haute montagne lui faire ses adieux, et l'un de ses camarades de la Maison des missions l'a fidèlement assisté jusqu'au dernier moment.

C'est le 6 octobre que se terminèrent les souffrances d'Étienne Martinat. Il est mort à l'hôpital vaudois de La Tour, où il était venu s'installer le 30 août, la demeure paternelle de Praly ne disposant pas des ressources nécessaires pour le soigner. Le lendemain avait lieu le service funèbre, sous la présidence de M. le pasteur Henri Meille ; M. Weitzecker représentait la Société des missions.

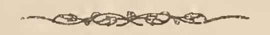
Notre profonde sympathie et notre reconnaissance entourent la famille qui, dans sa pauvreté, avait fait à notre œuvre le don de son fils, et qui voit sa carrière terminée avant que les sacrifices qu'elle s'était imposés aient pu porter leurs fruits.

Étienne Martinat n'aura cependant pas passé sur cette terre sans rendre témoignage de sa foi et sans exercer le ministère. Nous avons dit plus haut qu'il avait été chargé, l'an dernier, pendant les mois d'août et de septembre, d'une suffragance dans le Pas-de-Calais. Une lettre, écrite à cette époque à un ami, montre avec quelle joie et quel sérieux notre jeune frère s'acquittait de sa tâche d'évangéliste. Il souffrait de ne point trouver plus de familles unies tout entières dans le service de Dieu. « Vous savez mieux que moi, écrivait-il, vous qui avez vieilli au service du Seigneur, combien il est difficile de trouver des familles animées entièrement de l'amour du Christ. » En revanche, quelle joie de rencontrer ici et là des âmes accessibles à l'Évangile ! « Les adultes qui suivent le culte, écrivait-il, ont certainement la conscience travaillée par la vérité qu'on leur annonce. Une jeune femme me disait que, même pendant la nuit, elle se lève pour lire son Nouveau Testament, tant elle y trouve de consolations et de

bénédictions pour son âme. » Il ajoute : « C'est au contact de ces âmes réchauffées par l'amour du Christ que l'on peut bien se préparer à être ministre de Dieu. Je suis content d'être venu ici, car, certes, je reprendrai mes études, fortifié dans ma foi au Seigneur et dans ma vocation. »

Enfin, après quelques détails sur son activité, il ajoute : « Je pense que mon court séjour laissera des traces bénies parmi ces ouvriers, et, en même temps, je me fais du bien à moi-même. »

Que Dieu donne à notre Société beaucoup de jeunes serviteurs qui, après une franche conversion, n'aient vraiment au cœur qu'un désir : glorifier Dieu en lui gagnant des âmes et en faisant avancer son règne ici-bas !



RENTRÉE DE LA MAISON DES MISSIONS

La reprise des cours de la Maison des missions a eu lieu le 13 octobre ; mais, par suite de l'absence du directeur, retenu au dehors par d'autres devoirs, la séance familière qui réunit, à cette occasion, les amis de notre œuvre, n'a pu avoir lieu que le vendredi 20, à 4 heures.

La réunion a été présidée par M. G. Appia, qui a d'abord lu Rom. I, 14. 17, et Rom. XV, 15 à 19, et a évoqué le souvenir de l'élève que la Société vient de perdre, J. Etienne Martinat. Abordant ensuite son sujet principal, la question de l'enseignement propre à faire de vrais et bons missionnaires, il s'est exprimé ainsi :

« Soyez les bienvenus : amis, membres du Comité, professeurs et élèves ! Notre petit nombre n'ôte rien à la grandeur, je dirais presque à la majesté de l'œuvre qui nous réunit aujourd'hui. *Je n'ai pas honte de l'Evangile de Christ*, disait saint Paul, en montrant son glorieux drapeau, principe universel de salut et de rénovation.

« Je me dois aux Grecs et aux Barbares (Rom. I, 14), ajoutait-il, dans le sentiment profond de sa vocation et de sa responsabilité. Comme encouragement, il montrait ses trophées : vingt années de victoires et de conquêtes, le monde rempli de l'Evangile de Christ, depuis Jérusalem jusqu'en Illyrie, et cet Evangile de la conquête il l'appelait *le sien* et le considérait comme le don spécial de la grâce de Dieu ; don personnel qui lui a été fait à lui, Paul, bien qu'il soit le moindre de tous les saints.

« C'est cet Evangile de la grâce, cet Evangile de Paul, qui aujourd'hui encore doit être prêché au monde ; c'est de lui que l'apôtre affirme qu'il est « la puissance de Dieu pour le salut de tout croyant ».

« En effet, ce n'est pas le sermon sur la montagne, ce n'est pas l'exemple de Jésus-Christ, la contemplation de sa beauté morale, — qu'admirait à bon droit le philosophe Stapfer, l'un des hommes qui eurent une influence prépondérante sur notre œuvre à l'époque de sa fondation et de ses débuts, — ce n'est pas l'Evangile comme loi nouvelle, qui a conquis le monde païen : c'est bien l'Évangile de la grâce, l'Évangile de Paul, le message de la rédemption, celui qui gagna plus tard, comme l'observe Vinet, Stapfer lui-même, et qui saisit avec lui les hommes de la génération du Réveil, auxquels nous devons après Dieu l'origine de notre société.

« La grâce reçue par une conversion personnelle, se continuant par la foi et par une vie constante de pardon et de communion avec Dieu, la grâce que prêchaient les premiers messagers du Sauveur, c'est elle seule qui peut donner, à une Société telle que la nôtre, le courage de poursuivre sa marche. Là, se trouvent des richesses toujours nouvelles, des hauteurs, des profondeurs d'étude, de contemplation, d'expérience capables d'absorber toutes les forces de celui qui se prépare à être le futur apôtre des Gentils ; c'est pour l'avoir oublié que l'Eglise est sans cesse retombée dans le légalisme, — que ce soit dès le troisième siècle, par l'exagération du principe sacerdotal, — ou après saint Augustin, par

le monachisme, — ou encore après la Réforme par l'exagération de la formule, — aujourd'hui, enfin, après le Réveil, par le retour à un Évangile de moralité, de grandeur humaine, d'héroïsme, qui affaiblit la rigueur de la loi, le danger de la condamnation, l'assurance du pardon; c'est toujours la même marche, loin de Dieu et de sa grâce, vers l'homme et ses gloires, et c'est là, à cette heure, un des grands dangers de l'Eglise.

« Si vous voulez être féconds dans votre activité, apprenez, expérimentez, étudiez, prêchez l'Évangile de la grâce, de la rédemption, l'Évangile de Paul qui a conquis le monde..... »

Après M. Appia, MM. Bœgner, directeur de la Maison des missions, Krüger, professeur, et les pasteurs Gout et Cordey, ont encore pris la parole.

Avant de se séparer, les assistants ont participé, dans la chapelle de la Maison des missions, à un service de Sainte-Cène, célébré à l'occasion du départ de madame Ellenberger. M. le pasteur Hollard présidait cette réunion.



ARRIVÉES ET DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

M. Daniel Forget, revenant du Sénégal, où il avait occupé, à titre provisoire, le poste laissé vacant par le départ de M. Brandt, a débarqué à Bordeaux le 30 septembre. Il est rentré depuis lors à la Maison des missions.

Madame F. Ellenberger, qui était en France depuis le mois de mai 1892, nous a quittés, le 23 octobre, pour reprendre la route du Lessouto. Son état de santé, qui avait motivé ce séjour en Europe, s'est beaucoup amélioré. Madame Ellenberger laisse trois fils en Europe, dont l'un est élève missionnaire.

M. le missionnaire Jacot, dont la santé avait donné de graves inquiétudes, est arrivé à Sainte-Croix, dans le canton de Vaud, son pays d'origine, le 11 octobre dernier, « après un long, mais agréable voyage, » écrit-il. Il ajoute : « Vous avez appris les tristes circonstances dans lesquelles nous avons quitté Lambaréné. Arrivé à Libreville, je fus conduit à bord de *la Minerve*, le ponton-hôpital du gouvernement, où je reçus les meilleurs soins. Au bout de quinze jours, on me permit d'aller à terre, et, quelques jours après, le 7 septembre, nous nous sommes embarqués sur *la Ville de-Maranhao*, pour Bordeaux, où nous sommes arrivés le 9 courant. Grâce à Dieu, le voyage a achevé ma convalescence ».

Ajoutons que le Comité n'attendait que d'avoir pu conférer avec M. Jacot pour statuer définitivement sur ses offres de service à notre Société. Nous espérons que notre frère pourra venir prochainement à Paris, où nous serons heureux de renouveler connaissance avec lui.

Une lettre de M. Lengereau, écrite à Maré, et portant la date du 4 août, nous annonce l'arrivée de ce missionnaire pour la fin du mois d'octobre. Une dépêche de Sydney, arrivée le 25 septembre, nous avait d'avance appris que ce projet de retour est en voie d'exécution.

Ajoutons, enfin, que nous espérons pouvoir faire partir sous peu, pour le Sénégal, un instituteur, en remplacement de M. Brandt.



NOUVELLES DU MOIS

La Société des Missions a été représentée au **Synode de la Rochelle** par le directeur de la Maison des missions qui a donné, le 14 octobre au soir, une conférence sur notre œuvre dans le grand temple de la Rochelle. Cette conférence s'adressait avant tout aux membres du Synode, auxquels le délégué de notre société s'est efforcé de montrer dans son importance croissante la tâche qui revient à nos Églises dans

le champ des missions. Espérons que pasteurs et laïques auront emporté dans leurs paroisses respectives la sainte résolution de faire tout ce que comportent les besoins de l'œuvre avec les ressources que Dieu met à leur disposition.

M. Weitzecker, agent itinérant de notre Société,[1] a continué ses **tournées dans les Eglises**. Pendant la fin du printemps et l'été, il a visité une série d'Églises dans les départements de l'Ardèche, du Gard, de l'Aveyron, du Tarn, de la Haute-Garonne et de l'Aude. En août et septembre, tout en goûtant, dans son pays d'origine, un repos bien mérité, il a entretenu de notre œuvre diverses Églises, et a représenté, avec M. G. Appia, notre Société au Synode réuni à La Tour, au commencement de septembre. En ce moment même, il se prépare à visiter en détail notre midi protestant. M. Weitzecker se loue beaucoup de l'accueil encourageant et sympathique qu'il a partout rencontré : nous en remercions, de notre côté, les pasteurs et les Églises.

M. Jaques, ancien missionnaire au Transvaal, actuellement secrétaire du directeur de la Maison des missions, a représenté notre Société à une **fête de Missions**, qui a eu lieu à **la Tremblade** le 2 août dernier.

Nos missionnaires présents en Europe, MM. Marzolff et H. Dyke, s'efforcent, eux aussi, d'utiliser leur séjour parmi nous au profit de notre Société. **M. Marzolff** a entretenu de notre œuvre les Églises du Ban de la Roche, d'où madame Marzolff est originaire, — et diverses paroisses de l'Alsace. Actuellement il se trouve dans l'Ardèche; et dans quelques jours il représentera notre Société à la fête annuelle des Missions de Genève, fixée, cette fois, au 7 novembre. Quant à **M. Dyke**, il travaille à développer en Écosse et en Angleterre l'organisation créée par divers représentants de notre Société en vue d'intéresser les chrétiens de langue anglaise à notre œuvre, particulièrement à sa branche de l'Afrique australe, qui a des titres spéciaux à leur intérêt.

Une fête de Missions doit avoir lieu le 1er novembre, à **Roubaix**. La Société y sera représentée, D. V., par le directeur de la Maison des missions, qui doit aussi se rendre au **Havre** au commencement de décembre, pour une réunion analogue.

Voilà, en faveur de notre œuvre, un ensemble d'efforts important. N'oublions pas que le succès de ces efforts dépend, avant tout, de celui qui, seul, donne l'accroissement, tandis que l'homme plante et arrose. Que nos amis demandent à Dieu, pour nous, une campagne d'hiver féconde en bénédictions et en progrès !

Nous attirons l'attention des amis de notre œuvre sur l'Avis important que leur apporte la feuille encartée de cette livraison. Elle les informe que les **bureaux de notre trésorier délégué** seront transférés, à partir du 15 décembre prochain, *rue Laffitte, nº* 9. Ils voudront bien prendre bonne note de cette nouvelle adresse.

Annonçons, enfin, que le **Petit Messager de Noël** est en préparation. Il sera, comme toujours, enrichi de nombreuses illustrations inédites.



LESSOUTO

NOUVELLES DIVERSES

Une épreuve bien douloureuse vient d'atteindre M. et madame Jacottet ; ils ont perdu leur fille Germaine, âgée de quatre ans, qui a succombé, en quelques jours, à une attaque de diphtérie. Une sœur et un frère de la petite Germaine, atteints du même mal, se sont heureusement rétablis. Notre sympathie entoure nos missionnaires dans leur deuil.

Les modifications introduites par la Conférence dans la répartition des missionnaires sur les diverses stations ont été

opérées. M. *Vollet* est installé avec sa jeune femme à Béthesda, où il remplace provisoirement M. Marzolff. M. *Christeller* a pris possession du poste de Kalo-Boutabouté, laissé vacant par le départ pour Makéneng de M. *Alfred Casalis*. Celui-ci se montre satisfait de sa nouvelle œuvre; « œuvre intéressante, écrit-il, et considérable, puisqu'il y a actuellement plus de 1,000 chrétiens. Il y a beaucoup à faire pour l'organisation, la préparation en vue de l'avenir, l'autonomie ».

On se rappelle que, l'an dernier, des *réunions d'Églises*, groupant les représentants de plusieurs stations, avaient eu lieu en divers endroits. Le groupe du centre vient de tenir ses réunions cette année; elles ont été, écrit-on, bonnes et intéressantes.

Les missionnaires *Mabille* et *Dieterlen* ont profité des vacances scolaires pour aller inspecter l'œuvre des *Maloutis*, auquel notre journal consacre une étude dont on trouvera ci-dessous la première partie.

L'ŒUVRE DES MALOUTIS

Étude de M. Ed. Jacottet.

Notre journal a déjà plus d'une fois fait allusion à l'œuvre que notre conférence a récemment entreprise dans les Maloutis, et pour laquelle nous avons mis à part nos deux premiers pasteurs indigènes, MM. Job Motéane et Carlisle Motébang. Mais on ne l'a encore jamais présentée de face, ni mis nos amis à même d'en apprécier la réelle importance. Il est bon que cela se fasse aujourd'hui. C'est là, en effet, une tentative toute nouvelle, et qui sort assez de l'ordinaire pour qu'il vaille la peine de s'y arrêter un moment. D'un côté, c'est un nouvel effort pour conquérir à l'Évangile et faire rentrer dans l'organisme de notre mission tout un vaste district

qui échappait jusqu'ici à notre influence ; c'est la suite naturelle de notre politique missionnaire qui a toujours eu en vue l'évangélisation du pays tout entier. De tout temps, nous avons voulu être l'Église de la tribu tout entière ; tous nos efforts y ont toujours tendu. Ce qui, d'un autre côté, donne à l'entreprise actuelle un caractère spécial, c'est, d'abord, la nature même du pays où elle aura à se développer; puis, surtout, le fait qu'elle sera presque uniquement confiée à des ouvriers indigènes. C'est peut-être, après l'établissement du pastorat indigène, le pas le plus décisif que nous ayons encore fait dans la voie de l'autonomie de nos Églises. Si cette tentative réussit, elle prouvera que, dans certaines circonstances, nos chrétiens peuvent être laissés à eux-mêmes et peuvent supporter une assez large mesure d'indépendance. Elle présente donc, soit en elle-même, soit en une de ses conséquences possibles, un intérêt particulier.

Un voyage de trois semaines, que j'ai eu l'occasion de faire au mois de mars dans cette région, me permet d'en entretenir nos amis avec quelque compétence. Entrepris en partie pour des raisons de santé, il m'a mis à même de me faire une idée assez juste sur la situation actuelle de l'œuvre, et sur ce qu'on peut en attendre. C'était, du reste, aussi un des buts principaux que je me proposais.

I

Quelques mots sur mon voyage ne seront pas de trop ; c'est une introduction nécessaire aux pages qui suivent. Mais qu'on se rassure : je ne veux pas abuser de la patience de mes lecteurs en leur racontant par le menu les divers incidents d'une excursion qui n'en a point présenté de bien remarquables. Elle ne m'en a pas moins laissé d'ineffaçables souvenirs. Il est vrai qu'aucun incident palpitant, aucun accident, aucun danger même n'en ont marqué les étapes. Nous n'avons vu (c'est-à-dire mon guide, Nakati, et moi) ni lions, ni crocodiles, ni hippopotames ; sauf quelques léopards, il n'y a plus de fauves dans les Maloutis ; il y a

des années qu'ils en ont disparu. En fait de gibier, nous n'avons vu que de rares antilopes et un ou deux chacals; encore n'avons-nous pas réussi à en abattre un seul. On le voit, nos aventures n'intéresseraient guère; notre simple odyssée mérite à peine ce nom. Le voyage est fatigant, il n'est pas dangereux. Des pentes escarpées à gravir, des sentiers en corniche suspendus au-dessus des précipices, qu'il faut longer pendant deux ou trois heures; des torrents à « guéer », tels sont les seuls incidents que l'on pourrait noter. Pour un ancien alpiniste, cela n'a rien de périlleux. Quant aux nuits passées à la belle étoile et à ces hautes altitudes dans cet air pur et vivifiant, c'est, quand le temps est beau, un charme de plus. On éprouve, à se sentir ainsi pour quelques jours éloigné de toute vie civilisée, perdu, pour ainsi dire, au milieu de l'immense solitude, dans cette nature vierge et fraîche encore, un plaisir indéfinissable, que seuls peuvent apprécier ceux qui en ont joui.

J'aimerais pouvoir donner quelque idée de cebeau pays encore si peu connu, de ces montagnes si variées d'aspect. Dans certaines parties, tout est si vert, si paisible qu'on se croirait dans un des plus beaux coins de la Gruyère; tout est, ici, frais et charmant; un tapis de verdure, des fleurs à foison, des ruisseaux à l'eau si claire, qu'elle en est presque lumineuse, par-ci, par-là, des bouquets d'arbustes. Quand on sort de la plaine brûlée du Lessouto, le contraste est frappant. C'est le haut pâturage alpestre dans ce qu'il a de plus beau; et par-dessus tout cela un ciel bleu, un soleil brillant, tels que la Suisse n'en connaît pas. Ailleurs, c'est le plateau nu, pierreux, à peine recouvert d'une herbe rare et grossière, marécageux par endroits, mais généralement sans eau; c'est la peinture de la solitude, presque le désert, et de tous côtés, à perte de vue, des sommets inconnus et sans noms encore, des chaînes de montagnes qui disparaissent à l'horizon, s'enchevêtrent les unes dans les autres, coupées de gorges étroites et profondes qui s'entr'unissent en tous sens, un dédale confus de pics et de mamelons, un chaos de

rochers et de pentes herbeuses. On dirait un monde à peine ébauché. Ailleurs encore, c'est la gorge sauvage où grondent les torrents, resserrés entre des parois de rochers à pic, qui s'élèvent à des hauteurs vertigineuses. Plus loin, la gorge s'élargit, devient vallée ; les montagnes s'écartent, les précipices disparaissent, les terrasses herbeuses se dressent au dessus d'autres terrasses herbeuses; les villages s'y superposent les uns aux autres, parfois suspendus bien haut sur les pentes, parfois tout près de la rivière; les champs de blé, de maïs et de sorgho reposent la vue; de grands troupeaux de bœufs ou de chèvres broutent à l'entour. Le paysage a changé; la présence de l'homme lui donne une apparence toute nouvelle.

Les Maloutis, c'est un monde, un monde varié et divers, parfois charmant, souvent sauvage, plus rarement grandiose, mais toujours intéressant et pittoresque. Il vaut la peine de s'exposer à quelques fatigues pour apprendre à les conaître. Mais, on le voit, ce n'est pas cette Afrique sèche et sablonneuse que tant de gens se représentent encore. Ce n'est surtout pas l'Afrique torride; je puis en dire quelque chose ; j'y ai souffert du froid plus que du chaud, et plus d'une fois, au matin, je me suis réveillé couvert d'une forte gelée blanche.

De tout ce que j'ai vu, j'ai surtout gardé le souvenir de l'excursion que, sous la conduite d'un petit chef chrétien, Tsépé, je fis aux frontières de Natal. Nous avions projeté (une fois n'est pas coutume) une chasse aux élans; malgré nos fusils et la meute qui nous suivait, nous sommes revenus sans avoir tué autre chose que deux inoffensives marmottes. Mais c'est là un contre-temps dont je ne songe pas à me plaindre; aussi bien la chasse n'était-elle qu'un prétexte. Nous désirions avant tout voir Foqoqo et la vue merveilleuse dont on nous avait parlé. Il vaut, certes, la peine d'aller là, fût-ce même au prix de plus grandes fatigues. Je doute qu'il soit possible de trouver au Sud de l'Afrique beaucoup de spectacles aussi grandioses que celui que j'ai eu le privilège de contempler. Après avoir chevauché pendant quelques

heures dans la vallée retirée et sauvage de la Mekhotlong, et passé la nuit dans une caverne, nous sommes arrivés le lendemain, vers neuf heures, au sommet des grands rochers qui dominent la terre de Natal. C'est un coup d'œil magnifique et rare. Qu'on se figure une imposante muraille à pic, crénelée, flanquée de bastions et de tours déchiquetées, haute de 6 à 700 pieds, qui s'étend des deux côtés aussi loin que porte la vue. Du Mont aux Sources jusqu'aux frontières de Natal et de Matatiélé, cette même muraille se développe sans aucune solution de continuité, comme une forteresse gigantesque. L'œil suit à perte de vue cette haute falaise noire coupée de ci et de là par d'étroites crevasses, où seuls peuvent se hasarder de hardis montagnards. A nos pieds s'étend un pays vert et riant, boisé par places, très montueux encore, mais infiniment moins sauvage que le haut plateau d'où nous le contemplons. Plus loin, ce sont des collines, puis la plaine; on devine, sans les voir, les villes et les villages ; plus loin, encore, c'est la mer que voilent de légers nuages blancs. A gauche, bien, bien loin, les montagnes du Zoulouland, le pays de Tchaka et de Cetjwayo; c'est là que s'est passé le terrible drame d'Isandhlwana, là que le prince impérial perdit la vie. Derrière nous, c'est un haut plateau nu, triste, froid, marécageux, mais qui ne manque pas d'une certaine grandeur sauvage. Il présente un contraste complet avec le riche et beau pays qui s'étend à nos pieds. Mais il faut se hâter de jouir de cette vue merveilleuse ; nous l'aurons eue juste assez pour pouvoir en rapporter un magnifique souvenir. Déjà les brouillards se lèvent et vont nous la voiler.

(*A suivre.*)



ZAMBÈZE

Pas de nouveau courrier. — La guerre entre les Matébélés et la Compagnie de l'Afrique australe.

Au moment où paraît notre journal, nous n'avons pas de nouvelles du Zambèze à communiquer à nos lecteurs. Aucun cour-

rier ne nous est parvenu depuis celui que nous avons publié en juin, juillet et août. Tout en comprenant et en partageant le désir de voir cesser ce silence, nous devons faire remarquer à nos amis qu'il n'implique pas que les choses aillent mal dans la mission. Il signifie simplement qu'aucun courrier ne s'est trouvé pour porter les lettres de nos frères : ce qui est arrivé plus d'une fois déjà, en particulier au commencement de cette année. (Voir dans ce journal p. 209 et ss.)

Nos amis savent avec quel soin nous tenons à leur faire connaître l'exacte situation de la mission. Ils peuvent être assurés que si nous gardons le silence, c'est simplement que nous n'avons pas de nouvelles à communiquer.

Si nous sommes dans l'ignorance relativement à notre œuvre du Zambèze, en revanche notre attention est appelée sur une région voisine où de graves événements sont en voie de s'accomplir. La guerre a éclatée entre la Compagnie de l'Afrique australe et le roi des Matabélés.

Il ne nous appartient pas d'en analyser longuement ni les causes ni les effets probables. Ceux qui ont entendu les saisissants récits de M. Coillard à propos de l'expédition chez les Banyaïs, se souviennent de ses rapports avec Lobengula, le fils de Mossélékatsi, et du singulier mélange d'orgueil royal et de cruauté barbare que lui montra ce chef des Matébélés.

Il se pourrait que la lutte actuelle, sur les origines de laquelle il est difficile de se prononcer, eût pour effet de réduire à l'impuissance ce despote, dont les « razzias » menaçaient tous les états et tous les établissements du midi de l'Afrique.

Mais la guerre une fois déchaînée, il est difficile de savoir où elle s'arrêtera, et un journal exprimait la pensée que l'expulsion du roi des Matébélés pourrait provoquer une poussée du côté des Barotsis et compromettre la tranquillité du pays où travaillent nos missionnaires. C'est là, avec bien d'autres, un sujet de prières pour tous ceux qui savent que Dieu exauce les intercessions des siens.

CONGO FRANÇAIS

DERNIÈRES NOUVELLES

Une lettre de M. Allégret, datée du 10 septembre, nous a apporté de bonnes nouvelles de nos deux stations du Congo français. La santé générale est satisfaisante. M. Gacon a pu reprendre son travail. M. Bonzon est allé s'installer, le 5 septembre, à Lambaréné, où il a débuté dans ses travaux scolaires. M. Teisserès, privé de la présence de son collègue et prédécesseur, M. Jacot, actuellement en Europe, et M. Allégret ayant désormais à porter seul la charge qu'il partageait naguère avec son ami, M. Teisserès, ont, l'un et l'autre, une tâche qui leur donne droit à notre sollicitude et à nos prières.

A TALAGOUGA

(Suite (1).

Je parlais, en commençant ma lettre, d'une brillante matinée de dimanche, et je me rappelle encore l'émotion que j'éprouvais ce jour-là, en voyant tous ces Pahouins débarquer au pied du mât de pavillon, au haut duquel nos couleurs nationales ondulaient doucement. Il me semblait entendre comme un dialogue entre notre pavillon et la patrie absente : il lui parlait de ces Pahouins qui passaient, de toute leur race pour laquelle on semble faire d'autant moins qu'on en parle davantage dans les Congrès officiels, et il disait : « Pitié! pitié! au nom de l'humanité, c'est-à-dire au nom de Dieu. » Et la cloche de notre chapelle était comme une réponse; réponse de Dieu et réponse de la patrie aussi.

On disait, au moyen âge : la France très chrétienne; pourquoi ne le dirait-on plus? — Au Congo, tout au moins, notre politique coloniale a été large et généreuse; à nous, chré-

(1) Voir page 435.

tiens, de poursuivre et d'achever, puisque nous n'avons pas commencé.

Si les amis des Missions le veulent, avec l'aide de Dieu, c'est ce que nous ferons.

2 *août.* — J'écrivais que les Pahouins sont encore « eux-mêmes », avec leurs bons et leurs mauvais instincts. Hélas! ce n'est que trop vrai. Il y a trois ou quatre jours, on vient me dire qu'un des chefs les plus influents de la région, N'zaratou, dont nous avons le plus jeune fils, le Benjamin, à l'école, venait de tuer un de ses fils et que ses hommes l'avaient mangé. Quelques heures plus tard, deux hommes du village m'annoncent de la part du chef sa visite pour le lendemain.

Il est venu, en effet, et, après quelques détours, m'a raconté toute l'histoire. Un jeune homme d'un village éloigné était venu, il y a plusieurs années, lui demander de le considérer comme son fils. N'zaratou l'avait adopté, et avait même acheté pour lui cinq femmes; puis, un beau jour, ce fils adoptif était parti, volant une des propres femmes de son père et emmenant les cinq qu'on lui avait données. A quelque temps de là, il était revenu pour en voler encore une; on l'avait pris, et le chef avait décidé sa mort. Comme il l'aimait, pour ne pas le voir tuer devant ses yeux, il l'avait fait mettre à mort dans la brousse; alors, des hommes d'un village situé à côté de celui de N'zaratou, et de la même famille que lui, avaient été prendre le cadavre et l'avaient mangé.

Il ajoutait : « Moi, je ne mange plus d'hommes; je ne mange même plus de chiens; mais je vais aller leur dire qu'ils ont mal fait. Pour ce qui est de mon fils, je ne pouvais pas venir t'annoncer que je voulais le tuer, tu m'aurais dit que c'était mal, que je ne devais pas le faire, mais j'ai pensé que je viendrais t'en parler après. » — Je suis ensuite allé dans le village où ils avaient fait cet horrible repas, et, après un premier moment de froid, ils m'ont bien reçu, écouté avec attention, et m'ont montré deux enfants qu'ils voudraient amener à l'école. Quant à N'zaratou, il était allé dans le village

en revenant de Talagouga, et avait jeté au fleuve toutes les marmites !

Ces faits de cannibalisme sont de plus en plus rares tout près de nous, mais quelles épaisses ténèbres ! — Et cependant, ils aiment encore à entendre parler de Dieu, — comme le vieillard tressaille parfois en croyant entendre l'écho d'une voix aimée qui a bercé son enfance.

E. Allégret.

LAMBARÉNÉ

Récit de M. Bonzon.

Lambaréné n'est pas un village, pas même une agglomération de maisons ou de huttes. Il compte bien, il est vrai, une dizaine d'habitations à l'européenne, mais ces habitations sont disséminées le long du fleuve. Imaginez à Paris une maison à Bercy, une autre au Point-du-Jour, et six ou sept autres entre ces deux points extrêmes. Ce qui complique la description, c'est que le fleuve forme en cet endroit deux îles. J'essaierai d'expliquer la disposition des lieux par une image. Tracez un grand A. Le jambage de droite représentera le bras principal du fleuve ; celui de gauche un bras secondaire où se déversent plusieurs lacs. En remontant le grand bras du fleuve on rencontre d'abord, dans l'île, une factorerie allemande, puis le poste gouvernemental, et, un peu plus loin, à la pointe de l'île (à l'angle du trait qui réunit les deux jambages), la mission catholique, qui s'est installée là quand les missionnaires protestants occupaient déjà le pays. En remontant le même bras du fleuve on voit à droite la factorerie anglaise de la maison Holt, puis, à la pointe de l'A, à l'endroit où le fleuve se divise, sont les factoreries françaises Daumas et Sagoux. Repartons de là, en descendant le bras secondaire du fleuve. Nous trouvons notre station sur la rive droite, à deux kilomètres peut être de la pointe de la grande île. Si je me suis fait bien comprendre, vous voyez que notre station n'est pas sur le grand bras du fleuve, celui par leque

remontent les vapeurs. Ce n'est un désavantage qu'en apparence. Le bras sur lequel elle donne, est, en effet, d'une navigation facile pour les pirogues; c'est la grand'route pour les habitants du pays, et, pour rencontrer les gens, mieux vaut être sur la grand'route que le long de la ligne du chemin de fer.

J'entre dans ces détails parce que j'ai eu moi-même de la peine à me rendre compte de la disposition des lieux; comme toujours, c'est lorsqu'on vient d'apprendre quelque chose qu'on en parle le plus volontiers. Ce qui fait de Lambaréné un labyrinthe pour le nouveau venu, c'est que les rares maisons sont environnées d'arbres immenses, et que des collines arrêtent encore le regard; la grande île est très accidentée; une chaîne de collines, que l'on aperçoit lorsque l'on est encore bien loin de Lambaréné, et qui semble barrer le fleuve, a son dernier sommet à côté de notre mission.

Mais si le plan de Lambaréné est un peu compliqué, il n'est pas besoin de le comprendre pour jouir de la beauté du paysage. La forêt, les collines, les sinuosités du fleuve, sa largeur, qui atteint 1,500 mètres avant la première île, tout concourt à former un ensemble d'une rare harmonie. J'avais pour en jouir une charmante matinée. Tout était encore nouveau pour moi; la pirogue dont le mouvement me rappelait, du reste, plus que je ne l'aurais cru, nos canots d'Europe; les salutations *m'bolani-aë m'bolani-aë* échangées avec les pirogues qui nous croisent; les perroquets, qui fendent l'air d'un vol tranquille et puissant. Et cependant je fus bien heureux d'entendre, après trois quarts d'heure de navigation, un des pagayeurs me dire, en me montrant une maison aperçue entre des palmiers : « Kangoué »; Kangoué, je le savais heureusement, est le nom que les indigènes donnaient à la colline où les missionnaires presbytériens avaient installé leur station; ce nom est connu dans tout le pays; mais nous ne le conserverons que pour les besoins locaux, comme le nom d'un quartier ne s'emploie que dans la ville dont il fait partie, et ici, la « ville », c'est Lambaréné.

Cependant la pirogue continuait sa route, longeant la berge où plusieurs villages s'élèvent, entourés de leurs bananiers. Je cherchais à saisir l'ensemble de notre nouvelle station, que je voyais au pied de la colline, encadrée plutôt que cachée par de beaux cocotiers et palmiers à huile, plantés le long du fleuve. La place débroussée forme à peu près un quadrilatère s'élevant en une pente douce d'abord et qui s'accentue davantage au-delà de la maison d'habitation. Cette maison n'a qu'un étage, mais elle paraît haute, étant surélevée de plus de deux mètres au-dessus du sol. Plus près du fleuve, et sur la gauche, j'aperçois une chapelle reconnaissable à sa cloche. Déjà plus élevés sur la pente de la colline, d'autres bâtiments servent, je l'appris plus tard, d'école et de dortoir pour les garçons. Ces maisons de bois, aux toits de bambous et de tuiles en feuilles de palmier, ne seraient peut-être pas d'un grand effet en Europe ; mais après n'avoir vu pendant quatre jours que la grande forêt vierge, l'œil n'a plus autant d'exigence, et j'admirai sincèrement la maison, qui m'apparaissait de plus en plus distincte entre les cocotiers plantés le long du fleuve.

J'avais bientôt la joie d'être reçu en frère dans cette maison, où M. et madame Teisserès étaient, depuis quelques jours déjà, les hôtes de M. et de madame Jacot. Le seul regret de mes amis fut de n'être pas venus à ma rencontre, mais l'heure avancée de l'arrivée du « Gabon » avait fait que sur la station personne n'avait entendu son lointain coup de sifflet. Le mal n'était pas grand du reste puisque j'étais là, et je vous assure que je jouissais pleinement d' « être là » après six ou sept semaines de voyage. C'était pour moi un privilège d'arriver un dimanche matin, de pouvoir assister au culte dans la petite chapelle bien remplie, et de trouver réunis tous ceux que de multiples devoirs dispersent souvent dans les autres jours de la semaine.

Dès le lundi, je me mettais à faire de la station une visite plus complète. Un sentier, assez escarpé par endroits, zigzaguant sous des arbres magnifiques, conduit en un quart

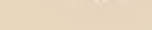
d'heure au haut de la colline; un châlet y a été construit, où demeure, pour quelques jours encore, M. Bannerman, qui partageait avec M. Jacot les travaux de la station. De la vérandah du châlet, la vue porte sur le haut cours de l'Ogôoué et l'on domine une étendue de forêts comme il ne doit plus en exister dans notre vieux continent. Je reconnaissais dans ce paysage l'original d'une des meilleures photographies de notre collection, mais il y a presqu'aussi loin entre la photographie d'un paysage et ce paysage lui-même, qu'entre une description écrite et la réalité.

Je me garderai bien dans ce récit, tout de première impression, de parler de l'œuvre en elle-même. J'aurais trop peur de faire sourire mes collègues, aussi bien par mes critiques que par mes éloges, et de ressembler au reporter qui reprochait à un général vaincu de ne pas avoir emporté avec lui les trajectoires de ses obus. J'ai été très frappé, en effet, de voir combien l'œuvre de la mission est complexe, combien j'avais de choses à apprendre malgré mes lectures et mes conversations avec des missionnaires. Cette constatation, loin d'être désagréable, donnait un charme inoubliable à ces premières journées, le charme qui accompagne l'acquisition de toute connaissance et que l'on éprouve à trouver un fil conducteur pour des notions que l'on avait dans l'esprit un peu pêle-mêle. Apprendre à distinguer les représentants des différentes races, comprendre le système d'échanges que complique l'habitude courante dans l'Ogôoué de donner une valeur fictive aux objets échangés contre les bananes ou le manioc des indigènes; surtout, étudier les méthodes employées pour l'évangélisation, pour les écoles; ces questions, et vingt autres, se posaient devant moi. Je n'ai pu encore que prendre des points de repère. J'ai cependant été à même de me mettre vite au courant, pendant les deux jours de conférence qui nous réunirent, dès que M. Allégret, prévenu de mon arrivée, eût pu descendre de Talagouga.

Avec ces sujets d'étude qui me captivaient, les six jours que je passai à Lambaréné s'écoulèrent bien vite. Faut-il vous

parler cuisine, et dire que je mangeai avec plaisir du porc-épic, de l'antilope ou de la salade de chou-palmiste? ou faire le récit d'une promenade de chasse, et décrire le bel oiseau noir que j'y tuai... et qui resta suspendu aux branches d'un arbre, dont le tronc s'élevait de 20 mètres d'un seul jet? Non, ma lettre est déjà longue et elle est déjà trop éloignée du sujet central de la mission. Ce sujet, la conversion et l'éducation des âmes, le groupement des chrétiens en église, est bien celui qui tient dans mes préoccupations la première place; mais il n'appartient au nouveau venu ni de parler de ce qu'il n'a fait qu'entrevoir, ni même de reproduire les récits vivants dont ses aînés charment sa veillée d'armes.

C. Bonzon.



TAÏTI

NOUVELLES DE NOS MISSIONNAIRES

Les derniers courriers nous ont apporté de bonnes nouvelles de la plupart de nos missionnaires. M. et madame Brunel ont commencé avec entrain leur ministère, à Raïatéa : nous espérons publier prochainement quelques détails sur ce début. A Papéété même, les choses vont leur train habituel. Malheureusement, la santé de M. Viénot laisse de nouveau à désirer; de même que celle de mademoiselle Abry.

La Conférence des missionnaires s'est réunie, le 14 août, à Papéété ; elle a soumis au Comité diverses propositions en faveur des diverses branches de l'œuvre.



IMPRESSION D'ARRIVÉE DE M. BRUN

Nos amis liront avec intérêt quelques extraits d'une lettre de M. Brun, nous racontant ses impressions de retour à Taïti.

L'École pastorale qu'il dirige a justement préoccupé le Comité, qui a pris des mesures spéciales pour lui venir en aide. Nous laissons maintenant la parole à M. Brun.

Papétoaï, mai 1893.

Monsieur Boegner, directeur de la Maison des missions.

« Bien cher frère,

« ... Quelle joie nous avons éprouvée en revoyant nos chères îles de Taïti et de Mooréa, et en foulant de nouveau une terre aimée... Nous avons été heureux de passer une bonne semaine auprès de M. Vernier et de sa famille, où nos trois enfants ont trouvé de bien gentils camarades. Que de bonnes causeries sur les parents, les amis, les Églises de France; en un mot, sur notre chère patrie, dont le souvenir remplissait nos cœurs! Enfin, le revoir n'a pas été moins doux avec les membres de l'Eglise de Papéété et une partie des élèves de l'École pastorale, confiés, en notre absence, à notre cher collègue M. Vernier.

« Cependant, nous continuons notre voyage, et nous voici de nouveau à bord de l'*Eva;* au bout de deux heures, nous nous trouvons en face de Téaharoa. De la mer, nous voyons avec plaisir le temple de ce district; au loin, sur des récifs, des pêcheurs nous envoient de nombreux saluts. Voici la fameuse baie de Cook, ravissante de beauté; au-delà, près de la mer, le nouveau temple de Papéété, éclatant de blancheur. Qui dira les travaux, les sacrifices, les bénédictions aussi, que ce monument représente?

« Mais nous nous approchons de la baie de Papétoaï. Des pirogues, qui glissent à nos côtés, s'agitent des chapeaux; des voix connues nous crient : *Ia o ra na e Poromi ma!* Enfin, nous abordons à Papétoaï, ce village qui nous rappelle tant et de si chers souvenirs. Un quart d'heure de marche nous conduit au presbytère, situé à l'entrée de la baie...

« En franchissant le seuil de cette demeure, nous sentons la reconnaissance déborder de nos cœurs. Que de bénédictions

Dieu nous a accordées depuis que nous l'avons quittée, il y a un an environ.

« Un rapide coup d'œil nous avertit bien vite que des dégâts assez considérables ont été commis. Les rats, ne trouvant rien à manger, et abusant de l'indulgence du gardien indigène, se sont attaqués à divers objets, surtout à des livres, qui n'avaient pas été mis en parfaite sûreté. Remettre tout en ordre, laver, réparer, en un mot, rendre le presbytère habitable, ce n'était pas petite besogne, je vous assure. Il y a fallu du temps et de la peine. Mais la patience vient à bout de tout, et l'on comprend ce que renferme de force cette parole du Christ : « A chaque jour suffit sa peine. »

« La paroisse de Papétoaï est divisée en trois groupes, dont deux portent des noms bibliques : Daniel et Aggée; le troisième, de création récente, s'appelle Abeille. Ces groupes se sont empressés de fêter chaleureusement notre retour au milieu d'eux. Ils nous ont invités à des repas suivis d'exercices religieux, dont les chants mélodieux et la récitation de fragments de méditations de l'Écriture faisaient un ensemble plein d'intérêt. L'entrain, la joie et le sérieux caractérisaient ces réunions, où l'Esprit de Dieu faisait sentir sa présence, et où nous trouvions un encouragement à continuer l'œuvre qui nous a été confiée.

« Bien des choses laissent cependant à désirer dans notre chère paroisse de Papétoaï. Les rivalités entre groupes semblent s'être accentuées en notre absence. Ce sont surtout les diacres qui sont cause de cette division. Il faudra beaucoup de patience, de fermeté et de prudence pour faire cesser cet état de choses. Certains de nos diacres nous ont surtout affligés par leur conduite à l'égard du pasteur indigène qui me remplaçait à Papétoaï. Ils refusaient de reconnaître son autorité, malgré le respect et la confiance que mérite ce digne serviteur de Dieu. C'est un vieillard qui vit ici depuis plus de dix ans, et qui a rendu et rend encore de grands services à la paroisse, surtout au groupe de Daniel, dont il est le chef. Il est d'une humilité et d'une activité remarquables. Je suis

heureux de témoigner de l'œuvre admirable que l'Esprit Dieu a accomplie dans l'âme de cet indigène. Il s'appelle Ita a Mahuru.

« Les jeunes gens et les jeunes filles se sont pris récemment d'un beau zèle pour lire la Bible et pour étudier des cantiques; mais il n'y a eu jusqu'ici que deux personnes qui soient entrées dans l'Église. Les conversions, c'est-à-dire l'essentiel, voilà ce qui manque.

« Les services religieux du dimanche ont été assez bien suivis pendant notre absence ; mais les membres de l'Église se sont peu à peu déshabitués d'assister au culte du mercredi matin et à celui du vendredi soir. Quant à l'école religieuse des enfants, elle a été bien tenue, grâce surtout au pasteur et à son fils, élève de notre école pastorale.

« Les vides qui se sont produits dans l'Église nous ont vivement peinés, celui, entre autres, de notre nouveau diacre, Faatoaï. La paroisse n'oubliera pas de longtemps le zèle qu'il a déployé lors de la construction du temple. Il était animé d'une piété vivante qui se manifestait par sa douceur, sa bonté et son obéissance aux commandements du Seigneur.

« Avant de terminer cette lettre, je dois vous parler de notre œuvre principale, c'est-à-dire de l'école pastorale. Cette école a été jusqu'ici pour nous le sujet de grandes joies. Oui, nous sommes heureux d'avoir le privilège de former, avec le secours de Dieu, les futurs conducteurs de nos églises. Cinq ont déjà été consacrés et dirigent, d'une manière intelligente et dévouée, les paroisses qui leur ont été confiées. Je me sens une vraie vocation à communiquer aux autres le peu que je sais, et ce bonheur se double quand il s'agit des choses qui concernent le salut éternel des âmes.

« Voilà pour la joie.

» Mais les six élèves que nous avons actuellement, où les loger, avec leurs femmes et leurs enfants, car tous sont mariés? Dans le grand enclos dont nous disposons pour eux, nous n'avons, hélas! qu'une petite maison, avec trois chambres seulement, y compris la salle d'étude, que nous sommes

obligés de sacrifier. Et encore, la toiture de cette demeure ne pourra guère durer que quelques mois.

« Ce n'est pas tout. Quatre autres élèves mariés vont m'être envoyés par la Commission permanente de nos Églises. Où les logerai-je? Faudra-t-il qu'ils campent à la belle étoile?... Nous devrions avoir au moins une dizaine de chambres pour les élèves de notre école. Ce n'est pas avec les 150 francs que des amis chrétiens ont eu la générosité de me remettre pendant ma traversée de Marseille à Port-Saïd que je puis les construire, une seule coûtant davantage. Je m'arrête là. Qu'il me suffise de dire que jamais école pastorale ne fut plus pauvre.

« A notre retour de France, nous avons eu le privilège d'aborder à Rorotonga, où nous avons passé une demi-journée très agréable auprès de M. Lawrence, pasteur de cette île. Nous y avons examiné l'école pastorale que dirige ce missionnaire. Cet heureux directeur n'est pas rongé de soucis matériels; il a tout ce qui lui faut pour assurer la bonne marche de son œuvre : deux grandes maisons, avec quinze chambres chacune. une grande salle d'étude avec tables, bancs, cartes de géographie, etc. — Rien de pareil à l'école pastorale de Mooréa. Malgré cela, ni les élèves, ni le maître ne se laissent décourager. Ils souffrent, voilà tout, et regardent à Celui qui n'avait pas un lieu où reposer sa tête.

« Agréez, bien cher directeur, l'expression de mes sentiments les plus affectueux et les plus dévoués. P. BRUN. »

NOTA. —Le comité a voté, dans les séances qui ont précédé les vacances, diverses mesures destinées à venir aide à l'Ecole que dirige M. Brun. Cette école dépend du conseil supérieur des Églises taïtiennes. mais les fonds que ces Égises lui allouent étant manifestement insuffisants, des crédits ont été alloués par notre Société à M. Brun pour réparer la maison actuelle de l'Ecole et pour faciliter la construction d'un second bâtiment. De plus, nous avons fait diverses démarches en faveur de l'École et pour procurer des lives religieux à M. Brun et à ses collègues.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

CHRONIQUE DES MISSIONS

MGR BERLIOZ ET LES AÏNOU. — QU'EST-CE QUE LES AÏNOU? — COMMENT ILS FURENT ÉVANGÉLISÉS. — LE RÉVEIL D'UNE ANTIQUE ÉGLISE AU KOURDISTAN. — POURQUOI LES MUSULMANS NE SE CONVERTISSENT PAS EN PERSE. — MIRZA IBRAHIM ARRÊTÉ A CAUSE DE SON CHRISTIANISME, MALTRAITÉ, ÉTRANGLÉ ET FIDÈLE JUSQU'A LA MORT. — FAUT-IL, PEUT-ÊTRE, DES MARTYRS POUR ÉVEILLER L'ÉGLISE CHRÉTIENNE ET ÉBRANLER L'ISLAM?

Dans une lettre récente, Mgr Berlioz, évêque de Hakodaté dans l'île japonaise de Hokkaïdo, raconte comment la mission chez les Aïnou vient d'être entreprise, malgré les privations de tout genre et toute sorte d'imprévu, presque « le bonheur parfait » de saint François, et comment, un mois après, « le vrai Dieu avait des adorateurs dans cette tribu abandonnée (1) ». Tout cela a besoin d'être traduit en français. D'abord, les adorateurs du vrai Dieu sont des Aïnou auxquels, en quelques jours, le missionnaire a enseigné la récitation du *Pater*, de l'*Ave* et du *Credo*, ainsi que le maniement du chapelet; les femmes trouvent le chapelet admirable ; elles le portent comme collier. Un pareil christianisme peut suffire à ceux pour qui la religion consiste en pratiques rituelles; mais, là où la conversion du cœur est tenue pour superflue, porter le nom de chrétien vaut généralement encore moins que rester païen. En second lieu, Mgr Berlioz se plaît à ignorer qu'il y a eu des adorateurs du vrai Dieu parmi les Aïnou avant que les missionnaires romains eussent visité cette tribu.

Qu'est-ce donc que les Aïnou? Ils habitaient les îles du Japon avant que les Japonais y pénétrassent, ou, comme le veut la phrase officielle, « avant que nos divins ancêtres descendissent du ciel sur la terre ». Cela remonte avant l'ère chrétienne. La lutte entre indigènes et envahisseurs dura des siècles ; elle fut sauvage. On voit encore dans le nord de

(1) *Les Missions catholiques*, 1893, pp. 448, 459 et 472 et suivantes.

Hondo des monceaux d'ossements humains, que la tradition nomme « Yéso mori », sépulcres d'Aïnou. Puis, l'assimilation des survivants se fit au détriment des aborigènes; il n'y a plus d'Aïnou ni en Kiou-Siou, ni en Sikok, ni en Hondo. Mais le détroit de Tsougar préserva les Aïnou de Yéso, l'île septentrionale, d'une conquête par les armes. Longtemps, Yéso, ou, comme on l'appelle maintenant, Hokkaïdo, ne fut qu'une colonie, où cependant les Japonais finirent par immigrer toujours plus nombreux; de la sorte, les Aïnou furent et sont encore de plus en plus refoulés ou débordés. Il n'en reste guère à Hokkaïdo, dans les Kouriles et dans l'île russe de Sakhalin, qu'une vingtaine de mille en tout. C'est une race curieuse, extrêmement chevelue (1); souvent, le corps entier est couvert de poils. Leur peau est plus blanche que celle des Japonais. Les hommes et les femmes sont trapus, d'apparence lourde; ils vivent de pêche et de chasse. Ils craignent un grand nombre de divinités et leur font de curieuses offrandes, récitent aussi des prières, et, surtout, boivent le plus possible de liqueurs fermentées en l'honneur des dieux; quatre-vingt-dix pour cent des Aïnou sont adonnés à une ivrognerie effrénée. Chose singulière, les femmes n'accomplissent aucune cérémonie religieuse et paraissent indifférentes aux choses religieuses (2).

En 1876, ces restes d'un peuple primitif intéressèrent le missionnaire anglican W. Dening. Il obtint pour eux un missionnaire spécial, en 1879, dans la personne de M. J. Batchelor, qui se mit avec courage à l'étude de la langue des Aïnou.

(1) A tel point, qu'une femme aïnou à bout d'insulte, — et il paraît que le répertoire est d'une richesse effrayante, — couronne la série en qualifiant l'objet de son indignation de « vieux chauve » (J. Batchelor, *The Aïnu of Japan*, Londres, 1892, p. 191).

(2) Le climat de Hokkaïdo est fort rigoureux, très chaud en été, et, surtout dans la montagne, très froid en hiver. L'an dernier, vers le printemps, un catéchiste anglican de Tottori, retournant chez lui de Kouchiro, fut surpris par un froid extrême. Le lendemain, on le trouva mort, à genoux, dans l'attitude de la prière (*Proceedings of the Church Missionary Society*, Londres, 1893, p. 219).

Il visita souvent ces *ébisou* (barbares), comme les nommaient autrefois leurs exterminateurs, et ces « barbares usèrent d'une singulière humanité envers lui ». Puis, en 1885, après plusieurs circonstances adverses, M. Batchelor alla demeurer au milieu d'eux, au village de Poropet Kotan. Le jour de Noël de cette même année, le premier Aïnou, Kanari Taro, un fils de chef, put être baptisé, après avoir confessé sa foi. Peu après, un homme et une femme furent touchés; une lueur se fit dans ces cœurs assombris et déprimés depuis de longues générations, et ils se réjouirent de pouvoir aimer Jésus.

Malheureusement, M. J. Batchelor tomba malade et dut passer près de deux ans en Europe. Depuis le mois de juin 1891, il est de retour chez les Aïnou et s'est fixé à Sapporo, au-dessus de la baie de Sakoutan Saki ; un nouveau missionnaire continuera l'œuvre à Horobetsou, où le premier converti dirige une école. Il n'y a encore que neuf Aïnou baptisés, dont quatre communiants. Une cinquantaine d'enfants suivent l'école. Les quatre évangiles et le livre de Jonas ont été traduits et imprimés par les soins de M. Batchelor en langue aïnou (1).

Cette race primitive s'en va; elle diminue d'année en année. Puissent beaucoup de ses représentants apprendre encore à ne point se laisser aller aux excès du vin, d'où naissent les dissolutions, mais à être remplis du Saint-Esprit, afin de rendre grâce, au nom du Seigneur Jésus-Christ, à Dieu le Père, qui n'a pas voulu être sans témoin dans cette tribu méprisée, écrasée et longtemps abandonnée !

---

(1) *Proceedings of the Church Missionary Society*, Londres, 1893, p. 221. — A la statistique générale des missions protestantes au Japon, donnée ci-dessus à la p. 277, on peut ajouter les chiffres suivants, fort intéressants : les catholiques romains comptaient au Japon, en 1882, 28,488 chrétiens ; en 1892, 44,812; les catholiques grecs, en 1882, 8,237; en 1892, 20,315 ; les protestants, en 1882, 4,987; en 1892, 35,534. Soit, en dix ans, une augmentation de 57 0/0 chez les romains; de 146 0/0 chez les grecs, et de 612 0/0 chez les protestants (*The Church Missionary Intelligencer*, 1893, p. 613).

Naçr-ed-din, le chah de Perse, n'est pas inconnu à Paris, mais son pays n'est peut-être pas beaucoup plus connu parmi nous que celui des Aïnou. Pourtant, il y a des missionnaires évangéliques établis en Perse depuis 1835. Longtemps avant cela, un homme d'une piété étonnamment intime et ardente, Henry Martyn, avait révisé à Chiraz, en 1811, sa version du Nouveau Testament en persan, et était allé mourir à Tokat, tout seul, à l'âge de trente-deux ans, en 1812.

Ce qui attira, d'Amérique en Perse, la première mission permanente, ce fut l'existence, sur les bords du lac Ourmiya (1), des débris presque fossiles de l'ancienne Église nestorienne (2). Rallumer le chandelier de cette Église pour illuminer les ténèbres environnantes, tel fut le premier dessein des missionnaires ; mais, dès 1862, les Nestoriens réveillés se distinguèrent de l'ancienne Église, et la rupture s'accomplit après 1870, quand la direction de la mission eut passé de la Société de Boston aux Églises presbytériennes de l'Amérique du Nord. On compte aujourd'hui trente-sept Églises organisées et quarante-deux communautés encore dépendantes de la mission ; il y a deux mille quatre cent quarante-trois communiants dans l'Église nestorienne réformée, quarante pasteurs, cinquante-sept proposants, quatre-vingt-sept anciens et quatre-vingt-onze diaconesses (3). Dans les écoles très développées et extrêmement soignées, le nombre des élèves atteint trois mille quatre cent soixante-quatre. La presque totalité des communiants appartient au pays nestorien, c'est-à-dire à la province persane d'Azerbeidjan et au Kourdistan

(1) Dans la province d'Azerbeidjan, au nord-ouest de la Perse. Voir *Ormiah, récits de la mission américaine en Perse*, par madame W. Monod (Paris, 1874, in-12 de III-292 p.).

(2) Le patriarche de Constantinople, Nestorius (mort en 440), rattacha à sa protestation contre le titre de « mère de Dieu » donné à Marie, des spéculations théologiques qui furent condamnées par le Concile œcuménique d'Éphèse (431). Ses partisans, presque tous Syriens d'origine et de langue, furent bannis de l'empire romain et se réfugièrent en Perse. Leurs descendants actuels parlent un dialecte issu de l'ancien syriaque.

(3) En 1857, le nombre des communiants était de 216 ; en 1877, de 1,087 ; en 1887, de 1,923.

turc (1). Il y a bien deux stations avec des annexes dans la Perse proprement dite, à Téhéran, depuis 1872, et à Hamadan depuis 1880; mais les cent cinquante-quatre communiants qui s'y sont groupés sont presque tous des Arméniens. Les musulmans semblent réfractaires. La même expérience est faite par la Société anglicane de mission qui entretient, depuis 1869, un missionnaire à Djalfa, petit bourg à cinq kilomètres d'Ispahan. Il y a là une communauté de quatre-vingt-onze communiants, mais tous d'origine arménienne. Pourtant les musulmans sont accessibles, en Perse surtout, où les sectes mystiques sont nombreuses, ou d'autre part le paganisme est encore vivace sous le manteau complaisant des rites islamiques (2). Ils abordent volontiers des sujets religieux, ils lisent le Nouveau Testament, ils vont jusqu'à invoquer Jésus-Christ, le reconnaissent pour seul médiateur, mais ils ne déclarent pas publiquement leur foi. Une histoire récente en indique les raisons.

En 1889, un musulman, Mirza Ibrahim, commença de fréquenter les cultes suivis d'ordinaire seulement par des Arméniens, que l'évangéliste Ouerda, au service de la mission presbytérienne américaine, célébrait à Khoï, environ trois journées de voyage au nord d'Ourmiya. Comme Ibrahim était fort pauvre, on le soupçonna d'avoir des motifs intéressés; mais Ouerda s'aperçut bientôt que ce musulman avait soif de lumière, plus que cela, de paix avec Dieu. Ibrahim finit par trouver en Jésus le repos de son âme. Alors il demanda le baptême, non pas en cachette, comme on le lui proposait, mais publiquement, et un pasteur nestorien le reçut dans l'Église après qu'il eut confessé sa foi devant la congréga-

(1) Ils sont là 2,289 (*The Church at home and abroad;* Philadelphie, 1893, t. XIV, p. 281).

(2) La population, de sept millions et demi environ, se subdivise en 30,000 Nestoriens, 40,000 Arméniens, répandus dans toutes les cités importantes; 15,000 à 20,000 Juifs, 7,000 adorateurs du feu, et 7,400,000 musulmans.

tion (1). Le néophyte et ses nouveaux amis savaient que sa conversion l'exposait à une condamnation capitale; cependant il ne fut pas molesté tout d'abord. Après quelque temps seulement, ses parents lui enlevèrent sa femme et le privèrent de ses petites ressources. Mirza Ibrahim dut finalement fuir. Il se rendit, vers 1889, à Ourmiyà, et y travailla au service des missionnaires comme copiste. En outre, il faisait des tournées aux environs pour évangéliser les musulmans; il vantait dans des conversations particulières la joie qui débordait de son cœur.

Ses ennemis s'éveillèrent soudain. Des mollas, comme on appelle les prêtres musulmans en Perse, le dénoncèrent aux autorités locales. En 1892, il fut arrêté et conduit devant le *sérapast* d'Ourmiya, l'officier chargé des affaires chrétiennes. Une meute de mollas et d'autres musulmans fanatisés hurlait autour du tribunal. — « Pourquoi vous, musulman, enseignez-vous les doctrines chrétiennes? demanda le sérapast. Mirza Ibrahim tira son Nouveau Testament de sa ceinture et répondit par une question : « Cet *indjil* (évangile) n'est-il pas un livre saint? — Sans doute. — Alors n'ai-je pas raison de le lire et de l'enseigner? — Et Mahomet? — Cela vous concerne, vous; ma foi, à moi, est en Christ et en sa parole. — Frappez-le! » Et les *farach* (gendarmes) se mirent à battre Ibrahim ainsi que David, un fils du pasteur nestorien Hourmadz, dans la maison duquel il avait été arrêté au village de Dizza-Taka. La foule s'en mêla. Ibrahim fut renversé, et même le sérapast lui donna des coups de pied. Des cris : A mort! étaient vociférés.

Ensuite on mena le confesseur devant le gouverneur de la ville, où il affirma de nouveau sa foi en Christ, seul capable de sauver son âme. Quelques riches fonctionnaires lui offrirent de l'argent, pensant qu'il était dans le besoin et que les chré-

(1) *The Church at home and abroad,* Philadelphie, 1890, t. VIII, p. 333. — Plus tard, on dit que le baptême fut administré à Ibrahim par le missionnaire américain J. C. Mechlin (*The Church at home and abroad,* 1892, t. XII, p. 313).

tiens l'avaient gagné ainsi. D'autres, incapables de comprendre une pareille obstination, le déclarèrent fou. Il fut encore maltraité; à la fin, pourtant, sa constance émut quelques assistants.

En prison, où il fut alors conduit, on le chargea de chaînes et on lui mit les ceps aux pieds. La ville était dans un tel émoi que l'on craignait de voir la foule forcer les portes de la prison pour mettre à mort le renégat ou se ruer sur le quartier nestorien pour le mettre à feu et à sang. Les autorités jugèrent plus prudent de faire partir le coupable pour Tabriz, où réside le gouverneur de la province. Comme l'État ne nourrit pas les prisonniers en Perse, des amis chrétiens avaient envoyé des aliments à Mirza Ibrahim. C'est là une coutume pratiquée autrefois également par les chrétiens des premiers siècles et pour les mêmes raisons, au temps des persécutions. Ibrahim distribuait le superflu à ses compagnons de chaîne, et en les quittant, il leur dit : « Je vous ai annoncé le Christ, le seul Sauveur. Vous savez maintenant comment vous pouvez obtenir la vie éternelle. » Et levant ses mains chargées de chaînes au ciel, comme pour prendre solennellement Dieu à témoin, il ajouta : « Je suis net du sang de vous tous! » Tous l'assurèrent de leur gratitude et lui souhaitèrent la paix. Un officier de l'état-major général remarqua, en sortant d'avoir assisté à cette scène : « Voilà un homme étonnant, plus courageux qu'un lion. Et dire qu'un molla a voulu le ramener de son erreur, mais que toutes les réponses du renégat lui ont fermé la bouche ! »

A Tabriz, Ibrahim fut jeté dans un cachot et forgé à une cadène, ensemble avec les pires malfaiteurs; mais sa parole ne fut pas enchaînée; il continua de prêcher la bonne nouvelle. Le gouvernement était évidemment mal à l'aise. La loi demande la mort du renégat ; les mollas exigeaient l'exécution ; l'autorité n'osait pas, semble-t-il, aller jusque là. Le gouverneur de Tabriz faisait parfois demander à Ibrahim pourquoi, en somme, il était prisonnier; apparemment il eût été heureux de lui ouvrir une porte, s'il avait confessé quel-

que méfait imaginaire; mais chaque fois Ibrahim répondait : « J'ai quitté l'islam pour adorer ce Jésus dont le Coran même dit qu'il est l'Esprit de Dieu. C'est mon unique Sauveur ; voilà pourquoi je suis dans les fers (1) ».

Les prisonniers changeaient souvent autour du martyr, et il avait beaucoup à souffrir de ces abominables par leur infâme conduite. On ne saurait dire les horreurs de la vie des prisons persanes. Au commencement de la présente année, ses compagnons se jetèrent sur lui, un soir : « Dis que Jésus est un imposteur et qu'Ali est la vérité, ou nous t'étranglons ! » Mirza Ibrahim demeura ferme. Et chacun des douze misérables, à tour de rôle, lui cracha au visage la même menace, et ensuite lui serrait la gorge à lui faire sortir les yeux de la tête. Au matin, on trouva Ibrahim si malade que le geôlier, sur la demande de quelques amis chrétiens, le fit mettre dans un réduit séparé. Il ne se rétablit pas. Jusqu'au dernier jour sa constance, son calme, sa joie, sa gratitude édifièrent ceux qui venaient le voir et auxquels il avait coutume de répéter : « Comment vous rendrai-je jamais votre bonté ? mais Jésus a dit : « J'étais malade et en prison, et vous m'a- « vez visité. »

Le 14 mai dernier, Mirza Ibrahim fut enfin délivré, non pas par Naçr-ed-din, le roi des rois de la Perse, mais par le Souverain du ciel et de la terre, pour être recueilli dans les bras de Jésus qu'il a aimé jusqu'à la mort (2).

Peut-être les chancelleries de Londres ou de Philadelphie vont-elles rédiger quelques notes diplomatiques sur ce cas ; ce n'est pas la diplomatie qui vaincra l'islam. Et si le nombre des martyrs augmentait, si cela fournissait un prétexte bien venu à quelque puissance européenne pour intervenir en Perse par la force des armes, ni la cavalerie, ni l'artillerie ne feront triompher l'Église. Que faut-il donc? Il ne faut pas dire :

---

(1) *The Church at home and abroad*, Philadelphie, 1893, t. XIII, p. 170.
(2) *The Church at home and abroad*, Philadelphie. 1893, t. XIV, p. 86.

L'islam est inaccessible; car les saints apôtres eussent pu dire, au même titre, que l'empire main n'était pas abordable. Il faut de la foi et du courage. Il faut que l'Église comprenne enfin qu'elle n'existe pas pour s'installer d'une façon plus ou moins commode, plus ou moins bien organisée, mais pour proclamer l'Évangile qui est une puissance surnaturelle d'amour et de vie, en tous lieux, à tout peuple; qu'elle, l'Église, n'existe que pour cela. Il faut, oui, peut-être qu'il faut des martyrs. Que Dieu les suscite et leur accorde la douceur, la fermeté et la constance qui peuvent faire, aujourd'hui comme il y a dix-sept siècles, du sang des témoins la semence de l'Église! F. H. K.

ALMANACH DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES, 1894. — Brochure, petit in-8, 64 pages. Librairie des Missions, Bâle. Prix : 0 fr. 30.

De nouveau, l'apparition de cet almanach nous rappelle que nos jours sont comptés. « Eternel, rassasie-nous chaque matin de ta bonté! » Mais ce petit livre nous rappelle encore qu'il y a, de par le vaste monde, un peu partout, des successeurs des apôtres qui travaillent, qui souffrent souvent et qui demandent votre intercession. Enfin, il nous raconte *Une conversion dans l'Inde*, *Comment on évangélise au Lessouto*, les *Voies de Dieu au Labrador*, qui fut *Moïse de Koransa*, et bien d'autres histoires. Est-il besoin de recommander un pareil almanach?

DERNIÈRE HEURE. — Un courrier du Zambèze. — Nous recevons, le 30 octobre au soir, un courrier de M. Louis Jalla, annonçant des lettres de nos autres missionnaires. Nous attendons encore ces lettres et sommes réduits, pour M. Coillard et ses compagnons de la vallée, à des nouvelles sommaires allant jusqu'au 23 juin, et d'où il résulte qu'à cette date aucun de nos missionnaires n'était malade. Par contre, les nouvelles des stations du Bas sont abondantes et très bonnes ; le 14 juillet, M. et madame L. Jalla ont été réjouis par la naissance d'un petit Edouard.

Le Gérant : A. BOEGNER.

Paris. — Imprimerie de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 18067.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

ÉCHOS DU CHAMP DE BATAILLE

C'était le 6 août 1870. On s'était battu l'avant-veille à Wissembourg; on savait à Strasbourg que, le jour même, un choc décisif avait lieu. Du haut des maisons, nous scrutions l'horizon, nous prêtions l'oreille; il nous semblait entendre, arrivant par bouffées, les rumeurs de la bataille..... Quel appel dans ces échos indistincts, peut-être imaginaires, du combat! Et que cet appel eût été plus pressant encore, si le bruit de la lutte nous était arrivé clair et distinct!

Les missions sont une guerre, avec tout ce que ce mot implique de difficultés, de périls, d'alternatives de succès et de défaites. Ne l'oublions pas, et pour secouer l'indifférence qui trop souvent nous envahit, écoutons, nous aussi, les échos du combat. Les lettres de nos frères nous les apportent; et Dieu veuille qu'après avoir entendu leurs appels, nous sachions y répondre!

« Si je m'écoutais, écrit M. Louis Jalla, le 9 juin 1893, je ferais partir, coûte que coûte, dès demain, un nouvel exprès pour vous supplier de prendre en considération la situation

de l'œuvre du *Zambèze*, et vous prier de nous envoyer, dans le plus bref délai possible, deux missionnaires au moins... Nous avons de nouveau failli perdre notre cher M. Coillard, en avril... Faut-il donc qu'au Zambèze on tire la corde jusqu'à la casser, quitte après à essayer de la renouer? Certainement, comme le pense le Dr Johnston, notre mission a devant elle un grand et bel avenir, à une condition, toutefois, c'est qu'on nous envoie du renfort *pour faire avancer l'œuvre et non pas seulement pour boucher les trous.* Aussi longtemps que durera notre situation actuelle, si précaire, le bel avenir restera à l'état d'avenir...

« A-t-on jamais vu des sentinelles perpétuellement seules aux avant-postes? D'ordinaire, quand le cri d'alarme est poussé, le secours ne tarde plus. Pourquoi agir si différemment au Zambèze, où les portes sont enfoncées et ne demandent qu'à livrer passage aux assaillants? Ne viendront-ils jamais? C'est là la pure vérité, cher Monsieur, sans exagération aucune. Oh! pénétrez-en tous nos directeurs, tous nos amis et nos soutiens, et qu'un redoublement de sacrifices et de prières nous amène sans tarder le secours nécessaire. »

Le besoin de renfort se fait sentir ailleurs qu'au Zambèze. Au *Sénégal* nous occupons moins un champ de travail proprement dit que la porte qui y donne accès. Notre conviction croissante est que, même pour tenir la position, nos ouvriers actuels ne sont pas en nombre suffisant. Outre l'instituteur qui vient de s'embarquer, nous devrions avoir un missionnaire de plus à Saint-Louis. Les longs et patients efforts qui se sont succédés au Sénégal, à travers beaucoup de difficultés, de tristesses, d'imperfections, ne porteront leurs fruits que si nous renforçons sérieusement notre petit bataillon sénégalais.

La mission du *Congo*, récemment augmentée par l'arrivée de M. Ch. Bonzon, ne nous adresse pas d'appels aussi pressants que celle du Zambèze. Mais, qu'on ne s'y trompe pas, ici aussi l'envoi de secours ne tardera pas à s'imposer. Nous venons de recevoir une lettre très significative de M. Allégret. Il

nous envoie un projet de convention télégraphique, dont l'étude est instructive : la pensée qui revient toujours, dans les messages prévus, est celle d'un renfort urgent qu'un retour prématuré, une maladie ou un malheur plus grave encore pourraient rendre indispensable.

C'est là une pensée avec laquelle il faut se familiariser : les *missions dans les pays tropicaux exigent plus d'hommes* que les autres ; le vrai, dans ces œuvres-là, serait de placer *deux missionnaires dans chaque station.* Ce serait le seul moyen de ménager les forces de nos ouvriers, que le climat de la zone torride tend à user rapidement, et d'assurer la continuation de l'œuvre en cas de maladie.

Mais ce n'est là encore qu'un des éléments de la question. A côté du renfort qui supplée et qui remplace, il y a le *renfort qui renforce*, c'est de ce renfort-là que nos missions ont besoin. M. Jalla pose nettement la question quand il nous demande des hommes *pour faire avancer l'œuvre* et *non pas seulement pour boucher les trous.*

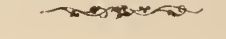
On se rappelle les justes critiques dirigées contre ce que l'on a appelé, en politique coloniale, le *système des petits paquets.* Ce système consistait à ne renforcer les corps expéditionnaires qu'au fur et à mesure de leurs pertes. C'était assez pour les empêcher d'être écrasés ; c'était trop peu pour leur permettre de frapper des coups décisifs. Depuis lors, ce procédé a été abandonné. Le conserverons-nous dans nos missions?

Nous avons trop pris l'habitude de croire qu'il suffit à une mission, pour vivre, de ne pas périr. Ah! donnons à nos missionnaires de quoi faire sérieusement l'œuvre qui leur est confiée; donnons-leur de quoi travailler avec espoir. Mettons-nous dans l'esprit qu'une mission ne peut réussir qu'à la condition d'être forte, c'est-à-dire nombreuse, et agissons en conséquence.

Sans doute, il est des hommes qui valent des bataillons, et de grandes œuvres ont été accomplies par des ouvriers isolés. Mais les miracles de ce genre sont réservés à la foi qui se

donne et non à la paresse qui refuse les sacrifices nécessaires.

A Dieu d'accorder à nos Gédéons et à nos Jonathans la victoire sur des armées entières. A nous de calculer la dépense et de mettre sur pied les forces indispensables pour assurer le succès. Nos pionniers eux-mêmes le demandent, et chacun d'eux dirait de son champ de travail ce que M. Coillard nous écrivait du Zambèze : « Donnez-nous dix hommes, dix hommes du type d'Étienne, et la journée est à nous ! »



AUGUSTE BOUVIER

Beaucoup de personnes savent que le professeur Auguste Bouvier, qui vient de mourir à Genève, a été un prédicateur éloquent, un brillant écrivain, un théologien célèbre, un chaud ami des étudiants ; mais ce que plusieurs ignorent, c'est que, dans ce grand cœur, les missions ont tenu dès l'origine et jusqu'à la fin une large place. M. Bouvier aimait notre œuvre ; il a été membre actif et pendant plusieurs années président de notre Comité auxiliaire de Genève ; et tandis que la vaillante femme qui l'a précédé de quelques années dans la tombe correspondait avec nos dames missionnaires et contribuait à assurer, par son travail, le succès de la vente annuelle dont le produit nous défraie de la charge de l'école biblique de Morija, lui-même mettait au service de la cause des Missions sa parole chaleureuse, réfutait les objections qu'elle soulève, dans des discours qui ont été publiés, et en favorisait les progrès par tous les moyens. C'est ainsi qu'en 1886, il organisa à l'Académie de Genève une série de leçons que vint donner le directeur de la Maison des Missions, et que suivit un nombreux auditoire.

Les représentants de notre Société, missionnaires et autres, n'ont pas oublié l'accueil chaleureux que M. Bouvier savait leur réserver. Son amour pour notre œuvre ne disparait pas avec lui ; l'un de ses fils, M. Barthélemy Bouvier, en avait

hérité par anticipation, il y a plusieurs années déjà; il en donne des preuves dans l'activité qu'il déploie comme secrétaire de notre Comité auxiliaire de Lyon. Nous lui exprimons ici, ainsi qu'à tous ses frères et sœurs, notre profonde sympathie et la respectueuse et affectueuse gratitude que nous conservons à la mémoire de l'ami dévoué que nous avons perdu.

UN VOTE RÉCENT DU COMITÉ

ADMISSION D'UN NOUVEAU MISSIONNAIRE

Dans sa dernière séance, le Comité a eu la joie d'admettre, au nombre de ses missionnaires, M. Hermann Jacot, qui avait jusqu'à ce jour servi la mission de l'Eglise presbytérienne d'Amérique. M. Jacot est Suisse d'origine, et le français est sa langue maternelle. Il n'a eu aucune peine à devenir l'un des nôtres. Au moment où la station de *Lambaréné*, fondée par la Mission américaine dont il dépendait, a passé à notre Société, M. Jacot a tenu à se rattacher à notre corps missionnaire du Congo.

Le Comité n'a pas voulu laisser passer cette occasion sans exprimer à la direction des Missions presbytériennes toute sa reconnaissance pour la façon dont elle a réglé les questions que soulevait le transfert à notre Société de ses deux stations de l'Ogôoué : Talagouga et Lambaréné. Non seulement elle nous a cédé à titre gratuit les établissements qu'elle y a fondés, mais elle a voulu, au moyen d'une subvention financière, nous aider, pendant quelques années, à porter le fardeau résultant pour nous de cette reprise. Aussi le Comité a-t-il, dans sa séance du 9 novembre, voté l'ordre du jour suivant :

« Le Comité de la Société des missions de Paris, au moment où il admet M. Jacot au nombre de ses ouvriers, saisit l'occasion qui lui est offerte d'exprimer à la Société presby-

térienne d'Amérique sa vive gratitude pour la manière fraternelle et généreuse dont cette Société a réglé toutes les questions relatives au transfert des stations de Talagouga et de Lambaréné.

« Cette reconnaissance s'adresse également aux missionnaires du Gabon et de l'Ogôoué, qui ont agi dans le même esprit, en exécutant les résolutions de leurs directeurs. »

NOS JOURNAUX

L'essence de l'œuvre des missions, c'est le progrès; il est contraire à sa nature de rester stationnaire; elle ne peut vivre qu'à la condition de grandir. Or, pour qu'elle grandisse, il faut que le nombre de ses amis augmente, il faut que le cercle de ceux qu'unissent la prière et l'effort pour l'avancement du règne de Dieu s'élargisse sans cesse.

Voilà pourquoi, une fois encore, nous venons recommander nos journaux de missions. Répandre ces journaux, c'est le meilleur moyen d'étendre notre œuvre. Une famille, une Eglise où pénètre notre Journal et où ce journal est lu, est une famille, une Eglise gagnée à notre cause.

A ce titre, quel vaste champ ouvert à votre propagande, chers amis et soutiens de notre Société! Songez à ces régions, représentant la moitié de notre France protestante, où le *Journal des Missions* ne pénètre pas; à ces innombrables foyers où il n'est pas lu!

Pour faciliter la diffusion de nos journaux, nous avons, il y a deux ans déjà, accordé un prix de faveur (3 francs) aux pasteurs, évangélistes, instituteurs et diaconesses : on trouvera ces conditions indiquées sur la couverture de la présente livraison. On y trouvera également les prix du *Petit Messager*, qui ont été fortement réduits, notamment pour ceux qui prennent ce journal par séries (1).

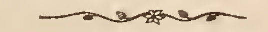
(1) Des numéros *spécimens* seront envoyés à ceux qui en feront la de-

Ces réductions nous ont amené de nouveaux abonnés en bon nombre, notamment pour le *Petit Messager;* mais de grands progrès restent à faire pour que notre publicité réponde à ce qui serait désirable et possible.

Donc, chers amis, faites un effort en notre faveur! Réabonnez-vous, vous d'abord, sans tarder. Et puis, trouvez-nous de nouveaux lecteurs. Rappelez-vous qu'un abonnement au *Journal* forme un excellent cadeau de Noël; que le *Petit Messager*, pris par séries, peut être distribué dans les Ecoles du dimanche, échangé contre des bons points, donné en récompense, etc.

De notre côté, nous ne négligerons rien pour que nos journaux répondent à ce qu'on est en droit d'attendre d'eux, soit comme rédaction, soit comme illustration. On sait que, grâce à la collaboration de M. Christol, notre *Messager* a le privilège, assez rare parmi ses pareils, d'offrir à ses lecteurs des dessins originaux et inédits. Des photographies envoyées par nos missionnaires nous permettront aussi de publier de temps en temps des vues de nos champs de missions. En ce qui touche la rédaction, nous cherchons, on s'en est aperçu déjà, à développer la partie relative aux renseignements, la chronique de notre œuvre, si l'on peut ainsi dire, sans pour cela négliger les autres articles.

Que Dieu y mette sa bénédiction, et nos journaux compteront, dans leur existence déjà longue, une année meilleure encore que les précédentes.



LE « PETIT MESSAGER DE NOEL »

Cette année encore, nous pourrons sous peu mettre à la disposition du public la livraison de janvier du *Petit Messager des Missions*, formant, sous le titre de *Petit Messager de Noël*,

mande. Les nouveaux abonnés dont l'abonnement nous aura été signalé avant le 15 décembre, recevront la livraison de décembre.

une brochure encore plus richement illustrée qu'à l'ordinaire et pouvant être offerte en étrennes.

Ce numéro renfermera des articles de MM. Christol, Krüger, etc. Les gravures, très nombreuses, représentent des vues de la Palestine et surtout de Jérusalem, outre une vue du Zambèze. L'indication des prix de vente se trouve sur la couverture du présent numéro. Nous serons prêts à répondre aux commandes dès les premiers jours de décembre.

Un exemplaire *spécimen* sera envoyé à toute personne qui en fera la demande accompagnée de 25 centimes en timbres-poste.



ARRIVÉES ET DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

M. *Gacon*, dont nous avions annoncé le rétablissement, a eu une rechute si grave que son retour en Europe a dû être décidé d'urgence. Il a quitté Talagouga avec madame Gacon le 20 septembre, s'est embarqué à Libreville vers le 8 octobre, est arrivé à Marseille le 3 novembre, et s'est rendu directement en Suisse, son pays natal. Depuis qu'il a quitté l'Ogôoué, son état n'a cessé de s'améliorer. M. et madame Gacon espèrent bien reprendre leur poste dans peu de mois.

M. *Lengereau* est arrivé à Marseille, arrivant de Sydney, le 31 octobre. Peu de jours après, nous avons eu la satisfaction de le voir arriver à la Maison des missions. Il fait actuellement une cure nécessitée par l'état de sa santé.

Dans la séance où il recevait M. Lengereau, le Comité a pu s'entretenir aussi avec M. le missionnaire *Jacot*, de Lambaréné. Nous mentionnons ailleurs la décision prise à cette occasion.

L'espoir que nous exprimions il y a un mois au sujet de l'école de Saint-Louis s'est réalisé. Nous avons pu faire partir pour ce poste un instituteur, que nous avait recommandé chaleureusement le directeur de l'école de Glay, M. Macler.

MISSION D

Tableau stati

STATIONS	ANNEXES	ÉCOLES	OUVRIERS Européens: Missionnaires	Autres	OUVRIERS INDIGÈNES: Pasteurs indigènes	Évangélistes	Évangél.-Institut.	Instituteurs	POSTES D'ÉVANGÉLISATION	DIMINUTION: Décès	Émigration	Exclusions	AUGMEN: Baptêmes d'adultes	Confirmations
Kalo-Boutabouté . . .	5	5	1	—	—	1	4	1	—	—	—	—	4	—
Léribé	7	6	1	—	—	2	3	3	—	7	6	3	7	2
Cana	9	7	1	—	—	7	2	5	—	—	2	1	18	3
Bérée	8	7	1	—	—	2	4	3	—	1	20	—	37	—
Thaba-Bossiou	13	15	1	2	—	3	11	7	2	14	19	3	56	5
Morija	23	22	4	5	—	11	13	15	—	23	38	10	179	28
Makéneng	7	7	1	—	—	6	1	10	—	6	26	—	94	31
Hermon	7	8	1	—	—	4	3	9	3	15	64	1	50	18
Thabana-Moréna et Siloé	12	13	2	—	—	5	6	11	1	5	27	3	60	15
Béthesda	9	6	1	—	—	5	3	4	—	8	32	11	54	16
Massitissi	9	10	1	—	—	6	2	10	—	7	18	—	26	10
Sebapala	8	2	1	—	—	8	1	1	3	2	18	5	13	6
Paballong	7	4	1	—	—	6	—	6	4	3	41	7	11	2
Mafubé	11	13	1	1	—	10	2	18	10	11	66	1	52	17
Molumeng (Pasteur indigène) .	0	1	—	—	1	—	—	1	—	—	—	—	1	—
Séhonghong (Pasteur indigène)	7	2	—	—	1	—	2	—	—	—	—	—	—	—
Smithfield	0	1	1	—	—	—	1	—	—	1	4	1	5	3
Écoles supérieures. . .	0	4	2	—	—	—	—	2	—	—	—	—	—	—
TOTAUX	137	132	21	8	2	76	58	106	24	103	381	46	667	156
Année 1892	128	129	18	9	2	81	58	103	23	106	377	46	659	222
Différence en + et —.	+9	+3	+3	—1	=	—5	=	+3	+1	—3	+4	=	+8	—66

U LESSOUTO

ique de 1892-93.

ON	SOUS DISCIPLINE	COMMUNIANTS	CATÉCHUMÈNES		ACTES		ÉCOLIERS			VILLAGES ET HAMEAUX			COLLECTES	
Immigrés			Reçus dans l'année	Total	Mariages	Baptêmes d'enfants	Garçons	Filles	Total	Ayant des X s	Pas de X s	Total	Intérieur	Extérieur
—	—	35	9	35	—	2	117	72	189	—	—	—	140 »	—
7	7	309	94	241	7	10	235	154	389	—	—	—	1.108 75	—
6	2	211	118	281	6	18	206	124	330	—	—	—	1.195 »	—
9	10	307	109	322	3	5	210	222	432	—	—	—	1.041 25	—
12	19	795	167	516	16	21	343	307	650	—	—	—	2.647 15	—
32	29	1.651	252	786	38	76	538	502	1.040	268	357	625	6.386 75	553 75
20	6	712	85	299	12	48	282	269	551	—	—	—	2.155 90	—
21	17	998	111	448	29	59	313	585	898	—	—	—	2.647 80	120 »
23	14	922	272	796	8	57	264	479	743	—	—	—	1.558 40	—
7	8	496	109	231	21	28	132	147	279	—	—	—	1.667 65	—
32	13	772	185	411	17	47	293	265	558	24	67	91	1.588 60	—
25	5	216	41	157	4	9	39	28	67	—	—	—	1.000 50	67 50
13	14	238	39	68	—	16	118	63	181	—	—	—	290 60	—
91	10	562	155	239	3	36	463	341	804	—	—	—	1.016 25	—
—	—	17	—	5	—	—	16	5	21	—	—	—	450 »	—
—	—	15	5	11	—	1	22	16	31	—	—	—	—	—
1	—	114	—	25	2	9	10	23	33	—	—	—	—	—
—	—	104	—	85	—	—	159	34	193	—	—	—	—	—
299	154	8.514	1.751	4.956	166	442	3.740	3.634	7.374				24.894 10	741 25
279	183	7.900	1.977	4.543	153	540	4.015	3.854	7.869				32.895 60	1.673 20
+20	—29	—614	—226	+413	+13	—98	—275	—220	—495				-8.001 50	—931 95

M. *Emile Pétrequin* nous a quitté le 9 novembre, pour s'embarquer, le lendemain, à Bordeaux, à bord de la *Ville-de-Maranhao.*

Madame *Jean Morin* s'est embarquée à Marseille le 21 novembre, avec ses enfants, pour rejoindre son mari, qui est de retour au Sénégal depuis le mois d'août.

M. le missionnaire *Eugène Béguin,* désigné pour le Zambèze, doit s'embarquer à Southampton le 9 décembre, à bord du *Spartan.* Il a épousé, le 16 novembre, mademoiselle Marie Porret, fille de M. Charles Porret, professeur à la Faculté de théologie libre de Lausanne. M. et madame Béguin seront reçus par le Comité le 27 novembre; ils prendront congé des amis des missions dans une réunion d'adieux convoquée à la Maison des missions pour le jeudi 30 novembre, à quatre heures.

LESSOUTO

STATISTIQUE DU LESSOUTO POUR L'ANNÉE 1892-1893

Par suite d'une omission, cette statistique nous est arrivée plus tard que d'habitude; nous la publions néanmoins, ne voulant pas priver nos lecteurs de renseignements sur lesquels ils ont droit de compter.

La comparaison entre les deux années est indiquée au bas du tableau pour chacune des rubriques, en sorte qu'il sera facile à chacun de l'étudier. L'une des particularités de cette dernière statistique est la mention de deux nouveaux postes desservis par des *pasteurs indigènes.*



PROSPER LAUTRÉ

Notre mission de l'Afrique méridionale vient de perdre l'un de ses doyens. Le Dr Lautré, ancien médecin mission-

naire au Lessouto, et depuis de longues années collaborateur indépendant, mais profondément dévoué, de notre œuvre, est mort à Smithfield, dans l'Etat-libre d'Orange, le 13 octobre 1893.

François-Prosper Lautré était né à Gibel, dans le département de la Haute-Garonne, le 22 décembre 1818. Après avoir fait ses études primaires au village de Calmon et à Toulouse, il entra dans un commerce de chapellerie de cette ville. Il allait être nommé à l'emploi de teneur de livres de la maison qui l'occupait, lorsqu'il se convertit, à la suite d'une réunion religieuse, sous l'influence des pasteurs Chabrand et Sabatié, hommes de foi et de zèle auxquels est due la formation, dès 1820, c'est-à-dire avant la fondation de la Société de Paris, d'une petite Société d'amis des missions. La conversion de M. Lautré, nous a-t-il dit lui-même (1), fut franche et nette; elle le détermina à quitter les affaires, et à reprendre ses études en vue du ministère et spécialement en vue de la mission pour les païens, vers laquelle l'entraînait une vocation décidée. En 1839, il fut présenté par M. Chabrand au Comité de notre Société qui l'admit au nombre de ses élèves. Après avoir, pendant quelque temps, suivi les cours de la Maison des missions, M. Lautré se consacra plus spécialement à des études médicales dont il tint à payer tous les frais; il suivait des cours à la Faculté, tout en prenant des leçons particulières. Une commission, composée de MM. les Drs Lamouroux et G. Monod, membre du Comité, surveillait cette préparation médicale.

Le départ de M. Lautré pour l'Afrique eut lieu en décembre 1844, en même temps que celui de M. et madame Keck et de mademoiselle Sahm, fiancée du missionnaire Ludorf. Après un voyage de près de trois mois, la petite troupe débarqua à Port-Elisabeth, un peu avant Pâques 1845. A cette époque les choses se faisaient lentement et posément;

(1) Nous avons recueilli les renseignements qui suivent de la bouche même de M. Lautré.

il fallut attendre à Port-Elisabeth que les wagons, commandés à l'arrivée, fussent achevés ; un second arrêt eut lieu à Cat-River, pour donner à M. Ludorf, qui était venu au devant de sa fiancée, le temps de faire réparer son véhicule : tant et si bien qu'on n'arriva au Lessouto qu'en août 1845.

M. Lautré commença, suivant un usage encore en vigueur, par faire le tour des stations. A la conférence de Pâques 1846, ses collègues lui assignèrent, sur sa proposition, la station de Thaba-Bossiou comme résidence.

C'est alors que commença la première période de la vie de M. Lautré, son activité proprement dite de médecin-missionnaire. Les instructions du Comité lui prescrivaient de donner ses soins premièrement aux missionnaires, ensuite aux chrétiens, et, troisièmement, aux païens. Invité par ses collègues à tracer lui-même son programme, il se donna pour tâche de faire trois fois l'an le tour des stations, indépendamment des appels spéciaux qui pouvaient lui être adressés. Ces tournées lui prenaient la moitié de l'année ; il n'avait pas trop des six autres mois pour se reposer de ces voyages, accomplis par tous les temps, sous le soleil et la pluie, à travers monts et rivières, au grand trot de ses chevaux, tandis qu'un attelage de rechange suivait le *cart*, cabriolet à deux roues en usage dans l'Afrique du Sud. Missionnaires, membres d'Églises, païens, chacun voyait arriver avec joie l'équipage original et bien connu du Dr Lautré, qui, non content de prodiguer aux malades remèdes et conseils, trouvait encore moyen de prêcher presque chaque dimanche.

Il continua cette existence pendant quatorze ans. En 1860, il se rendit en Europe ; il parcourut une partie de la France et de la Suisse en tenant des réunions de missions. Le 8 août 1862, il épousait mademoiselle Fanny-Louise-Angélique Jaccard, née à Cronay, dans le district d'Yverdon.

En septembre 1862, il s'embarqua avec sa femme pour le Cap où il arrivait le mois suivant. Une sécheresse excessive le retint pendant plusieurs mois à Port-Elisabeth; et ce ne

fut que vers mars ou avril 1863 qu'il se retrouva enfin au Lessouto. Il se rendit à Thaba-Bossiou pour y reprendre ses fonctions, auxquelles, en l'absence de M. Jousse, il dut joindre le travail spirituel incombant au chef de la station. Empêché par là de reprendre son œuvre médicale et chassé de sa demeure par la guerre qui éclata en 1865 entre les Bassoutos et les Boërs, il fut appelé, au mois de novembre, à remplacer M. Duvoisin à Carmel, une de nos anciennes stations située sur le Bas-Calédon, et dont le titulaire, M. Lemue, était absent pour cause de santé. La guerre ravageait le Lessouto; tous les missionnaires avaient été expulsés par les Boërs, l'activité itinérante de M. Lautré se trouvait suspendue.

M. Lemue étant revenu à Carmel, M. Lautré y devenait inutile. C'est alors qu'il donna suite à une pensée qui s'était peu à peu fait jour dans son esprit : dans ses fréquents voyages, son attention avait été attirée par un groupe de Bassoutos établis à Smithfield, à une certaine distance de Carmel, non loin du fleuve Orange. Il s'arrangeait, lors de ses tournées dans les stations du Bas-Calédon, pour passer un dimanche au milieu de ces indigènes délaissés, et pour leur prêcher l'Evangile. Le pasteur hollandais de Smithfield, ayant réuni une certaine somme, une modeste chapelle put être construite à l'intention des Bassoutos. M. Lautré l'inaugura et y tint désormais ses services. Au bout d'un certain temps, l'insalubrité du logement qu'il occupait à Carmel le détermina à s'installer à Smithfield.

A cette époque, il ne considérait pas encore son établissement à Smithfield comme définitif; cependant, lorsque, la guerre terminée, ses collègues réunis en conférence l'invitèrent à revenir parmi eux, l'état de sa santé, qui se ressentait encore des fatigues de sa vie itinérante, l'engagea à demeurer au poste qu'il s'était créé. L'œuvre de Smithfield avait gagné en importance, et M. Lautré avait vu se former peu à peu une clientèle considérable parmi les fermiers de l'Etat libre.

Le résultat de cette détermination fut que le lien entre

M. Lautré et la mission changea peu à peu de nature, mais ne perdit rien de sa cordialité, et, à voir M. Lautré au milieu de ses frères du Lessouto, ou à le visiter chez lui, à son foyer hospitalier et dans l'Église qu'il a dirigée jusqu'à sa mort avec un entier dévouement, chacun sentait que le collaborateur des Casalis et des Lemue était resté l'un des nôtres, malgré l'indépendance, désormais complète, de sa situation. M. Lautré ne perdit aucune occasion de rendre soit à la mission, soit aux missionnaires, tous les services que lui inspirait son cœur chaud et affectueux; quant à son Église de Smithfield, il lui consacra régulièrement tous ses dimanches. Dans les derniers temps, il prêchait moins souvent, mais ce n'est que peu de jours avant sa mort qu'il aborda l'idée de remettre l'œuvre à d'autres mains.

Ce n'est pas qu'il fût malade; la veille de sa mort, il avait pu encore conduire une voiture au retour d'une promenade faite avec quelques hôtes du Lessouto. Mais il s'affaiblissait et ressentait parfois des malaises dans la région du cœur. Le 12 octobre au soir, il s'entretint encore avec l'un de ses fils de la guerre du pays des Matébélés, et veilla plus tard que de coutume pour écrire à sa fille Lydie, mariée depuis peu au révérend A. Murray, missionnaire au lac Nyassa. Il venait de se mettre au lit quand il fut atteint du coup d'apoplexie qui devait l'emporter. Il put prendre congé des siens, et expira vers deux heures du matin.

M. Lautré laisse quatre enfants. L'aîné de ses fils, médecin, avait repris depuis quelques années la clientèle de son père. Le second n'avait achevé ses études en Europe et rejoint le foyer paternel qu'au printemps dernier.

Nous avons adressé à madame Lautré l'expression de notre sympathie et de nos regrets. Dieu veuille la fortifier dans son épreuve et lui donner la joie de voir tous ses enfants suivre fidèlement les traces du père qu'il leur a repris.

L'ŒUVRE DES MALOUTIS

Étude de M. Ed. Jacottet.

(Suite) (1)

En quelques minutes, ils sont montés le long des falaises, ils ont tout recouvert; le vaste horizon a disparu, tout est devenu sombre autour de nous; une pluie froide et pénétrante nous glace jusqu'aux os. Force nous est de battre en retraite, heureux encore de retrouver, quoiqu'avec peine, nos traces dans ce terrain traître et marécageux où il serait dangereux de s'aventurer sans un guide sûr.

Si jamais un de nos amis d'Europe s'avise de visiter le Lessouto (je puis lui promettre d'avance un accueil chaleureux de notre part à tous), qu'il tente, lui aussi, le voyage de Foqoqo. Au prix de quelques fatigues vite oubliées, il aura joui d'un de ces rares spectacles qui sont souverainement beaux et dont le souvenir ne s'efface jamais.

Mais je risque de m'y trop attarder moi-même. Il faut, quoiqu'à regret, refouler ces beaux souvenirs. J'ai, en effet, autre chose à faire que de m'y arrêter. Pour permettre au lecteur de me suivre, et de bien comprendre la géographie des Maloutis, il me reste à donner brièvement mon itinéraire (2). Partis de Thaba-Bossiou, le 7 mars, nous sommes entrés dans

(1) Voir page 471.

(2) On pourra suivre M. Jacottet sur la carte jointe à la présente livraison. Cette carte n'est qu'un simple essai; il s'agissait de donner aux lecteurs une représentation approximative de la nouvelle province que conquiert la mission du Lessouto. Elle est cependant plus exacte qu'aucune autre publiée jusqu'ici. Outre ses propres observations, M. Jacottet a consulté MM. Cochet et Job Motéané, qui lui ont fait part de leurs critiques et l'ont aidé à faire des corrections. Les agglomérations de huttes le long des rivières sont indiquées par des signes conventionnels; seules, les bourgades où demeurent des chefs d'une certaine importance, sont désignées par les noms de ces chefs.

Du reste, cette carte se rattache à celle qui est publiée dans le 68e Rapport de notre Société (Paris, 1893, pp. 30 et 31) et est construite à la même échelle. (*Note de la Rédaction.*)

les Maloutis par le col qui se trouve au sud-ouest de la haute cime de Matchatché; nous avons traversé la Makhaleng, le Senqounyané et les deux branches de la Mantsounyané, et sommes arrivés, le 9 au soir, aux premiers villages (ceux de Khoanyané) sur les hautes terrasses qui dominent la Sémèna, une des branches maîtresses de l'Orange. Pendant ces trois jours nous n'avons vu aucun village, aucun champ cultivé; c'est un pays de pâturage, où tout l'été paît le bétail. Je doute qu'on y puisse jamais habiter ; mais il possède les plus beaux *meraka* (pâturages d'été) de tout le Lessouto. Le 10, descendant la vallée de la Sémèna, puis celle de l'Orange, nous arrivons vers 10 heures vis-à-vis de chez Tlhakanélo. Il fallut attendre le lendemain pour traverser la rivière, gonflée par les pluies récentes. Pendant les trois jours que je passai chez M. Job Motéané, dans la station de Séhonghong, je visitai la fameuse grotte de Séhonghong, où le dernier chef bushman Suai fut massacré, en 1871, par Joël et Jonathan Molapo, ainsi que l'annexe établie chez Létèba, un petit chef ba-phouthi. Le 14, accompagné cette fois de notre collègue indigène, je me remettais en route, et, après avoir traversé deux cours d'eau importants, la Mashai et la Linakeng, j'arrivais, le 15 au soir, chez Rafolatsané, où M. Carlisle Motébang nous faisait le meilleur accueil. Toute cette partie du pays est déjà très peuplée et se peuple chaque année encore davantage. C'est de chez Rafolatsané que se fit à Foqoqo l'excursion racontée plus haut.

Le 23, je me remettais en route, traversais l'Orange et son affluent, le Ngopé-Khoubèlou ; et après avoir visité Lélingoana, le chef des ba-Tlokoa, et Lékounya, chef d'un petit clan de ma-Kholokoé, allais dormir au sommet du plateau, à l'altitude de 2,950 mètres. Le 24 au soir, après une longue et fatigante chevauchée sur un plateau désert et désolé, je couchais à peu près à la même altitude, au col de Rahaué; le plateau était traversé, nous allions enfin rentrer dans la plaine. J'ai éprouvé, ce soir-là, une étrange impression en revoyant, après dix-huit jours passés au sein des montagnes,

le soleil se coucher sur les plaines de l'Etat de l'Orange. C'était un monde si différent de celui que nous laissions derrière nous. Enfin, le 25, nous arrivons à Qalo, pour trouver chez notre ami Alfr. Casalis bon gîte et bon accueil. Il était temps, car nos bidets surmenés n'en pouvaient plus; quelques lieues de plus et ils nous auraient refusé tout service.

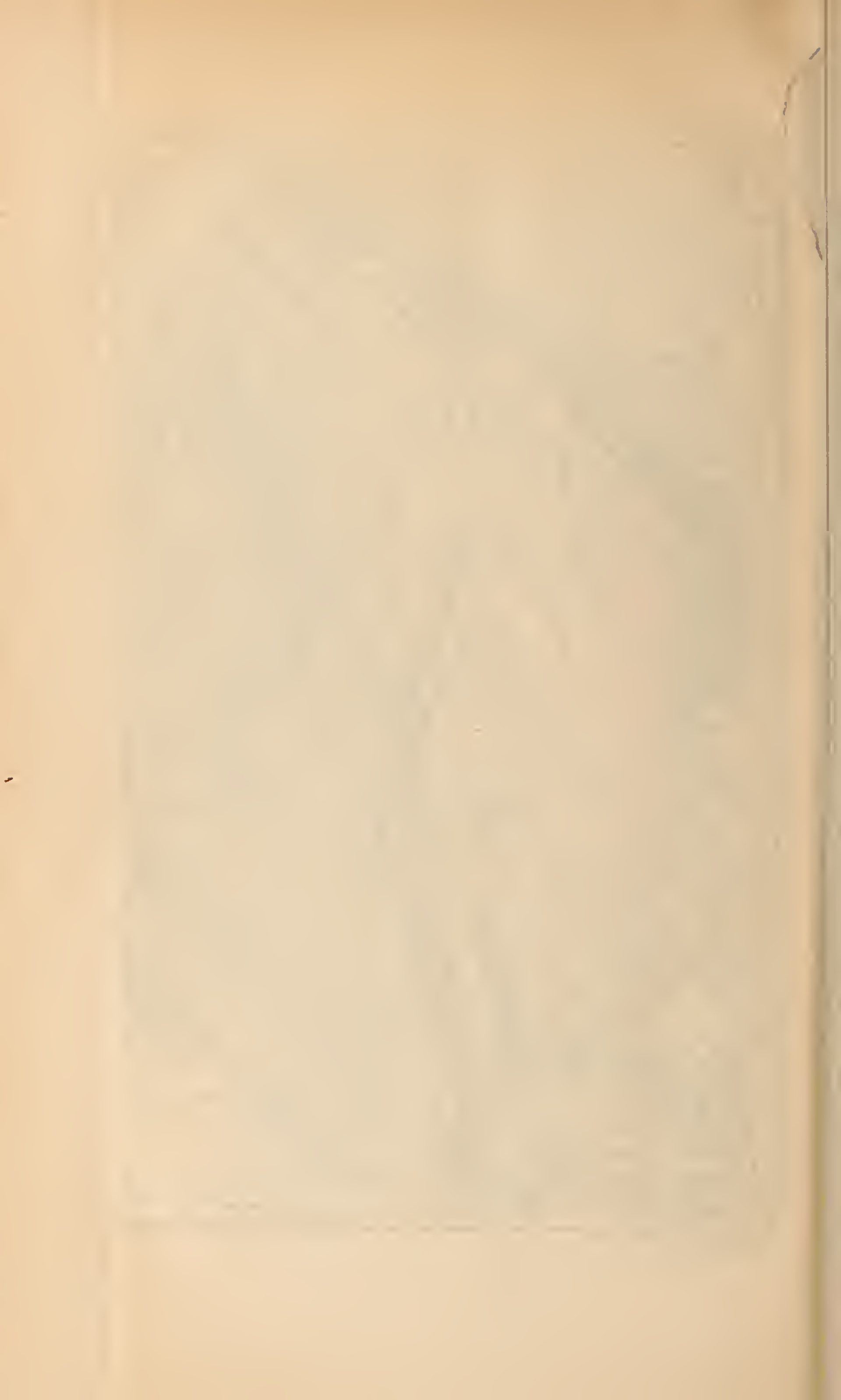
II

Chacun sait que le Lessouto est un pays montagneux, qu'il possède entr'autres le plus vaste et le plus haut massif de montagnes de toute l'Afrique australe, et que quelques-uns des pics des Maloutis atteignent et même dépassent l'altitude de 3,300 mètres. Mais on ne se rend peut-être pas suffisamment compte de l'importance relative de ce massif de montagnes. Beaucoup seront étonnés d'apprendre qu'il recouvre environ les deux tiers de la superficie totale du pays. L'autre tiers comprend la plaine et les plateaux intermédiaires; c'est la partie habitée du pays, la seule capable de maintenir une forte population, celle où se trouvent toutes nos stations et la plupart de nos annexes. La partie montagneuse du Lessouto ne peut, par contre, nourrir qu'une population relativement faible; considérée longtemps comme inhabitable, elle n'a commencé à se peupler que ces dernières années. L'immigration s'y porte aujourd'hui avec une telle ardeur, qu'il n'y aura bientôt, là aussi, plus de place inoccupée. Mais la population y sera toujours très clairsemée, comme elle l'est par exemple dans les parties les plus reculées des Alpes suisses.

Ce vaste massif, qui forme le centre orographique du sud de l'Afrique, est borné au sud-est par la chaîne des *Drakenberge*, la grande artère sud-africaine qui, partant des environs du Cap, se prolonge sous des noms divers jusque vers le nord du Transvaal. C'est au Lessouto que la chaîne atteint son point culminant. Elle court parallèlement à la côte, dans la



RÉGION DES MALOUTI
AU PAYS DES BA-SOUTO
Itinéraire de M. E. Jacottet en 1884
" " " en 1893
Echelle de 1:1.000.000
26°
27° de Paris
29°
30°
Mont aux Sources
3400m
QALO
Caledon ou Mohokare
Hlaswa
LERIBE
Hlotse
HOFFENTHAL
NATAL
EMMAUS
2730m
Col Rahane
CHAÎNE DES MALOUTI
Malibamatsô
Motele
2950m
Pic Cath Kin
3160m
Phouthiatsana
Sengounyane
Semena
Matsokou
Seate
Nqope-Khobelou
Senku
Tlanyakou
Moremoholo
Lekounya
Léahota
Bavale
Sankebetou
Meklotlong
2940
Giants Castle
Makhaleng
Tsepe
Sehonghong
Moloumong
Semenayane
Mt Mpokochela
Lelenboana
Babatsi
Foqoqo
Mokocho
Mantsounyane
Motlohi
Linakeng
Makhalanyane
Tsika
Khoanyane
Noha
Makounyapane
Thaba-li-Makhela
Lesobeng
Mashai
Moshebi
Shao
Monyetlong
Leqoa
Motsiba
Tlhakanelo
Mt Hamilton
3400m
SEHONGHONG
Ntoa
Qoutou
Malouke
Leteba
Qabane
DRAKENBERG
Maletsunyane
Hoko
Milikane
Mohalé
Mantsi
Oumzimvoubou
Motloang
Tsuelike
CHAÎNE DES DRAKENBERG
Tebellong (Phatela)
Pheellong (Mphiti)
Qacha's Nek (Résidence)
Kanono
Patlong (Sékake)
ORANGE ou SENQOU
MAFOUBÉ
dessiné chez Mce Borel
d'après un croquis de E. Jacottet.



direction du nord-est, formant la frontière entre le Lessouto et la Natalie. A partir de *Giant's Castle*, elle s'incline vers le nord pour reprendre plus loin, au *Mont aux Sources*, sa direction primitive. C'est de là que part dans la direction du sud-ouest une autre chaîne de montagnes, les *Maloutis* proprement dits; cette chaîne se déroule parallèlement au Calédon et vient mourir dans les environs de Thabana-Morèna. Elle forme du côté de la plaine du Lessouto la limite extrême du massif de montagnes, qui se trouve donc renfermé entre elle et la chaîne des Drakenberge.

Primitivement, le pays compris entre ces deux chaînes de montagnes semble avoir été un haut plateau, dominé par quelques pointes rocheuses et coupé par de nombreux cours d'eau. Ceux-ci ont aujourd'hui creusé au sein du plateau de profondes vallées, qui, en certains endroits, sont de 600 à 1,000 mètres plus basses que le plateau lui-même. Du nord-est au sud-est le plateau va en s'inclinant toujours plus, et les vallées se creusant toujours davantage. En certains endroits, le long des rivières, on observe aussi de vraies chaînes de montagnes, elles sont généralement moins hardies et moins découpées que les chaînes extérieures. Vers le nord, l'altitude moyenne du plateau est de près de 3,000 mètres; au sud elle n'est plus que de 2,500 environ. C'est également au nord que s'observent les sommités les plus élevées. La plus haute cime actuellement connue, le *Mont Hamilton*, qui se dresse entre l'Orange et le Senqounyané, dépasse certainement 3,350 mètres. Les chaînes extérieures, infiniment plus pittoresques et plus hardies, sont sensiblement plus basses; aucune sommité ne paraît y dépasser 3,000 mètres.

C'est dans ce massif que se trouvent les sources de l'Orange et de ses premiers affluents. Pour s'y reconnaître plus aisément, on peut y distinguer trois régions principales, ou plutôt trois vallées importantes.

La plus rapprochée du Lessouto, proprement dit, est la vallée de la *Mahaleng* ou *Cornet Spruit*. C'est aussi de beaucoup la plus accessible. Elle n'est en effet séparée de la plaine

que par une étroite chaîne de montagnes. De Thaba-Bossiou ou de Morija on y arrive aisément en six ou sept heures. Elle commence derrière Matchatché et s'ouvre dans la plaine entre Béthesda et Thabana-Morèna. De nombreux villages y ont été établis; il ne reste plus aucune place disponible pour en fonder de nouveaux. Plusieurs annexes y ont été fondées et se rattachent à Morija, Makéneng ou Thabana-Morèna. De toutes les vallées des Maloutis, c'est celle dont l'évangélisation est la plus facile et la conquête la plus avancée. Notre nouveau pasteur indigène, M. John Mohapéloa, consacré le 18 juin de cette année-ci, s'est assigné comme champ de travail la partie supérieure de cette vallée; il reste sous la direction de M. Mabille et du consistoire de Morija. La partie inférieure reste, comme auparavant, sous la direction de M. Germond et se rattache à la paroisse de Thabana-Morèna.

A peu près au centre du massif se creuse la vallée profonde et sauvage du *Senqounyané*, la plus isolée, la plus inaccessible de toutes celles des Maloutis. C'est là qu'on se sent absolument séparé de tout le reste du monde. C'est un ravin escarpé et étroit au fond duquel coule, large et rapide, le Senqounyané, la plus dangereuse de toutes les rivières du pays. Il ne reçoit qu'un affluent important, la Lésobeng-Mantsounyané. Les villages y sont fort éloignés les uns des autres, juchés à des hauteurs vertigineuses au-dessus du torrent. L'évangélisation de cette vallée sera particulièrement malaisée; il est même assez difficile de décider au juste par où il la faudra entreprendre. Il semble cependant qu'il y aurait avantage à l'attaquer par le sud et à la rattacher, d'une manière ou de l'autre, à l'œuvre commencée dans la vallée de l'Orange.

C'est cette dernière qui est, de beaucoup, la plus importante et possède la population la plus nombreuse. L'*Orange*, ou *Senqou*, est formé de deux branches maîtresses : une occidentale, la Sémèna, qui vient du Mont-aux-Sources; une orientale, le Senqou proprement dit, qui vient de Cathkin-Peak. La jonction des deux rivières a lieu à 12 ou 14 kilomètres au nord de Séhonghong. Le Senqou a déjà reçu de

nombreux affluents, dont l'un, le Ngopé-Khoubèlou (ravin rouge), presque aussi important que lui-même. Ces deux vallées sont habitées jusque très haut dans leur cours, surtout celle du Senqou et de ses affluents. A certains endroits, la vallée s'élargit, les montagnes s'écartent, l'on a presque l'illusion d'une plaine. C'est le cas, entre autres, vers la jonction du Senqou et du Ngopé-Khoubèlou, ainsi qu'au confluent de la Sémèna et du Senqou. C'est dans ces endroits, où l'on trouve les plus nombreux villages, que l'immigration augmente journellement.

A partir de Séhonghong, l'Orange continue sa course vers le sud-ouest, se rapprochant toujours davantage de la chaine des Drakenberge, qui lui envoie de nombreux affluents. De l'ouest, il ne reçoit guère que le Senqounyané. Jusque-là, la vallée est large encore, et peut supporter une forte population; le fleuve coule au fond d'un ravin escarpé, les villages sont posés sur les terrasses qui le dominent. Il en est de même des vallées latérales, surtout de celle de la Tsueliké, habitée jusque très près des sources. Plus bas, la vallée de l'Orange semble se rétrécir et devient plus sauvage; les villages trouvent cependant encore moyen de se jucher dans des sites en apparence inaccessibles. Il en est de même de la vallée de ses deux affluents de droite, la Malétsounyané et la Kétané. Après avoir enfin reçu la Qouthing, près de la forteresse du chef ba-phouthi Moorosi, l'Orange voit de nouveau s'élargir sa vallée. C'est là que nous avons fondé, en 1885, la station de la Sébapala, qui appartient à la fois à la plaine et à la montagne.

De la forteresse de Moorosi, qu'aucune route accessible aux wagons ne dépassera sans doute pas de longtemps, jusque bien au-delà de chez Rafolatsané, la vallée de l'Orange est couverte de villages. Il en est de même des vallées latérales. Ces villages se comptent par centaines; chaque année voit s'en accroître le nombre. J'en avais déjà été frappé quand, en compagnie de M. H. Dyke, nous visitâmes pour la première fois ces endroits reculés, en 1884; cette année-ci, j'en ai été

frappé bien plus encore et ai pu constater un énorme accroissement de population. Je n'ai, à l'heure qu'il est, aucune donnée exacte relativement au chiffre auquel elle se monte; je l'évaluerais à au moins 15,000 âmes. Le parcours de ces vallées est malaisé et souvent dangereux : des sentiers étroits et escarpés, souvent suspendus au-dessus des précipices, relient les villages les uns aux autres. Il faut, pour s'y hasarder, avoir la tête solide et avoir confiance dans la sûreté de pied de son cheval.

Pour donner quelque idée des distances, je puis ajouter que, de chez Rafolatsané à la montagne de Moorosi, les indigènes comptent cinq à six jours, à cheval, de sept à huit heures chacun. Les détours qu'il faut faire, les montées et descentes interminables, allongent et ralentissent la course. Chose étrange, il est presque plus aisé de traverser les chaînes longitudinales, d'une vallée à l'autre, que de les longer. C'est ce qui fait que de Thaba-Bossiou, Cana ou Qalo, on se rend plus facilement à Séhonghong que de Sébapala. Mais, là aussi, les distances sont grandes. Si, politiquement et géographiquement, la vallée de l'Orange fait partie du Lessouto, elle n'en forme pas moins comme un pays à part. De Séhonghong, le point central de la vallée, il faut environ trente-deux jours pour se rendre à Thaba-Bossiou ; quatre au moins pour arriver à Morija, et trois pour aller à Cana. De Moloumong, l'endroit le plus accessible, il en faut au moins deux pour aller chez Joël, et encore ne faut-il ménager ni ses forces ni celles de son cheval. Même par cette route, la plus facile, mais aussi la moins intéressante de toutes, c'est toute une expédition longue et fatigante, d'autant plus qu'il faut emporter tout ce dont on peut avoir besoin, puisque nulle part, dans les Maloutis, on ne trouve ni auberge, ni magasin, ni rien de ce qui en tienne lieu.

III

Tel est, dans ses grands traits, le pays qu'il s'agit d'évangéliser, celui dont Dieu vient de nous ouvrir les portes et où

nous venons de poser les premiers fondements d'une œuvre qui portera, j'en ai la bonne confiance, les mêmes fruits que dans le reste du Lessouto. Comment et quand le pays s'est-il peuplé ? Comment se fait-il que, jusqu'à ces dernières années, nous n'en ayons presque jamais parlé à nos amis d'Europe ? Pourquoi avons-nous commencé hier seulement à nous occuper de son évangélisation ? Ce sont là des questions qui se posent d'elles-mêmes, qu'on ne manquera pas de nous poser. Je veux essayer d'y répondre en quelques mots.

Quand nos pionniers arrivèrent au Lessouto, il ne semble pas qu'il y eût déjà des habitants dans les Maloutis ; du moins, s'il y en avait alors, ce n'étaient que de misérables hordes de Bushmen, dont les derniers restes réussirent à se maintenir à Séhonghong jusque vers 1871. Le clan mêlé des Ba-Phouthi alla, vers 1845, s'établir à Massitissi et sur les bords de la Sébapala. Petit à petit, ils remontèrent l'Orange, et, déjà vers 1865, leurs villages s'échelonnaient jusqu'à Séhonghong, où ils faisaient bon ménage avec les maraudeurs bushmen dont ils s'étaient constitués les protecteurs. Aucun village de Bassoutos ne s'y trouvait encore. Ce n'est qu'à partir des guerres avec les Boers que l'attention des chefs bassoutos commença à se porter vers ces forteresses naturelles, d'où l'ennemi ne leur paraissait pas les pouvoir jamais déloger. Les premiers établissements bassoutos, au sein des montagnes, datent, en effet, de 1865 à 1868. C'est alors qu'un fils de Poshouli, Tchopo, fonda, sur la Kétané, le village qu'il gouverne encore aujourd'hui ; à la même époque, Mohalé, fils de Ségobéla, s'établissait sur le Senqounyané. Mais, longtemps encore, la politique de Moshesh, puis de Letsié, se montra défavorable à cette émigration. On tenait à conserver cette contrée pour le bétail ; c'était aussi un terrain de chasse dont il ne fallait pas se priver. En même temps, on en défendait jalousement les abords, on désirait que les Européens n'y pussent pénétrer ; on voulait, en effet, s'y réserver une retraite sûre en cas d'un désastre national. C'est ce qui explique comment les missionnaires ont été si longtemps avant de la connaître. Ils n'avaient,

pour en faire l'exploration, aucune raison impérieuse; ils savaient, d'ailleurs, que toute tentative de ce genre serait probablement regardée d'un mauvais œil. La tribu avait encore assez de place au Lessouto proprement dit, et pour ceux qui voulaient émigrer, le pays de Matatiélé, ou Noman's Land, offrait de meilleurs pâturages et un climat plus chaud. Aussi, quand, en 1873, lors de la révolte du chef cafre Langali-baléli, le magistrat colonial, M. Orpen, fit à travers les Maloutis, de Matatiélé à Léribé, une marche restée fameuse dans les annales du pays, ne trouva-t-il encore presque aucun village sur sa route.

Pour peupler les Maloutis il a fallu deux causes différentes, la guerre des fusils en 1880 et l'augmentation rapide et constante de la population. Lors de la guerre des fusils, la plus grande partie des Bassoutos établis à Matatiélé firent cause commune avec leurs frères du Lessouto ; moins heureux que ceux-ci ils furent battus par les troupes coloniales et refoulés dans le Lessouto. Ne trouvant nulle part du terrain en suffisance, ils se fixèrent dans les montagnes, d'abord dans la vallée de l'Orange, puis dans celle de la Makhaleng, où le chef Makuai réussit à réunir une partie de son clan. Des raisons politiques importantes semblent avoir poussé Letsié à favoriser cette fois de nouveaux établissements auxquels, en d'autres temps, il n'eût probablement pas consenti si aisément. En effet, depuis la révolte de Moorosi, chef des Ba-Phouthi, le gouvernement colonial désirait mettre la main sur le district de Qouthing, c'est-à-dire probablement de toute la rive gauche de l'Orange. Faire occuper ce pays par ses gens était pour lui la meilleure politique. Une portion du clan des Ba-Tlokoa, chassés eux aussi de Matatiélé, vinrent aussi, sous la conduite de Lelingoana, s'établir sur le Haut-Orange, bien au nord de Séhonghong. Entre temps, Letsié y avait envoyé Hlakanèlo, le fils d'un de ses conseillers, pour empêcher les Ba-Phouthi et les autres immigrés de se constituer indépendants. Ces premiers pionniers furent suivis de bien d'autres. Les Bassoutos, à l'étroit dans un territoire trop resserré pour leurs

besoins, augmentant d'ailleurs rapidement en nombre, n'ayant ni champs, ni pâturages en suffisance, reconnurent bien vite que les Maloutis n'étaïent somme toute pas aussi terribles qu'ils le pensaient, et qu'ils pouvaient y trouver ce dont ils avaient besoin. L'exemple d'autrui leur prouvait, en effet, qu'on pouvait vivre et prospérer même au sein des montagnes. S'il ne leur était pas possible de cultiver partout le *mabélé*, ils voyaient que le maïs et le blé y réussissaient admirablement et que le bétail y devenait gras.

(*A suivre.*)

ZAMBÈZE

LE DERNIER COURRIER

Nous avons pu annoncer, il y a un mois, à la dernière heure, l'arrivée d'un courrier du Zambèze, n'apportant que des lettres de M. Louis Jalla. L'absence de lettres des stations du haut fleuve Léaluyi et Séfula, était d'autant plus incompréhensible que M. Jalla lui-même nous déclarait faire partir un gros courrier de ces stations, en même temps que le sien propre. Nous n'avons pas encore l'explication de ce mystère. Cependant un mot de M. Jules Ellenberger, employé à Fort-Gaberonè's, dans le Bechouanaland, nous met peut-être sur la trace.

M. Jules Ellenberger, qui n'oublie pas qu'il est fils de missionnaire et qui porte un grand intérêt aux choses de notre œuvre, s'est efforcé, ces derniers temps, de nous tirer de l'incertitude où nous mettait l'absence de nouvelles du Zambèze. C'est par lui que nous avons appris que les dernières lettres reçues à Palapye, de M. Coillard lui-même, étaient du 23 juin. Plus récemment, M. Ellenberger a pu avoir par le missionnaire Lloyd, établi à Kanyé, chez les Bangwaketsis, quelques détails qu'il s'est em-

pressé de nous communiquer. Ce missionnaire avait reçu récemment de M. Coillard lui-même une lettre, disant en substance (ce que nous savions déjà par M. Jalla), qu'au mois d'avril dernier, notre frère a été gravement malade, mais qu'en dernier lieu, c'est-à-dire en juin, il allait bien quoiqu'usé et fatigué; que Léwanika avait adopté, à l'égard des missionnaires, une meilleure attitude, et que les missionnaires méthodistes avaient quitté le pays des Barotsis, se rendant chez les Mashikoulombos. Ce même M. Lloyd, nous dit M. Jules Ellenberger, après avoir lu la lettre de M. Coillard, *l'avait brûlée, parce qu'elle provenait d'un pays infesté par la petite vérole.* — Les autres lettres de nos missionnaires auront-elles subi, par mesure administrative, le même sort? Nous inclinons à le croire, tout en ne comprenant pas pourquoi celles de Kazungula, également infesté, y ont échappé.

Quoi qu'il en soit, c'est à ces dernières que nous en sommes réduits pour cette fois; nous les publions plus bas, avec le ferme espoir que nos amis ne seront pas moins empressés à prier et à donner pour le Zambèze, pour être cette fois privés des récits et des appels du chef vénéré de la mission.

A KAZUNGULA

Lettre de M. Louis Jalla (1).

La petite vérole. — Une double délivrance. — La mort d'un chef. — Un fruit de l'Evangile, au Zambèze : la vie humaine respectée. — Les besoins de la mission. — La chapelle de Kazungula. — Naissance d'Edouard Jalla.

Kazungula, 23 juin 1893.

... Je vous ai écrit le 7 avril, c'est-à-dire par la dernière occasion pour le sud. Depuis lors, nous avons eu passablement de va-et-vient sur la station. D'abord la petite vérole a

(1) Voir un passage important de cette lettre, page 497, dans l'article par lequel s'ouvre cette livraison. (Réd.)

continué sa marche, faisant toujours de nouvelles victimes. La famine a beaucoup contribué à décimer ces pauvres gens malades, mal soignés et très dispersés. Souvent, nous apprenions que tel était malade, le jour même de sa mort. Tout notre monde l'a eue (nous sommes vingt-deux personnes), sauf une fillette. Une petite fille en est morte, ayant été probablement mal soignée chez ses parents. C'était notre meilleure chanteuse, un vrai pinson. Dans son délire, souvent elle nous appelait. Pauvre fille ! Une autre, guérie maintenant, et très bien soignée par sa mère, demandait chaque jour à être ramenée chez nous, s'imaginant que la maladie y serait moins douloureuse. Une pauvre femme a été mourante pendant plus d'une semaine, avant de pouvoir rendre le dernier soupir. Parmi les guéris, il y a beaucoup de borgnes et plusieurs qui ont perdu les deux yeux.

Le 17 mai, ma femme commença à avoir une terrible fièvre que rien ne put abattre, jusqu'au 19 après-midi. Vous devinez nos angoisses, d'autant plus que des signes nous faisaient craindre d'autres complications. Ah! comme nous sentons, en de tels moments, combien grande est notre solitude ! Comme il ferait bon avoir auprès de soi, au moins un ami pour vous conseiller ! Mais Dieu était là et, une fois de plus, il nous montra, d'une façon merveilleuse, comme il sait mesurer le vent à la brebis tondue. La fièvre tomba le 19 mai pour ne plus reparaître, et les boutons de la petite vérole apparurent très isolés les uns des autres. Depuis lors, la maladie suivit son cours, ma femme se sentant bras et jambes cassés pendant plusieurs jours. Mais, une fois les pustules percées, elle prit un appétit insatiable et, en peu de jours, elle avait meilleure mine qu'avant de tomber malade.

Nous avions isolé Valdo de notre mieux, mais le moyen d'isoler un enfant habitué à sa mère et qui ne peut comprendre pourquoi elle ne le cajole plus ! Quinze jours plus tard, les 2, 3 et 4 juin, voilà notre enfant qui a une terrible fièvre à son tour, mais sa forte constitution eut bientôt le dessus, et Dieu le rendit à nos prières et aux vôtres. N'est-ce

pas merveilleux? voilà donc mes deux trésors à l'abri de cette terrible épidémie qui règne dans le pays depuis huit mois. Je suis donc le seul à ne l'avoir pas eue, avec une de nos fillettes, mais j'ai été tellement mêlé aux varioleux depuis de longs mois que, je le crois, Dieu m'épargnera. J'ai bien soigné une trentaine de varioleux, dont plusieurs de très près. et, sur ce nombre, il n'en est mort que cinq.

Madame Goy était auprès de nous quand je vous écrivais en avril. Rentrée à Séshéké, elle y trouva son pauvre mari à plat de lit, souffrant terriblement de sa jambe malade. Le 17 avril, je me rendis en hâte à Séshéké pour porter secours à nos amis. C'est alors que j'eus l'occasion de voir, pour la dernière fois, Nguana-Ngono, fils aîné de Mokwaé, qui, après avoir soigné presque toute sa famille, était malade à son tour. Je lui parlai sérieusement, le priant de s'adresser au seul Dieu véritable qui pouvait le guérir. Pauvre chef! Je me doutais peu qu'il fût si près de sa fin. Il mourait déjà, le 22 avril au soir, en vrai païen, comme il avait vécu... A peine mort, on enveloppa son corps d'écorce et, dès le 23 au matin, les chefs, ses veuves et ses gens partirent en grande hâte, espérant amener son cadave à Nalolo; mais ils dûrent y renoncer, rentrèrent ce jour même à Séshéké et enterrèrent le défunt au milieu du village. Après quoi, le tombeau, entouré d'une palissade, fut remis aux soins de quelques esclaves. Puis, les chefs et les veuves partirent en canot pour Nalolo. Mais, arrivés à mi-chemin, ils rencontrèrent Gambéla et d'autres chefs envoyés par le roi pour procéder aux funérailles du grand chef décédé, et ils revinrent avec eux.

Pour un morotsé, plus il mange, mieux il peut pleurer; aussi pour bien pleurer Ngouana-Ngono, 18 bœufs furent-ils égorgés, cuits et mangés sur la tombe, que l'on orna des cornes des victimes. Gambéla y planta lui-même un bois sculpté, et on y plaça aussi de la verroterie en guise d'offrandes. Les veuves ayant été tondues, les funérailles se trouvèrent ainsi terminées, et les chefs rentrèrent au Borotse, où l'on va s'occuper du remplacement du chef décédé. Quant à Ngouana-Ngono, il est

désormais passé au rang des dieux du pays. On ira lui faire des offrandes, le consulter dans les grandes circonstances, etc. On fera plus de cas de lui, maintenant qu'il est mort, que quand il était vivant... Pauvre peuple qui ne compte toujours que sur le secours des morts !

A Nalolo, les funérailles durent réjouir davantage les esclaves, puisque 27 bœufs y furent égorgés. A la nouvelle de sa mort, tous les esclaves de Ngouana-Ngono s'étaient enfuis, pensant que, selon l'ancienne coutume, plusieurs d'entre eux seraient tués sur la tombe de leur maître. Mais les mœurs ont changé bien plus qu'on ne le pense sous l'influence de l'Évangile, et, aujourd'hui, la vie humaine est autant respectée ici qu'en France. Les Zambéziens le constatent, eux tous les premiers, et ils l'attribuent à l'Évangile.

Je vous avais parlé de l'expédition dont le but était de fonder des villages à tous les gués du fleuve, entre Kazungula et le Kafoué, afin de surveiller de plus près les mouvements des Matébélés. Les guerriers ont bien atteint le point extrême de leur voyage, mais deux chefs barotsés ayant été traîtreusement massacrés par des Matomoé (Batoka riverains), qu'ils avaient été imprudemment visiter sur la rive droite, tous les autres ont été saisis d'une telle panique que l'expédition entière a rebroussé chemin. Leurs femmes et leur bétail attendront, au Botoka, la décision du roi à leur égard. Peut-être va-t-on organiser une razzia pour punir les traîtres ou renforcer la première expédition. Ce qu'il y a de certain, c'est que le Botoka verra encore, sous peu, des troubles et du sang versé. Léwanika ne règne que nominalement sur cette contrée, surtout au-delà de Wankie ; les tributs y sont toujours obtenus par la force, et les riverains ne veulent pas entendre parler d'avoir des chefs barotsis établis auprès d'eux.

Pendant ce temps, le village de Kazungula s'agrandit chaque jour. Le chef Mokumba fait son possible pour y grouper des gens autour de lui en un seul village, et j'espère voir bientôt les soixante huttes actuelles doublées en nombre. Nos cultes s'en ressentent déjà, car voilà le quatrième di-

manche où nous avons eu plus de soixante auditeurs, hommes et femmes.

J'ai enfin pu terminer le toit de notre chapelle avec du chaume nouveau; nous avons ensuite fabriqué 1,500 briques, avec lesquelles j'ai construit, la semaine passée, douze longs bancs. Demain, je ferai la chaire, et notre chapelle sera enfin tout à fait achevée. Mais, afin d'avoir les Goy avec nous pour la dédicace, nous la renvoyons à la seconde quinzaine de juillet. Ce sera un grand progrès d'avoir enfin un lieu de culte. Demandez à Dieu, avec nous, que la dédicace soit le point de départ d'une ère de réveil pour nous et nos voisins. Notre chapelle peut contenir de 225 à 250 personnes, mais il n'y a de sièges que pour une centaine; s'ils ne suffisent pas, nous pourrons toujours en faire de nouveaux. Après la dédicace, je me propose de rassembler les enfants du village et de leur donner une instruction suivie. Mais c'est une bande terriblement indisciplinée et vagabonde, et je ne sais ce qui résultera de mes projets. Jusqu'ici déjà nous avons été débordés, ne pouvant instruire comme nous l'aurions voulu nos anciens élèves; qu'en sera-t-il si nous commençons une école pour toute la jeunesse du village? Les deux aînés de nos élèves sont catéchumènes. Le frère de Ngouana-Ngono, lui aussi converti semblait-il, m'a quitté à la mort de son aîné et je ne sais encore ce qu'il fera. Pauvre garçon! Dieu veuille le garder!

... Le dernier courrier de Séfula nous a apporté la conviction qu'il est de toute nécessité de ne pas laisser plus longtemps M. Coillard seul à Léaluyi, et, en même temps, de profiter, sans tarder, des bonnes dispositions de la jeunesse de la capitale : l'école s'y est ouverte avec 130 élèves. Je pense que Léaluyi est destiné à devenir une station de premier rang, et si nos plans se réalisent, mon frère s'y installera dès cette année auprès de M. Coillard. Séfula conservera toute son importance au point de vue des travaux manuels, surtout quand nous aurons un homme capable de les diriger et de les enseigner aux indigènes. L'œuvre d'évangéli-

sation pourrait y être poursuivie par l'évangéliste Pauluse.

Kazungula, 13 juillet 1893.

...C'est à la hâte que je vous trace encore ces quelques lignes, car je suis très pressé. J'espère que vous aurez bien reçu le courrier que je vous ai expédié le 27 juin, quoique l'occasion fût des plus hasardées.

... Madame Goy, avec son enfant, est auprès de nous. Son mari nous a quittés hier matin. Valdo est très bien maintenant et est ravi de la compagnie d'un enfant blanc comme lui ; il a accueilli Flore Goy avec force baisers et caresses et ne la quitte plus. Flore Goy est à présent en bonne santé ; elle a même quelques couleurs et possède déjà huit dents. C'est une douce enfant, toujours souriante, tandis que notre gros garçon est un terrible tapageur, d'ailleurs très affectueux envers son père et sa mère...

Vous recevrez des lettres de M. Coillard par ce courrier-ci. Oh ! tâchez, s'il y a moyen, d'adjoindre au nouveau collègue que nous attendons un second missionnaire d'Europe, même dans le cas où un de nos frères du Lessouto viendrait avec lui. Quant au voyage, la question est de savoir si l'on peut cheminer, en janvier, entre Maféking et Palapye, car février est déjà un bon mois pour partir de Palapye. Maintenant qu'il y a une station à Kazungula, plus tôt on arrive au Zambèze, mieux cela vaut.

...Vous voilà, sans doute, près d'avoir des vacances. Nous avons aussi donné congé à nos élèves ; mais pour jouir du repos, il nous faudrait quitter tout à fait la station pour quelque temps et aller bivouaquer en pleins champs. Nous espérons un peu le faire dès que ma femme pourra le supporter; nous confierons, faute de mieux, la station à l'un de nos garçons. Après ce court répit, il me faudra bel et bien me mettre à construire un hangar pour les caisses de la mission, ma douzième bâtisse rectangulaire ! Aurai-je jamais fini de bâtir? De ces onze maisons, dix sont encore debout, dont deux à Séshéké. Si, une fois, je vais en Europe, je vous bâtirai quel-

que chose à la zambézienne, dans votre jardin, pour intéresser vos visiteurs. Je ne dépense cependant pas beaucoup pour mes constructions; ma chapelle n'aura pas même coûté 625 francs, et elle contient de 125 à 150 personnes de plus que celle de Séshéké.

14 juillet au soir.

Comme en France, nous sommes en fête aujourd'hui. Le Seigneur vient de nous accorder un second petit garçon que nous appelons Edouard. Il faisait son apparition aujourd'hui, à deux heures de l'après midi. Sa mère va très bien et ne semble guère avoir été malade. Madame Goy est auprès de nous et nous est d'un secours inappréciable. Ainsi les trois enfants du Zambèze sont réunis sous le même toit. Quelle richesse pour nous, leurs parents! Vous bénirez avec nous le Seigneur de ce qu'il nous délivre sans cesse. J'espère expédier ce volumineux courrier lundi, 17 courant.

Votre bien dévoué, L. Jalla.

P. S. — 21 *juillet*. — Le courrier part; tout va bien dans la station. Les Matébélés pillent au Botoka, à deux jours d'ici. A Séshéké, comme à Kazungula, tout le monde s'est enfui dans les îles; nous sommes seuls avec nos garçons de ce côté-ci; nous sommes sans crainte. L. J.

CONGO FRANÇAIS

A TALAGOUGA

Récit de M. Ch. Bonzon.

Talagouga, 24 août 1893.

Le 22 juillet, avant l'aube, le petit vapeur de la mission partait de Lambaréné. Après deux jours de conférence, M. Allégret retournait à sa station, et, dans l'attente d'une

solution définitive pour la question de mon poste, il avait été décidé que je l'accompagnerais pour passer au moins quelques semaines à Talagouga. Le « Lutin » mesure 8 mètres de longueur, aussi n'avions-nous pas de place à perdre. Deux garçons galoas, Pierre et Pingua, forment l'équipage ; ils ont appris à manier la machine, l'un comme mécanicien, l'autre comme chauffeur, et s'en tirent bien pour peu qu'ils soient surveillés ; nous avions avec eux deux autres noirs, dont un Pahouin qui avait demandé à monter avec nous pour pouvoir passer sans être inquiété devant un village ennemi du sien ; tout l'avant était chargé de bois, l'arrière, de nos deux ou trois malles. Je trouvais fort bon air à notre bateau avec sa légère toiture peinte en blanc et le pavillon tricolore qui flottait derrière nous. Pendant les premières heures c'était un vrai plaisir de tenir la barre et de jouir en même temps de la vue du large fleuve. J'eus le temps de me lasser au jeu pendant les 21 heures de notre première étape ; ce n'était même plus du tout un jeu de 7 à 11 heures du soir ; la nuit, vite tombée, était sans lune ; nous avions justement à franchir des passes assez difficiles à trouver entre des bancs de sable où les vapeurs, même d'aussi faible tirant d'eau que le « Lutin », risquent de s'échouer dans cette saison. M. Allégret, penché à mi-corps hors du bateau, cherchait à distinguer les rives qu'il connaît pour les avoir souvent longées ; c'est à peine si je parvenais à rester assez éveillé pour diriger la barre suivant ses ordres. Nous arrivâmes cependant sans encombre à un village pahouin, où un marchand galoa, plus civilisé que sa clientèle, nous donna l'hospitalité dans sa case.

Le paysage avait été assez monotone pendant cette longue journée : des rives plates toujours recouvertes de la forêt qui se dresse comme une muraille sombre le long du fleuve. L'épithète de « muraille » n'est pas une simple image, car, sur presque tous les points, il serait extrêmement difficile de débarquer. De loin en loin, des villages ; les villages galoas deviennent de plus en plus rares ; à la fin de la journée nous ne voyons plus que des villages pahouins, qui ne diffèrent du

reste des autres qu'en ce qu'ils sont plus massés, plus faciles à défendre.

J'ai remarqué, vers le milieu du jour, une grande place débroussée ; c'est là que s'élevait la station de Mbilambila, qui a été la première et longtemps la seule station de la mission presbytérienne et qui fut pillée pendant une absence de son missionnaire. Encore quelques années, et l'on n'en pourra plus distinguer l'emplacement; la forêt aura tout reconquis. La puissance de la végétation a ici quelque chose d'oppressant. Dans nos pays, l'homme se sent le maître du monde et peut s'enorgueillir lorsqu'il inspecte ses champs bien ratissés, où une plante ne se permet pas de dépasser ses voisines. Mais ici, le nouveau venu croit entrer dans un monde primitif; il entend parler de la forêt comme d'une force active, d'un monstre qui cherche à étouffer toute résistance. Et dans les premiers jours, elle est presque une hantise, cette forêt où les plantations de bananiers apparaissent infimes, comme le paraîtrait, chez nous, des légumes dans un bois de chênes, et où l'on distingue à peine les hommes au pied de leurs bananiers. Impossible, dans un tel milieu, de ne pas se sentir petit et faible, de ne pas se redire d'une manière ou d'une autre, le « Oh! que nous ne sommes rien! » du prédicateur!

Le 23, nous n'avions plus qu'une étape de quelques heures. Elle fut un peu allongée par des arrêts dans quelques villages. Dans l'un d'eux, j'assistai à une jolie scène, qui me frappa parce qu'elle montrait bien la confiance qu'avaient su inspirer nos missionnaires. Une cinquantaine de noirs étaient venus se grouper à l'avant du Lutin, sur la rapide pente de glaise au haut de laquelle on voyait les toits de leurs huttes; les hommes, robustes la plupart, sont appuyés sur leurs fusils à pierre, ou tiennent dans leurs bras un petit enfant très effrayé par notre bateau; les femmes restent un peu à distance; accoutumées aux gros travaux, elles ont un air plus sauvage que les hommes; leurs chevelures hérissées, les anneaux de laiton dont elles se chargent les bras et les jambes,

ne sont pas pour diminuer cette impression; des enfants, la plupart armés de petites cannes à pêche en bambou, s'approchent curieusement. Je ne comprends pas ce que M. Allégret dit au chef, mais je sais qu'il lui propose d'emmener des enfants pour les instruire, et, bientôt, après un court conciliabule, trois enfants, des garçonnets de 7 ou 8 ans, montent sur le bateau. Il nous faut repartir, le mécanicien lance un jet de vapeur et l'un des enfants, trop effrayé, saute à terre et se sauve au milieu d'une huée moqueuse. Les deux autres, quoique très émotionnés et le souffle court, restent bravement. Ce qu'il y avait de plus frappant, c'est que nous étions encore à 3 ou 4 heures de Talagouga et que ce village n'avait pu être, à cette distance, que très rarement visité.

Les dernières heures du voyage sont aussi de beaucoup les plus belles : on entre dans un val étroit; les pentes des collines assez élevées, plongent directement dans le fleuve, et, si celui-ci était moins large, donneraient l'impression d'une gorge. L'Ogôoué est du reste très resserré et sa largeur moyenne ne doit guère être que de 300 mètres. Il fait des coudes si marqués que les collines semblent barrer la route ; on se croirait parfois sur un lac entouré de hautes forêts, jusqu'à ce que, le sommet du coude dépassé, un bassin nouveau s'étende devant vous.

Vers midi nous arrivions à Talagouga; un détour du fleuve ne permet d'apercevoir la station que lorsqu'on est déjà presqu'en face d'elle. Elle apparaît alors, adossée contre la colline. La photographie qu'en a donnée autrefois le « Journal des Missions » ne donne plus une idée exacte de la station vue du fleuve, car la limite de la forêt a été beaucoup reculée; un éperon de la colline, qui porte de grosses roches de quartz blanc, est ce qui attire le plus les regards; la maison, bien qu'élevée de sept à huit mètres, paraît basse à côté de ces roches qui la dominent, à côté surtout de deux obas de superbe venue, qui atteignent l'un 36, l'autre 42 mètres, et dont les troncs lisses, d'un gris blanc, ne se divisent qu'à une grande hauteur pour porter un feuillage sombre.

A droite de la maison et de ces arbres qui se dressent tout près d'elle, on voit une pente débroussée, au pied de laquelle des palmiers indiquent l'emplacement du jardin. A gauche de l'éperon de la colline contre lequel la maison semble s'appuyer, on voit, au bord du fleuve, la grande case en bambous qui sert d'école et d'église, et, un peu en arrière, dans une gorge dont le fond encore sauvage est d'un effet très pittoresque, on distingue l'atelier et la roue de la scierie. La colline qui forme la pente de gauche de cette gorge s'élève brusquement et l'on aperçoit entre de grands arbres, perchée assez haut au-dessus du fleuve, la maison en bambous qui fut la première bâtie ; M. et Mme Gacon l'occupent en ce moment, revenus depuis peu de Libreville, qu'ils avaient quitté 4 jours seulement avant que j'y débarquasse moi-même.

Au reste, les amis des missions connaissent déjà la station de Talagouga et les diverses branches de l'œuvre qui y est poursuivie. Cette œuvre est toute jeune encore, mais, et c'est là-dessus que je veux terminer le récit de mes premiers jours au Congo français, elle fait l'impression d'un de ces enfants vigoureux, bien constitués, qui ne demandent qu'à se développer et que l'on voit plus forts de jour en jour. Au moment de me mettre à l'œuvre et d'aller prendre la charge de l'école de Lambaréné, où je dois décidément débuter, je suis heureux d'avoir pu jeter un coup d'œil général sur notre champ d'action ; je suis reconnaissant envers Dieu de ce que, vue de près, l'œuvre me soit apparue plus grande encore et plus urgente que je ne me l'étais imaginé. Puissé-je éprouver toujours autant que dans ces premières semaines cette joie dont parle le Psaume : « Des paroles pleines de charme bouillonnent dans mon cœur. Je dis : Mon œuvre est pour le Roi. »

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

—

CHRONIQUE DES MISSIONS

LE REFOULEMENT DES MA-TÉBÉLÉS. — LA VALEUR DU SUD-OUEST AFRICAIN. — COMMENT L'ÉVANGILE Y FUT APPORTÉ. — COMMENT IL NE FAUT PAS COURIR APRÈS LES NOUVEAUTÉS. — CINQUANTE ANNÉES D'ACTIVITÉ APOSTOLIQUE CHEZ LES NAMAS. — LES OVA-HÉRÉRO, H. WITTBOOI ET LES ALLEMANDS. — LES FINNOIS ET LES OV'-AMBO. — PERSÉVÉRER.

La guerre de M. Cecil J. Rhodes contre les ma-Tébélés a été menée avec une maîtrise digne de celui qui paraît avoir souhaité les hostilités au profit de sa Compagnie sud-africaine. Les troupes de M. Rhodes, recrutées parmi l'écume de la population flottante des Champs de Diamants, ont été supérieurement armées; elles ont transformé en tuerie les quelques engagements qui ont rejeté vers le nord Loupengoula et ses guerriers, des monts Matopo occupés par eux depuis 1838 (1). Ce sera probablement la fin de la puissance militaire, despotique et ruineuse pour ces pays, qu'Oumsélékazi, père de Loupengoula, avait édifiée. Si peu que la victoire justifie l'action de M. Cecil Rhodes, on peut donc féliciter les populations indigènes, les ba-Khalanga ou ba-Nyaï et les ma-Chona, opprimées depuis plus de cinquante ans par la tyrannie des envahisseurs ma-Tébélés, de recouvrer une liberté qui permettra aux missions chrétiennes, jalousement écartées jusqu'ici par Loupengoula, de les évangéliser.

Tandis que le premier ministre de la Colonie du Cap mène ainsi rondement les affaires au nord-est de l'Afrique australe, le gouvernement allemand n'avance guère dans ses possessions du sud-ouest africain. L'enthousiasme primitif a fait

(1) Voir le *Journal des Missions*, 1891, pp. 152 et suivantes, 1893, pp. 221 et suivantes, et la *Revue chrétienne* (Paris, 1893), livraison de décembre.

place à l'ennui; on constate de plus en plus que cette première acquisition coloniale a été un faux pas. La superficie du pays est bien plus considérable que celle de l'Algérie, mais la population y est plus de vingt fois moindre (1), et, ce qui est pire, le sol ne peut guère en nourrir davantage. Derrière une côte large, sablonneuse, desséchée, durcie, parsemée dans sa partie méridionale surtout d'un chaos de débris rocheux, le pays s'élève lentement vers une arête médiane dont les cimes pittoresques atteignent 2,300 mètres d'altitude, puis s'abaisse vers les steppes du Kalahari. Toute la moitié méridionale ne se prête guère qu'à l'élève du bétail. Environ dix mille Namas (2), divisés en clans souvent hostiles, y vivent misérablement.

L'Évangile fut porté à ces déshérités de la terre dès le commencement du siècle par des missionnaires de Londres; parmi eux, J.-H. Schmelen (1770-1848) s'est particulièrement distingué par son héroïsme et son originalité. Plus tard, les wesleyens firent aussi quelques essais dans ces contrées entre 1834 et 1867. La charité qui espère tout et qui persévère, fit défaut à ces deux sociétés de mission; leur histoire renferme d'ailleurs plus d'un épisode qui montre qu'elles se laissent volontiers conduire par l'engouement du public pour les

(1) Le Sud-Ouest africain allemand est estimé à 830,000 kilom. carrés avec 200,000 habitants; la densité est la moitié de celle que l'on admet pour le Sahara; l'Algérie mesure 670,000 kilom. carrés, mais dont 450,000 seulement sont occupés en réalité, et la population se monte à 4 1/2 millions.

(2) On les appelle ordinairement Namaqua, un terme conventionnel; en réalité ces Hottentots disent dans leur langue fort compliquée un *Namal*, une *Namas*, et quand on voit de loin une personne sur le sexe de laquelle on hésite, c'est la forme *Namaï* que l'on emploie; le pluriel de cette forme indifférente est *Naman*; le pluriel masculin *Namagu* et le pluriel féminin *Namati*. — Le missionnaire J. G. Krœnlein a traduit le Nouveau Testament en ce parler abondant en clappements de langue; cette œuvre de patience a paru en 1866, les Psaumes en 1872. La Bible complète est terminée depuis 1883; mais la préférence pour le hollandais de la part de ceux d'entre les Namas qui lisent, rend superflu l'impression de ce travail, précieux pour la linguistique générale.

nouveautés du jour, plutôt que de faire ce qu'elles peuvent et d'achever ce qu'elles ont commencé.

Ce fut une société de mission allemande, celle de Barmen ou du Rhin (1), qui prit, en 1842, la succession de celle de Londres, et, en 1867, de celle des wesleyens. Elle fait preuve d'un dévouement et d'un renoncement dignes du Maître qu'elle veut glorifier ; sans doute, les résultats ne sont pas en rapport avec les forces mises en œuvre ; sans doute, il n'est pas besoin d'une grande pénétration pour voir que ces peuplades n'ont point d'avenir terrestre; mais est-ce que la mission chrétienne s'inquiète des résultats économiques ou politiques de son activité? est-ce qu'il lui importe de construire une façade qui attire l'œil de la foule qui passe? Non, grâce à Dieu. Tant que l'apostolat du Christ restera ce qu'il doit être, il cherchera ce qui est perdu, il se dépensera pour sauver l'âme humaine ; elle n'est pas cotée sur les marchés du monde, mais elle est précieuse aux yeux de l'Éternel, si peu attrayante que soit son enveloppe matérielle. D'ailleurs les fruits du travail des missionnaires rhénans ne sont pas si méprisables ; sur dix mille Namas, on compte deux mille cinquante communiants (2). A l'occasion du jubilé cinquantenaire de cette mission, célébré sans grand bruit, en septembre 1892, à Berséba (3), le rapport de la conférence des missionnaires s'exprime ainsi : « Quatorze communautés furent fondées durant ces cinquantes années au pays des Namas; cinq d'entre elles ont cessé d'exister. Vingt-six frères ont travaillé dans ce champ ; douze d'entre eux sont morts. La sécheresse, les guerres, l'instabilité du peuple, ont plus d'une fois paralysé l'activité chrétienne. Le Seigneur n'a pas permis qu'elle pérît... C'est à lui que nous remettons l'avenir, en le remerciant pour sa bienveillance et sa longanimité. Qu'il veuille nous ac-

(1) Voir le *Journal des Missions*, 1891, pp. 107 et suivante.

(2) *LXIIIer Jahres-Bericht der Rheinischen Missions-Gesellschaft* (Barmen, 1893), p. 85, complété par des communications particulières.

(3) Voir le carré 20 de notre *Carte des missions de l'Afrique* (Paris, 1891).

corder à nous plus de patience, plus de foi, plus de cet amour qui ne cesse d'espérer (1)! »

La partie septentrionale de cette colonie allemande offre un peu plus de ressources; on est dans la région intertropicale : il y a plus d'humidité. Là demeurent les ova-Héréro, de race et de langue bantoue, près de cent mille en tout. L'historien surprend là un spectacle qui a dû être habituel dans l'Afrique australe, il y a trois ou quatre siècles : le choc entre la race noire qui essaime du centre vers le sud et la race jaune qui occupait autrefois l'extrémité méridionale du continent africain; partout ailleurs les noirs ont refoulé les jaunes; ici les Namas de race hottentote, c'est-à-dire jaune, ont eu l'avantage que procure toujours un armement supérieur, parce que la lutte n'a commencé qu'au dix-neuvième siècle, et que les Namas ont été renforcés par des Hottentots coloniaux porteurs d'armes à feu. Vers 1813 seulement, les ova-Héréro, encouragés et en partie conduits par le chasseur suédois K.-J. Andersson, se sont révoltés contre les oppresseurs namas; la guerre, sanglante, dura jusqu'en 1870; depuis lors les noirs sont indépendants.

La paix du 23 septembre 1870 fut conclue par l'intermédiaire des missionnaires rhénans. Dès 1844, en effet, l'un d'eux, Hugo Hahn, avait visité les ova-Héréro, s'était établi à Otjikango et avait mis deux ans à apprendre la langue, toute inconnue alors, de ce peuple jeune, turbulent, mais d'un effrayant cynisme. La maladie et des guerres intestines chassèrent les missionnaires vers 1853; ce n'est qu'après 1870 que la mission put être reprise sérieusement, et dès 1880, une querelle entre bergers fit éclater une nouvelle guerre entre les Namas et les ova-Héréro. Un instituteur chrétien de la station de Gibéon, Hendrik Wittbooi, se dit appelé par Dieu à châtier les noirs; depuis lors, le pays n'a plus eu de tranquillité. Quelques missionnaires avaient compté sur l'an-

(1) *Berichte der Rheinischen Missions-Gesellschaft*, 1893, p. 45.

nexion allemande pour le rétablissement de l'ordre ; ils virent bientôt que les autorités coloniales s'inquiétaient médiocrement de justice et de paix et beaucoup de ce qui peut rapporter de l'argent. Lorsqu'enfin le capitaine de François arriva en 1889 avec quelques troupes, Wittbooi s'entendit rapidement avec les ova-Héréro, mais pour se tourner contre les Allemands, et les hostilités continuent. Le 12 avril dernier, les journaux célébraient la prise de Hoornkrans, principale forteresse de Wittbooi par le major de François; on parlait de quatre-vingts morts, dont soixante-dix femmes et enfants, une manière singulièrement coloniale de faire la guerre. Récemment, des télégrammes parlaient d'un retour offensif des Namas et de l'écrasement d'une colonne allemande.

Il est étonnant que la mission ait pu, dans ces circonstances, accomplir ce qu'elle a fait : il existe chez les ova-Héréro sept stations avec huit missionnaires consacrés, quinze aides indigènes, deux mille cinq cent quarante-huit ova-Héréro baptisés, dont huit cent quarante-quatre participent à la table sainte.

Une troisième peuplade, encore à l'abri des conflits qui agitent le reste du pays, demeure dans le bassin du Counéné, vers la frontière nord du Sud-Ouest africain et au-delà. Ce sont les ov'Ambo, également bantous, mais distincts des ova-Héréro, et se complaisant dans l'absence presque totale de vêtement, quoique moralement supérieurs à leurs voisins du sud. Du reste, le pays est boisé et les habitants sont agriculteurs et sédentaires (1). C'est encore le missionnaire Hugo Hahn qui, sur les rapports du savant cousin de Darwin, Fr. Galton, s'est le premier intéressé à ces naturels, et les a visités en 1856 et en 1866. Comme la société de Barmen n'avait pas à ce moment les moyens d'étendre son œuvre aussi loin et sut résister à l'attrait de la nouveauté, Hahn, originaire de Riga, dans les provinces russes de la mer Baltique,

(1) *Berichte der Rheinischen Missions-Gesellschaft*, 1892, pp. 20 et suiv.

s'adressa à une société de mission, fondée en janvier 1859, à Helsingfors, en Finlande. De cette façon, les premiers messagers de l'Évangile, qui s'installèrent en 1870 chez les ov'Ambo, furent des sujets russes de race et de langue ouralo-altaïque ou mongole. En effet, les Finnois sont cousins germains des Madgyars, des Turcs et des Mandchoux ; il suffit de voir le titre de leur journal des missions, *Suomen Lœhetyssanomia*, pour se rendre compte que l'on est sorti du domaine des langues européennes (1). Ces missionnaires finnois trouvèrent une tâche rude au pays des ov'Ambo. Le grand chef Kambondé s'opposait au christianisme et les tracassait de toute manière. Les premiers catéchumènes durent émigrer chez les ova-Héréro pour se faire baptiser ; en 1883 seulement, le 6 janvier, six jeunes gens purent être baptisés dans le pays même. Puis, les troubles qui suivirent la mort du chef, en décembre 1883, réagirent sur les missions ; pourtant, le chef actuel, Kambondé II, est plus tolérant, parfois presque favorable aux missionnaires. Actuellement, quatre missionnaires occupent quatre stations dont trois dans la tribu d'Ondonga, une dans celle d'Ououkwambi. Le nombre des ov'Ambo baptisés est de cinq cent cinquante-sept, dont deux cent trois sont des communiants ; dans les écoles, il y a quatre cent cinquante élèves.

En 1891, la mission rhénane a suivi ce mouvement, d'accord avec les Finnois ; elle a, depuis lors, établi deux stations dans la tribu d'Ououkwanyama, au nord-est du pays d'Ondonga ; on en est encore à l'installation matérielle, malencon-

(1) Heureusement cette société publie une édition suédoise (2,800 exemplaires par mois ; l'édition finnoise se tire à 13,700 exemplaires) de son journal et de son rapport annuel, sans cela elle serait encore moins connue qu'elle ne l'est. Depuis le milieu du douzième siècle jusqu'en 1809, la Finlande a été sous l'influence de la Suède ; depuis lors, elle forme un grand-duché dont le tsar russe jure à son avènement de « maintenir la religion et les lois fondamentales ». Sur les 2,338,400 Finnois, 2,261,741 sont luthériens. Les recettes de la société finnoise de missions ont été pendant le dernier exercice de 97,000 francs environ. (*Finska Missions-Sællskapets... Arsberættelse* ; Helsingfors, 1893.

treusement interrompue par l'incendie de la maison des missionnaires à Omoupanda. Il faut, en vérité, souhaiter à ces pionniers le courage qui faisait dire à Paul : « Nous sommes surchargés, mais non écrasés; tourmentés, mais non désespérés; persécutés, mais non abandonnés;... nous portons partout dans notre corps le martyre de Jésus, afin que, dans notre corps, se montre aussi sa vie ».

F. H. K.



DERNIÈRE HEURE

Bonnes nouvelles de Taïti. Le dernier courrier reçu nous apporte de bonnes nouvelles de M. Viénot, dont la santé, fort ébranlée, s'est subitement améliorée, par suite d'un séjour dans la montagne. M. Brunel nous adresse de Raiatéa une intéressante lettre sur ses débuts. Nous en publierons des extraits le mois prochain.

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer à notre **numéro de Janvier** une lettre de M. H. Dieterlen ; nous espérons pouvoir donner également dans ce numéro des nouvelles de nos missionnaires du **Sénégal** et du **Congo**.



POUR LES ÉTRENNES

DANS L'ORIENT LOINTAIN. *Lettres de Géraldine Guinness, missionnaire dans l'intérieur de la Chine.*

Nous sommes en retard pour rendre compte de cet ouvrage, que les journaux religieux ont vivement recommandé à leurs lecteurs. En attendant l'article que prépare un de nos rédacteurs, nous nous bornons à signaler ce volume à ceux qui sont en quête d'un cadeau à la fois beau et utile. Voici les conditions de vente :

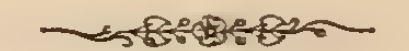
L'ouvrage ne se trouve plus en librairie. S'adresser au

Traducteur-Editeur, M. le Past. CHALLAND, 4, quai Pierre-Fatio, GENÈVE.

3 fr. 50 l'exemplaire	broché ;	port en sus, Union postale,	0 fr. 60 ;	Suisse 0 fr. 25.
4 fr. » —	cartonné ;	— —	0 fr. 70 ;	— 0 fr. 25.

Colis postal pour la France (7 cartonnés ou 8 brochés), port 1 fr. 05 seulement.

Un exemplaire gratis à toute personne qui trouve six souscripteurs pour exempl. cartonnés, ou sept pour exempl. brochés, le colis étant envoyé à son adresse et soldé par elle.



PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ

Nous rappelons, d'autre part, à nos lecteurs, toujours à propos des étrennes, nos publications récentes; les conditions de vente sont rappelées à la page 4 de la couverture :

POURQUOI LES MISSIONS (1) ? (2e édition) par H. DIETERLEN.

UNE FEMME MISSIONNAIRE, souvenirs de la vie et de la mort de madame Coillard (2e édition), par madame C. REY.

LA CARTE MURALE D'AFRIQUE, par M. F. H. KRÜGER.

---

(1) Une 3e édition de cette brochure est maintenant sous presse.



Le Gérant : A. BOEGNER.

TABLE DES MATIÈRES

SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

	Pages
Paris, le 22 décembre 1892	1
Les réunions de prières pour les missions	4
Notre situation financière	5
Paroles d'adieux de M. Edgar Kruger	6
Grandeur de l'œuvre des missions	57
La Société des Missions à Chicago	63
Nouvelles du mois	63
Prochains départs de missionnaires	66
Le baron Léon de Bussierre	105
Objections et réponses	114
Prochaine clôture des comptes	117
La vente annuelle de Paris en faveur des missions	118
Nos missionnaires en voyage	118
Nouvelles du mois	118
Merci et courage	145
Notes du mois	148
En Kabylie	149
La mission et l'Église	185
Léon Pilatte	187
Lisez et faites lire!	188
Les assemblées annuelles	189
Nouvelles du mois	199
Nouvelles du mois	225
Prochains départs de missionnaires	227
Paris, le 23 juin 1893	281
La question de Madagascar . . . 283,	337
Consécration de M. Ch. Bonzon	294
Arrivées et départs de missionnaires	300
Le pasteur C. Jordan	301
Deux fêtes de missions. Comité auxiliaire du Sud-Ouest	302
— — Comité auxiliaire du Béarn	304
Pensons au Sénégal	329
Prochain envoi de missionnaires au Zambèze	330
Des instituteurs missionnaires	333
Décision du Comité relative à la Kabylie	334
La réunion du 16 juillet à la Maison des missions	335
Nouvelles du mois	336
La question de Madagascar	337
Le sou missionnaire	417
A nos Églises	457
Mort de Jean-Étienne Martinat, élève de la Maison des missions	463
Rentrée de la Maison des missions	465

Pages
Arrivées et départs de missionnaires 467
Nouvelles du mois. 468
Échos de champ de bataille 497
Auguste Bouvier 500
Un vote récent du Comité. Admission d'un nouveau missionnaire 501
Nos journaux. 502
Le « Petit Messager de Noël » 503
Arrivées et départs de missionnaires 504

LESSOUTO

Le dimanche d'un missionnaire. Lettre de M. Dieterlen . . . 8
Quelques remarques sur l'état social du Lessouto. Lettre de M. A. Casalis 14
Nos missionnaires en voyage 67
Au-delà des Maloutis 68
Le nouvel an au Lessouto. 119
La famine au Lessouto. Extraits de lettres de M. Ellenberger. 121
Une grande délivrance. 150
Mariages et baptêmes. Lettre de M. Mabille 151
Parmi les païens. Lettre de M. Dieterlen 155
« Me voici, envoie-moi. » Lettre de M. Ellenberger à un de ses paroissiens, et réponse de celui-ci 158
L'œuvre de Dieu à Béthesda. Lettre de M. Marzolff . . 162, 205
Dans le Nord. Lettre de M. A. Casalis. 200, 229
Arrivée de mademoiselle Jacot à Thaba-Bossiou. 207
Échos de la Conférence 228
Morija. — École normale. 231
Rapport annuel de la Conférence au Comité. 306, 369
Siloé. Lettre de M. Germond 380
Lettre d'une jeune chrétienne du Lessouto à la veille d'un grand voyage 419
Une excursion missionnaire dans les montagnes. Récit de M. E. Vollet. 421
Nouvelles diverses. 470
L'œuvre des Maloutis. Étude de M. Ed. Jacottet 471, 510
Lessouto. Statistique du Lessouto pour l'année 1892-1893 . . 505
Prosper Lautré 505

ZAMBÈZE

Dernières nouvelles. 22
Quelques lignes de M. Coillard 24
En voyage. De Kazungula à Séfula. Lettres de M. Louis Jalla. 26
Rapport de la Conférence au Comité. 70
Retour de la Conférence. Extrait d'un lettre de M. L. Jalla : Sur le fleuve. — Un temps de retraite. — Un cœur qui s'ouvre. — « Je veux servir Dieu. » — Le retour. — Le bonheur d'être missionnaire 75

Pages
Un nouveau courrier 209
A Léaluyi. Lettres récentes de M. Coillard : Enfin à Léaluyi. — Un douloureux anniversaire. — La quatrième station du Zambèze fondée. — En pleines ténèbres païennes. — Les plaies d'Egypte. — Les variations de Léwanika. — Un nouveau champ ouvert à l'Evangile. — Tristes défections. — Dieu montrera sa gloire. 233
Un nouveau courrier du Zambèze. 309
A Léaluyi. Lettre de M. Coillard 310
A Séfula. Lettre de M. Ad. Jalla : Temps difficile. — Le blocus. — Les consolations de la foi. — Dieu est avec nous. « Injuriés, nous bénissons » 354
A Kazungula. Lettre de M. L. Jalla : L'Evangile vaincra. — La petite vérole. — Les sauterelles.— Nouvelles de l'œuvre. — Bonne nouvelle de la santé des missionnaires. — Merveilleuse protection de Dieu. 384
Pas de nouveau courrier. — La guerre entre les Matébélés et la Compagnie de l'Afrique Australe. 475
Zambèze. Le dernier courrier 519
A Kazungula. Lettre de M. L. Jalla 520

SÉNÉGAL

A Saint-Louis. Lettre de M. Escande : Les saisons au Sénégal. Projets d'avenir. 81, 126
Dernières nouvelles des missionnaires 89
Nouvelles de nos missionnaires. 166
Les fêtes de Pâques à Saint-Louis. Lettre de M. Escande. . . 267
Nouvelles de la mission 386

CONGO FRANÇAIS

Un nouveau courrier.. 33
A Talagouga. Lettre de M. Allégret : Un moment propice. — Les Pahouins. — La journée des missionnaires à Talagouga. — Premiers auditeurs. — « Parle-nous de Dieu ». 90
Dernières nouvelles 96
Extrait d'une lettre de M. Bizeul, en date du 14 décembre 1892. 97
Lettre de M. Allégret. 210
Extraits d'une lettre de madame Teisserès 215
Bonnes nouvelles de Talagouga 271
Maladie de M. Gacon 317
La reprise de Lambaréné-Kangoué 319
A Talagouga. Lettre de M. Teisserès 320
Dernières nouvelles : Arrivée de M. Bonzon à Libreville. — Guérison de M. Gacon. — Retour de M. et madame Allégret à Talagouga. — Offres de services de M. Jacot. . . . 387
Une tournée d'évangélisation. Récit de M. Teisserès 390
Dernières nouvelles 428

Pages
Voyage et arrivée de M. Ch. Bonzon 429
A. Talagouga. Lettre de M. Allégret : Un beau dimanche. — Le caractère pahouin. — Une heure propice. — Dernières nouvelles de la mission. — Mœurs indigènes. — Tableaux de l'évangélisation. 435, 477
Dernières nouvelles 477
Lambaréné. Récit de M. Bonzon 479
Congo français. Talagouga: récit de M. Bonzon (suite) 526

TAÏTI

Heureuse arrivée de M. et madame Brunel 33
Une belle fête scolaire. Lettre de M. Brunel 167
Arrivée de M. Brun et de sa famille. — Nouvelles diverses. . 271
Départ de M. et madame Brunel pour Raiatéa 356
Un voyage aux îles Australes. Récit de M. E. Ahnne. 357, 401, 445
Débuts de M. et madame Brunel 394
Les collectes indigènes dans l'Océanie française 440
Nos écoles de Papéété. 443
Nouvelles de nos missionnaires 483
Impressions d'arrivée de M. Brun. 483

ILES LOYALTY

Maré : Nouvelles de M. Lengereau 171

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

Missions de Siam 402

CHRONIQUE DES MISSIONS

Les missionnaires du pays de Garenganzé après la mort de Msidi. — Messagers de Dieu et explorateurs. — L'alcool au congrès de Bruxelles. — L'esprit colonial. — S. E. Mgr Lavigerie. — J. Calvert et les îles Viti. — Vingt-cinq ans aux Nouvelles-Hébrides. 35
L'ou-Ganda. — Le capitaine Lugard en Europe. — L'activité chrétienne. — « Si Dieu le veut ! » — Le protestantisme de Mouanga. — La mission catholique. — Sur les pentes du Kilima-Ndjaro. — Une station de mission et une potence. — L'une supprime l'autre. — La Société luthérienne de Leipzig. — Comment elle est conduite en Afrique. . . 98

Pages

Mort de Sétchélé. — Comment Livingstone entre en rapport avec lui. — Les espérances du missionnaire. — Les cravaches de Sétchélé. — Le christianisme chez les ba-Kouéna. — Opinion de M. R.-W. Thompson sur les bé-Tchouana. Mankhoroané et les Français. — Encore un néophyte ma-Tébélé. — Vente de livres en ou-Ganda. — Une collecte modèle 139

Mort du roi George de Tonga. — Les premiers martyrs de la mission moderne. — Comment le christianisme prend pied dans l'archipel de Tonga. — Comment il pénètre dans les cœurs. — Politique romaine. — Le roi George et le traité de 1876. — L'Eglise nationale schismatique 172

Les combats du haut Congo. — Attaque d'une station de la mission chez les ba-Lolo. — Mort d'un missionnaire et d'une femme de missionnaire. — Le pays des ma-Chona. — Un martyr au Monomotapa en 1561. — L'évêque Knight-Bruce. — Les jésuites et le haut Zambèze. — Une nouvelle mission des Boërs. — Mort d'un missionnaire berlinois et de sa femme 217

« Stat crux dum volvitur orbis ». — Opinion des Pères blancs sur l'arrivée du capitaine Lugard. — Qui a commencé les hostilités en ou-Ganda? — Comment les Pères blancs ont été traités au fort anglais. — Où est la vérité? — Statistique ecclésiastique du Japon. — Ere politique nouvelle au Japon. — Attitude à l'égard de l'Évangile. — Christianisme européen et christianisme japonais. — Le royaume de Christ 273

Le docteur Gundert, de Calw, « un enfant et un héros ». — Mort d'un jeune missionnaire à Kouandjouloula. — Interruption de la mission anglicane au Soudan. — Krapf et l'Afrique centrale. — Par-dessus des tombes. — La Société des Missions Etrangères de Paris. — Son activité au Siam. — La mission presbytérienne chez les Siamois et les Laotiens. 323

Léon XIII et le clergé indigène dans les missions. — Le successeur de l'évêque Crowther. — La mission romaine en Mandchourie. — William Ch. Burns. — Comment Wang Djing-Ming ouvre la voie à l'Evangile. — Le premier synode presbytérien mandchou. — Le missionnaire J. Ross à Kaï-Yuen et dans les environs. 362

La conversion et la mort d'Ofosou. — La côte occidentale de l'Afrique. — Les débuts de la mission de Bâle à la Côte de l'Or. — La Bible en langue tchî et en langue gan. — — Les progrès accomplis par la mission bâloise. — La mission wesleyenne. — « A Koumassi ! » 450

Mgr Berlioz et les Aïnou. — Qu'est-ce que les Aïnou ? — Comment ils furent évangélisés. — Le réveil d'une antique Eglise au Kourdistan. — Pourquoi les musulmans ne se convertissent pas en Perse. — Mirza Ibrahim arrêté à cause de son christianisme, maltraité, étranglé et fidèle

Pages

jusqu'à la mort. — Faut-il, peut-être, des martyrs pour éveiller l'Eglise chrétienne et ébranler l'Islam ?. 488

Le refoulement des Matébélés. — La valeur du Sud-Ouest africain. — Comment l'Evangile y fut apporté. — Comment il ne faut pas courir après les nouveautés. — Cinquante années d'activité apostolique chez les Namas. — Les ova-Héréro, H. Wittbooi et les Allemands. — Les Finnois et les ov'-Ambo. — Persévérer 531

VARIÉTÉS

Réception du missionnaire James Johnston par le Comité des missions. 41

Comment les Pays-Bas s'occupent de mission 49

Le mariage de Madhowdasa et de Dankhur. 178

BIBLIOGRAPHIE

Geography of Africa South of the Zambezi 144

Pour les Étrennes. Dans l'Orient lointain 537

Publications de la Société. 538

AVIS ET NOUVELLES

La vente annuelle de Paris en faveur des missions. 104

Election d'un président 224

Décisions relatives au Congo 224

Un nouveau traité de M. Dieterlen 416

Prochain départ de mademoiselle Cochet 416

Almanach des missions. 496

Un courrier du Zambèze (dernière heure). 496

Bonnes nouvelles de Taïti (dernière heure). 536

GRAVURES ET CARTES

Carte de l'Insulinde. 50

Le baron Léon de Bussierre. 145

A Séfula (indigènes apportant des vivres à la station). . . . 329

Carte des Maloutis, par E. Jacottet 511

Paris. — Imprimerie de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 18186.

